PROF. DR. TH. SAACER
[illegible]
NÜRNBERG

a: 1938

REVUE CELTIQUE

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revueceltique31pari

P
Revue Celt
R

REVUE CELTIQUE

FONDÉE
PAR
H. GAIDOZ
1870-1885

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
Membre de l'Institut, Professeur au Collège de France

AVEC LE CONCOURS DE

E. ERNAULT
Professeur à l'Université de Poitiers

J. LOTH
Doyen de la Faculté des Lettres de Rennes

G. DOTTIN
Professeur à l'Université de Rennes

ET DE PLUSIEURS SAVANTS DES ILES BRITANNIQUES ET DU CONTINENT

Secrétaire de la rédaction : J. VENDRYES, chargé du cours de grammaire comparée à la Sorbonne.

ANNÉE 1910. — VOL. XXXI

TH. BADER
a: 1938

PARIS
LIBRAIRIE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
5, QUAI MALAQUAIS (6e)
1910

581485
6.4.54

Cliché Sartony

h. d'Arbois de Jubainville

Monsieur H. d'Arbois de Jubainville est mort le samedi 26 février, après une courte maladie dont il avait éprouvé les premières mais graves atteintes, peu de jours avant, au Collège de France, pendant un cours, en commentant une de ces épopées irlandaises qui ont tenu une si large place dans ses études : digne fin, qu'on eût voulu seulement plus lointaine, d'une existence entièrement remplie par un labeur incessant et d'une extraordinaire fécondité. Si ses disciples avaient assisté à ses derniers moments, j'imagine que ses lèvres auraient laissé échapper, comme exhortation suprême, le mot attribué à Septime Sévère mourant : *Laboremus !*

Ses collègues du Collège de France et de l'Institut lui ont adressé un hommage ému, le mercredi, 2 mars, dans ce cimetière Montparnasse où il a voulu reposer à côté de la compagne dévouée qu'il avait eu la douleur de perdre, il y a deux ans. Mais nulle part sa perte n'a été aussi vivement ressentie que dans cette petite famille de la *Revue Celtique*, dont la rédaction était composée d'autant d'amis qu'il comptait de disciples : oubliant qu'ils étaient ses obligés du fait même qu'ils devenaient ses collaborateurs, il leur était profondément reconnaissant de l'aide qu'ils lui apportaient dans la lourde tâche de l'élaboration de cette Revue qui a tenu peut-être jusqu'au dernier moment la principale place dans ses préoccupations de savant. Je les remercie sincèrement, ainsi que l'éditeur de la *Revue Celtique*, un de ses amis de vieille date, M. H. Champion, de l'honneur qu'ils m'ont fait, en me choisissant pour lui adresser, en leur nom, un hommage suprême, fait de regrets, d'admiration et de pieuse affection.

Pour le savant qu'il était, les éloges sont superflus et les paroles impuissantes : ses œuvres parlent pour lui : une bibliographie détaillée suivra la notice biographique dont on a bien voulu me charger et qui paraîtra en tête du 2e fascicule de la Revue de cette année. Quant au critique, nos lecteurs ont eu occasion de l'apprécier : ils savent qu'il apportait dans ses appréciations autant de courtoisie que de franchise, quand il était en présence d'une œuvre sérieuse : seules, l'ignorance ou la mauvaise foi l'irritaient. Personnellement, sans être insensible aux critiques, il les acceptait, s'il les croyait sincères; il en était reconnaissant, je le sais, quand il les trouvait fondées.

C'est surtout au maître et à l'ami que vont, en ce moment, mes regrets et ceux sans doute aussi de mes collaborateurs et collègues. Sa passion pour les études celtiques ne se marquait pas seulement dans ses travaux et ses conversations journalières : elle se traduisait en action dans le cordial et constant appui qu'il prêtait à ses disciples : pour lui, au nom des études qu'il représentait, il contractait, envers tous ceux qui travaillaient à l'œuvre commune, une véritable dette, qu'il leur payait en affection, en encouragements et en protection éclairée. Je puis en témoigner personnellement, et je sais que tous ceux qui ont suivi ses leçons ont les mêmes raisons de vouer un véritable culte à sa mémoire.

Sa bienveillance réelle n'avait rien de superficiel, d'extérieur en quelque sorte : elle venait d'un cœur loyal et s'alliait chez lui à une grande franchise, redoutable à ceux qui n'avaient pas son estime, précieuse, quoique rude parfois, aux autres.

Il ne faudrait pas cependant se le figurer sous les traits d'un bourru bienfaisant, ni d'un savant dont le front ne se déridât jamais. Lorsqu'il s'arrachait à ses études, il était d'humeur plutôt gaie; dans ses conversations, il laissait volontiers échapper des saillies qui témoignaient d'un esprit pour lequel je ne vois guère d'épithète convenable que celle de *gaulois*.

Solide dans ses amitiés, il était inébranlable dans ses convictions et inaccessible, quand elles étaient en jeu, à l'intérêt ou à l'ambition. La liberté de ses jugements, sa tolérance pour les idées opposées aux siennes, son indépendance dans le choix de ses relations où n'entrait jamais aucune considération politique ou religieuse, étaient telles, qu'il fallait pénétrer fort avant dans son intimité pour savoir qu'il était un catholique ferme, pratiquant régulièrement et scrupuleusement les devoirs de sa religion.

Comme homme et comme savant, il lègue à sa famille, à la douleur de laquelle nous prenons une part sincère, le plus précieux des héritages, l'exemple d'une vie irréprochable, illustrée par des œuvres témoignant d'une vaste érudition et d'une rare originalité d'esprit ; à nous, ses collaborateurs, élèves et amis, il laisse la lourde tâche de continuer et développer son œuvre. Nous ne pouvons mieux répondre à sa confiance et reconnaître notre dette envers lui qu'en travaillant de toutes nos forces à faire prospérer cette Revue à laquelle sont liées en grande partie les destinées du celtisme en France, et en tenant à honneur de maintenir les traditions de probité scientifique qui l'a toujours caractérisée depuis sa fondation jusqu'à ce jour. Nous avons le ferme espoir que l'appui de tous les amis des études celtiques, tant en France qu'à l'étranger, ne nous fera pas défaut.

J. Loth.

ENLÈVEMENT [DU TAUREAU DIVIN

ET]

DES VACHES DE COOLEY

(*Suite*)

Au début du *Táin bó Cúalnge* les guerriers d'Ulster et Conchobar, leur roi, ne peuvent prendre les armes pour la défense de leur pays. Une malédiction, prononcée contre eux par la déesse Macha, leur a infligé une maladie qui leur impose un humiliant repos. Du chapitre VI au chapitre XX, Cûchulainn seul lutte contre l'armée où la reine Medb, voulant envahir l'Ulster, a réuni les guerriers de quatre des cinq grandes provinces d'Irlande. Il n'y a pas à insister ni sur le paragraphe 2 du chapitre XVII, où cent cinquante gens, qui, vu leur âge, n'avaient pas été atteints par la malédiction de la déesse Macha, veulent lui porter secours et perdent la vie, ni sur le concours que le héros reçut du Dieu Lug, son père, au grand massacre de la plaine de Murthemne, paragraphe 4 du même chapitre.

A partir du chapitre XXI, la scène change : Cûchulainn, dans ses combats 1° contre Calatin Dana, ses 27 fils et son petit-fils, chapitre XIX, § 3, 2° contre Ferdéad, chapitre XX, a reçu tant et de si terribles blessures, qu'il est incapable de combattre. Les guerriers de l'Ulster sont, pour la plupart encore, ainsi que leur roi, retenus à Emain Macha, leur capitale, par la maladie mystérieuse que leur a infligée la déesse Macha. Quelques-uns cependant peuvent venir au secours du héros malade ; c'est le sujet des chapitres XXI, XXII et XXIII.

CHAPITRE XXI

CÛCHULAINN ET LES COURS D'EAU

La croyance à la divinité des cours d'eau était générale dans l'antiquité grecque et romaine [1]. Chez les Gaulois, le Rhin était le juge auquel on

1. Roscher, *Ausführliches Lexicon der griechischen und römischen Mythologie*, t. I, seconde partie, col. 1487 et suivantes.

s'adressait, quand un mari, doutant de la fidélité de sa femme, se posait la question de savoir s'il était bien le père de l'enfant que cette femme avait mis au monde [1]. Les malades demandaient au cours d'eau la guérison de leurs maux, de là, par exemple, le surnom de sauveur, σωτήρ, donné à un affluent du Strymon, fleuve de Thrace [2], de là aussi les *vota* adressés à la déesse Seine, *deae Sequanae*, dans l'endroit où surgissait sa source [3] à Saint-Seine, Côte-d'Or; de là les nombreux *ex voto* trouvés récemment à une des sources du Mont-Auxois, près d'Alise-Sainte-Reine.

Cûchulainn, couvert de blessures, va chercher et trouve sa guérison dans vingt et un cours d'eau d'Irlande. De cette guérison notre texte donne une raison relativement moderne : les gens de la déesse Dana avaient mis dans ces cours d'eau des herbes et des plantes médicinales. La doctrine primitive élevait ces cours d'eau au rang des dieux et leur divinité était la cause des guérisons qu'ils opéraient.

Alors vinrent, chacun séparement, plusieurs guerriers d'Ulster pour porter en cet endroit, à cette heure, aide et secours à Cûchulainn : ce furent Senal, Uathach, puis les deux fils de Gegg (nom de femme), c'est-à-dire Muridach et Cotreb. Ils l'emmenèrent avec eux aux ruisseaux et aux rivières de Conaille en Murthemne pour soigner en les lavant dans ces ruisseaux et dans ces rivières, les trous faits par la pointe des lances, les déchirures, les nombreuses plaies de Cûchulainn. En effet, pour apporter aide et secours à Cûchulainn, les gens de la déesse Dana mettaient dans les ruisseaux et rivières du pays de Conaille en Murthemne des herbes et des plantes médicinales propres à rendre la santé; elles donnaient une teinte bigarrée à la surface de ces cours d'eau. Voici les noms des cours d'eau auxquels Cûchulainn dut sa guérison : Sáis, Buáin, Bithlain, Findglais, Gleóir, Glenamain, Bedg, Tadg, Telaméit, Rínd, Bir, Brenide, Dichaem, Muach, Miliuc, Cumung, Cuilend, Gainemain, Drong, Delt, Dubglass.

CHAPITRE XXII

Avant que tous les guerriers d'Ulster se réunissent et aillent ensemble livrer bataille à ceux du reste de l'Irlande, comme on le verra aux chapitres XXV-XXVII, plusieurs guerriers d'Ulster vont seuls ou par petits groupes donner

1. *Cours de littérature celtique*, t. VI, p. 176, 177.
2. Hérodote, VIII, 138.
3. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 1570, 1571.

aide à Cûchulainn. C'est le sujet des chapitres XXII, XXIII. Le premier de ces guerriers est Cethern (chapitre XXII). Cethern reçoit de graves blessures. Quatorze médecins de Connaught, appelés pour le guérir, se déclarent incapables d'y réussir et sont tués par lui ; un quinzième tombe à demi mort de saisissement quand il voit les cadavres de ses quatorze confrères. Mais alors Cûchulainn a recours à un *fath-liaig* « prophète-médecin » d'Ulster. Ce médecin appartient à la catégorie des *fáthi*, οὐάτεις, *vates*, qui forment au dessous des druides la seconde classe des gens savants chez les Gaulois [1] et en Irlande [2]. Il connaît la provenance de chacune des nombreuses et graves blessures de Cethern, il les guérit. Mais le trop hardi Cethern ne survécut pas longtemps à cette merveilleuse cure.

PREMIÈRE PARTIE.

Rude combat de Cethern.

Alors les hommes d'Irlande dirent à Mac Roth, le principal courrier, d'aller comme éclaireur en observation jusqu'au mont Fuaid de crainte que les guerriers d'Ulster ne vinssent les attaquer sans préalable avertissement et à l'improviste. Mac Roth alla au mont Fuaid. Peu de temps après y être arrivé, il vit sur cette montagne quelqu'un qui, venant du Nord, s'avançait seul tout droit vers lui dans un char. C'était un homme farouche, rouge, nu, qui dans ce char arrivait sans vêtement et sans armes, sauf un épieu de fer qu'il tenait à la main. Il en piquait son cocher et ses chevaux. Il parut à Mac Roth que jamais ce guerrier n'atteindrait l'armée. Mac Roth, pour raconter ce qu'il avait vu, alla dans l'endroit où se trouvait Ailill, Medb, Fergus et les nobles d'Irlande. Quand il fut arrivé, Ailill lui demanda des nouvelles : « Eh bien, Mac Roth », dit Ailill, « as-tu vu un des habitants d'Ulster suivre aujourd'hui les traces de cette armée-ci ? » — « Je ne sais pas », répondit Mac Roth, « seulement j'ai vu quelqu'un dans un char sur le mont Fuaid ; il se dirigeait vers nous. Il y avait dans ce char un homme farouche, rouge, nu, sans vêtement, ni armes, sauf dans sa main un épieu de fer, dont il piquait également son cocher et ses chevaux. Il me parut qu'il n'atteindrait jamais cette armée-ci ! » — « Qu'en penses-tu, ô Fergus ? », dit Ailill. — « Il me semble », répliqua

1. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. III, col. 126.
2. *Les Druides*, p. 7, 8.

Fergus, « que ce serait Cethern, fils de Fintan, qui serait venu là ». Ce que disait Fergus était la vérité ; c'était bien le fils de Fintan, c'était Cethern qui était venu là ; il parvint à les atteindre ; il les attaqua jusque dans leur camp, en tout sens, de tout côté ; il blessa tout le monde autour de lui. Il fut blessé aussi lui-même en tout sens, de tout côté ; puis il s'éloigna d'eux ; les entrailles, les intestins lui sortaient du corps ; il vint à l'endroit où se trouvait Cûchulainn, espérant obtenir là traitement et guérison. Il demanda à Cûchulainn un médecin pour le soigner et le guérir. « Eh bien, maître Lôeg », dit Cûchulainn, « va à la forteresse, au camp des hommes d'Irlande, et dis aux médecins de venir soigner Cethern, fils de Fintan. J'ajoute ceci : s'ils ne viennent pas, peu importe qu'ils soient sous terre ou dans une maison fermée ; ils recevront de moi, mort, meurtre, anéantissement, s'il ne viennent demain avant l'heure où nous sommes maintenant ». Lôeg se rendit à la forteresse et au camp des hommes d'Irlande et dit aux médecins des hommes d'Irlande de venir soigner Cethern, fils de Fintan. Il n'était certes pas aisé pour les médecins des hommes d'Irlande de faire ce que Lôeg demandait, aller soigner un étranger, leur adversaire, leur ennemi ; mais ils craignirent, s'ils ne venaient, de recevoir de la main de Cûchulainn, mort, meurtre, anéantissement. Quand chacun d'eux arrivait, Cethern, fils de Fintan, lui montrait les plaies faites par les pointes de lance, les déchirures, les blessures d'où le sang coulait. et le médecin déclarait que chez Cethern il n'y avait plus de vie, que la guérison était impossible ; alors Cethern le frappait d'un coup de poing tout droit sur le plat du front, en sorte que la cervelle de ce médecin sortait par le trou de l'oreille ou par les sutures du crâne. Cethern, fils de Fintan, les tua ainsi jusqu'à ce qu'arriva le quinzième médecin ; quand celui-ci vint, Cethern avait cessé de frapper ; mais ce médecin perdit connaissance et finit par rester à demi mort par l'effet du saisissement au milieu des cadavres des quatorze médecins qui l'avaient précédé. Il s'appelait Ithael, était médecin d'Ailill et de Medb. Alors Cethern demanda à Cûchulainn de lui procurer un autre médecin pour le soigner et le guérir. « Eh bien, maître Lôeg », dit Cûchulainn, « va me chercher

Fingid, médecin-prophète, à Ferta Fingin, à Leccan du mont Fuain, c'est le médecin de Conchobar. Qu'il vienne soigner Cethern, fils de Fintan ». Lôeg alla trouver le médecin de Conchobar, le médecin-prophète de Ferta Fingin, de Leccan sur le mont Fuaid. Il lui dit de venir soigner Cethern, fils de Fintan. Fingin le médecin-prophète se rendit à cette invitation, et, aussitôt qu'il fut arrivé, Cethern lui montra les plaies que lui avaient faites les pointes de lance, les déchirures, les blessures d'où le sang coulait.

SECONDE PARTIE.

Sanglantes blessures de Cethern.

1. Fingin regarda le sang qui coulait d'une blessure de Cethern : « Mais, dit-il, cette blessure t'a été faite par un parent, à contre-cœur, elle n'est pas grave et tu n'en mourras pas tout de suite. » — « Mais c'est vrai » répondit Cethern, « l'homme qui m'a fait cette blessure était complètement chauve ; un manteau bleu l'enveloppait ; il avait dans son manteau, sur sa poitrine, une broche d'argent ; il portait un bouclier courbe avec tranchant orné ; il tenait dans sa main une lance à cinq pointes ; à côté de lui était un javelot fourchu ; il m'a fait couler ce sang, il m'en a ôté peu. » — « Mais nous connaissons cet homme-là », dit Cûchulainn, « c'est Illand aux multiples tours, fils de Fergus ; il ne voulait pas te faire tomber sous ses coups ; il t'a donné une apparence de coups, pour empêcher les hommes d'Irlande de dire qu'il les avait trahis, qu'il abandonnait leur cause ».

2. « Regarde donc aussi, maître Fingin, regarde cette blessure sanglante-ci », dit Cethern. Fingin regarda cette blessure sanglante : « C'est le belliqueux exploit d'une femme orgueilleuse », dit le médecin. — « Oui certes », répondit Cethern, « une femme est venue me faire cette blessure. C'était une jolie femme au visage blanc, aux joues grandes et longues, aux cheveux d'un blond doré. Un manteau pourpre sans autre couleur l'enveloppait ; elle avait sur la poitrine dans ce manteau une broche d'or ; elle tenait en main une

lance droite avec flamme rouge lui tombant sur le dos. C'est elle qui m'a fait cette plaie sanglante, elle m'a également ôté peu de sang ». — « Mais nous connaissons cette femme-là », dit Cûchulainn, « c'est Medb, fille d'Echaid Feidlech, roi suprême d'Irlande; elle a pris part à cette expédition-ci. Ç'aurait été pour elle une victoire, un triomphe, une occasion de se vanter, si tu étais tombé sous ses coups ».

3. — « Regarde aussi, maître Fingin, cette blessure sanglante que j'ai », dit Cethern. Fingin regarda la blessure sanglante. « Mais », dit le médecin, « c'est l'exploit belliqueux de deux guerriers ». — « Oui c'est vrai », répondit Cethern, « deux guerriers vinrent m'attaquer; deux manteaux bleus les enveloppaient; sur leur poitrine, dans leurs manteaux il y avait des broches d'argent; un collier d'argent très blanc était autour du cou de chacun d'eux ». — « Nous connaissons ces deux guerriers là », dit Cûchulainn, « c'est Oll et Othinc de la maison d'Aillil et de Medb; jamais ils ne viennent combattre ensemble que pour faire sûrement des blessures à des hommes. Si tu étais tombé sous leurs coups, ç'aurait été triomphe et gloire pour eux ».

4. « Regarde aussi, maître Fingin », dit Cethern, « cette blessure sanglante que j'ai ». Fingin regarda la blessure sanglante. « Deux jeunes guerriers qui vinrent m'attaquer m'ont fait cette blessure-là. Ils avaient un brillant équipement de guerre. Chacun d'eux me frappa d'un épieu. Je perçais l'un d'eux de cet épieu-ci ». — Fingin regarda la blessure sanglante. « Mais ce sang est noir », dit le médecin, « les blessures ont traversé ton cœur; elles se sont croisées au travers de ton cœur; je ne prédis pas guérison; mais en employant un peu des herbes qui procurent guérison et en récitant une des formules magiques qui donnent la santé[1] je pourrais t'éviter un

1. Pline, *Histoire naturelle*, l. XXVIII, § 21, parle du *carmen* qui guérit. Il s'appuie sur l'autorité de Caton. Déjà chez Homère, *Odyssée*, XIX, 457-458, un chant magique, 'επαοιδή, arrête le sang qui coulait d'une blessure d'Ulysse.

Chez Pindare, *Pythia*, IV, vers 51-53, quatre moyens de guérir toutes les maladies et toutes les blessures sont indiqués, d'abord la récitation des

désastre immédiat. »— « Mais », dit Cûchulainn, « nous connaissons les deux guerriers qui ont fait ces blessures, ce sont Bun et Mecconn, deux familiers d'Ailill et de Medb. Ils désiraient te faire tomber sous leurs coups ».

5. « Regarde sur moi cette sanglante blessure, ô Fingin, mon maître », reprit Cethern. Fingin regarda cette blessure. « C'est », répondit le médecin, « c'est le résultat de la rude attaque des deux fils du roi de la forêt ». — « C'est bien vrai », dit Cethern, « deux jeunes gens vinrent m'attaquer; ils avaient le visage blanc, de grands cils bruns et sur la tête des diadèmes d'or. Sur leurs vêtements, deux manteaux verts les enveloppaient et dans ces manteaux il y avait sur leurs poitrines deux broches de blanc argent. Dans leurs mains, ils tenaient deux lances à cinq pointes ». — « Mais », reprit le médecin, « les sanglantes blessures qu'ils te firent sont près les unes des autres. C'est à la gorge qu'ils t'ont atteint; c'est là qu'ensemble les pointes de leurs lances t'ont frappé. La guérison de ces blessures n'est pas facile ». — « Nous connaissons ces deux guerriers-là », dit Cûchulainn, « ce sont Broen et Brudne, tous deux fils du roi des trois flambeaux, tous

formules magiques, ἐπῳδαί, puis deux procédés médicaux, tisanes et cataplasmes, enfin on peut faire appel à la chirurgie et pratiquer des incisions. Ici Fingin met la magie au second rang après la médecine et ne parle pas de chirurgie.

Dans la France du moyen âge on croyait encore à la puissance curative des formules magiques, mais des rédactions chrétiennes avaient pris la place des rédactions payennes de l'antiquité classique. En voici un exemple signalé par M. Paul Meyer, *Romania*, 32e année, p. 455 (Bibliothèque Nationale, français 7056, fol. 100) :

En Betléem la cité
Un veirs enfant fut nez.
De veire femme veir enfant.
Veires veines de cest home
Tenez vostre sang.

Il s'agit du mal dont fut guéri Ulysse, mais la formule est plus récente que celle à laquelle pensait le poète grec. Sur la guérison des maladies par incantation voir le mémoire de Richard Heim, *Incantamenta medica græca et latina*, 1892, in-8o, extrait du dix-neuvième supplément des *Annales philologici*, publiés par la maison Teubner, p. 465-575.

deux fils du roi de la forêt; en te terrassant, ils ont obtenu victoire, triomphe, félicitations ».

6. « Regarde aussi sur moi cette plaie sanglante, ô Fingin, mon maître », reprit Cethern. — « Cette plaie », repartit le médecin, « a été faite par deux frères ensemble ». — « C'est bien vrai », répondit Cethern, « deux guerriers royaux de premier rang sont alors venus m'attaquer. Leurs cheveux étaient blonds; des manteaux vert foncé avec doublure à leur extrémité les enveloppaient; ils avaient dans ces manteaux sur leurs poitrines des broches de laiton en forme de feuilles; dans leurs mains étaient des lances aux pointes larges et vertes ». — « Mais nous connaissons ces deux guerriers », dit Cûchulainn, « ce sont Cormac, fils du roi Colba, et Cormac, fils de Mael Foga, de la maison d'Ailill et de Medb. Leur désir était que tu tombasses sous leurs coups ».

7. « Regarde aussi cette plaie sanglante, ô Fingin, mon maître ! », dit Cethern. Fingin regarda cette plaie. « C'est », répondit le médecin, « le résultat d'une attaque faite par deux frères ». — « Mais certainement, c'est vrai », repartit Cethern, « ceux qui m'ont attaqué étaient deux tendres jeunes guerriers qui se ressemblaient. L'un avait les cheveux bruns et bouclés ; l'autre les cheveux aussi bouclés, mais blonds. Deux manteaux verts, mis sur leurs autres vêtements, les enveloppaient; dans ces manteaux, sur leur poitrine, il y avait deux broches de blanc argent ; ils portaient sur la peau deux tuniques de soie lisse et jaune. A leurs ceintures pendaient deux épées à poignée blanche. Ils avaient deux boucliers blancs sur lesquels, en blanc argent, étaient représentés des animaux. En leurs mains, ils tenaient deux lances à cinq pointes, ces lances ornées de cercles d'argent tout blanc ». — « Mais », dit Cûchulainn, « nous connaissons ces deux guerriers. Ce sont Mane, semblable à père, et Mane, semblable à mère, deux fils d'Ailill et de Medb; ils ont obtenu victoire, triomphe et félicitations, pour t'avoir fait tomber sous leurs coups ».

8. « Regarde sur moi cette plaie sanglante, ô Fingin, mon maître ! », dit Cethern. « Deux jeunes guerriers m'ont blessé là. Leur accoutrement était brillant, distingué, viril. Les

vêtements qui les enveloppaient étaient étranges, merveilleux. Chacun d'eux me lança un javelot. J'en lançai un à chacun d'eux ». Fingin regarda cette plaie sanglante. « Mais, ils t'ont fait habilement ces blessures », déclara le médecin, « ils ont coupé les nerfs de ton cœur, en sorte que les mouvements de ton cœur dans ta poitrine ressemblent à ceux d'une pomme dans une voiture ou d'un peloton dans un sac vide ; il n'y a pas de nerfs pour le soutenir ; c'est un mal que je ne puis guérir ». — « Mais nous connaissons ces deux hommes-là », dit Cùchulainn, « ce sont deux guerriers de Norvège ; en les envoyant, Ailill et Medb n'ont eu qu'un but, c'était de te faire tuer ; car il n'est pas fréquent que leur adversaire survive au combat livré contre eux et le désir d'Ailill et de Medb était que tu succombasses sous leurs coups ».

9. « Regarde aussi cette blessure sanglante-ci sur moi, ô Fingin, mon maître ! » dit Cethern. Fingin regarda aussi cette blessure sanglante. « Mais », dit le médecin, « c'est l'effet de coups alternatifs donnés par un fils et par un père ». — « Certes, c'est vrai », répondit Cethern, « j'ai été attaqué par deux hommes de grande taille, rouges comme lumière de flambeau, portant sur la tête des diadèmes d'or, ornés de flamme d'or, enveloppés chacun d'un vêtement royal ; à leurs ceintures pendaient des épées à poignées d'or dans des fourreaux d'argent tout blanc ; ils s'appuyaient dans leurs chars sur des coussins d'or et de diverses couleurs ». — « Mais nous connaissons ces deux guerriers-là » dit Cûchulainn, « c'étaient Ailill et son fils Mane, surnommé celui qui les prend tous. Ils ont obtenu victoire, triomphe, et félicitations, parce que tu es tombé sous leurs coups ».

Ici se termine le récit des blessures sanglantes reçues par Cethern à l'enlèvement des vaches de Cooley.

TROISIÈME PARTIE.

Guérison et mort de Cethern.

« Eh bien ! ô Fingin ! ô prophète-médecin ! », dit Cethern, fils de Fintan, « quelle ordonnance, quels conseils me donnes-tu

aujourd'hui ? » — « Ce que je te réponds », répliqua Fingin, le prophète-médecin, « c'est que tu ne peux compter que tes grandes vaches te donneront des génisses cette année ; quoi que tu comptes là-dessus, tu ne jouiras pas de ces génisses ; ce n'est pas à toi qu'elles profiteront ». — « Ton ordonnance et ton conseil », dit Cethern, « sont ce que m'ont dit les autres médecins ; ils n'en ont tiré ni victoire ni profit ; ils sont tombés sous mes coups ; toi non plus tu n'en tireras ni victoire ni profit et tu tomberas sous mes coups ». Et il lui donna un fort coup de pied, en sorte que Fingin tomba entre les deux roues du char. « Mais », dit Cûchulainn, « il a été terrible, ce méchant coup. » De là le nom du lieu dit *Hauteur du coup de pied* en Crich Ross depuis lors jusqu'aujourd'hui.

Cependant Fingin, le prophète-médecin, donna à Cethern le choix entre deux traitements : ou rester longtemps, peut-être un an, malade au lit et trouver remède par là, ou subir rouge cure de trois jours et trois nuits, pendant lesquels il laisserait à ses ennemis toute sa force. Cethern préféra le second procédé ; Cethern, fils de Fintan, choisit rouge cure de trois jours et trois nuits pendant lesquels il laisserait à ses ennemis toute sa force, car ensuite, disait-il, il ne trouverait personne plus capable que lui-même d'exiger indemnité et de se venger.

Alors Fingin, le prophète-médecin, demanda à Cûchulainn un grand pot de hachis pour traitement et guérison de Cethern, fils de Fintan. Cûchulainn se rendit à l'étape et au campement des hommes d'Irlande ; il en fit sortir ce qu'il trouva de troupeaux, de bestiaux, de bêtes à cornes ; de leur chair, de leurs os, de leur peau, il fit un grand pot de hachis, et Cethern, fils de Fintan, mis dans ce grand pot de hachis, y resta trois jours et trois nuits. Tout autour son corps absorba le hachis du pot. Le hachis du pot pénétra dans ses plaies, dans ses déchirures, dans ses articulations, dans ses multiples blessures. Au bout de trois jours et de trois nuits, Cethern sortit du grand pot de hachis, il tenait une planche de son char contre son ventre, de crainte que ses intestins, ses entrailles ne vinssent à s'en échapper.

Alors arriva du Nord, arriva de Dun-da-Benn sa femme

Finda, fille d'Eochu ; elle lui apportait son épée. Cethern alla attaquer les hommes d'Irlande. Au même instant ceux-ci lui envoyaient sommation. Ditholl, médecin d'Ailill et de Medb, était arrivé chez eux comme mort par l'effet de son grand évanouissement qui avait longtemps duré entre les cadavres des autres médecins : « Eh bien! ô hommes d'Irlande! » avait dit le médecin Ditholl, « Cethern, fils de Fintan, viendra vous attaquer après son traitement et sa guérison par Fingin, le prophète-médecin ; attendez-le ». Alors les hommes d'Irlande avaient envoyé en avant le vêtement d'Ailill et son diadème d'or et les avaient fait mettre autour du pilier de pierre en Crich Ross, afin que Cethern, fils de Fintan, à son arrivée, tournât contre ce pilier sa colère. Cethern, fils de Fintan, vit le vêtement d'Ailill et son diadème d'or autour du pilier de pierre de Crich Ross, et n'étant pas au courant, crut que c'était Ailill en personne. Il s'élança comme un coup de vent et frappa le pilier de son épée qui y entra jusqu'à la poignée. « Il y a tromperie ici », dit Cethern, fils de Fintan, « et c'est pour moi que vous avez fait cette tromperie-là. J'en donne ma parole, il ne se trouvera chez vous personne qui revête ce costume royal et mette sur sa tête ce diadème d'or sans que mes coups lui tranchent les mains, lui ôtent la vie ». Mane Andoe, fils d'Ailill et de Medb, entendit ces paroles, il revêtit le costume royal, mit sur sa tête le diadème d'or et s'avança sur le sol occupé par les hommes d'Irlande. Cethern, fils de Fintan, se mit rapidement à sa poursuite et lui lança son bouclier dont la bordure ciselée coupa Mane Andoe en trois morceaux et le fit tomber à terre entre les chevaux et le char monté par le cocher. Les armées d'Irlande entouraient Cethern des deux côtés en sorte qu'il tomba mort au milieu d'elles dans la baie où il se trouvait.

Ainsi finit le récit du rude combat de Cethern, de ses plaies sanglantes (de sa guérison et de sa mort).

CHAPITRE XXIII

Dans ce chapitre on voit plusieurs guerriers d'Ulster, succédant à Cethern, venus comme lui en aide à Cûchulainn incapable de combattre.

1. Combat de dents par Fintan.

Fintan, fils de Niall Niamglonnach de Dun da Benn, était père de Cethern, fils de Fintan. Il vint pour donner réparation à l'honneur des habitants de l'Ulster et pour venger son fils sur les troupes d'Irlande. Cent cinquante guerriers l'accompagnaient. Leurs lances étaient chacune armée de deux fers, l'un au bout haut, l'autre au bout bas, en sorte qu'on pouvait également frapper de chaque extrémité de l'arme. Ils livrèrent trois batailles aux hommes d'Irlande qui perdirent des guerriers en nombre égal à celui des assaillants, et les gens de Niall, fils de Fintan, succombèrent aussi tous sauf Crimthan, fils de Fintan. Crimthan fut sauvé grâce aux boucliers par lesquels Ailill et Medb le protégèrent. Alors les hommes d'Irlande dirent que Fintan, fils de Niall, pouvait sans honte évacuer leur lieu d'étape et campement en y laissant son fils Crimthan, fils de Fintan ; qu'alors les troupes d'Ulster reculeraient vers le Nord pendant une journée et cesseraient de faire acte de guerre jusqu'au jour de la grande bataille qui devait se livrer quand les guerriers des quatre grandes provinces d'Irlande arriveraient à Garech et à Ilgarech, lieu de la bataille de l'enlèvement des vaches de Cooley ainsi que l'avaient prédit les Druides des hommes d'Irlande. Fintan accepta cet arrangement, on lui rendit son fils. Il évacua le lieu d'étape et de campement des hommes d'Irlande et les troupes d'Ulster reculèrent vers le Nord pendant une journée, puis s'arrêtèrent, cessèrent d'avancer. On dit alors que de ses gens, Fintan, fils de Niall, avait recouvré un et qu'en compensation il avait donné un homme aux guerriers d'Irlande ; les lèvres et le nez de chacun de ces deux hommes avaient été mis entre les dents de l'autre : c'est un combat de dents pour nous, dirent les guerriers d'Irlande, c'est un combat de dents pour les gens de Fintan et pour Fintan lui-même. De là le titre de cette section : Combat de dents par Fintan.

2. Affront qui rougit Menn.

Menn, fils de Salcholga était un des Renna de la rivière de Boyne. Ses hommes étaient au nombre de douze, armés de lances sur le bois desquels il y avait deux fers, un fer en haut, un fer en bas, en sorte que des deux bouts chaque lance pouvait blesser l'ennemi. Ils attaquèrent trois fois les troupes d'Irlande et trois fois tuèrent un nombre d'ennemis égal au leur, tous les douze ils succombèrent aussi. Menn lui-même fut durement blessé, en sorte qu'il rougit, devint rouge écarlate. De là résulta ce que dirent les hommes d'Irlande : « Voilà », dirent-ils, « un affront qui rougit Menn, fils de Salcholga. Ses gens sont tués, sont exterminés et lui-même est blessé ; sur lui est une teinte rouge, écarlate ». De là pour cet épisode le titre d'affront qui rougit Menn ; alors les hommes d'Irlande dirent que pour Menn, fils de Salcholga, il n'y aurait pas honte à sortir de leur lieu d'étape et campement; que les troupes d'Ulster reculeraient d'une journée de marche vers le Nord, cesseraient de combattre et de blesser les guerriers d'Irlande jusqu'à ce que Conchobar fût guéri de sa maladie de neuf jours ou nuits, jusqu'au moment où serait livrée la bataille de Garech et Ilgarech, comme avaient prédit les Druides, les prophètes, les gens savants des hommes d'Irlande.

Menn, fils de Salcholga, accepta cet arrangement; il sortit du lieu d'étape et de campement des guerriers d'Irlande et les troupes d'Ulster reculèrent d'un jour de marche pour y rester et y attendre jusqu'au jour de la bataille.

3. Expédition des cochers.

Alors les cochers d'Ulster vinrent attaquer les hommes d'Irlande. Ils étaient cent-cinquante. Ils leur livrèrent trois batailles ; ils leur tuèrent un nombre de guerriers égal à leur propre nombre et ils succombèrent tous eux-mêmes. Telle fut l'expédition des cochers.

4. Combat blanc de Reochaid.

Reochaid, fils de Fathemon, un des hommes d'Ulster,

accompagné de cent cinquante guerriers s'installa sur une colline en face des hommes d'Irlande. Findabair, fille d'Ailill et de Medb, le vit faire. Elle alla causer avec Medb sa mère. « J'ai aimé ce guerrier-là, il y a certes longtemps de cela », dit-elle, « et il est encore mon bien-aimé, mon choix est fait, qu'il me demande en mariage ». — « Si tu l'aimes, ma fille », répondit Medb, « va dormir avec lui cette nuit et demande-lui armistice pour nos troupes, jusqu'au jour de la grande bataille où les hommes des quatre grandes provinces d'Irlande rencontreront ceux d'Ulster à Garech et Ilgarech, à la bataille de l'enlèvement des vaches de Cooley. Reochaid, fils de Fathemon, accorda cette armistice et Findabair dormit avec lui cette nuit-là. Un vice-roi de Munster, qui était au camp des hommes d'Irlande, entendit raconter cela. Il dit à ses gens : « Cette fille-là m'a été fiancée, il y a de cela certes longtemps, et c'est à cause de cela que je vins à cette expédition-ci. » Il y avait là sept (autres) vice-rois de Munster ; (Findabair leur avait été dernièrement promise et c'était la raison pour laquelle ils étaient venus à l'expédition); « Pourquoi n'irions-nous pas », dirent-ils, « tirer vengeance de l'insulte qui nous a été faite dans la personne de notre femme ? Vengeons-nous sur les Mane qui sont de garde derrière l'armée d'Irlande à Imlech et à Glendammair ». Cet avis prévalut chez eux. Ils se levèrent avec vingt et un mille guerriers. Contre eux se levèrent Ailill avec trois mille guerriers, Medb avec trois mille, les fils de Maga avec trois mille, enfin les Galiain, les gens de Munster et les gens de Tara. Un arrangement se fit entre ces deux armées, les guerriers s'assirent les uns à côté des autres, chacun ayant ses armes à côté de lui. Mais avant cet arrangement qui sépara les deux armées, elles s'étaient battues et huit cent très braves guerriers avaient succombé. Findabair, fille d'Ailill et de Medb, entendit raconter que ce nombre de guerriers avait péri dans une bataille dont elle était cause ; et dans sa poitrine son cœur se brisa comme on casse une noix, tant elle fut honteuse et humiliée ; on appelle Findabair du mont l'endroit où elle tomba. Les hommes d'Irlande dirent alors : « C'est un combat blanc qu'a livré Reochad, fils de Fathemon ; huit cents très braves guerriers sont tombés dans

ce combat à cause de lui; mais lui s'en est tiré sans qu'une goutte de sang lui ait rougi la peau. »

De là le titre de cet épisode : combat blanc de Reochad.

5. Combat de projectiles par Iliach.

Iliach était le fils de Cass, son grand-père était Bacc, son arrière-grand-père Ross Ruad, et au quatrième degré il descendait de Rudraige. On lui raconta que quatre grandes provinces d'Irlande avaient envahi et dévasté l'Ulster et le pays des Pictes depuis le lundi commencement de novembre jusqu'au commencement de février ; il délibéra avec ses gens sur un plan qu'il avait formé : « Pourrais-je », dit-il, « faire un meilleur projet que celui d'aller attaquer les hommes d'Irlande, de remporter victoire sur eux, de venger ainsi l'honneur d'Ulster ; peu importe si finalement je succombais moi-même ». Son idée fut acceptée. On prit pour lui deux vieilles rosses sèches, épuisées, qui étaient sur la plage à côté du camp. On les attela à son vieux char sans housse ni fourrure aucune. Il emporta avec lui son bouclier raboteux et gris de fer, bordé à l'entour de dur argent. Il mit à sa gauche son épée grossière et grise dont les coups produisaient des exploits. Il plaça près de lui dans son char ses deux javelots au sommet vibrant et pointu. Ses gens garnirent autour de lui son char de pierres, de blocs, de projectiles. En cet équipage il alla trouver les hommes d'Irlande et sur son char ceux-ci le virent entièrement nu. « Certes », dirent-ils, « il serait avantageux pour nous que les habitants d'Ulster vinssent tous dans le même équipage nous attaquer ». Doche, fils de Maga, le rencontra et lui souhaita le bonjour : « Tu es le bien venu ô Iliach », dit Doche, fils de Maga. — « Cette salutation que tu m'adresses est loyale », répondit Iliach, « mais viens me trouver au moment où mes exploits seront terminés, où ma vigueur guerrière aura disparu, qu'alors ce soit toi qui me coupes la tête, que ce ne soit aucun autre homme d'Irlande. Mon épée restera entre tes mains pour que tu la transmettes à Loegaire [Buadach, ton petit-fils] ». Il mania ses armes contre les hommes d'Irlande aussi longtemps qu'il put se servir d'elles, puis lorsqu'elles furent hors d'usage, il lança aux hommes d'Irlande

des pierres, des blocs, de grands morceaux de rochers, et quand les projectiles lui firent défaut pour atteindre les hommes [qui étaient plus près de lui], il broya rapidement ces hommes entre ses avant-bras et le plat de ses mains en sorte qu'il fit d'eux une masse où chair, os, nerfs et peau étaient mêlés. Deux hachis servirent longtemps de pendant l'un à l'autre; ce sont le hachis que, pour guérir Cethern, fils de Fintan, Cûchulainn fit avec les os des bestiaux d'Ulster et celui qu'Iliach fit avec les os des hommes d'Irlande. Cet exploit d'Iliach fut le troisième massacre d'innombrables victimes pendant l'*Enlèvement*. On l'appelle combat de projectiles par Iliach. En effet Iliach dans ce combat se servit de pierres, de blocs, de morceaux de rochers. Doche, fils de Maga, le rencontra : « Cet homme n'est-il pas Iliach? » demanda Doche, fils de Maga. — « C'est bien moi », répondit Iliach. « Viens à moi et coupe-moi la tête, de plus garde près de toi mon épée pour la donner à ton bien aimé [petit-fils] Loegaire [Buadach]. Doche s'approcha de lui et d'un coup d'épée lui coupa la tête.

Ici se termine le récit du combat de projectiles par Iliach.

6. Haut campement d'Amargin à Teltown.

Cet Amargin était fils de Cass; son grand-père s'appelait Bacc, son arrière-grand-père Ross et au quatrième degré il descendait de Rudraige. Il atteignit les troupes d'Irlande au delà de Teltown à l'Ouest et en les tournant au delà de Teltown au Nord. A Teltown il mit sous lui son coude gauche et ses gens le fournirent de pierres, de rocs, de grands blocs. Puis il se mit à lancer sur les hommes d'Irlande ces projectiles jusqu'au bout de trois jours et trois nuits.

7. Aventures de Cûrôi, fils de Dare.

On raconta à Cûroi qu'un seul guerrier avait arrêté et retenu quatre grandes provinces d'Irlande, depuis le lundi commencement de novembre jusqu'au commencement de février. Cela lui fit de la peine, il n'eut pas la patience d'attendre l'arrivée de ses gens; il partit pour aller livrer combat et bataille à Cûchulainn. Mais quand il arriva où

Cûchulainn se trouvait, il le vit là gémissant, couvert de plaies, criblé de blessures; il pensa qu'il ne serait ni honorable ni beau de livrer combat et bataille à Cûchulainn après le combat de Ferdéad, parce qu'une fois Cûchulainn mort on dirait que ç'aurait été l'effet des plaies et des blessures que ce guerrier avait précédemment reçues de Férdéad. Cûchulainn cependant lui offrit combat et bataille, [mais Cûrôi refusa]. Il se mit en route pour aller trouver les hommes d'Irlande et comme il s'approchait d'eux, il vit Amargin le coude gauche sous lui, près et à l'ouest de Teltown. Puis du nord il atteignit les hommes d'Irlande qui le munirent de pierres, de morceaux de rocs, de blocs rocheux et il se mit à les lancer en face dans la direction d'Amargin dont les belliqueux projectiles rencontraient au-dessus d'eux les siens en l'air jusque dans les nues, en sorte que chaque pierre se brisait en cent morceaux. « Au nom de ta valeur, je t'en conjure », dit Medb, « cesse de lancer tes projectiles; ils ne sont ni un aide ni un secours pour nous, ils nous rendent un mauvais service ». — « Je donne ma parole », répondit Cûrôi, « que je ne cesserai pas avant le jugement dernier et la vie éternelle tant que lui-même, Amargin, n'aura pas cessé ». — « Je cesserai », répondit Amargin, « si tu t'engages à ne plus venir donner ton aide et ton concours aux hommes d'Irlande ». Cûroi accepta et partit pour regagner son pays et ses gens.

8. Suite du haut campement d'Amargin à Teltown.

Alors les d'hommes d'Irlande allèrent au-delà de Teltown à l'Ouest. « Il ne m'a pas été prescrit », dit Amargin, « de ne pas lancer de nouveau des projectiles aux troupes d'Irlande », et il alla les attaquer à l'Ouest en tournant au delà de Teltown au nord-est; puis il se mit à leur lancer des projectiles; et il se livra longtemps à cet exercice. Alors les hommes d'Irlande dirent que pour Amargin il n'y aurait pas de honte à s'éloigner de leur camp, à condition que leurs troupes reculassent d'une journée de marche au Nord et s'y arrêtassent, y séjournassent; lui à son tour cesserait de faire contre elles acte de guerre jusqu'au jour de la grande bataille, quand à Garech et Ilgarech

se rassembleraient quatre grandes provinces d'Irlande pour livrer la bataille de l'Enlèvement des vaches de Cooley. Amargin accepta cet arrangement. Les troupes des hommes d'Irlande reculèrent d'une journée de marche en partant du Nord. Ici se termine l'épisode dit : haut campement d'Amargin à Teltown.

H. d'Arbois de Jubainville.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE

ET DE LINGUISTIQUE BRITTONIQUE

I

LA PARTICULE VERBALE *ro* (*suite*)

§ 3. Construction de la particule verbale *ro* en gallois

1° Ry *en dehors de la composition avec les pronoms infixes.*

Ry se place régulièrement devant le verbe simple ou composé, sans être précédé en général d'aucune particule verbale (*a*, *yd*, *ydd*, *yr*, *ef*...). Quant aux particules séparables, leur nombre est considérablement restreint au XII-XIIIe siècle. Dans certains verbes *ro* est resté figé : ce n'est plus alors une particule verbale à proprement parler (*cyrhaedd*, breton-moyen *dirhaes*). Les particules restées le plus longtemps séparables sont *dy-*, *er-* (*ex-ro-*). Il est clair qu'anciennement *ro* se plaçait entre la particule et le verbe : vieux-gallois *di-r-gatisse*, gl. *concesseral* : gallois-moyen et moderne *dy-adu* (*Revue Celt.*, 1908, p. 8).

Il est possible aussi qu'il y en ait un autre exemple dans ce verbe du deuxième poème du manuscrit de Juvencus (*ibid.*, p. 9) :

Dou *nam ricens* unguetid.

Peut-être avons-nous affaire ici au prétérit du verbe rare qui apparaît dans le *White Book of Rhydderch : amkawd*, 3e pers. sg. du prés. de l'ind. : *il dit* ; plur. *amkeudant*. *Nam* serait à décomposer en *na* + *am* (*ambí*) : « deux qui ne se sont guère entretenus, un seul pouvant parler ».

Quoique la particule *dy-* s'emploie fréquemment chez les poètes des XII-XIIIe siècles, comme particule séparable, je n'ai pas rencontré d'exemple de *ry* entre cette particule et le verbe [1]. Le fait est d'autant plus singulier qu'on trouve des pronoms infixes entre la particule *er-* et le verbe.

Myv. arch., 184-1 :

Ach gwynaf *er-ych-gwynawr*
Er-ych-gwynant kant kertawr.

« Je vous pleurerai, on vous pleurera, cent poètes vous pleureront. »

Livre d'Aneurin, 80. 24 :

Ermygei rac vre

mais

69. 1 : Bwyt y eryr er-*ys*-mygei.

Outre ces particules [2], il y a aussi des adjectifs se composant avec le verbe, comme *mad*, *cein*, *hawdd*, *moch*, *gwrdd*. Avec *mat*, on trouve quelquefois *ry* (v. plus bas).

La règle pour l'absence de particule verbale avec *ry-* souffre des exceptions, notamment, comme nous le verrons, lorsque le pronom infixe, contrairement à l'usage ancien, précède *ry*. Il est remarquable que dans les *Anc. Laws*, en général, si la particule verbale *a* est employée, *ry* est absent, et réciproquement (*Revue Celtique*, 1908, pp. 9-12).

Il y a quelques exceptions :

Y gwr *a rydigones* hy — Ef *a rygafas* y hamobyr hi (*ibid.* p. 11).

Kyndewhet ac ewin amaeth *ar amaetho* (*a* + *ry*) seith mlyned (*ibid.*, p. 38).

L. Aneurin (*ibid.*, p. 15) :

rwg e rygolleis y om gwir garant [3].

1. *Dir* (*dī* + *ro*) est usitée comme particule renforçante : *dir-ganaf*, je chanterai.

2. On peut signaler un mot jouant le rôle de particule devant le verbe au XIIe-XIIIe siècle, *hu*, *hud*.

3. Le vers a neuf syllabes ; *y* nota augens ne compte pas : *e* (ou *a*) est nécessaire.

L. Tal. (*ibid.*, p. 17) :

Geni Iessu *a rydarfu.*

Mabinog. (*ibid.*, p. 13) : Gwynn vab Nud *a rydodes* Duw aryal dievyl Annwvyn yndaw. — na'r llettrith *a ryvu.* — Ef *a ry eill* ych nackau (*ibid.*, p. 59).

The Bruts (*ibid.*, p. 36) : ar cledyf *a rydaroed* idaw y dodi... *a rydygassei* Gadwgawn — y gwyrtheu *a rywnathoed* yr ebystyl — *ar daroed* kyfroi — Kanys y rei hynny *a rydaroed* udunt gwrthlad Maxen.

Hanes Gruff. ab Cynan (*ibid.*) : Llynges *a ry welsynt.*

Myv. arch. (*ibid.*, p. 19 : XIIe siècle), *y rydraethyssant.*
— ym pob gwlat *y rywu* (*ibid.*, p. 23).
— a rygotwy glew, gogeled ragtau (*ibid.*, p. 39).
— *a ry gollo* pawb a gar (*ibid.*, p. 41).
— nep *a rwy garwy.*
— or sawl *a ryseilych.*
— ac ny meddylio *a ruy dirpero* (*ibid.*, p. 42).
— am *a rygaraf* (*ibid.*, p. 61).
— Llys Ewein ar breit *yt ryborthed* eirioed.

Daf. ab Gwilym (*ibid.*, p. 65) :

om iaith *y rhyluniaethir.*

Ce vers de Taliessin est à corriger (214. 13) :

nyt Rys...
arywelei aryweleis o aghyfyeith.

Le vers ne peut avoir plus de 9 ou 10 syllabes. Il faut vraisemblablement lire :

nyt Rys...
a welei ryweleis o aghyfyeith.

Ry ne portant pas l'accent *tonique*, subit des modifications de diverses sortes. Parfois, comme nous le verrons, *ry* arrive à *r* ou *r* voyelle (écrit *yr*). La modification la plus fréquente consiste dans le rattachement de *ry* à une particule ou même

à un mot formant union syntactique avec le verbe et terminée par une voyelle, ce qui entraîne la réduction de *ry* à *-r*. Ces particules sont le plus habituellement *neu*, *a* (conjonction *a*, *ac*), *py*, très rarement la négation *ny* :

Revue Celt., 1908, p. 16 : *neu'r uum* (*L. Noir*).

p. 17 : *neu'r weleis* (*L. Tal.*).
p. 18 : *neu'r ordyfneis* (*idid.*).
p. 19 : *neu'r digereis* (*L. Rouge*).
— vyg callon *neur dorres* (*id.*).
p. 12 : *neu'r dihegis* (*Brut y Tyw.*).
p. 13 : *neu'r golles* (*Mabinog.*).
— *neu'r gavas* (*id.*).
— *neu'r golles* oll (*id.*).
p. 26 : *neu'r dywetpwyt* (*Anc. Laws*).
p. 64 : Tystet y march kyntaf *yr kymrit* mach o newyd *ar vynet* yr hawl y arnaw ef (*id.*).

Myv. arch., 275. 2 :

neu'r wyr canwlat nad rhad rheufedd.
p. 67 : *wedy'r golli* (*Mabinog.*).
— *wedi'r greiniaw* (*Myv. arch.*).
— *gwedi'r odi* (*Daf. ab Gwil.*).
— *wedi'r dduaw* (*Iol. Goch*).

Myv. arch., 242. 1 :

Pechu'r digonsam o gam garedd.

Le texte porte *pechu yr digonsam*, ce qui se rapproche de la prononciation réelle, mais au point de vue métrique, il faut dire *pechu'r*, le vers ne comportant que 9 syllabes.

Même avec *neu*, le rattachement n'est pas obligatoire. *Ry* peut être, dans ce cas, intact, tant pour les besoins de la métrique en poésie, que par accent oratoire :

L. Tal., 174. 9 : *neu rygigleu*.

Il ne faut pas confondre *-r* reste de *ry* avec *-r* (pour *yr* = *ry*, v. § 4 : *Formes de -ro*) reste du pronom (et article) *yr* que

l'on trouve en composition avec *o*, *a*, *py*, *y* = *dy* (*di*) : *y'r pan aned*, *o'r pan aned*. *Yr* dans le sens de *parce que*, en est également distinct.

r = *yr* pronom-particule ne cause pas affaiblissement de la consonne suivante, ce qui est la règle, notamment en cas de réduction, pour *-r* (ou *yr*) = *ry* (il en sera plus longuement question § 4).

Pyr peut contenir le pronom *yr*, notamment dans le sens de *depuis que*[1], *à cause de quoi*.

Py se construit aussi avec *-r* = *ry* :

L. Noir, 8. 20 :

gvae vi *pir imteith* genhide in kyueith

« Malheur à moi que je voyage avec toi en collaborateur » (dit l'âme au corps).

8. 21 : Gvae ui pir wuuf ar di kivolu

8. 26 : Le corps répond :

Guir *yv*, *guae vinheu pir deuthoste im goteu*

« C'est vrai, c'est bien un malheur pour moi que tu sois venu vers moi. »

Pyr (*pi* + *ro*) rappelle pour le sens l'irlandais *cia*, *ce* avec *ro*, dans le sens explicatif. En gallois, l'évolution de sens me paraît plus simple qu'en irlandais : *py*, seul, peut avoir le sens de *pourquoi, pour quelle raison*.

L. Rouge, 251. 12 :

Duw reen *py bereis* te lyvwr

« Dieu souverain, pourquoi as-tu créé le lâche ? »

Ibid., 302. 5 : neu vlaen gwyd ffaliwn

Py estwng mor grwm

« Et le sommet de l'arbre *ffaliwm*[2], pourquoi il se plie si courbe. »

1. *Py* se construit aussi avec *ar*, *att*, *rac*, placés après lui.
2. Il est question de cet arbre (*fallum*) dans le *Livre noir*, 12. 23.

Py aussi a quelquefois la valeur du relatif :

Myv. arch., 212. 1 :

— Nyt reid[1] tra dilyn pell ovyn *pwy*
Py geidw yr gorddwfyr rac pob gorddwy :
Llywelyn ae keidw . . .

« Il n'est pas nécessaire d'insister[2] beaucoup, de demander au loin quel est celui qui garde[3] les eaux élevées contre toute violence : c'est Llywelyn qui les garde. »

Ibid., 248. 1 :

O govynnir pwy *py ryd* vwyhaf

« Si on demande quel est celui qui donne le plus. »

Dans ces deux exemples *py*, pour le sens, équivaut à *a*.

2° Ry *avec la négation.*

Les exemples de *ry* avec la négation ne sont pas bien rares dans les *Vieux Livres* même ; ils sont assez fréquents dans la langue des XIIe-XIIIe siècles :

L. Noir, 8. 2 : ac *ny riuelssud.*
9. 28 (et 46. 17) : *nys rydraeth.*
54. 20 : racod *ny ry imgelir.*
5. 6 : *ni ritreithir.*

L. Aneurin, 63. 20 :

ny ellir anet *ry vaethpw yt*

(lisez *a nyt*).

L. Tal., 173. 6 : *ny rywelet.*
178. 26 : y gystedlyd *ny ry anet.*
181. 23 : *ny rytyghit.*
148. 31 : kewssit da *ny'r gaho* drwe.

1. Le texte porte *ny treid.*

2. Il est possible que *pell ovyn* soit une de ces parenthèses ou appositions si fréquentes dans la poésie galloise : en ce cas *pell ovyn* signifierait *peur qui va au loin* (*pell ofn*).

3. *Garddwfr* est composé comme *gor-thir* qui signifie *terre élevée.* Il s'agit probablement de la région des sources.

L. Rouge, 308. 5 (*Revue Celt.*, 1908, p. 41) :

ny rydecho rydygir

Revue Celt., 1908, p. 47 (*Anc. Laws*) :

ni rypeirch ni ryparcher.

Ibid., p. 11 : nas *re creus* (*id.*). — *Ibid.*, p. 39, *na regafo* (*id.*).— *Ibid.*, *nu ny ry wadus* (*id.*).— P. 39, *nys ry dycko* (*id.*). — *Ibid.*, p. 43, *na rygemerer* (*id.*).

Ibid., p. 13 : *ny rygiglef* (*Mabinog.*). — *Ibid.*, p. 37, *ny rywelsei* (*id.*).

Ibid., p. 41 (*Myv. arch.*) :

ny ry weleis tec *nwy ry gwelwy*
*ny rywelei*s neb...
nys rybuchwy.

Ibid., p. 9 (*Myv. arch.*) :

nys gwybyt rewyt *nys ry gelwy.*

Ibid., p. 46 (*Myv. arch.*) :

ny rygodwyf
— *ny rygollwyf* Duw
— *ny rydoniych*, dat.

Ibid., p. 47 (*Myv. arch.*) :

na rynoetha.

Ibid., p. 56 : vel *nas ryganant...*

— *nis ryddiffawdd.*

Ibid., p. 57 : *ny ry gablaf.*
Ibid., p. 58 : ny *rygar.*

— *ny rydaw*
— *ny ry geblir.*

Il y a beaucoup d'autres exemples dans la *Myv. arch.* :

(p. 222. 2 : *ni rygant* dyn dim mor irad.

« Personne n'a chanté chose si cruelle. »)

3° Ry *avec les pronoms infixes.*

A. *Les pronoms infixes sont placés entre* ry *et le verbe.*

VIEUX-GALLOIS

Revue Celt., 1908, p. 8-9 :

2e pers. sg. : *Ri-t-pucsaun* mi de Trintaut (Ms. de Juvencus).
3e pers. sg. : *Ri-t-ercis.*

GALLOIS-MOYEN

Sg. 1re pers. :

Revue Celt., 1908, p. 15 :

Ry-m-dywod huimleian (*L. Noir*).
Ry-m-divod gvyllan
Ri-m-dyuueid huimlian (*id.*).
Deus reen *ri-m-aw* y auen (*id.*).

Ibid., p. 29 : *ri-m-artuad.*
Ibid., p. 60 : *ry-m-un* gulat *ry-m-un ry-m-dyre* (*L. Aneur.*).
Ibid., p. 44-45 :

ry-m-awyr dy wedi (*L. Tal.*).
ry-m-gwares dy voli (*id.*).
ry-m-awyr titheu (*id.*).

Ibid., p. 34 : *ry-m-afei* (*id.*).
Ibid., p. 63 : *ry-m-gelwir* kyfrwys (*id.*).
Ibid., p. 19 : llam *ry-m-daerawt* (*L. Rouge*).
Ibid., p. 20 : *ry-m-rotes* (*Myv. arch.*).
Ibid., p. 21 : *ry-m-goreu* (*id.*).
Ibid., p. 23 : *ry-m-gwnaeth* yn athrist (*id.*).
Ibid., p. 25 : Rodri mawr *ry-m-lloves* (*id.*).
— *Ry-m-goreu* (*id.*).
— *Ry-m-dirwnaeth* (*id.*).
Ibid., p. 47 : Duw *ry-m-roddwy* (*id.*).
Ibid., p. 62 : *Ry-m-ergyt* oer godet (*id.*).

En prose, le pronom infixe, en général (voir plus bas B), précède *ry*.

Sg. 2e pers.

Revue Celt., 1908, p. 16 :

ny-th-adwaen *mi ry-th-welas* [1] (*L. Noir*).

Ibid., p. 107 : Duw *ry-th-peris* (*L. Tal.*).
Ibid., p. 22 : Llywelyn, Llywarch *ry-th-ganas* (*Myv. arch.*).
Ibid., p. 58 : ny kusc Duu pan *ry-th-guaret* (*Peniarth ms.*, 29).

Sg. 3e pers.

Le pronom infixe de la 3e pers. est *ĭ(e)*, *s*, *t* et *d*.

a) *ro* + *ĭ* donne *rwy* (plus rarement *ryw*; cf. *nwy*, *nyw*).

Revue Celt., 1908, p. 18 :

Avacdu
Detwyd Dovyd *rwy goreu* (*L. Tal.*).

Ibid., p. 34 : *Rwy keissut* kystud.
Ibid., p. 40 : *Rwy gobrwy* gordwy lain (*L. Aneurin*).
Ibid., p. 20 : gwae *rwy golles* (*Myv. arch.*).
Ibid., p. 23 : Dadolwch teyrn...

Gwyr Prydein *rwy goruc* (*id.*).

Ibid., p. 24 : ny wtant cwt ant *rwy cotes* (*id.*).

ny mad gogant molyant *ruy moles* (*id.*).
— Gwin a met a metgyrn *rwy meith* (*id.*).

Ibid., 25 : Glyw Prydein *rwy proves* [2] (*id.*).
Ibid., p. 56 : Kywirdoeth *rwy gwel* brad annel bryd (*id.*).

b) *ry avec s* :

Revue Celt., 1908, p. 35 :

reith *ry-s-catwn* (*L. Tal.*).

Ibid., p. 60 : Rec *ry-s-iolaw* (*L. Noir*).

1. Il faut vraisemblablement lire :

nu ryth welas.

2. Le pronom ici est neutre.

Rev. Celt., 1908, p. 42 : yn anhun anhed kyd *ry-s-port*[*h*]*wyf* [1].
Ibid., p. 47 : Rex *ry-s gollychuyf* (*id.*).
Ibid., p. 49 : *Ry-s-molaf* om cert (*id.*).
S infixe est surtout commun avec la négation et *ry* (v. B).

c) *t pronom infixe* (et *d*).

Il est probable que dans l'expression *rit ercis* du poème du ms. de Juvencus, *t* est un infixe (*Revue Celt.*, 1908, p. 8-9).

Dans ce vers de Taliessin, *t* est certainement un pronom infixe par prolepse :

183. 17 :

yn drws *ry-t gweleis* y wyr lletrudyon

« A la porte je vis des hommes rouges de sang. »

Revue Celt., 1908, p. 22 :

ry-d anvones duw
Dyn yn myd ae gwares (*Myv. arch.*).

Ibid., p. 61 : *Ry-t ebrwydaf* drut (*id.*).
Myv. arch., p. 188. 2 (Cynddelw) :

Ry-d erwyll rwyf dreic rodolyon eirchyeid
Ry dalant eu rotyon

« Il reçoit, lui, le chef dragon, les solliciteurs errants ; eux lui paient les dons qu'ils reçoivent (en poésie). »

Erwyll doit être lu comme *ervyll* de *arfolli* ; c'est un reste d'une orthographe où *w* représentait la spirante labiale *v* comme dans le *Livre Noir*. L'exemple n'est pas sûr, *darfolli* pouvant exister.

Myv. arch., 215. 1 (1er tiers du XIIIe siècle) :

Ry-d arveit aervleit eurvlaen rodawc
arvogyon dragon dreic llys eurawc
Ry arveityaf naf...

1. Ma traduction est à rectifier légèrement pour le mot à mot : *dans l'insomnie quoique j'aie supporté le trouble* (*an-hed* est le contraire de *hed*).

« Il assaille, lui, le loup du combat, au bouclier doré, les dragons armés, lui le dragon (chef) à la riche cour; je l'assaillerai le souverain... »

Le contexte montre que le poète l'abordera sans crainte pour avoir le prix de ses vers.

L'opposition de *ryd arveit* et *ry arveityaf* ne laisse guère de doute sur la valeur de *d* (*t*).

Myv. arch., 216. 1 (il s'agit de Dieu) :

Gwyr ren an reid *ryt iolawr* heb daw
Rac yn periglaw heb periglawr.

« Roi des hommes, notre besoin on te le réclamera sans cesse (sans nous taire) de peur d'être en péril sans directeur. »

Le *t* de *ryt*, dans ce poème, représente plutôt la spirante dentale sonore exprimée aujourd'hui par *dd*. Cette lecture est confirmée par une autre version de ce poème (*Myv. arch.*, 180. 1) attribué à Cynddelw :

Gwyr reen imreit *ryd iolaur*.

Ici *d* représente également *dd*. Ce fait est intéressant : on a, en effet, en gallois, deux particules verbales d'origine sûrement pronominale *yt*, et *yd* (cf. *ys-it* et *ys-yd*).

Dans les vers suivants du *Livre d'Aneurin*, *yt* joue incontestablement le rôle d'un pronom relatif :

60. 26 : o'r sawl *yt gryssyassant* Gatraeth,

« De tous ceux qui marchèrent en hâte à Catraeth. »

Id., p. 96. 25.

81. 19 : o drichant riallu *yt gryssiassan*.
90. 11 : or sawl *yt gyrhaedei* dy dat

« De tous ceux qu'atteignait ton père. »

Yt joue ici le rôle que joue *a* ailleurs.

Le caractère pronominal de ces particules est encore facilement reconnaissable dans plusieurs exemples du gallois-moyen de la plus ancienne époque.

Il n'est pas invraisemblable qu'un *t* pronominal soit joint à la particule *a* dans ce passage du *Livre Noir* (p. 53, vers 15, 21, 24) :

Boed emendiceid ir guit
attinvis y ligad in y wit.

« Qu'elle soit maudite l'oie [1] qui a enlevé son œil au milieu de son visage (à Gwallawc). »

Il n'y a aucune raison, en dehors de la composition avec un suffixe, pour supposer une raison de pure orthographe : le *t* représente bien dans le *Livre Noir* le *dd* actuel, mais, en revanche, *d* représente l'explosive dentale sourde actuelle *d*, qu'on eût justement attendue avec la particule verbale *a*. On a également deux *t* et *t* simple avec *a* dans d'autres passages (20, 22, 29).

awallen peren *attif* (qui croît),

(cf. *atif*, *atiff*, p. 19, vers 3, 11, 24; 20, 1, 14).

On a un pendant à *attinvis* dans ce passage des *Anc. Laws*, I, p. 390. 50 *namyn y dillat creulyt at torrer a heyrn*, « si ce n'est les vêtements ensanglantés qui auront été coupés par le fer ».

Il semble qu'il y ait un pronom infixe, peut-être *-n-*, ou *-s-*, dans ce vers du XIIIe siècle :

Myv. arch., 223. 1 : Celfyddyd ym myd *ry medraf*

« L'art (poétique) je le pratique ? »

M dur est assuré par la *cynghanedd*.

PLURIEL 1re PERS. :

Revue Celt., 1908, p. 48 :

Ry-n-gwarawt y Trintawt or trallawt gynt (*L. Tal.*).

1. L'interprétation *guit* par *oie* paraît assurée par le passage de Taliessin (149. 19) :

Gwallawc, gwell *gwyd vwyt noc arthes*

« Gwallawc, elle est meilleure la chair de l'oie que celle de l'ourse. » Le texte de Skene porte *arthles*, mais *arthes* est assuré par le contexte et une version de la *Myv. arch.* 56. 1.

Rev. Celt., 1908, p. 38 :

Ry-n parassei Duw heb dim eisseu (*Myv. arch.*).

2e PERS. : je n'en connais pas d'exemple.

3e PERS. : *s*, *ï*(e), *t*(?) servent aussi bien pour le pluriel que pour le singulier (voir plus haut à la 3e pers. du sg.). On a probablement affaire à un pluriel avec *rwy* dans ce passage du *Livre de Taliessin* (*Revue Celt.*, 1908, p. 37) :

y ren *rwy digonsei.*

B. RY *avec pronom infixe précédent.*

C'est la règle en prose et aussi quand *ny* précède : c'est à *ny* que se rattache le pronom.

SG. 1re PERS. :

Revue Celt., 1908, p. 16 :

Owein Reged *am ryvaeth* (*L. Noir*).

Ibid., p. 40 :

Kerydus wyf na chyrbwyllwyf *am rywnel* da (*L. Tal.*).

Un passage de Taliessin est curieux (187. 2 : *Revue Celt.*, 1901, p. 29) :

a chein tudet
imi ry anllofet

« Et de beaux manteaux m'ont été donnés. »

Il ne faut que quatre syllabes ; *imi* est donc de trop. D'un autre côté, le sens exige un pronom infixe de la 1re pers. du sg. ; la correction s'impose :

a chein tudet
ry-m-anllofet.

C'est l'usage ancien et c'est sans doute ce que portait le texte primitif.

Revue Celt., 1908, p. 20 :

am gledyfrut rwyf *ym rygoded* (*Myv. arch.*).

Revue Celt., 1908, p. 13 :

ac am vym priawt *ym rylygrwys* (*Mabin.*).

Sg. 2e pers. :

Revue Celt., 1908, p. 21 :

mal *yth rygeiseis* yd yth geisaf (*Myv. arch.*).

Ibid., p. 54 : *o'th ryledir* (*L. Rouge*).
Ibid., p. 13 : llawer dyd *yth rygeiseis* (*Mabin.*).

Sg. 3e pers. :

Les pronoms sont *ĭ*(*e*) et *s*.

a) *ĭ*(*e*) :

Revue Celt., 1908, p. 21 :

Kymmot ar creaudyr *ae rygreas* (*Myv. arch.*).

Ibid., p. 42 :

ac ny meddylio a *ruy dirpero* (*id.*).

Ibid., p. 35 : Rei *ae ryvolei* (*id.*).

b) *s infixe* :

Ibid., p. 55 : *nis rydraeth* (*L. Noir*).
— kywoetheu ri nis *r*[*y*]*draeth* (*id.*).
Ibid., p. 50 : barvawc or cant *nys rywelyd* (*L. Rouge*).
Ibid., p. 24 : nawved ran ym poen...
nys ryborthes nep (*Myv. arch.*).
Ibid., p. 41 : vy rin a riein *nys rybuchwy*
nys gwybyt rewyt *nys ry gelwy* (*id.*).
Ibid., p. 56 : Keneis dy volyant val *nas ryganant* (*id.*).
— mor ddiffaith *nis ryddiffawdd* (*id.*).
Ibid., p. 11 : *nas ry creus* tat (*Anc. Laws*).
Ibid., p. 9 : *nas re creus* ew (*id.*).
Ibid., p. 32 : a phei *as ryattei* (*Hanes Gr. ab Cynan*).
Ibid., p. 32 : pan *y ryattei* (*Mabin.*).
Ibid., p. 37 : yn y wlat *nys rywelsei* (*id.*).
— *nys ryglywssei* (*id.*).

Revue Celt., 1908, p. 39 : nyt oes ar y helw namyn yr unty hwnn *nys ry dycko* (*id.*).

Pour *a* précédant *ry*, v. plus haut.

PLUR. 1re PERS. :

Revue Celt., 1908, p. 31 :

o hil Ade ac Abrahe *yn ryanet* (*L. Tal.*).

Ibid., p. 57 : an ren Duw *an ryamwc* (*id.*).
Ibid., p. 23 : Parth ar gwr arwr *an ry warawd* (*Myv. arch.*).

Myv. arch., 254. 1 :

Byth am walch rwydvalch *ry-n-doeth*
Treis galar,

« Pour toujours au sujet du faucon au vol orgueilleux et rapide nous est venue une violente douleur. »

PLUR. 2e PERS. : pas d'exemple avec *ry*.

3e PERS. : mêmes suffixes qu'au singulier.

Dans ces deux passages du Livre noir (*Revue Celt.*, 1908, p. 53), la particule de réciprocité est entre *ry* et le verbe :

racod *ni ry-imgelir*..

Ibid., p. 44 : nac im adneirun, neu *ri-m-uaredun*.

Dans la construction de *ry* avec l'infinitif, comme on devait s'y attendre, le pronom précède les particules (*Rev. Celt.*, 1908, pp. 64-67).

En l'absence de tout pronom infixe, la relation avec *ry* a été indiquée par l'adoucissement de la consonne initiale suivante.

4° *Influence de* RY *sur la consonne initiale suivante* : RELATION ET NON-RELATION.

La règle donnée par les grammairiens à ce sujet, est que *ry* adoucit la consonne suivante, c'est-à-dire, que *p t c* deviennent *b d g*, que *b d g* évoluent en spirante correspondante, *v đ* (*g* finit par disparaître); que *m* évolue en *v*, *gw-* en *w-*. C'est la

règle qui prévaut déjà dans la plus ancienne prose galloise, qu'il y ait relation ou non.

Revue Celt., 1908, p. 11 (*Anc. Laws*, I, 456. 74) : os *ry gavas* kynno hynny.

— Ef *a rygafas y hamobyr* (*ibid.*, 528. 48).
— ony *ry dalawd* hitheu y hamobyr (*ibid.*).
— y neb *ry ladawd* y ki (*ibid.*, 11, 92, 140).
— Ema nu ny *ry wadus* er amdyffynnur (*ibid.*, 166, 49).

Souvent la mutation n'est pas faite, sans qu'il y ait à cela de raison grammaticale d'aucune sorte :

Ibid., p. 11 (*Anc. L.*, 208. 7) :

y tat *ry gwadus* ynteu,

mais *ibid.*, 234. 24 :

e sef *re weles* e kevreyth

p. 13 (*Mabinog.*, 18) :

och... *neu'r golles* y mab,
— *neu'r gavas* ef ew (*ibid.*, 71),
— ac am vym priawt yn *rylygrwys* (*ibid.*, 115),
— *neu'r golles* oll, heb hi (*ibid.*, 185).

p. 26 (*Anc. L.*, 11, 96. 15) :

y swydawc *rygaffat* y nawd,

p. 32 (*Hanes Gr. ab Cynan*, p. 120).

a phei *as ryatei*.

(*Mabinog.*, p. 116),

pan *y ryattei*.

p. 36 (*Anc. L.*, I, 112. 5):

o dervit er din *rebrivasei*, gurthot e lluden (ici mutation non écrite).

p. 39 (*Mabin.*, 99),

Kyt *rywnelych* di sarhaedeu llawer.

En poésie, les choses sont plus compliquées. Pour les particules, il n'est guère douteux qu'elles n'aient été soumises aux mêmes lois qu'en vieil-irlandais. Il y en a des traces pour *dy-*, *wo-*, *wor-*, *er-*. L'état ancien est plus reconnaissable pour *ry-* en poésie. Strachan, qui a vu juste sur ce point [1], a été trop affirmatif pour la négation au point de vue de l'usage en gallois-moyen. D'ailleurs pour la négation, et même pour *ry-*, ses matériaux étaient insuffisants. Je traiterai la question de la négation et des particules dans un des fascicules suivants de ces *Questions de gr. et de ling. britt.* Les documents sont moins abondants pour *ry* que pour la négation. Ils sont néanmoins suffisants pour arriver à des conclusions inattaquables.

J'étudie d'abord la particule *ry-*, à ce point de vue, dans le *Livre Noir*, le *Livre d'Aneurin*, le *Livre de Taliessin*, la partie du *Livre Rouge* publiée par Skene. J'y joins les poèmes de la *Myv. arch.* du XIIe et du XIIIe siècle : c'est, en somme, la même langue que celle de ce qu'on a appelé les vieux Livres. Les différences ne s'accentuent guère que dans le cours du XIVe siècle. On sait qu'en général la poésie est conservatrice et archaïsante, tout en étant hardie dans ses constructions et à certains points de vue novatrice. La poésie galloise était le patrimoine officiel des bardes et était l'objet d'un enseignement traditionnel qui n'a cessé de produire son effet qu'à la chute complète de l'indépendance galloise qui justement a eu lieu à la fin du XIIIe siècle.

La source manuscrite de la plupart des poèmes de la *Myv. arch.* est connue : je l'ai signalée dans la *Revue Celtique* (tome XXIV, p. 13). Il y a, pour ces poèmes, deux dangers à éviter. D'abord, il y a des erreurs d'attributions et de chronologie. Elles sont, en général, possibles à corriger par l'étude du contexte. J'en ai relevé le plus grand nombre dans ma *Métrique galloise*, surtout tome II, 1re partie, *passim*. Un autre écueil, ce sont parfois les rajeunissements orthographiques

1. Ériu, III, part 1, pp. 20 et suiv. Comme il le reconnaît, j'avais déjà dans *Archiv f. Celt. Lex.*, I, 418, attribué à la présence d'un pronom infixe (*s*) la dualité de formes : *dy-gynnull* et *dy-chynnull*. Le présent travail aurait commencé à paraître en 1906, si le manuscrit n'avait pas été égaré pendant deux ans chez l'imprimeur.

qui ne sont pas toujours logiques, ni faits avec méthode : il y en a de fautifs. Enfin, il ne faut pas oublier que l'orthographe sincère elle-même n'obéit pas à des règles fixes. Souvent la mutation, qui existait dans la prononciation, n'existe pas dans l'écriture. L'allitération, quand elle a lieu, devrait y remédier, mais il ne faut pas perdre de vue qu'elle est loin d'être aussi rigoureuse au XIIe, au XIIIe, et même au commencement du XIVe siècle, qu'elle ne l'a été dans la suite, en particulier au XVe (J. Loth, *Métrique gall.*, II, 2e partie, pp. 1-64).

Au cas où *ry* est suivi d'un pronom infixe, c'est le pronom et non *ry*, en général, qui provoque la mutation. Il y a cependant au moins deux exceptions pour *rwy* (*ro* + *i*) : *Myv. arch.* 160 (Cynddelw) :

Gwae *rwy golles*

317. 2 (XIVe) : *Rwy gaffwyf* (vy rwyf. . .) kyn bed[1].

Il faut remarquer que dans le 1er exemple, *ry* est en position relative.

On peut formuler ainsi la règle de l'influence de *ry* sur la consonne initiale suivante, en *poésie*, au XIIe siècle : RY aspire *les explosives sourdes, quand cette particule ne peut être remplacée par le relatif* A, *ce qui se produit le plus souvent en tête de la proposition* ; RY *adoucit la consonne sourde suivante et change les explosives sonores en spirantes sonores quand elle peut être remplacée par le relatif* A.

Si je base cette règle sur l'emploi de la particule *a*, c'est qu'il y a en gallois, comme en cornique et en breton, nombre ds cas où on a affaire à une proposition relative, tandis que dans d'autres langues, il n'y aurait aucune trace de relation. Prenons ce vers du XIIe siècle (*Myv. arch.* 187. 2) :

Rhiallu *ry allas* yg crein

« des milliers[2] roulèrent à terre ».

1. Le texte porte *vy rwyc*, faute certaine d'après la rime : « Que je le trouve, mon roi, avant la tombe. »

2. *Rhiallu* signifie proprement 10.000. Le sens précis de *crein* (*crain*) ne me paraît pas tout à fait assuré.

Supprimons *ry* : il faut en prose *a* : rhiallu *a allas*. En effet, c'est un reste de l'ancienne construction : *is rhiallu a...*

Le changement de *gallas* en *allas* est donc ici justifié.

Dans le cours du XIIIe siècle, l'aspiration des sourdes initiales sous l'action de *ry* disparaît. Le dernier exemple que j'en aie relevé est du premier tiers de ce siècle. Il se trouve dans un poème de Llywarch ap Llywelyn, surnommé *Prydydd y moch*, adressé au roi Llywelyn ab Iorwerth qui mourut en 1246. Il y est fait allusion aux expéditions de ce roi à Caerfyrddin et Cilgerran, lesquelles eurent lieu vers 1215 (*Métr. gall.*, II, 1, p. 102, note 2). Le poème a dû être composé peu après. En revanche, il y a des exemples de la conservation de l'explosive sonore après *ry*, en cas de non-relation, jusqu'à la fin du XIIIe siècle ; au commencement du XIVe, la loi de l'adoucissement est générale. Le rôle de *ry* d'ailleurs, à cette époque, est de plus en plus restreint. De plus, pour les raisons données plus haut, sous l'influence de la particule *a*, les cas où l'adoucissement s'imposait étaient de beaucoup les plus nombreux. La notion de relation[1] était profondément troublée par des constructions comme celle que j'ai mentionnée plus haut (*rhiallu ry allas*).

A) Aspiration des explosives sourdes et maintien des explosives sonores : *p t c* deviennent *f th ch*; *b d g, m, gw, ll* sont maintenus; il en est sans doute de même de *rh* sourd, mais l'orthographe ne le représente que très tardivement[2] ; *rh* ne paraît avoir été en usage régulier que dans le cours du XVIe siècle.

S'il y a des exemples d'adoucissement avec *ry* en position non-relative, en revanche, dans tous les cas certains d'aspiration que j'ai recueillis, *ry* n'est pas en position relative. L'as-

1. La relation est loin d'être exprimée d'une façon aussi simple en poésie qu'en prose : voir additions et remarques à l'*Introduction* de Strachan, dans un prochain numéro de la *Revue Celtique*.

2. Dans les poèmes de la *Myv. arch.* où l'orthographe est rajeunie, on trouve *rh* : poème de Cynddelw, p. 190-191 ; — Dafydd Benvras, p. 217-224 ; — Einyawn wanu, p. 232-233 ; — Einyawn ab Gwgawn, p. 235.2 ; 236-247. 1 ; — Elidr Sais, p. 240-243 ; — Gruffudd ap yr Ynad Coch, p. 267-275 ; Gwilym Ddu, p. 273-277 ; — Gruffudd ab Maredudd, p. 293-

piration tend à disparaître de bonne heure, comme je viens de le dire. Il y a, il est vrai, postérieurement des exemples de conservation de l'explosive initiale après *ry* pendant tout le cours du XIIIe siècle.

Livre Noir, 6. 25 : *ry-cheidw* y naut[1].

Probablement aussi 6. 24 :

rychlud clodrit

« Il amasse, lui, riche en gloire[2]. »

L. Noir, 6. 26 : *Rycheduis* detyf, *ry chynis* gretyw[3].

25. 28 : *Ry-llettaud* y wir ew tra thir Mynwy[4].

38. 6 : a chid *ri-llethid* vy lledysseint[5].

47. 7 : Ren new *ryphrinomne* di gerenhit[6].

58. 24 : *Ry gelwid* Madauc kyn [n]oe leith[7].
Ruid galon.

L. Taliessin, 110. 22 : Hyt pan *ry chatwyf* vyn teithi[8].

128. 17 : *Ry treghis* eu hoes[9].

131. 14 : *ry phrydaf* y iawn llin[10],
Parahawd hyt ffin
yg kynelw Elphin.

309. En revanche, chez tous ces poètes, quand l'orthographe est sincère, on ne trouve jamais *rh*. A partir de la page 327, dans le cours du XIVe siècle, l'orthographe est régulièrement modernisée. Dans le *Livre rouge*, dans des poèmes de la fin du XIVe et du commencement du XVe siècle (par exemple ceux de Iolo Goch), on ne trouve pas *rh*.

1. *Rev. Celt.*, 1908, p. 60 : cf. *ibid.* pour l'adoucissement *ry-geidw*.
2. *Rychlud* paraît porter sur *rut eur*, d'or rouge, qui précède « amasse et le répand », *dyrllit*.
3. *Revue Celtique*, 1908, p. 16.
4. *Ibid.*, p. 48.
5. *Ibid.*, p. 27.
6. *Ibid.*, p. 44.
7. *Ibid.*, p. 28.
8. *Ibid.*, p. 40.
9. *Ibid.*, p. 18.
10. *Ibid.*, p. 48-49.

162. 6 : Ryt ebrwydaf drut[1]
Ry talmaf ehut.

174. 9 : neu *rygigleu* gan prophwydeu lleenawc
Geni Iessu *a rydarfu*[2].

185. 30 : can *rychedwis*[3]
Parch ach vinnwys

« Puisqu'il a conservé... »

194. 3 : *Rybarn* pawb y gwr banher[4].

193. 19 : *Rychanant rychwynant* eu dragon[5].

25 : *Rydysyfaf rychanaf* y wledic[6].

215. 16 : *Ry goruc* Duw vry[7]
Ary planete.
Ry goruc sola
Ry goruc luna
Ry goruc marca
Ry goruc venus
Ry goruc venerus
Ry goruc severus
Ry goruc Duw da
Pymp gwregys terra.

216. 11 : *Ry goruc* vy awen[8]
y voli Uryen.

Livre Rouge :

235. 6 : Pan dyvo y gwynn gwann y holi Llundein
yar veirch nyt kein
Rygeilw ef deyrnas Caergein[9].

1. *Revue Celtique*, p. 61.
2. *Ibid.*, p. 17.
3. Le texte est incertain.
4. *Ibid.*, p. 57.
5. *Revue Celt.*, 1908, p. 49.
6. *Ibid.*, p. 49.
7. *Ibid.*, p. 18.
8. *Ibid.*, p. 18 : il faut dire *u'awen*.
9. *Ibid.* Le sens n'est pas sûr ; le texte semble douteux : une version porte : *ni cheidw dinas Caergein*, « il ne gardera pas la ville de Caergein ». *Caergein*, en gallois, paraît désigner Canterbury.

« Lorsque la faible pâle viendra pour réclamer Londres sur des chevaux qui ne sont pas beaux, il appellera royaume Caergein. »

284. 9 (Élégie de Cynddylan) :

Ry gelwir Trenn tref difawt[1].

12 : *Rygelwir* Trenn tref lethrit.

Myv. arch., 122. 2 :

Gnawt *rycheidw* cuniad cenveint

« C'est chose habituelle : le chef garde la communauté. »

133. 2 : ·ossidd arf y Mon *ryphebyllas*
Maelgwn hevelyit

« S'il y a des armes[2], en Mon a planté sa tente l'émule de Maelgwn. »

149. 1 : *can rygallas* Duw draig Powys

« Puisqu'il est allé à Dieu le dragon de Powys. »

— *ry llofies* yntef[3]
undawd gyfadef.

154. 1 : *Rybydei* fau faith ragor
rybydwn ben cerd ben cor.
— *Rybydei* fau fed anhun
Rybydwn ben cerd ben cun[4].

157. 1 : *Rygelwir* gelyn agkyfyeith

« On appellera ennemi l'étranger. »

249. 1 : *Rygoruc* Duw deu henevyt oe ffleid[5].

« Dieu a fait pour elle deux seigneurs (*conseillers*). »

1. *Revue Celt.*, 1908, p. 54.
2. Le texte paraît altéré : peut-être *ossid darf*, s'il y a mise en fuite (*tarf*, *tarfu*).
3. *Revue Celt.*, 1908, p 20.
4. *Ibid.*, p. 35.
5. Le texte porte *heuenyt*, à corriger sûrement en *henevyt* (gallois

157. 1 : *Ry talaf* ym rwyf om rwylweith molawd [1].

180. 2 : *Rybu* Erthyst ynn *rybu* Arthur [2]
Rybu Ulkassar
Rybu Vran
Rybu Ercwlf.

186. 2 : *Rygallas* rec dinas racdut [3].

194. 1 : a garo Dewi...
Rygelwir ef yn goeth [4].

194. 2 : ni *rybydwn* ofnawc

« Nous ne serons pas craintifs. »

195. 1 : *Ry meddylieis* y hynn

« J'ai médité ceci. »

205. 1 : *Rychwynant* anant anhawt goll teyrn [5].
210. 2 : *Rygelwir* rann varw rann vawr

« On appellera la part du mort une grande part. »

227. 2 : *Rycherir* yn hir yny heruyt
Hi yn vam uy thad

« On l'aimera longtemps à cause de lui, elle qui est mère de son père... [6] »

226. 2 : *Ry chyngein* Prydein yn dibryder [7].
— *Ry molant* anant anaw kymer [8]
Ry molir y wir y orober.

234. 2 : balch y gelwir
Rygelwir ar tir ar teiror Prydein
Gwr urtein gwrhyd por

moderne *henefydd* ou *hynefydd*). Le sens propre est *senior*, *alderman*. Il s'agit du monastère de Saint-Cadvan.

1. *Revue Celt.*, 1908, p. 51.
2. *Ibid.*, p. 23.
3. *Ibid.*, p. 24.
4. *Ibid.*, p. 54.
5. *Ibid.*, p. 51.
6. Il s'agit de la Vierge Marie.
7. *Revue Celt.*, 1908, p. 61.
8. *Ibid.*, p. 64.

« Fier il sera appelé, oui, fier, on l'appellera par la Bretagne, aux trois coins du pays... [1] »

240. 2 : *Rybyt* urtedic a urto vy ner

« Il sera honoré celui qui honorera mon maître. »

240. 2 : ni *rybum* gerdennin [2].

246. 2 : *Rybo* Duw...

248. 1 : ... heb vy rwyf ny *rybydaf*
anwas *rygallas* pan rygolled.

Cet exemple est douteux, le sens n'est pas clair.

255. 2 : Trist wyf treis Duw *ry gallas*

« Je suis triste, la violence de Dieu l'a frappé (est venue à lui) [3]. »

Le sens est douteux ; cet exemple est de la seconde moitié du XIIIe siècle.

Les deux exemples précédents sont dans des poèmes adressés à Ywein ap Gruffudd ab Gwenwynwyn, prisonnier du roi d'Angleterre et relâché en 1278 (*Métrique gall.*, II, 2, p. 104, note 1, lignes 6-9).

B) Adoucissement des explosives sourdes et aspiration des explosives sonores et de *m* et *gw*.

Avec la négation, l'adoucissement est de règle (voir plus

1. Il est possible que *ry gelwir* ait pour sujet *gwr urtain gwrhyd por* « le héros de dignité, le maître de la vaillance. »

2. *Revue Celt.*, 1908, p. 20.

3. Cf. *L. Rouge*, 269. 26 :

gwae vyllaw llam *rym gallat*

274. 9 : anrec *rym gallat*.

« Un présent m'est venu. »

Dans ce passage de la *Myv. arch.* 225. 2, le sens est douteux (*marwnad* de Gruffudd ab Ednyfed) :

Enwir i'w angen, angeu drwydded
Anwas *rygallas* pan rygolled.

Le *g* est conservé surement, d'après la *cynghanedd*.

haut, p. 28). Il en est de même, quand le pronom infixe précède *ry* ou quand *a* relatif précède (v. plus haut, p. 24).

C'est également la règle avec *neu*, surtout dans la liaison *neu'r* (*neu* + *ro*), et aussi avec *py* (*pyr*).

De même généralement après *pan*, lorsque.

1° Ry *est en fonction relative.*

L. Noir :

45. 28 : nid porthi ryvic *ryvegeis*[1] im bron
nid porthi penid *ryvetyleis*
In adaud wy ren *rydamuneis*
Rydid im eneid, reid *ry iole*[*i*]*s*.

56. 23 : nyth adwaen *ni ryth welas*[2].

L. Aneurin :

85. 1 : aer dywys *rydywys* ryvel[3].

86. 27 : a gwyr Nwython *ry gollessynyo*[4].

91. 3 : Gweleys y deu oc eu tre *ry gwydynt*[5].

98. 26 : gwyr gorvynnaf *ry annet*[6]
En llwrw rwydheu *ry gollet*.

L. Taliessin :

177. 17 : Bu haelhaf berthaf *or ryanet*[7].

31 : mab Duw dinas...
o hil Ade ac abrahe *yn ryanet*[8]
... llu *ryanet*.

180. 6 : Ti a nodyd a *rygeryd* o pop karchar[9].

1. *Revue Celt.*, 1908, p. 16.
2. *Ibid.* : j'ai lu *ni* au lieu de *mi* du texte : paléographiquement *nu* explique mieux la faute du copiste (*moi qui t'ai vu maintenant*).
3. *Ibid.*, p. 60 : il faut probablement traduire : « *il est la tête* du combat lui qui dirige la guerre ».
4. *Ibid.*, p. 37.
5. *Ibid.*, p. 33.
6. *Ibid.*, p. 27.
7. *Ibid.*, p. 29.
8. *Ibid.*, p. 29.
9. *Ibid.*, p. 47.

190. 11 : neu ti *rygosteis* kyn bwyf teu [1].

L. Taliessin :

195. 27 : gan teyrn goreu [2]
Haelaf *ry gigleu.*

204. 30 : amhanogan ri [3]
Rygeidw y teithi.

211. 8 : Ry thrychynt *rygyrchynt* yg cledyfar [4].

214. 13 : a *ryweleis* a *ryweleis* o agkyfyeith.

L. Rouge :

221. 4 : y kerdeu *rydraethassam* [5]

« Nous avons exposé les poèmes... »

221. 8 : Gwlat Kadwallawn wryt mawr
Pedryvael byt *ryglywawr*

« La puissance de Catwallawn à la grande vigueur, sera connue aux quatre coins du monde. »

227. 10 : Ef a gyfyt un or chwech
a *ryvu* yn hir yn llech

« Se lèvera un des six qui a été longtemps caché. »

233. 21 : y kerdeu rydrigyassant

« Ces poèmes sont restés... »

(*A suivre.*) J. Loth.

1. Le sens de *costeis* ne me paraît pas sûr ; je ne crois pas qu'il s'agisse du verbe *costi* ou *costio*, payer, dépenser (emprunt à l'anglais).
2. *Revue Celt.*, 1908, p. 17.
3. *Ibid.*, p. 60.
4. *Ibid.*, p. 5.
5. V. plus haut, p. 5 : en prose, on aurait : y kerdeu *a* draethassam.

CHRONIQUE

DE NUMISMATIQUE CELTIQUE

Au commencement de 1908, divers journaux[1] annoncèrent une découverte qui mit en émoi le monde des amateurs. Il s'agissait d'un trésor de monnaies gauloises, en or, trouvé au lieu-dit *Grange-Neuve*, territoire de Souchères, commune de Lapte (arr. d'Yssingeaux, Haute-Loire). C'est le 27 janvier 1908, que le cultivateur Jean Maisonnial découvrit un vase de terre gris rougeâtre[2], qui fut brisé et laissa voir environ 170 statères (et probablement plus).

Le trésor fut examiné, dès les premiers jours, par M. Ph. Testenoire-Lafayette, qui put faire quelques photographies des principaux types. On parla d'abord d'une vente aux enchères qui devait avoir lieu à Lapte; puis diverses personnes écrivirent ou vinrent sur les lieux, et, par leurs démarches intempestives, contribuèrent à faire germer, dans l'esprit de l'inventeur, l'idée que son trésor valait une somme énorme. Il rompit ses relations avec les personnes qui lui avaient donné de sages conseils, dans les premiers jours de sa joie. C'est ainsi que le trésor de Lapte fut « bloqué » pendant quelques mois. Puis, peu à peu, les pièces se disséminèrent de divers côtés[3],

1. *Journal des Débats*, 30 janvier et 7 février 1908; *Le Journal*, 1er février; le *Mémorial de la Loire*, *L'Avenir du Puy-de-Dôme*, etc.

2. Le fragment que j'ai eu en communication avait 0m004 à 0m0045 d'épaisseur; il y avait des stries, marques du tour.

3. Plusieurs statères sont venus à Paris, en 1909, où j'en ai acquis un; d'autres sont entrés dans les collections de M. Changarnier et de M. Collombier. Treize ont été acquis, en 1909, par le Musée Crozatier au Puy, et trente par le Musée de Cluny, à Paris.

et, aujourd'hui il faut perdre l'espoir de faire une étude complète de cette trouvaille. Heureusement, les notes prises peu de temps après la découverte permettent d'apprécier l'intérêt des pièces.

Il y avait d'abord deux imitations, assez directes du statère grec, avec un aurige conduisant un cheval dont les pieds nombreux rappellent le second cheval. Ces pièces, qui sont les plus usées du trésor, portent les lettres (....OY), qui peuvent être un souvenir du nom de Philippe. Deux autres pièces, avec un *triskeles* sous le cheval, sont peut-être voisines des précédentes, comme époque, et deux autres portent une déformation du monogramme composé de A et P. Viennent ensuite treize pièces, en deux variétés, du type dont la tête laurée porte une moustache et où l'on voit, au revers, une sorte d'écran perlé sous le cheval à gauche[1]. La masse du trésor de Lapte était constituée par une dizaine de variétés d'un statère avec une tête à gauche, à cheveux en boucles nombreuses et serrées. Au revers, aurige conduisant un cheval à gauche ou à droite; au-dessous, lyre droite ou renversée, accostée de lettres ou signes, M ou Σ ou Λ ou Y ou VW, ou W. Sur un exemplaire il semble qu'il y ait MΛN.

On sait que Saulcy avait attribué aux *Mandubii* des statères de cette série à cause des lettres MA qu'on peut lire, à la rigueur, sur un exemplaire du Cabinet de France. Mais j'ai repoussé cette attribution et j'avais déjà soupçonné la véritable patrie des statères à la lyre, en les comparant à un statère arverne, de même poids et métal et d'un style analogue[2]. Il me paraît évident que le trésor de Lapte est composé de monnaies des *Arverni*, antérieures à celles de la dernière période, qui sont classées à côté des statères de Vercingétorix

1. Voy. mon *Traité des m. gauloises*, 1905, p. 221, fig. 65. La variété nouvelle de Lapte (4 exemplaires) ne porte pas l'écran perlé. Il y avait aussi une troisième variété, en or bas, avec tête sans moustache apparente (2 pièces).

2. Voy. mon *Traité des m. g.*, p. 219, fig. 58. — Pour le statère à la moustache, dont j'avais mis en doute, faute de raison connue, l'attribution aux Arvernes, il faut revenir au classement antérieur, qui est sans doute celui de Saulcy.

et sont à peu près du même poids que celles de Lapte [1]; mais l'or en est plus blanc. Au revers, il n'y a plus qu'un cheval sans traces d'aurige et de char; mais on retrouve les symboles qui existent sur les statères de Lapte : *triskeles*, cercle perlé, lyre [2]. S'il faut en croire un travail tout récent, le trésor de Lapte aurait contenu un statère de la dernière époque avec le vase sous le cheval et un rinceau au-dessus [3]. Mais on ne paraît pas avoir donné à ce spécimen toute l'attention qu'il méritait; nous n'en possédons ni le poids ni le degré de conservation. Je crois donc que nous ne pouvons, sur la foi d'un renseignement, trop vague, fixer la date d'enfouissement du trésor de Lapte à une époque aussi rapprochée de Vercingétorix que l'indiquerait la présence du statère en question.

Je viens de citer un mémoire de MM. Jacotin de Rosières et Ulysse Rouchon. Il est consacré en partie [4] à un petit dépôt trouvé dans une carrière, à un kilomètre à l'ouest de La Chapelle-Laurent (c^ne^ de Massiac, arr. de Saint-Flour, Cantal), au cours des travaux de la ligne de Brioude à Saint-Flour. Ce dépôt, dont le nombre exact de pièces n'est pas connu, contenait des monnaies d'argent des types et du style des statères arvernes de la dernière époque, d'autres de *Pictilos*, d'Epasnactus (EPAD), au type du cavalier, enfin d'autres encore à la légende *Epomeduos*. Ces pièces sont toutes connues; mais c'est, je crois, la première fois qu'on les trouve ainsi réunies.

Les journaux des 18 et 19 septembre 1909 ont annoncé, d'une manière énigmatique, que des terrassiers venaient de découvrir, à Paris, au coin du boulevard Raspail et de la rue de Varenne, des médailles « irrégulières » avec « l'effigie d'une femme au profil égyptien » et « une chimère aux ailes repliées ». Ce trésor est devenu l'objet d'un procès, où quatre parties, dont la ville de Paris, sont intéressées. Les monnaies était

1. Le poids est en moyenne de 7 gr. 50, un peu plus fort pour les statères à la moustache que pour ceux à la lyre.

2. Cf. mon *Traité*, p. 418, fig. 452 et 453.

3. Ch. Jacotin de Rosières et Ulysse Rouchon, *Les trésors de Lapte et de La Chapelle-Laurent*, Paris, Champion, 1910, gr. in-8°, 14 p., 4 pl.

4. *Ibid.*, p. 9-14, pl. III.

déposées au greffe correctionnel du Palais de Justice. J'ai obtenu l'autorisation de les examiner et j'ai constaté que le trésor, trouvé dans un vase de terre malheureusement brisé et égaré, était composé de trente-quatre statères larges des *Parisii*, de plusieurs variétés, plus ou moins bonnes de style, et d'or plus ou moins jaune.

C'est sans doute la première fois qu'on peut signaler avec précision une cachette de monnaies des *Parisii*, à Paris même [1].

M. Amardel, qui nous a déjà donné plusieurs mémoires sur les monnaies gauloises de sa région, vient de publier une pièce intéressante. C'est un « petit bronze » d'Auguste au type de l'aigle, surfrappé sur une pièce de *Germanus Indutilli l.* au type du taureau [2].

M. Amardel pense que le bronze à l'aigle n'a pas été frappé à Rome, mais dans une ville de la Gaule, qui serait Narbonne. La pièce aurait été émise uniquement dans le but de donner à Octavien le titre d'*Augustus*, et, comme ce bronze à l'aigle, le bronze de même module, avec la tête nue et le revers au taureau accompagné des mots *Augustus divi. f.*, aurait été fabriqué postérieurement au bronze *Germanus* [3].

J'accepte volontiers cette dernière proposition, non point à cause du fait de la surfrappe, car cette opération a pu avoir lieu ailleurs que dans un atelier officiel et à une époque ultérieure. Mais je crois maintenant, avec M. Amardel, que la tête laurée des bronzes de *Germanus* n'est pas aussi sûrement qu'on le disait, celle d'Auguste : il faut peut-être y chercher un mauvais portrait de César. Que le type du taureau ait été inspiré par la monnaie de bronze de Massalia, c'est ce que j'ai dit moi-même fort nettement [4], et il s'agit seu-

1. La trouvaille faite à Paris, près de la Seine et de la rue du Bac, en 1805, comprenait des statères de Philippe ou du moins de bonnes imitations où le nom grec était encore lisible.

2. G. Amardel, *Un cas de surfrappe instructif*, Narbonne, 1909, gr. in-8°. 26 p. (Extr. du *Bull. de la Commission archéol. de Narbonne.*)

3. Le travail de M. Amardel n'est pas accompagné de figures; il est donc difficile de parler du style de la monnaie qui a fourni les bases de la théorie exposée.

4. *Traité des m. gauloises*, 1905, p. 252 ; cf. p. 428.

lement maintenant d'établir l'antériorité d'une pièce sur l'autre.

Le problème le plus difficile est sans doute de déterminer l'origine réelle du bronze (*semis*) au type de l'aigle. J'ai déjà eu à m'en occuper dans un article[1], qui a échappé à l'attention de M. Amardel. Il est certain que ce *semis* est fréquent en Gaule : on l'a trouvé en nombre à Sens, à Alise, à Étang[2], et M. Amardel assure qu'il est commun à Narbonne. De plus, on trouve une copie libre du *semis* à l'aigle sur des vases fabriqués à Lezoux ; mais j'ai déjà fait remarquer que les potiers arvernes avaient simplement imité un vase d'Arezzo. Et je présume que si les potiers du centre de l'Italie s'inspiraient d'une monnaie pour orner leurs produits, c'est que cette pièce passait fréquemment devant leurs yeux. D'ailleurs, en général, la fabrique des *semis* à l'aigle est supérieure à celle des pièces au taureau, qui sont probablement sorties de *Lugudunum*. J'estime donc que l'origine gauloise du *semis* à l'aigle n'est pas encore démontrée.

J'arrive maintenant au fond de la question : celle de l'atelier de Narbonne. De ce que l'on n'a pas encore signalé de monnaies frappées dans cette ville et du fait que les pièces de *Germanus*, celles à l'aigle et celles de *T. Pom. Sex. f.*[3] sont fréquentes dans la Narbonnaise, M. Amardel n'hésite pas à conclure que ces espèces y sont nées. C'est aller un peu vite, du moins pour les deux premières pièces, qu'on trouve aussi souvent dans le nord de la Gaule que dans le Midi.

Je ne crois pas à l'existence de l'atelier de Narbonne, tel que M. Amardel paraît le concevoir. S'il eût fonctionné à cette époque, nous aurions certainement des monnaies avec une indication d'origine, comme nous en avons pour les colonies de *Nemausus*, *Cabellio*, *Vienna*, *Copia-Lugudunum*, etc. Je

1. *Examen des monnaies gauloises et rom. recueillies à Sens en 1897*, dans le *Bull. de la Soc. archéol. de Sens*, t. XXI, 1905, p. 247 (= *Mém. et notes de Numism.*, 1909, p. 186 et s.).

2. Dans cette localité de Saône-et-Loire, plusieurs exemplaires étaient associés à des *semis* d'Auguste au taureau, à des bronzes de *Germanus* et à des as de Nemausus (*Rev. Num.*, 1889, p. 350).

3. Cf. mon *Traité des m. gauloises*, p. 255-256.

crois, pour ma part, que l'influence du Sénat de Rome fut prépondérante, de bonne heure, dans la métropole de la Narbonnaise, même avant que cette province fût devenue province consulaire (22 av. J.-C.).

Malgré les déductions ingénieuses de M. Amardel, je ne saurais admettre comme démontrée l'existence de l'atelier de Narbonne, sous Auguste.

Parmi les monnaies de la Gaule, il en est peu dont la bibliographie soit aussi développée que celle de l'as de *Nemausus* au type du crocodile. M. Amardel vient d'ajouter deux numéros[1] à la liste d'articles, déjà si longue. Si l'on en croit cet auteur, tout dans la composition du revers de cette monnaie, si commune, résulte d'une plaisanterie satirique. Le crocodile, attaché par une forte chaîne à une branche de palmier très fragile, n'est autre qu'Antoine, retenu par la reine d'Égypte. La pièce aurait été émise pour flatter Auguste et Agrippa. Je laisse de côté quelques menus détails et signale encore l'hypothèse suivant laquelle les lettres PP, accostant les bustes d'Agrippa et d'Auguste, devraient être interprétées par *Permissu Principis*.

Je regrette que M. Amardel ait cru suffisant de se borner à consulter les travaux de Charles Robert et de Goudard, qui, selon lui, résument tous les autres. Mais aujourd'hui, on ne peut s'occuper de la numismatique de *Nemausus*, sans prendre connaissance de ce qu'a écrit M. Willers[2]. Celui-ci, après beaucoup d'autres, admet que les sigles PP signifient *Pater Patriae* et comme ce titre a été donné à Auguste par le Sénat en l'an 752 de Rome (2 av. J.-C.), on a basé la classification d'un groupe d'as de *Nemausus* sur la présence supposée de ce titre. M. Amardel, que ne satisfait pas le classement admis

1. *La signification du crocodile de Nîmes*, Narbonne, 1908, gr. in-8°, 25 p. (Extr. du *Bull. de la Commission archéol. de Narbonne*, t. X, 1908, p. 305-327). — 2°. *Encore le crocodile de Nîmes*, s. l. n. d. [1909], gr. in-8°, 21 p. (Extr. du même recueil).

2. J'ai résumé en quelques lignes dans mon *Traité des m. gauloises* (p. 437-438), le travail paru dans la *Numism. Zeitschrift* de Vienne, t. XXXIV, 1902, p. 123 et s. J'ai admis, en 1905, le classement de M. Willers au sujet duquel je fais quelques réserves aujourd'hui.

généralement, n'a pas remarqué, — comme ses devanciers d'ailleurs, — qu'Auguste avait déjà pris le titre de *Pater Patriae* dans quelques municipes, avant sa vingt et unième puissance tribunice[1]. Cette remarque pourrait aplanir quelques difficultés de classement. Mais je ne crois pas plus que M. Amardel aux interprétations données pour les lettres PP. Pas plus que *Permissu proconsulis*, le *Pater Patriae* n'est évident; mais le *Permissu Principis* n'est aucunement préférable. Discuter ici les raisons favorables et contraires aux diverses solutions m'entraînerait bien loin; je rappellerai seulement que les sigles PP ont servi dans l'épigraphie latine pour abréger une trentaine de mots ou de locutions[2]. On conçoit que la difficulté est grande de faire un choix. Mais j'aurais aimé que M. Amardel discutât l'interprétation de *Parentes Patroni* en faveur de laquelle Lagoy et La Saussaye avaient donné de bonnes raisons, auxquelles on pourrait peut-être en ajouter quelques autres, tirées de la numismatique et aussi des inscriptions.

Pour en revenir au type même du crocodile, je dirai que j'ai vu moi-même beaucoup de variétés de l'as de *Nemausus*. J'ai pu constater, avec beaucoup d'autres, que les variétés de fabrique sont innombrables. Même pour les pièces les plus soignées, il y eut certainement des défaillances artistiques que la hâte de la fabrication rendait inévitables. Et je ne parle pas des contrefaçons, fabriquées un peu partout en Gaule. Je ne puis donc croire qu'il soit utile d'attribuer un sens déterminé à l'aspect plus ou moins grotesque du crocodile. Pour serrer de près la question, il faut se rappeler que le crocodile avait déjà symbolisé l'Égypte elle-même sur des bronzes portant le nom de Crassus, qui ont probablement été frappés vers 30 avant J.-C., et nous savons bien que des *aurei* et des deniers, frappés à Rome en 28 et 27 avant J.-C. portent un crocodile avec la légende AEGVPTO CAPTA. Que ce cro-

1. La remarque a déjà été faite dans le *Corpus Inscriptionum latinarum*, t. XII, nº 136, à propos d'une inscription de Sion, où Auguste est *pater patriae* à une date comprise sûrement entre 746 et 748 de Rome.

2. R. Cagnat, *Cours d'épigraphie latine* (Appendice des sigles).

codile symbolise le pays vaincu, on n'en saurait douter si l'on veut bien mettre ces pièces en parallèle avec celles d'Auguste où une Victoire terrasse un taureau, que la légende *Armenia capta* désigne comme le symbole de l'Arménie. A mon avis, si le crocodile de Nîmes est attaché à une palme, c'est que la palme est un emblème de la Victoire[1]. M. Amardel m'excusera de ne pas accepter son hypothèse intéressante.

Je mentionnerai en peu de mots un travail où quelques pages ont été consacrées au numéraire de l'ouest de la Gaule[2]. La matière n'a pas été traitée comme on eût pu le faire et l'auteur n'a pas su se dégager de vieilles attributions sans bases sérieuses, comme celle de la pièce *Bienos-Belinos* aux Eburovices.

Dans ma dernière Chronique de numismatique celtique, j'ai signalé l'article de M. Victor Tourneur, relatif aux monnaies à la légende *Anna Roveci*, et j'ai exprimé quelque doute au sujet de l'attribution qu'il en faisait aux Tongrois. Au moment même où l'expression de mon doute se faisait jour dans la *Revue Celtique*, M. Tourneur amplifiait son hypothèse et ralliait sous la même bannière les nombreux exemplaires de la monnaie où se lit assez souvent le nom *Avaucia*[3].

Son travail est méthodique et on le consultera avec profit. Il a donné une liste de provenances plus complète que celle de mon *Traité*, mais je ne l'étonnerai pas en lui disant que cette liste n'est pas encore telle qu'on la désirerait.

Au sujet du type, M. Tourneur fait des observations assez justes, qui découlent naturellement du fait qu'il a pu voir beaucoup plus d'exemplaires que ses devanciers : il n'y a pas lieu pour l'auteur d'en tirer vanité. Le terrain scientifique est trop large aujourd'hui pour qu'on perde son temps à échanger

1. C'est le sens ordinaire dans la Numismatique antique.

2. L. Coutil, *Sépultures et mobiliers funéraires des Lexovii, Esuvii, Viducasses et Baiocasses (Département du Calvados). Sépultures et foyers des Veliocasses et des Eburovices (dép. de l'Eure). Les Unelli, les Ambivareti et les Curiosolitae.* S. l. n. d., gr. in-8°, paginé 145 à 302, fig. et pl.

3. Victor Tourneur, *La monnaie de bronze des Tongrois* (51-27 av. J.-C.), dans *Annales du XXIe congrès* (Liège, 1909) de la *Fédération archéol. et histor. de Belgique*, t. II (1er fasc.), *Rapports et mémoires*, Liège, 1909, p. 461-479, pl. XX.

des traits satiriques[1]. M. Tourneur a raison de repousser toute corrélation entre le nom des *Aduatuci* et celui d'*Avaucia*, qui désigne certainement un chef ou magistrat monétaire. Par contre, ce qu'il dit de la nature du métal pour fixer l'époque de la fabrication me paraît peu probant. A le lire, on devrait admettre que la plupart des monnaies gauloises de bronze, au moins dans le nord de la Gaule, auraient été émises pour faciliter les transactions des soldats romains. Comment M. Tourneur peut-il expliquer la présence de tant de pièces gauloises de bronze dans des *oppida* que les soldats romains n'ont certainement jamais occupés d'une manière durable ? Il faudrait plus de place que je n'en puis prendre ici pour discuter cette théorie, assez neuve, mais bien fragile, je crois.

J'ai déjà dit que les pièces *Avaucia* et leurs sœurs muettes étaient attribuées par M. Tourneur aux *Tungri*, ces *Germani* fédérés qui succédèrent aux *Eburones*. On sait que ceux-ci furent décimés par César, tout autant que les *Aduatuci* ; je ne saisis donc pas bien les raisons qui portent M. Tourneur à supposer que les derniers ont disparu de la carte du monde tandis que le « groupement » auquel appartenaient les *Eburones*

1. Toutefois il m'est impossible de passer sous silence une facétie de M. Tourneur. On sait que les bronzes de la série *Avaucia* portent une figure formant *swastika* dont les éléments sont difficiles à déterminer. J'avais dit très simplement dans mon *Traité* (p. 357), qu'on pouvait « songer à des serpents » ; mais je ne voulais pas effacer l'hypothèse des quatre bustes de cheval. M. Tourneur s'empare des quatre mots de ma note, et faisant remarquer que ces bustes présentent un appendice au-dessus de la tête, il écrit plaisamment : « On connaît le serpent à lunettes, mais pas encore le serpent... à cornets acoustiques » (*loc. cit.*, p. 465). Renvoyant à la planche de son mémoire, M. Tourneur déclare que les bustes de chevaux du droit de la pièce sont les mêmes que celui du cheval du revers. J'ai peut-être « des yeux pour ne point voir » de la même manière que M. Tourneur ; mais il y a un fait bien certain, c'est que si le type du droit est composé de quatre bustes de chevaux, ces bustes n'ont ni la crinière ni la jambe antérieure du cheval du revers. Je ne tiens pas à rester sur le terrain de l'histoire naturelle ; même sur ce terrain, je pourrais répondre à M. Tourneur que, si l'on ne connaît pas le « serpent à cornets acoustiques », la vipère *cornue* existe au moins encore dans les Balkans. Mais, je ferai seulement appel à des faits de l'archéologie celtique. M. Tourneur aurait-il oublié qu'il y a, sur les autels de Sommericourt et de Vignory et sur le cippe de Beauvais, un serpent à tête de bélier, qui autorise l'hypothèse du serpent cornu ?

se serait vite reconstitué et aurait eu un monnayage relativement abondant. Que Tongres ait fourni beaucoup de pièces de la série *Avaucia*, je le reconnais volontiers. Mais M. Tourneur ignore[1] que la région de Neuss est très riche en exemplaires de ce numéraire. Il en a signalé 8 trouvés à Neuss, avant 1897 ; mais il faut citer aussi les 85 exemplaires trouvés isolément sur le terrain des tuileries antiques de Neuss et inventoriés par M. Max-L. Strack. Ce renseignement, de première importance, combiné avec celui du gisement du Marberg (Cercle de Coblenz), où 53 pièces ont été recueillies, me paraît indiquer que les monnaies du groupe *Avaucia* ont été émises par un peuple dont l'aire d'habitation n'était pas aussi exiguë que M. Tourneur paraît le croire.

Dans la séance du 28 avril 1909, à la British Numismatic Society, M. Henry Laver à lu un mémoire sur le monnayage de Prasutagus où il met en opposition la réputation de richesse de ce roi[2] avec le fait que son nom ne paraît pas sur les monnaies des *Iceni*. Remarquant que beaucoup de monnaies sans légendes, provenant de trésors découverts dans les comtés de Suffolk et de Norfolk, ont le poids réduit, qui est caractéristique des monnaies d'or bretonnes, contemporaines de l'empereur Claude, M. Laver estime qu'on peut attribuer quelques-unes de ces pièces à Prasutagus[3].

Mais le problème me paraît présenter trop d'inconnues pour qu'on puisse espérer une solution heureuse. En effet, si Prasutagus a frappé de la monnaie d'or, il a dû le faire seulement avant 44, date à laquelle les contrées voisines de la Tamise furent déclarées province romaine ; car ce roi, qui avait institué Néron son héritier au même titre que ses deux propres filles, avait dû se garder d'éveiller la colère impériale en s'arrogeant le droit d'émettre des monnaies d'or. Or si nous savons que Prasutagus est mort vers 60 ou 61, nous ne saurions affirmer qu'il ait été déjà roi des *Iceni* en 44[4].

1 Il lui eût été facile d'éviter cette lacune, en consultant le compte rendu que j'ai publié dans la *Rev. num.*, 1905, p. 109.

2. Tacite, *Ann.*, XIV, 31 : « Rex Icenorum Prasutagus, longa opulentia clarus ».

3. *Num. Circular*, 1909, p. 11472.

4. L'expression *longa opulentia* de Tacite ne peut fournir des dates précises.

M. Edmond Gohl, le sympathique conservateur du Musée national hongrois, à qui l'on doit plusieurs mémoires sur la numismatique celtique de la région danubienne, vient de dresser un inventaire soigné des monnaies du groupe *Biatec*[1]. Il n'y a en effet, dans le monnayage antique de l'Europe centrale, aucun groupe plus intéressant, d'abord à cause des variétés et des divisions qui s'y trouvent; ensuite à cause des statères d'or qui s'y rattachent; enfin, à cause des trouvailles nombreuses qui fournissent une base d'étude assez solide. M. Gohl restreint l'étendue du groupe tel que je l'avais indiqué[2], et, en effet, il s'affirme que les pièces d'argent avec les noms de *Biatec* et de *Nonnos* sont les seules qui aient un poids constant, généralement supérieur à 17 grammes. On sait que, dans le dépôt des Alpes de Gerlitz[3], les pièces de *Biatec* et de *Nonnos* étaient associées à un quinaire de Marc Antoine et de Lépide, frappé en 43 av. J.-C. Et d'autre part, les deux têtes accolées de certains tétradrachmes de *Biatec* paraissent imitées des têtes d'*Honor* et *Virtus* du denier de Q. Fufius Calenus (monétaire en 82 av. J.-C.). Cette pièce de *Biatec* est peut-être la plus ancienne de la série et fut sans doute la plus répandue, car M. Gohl en a relevé onze variétés, qui indiquent des émissions successives, avec des déformations du type. Ceci s'accorde bien avec la théorie que je soutiens depuis quelques années au sujet de la grande dissémination du monnayage celtique, qui sortit de nombreux centres de commerce, mais non d'ateliers officiels. Le groupe comprend encore une division d'argent de 6 gr., et trois statères d'or, d'un poids régulier de 6 gr. 44 à 6 gr. 48; puis les tétradrachmes de *Nonnos* dont M. Gohl a relevé treize variétés (l'une présente la légende rétrograde).

Adrien Blanchet.

1. *A Biatec-ocsportbeli barbar penzek*, dans *Numizmatikai Közlöny*, 1909, 39-50, 99-104.

2. *Traité des m. gaul.*, p. 450-451, fig. 497 à 500.

3. Voy. dans la *Rev. num.* de 1905 (p. 416) mon compte rendu du travail de M. Luschin von Ebengreuth.

LE MIROUER DE LA MORT

CETTE ÉDITION D'UN VIEUX LIVRE BRETON
EST DÉDIÉE A LA MÉMOIRE
DE MON MAITRE REGRETTÉ
H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE
LE PREMIER FRANÇAIS
QUI APPLIQUA AVEC FRUIT
LA VRAIE MÉTHODE HISTORIQUE ET LINGUISTIQUE
A L'ÉTUDE DU CELTIQUE DE FRANCE

E. E.

1. Le *Mirouer de la Mort* est un volume in-8 folioté de 2 à 71, les feuillets 1 et 72 non foliotés. Il se compose de 18 quaternions signés *a* à *s*. Il y a 28 lignes à la page pour les 52 premiers feuillets, 24 seulement à partir du suivant, les caractères sont plus forts dans cette dernière partie, qui correspond à une division de l'ouvrage.

Le titre général est en français, ainsi que ceux des chapitres et des subdivisions ; le texte est un poème breton, quelques indications sont données dans la même langue aux f°s 1 et 71 v° ; il y a çà et là des citations latines et des références.

Le volume, relié en veau, est en bon état : une seule lettre a péri, par suite d'une légère éraflure, au bas du f° 34 v°, à gauche. Une brûlure a enlevé un morceau au bas des f°s 62 à 74, sans endommager l'impression.

Un lecteur, malheureusement trop moderne, a écrit en marge quelques gloses, qui témoignent d'une médiocre con-

naissance du breton moyen. Il a pourtant rétabli exactement quelques lettres mal venues à l'impression.

2. Le premier des quatre feuillets qui précèdent le f° 1 porte diverses indications manuscrites, savoir :

1° En haut : « D. Miorcec de Kerdanet ».

2° Plus bas, à gauche : « l'ancien couvent | des Récollets de S^t^ françois | de Cuburien, aujour | d'hui occupé par les Da- | mes hospitalières ».

3° A droite de la note précédente : « Ex Libris Joannis | Caro p̄bri ex parochia | de Sizun diœcesis | Leonensis 1709 ».

4° Plus bas, à gauche, 3 lignes ont été grattées et barrées; puis une ligne grattée; ensuite on lit : « [N]unc ex libris Joannis Mari[æ] Le Henaff, Monrelaxensis ». On voit encore le commencement de la lettre *æ*; une coupure intentionnelle a fait disparaître la fin, ainsi qu'une autre note qui suivait; il n'en reste que les deux extrémités d'un *J* initial, et quelques traces d'autres lettres indistinctes.

Le feuillet suivant porte au v°, en haut, le nombre 23 au-dessus de « h », ce qui doit être une cote de bibliothèque.

3. M. Ginot, conservateur de la Bibliothèque municipale de Poitiers, qui m'a fourni d'utiles renseignements pour la description de ce livre, a bien voulu faire, avec mon aide très peu compétente, une photographie des f°s 1, 71 v° et 72, que je joins ici (fig. 1 et 2). On voit au f° 71 v° deux exemples de gloses explicatives; mais le mot auquel elles se rapportent n'est pas toujours ainsi indiqué par un renvoi.

Les mentions manuscrites du f° 1 ont été barrées. La première est : « Ex libris Congregationis Missionis domus Leonensis », à laquelle il faut joindre la 3e : « Recollectis Cuburij ». La 2e est : « Le Henaff l'aîné, de Morlaix ». Il y en avait une autre au crayon, au-dessous du miroir macabre; elle a été effacée; mais il reste (sur l'original) des traces de la fin, qui était : « 1827 ».

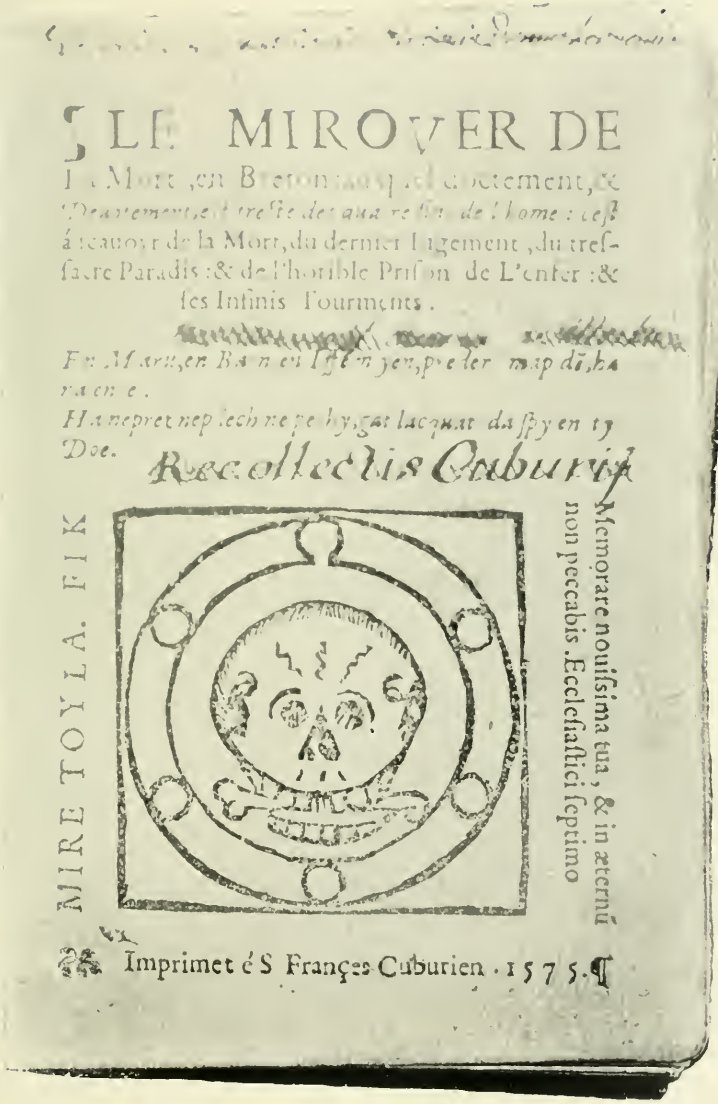
Au bas du f° 29, on lit encore : « Le henaff l'aîné », avec *h* imprimé, c'est la signature du quaternion. L'*r* a été utilisé de même au f° 65, pour la note : « au relecq », qui doit compléter la précédente.

Le grand cercle du second miroir mortifiant, figuré au f° 72, a servi à tracer, f° 72 v°, une sorte de rose des vents. On lit au centre : « les vents » ; et successivement, à partir du haut : nord ; nordest ; est ; orient ; sudest ; le sud (au-dessous : midy) ; sudouest ; ouest (à gauche : couchant) ; nordouest.

Après le f° 72, viennent deux feuillets en blanc ; un autre, collé à la reliure, porte cette indication : « En tout — 3.360 vers. » Ce compte, qui a été plusieurs fois reproduit de confiance, est erroné : le poème a 3.602 vers, non compris ceux des f°s 1 et 72.

4. Le volume porte donc la trace de quatre propriétaires successifs : les Récollets de Saint-François de Cuburien ; Jean Caro, de Sizun ; Jean-Marie Le Henaff, de Morlaix, au Relec, et D. Miorcec de Kerdanet. Il a ensuite appartenu aux enfants de celui-ci, demeurant à Lesneven ; Mlle de Kerdanet l'a cédé à M. H. Champion, à certaines conditions dont l'une a eu pour effet de faire aboutir définitivement le livre à la Bibliothèque Nationale (Réserve, p. Y n. 1). Notre érudit éditeur est allé lui-même prendre à Lesneven ce précieux ouvrage, qui, de Paris, a fait ensuite un court voyage à Poitiers.

Je ne ferai pas l'historique des longs et laborieux efforts tentés à diverses reprises pour mettre cet important document breton à la disposition de la Bretagne et de la science. H. de la Villemarqué s'y est employé avec un zèle dont je lui garde une profonde reconnaissance : il aurait voulu me donner à publier une copie de ce texte, comme il l'a fait si généreusement pour le *Mystère de sainte Barbe* ; c'est à lui que j'en dois les trop rares fragments étudiés dans le *Dictionnaire étymologique*, le *Glossaire* du breton moyen, etc. M. F. Vallée s'est aussi très activement intéressé à la question. M. l'abbé Corre a obtenu des parcelles du trésor caché, et M. J. Loth les a fait connaître, au tome II des *Annales de Bretagne* (p. 255-258, 437), et *Chrestomathie Bretonne*, p. 294-296. M. l'abbé Bourdoulous en a eu d'autres, qu'il m'a obligeamment communiquées, et qu'il a publiées en partie dans le nouveau *Feiz ha Breiz* (sept.-oct. 1906, p. 337-339 ; nov.-déc., 370, 371). C'est à l'entre-



LE MIROVER DE
La Mort, en Breton, aussi le doctement, &
Deuvement, & treste des aux restes de l'home : ces
à tendoyr de la Mort, du dernier Iugement, du tres-
faicte Paradis : & de l'horible Prison de L'enfer : &
ses Infinis Tourments.

Fe Marw, en Ban en Iffern jen, pe ler map dīh, ha
ra en e.
Ha nepret nep lech ne pe hy, gat lacquat da ffy en ty
Doe.

Recollectis Cuburij

MIRE TOYLA. FIK

Memorare nouissima tua, & in æternū
non peccabis. Ecclesiastici septimo

Imprimet é S Françes Cuburien. 1575.

Fig. 1. — Fol. 1 (non chiffré).

mise dévouée de ce Breton, ami éclairé et connaisseur distingué de sa langue, qu'est dû en grande partie le succès final — emporté par une générosité décisive dont je regrette qu'il ne me soit pas permis de dévoiler le modeste anonyme ; je dirai seulement qu'elle est bretonne, autant que méritoire.

Nous verrons plus loin (§ 7) que le *Mirouer* a été cité dans les *Barzounegou var drubarderez Jusas*, Morlaix, 1847 (par A. Y. Moal, curé de Saint-Martin de Morlaix ; cf. *Gloss.*, 39 ; *Le mot Dieu en breton*, p. 19, 20, etc.).

5. Le f° 1 (fig. 1) porte ce titre : LE MIROVER DE | La Mort, en Breton : au quel doctement, & | *Deuotement, est trecté des quatre fins de l'home : cest* | á scauoyr de la Mort, du dernier Iugement, du tres- | sacre Paradis : & de l'horible Prison de L'enfer : & | ses Infinis Tourments.

En Maru, en Barn, en Iffern yen, preder map dē, ha na enoe.
Ha nepret nep lech ne pechy, gat lacquat da spy en ty Doe.

Puis vient une gravure sur bois (0,055 × 0,055) : tête de mort mordant un tibia, inscrite dans deux cadres sphériques inscrits eux-mêmes dans un rectangle ; six petits cercles sont inscrits entre les deux grands. A gauche, en sens vertical, de bas en haut : MIRE TOYLA.FIK ; à droite, de haut en bas : « Memorare nouissima tua, & in æternū non peccabis. Ecclesiastici septimo » ; en bas : « Imprimet é S Françes Cuburien. 1575. » (= imprimé à Saint-François de Çuburien, 1575).

Le grand fleuron qu'on voit avant le premier mot du titre, ne se retrouve pas ailleurs ; il a la forme de deux petits fleurons du genre de celui qui termine la page, superposés en sens inverse. Ce dernier reparaît avec quelques variantes, comme nous le verrons. Le fleuron en forme de feuille qui commence la ligne finale se retrouve aussi, par exemple au f° 71 v°, 4e ligne avant la fin.

6. Ce f° 71 v° (fig. 2, à gauche), se termine ainsi : FIN | Viuit post funera Virtus | An Leffr man á voe composet en bloaz 1519 | Gant Mæstre IEHAN an Archer Coz, á parhos | Ploegonuen. Hac á voe Imprimet, E, S, Frances | CVBVRIEN, En Bloaz M,ccccc,Lxxv | (= Ce livre a été com-

posé en l'an 1519 par Maître Jehan l'Archer, le vieux, de la paroisse de Plougonven, et il a été imprimé à Saint-François de Cuburien, en l'an 1575).

Le f° 72 (fig. 2, à droite) montre une variante de la gravure du f° 1. Les proportions se sont élargies; les petits cercles (besants?) ont doublé de nombre et diminué de volume; disposés encore symétriquement, ils ne touchent plus les deux circonférences. Les traits du haut de la tête de mort ont été changés; la mâchoire inférieure et le tibia ont disparu.

Au lieu d'un distique breton en italique, il y en a deux en caractères romains, sur le même rythme, mais coupés en hémistiches, comme si c'étaient des quatrains.

7. Au f° 1 v°, est une autre gravure, crucifixion, avec les inscriptions en haut : .I N.R.I. ; puis à gauche : MVLIER. ECCE.FILIVS TVVS ; à droite : ECCE.MATER.TVA ; à gauche, en bas d'une sorte de colonne, FG ; pour C, = F(rançois) C(uburien) ? Au-dessous : « .O. Crux Aue. SPes. Vnica. etcetera. 1570. » Au-dessous, après un fleuron en forme de feuille : « S. Aug, en vn sermon des Martirs. Nr̃e Seigr̃ | pour mieux fraper la mort, á vestu la robe de la mo | rt : la quelle ne pouuoit mourir, sinon en la vie : qui | est Ihũ xr̃it pãdu en la Croyx, la, la mort ẽ esteicte |

La date de 1570, et l'absence de tout texte breton font penser que ceci a été fait d'abord pour un ouvrage français paru cinq ans plus tôt.

Le P. Grégoire de Rostrenen cite, dans la Préface de son dictionnaire français-breton (1732), « trois... anciens livres Bretons, dont le premier Imprimé à Morlaix, l'an 1570, traitoit des quatre fins de l'homme en vers. » C'est sans doute notre *Mirouer*, sommairement décrit de mémoire. Cuburien est dans la commune de Saint-Martin-des-Champs, formée d'une des trois anciennes paroisses de Morlaix. « Le *couvent des Cordeliers de Cuburien* », dit Pol de Courcy (*De Rennes à Brest et à Saint-Malo*, Paris, 1864, p. 247), « aujourd'hui occupé par les Dames hospitalières, à 2 kilomètres au-dessous de Morlaix, fut fondé en 1458... l'église actuelle ne fut élevée qu'en 1527[1]. »

1. Cf. le *Dictionnaire historique et géographique... de Bretagne...* par Ogée, nouv. éd., Rennes, 1843, t. II, 834 : « Cuburien avait une biblio-

Da bout hep fin dan jayn trainet,
Gant Lvcifer feder corffha fperet:
Hep ez galhe caffout remet ledan.
† Hac en contrel pridiry an joaou,
An Baradoes en les an guerchefou:
Gant Roen effaou en golou disaouzan.
Pere fo plen à certen ordrenet,
Dan reguyrion difon quent ho monet:
Quent bezaff gruet na forget en bet man.
† Dirac è drem nep à guel an reman,
Hac ho preder pep amfer antier glan:
A queff moean en bet man ha manier.
Da renonç glan da vanite an bet,
Hac en pep lech difefell è pechet:
Ha doen penet anezaffnet feder.

FIN

Vinit post funera Virtus

An Lefr man á voe compofet en bloaz 15
Gant Mæftre I E H A N an Archer Coz á parl
Ploegonuen Hac á voe Imprimet, E, S, Fran
C V B V R I E N; En Bloaz M, cccc, L

Fig. 2. — Fol 71

Songaff peguen garu e'n Maru yen,
Ha ret certen tremen dre'n pas.
A ra em Calon melcony,
Ha deffry ſourcy heny bras.

An Maru, han Barñ, han Yfferñ yen,
Pan ho ſoing den ez dle crenaff.
Foll eu na preder è Speret,
Guelet ez eu ret decedaff.

: 72 (non chiffré).

A la p. II des *Barzounegou* (voir § 4), on lit :

E pep amzer hac haliez,
En maru, en varn, en ifern yên, preder map dên ha n'a enoë,
Ha nepred, nep leac'h, ne pec'hi gand e laki da spi e ty Doë.
E pep habec hac haliez.

Tennet eus *Melhezour ar Maro*, gwasket e Kuburien, 1560.

C'est le distique du *Mirouer*, maladroitement remanié (pour la langue, il faudrait *Er marv, er varn*) entre deux lignes postiches (= « En tout temps et souvent » ; « En toute occasion et souvent »). La mention qui suit : « Tiré du *Miroir de la Mort*, imprimé à Cuburien, 1560 » n'est pas un indice suffisant de l'existence d'une édition différente : la date constitue simplement une autre inexactitude. Il n'y a pas lieu, non plus, de croire que l'auteur ait vu un autre exemplaire que le nôtre. Il termine son poème, p. 310, par une nouvelle adaptation du même texte :

Her maro, her varn, hen ifern yên,
Na henoë, o prederi, Map Dên,
Nep a bredero haliez henho,
Birviken e nep leac'h ne bec'ho[1].

thèque renommée, et le P. Christophe de Penfeuntenio... avait obtenu du roi, en 1653, l'autorisation d'y joindre une imprimerie... Le couvent fut dilapidé en 1792, et vendu nationalement. » Une imprimerie bretonne plus ancienne à Cuburien nous a laissé, non seulement le *Mirouer*, mais aussi la *Vie de sainte Catherine* (1576) ; voir plus loin, § 34. Un bourg de *Bourret* a donné son nom au faubourg de Morlaix où est sise l'église Saint-Martin, et à la porte qui y conduit (*Dict. d'Ogée, ibid.*). La « rue » et le « pont Bourret » paraissent plus d'une fois dans l'ancienne bibliographie bretonne ; cf. mon édition de *Sainte Barbe*, p. 111. Le *Dictionnaire et Colloque francois et breton* de 1690, cité *Gloss.*, 404, porte en français : « A Morlaix, de l'Imprimerie de Ploesquellec, proche le pont de Bourret à la ✝ d'or » ; les mêmes indications se lisent, en breton, dans *Ar Conferancou santel*, voir le *Fureteur Breton*, II, 7.

1. L'auteur abuse systématiquement de la lettre *h*, qu'il voudrait voir employer dans presque tous les mots bretons (p. IX) ! C'est le contraire du système de l'abbé Roudaut (*Supplément aux dictionnaires bretons*, Landerneau, 1872, p. 27, etc.) — qui ne peut se défendre partiellement qu'au point de vue du dialecte de Léon, — et de l'orthographe française d'un sévère critique des lexicographes bretons, sur laquelle on peut voir l'*Année linguistique*, III, 185-188, etc.

8. L'emploi du français dans tous les titres du *Mirouer* témoigne assez clairement de l'influence d'un texte en cette langue.

Dans un article du *Fureteur Breton* (IV, 208-212) où, selon sa coutume, il a su allier l'esprit le plus léger à la plus grave érudition, M. Léon Durocher désigne comme « le véritable auteur du *Mirouer de la Mort*, celui dont s'inspire le barde de Plougonven », le poète Olivier de La Marche, dont il cite ce début : « Cy commence ung excellent et très profitable livre pour toute créature humaine, appellé le Mirouer de la Mort ». C'est là une indication fort spécieuse. J'ai reproduit, *Fureteur Bret.*, oct.-nov. 1909, p. 3, le titre de ce livre, qui se trouve à la Bibl. Nat., Rés. Y^e 171 (il faut lire *vng*, *apelle*); la fin est : « Cy finist le mirouer de mort » avec trois autres vers. L'expression « le miroer de mort » se lit aussi f° 3, et il y est fait assez souvent allusion ; mais cette poésie, dont le point de départ est la perte d'une femme aimée [1], ne rappelle guère directement le *Mirouer* breton que par une mélancolique énumération de morts et de mortes illustres, qui se retrouve d'ailleurs dans Villon, etc.

J'ai écarté aussi *Le myroir de vie*, en prose, qui parle, f° 5, de « ce horrible myroir de la mort » qui est la vue d'un cadavre; et *Le mirouer des vanitez et pompes du monde*, en prose aussi ; ce dernier cite, à la fin, le même passage de l'*Ecclésiastique* que notre *Mirouer* (voir § 13), et le traduit ainsi : « O paoure pecheur en toutes tes operations et en toutes tes ouures ayes memoire de lheure de la mort, des iugemens de dieu, des peines denfer, et des ioyes de paradis, et iamais tu noffenseras dieu. »

J'ai consulté sans plus de succès le *Speculum Humanae Salvationis* dans sa traduction anglaise (*The Miroure of Mans*

1. Ceci peut aider à expliquer le contraste signalé par M. Durocher (p. 211, 212) entre la gravité du sujet que traite ici Olivier de La Marche et le ton habituel de sa Muse : « cerveau plein de pensers frivoles, notre rimeur se complaît aux mignardises galantes ». Depuis l'antiquité grecque jusqu'aux « Fantômes » des *Orientales*, bien des poètes habituellement peu austères ont développé ce thème, de la beauté féminine flétrie par la mort. Cf. Laumonier, *Ronsard poète lyrique*, Paris, 1909, p. 528, 529, etc.

Saluacionne. A fifteenth Century Translation... London 1888), et d'autres ouvrages comme le *Speculum finalis retributionis*, etc.

La source de notre *Mirouer*, comme je l'ai indiqué dans l'article précité du *Fureteur Breton*, est le *Quattuor nouissimorum liber de morte videlicet penis inferni : iudicio et celesti gloria : quem plerique cordiale appellant cuique* (sic) *predicanti perutilis atque summopere necessarius auctoritatibus sacrarum litterarum exemplis et poetarum carminibus passim refulgens*, qu'on a attribué à Girard de Vliederhoven et à Denys de Leeuvis, né à Rykel, dit Denys le Chartreux ; cette dernière attribution prévaut aujourd'hui, bien que l'auteur ait fait deux autres livres différents sur le même sujet. La Bibliothèque Nationale possède un grand nombre d'éditions de cet ouvrage, datant, les unes du XVe siècle, les autres du XVIe ; j'en ai vu plusieurs, ainsi que deux traductions françaises, l'une toute en prose, l'autre (en deux éditions), en prose mêlée de vers. comme le texte latin ; et deux traductions hollandaises en prose. Le *Mirouer* breton ne concorde exactement, pour la rédaction des titres, avec aucune des deux traductions françaises ; mais celle qu'on doit à un « simple et inutile religieux » qui dans une postface en vers, n'a pas négligé de donner son « nom et sournom » en acrostiche, porte, à la fin de la préface du chapitre sur le paradis, cette mention intéressante par son rapport avec le titre de notre *Mirouer* : « Item apres et en la fin est vng petit traictie qui poelt estre dit miroir moult prouffitable au pecheur » (variantes de l'autre édition :... peult estre dit le miroueir moult profitable...). L'autre traduction française n'a rien de tel, pas plus que le texte latin.

Le rédacteur breton, en s'attachant exclusivement à la forme poétique, ne pouvait manquer de prendre de grandes libertés avec son original. Mais la suite générale des idées est la même, et beaucoup de traits caractéristiques sont conservés, dans le même ordre. Le poète n'a d'ailleurs pas songé à dissimuler sa source, puisqu'au commencement il cite et explique le nom traditionnel donné au *Cordiale*[1], si fameux en ce temps.

1. Ce mot fait penser à un passage de l'*Imitation*, l. I, ch. XXI, § 5 : « Si frequentius de morte tua, quam de longitudine vitæ tuæ cogitares, non dubium quin ferventius te emendares. Si etiam futuras Inferni sive Pur-

9. Comme je l'écrivais dans une lettre que l'humoristique fureteur m'a fait l'honneur de reproduire, les mots MIRE TOYLA.FIK semblent susceptibles de trois interprétations : « mire-toi là », avec un renvoi abrégé à l'origine de cette maxime ; ou bien, avec corrections du K : FIX(ement); ou « mire toi la FIN » = voilà ta fin ?

Quoi qu'il en soit, l'idée générale n'est pas douteuse : on invite le lecteur à contempler, dans un miroir magique, l'image de sa tête telle qu'elle sera un jour. Cela me rappelle un sermon prononcé à Saint-Brieuc par l'abbé Onfroy-Kermoalquin (auteur des *Études sur les villes de Bretagne*, Guingamp, 1846) où il disait : « Nous avons tous sur nos épaules une tête de mort que nous allons porter au cimetière ». V. Hugo a écrit aussi (Préface d'*Angelo, tyran de Padoue*) : « Dans le plus beau drame, il doit toujours y avoir une idée sévère, comme dans la plus belle femme il y a un squelette ».

Il y a une grande analogie entre l'image qui frappe les yeux du lecteur, au commencement et à la fin du *Mirouer*, et l'idée exprimée par Hans Burgkmaier dans le tableau où il s'est représenté avec sa femme, qui tient un miroir où se reflètent deux têtes de mort. Ce tableau, conservé à Vienne, galerie du Belvédère, n° 86, porte l'inscription SOLCHE GESTALT VNSER BAIDER WAS IM SPIEGEL ABER | NIX DAN DAS (Tel était notre aspect à tous deux ; mais dans le miroir il n'y avait que cela); ce sont deux vers de huit syllabes écrit en un seul, fait contraire à celui qui vient d'être relevé (§ 6) aux deux derniers distiques du *Mirouer*. Ce tableau porte la date du 10 mai 1528. Il est reproduit dans l'*Histoire des peintres de toutes les écoles, École allemande*, par MM. Charles Blanc, Paul Mantz, Auguste Demmin, Paris 1875, où il est dit que « cette allégorie sinistre... représente parfaitement la tendance mélancolique et mystique de l'époque et rappelle des compositions analogues de Dürer ». C'est peut-être de celui-ci que l'auteur du *Mirouer* breton s'est inspiré plus ou moins directement.

gatorii pœnas *cordialiter* perpenderes, credo quod libenter laborem .. sustineres... Sed quia *ad cor* ista non transeunt,... ideo frigidi et valde pigri remanemus ».

La tradition de ces miroirs mystiques et macabres ne s'est pas perdue en Bretagne. Il y a, d'un « Miroir des âmes » du P. Vega, une édition trécoroise, *Mezellour an ineo* (St Brieuc, 1831), et une édition léonaise, *Mellezour an eneou* (Landerneau 1845) où l'on voit, entre autres figures, un couple de danseurs qui sont à moitié vivants et parés, à moitié squelettes (c'est la planche 15 ; les gravures ne sont pas exactement les mêmes, et la légende est en français dans le premier livre, en breton dans l'autre).

10. Le *Mirouer* présente une double singularité, dans la littérature du moyen breton : il est donné comme un ouvrage posthume, dont l'auteur est nommé. Les deux choses doivent se tenir : il est à croire que s'il eût lui-même publié son œuvre, Maître Jehan l'Archer ne l'eût pas plus signée que ses confrères en poésie. Mais celui qui, après un intervalle de plus d'un demi-siècle[1], a pris le soin pieux de nous transmettre ce travail, a cru devoir nous en signaler aussi la provenance, de peur peut-être que ses contemporains ne le lui attribuassent à lui-même : il a tenu à rester inconnu, en rendant à son devancier ce délicat hommage : *Vivit post funera virtus*.

Peu de temps après, un autre zélateur de l'ancienne poésie bretonne, Tanguy Gueguen, nous a rendu des services analogues, par ses rééditions ; la période des poètes bretons anonymes comme les aèdes grecs étant passée, il est probable qu'il ne nous eût pas caché leurs noms plus que le sien, s'il les avait connus.

T. Gueguen annonçait les anciennes poésies qu'il rééditait comme « corrigées et amendées » par lui ; mais ses remaniements se bornent, fort heureusement, à quelques modernisations dans la forme des mots. L'éditeur anonyme du *Mirouer* a-t-il fait subir au manuscrit des changements de ce genre, et d'autres plus graves ? Il est difficile d'en juger. Il y a des traces d'additions possibles ; mais elles peuvent remonter à l'auteur primitif. Quant aux rajeunissements, s'il y en a, ils sont peu

1. C'est de la composition de l'ouvrage que je parlais, comme ici, dans la circonstance relatée par le *Clocher Breton* d'oct. 1909, p. 1810, et non de la mort de l'auteur, la date de cette mort m'étant inconnue.

importants, et n'empêchent pas la langue du poème d'être, dans son ensemble, remarquablement archaïque.

11. L'expression « Mæstre IEHAN an Archer Coz » doit-elle s'expliquer « Maître Jehan le vieil *archer* » ou « le vieux Jehan l'Archer »? M. Loth, *Ann. de Bret.*, II, 256, préfère la première traduction. J'ai été trop affirmatif dans la lettre citée par M. Durocher, en la croyant seule indiquée par la disposition typographique. « Maître *Jehan* » devait être la désignation ordinaire du personnage, mais cela n'empêche pas *Jehan* d'être avant tout un nom de baptême ; dans une formule aussi simple et précise que celle de cet explicit en prose, on attend ensuite un nom de famille plutôt qu'une désignation familière de profession.

12. M. Loth ayant écrit que « *Archer* traduit le français *hugier* ou *huge* dans le *Catholicon*, et ne désigne nullement un porteur ou un fabricant d'arc », j'ai fait remarquer que le *Catholicon* ne confond pas *huge* (huche), qui traduit le breton *arch* (du franç. *arche*) avec *huger* fabricant de *huges* qui traduit *archer*, et que j'ai eu tort, au *Dict. étym.*, de confondre *huger* avec *huissier*. *Archer* était, en breton, un fabricant ou marchand d'arches, de huches, de coffres.

Quelques-unes de ces caisses étant des châsses, cf. *arch an tut maru*, bière, *harch den maru*, châsse, *Glossaire moyen bret.*, 36, 313, j'ai supposé que Maître Jehan faisait de ces travaux, que le prédisposaient à ses lugubres compositions poétiques. M. Durocher n'est pas convaincu par ce rapprochement, et il a raison.

L'expression simple pour « cercueil » était *archet* ; de là, le nom de famille *Archeder* (XVIIe siècle) = « celui qui fait ou vend des cercueils », *Gloss.*, 36.

13. M. Durocher voit dans *Jehan an Archer* un *Jehan Larcher*, qui appartiendrait à une famille d'imprimeurs de Nantes du XVe et du XVIe siècle ; l'addition du mot *coz* aurait pour objet de distinguer le père du fils. Il pense que peut-être ce *Larcher* de Plougonven « profita des leçons de Lagadeuc, en celtifiant son nom ».

An Archer pouvait bien s'appeler en français *Larcher* ; il y a

beaucoup d'exemples anciens de ces sortes de traductions, qui pour la plupart sont exemptes de toute préoccupation grammaticale. Il ne manque pas non plus de traductions inverses; ainsi *Le Goareguer*, *Gloss.* 265, est pour *An Goareguer*, équivalent du français *L'Archer*.

14. Les vers du f° 1 ont seize syllabes divisées en deux hémistiches égaux ; outre la rime finale, il y a une rime intérieure de l'avant-dernière syll. à la 8e et à l'une des suivantes. Le premier hémistiche a deux échos réguliers, non obligés, à cette rime, et de plus une rime interne propre si l'on prononce *Iffarn* comme l'écrit le P. Maunoir, cf. *Gloss.* 332 ; *Sur l'étym. bretonne*, 45. Nous verrons le même fait au f° 72. La critique de M. Durocher à ce sujet n'est pas justifiée. Les poètes bretons rimant pour l'oreille et non pour les yeux, étaient peu sensibles aux discordances graphiques ; — leurs imprimeurs aussi; cf. l'Introduction à mon édition du *Mystère de sainte Barbe*, p. VII. Une autre rime intérieure, en *a* et en *at*, se trouve à chacun des seconds hémistiches. L'écriture a suivi la prononciation accidentelle dans *gat*, qui est ordinairement *gant*. Voici donc ces vers, scandés et traduits :

En Maru, *en* B*arn*, en Iff*arn* y*en*, preder map d*en*, h*a* n*a* *en*-oe,
Ha nepret nep l*ech* ne p*ech-y*, g*at* lacqu*at* da spy en ty Doe.

A la mort, au jugement, à l'enfer froid, pense, fils de l'homme, et ne te lasse pas ;
Et jamais nulle part tu ne pécheras, en mettant ton espoir dans la maison de Dieu.

Ils sont inspirés de la maxime de l'*Ecclésiastique* citée à côté en latin, VII [40], sauf la fin, qui contredisant heureusement le *Lasciate ogni speranza* de Dante, peut tenir à une réminiscence du psaume CXXXI[1], 1 : *In domum Domini ibimus*.

Le rythme de ce distique ne se retrouve nulle part dans le poème, mais seulement dans les deux distiques qui le suivent ; peut-être ne sont-ils pas de l'auteur primitif.

15. Un distique de même forme et de même sens général a également été ajouté, à la fin des *Poèmes bretons* publiés par

H. de la Villemarqué, et dont il n'a pas la mesure; cf. *Dict. étym.*, v. *barn* :

Maz sonche d*en* certen *en* m*aru* hac ouz pep b*aru* peguenn g*aru* eu
B*i*-zhu*y*-qu*en en lech* ne p*ech-e* na n*e* hoarzh*e* her dr*e* v*e* beu.

Si l'homme songeait, certes, à la mort, et combien elle est dure à la barbe de tous,
Jamais nulle part il ne pécherait, et ne rirait tant qu'il serait en vie.

Tel est le texte, que j'ai vérifié sur l'édition gothique de 1530, sauf que chaque hémistiche est à la ligne, avec majuscule initiale. Il en est de même dans l'édition de 1622, qui met des virgules à la fin des trois premières lignes, et qui a les variantes : *souche*, *pegue'n*, *choarzhe*.

16. Un des plus anciens documents de la versification bretonne, daté de 1472, et publié aussi par H. de la Villemarqué (*Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, V, 41-45), est du même rythme ; cf. *Gloss. moyen bret.*, 522, 523. Le voici, d'après ma lecture (Bibl. Nat., ms. lat. 1294, f° 198) ; chaque hémistiche est à la ligne, mais il n'y a de majuscule que le premier *g* :

Gruet eu t*om* hep ch*om* an c*om-un* goude dil*un* an suz*un* guen.
Breman ez guell*et* guel*et* scl*er* na gueu quet t*er* map an sp*er*-nnen [1].

Le commun (des saints) a été fait vivement, sans s'arrêter, après le lundi de la semaine blanche (des Rogations);
Maintenant vous pouvez voir clairement si le fils de l'Épine n'est pas expéditif.

Cela revient à ce passage du f° précédent : *Explicit co(mmun)e s(an)c(t)orum. Joh(ann)es spine ;* le scribe (Jean de l'Espine, du diocèse de Quimper), ajoute, à l'adresse de Maître Guillaume Goardet, du diocèse de Cornouaille, pour qui il travaille, un détail chronologique témoignant du zèle qu'il a mis à sa besogne. Les autres parties du bréviaire se terminent de façon analogue : *Explicit temporale...*, f° 233 v° ; *Explicit psalterium...*, f° 178 v°, ceci est précédé du nom français *Ispine*. L'*explicit* final, f° 415 v°, est daté du 23 juin 1472. H. de la

1. Ou peut-être *Spernenn* : le signe d'abréviation couvre toute la syllabe *nen*.

Villemarqué regarde (p. 44) « Jean de l'Épine, le calligraphe quimpérois » comme « fils du relieur-expert du même nom, chargé à Quimper, en 1468, par le trésorier de la Cathédrale, de taxer les reliures de certains livres » et qui est appelé *Y. an Spernen*. Il est bien probable qu'en effet *map an Spernnen* le désigne comme « fils de (Y.) l'Espine ». Le nom *Le Spernen* se trouve au XVIe siècle, *Gloss.* 641.

Tom, expliqué autrement, *Gloss.* 523, 698, doit être le mot *tom* chaud, chaudement, ici « avec ardeur, en toute hâte », cf. moy. bret. *affo* vite, tôt, de *fo* ardeur (pris au vieux franç. *fou*, *fô*: Loth, *Les mots latins dans les langues brittoniques*, 169); *tiz mat a lum*, littéralement « (avec) bonne hâte allumée », etc.

Les autres exemples de l'assimilation de la voyelle dans *suzun* pour *sizun* sont bien plus récents, cf. *Gloss.*, 630 ; l'auteur a choisi sans doute cette variante pour ajouter une assonance en *u* à ses rimes intérieures en *un*.

17. Rappelons l'inscription de l'abbaye de Bon-Repos, qui est du XVe siècle (*Mélusine*, III, 92, 93 ; *Annales de Bret.*, II, 259, 260 ; III, 72 ; *Chrestom. Bret.*, 252), et répartie en 4 lignes:

> An mater*i* a stud*i*-*aff*, p*e* pr*e*-d*e*-r*af* a c*af*-*af* garu
> Goude hon holl f*et* en b*et* m*an*, divez peb vn*an* eu *an* maru.

Le sujet que j'étudie, quand je le médite, je le trouve dur :
Après toute notre carrière en ce monde, la fin de chacun est la mort.

18. C'était donc un type en quelque sorte consacré pour les courtes inscriptions. En dehors de cet emploi spécial, le même rythme paraît encore dans le *Grand Mystère de Jésus* et la *Vie de sainte Nonne* ; cf. l'*Introd.* à *Sainte Barbe*, p. VI.

Les vers de 16 syllabes n'ont que des rimes plates. Dans le premier de ces textes, ils sont pour la plupart isolés ; il y a un distique, p. 77-77 b. Dans *Sainte Nonne*, ces distiques sont fréquents (voir, par exemple, *Rev. Celt.*, VIII, 262, 264, 278, 472); mais ils peuvent s'assembler en quatrains et en sizains. La rime finale de chaque couple devient régulièrement la rime intérieure du suivant (v. 114-123 ; 146-159 ; 327-334 ; 441-452 ; 477-486 ; 692-697 ; 855-860 ; 891-916 ; 1126-1131 ; 1277-1292 ; 1785-1794 ; 1881-1890, etc.). Rarement elle est répétée comme rime finale (v. 241-248 ; 1071-

1076; 1087-1091). La chaîne sonore, maintenue du v. 381 au v. 394, se rompt entre celui-ci et le suivant; il n'y en a que deux autres exemples (v. 1050 et 1139).

19. L'entrelacement des rimes finales et intérieures d'un de ces distiques au suivant ne se trouve plus qu'exceptionnellement dans les *Nouelou ancien* édités en 1650, et reproduits par H. de la Villemarqué (*Rev. Celt.*, t. X-XIII). Après avoir suivi ce système aux premiers couplets du n° 2 (*Rev. Celt.*, X, 8), l'auteur semble avoir renoncé à lutter contre un pareil surcroît de difficultés. Au n° 9, il l'applique aux distiques 6, 7, 8 (*Rev. Celt.*, X, 291); au n° 19 (XI, 55,56), il réussit, 3 fois sur 5, à grouper ainsi les distiques en quatrains; au n° 24 (XII, 29, 30), deux fois sur six. Le n° 36 se distingue des précédents en ce que les vers ne sont pas écrits par hémistiches; sur quinze distiques (XIII, 143-147), la règle d'alternance est observée deux fois, et il y a deux répétitions de la rime finale.

Le n° 39 (XIII, 152-157) ménage au vieux système une revanche éclatante. Chaque strophe se compose de quatre vers, écrits en quatre lignes et ainsi formés : 8 syll. + 8; 8 + 8; 5 + 5 + 8; 8. La rime finale des deux premiers devient toujours la rime intérieure du suivant. Exemple :

Na vezet cert*en* nep h*en-y* na gray m*eu*-l*eu*-dy a l*i-es*
Pep enor ha glo*ar* da M*ar-y* ; pa n*e* v*e* hy ez oamp d*i-es* ;
Sur ez eo hazn*at* hon *Ad*-uoc*ad-es* ha hon Ma*es*-tr*es* court*es*, pl*es-ant* ;
Den n*e* pet cr*e e* pour n*e-ant* [1].

Le n° 2 est indiqué comme se chantant sur l'air de *Conditor alme sydernm*. La page 97 des *Nouelou* contient une version bretonne de cette hymne, sur le même air, en distiques de vers de seize syllabes, écrits par hémistiches. On y trouve une fois l'alternance des deux sortes de rime, et une répétition de la rime finale; deux couplets sont des quatrains d'octosyllabes monorimes.

1. Les strophes du n° 6 (*Rev. Celt.*, X, 33) ne commencent pas par des vers de seize syllabes comme l'indique M. Loth, *La métrique galloise*, II, 2, p. 185, mais par des alexandrins.

20. Parmi les types rythmiques voisins, je n'en citerai qu'un : 9 + 8, qui sert à rendre la maxime *Seruire Deo regnare est* (*Nouelou*, page 109), en un distique écrit en quatre vers :

NEp à seruicho, à pedo cr*e*, bepret D*oue*, nac an aduo*e*-o,
Gant ober an eur*aou* en l*au-en*, cr*ed-et*, b*i*-zu*i*-qu*en* ez r*egn*-o.

Celui qui servira, qui priera fortement toujours Dieu, et qui le reconnaîtra, à condition de faire les œuvres joyeusement, croyez qu'à jamais il règnera.

21. Voici maintenant les deux inscriptions qui suivent le *Mirouer* (fig. 2, à droite) :

Songaff peguen garu e'n Maru yen,
Ha ret certen tremen dre'n pas.
A ra em Calon melcony,
Ha deffry sourcy henv bras.

C'est-à-dire :

Songaff pegu*en* g*aru* e'n M*aru* y*en*, ha ret cert*en* trem*en* dr*e'n* pas
A r*a* em c*a*-l*on* melc*on*-y, ha deffry sourc*y* hen*y* bras.

Penser combien dure est la mort froide, et qu'il faut certainement passer le pas,
Produit en mon cœur tristesse, et, sérieusement, un grand souci.

La rime des deux seconds hémistiches est multipliée.

An Maru, han Barñ, han Yfferñ yen,
Pan ho soing den ez dle crenaff :
Foll eu na preder è Speret,
Guelet ez eu ret decedaff.

C'est-à-dire :

An Maru, han B*arnn*, han Yff*arnn* y*en*, pan ho soing d*en* ez dle [cr*en*-aff :
Foll eu na pred*er* e sp*er-et*, guel*et* ez eu r*et* dec*ed*-aff.

La mort, et le jugement, et l'enfer froid, quand l'homme les médite, il doit trembler :
Il est fou, celui dont l'esprit ne réfléchit pas, vu qu'il faut mourir.

Le dernier hémistiche a une rime intérieure redoublée ; celle de *guelet* ne suffisait pas, parce qu'elle est à la deuxième syllabe, cf. *Rev. Celt.*, XIII, 228 et suiv.

Ce distique qui se retrouve gravé à La Martyre, a été, pour cette raison, publié souvent, de diverses façons, cf. l'article de M. Durocher, p. 209, 210; *Sur l'Étymologie bretonne*, p. 42-45 (XVIII, § 9).

22. Sur l'ancienne versification bretonne, on peut voir *Rev. Celt.*, XXI, 403-411; Loth, *Métrique galloise*, II, 2, p. 177-203. M. Loth fait ressortir l'importance du système armoricain, qui « remonte dans ses traits principaux à l'unité des Bretons d'Armorique et de Grande-Bretagne » (p. 203). « Manifestement, » dit-il page 187, « les petits vers paraissent sortis des grands ; les premiers semblent n'avoir été, à l'origine, que des hémistiches des seconds, devenus indépendants surtout par l'introduction de la rime. C'est un fait pour les vers de huit et de dix syllabes, puisqu'ils existent encore à l'état d'hémistiches respectivement des vers de seize et de vingt syllabes ».

Sur cette question de la division des vers, le français a hésité aussi [1]. Une des traductions du *Cordiale* (Bibl. Nat., Inv. D 4698) a, sous la gravure qui est en tête de la quatrième partie, cette inscription :

> Bien eureux sont, qui cy bien font, sans gloire vaine
> ou ciel iront, grand ioye auront, sans fin certaine

qui aurait pu se couper en 6 vers. Les autres légendes n'ont pas ces rimes internes ; cependant celle qui précède la 3e partie, écrite dans cette édition :

> Gardez dinfer les paines, que les pecheurs auront
> Qui sont si treshorrible, souffrir ne les poulront

est ainsi coupée dans une autre édition de la même traduction (Rés. D 80056) :

1. On sait que les vers anglais et allemands ne riment souvent que de deux en deux ; c'est la règle en chinois, selon le livre signé par le colonel Tcheng-Ki-Tong, *Les Chinois peints par eux-mêmes* (5e éd. Paris, 1884, p. 192). Il arrive en breton moyen que la rime finale est, non pas différée, mais complètement absente, dans certains rythmes d'ailleurs très rares; voir plus loin, § 27, 31.

Gardez denfer les paines
que les pecheurs auront
Qui sont si treshorribles.
souffrir ne les poulront.

Les hexamètres latins qui émaillent le *Cordiale* ont souvent aussi des rimes intérieures et des rimes finales; voici, par exemple, un passage cité, f° 3, du « libellus de contemptu mundi » :

Mors re*secat* mors omne n*ecat* quod carne cre*atur*.
Magni*ficos* premit et mod*icos* cunctis domin*atur*.
Nobilium tenet imperium nullumque veretur.
Tam ducibus quam principibus communis habetur.
Mors iuuenes rapit atque senes, nulli miseretur.
Illa fremit genus omne tremit quod in orbe movetur.
Illa ferit caro tota perit : dum sub pede mortis
Conteritur nec [lire : *non*] eripitur vir robore fortis
Nil redimit dum mors perimit quia federa nunquam
Nec precium nec seruicium mors accipit vnquam.

Il est fort possible que le rédacteur du *Mirouer* breton ait eu en main un exemplaire latin du *Cordiale*; on voit que les vers qui ornent ce texte n'étaient pas de nature à le faire s'écarter de la stricte observance, pour suivre une versification plus relâchée, comme dans les textes publiés par Wh. Stokes (*Middle-Breton Hours*, Calcutta, 1876) et dans les deux premiers des *Poèmes Bretons du moyen âge* qu'a réédités H. de la Villemarqué (Nantes et Paris, 1879).

23. Le troisième de ces *Poèmes* est *Buhez mabden*, c'est-à-dire « la vie de l'homme », comme l'ont compris le P. Grégoire de Rostrenen (qui le cite dans la Préface de son dictionnaire français-breton) et H. de la Villemarqué ; il est curieux qu'à la fin de l'édition de 1622, le « Priuilege du Roy » donné à Paris le 27 juin 1620 le désigne inexactement sous ce titre : « La Vie de Iesus-Christ, en langue Bretonne ». L'expression *mab den* « fils de l'homme » avait les deux sens (cf. le *Grand Mystère de Jésus*, 20 b et 58) ; le vannetais l'emploie encore pour « l'homme, l'humanité ».

Ce poème se distingue par la rigueur de sa versification et par sa tendance à multiplier les rimes non exigées, soit à l'in-

térieur des vers, soit en passant d'une strophe à l'autre. Ainsi les neuf premières (sizains octosyllabiques) forment un système continu, chacune reprenant d'abord la dernière rime finale de la précédente, qui devient naturellement la rime interne du 3e vers (str. 227-236, p. 87-92 des *Poèmes Bret.*). D'autres systèmes semblables sont moins étendus (244-250; 265-271 ; 272-278 ; 259-264 ; 251-255, etc.); la finale d'une strophe peut aussi devenir seulement la rime interne nécessaire du vers suivant (279, 280; 281, 282), ou même une première rime interne surabondante de ce vers (282 : m*an*, 283 : Naonn spl*ann*, n*a n-ech*, yvez *sech*-et).

Il y aurait bien à redire, à propos de langue et de versification, sur l'article des *Annales de Bretagne* (XIX, 241-245) où M. J. Nicolas a présenté, d'ailleurs, d'intéressants rapprochements entre le *Grand Testament* de Villon et les parties du *Buhez mabden* qui rappellent le plus notre *Mirouer*. La citation de la p. 242 :

Na prudance, [entr]o diffarance

reproduit la *Chrestom. Bret.* p. 276, qui elle-même est une copie inexacte des *Poèmes Bret.*, p. 92 :

Na prudance, [entr] o diffarance ;

ceci est une restitution impossible de H. de la Villemarqué, pour un vers clairement corrompu, mais auquel il faudrait rétablir une rime intérieure en *ar* (ou *er*), sans y ajouter la forme plus que suspecte **entro* entre eux (cf. *Gloss.* 213, et même *Chrest. Bret.* 477); la préposition « entre » n'a, du reste, rien à faire ici.

J'avais proposé, *Dict. étym.* 268, cette variante :

Na brut disp*ar*, o diff*ar*-ance

= (il n'est homme, malgré..... sa science) et son renom extraordinaire, (qui pût apprécier) leur différence, les distinguer. Le passage a été corrompu par l'anticipation de la syllabe *ance*, qui ne devait être que finale.

24. La versification du *Mirouer* n'observe pas des lois si sévères que celle du *Buhez mabden*, même dans les parties qui sont sur la même rythme. Ce sont :

1° Les 5 strophes du début, dont les 2 premières seules forment un système lié par les finales ;

2° L'avant-dernière partie (v. 2703-3134), où la liaison des strophes par la rime finale est la règle et ne souffre qu'une seule exception (v. 2793-2798). Il y a d'abord 5 séries de 3 strophes (v. 2703-2792), puis une strophe isolée, puis 28 séries de 2 strophes (2799-3134).

25. La dernière partie comprend 78 sizains de vers de 10 syllabes coupés à la 4e (v. 3135-3602). Il y en a 6 d'isolés (3 de suite, v. 3159-3176 ; puis 3201-3206, 3399-3404; 3514-3518); les autres sont liés 2 à 2 par la rime finale, il n'y a pas de groupements plus longs.

26. Tout le reste de l'ouvrage est en quatrains d'alexandrins monorimes; ces strophes sont indépendantes, bien que la rime finale puisse se prolonger sur 8 vers (2287-2294) ou devenir la rime interne du vers suivant (2295-2299).

Les quatrains de vers de 12 syllabes monorimes étaient fréquents dans la *Vie de saint Guénolé*, mystère que D. Le Pelletier avait dans une édition de 1580, et dont on peut reconstituer plusieurs fragments (*Rev. Celt.*, XII, 417, 418; XIII, 244-247; XV, 245-271 ; XX, 213-247). Le passage latin versifié à la bretonne (XIII, 245, 246) présente deux exemples de suite du maintien de la rime finale d'un quatrain à l'autre, et ensuite un exemple de son changement en rime interne au vers suivant (str. 3-7); ce sont probablement des effets du hasard, comme dans le *Mirouer*.

Il y avait aussi des alexandrins dans la *Destruction de Jérusalem*, autre mystère dont la rédaction ancienne est presque entièrement perdue, et dans la comédie des *Amourettes du Vieillard*, dont la perte est encore plus complète (*Rev. Celt.*, XX, 214, 217); nous ne sommes pas renseignés sur leur groupement. Des trois spécimens dramatiques conservés : le *Grand Mystère de Jésus*, le *Mystère de sainte Barbe* et la *Vie de sainte Nonne*, ce dernier seul contient des alexandrins ; il les traite de deux façons :

1° par quatrains monorimes, au Prologue, dont le texte

est plus récent (*Rev. Celt.*, VIII, 232-234) et v. 1-8 (la rime finale des 4 premiers devient rime interne du 5e);

2° par sizains, dont un est seul (1695-1700); dans l'autre passage (1374-1397) il y en a d'abord 2, puis 3, qui sont liés par la reprise de la rime finale.

27. Le premier des *Poèmes Bretons* (*Tremenvan an Ytron Guerches Maria*) est en quatrains, la plupart en vers de 8 syllabes monorimes ou à rimes plates; un seul en vers de 10 coupés à la 4e et monorimes (str. 93), et 14 en alexandrins : str. 94 (rimes plates), 112 (monor.), 113 (r. pl.), 114 (monor.), 115 (monor., si l'on corrige *dezo*, *anezo* en *deze*, *aneze*), 152-158 (monor.; str. 157, les rimes internes exigent elles-mêmes le changement de *amoae* j'avais en *ez oa* il était, et de *a hane* de là en *aneza* de lui); 173, 182 (monor.). Beaucoup des irrégularités métriques de ce texte viennent de fautes commises par les premiers éditeurs; ainsi il faut lire (173, v. 3) :

A carantez hep *goap* ouz m*ap* D*oe*, R*oe*-n n*oab*-renn,

et non *hep dout*.

Le vers (154, 4) :

Ha tut goude buhez difforch a dazorchas

a été traduit « et ressuscitant après la vie les gens décédés » ; j'ai exprimé un doute, *Dict. étym.* 268, sur cette interprétation de *difforch*. Le sens et le rythme demandent la correction

Ha tut goude diff*orch* buhez a daz*orch*-as

(et il ressuscita des gens après leur séparation de la vie); cf. un autre exemple d'inversion fautive, *Rev. Celt.*, XIII, 235, 236.

Il serait très imprudent, au contraire, de redresser les vers qui clochent dans les *Middle-Breton Hours* : leur auteur les a, le plus souvent, laissés volontairement boîteux; cf. *Rev. Celt.*, XIII, 240. Le premier des rares alexandrins qui s'y trouvent, p. 5, est cependant bien aisé à guérir :

Me a cred en d*oue* an tat hollgall*ou*[*e*]-dec

(le premier *oue* en 2 syll., le second en une).

Deux des *Nouelou* (I et XVIII) sont en quatrains d'alexandrins monorimes ; le second garde même la rime (en *et*) dans ses 13 strophes, à cause du refrain (*Rev. Celt.*, XI, 50-55). Les n°s VI et VII sont formés de 2 alexandrins (coupés par hémistiches) et d'un sizain de vers de 6 syll., dont les 2 premiers reprennent la finale précédente, qui devient la rime interne du 3e, selon la règle des sizains ; dans le second de ces Noëls, la finale de la strophe devient presque toujours la rime intérieure du vers suivant.

Les n°s IV et XI comprennent 2 alexandrins et 4 lignes de 6 syll., dont on pourrait, ordinairement, réunir la 2e avec la 3e ; par exemple (str. 57) :

Quenomp cuff [hac] *vu*-h*el* Nou*el* da Roe'n v*ell-y*
Ha din*am* de m*am* chu*ec*, choant*ec*, hep di*egu-y* ;
He deu*eus*, n'en d*eux* sy,
Ganet D*oue* hon R*oe* n*y* ; || des*y* ez voe br*y-et*,
Gant an *Eal* rev*el-et*.

Quelquefois, les 2 dernières lignes *doivent* se joindre, pour que chaque vers ait sa rime finale (70, 71, 75, 76), et même ainsi la finale de la strophe peut ne rimer qu'avec la strophe suivante (147), ou ne concorder avec aucune syllabe finale (145, 146, 148). Les 4 lignes sont des vers sur la rime commune aux 2 autres, str. 69, 144 ; ou les deux derniers sur une rime différente (143).

Le n° XXVII a 3 alexandrins et un vers de 8 syll., sur une même rime ; le n° XLII, 2 vers de 13 syll. (6 + 7) et 2 alexandrins (rimes plates ; 2 couplets sont homorimes). Le rythme de cette pièce, qualifiée de *Nouel neuez* (*Rev. Celt.*, XIII, 335), témoigne de l'imitation d'une poésie française à rimes plates, commençant par la féminine.

Le *Doctrinal ar Christenien* de 1628 contient 18 cantiques (reproduits dans l'*Archiv für celtische Lexikographie*, t. I, p. 213, 360, 556 et suiv.) qui sont des quatrains d'alexandrins à rimes plates (parfois accidentellement redoublées, comme I, 3-5, 8, 9 ; II, 3, 10 ; VII, 1, 2, 3), sauf les n°s VIII, X, XI, XVI et XVIII, qui suivent d'autres rythmes. Le dernier vers de chaque couplet du n° IX est répété par le chant. Le n° XVI est le seul dont on puisse fixer la date de composition ; il célèbre

un événement de 1625. La régularité des rimes internes est remarquable dans tous ces textes ; mais chaque vers est devenu isolé à cet égard : la rime finale du précédent ne lui donne jamais le ton. Ces rimes finales ne sont plus ni croisées, ni (obligatoirement) redoublées.

Les sizains du n° x sont formés de vers de 8, 9, 8, 9, 8 et 8 syll., à rimes plates comme tous les autres ; il y a là l'indice d'une pièce française commençant par des rimes croisées; cf. *Rev. Celt.*, XX, 57, 58.

Le *Doctrin an christenien* de 1622, qu'il ne faut pas confondre avec l'ouvrage précédent, ne contient qu'une série de 6 alexandrins à rimes plates (*Le Fureteur Breton*, III, 54, 55). Les autres vers sont de 8 syll. à rimes plates (III, 55, 159, 203); quelquefois, dans un distique, la première rime finale devient la rime interne du vers suivant, qui alors n'a pas de rime finale, ce cas se retrouve dans le *Doctrinal*, cf. le *Fureteur Bret.*, III, 160; *Rev. Celt.*, XIII, 239. Enfin il y a une pièce en quatrains octosyllabiques monorimes (*Chrestom. Bret.*, 299-301).

28. La *Tragedien sacr* de J. Cadec, prêtre trécorois, dont l'approbation est datée de 1651, n'est pas une œuvre dramatique, malgré son titre. Elle nous fait entendre le chant du cygne de la poésie du moyen breton. Ce sont 54 quatrains à rimes croisées, où la finale du 1er et du 3e vers de 12 syll. devient la rime interne du vers de 13 syll. qui suit (*Rev. Celt.*, XX, 56-75). Le 2e et le 4e vers roulent donc sur les mêmes rimes internes et finales. C'est une innovation, et elle n'est guère heureuse : les anciennes strophes savaient mieux concilier l'unité avec la variété. L'auteur aura voulu combiner les principes de la vieille versification bretonne avec le rythme et l'air d'une pièce française en alexandrins à rimes croisées.

Que la versification sans rimes intérieures, dont on trouve des traces dès le XVIe siècle, eût acquis de l'importance au temps de Cadec, c'est ce qu'il prouve lui-même, par les 6 vers de 8 syll. reproduits *Rev. Celt.*, XX, 57. Les Cantiques du P. Maunoir (1606-1683) sont tout à fait dégagés de cet orne-

ment traditionnel[1]. Dans l'édition de 1642, les airs sont indiqués parfois par le premier vers de chansons bretonnes, dont les uns ont la rime intérieure, comme

> Me a meus vr p*ar*, men *ar*-garz.
> Dez mat dechuy oll en ty man.

tandis que d'autres n'en ont pas, comme

> An Itroun à Kergabin à lavare bepret.

(Cf. *Chrestom. Bret.*, 314-317).

29. L'apparition tardive d'une variante inattendue du système moyen breton témoigne encore de ce fait que, malgré leur rigueur, ces lois générales de versification laissaient une assez grande latitude à l'auteur qui se chargeait de les interpréter et de les appliquer. M. Loth a fait ressortir la richesse des formes rythmiques employées dans les *Nouelou* ; mais ici la question se complique d'éléments étrangers : il y a eu des imitations de rythmes français, et des influences musicales, en partie liturgiques, qui ont déterminé certaines mesures (tout en permettant diverses combinaisons de rimes[2]). La comparaison des monuments du vieux théâtre breton est plus concluante.

1. Quelques exceptions isolées sont imputables au hasard ; il en est aussi qui semblent dues à des réminiscences de textes antérieurs, comme dans ces vers (*Canticou... an Tat Julian Maner, ... E Quemper, E Ty Y. J. L. Derrien*, p. 6) :

> M*am* douç, M*am* fl*am* dre estl*am* bras,
> Mam da Z*oue* nep hor c'hr*ou*(*e*)-as,...
> Pidit na vizimp *oll coll*-et.

2. Ainsi deux des *Nouelou* (XXXIV et XLIII) sont sur l'air *Iste confessor*, et deux (XIV, XXXVIII) sur *Ut queant laxis*. Toutes ces strophes ont quatre lignes avec les mêmes coupes qu'en latin : 5 syll. + 6 ; 5 + 6 ; 5 + 6 ; 5. Il n'y en a pas moins sept types distincts, au point de vue des rimes finales. Le n° 43 consiste en distiques, la finale des lignes 1 et 3 n'étant qu'une rime interne d'un long vers de 22 et de 16 syll. ; par exemple (*Rev. Celt.*, XIII, 339) :

> En un ty dy-fl*las*, en presep un *as-en*, || ez ma voar an f*ouen* D*oue* R*oue'n* [gl*en* dysqu*enn-et* ;
> Rentomp dezaff ch*er* sed*er* ha reu*er-anec*, || pan omp adu*anc-et*.

Le n° 38 a 4 vers à rimes plates, mais le 3e peut se dédoubler, la rime intérieure étant remplacée par la seconde finale (str. 459, 462, 465) ; cela se

Cette versification dramatique a des exigences générales concernant : 1° la rime intérieure et la rime finale de chaque vers; 2° la répétition de la rime finale, ou sa transformation en rime intérieure. Par ailleurs, il y a des divergences très notables entre les systèmes adoptés par chaque dramaturge.

Ainsi la comédie des *Amours du vieillard*, pièce d'ailleurs unique en son genre, avait surtout des vers de 10 syll. coupés au milieu (*Rev. Celt.*, XX, 217, 218), qui ne se retrouvent pas dans les autres textes théâtraux [1] ; nous ignorons la disposition des rimes finales [2].

L'alexandrin, qui domine dans le *Mystère de saint Guénolé*, est rare dans *Sainte Nonne* et manque complètement dans *Sainte Barbe* et dans le *Grand Mystère de Jésus*; le vers de 20 syll. ne se montre que dans un distisque de *Sainte Nonne*,

trouve même à la fois aux lignes 1 et 3 de la str. 456 (*Rev. Celt.*, XIII. 151) :

Re qu*ent* ez s*ent-as* |
Sed*er* pan quem*er-as*
Eva hon mam *oll* (dre bout *foll* hon *coll-as*)
En av*al* *cal-et* |
Pan voa cr*en* diff*enn-et*,
Pe g*aru* ez m*aru-set*.

Le n° 14 est en quatrains monorimes, sauf son 1er couplet, où la dernière rime, devenant interne, est suivie d'une syllabe finale sans rime. Ce dernier rythme est celui du n° 34 (*Rev. Celt.*, X, 309, 311 ; XIII, 135, 137).

Le n° 8 nous montre d'autres combinaisons des mêmes éléments rythmiques. La str. 1, qui doit être un refrain, a 7 lignes, dont les 2 premières ne font qu'un vers = 6 syll. + 5 ; la 3e l. est aussi 6 + 5 ; la 4e et la 5e, 6 syll.; la 6e, 5; la 7e, 11 (= 6 + 5); ce sont des rimes plates, dont la 2e sert de rime interne au 5e vers. Les couplets suivauts sont conformes au type des 4 derniers vers (*Rev. Celt.*, X, 43-49).

1. Les *Nouelou* XX et XXXI, dont l'air est qualifié de *commun*, sont en vers de cette sorte, groupés par quatrains ; la rime finale des 2 premiers devient la rime interne du 3e, qui a toujours la même finale, celle du 4e vers, lequel sert de refrain.

2. Il en est de même pour un document qui occupe aussi une place à part dans l'ancienne littérature bretonne : les Prophéties de Guinglaff (cf. *Rev. Celt.*, XIV, 221-225). D. Le Pelletier n'en a cité (au mot *bagad*) que 2 vers de suite (octosyllabiques rimés intérieurement et à la fin). C'est par méprise qu'un autre distique est attribué au même garant, *Barzaz Breiz*, éd. de 1867, p. 24.

v. 233, 234[1]; cf. *Introduction* au *Myst. de sainte Barbe*, VI, VIII, X.

30. Le vers de 5 syll. paraît au commencement des trois anciens Mystères conservés. Pour *Sainte Nonne*, ce prologue nous est parvenu en mauvais état, dans une rédaction moins ancienne que le reste ; on y reconnaît les débris informes de 4 sizains, dont le dernier reprenait la rime finale du précédent (*Rev. Celt.*, VIII, 230-232)[2].

Sainte Barbe a nettement 4 sizains, liés 2 à 2 par la rime finale.

Le *Grand Mystère de Jésus* présente ce système développé de la façon la plus remarquable. Dans sa très utile édition de ce texte et dans l'Introduction où il explique les lois de la versification (p. c-cij), H. de la Villemarqué ne s'est pas aperçu que les vers de 5 syll. ne forment point réellement des sizains, mais des douzains ; c'est pourtant ainsi qu'on l'entendait, avec raison, dans les deux éditions de 1530 et de 1622, où ces vers sont réunis par douzaines. Voici un exemple de cette strophe, cf. éd. H. V., p. 4, 5. L'édition de 1622 a ajouté la ponctuation, la majuscule dans *Iuzas*, et corrigé *a st* en *à stat* ; ses autres variantes sont *autraou*, *Drè'n* pour *Drẽn*, et les fautes *dazsou*, *Grant*.

Eno gant dazl*ou*
Ez golchas hep g*ou*
Treit hon autr*ou* s*ur*
Ha neuse tizm*at*
Gant he bleau a st*at*
Ho sechas g*ant* c*ur*,
Drenn oignamant p*ur*,
En lard*as* *as*-s*ur*,
Darn a m*ur*-m*ur*-*as*,
E ty hac e t*ut*,
Gant queuz de trib*ut*[3],
Hanuet voe Iuzas (lisez I*ud*-*as*).

1. Le *Nouel* XXX (*Rev. Celt.*, XII, 48-50) comprend 7 distiques semblables qui sont, également, séparés par hémistiches.

2. La restitution proposée pour les premiers vers du second n'est pas possible ; il faudrait quelque chose comme *Autronez caret, Deoch ez uezo uet Discleriet detry....*

3. J'ai cru à tort (*Dict. étym.*, 396) qu'il fallait prononcer *de zribut* (par

Ceci peut se scander :

Eno gant dazl*ou* || ez golchas hep g*ou* || treit hon autr*ou* s*ur*
Ha neuse tizm*at* gant he bleau a st*at* ho sechas g*ant* c*ur*,
Drenn oignamant p*ur*, en lard*as* *as*-s*ur*, darn a m*ur*-m*ur*-*as*,
E ty hac e t*ut*, gant queuz de trib*ut*, hanuet voe I*ud*-*as*.

On a ainsi un quatrain de vers ternaires de 15 syll., à rimes plates, dont la première devient la rime interne du 3e. Ce type est suivi, avec séparation typographique pour chaque douzain, aux 32 strophes semblables mises dans la bouche du « Témoin » dans la première partie (la *Passion*), = éd. H. de la Vill., p. 3-5, 16-17, 19-20, 64, 75-76, 78-79, 83-84, 102-103, 105-106, 114-115, 122-123, 133-134, 139-140, 143-144, 151-152, 156; et par un raffinement inattendu, la seconde rime de ces 32 quatrains est uniformément en *as* !

La seule variante admise dans ce rigoureux système est l'addition d'un petit vers, entre le 5e et le 6e, aux str. 27 et 28, qui se distinguent encore des autres en ce que leurs premières lignes sont en *as*[1], comme les dernières (p. 143 et 144 de l'éd. H. V.); le vers ajouté est en *et*, les deux fois. Leur type commun est donc (si l'on fait abstraction des rimes internes non obligatoires) :

.... *as* .... *as* .... *as*-en.
.... *et* .... *et* .... *et*... *et*-en.
.... en .... en .... en-*as*.
.... ar .... ar .... ar-*as*.

La deuxième partie du *Grand Mystère* (la *Résurrection*) a gardé ce type de 12 petits vers de 5 syll., et le présente 8 fois avec les mêmes caractères essentiels. Mais les 2 sizains ne sont plus réunis typographiquement que dans les 2 premières strophes. Les rimes finales sont : *i*, *i*, *et*, *et*, *as*, *i*, *et*, *oe*. Ces vers ne sont plus tout à fait spéciaux au rôle du Témoin. La str. 3 de celui-ci est suivie d'un sizain de vers de 6 syll., pro-

regret de) « son offrande, à elle », ce qui ajouterait une rime secondaire imparfaite (qu*euz*, d*e* *z*-). H. de la Villemarqué avait bien entendu *de dribut*, « son profit (à lui) », comme le montre le passage correspondant, p. 15 b; cf. l'Évangile selon saint Jean, XII, 6 : *non... de egenis pertinebat ad eum, sed... fur erat, et loculos habens, ea quæ mittebantur, portabat.*

1. Cela arrive, mais isolément, aux str. 13 et 17.

noncé par Jésus, et qui a une ligne en blanc au milieu ; puis, l'archange Gabriel prononce la 4e strophe de 5 syll. Il est naturel de grouper les éléments du sizain interrupteur en un distique de vers ternaires de 18 syll., sa rime *et* est conforme à la dernière finale de la strophe qui précède, et à la première de la suivante (éd. H. V. p. 179-180) :

. . . ez oa daczorch*et*.
— Gabri*el*, ma a*el* m*at*, || Quae, lav*ar* heg*ar-at* || Tizm*at*, n*a d*-eb*at* [qu*et*,
Da[*m*] m*am* clou*ar* M*ar-y* Goud*e* pep vil*e-ny* Ez ouf ressusc*i-tet*.
— Rouanes an n*ef*, || Gr*a* jo*a* pl*en* gu*en ef*, || Goud*e* da cl*efv-et*. . .

A la str. 7 (éd. H. V., p. 186) il manque une 8e ligne, exigée par le sens (*Euel maz caras*, « comme elle voulut ? ») [1]

31. Cette strophe est suivie de 3 lignes de 5 syll., demi-sizain prononcé par les anges :

Gruec, lavar hep m*ez* : || Perac *ez* goel*ez* ; || Piou a clesqu*ez* te ?

La finale n'a pas de rime ; cette particularité se retrouve dans un passage imité de celui-ci, en vers de 8 syll. (p. 194) :

Gruec, lavar sc*af* hep doug*af* m*ez*
Perac a uh*el* ez go*el-ez* ?
Piou eu henn*ez* a clesqu*ez* te ?

(Le vers précédent finit en *ez*). On la remarque encore dans le même texte, à un vers de 8 syll. (le dernier de la p. 130 b) ; et à des distiques de 8, qui sont plutôt des longs vers de 16, p. 135, l. 5-6 ; 169, l. 1-2 ; 202, l. 3-4.

32. Le n° X des *Nouelou*, dont l'air était *commun*, est composé de 6 couplets de 13 lignes, comprenant d'abord un sizain de décasyllabes, puis un septain de vers de 5 syll. (la rime redoublée est l'avant-dernière) ; la rime finale de la 6e passe à la 7e, et celle de la 13e se répète au couplet suivant. Exemple (*Rev. Celt.*, X, 293) :

1. En ancien français, « le vers de 5 syllabes. . . apparait dans quelques strophes longues (de 12 à 24 vers...) ». H. Chatelain, *Recherches sur le vers français au XVe siècle*, Paris, 1907, p. 235. Dans le *Mistère de saint Quentin* édité par le même auteur, Saint-Quentin, 1907, on lit, p. 1, 2 huitains de cette sorte (séparés par un huitain de décasyllabes) ; les 6 premiers vers de chacun roulent sur les rimes *enne* et *ine*.

... de guysi*on*.
Un m*erch* gu*erch-es*, court*es*, leun a ra*es-on*,
Cargu*et* d*et-ry* a pep perfect*i-on*
A v*oe* m*oy-en*[1] da Roue'n Tr*on* da d*on-et*
R*ez* entr*ez-omp* ; mar quer*omp* ez *omp* ny
— Dr'en aual gl*as* mar br*as* vo'en fant*as-y* —
Ouz Roue'n vell*y* gant Mar*y* al*y-et*.
Pan voamp *oll coll-et*
Dre Ad*am* bl*amm-et*
Dre f*et* pech*ed-aou* ;
Deuet en M*ap a p-ret*
Brem*an*, voar *an* b*et*,
A bl*am* don l*am-et*
N*et* a pech*ed-aou*.
... n'en de g*aou*.

Les lignes 7, 8, 9 et 10, 11, 12, 13, pourraient être réunies en 2 vers, l'un ternaire, l'autre quaternaire, ce dernier de 20 syll.

33. Les anciens vers gallois de 8 syll. étaient d'ordinaire coupés en 3 + 5, avec une ou plusieurs rimes internes ; c'est la *cynghanedd lusg* ; par exemple :

Trallawt m*eth* tra chymell tr*eth*-eu.
Mawr dy*fal* i*al* am y *al*-on.

Il devait en être ainsi en breton ; de là, la règle de tenir pour non valable et insuffisante, une rime précédant la 3e syll. de ces vers. Cf. Loth, *La Métrique galloise*, II, 1, p. 365, 368, 369 ; II, 2, p. 201.

34. D'une façon générale, l'étude des procédés et des particularités de la versification est utile pour éclairer l'histoire d'une langue. Les poètes sont portés à conserver indéfiniment les formules archaïques qui leur viennent, souvent par écrit, d'une tradition spéciale ; d'un autre côté, la contrainte matérielle de leur art les sollicite à admettre des expression locales, des innovations populaires, qui n'ont pas encore acquis droit de cité dans le style littéraire. Ils n'ont même pas toujours besoin d'écrire les mots autrement que les prosateurs ; il suffit que la rime exige une prononciation différente, pour que ce

1. Mot prononcé ici *moe-on* ; on le trouve encore écrit *moean*, *moyan*, et *moyon* (*Dict. étym.*, 338).

soit un témoignage sur la nature et la chronologie des évolutions du langage.

Des rares textes en prose bretonne antérieurs au XVIIe siècle, le plus étendu est la *Vie de sainte Catherine* qui a été imprimée à Cuburien comme le *Mirouer de la Mort*, et un an plus tard (1576), cf. *Rev. Celt.*, VIII, 76-95. Cette histoire rappelle beaucoup, pour les faits et pour les idées, celle de sainte Barbe, dans le Mystère publié en 1557 ; mais la langue est bien différente. On n'y trouve, par exemple, aucun de ces termes vagues et décolorés qui fourmillent dans toutes les pièces en vers, comme *affet*, *affez*, *defaet*, *detal*, *detry*, *dien*, *diuoe*, etc., avec les expressions composées comme *affet don*, *affet guir*, *affet plen*, *affet pur*, *affet quer*, etc. ; tout cela est omis aussi dans le seul dictionnaire du temps, le *Catholicon* : il n'explique même pas *querz*, qu'on lit dans le premier des trois vers qui le terminent ! C'est que ce matériel archaïque était devenu exclusivement propre aux poètes, pour le laborieux agencement de leurs rimes internes et finales [1].

La versification moderne se débarrassa complètement de la première de ces entraves, et allégea beaucoup le poids de l'autre, en ne s'astreignant plus aux redoublements de la rime finale. Bon nombre d'anciennes expressions, déjà passées à l'état d'explétives parasites, demeurèrent dès lors sans emploi, et tombèrent dans un profond oubli ; on les chercherait inutilement dans les poésies du P. Maunoir, aussi bien que dans son dictionnaire. C'est lui qui, par ses Cantiques, a donné le coup de grâce à la versification savante qui dominait en moyen breton, en même temps que, par son exemple aussi et par l'enseignement de sa grammaire, il modifiait l'aspect de la prose même, en dotant la langue d'une notation plus exacte. Les deux choses procèdent du même esprit : c'est la réaction du bon sens pratique, ami

1. Cela n'empêche pas la possibilité de certaines survivances locales, et spécialement insulaires. *Kerz* était resté à Ouessant, selon D. Le Pelletier, et il existe encore dans le vannetais *a-kerh*. Le moy. bret. *goanac*, espérance, que l'on ne connaissait que par le *Catholicon* et qui est employé une fois dans le *Mirouer*, v. 2521, a donné lieu à un verbe *gouagein*, croire, supposer, qui est usité uniquement dans l'île vannetaise de Groix : cf. *Sur l'étym. bretonne*, N° XCII (*Rev. Celt.*, XXVII, 209).

de la simplicité et de la clarté, contre une double tradition littéraire pleine de complications laborieuses et d'obscurités ; la langue écrite, surtout en vers, était devenue en désaccord choquant avec la langue parlée.

Il y a, du reste, bien des points communs, entre les questions de forme poétique et les questions d'orthographe [1]. En faisant s'accorder les finales de *haff*, été, *outaff*, à lui, *abaff*, timide, entre elles et avec l'initiale de *aff-et* tout à fait, les poètes bretons se sont d'abord conformés à la réalité des choses. Puis, sont venues d'autres générations qui ont usé des mêmes rimes, alors que, peu à peu, elles avaient perdu leur primitive raison d'être, la langue ayant changé les premiers mots (celtiques) en *hañf*, *hañv* ou *hañ* et *outañ*, maintenu seulement le roman *abaff*, et perdu le mot *affet*. Enfin s'est produite la crise qui a eu pour effet de rapprocher la langue poétique de celle de la prose, comme chez les romantiques français, et, dans les deux styles, la forme écrite de la prononciation, comme cherchent à le faire les réformateurs de l'orthographe académique.

Le nouvel ordre de choses dut, naturellement, avoir des adversaires et des détracteurs, parmi les survivants de l'ancien régime littéraire. Mais les rééditions mêmes des vieilles poésies bretonnes, et les imitations auxquelles elles donnèrent encore lieu au commencement du XVIIe siècle, portent des traces nombreuses de rajeunissements graphiques, ce qui montre combien une réforme était urgente.

L'œuvre de Cadec est curieuse à cet égard : ce partisan attardé de la vieille versification pratique, en fait de rimes, un système sensiblement différent de l'ancien ; il ne cherche ni à multiplier la rime intérieure, ni à l'enrichir d'une consonne. En somme, il a essayé d'adapter à la versification ancienne mitigée, la langue moderne — sous forme partiellement dialectale, ce qui est encore une innovation. La tradition strictement littéraire ayant perdu son antique prestige, laisse désormais le champ libre aux manifestations de la langue vivante qui, malheureusement, est déjà divisée en variétés notables.

Cadec renonce aux vieilles chevilles ; qu'a-t-il besoin de *aff-et*, puisqu'il n'a plus de rimes artificielles en *aff* ?

1. Cf. ma brochure *Sur le langage poétique*, p. 7, 8, etc.

35. Tout ceci peut aider à expliquer comment on trouve, après 1600, des vers qui ont tout l'aspect du moyen breton, tandis que la prose du même temps paraît moderne. Le passage d'une période à l'autre ne s'est pas fait brusquement ; cf. *Gloss.*, VIII, IX[1]. Le changement de la versification ordinaire et celui de l'orthographe sont postérieurs à 1600, mais ce sont là des manifestations extérieures d'une évolution intime qui, accomplie déjà dans le langage lui-même, rendit intolérable le divorce entre cette langue modernisée et sa poésie archaïsante. Nombre d'éléments, qui n'avaient plus dans l'esprit du peuple que des soutiens artificiels et caducs, achevèrent alors de sombrer dans l'oubli ; la forme de quelques autres se modifia définitivement, on tendit à se subdiviser, la vieille tradition littéraire n'étant plus là pour faire obstacle au succès des divergences dialectales. Peut-être la ruine de l'ancien système poétique eût-elle été moins complète, si la liquidation avait été faite par les soins d'un esprit foncièrement breton ; le P. Maunoir, qui n'était que bretonisé, a fait prévaloir une versification conforme, en somme, à celle du français, sauf le nombre des syllabes dans certains rythmes restés populaires.

Je crois donc qu'on pourrait faire valoir, pour fixer la naissance du breton moderne avant 1600, d'aussi bonnes raisons, au moins, que celles qu'on a présentées en faveur d'une date plus récente; comme il s'agit, d'ailleurs, d'une chronologie nécessairement approximative et un peu conventionnelle, je m'en tiens au système ancien, suivi dans mes deux recueils lexicographiques et mes autres publications sur le breton moyen, que je ne regarde comme directement attesté que par des documents antérieurs à 1601.

1. Il en est de même pour le passage du vieux breton au moyen breton, vers le XIIe siècle, « le XIe siècle étant déjà une époque de transition et pouvant être considéré comme ouvrant la période du moyen armoricain » (Loth, *Chrestom. Bret.* 104). Nous n'avons d'ailleurs, pour en juger, ni des vers, ni même de la prose de ce temps : rien que des mots isolés et souvent obscurs.

(f. 2) LE *MIROUER DE LA MORT*[1]

1 EN hano[2] an Tat, han Map apret
Roe ha croer, han Glan Speret[3]
Vn Doe auoeét drez credaff[4],
Pere en personou cogant[5]
5 So try fier ha diferant :
Ha se presant á assantaff.
Dezraou vn libel an guellhaff
Dan popl lyc do em applicaff,
Ha preparaff quent muy cafaou
10 Penaux pan renther an speret
Ez dle bout hep bech á pechet :
Pe bout daffnet dre é fetou.
Mezellour an Maru an garfaff
So entre an pobl á credaff,
15 An Lefr man á vezo hanuet :
Ardant, Luysant, euyt gantaff,
Nos, dez, en em consideraff :
Ha humiliaf Tut an bet[6].
Leshanuet vezo hep nep gaou
20 Geneompny[7] yuez en dezraou,
Heruez é doctrinaou laouen :
Dirac pep vnan cordial,
Rac é doctrin ouz pep scandal :
Ha drouc, á mir Calon pep den[8].

1. Ces strophes ont six vers de huit syllabes, à rimes finales ainsi réparties : *a a b, c c b*. L'avant-dernière syll. de chaque vers rime intérieurement, à l'une des quatre précédentes. Les rimes finales des v. 1, 2 et 4, 5, forment respectivement les rimes intérieures des v. 3 et 6.

2. L'auteur pensait à *hanu*, c'est-à-dire *hanv* ; la variante de prononciation *hano* était jusqu'ici mal attestée pour ce temps.

3. Outre la rime intérieure obligatoire en *er*, ce vers en a deux en *oe* et en *an* ; *croer* est une notation abrégée de *croeer*, cf. *Rev. Celt.*, XX, 393.

4. Ce vers a deux rimes intérieures ; de même le v. 5, etc. Comme le montre cette rime auo*eét* — cre*d*aff, on ne tient pas compte des différences d'accent, pour la voyelle, ni de degré, pour la consonne. Le signe qui est sur le second *e* n'indique pas l'accent tonique, mais sert à marquer la séparation de deux syllabes, *oe-e* ; plus loin (v. 34) il est sur le premier *e*. L'emploi fréquent de voyelles accentuées est une des particularités orthographiques de notre texte.

5. Variante inexacte de *cougant* ; la rime intérieure est en *ou* diphtongue (*ow, aw*). Cf. v. 3321.

6. Strophe très irrégulière. Au v. 2, *an pobl* semble à remplacer par *tut*

LE MIROIR DE LA MORT

1 Au nom du Père, du Fils ensuite,
Roi et créateur, et du Saint-Esprit,
Un Dieu reconnu, comme je le crois,
Lesquels en personnes assurément
5 Sont trois réels et distincts,
Voilà ce qu'ici je professe.
Commencement d'un petit livre, le meilleur
Au peuple laïque, pour s'appliquer
Et réfléchir, avant plus de peine,
10 Que quand on rendra l'esprit
Il doit être sans fardeau de péché
Ou être damné pour ses actions.
Le Miroir de la Mort le plus sévère
Qui soit parmi le peuple, je crois,
15 Ce livre sera nommé :
Ardent, luisant, pour avec lui
Nuit et jour s'examiner
Et humilier les gens du monde.
Il sera surnommé, sans aucun mensonge,
20 Par nous aussi au commencement,
Selon ses doctrines bienfaisantes,
Devant chacun, (un) cordial :
Car sa doctrine de tout reproche
Et mal, garde le cœur de chaque homme.

an bet (ou *pobl an bet*, cf. v. 33 et Sainte Barbe 1), les deux voyelles qui se rencontrent dans S*o e*ntre pouvant compter pour une seule ; *tnt an bet*, au 6e, par *quentaff pret*, = (s'humilier) aussitôt, il n'y a pas à s'inquiéter de la ponctuation, qui dans le *Mirouer* est presque entièrement machinale ; le v. précédent pouvait être Nos ha dez en *em* con*tem*plaff. Le v. 3 semble d'abord à scander *An* Lefr m*an* á vezo h*an*uet ; mais la rime intérieure devant être en *aff*, il faut relever les syllabes *á v*ezo h*annu*et ; la première de ces rimes est régulière (cf. au v. 1 M*aru*, g*arf*aff), l'autre est une licence dont il y a des exemples, comme be*zet*, qu*ent*aff, Ste-B. 620, cf. v. 615, etc.

7. Pour *guen-*, mais cette orthographe du mot est fréquente dans notre texte, cf. v. 372, 382, 682, 945. 979 ; on la trouve aussi pour d'autres mots, comme *pelgent* v. 455, *dyougel* 457, cf. 3315, etc.

8. Ces trois vers sont défectueux. Au 1er, *vnan* a remplacé *hiny* ; les autres peuvent se rétablir ainsi : Rac é doctrin gl*an* ouz sc*an*dal Ha pep go*all*, a mir c*al*on den (car sa doctrine pure, de reproche et de toute faute garde le cœur de l'homme). La syllabe qui a une rime intérieure est ici la 6e, par une licence qu'on trouve ailleurs ; cf. l'Introduction à mon édition de Sainte Barbe, p. VII (où il faut lire 768, 3, et non 4 : Rac chet*u* an concl*u*sion).

25 Rayson aral á lacquaff afet
De bout cordial leshanuet,
Honnez eo rac en hon metou [1] :
(f. 2 v°) Ez dle bout certes dre raison,
Me queff é effet plantet doun :
30 A faeçon en hon calounou [2].

Diuision du liure [3].

AN Lefr man damany da pep heny rial,
A comps á peuar fin, anterin terminal :
Pere da pobl an bet, so ordrenet detal :
Gant Doe roe'n [4] bet seder, ha croéer general.
35 En quentaff poent hep sy, ez quiffy special,
Comps seder anterin, an fin original :
So hanuet tyr ha mor á gor maru corporal,
An fyn man den ne les, en Pales nac en [5] Sal.
En eil poent ez yoenter, hac ez compser certen,
40 A vn fin infinyt, credit na doutit quen :
Penaux diouz plom ha scuezr, ez barnher pechezrie*n* [6]
Dren fin man credet lem, hoz drem á renc tremen
En Trede ez guelher, hac ez leher [7] yuez,
An poanyou Infernal, en sal a angalez [8],
45 An fin pe da heny, ez ay en diuez [9] :
Nep en pechet chetu, á conclu ho buhez.

1. Encore trois vers irréguliers ! Le 3e ne l'est qu'en apparence : libre de couper m*et*-ou ou m*e*-tou, l'auteur admet ici, par exception, cette rime intérieure moins complète sans « consonne d'appui » suivante (en breton comme en anglais et en allemand, on ne recherche pas la ressemblance des consonnes précédant la voyelle commune). La syll. m*e*- rime avec *eo*, qui pouvait se prononcer *e* à la façon de Tréguier, comme on l'écrivait quelquefois (voir le *Dictionnaire étymologique du breton moyen* qui suit mon édition de Sainte-Barbe, à l'article *en*). Au v. 1, il faut lire, au lieu de *aral*, *all*, mot qu'on n'avait pas l'habitude d'écrire alors, mais qui a toujours existé dans la langue (gaulois *Allo-broges*, gallois *allfro* exilé, bret. actuel *bro all* autre pays). Au v. 2 on peut supposer Da bout eff (*ou* vn ?) cordi*al* g*al*uet, pour qu'il soit appelé (un ?) cordial.

2. Lire *calonou* ; le premier *ou* (non diphtongué) est le seul indice ancien de la prononciation léonaise *kaloun* pour *kalon*.

3. Quatrains en alexandrins monorimes ; l'avant-dernière syll. fait écho à la syll. de la césure et, d'ordinaire, à une autre du second hémistiche. Le premier a souvent aussi sa rime intérieure, mais elle n'est pas obligatoire.

4. L'emploi systématique de l'apostrophe pour indiquer une voyelle disparue est une innovation orthographique de notre texte. On écrivait ordinairement *roen*, pour *roe (a)n* ; la *Grammatica Celtica*, 2e éd., p. 99, regarde

25 Je pose, certes, une autre raison
Pour qu'il soit surnommé cordial;
C'est celle-ci : parce que parmi nous
Son effet doit être, certes, par la raison,
Je trouve, enfoncé profondément
30 De bonne façon dans nos cœurs.

Division du livre.

Ce livre souverain, à chacun fortement
Parle des quatre fins tout à fait dernières
Qui au peuple du monde sont ordonnées expressément
Par Dieu, le roi du monde, bien sûr, et créateur universel.
35 Dans le premier point, sans faute, tu trouveras spécialement
Parler avec entière sûreté de la fin originaire
Qui est appelée sur terre et sur mer par tous, la mort corporelle ;
Cette fin-ci, personne ne la manque, en palais ou en château.
On arrive au second point, et l'on parle, certes,
40 D'une fin infinie ; croyez, ne doutez plus,
Qu'au plomb et à l'équerre on jugera les pécheurs ;
Par cette fin-ci, croyez-le vivement, votre visage doit passer.
En troisième lieu on verra et on entendra aussi
Les peines infernales, dans la demeure de punition (?) ;
45 C'est la fin à laquelle aboutiront
Ceux qui, dans le péché, voilà, terminent leur vie.

à tort cette forme comme une variante plus complète de *roe*, cf. *Rev. Celt.*, VII, 313, 314.

5. *En* est plutôt à lire *é*, bien que ce ne soit pas absolument nécessaire, comme on l'a vu au v. 15.

6. Imprimé *pechezriè* ; j'indique par un caractère italique cette notation de la nasale. L'absence d'une seconde rime intérieure en *ezr* est compensée par les syll. *ez* et *er*, d'autant plus que le *z* pouvait probablement déjà se supprimer dans la prononciation : cf. les rimes anciennes de di*ezn*es en *en*, et, dans les *Nouelou*, le double traitement de la première syll. de *guezren* qui rime tantôt en *ez*, tantôt en *er* (*Dict. étym.*).

7. Lire : ez guely hac ez cleny yuez, tu verras et tu entendras. *Leher* est nécessairement une faute pour *cleuher*.

8. Mot inconnu par ailleurs ; il fait penser au gall. *anghalledd* indiscrétion, de *anghall* indiscret, composé de *an-* privatif et *call* sage, prudent ; *calledd*, discrétion, mais ceci donnerait **ancalez*. Il est possible que le *g* soit doux, et que le mot soit parent du franç. *enjôler* (angl. *engaol* emprisonner). On verra plus loin (v. 1387, 2226, 2562, 2618) *geal* (2 syll.) geôle, prison (bret. mod. *geol*, *jol*, *sol* Grég.).

9. Lire *hiny* (variante rimant intérieurement à *fin*). *Ay* a deux syll., *a-i* ; il n'en a qu'une, au v. 53. Voir v. 96, 632, 1932, 2968.

Hac en peoare fyn, huy guelo terminaff [1],
An ty celestiel, so padel vhelaff :
Certen pe da heny, ez dleomp ny spiaff,
50 Goude fet an bet man, monet glan dianaff.
An re man peb amser, so fier peder rot :
Certen da pep heny, endan é chariot [2] :
Ha mar ho preder glan, ez ay buhan dan trot :
Dan gloar bed' en nary [3], gante y hep riot.
(f° 3) 55 Pan deu hon azrouant, cogant don tourmantaff,
An Quic, han drouc Speret, hac an Bet á credaff
Confat [4] an peder rot, á dleomp dan trot scaf [5] :
Han maru á IESV-Christ, maz ray dimp resistaff.

Chapitre I

De la mort corporele.

DA comps an poent quentaff, ez lauaraff afet,
60 Peheny en maru yen, da pep den ordrenet :
Ha na el gant nep den, bout certen sourprenet,
An pobl nobl ha comun, ef ho groa cahunet [6].
Try tra ara'n maru yen, da den mar en ezneu [7],
Mar quar é pridiry, en spaz maz edy beu [8] :
65 Ouz coufat en é stat, ez lauaro á dieu [9],
Dreizaff me guel en mat, nen deux pompat na teu [10].
An quentaff aneze, euelse á leaff,
Ez laqua pep heny [11], den em humiliaff,

1. La seconde rime intérieure est remplacée par une assonance (*-yn*, *-y-in-*) ; cette assonance eût pu, d'ailleurs, être une rime, *terminaff* se coupant à volonté term*i*- ou term*in*-, cf. v. 27.

2. Ce second hémistiche manque de rime intérieure ; il y a une assonance de end*a*-n à ch*a*-riot.

3. Variante de *bet nary*, et propre également au *Mirouer*. Si l'explication de *bet nary* proposée dans mon *Glossaire moyen breton*, 2e éd., 61-64, est exacte, cette variante est due à un remaniement par étymologie populaire (ou savante ?) d'après *bet*, *bede* jusque, avec l'article *beden*, qui serait, dans le *Mirouer*, *bede'n*.

4. Lisez *coufat* comme au v. 65, bien qu'il y ait eu plus tard des formes de ce genre, cf. *Gloss. moy. bret.*, 122-124.

5. La seconde rime intérieure est remplacée par une assonance (en *o*) ; de même au vers suivant, où l'auteur pour assoner en *i*, préfère *dimp* à *deomp*.

6. L'absence de la seconde rime intérieure est compensée par une autre en *a* ; le premier hémistiche a aussi une combinaison de rime et d'assonance (*obl*, *obl*, *om*).

Et dans la quatrième fin, vous verrez achever
La maison céleste qui est durable et suprême :
A laquelle, certes, nous devons espérer,
50 Après la vie de ce monde, aller purs et sans tache.
Ce sont, en tout temps, certes, quatre roues,
A chacun assurées, sous son char,
Et s'il les examine bien, il ira vite, à la course,
A la gloire éternelle avec elles, sans difficulté.
55 Quand vient terriblement nous assaillir notre ennemi :
La chair, et l'esprit malin, et le monde, je crois,
Nous devons, d'un mouvement prompt, nous rappeler les quatre roues
Et la mort de Jésus-Christ, pour qu'il nous fasse résister.

Chapitre I

De la mort corporelle.

Je le dis nettement, pour parler du premier point,
60 Qui est la mort froide, ordonnée à chaque homme,
Et qui ne peut par aucun homme, certes, être trompée :
Les gens, nobles et vilains, elle les enlève tous.
La mort froide fait trois choses à l'homme, s'il la connaît,
S'il veut la méditer, tandis qu'il est vivant :
65 En pensant à sa situation, il dira adieu (au monde) :
Par elle, je le vois bien, il n'y a orgueil qui ne se taise.
La première de ces choses, je le jure ainsi :
C'est qu'elle fait chacun s'humilier

7. Ce mot rimait intérieurement, tantôt en *ez*, tantôt en *en* (*Dict. étym.*, 287), cf. le futur *annauezo*, en prose, *Gloss. moy. bret.*, 48 ; voir v. 41, 1399.

8. Le premier hémistiche a une rime intérieure en *ar*, et une autre en *i*, qui est en même temps la rime intérieure du vers ; le second paraît compenser l'absence de cette rime par une autre en *az*. Mais *spaz* est une faute pour *spaç*, et le *ç* (*ts*) ne rimait ni à *z* ni à *s* ; voir *Rev. Celt.*, XI, 353-356, XV, 154, *Dict. étym.*, v. *acc*, *Gloss.* 15, *Notes d'étym. bret.* 121, 128, 247-256 (nos 70, 71, 124), etc. L'auteur a pu avoir en vue une prononciation *idy*, qu'on trouve dans les *Nouelou*. La forme *spas* du *Dict. étym.* vient d'une erreur de transcription. Cf. v. 535.

9. La rime intérieure du vers est redoublée au premier hémistiche, et remplacée au second par une double assonance (*la*-u*a*-) qui aurait pu être une rime, si l'on avait coupé *d dieu* comme il est orthographié ; voir v. 27, cf. plus loin v. 75.

10. On prononçait *na deu* ; cela n'empêchait pas la rime, cf. v. 3, 65, etc.

11. La variante *hiny* multiplierait les rimes intérieures du vers, mais l'auteur a pu préférer un système d'hémistiche à deux rimes et trois assonances : *-e a- -a e- e-*.

Ouz soingaff an danuez, peba'n deues [1] bezaff :
70 Ha plen pe en heny, ez duy da reduiaff.
An eil tra peheni á gra en special [2],
Da den perchen tensor, songaff maru corporal :
Eo dreizaff ne fiz [3] quet parfet en è metal,
Hac ez dispris enor, ha madaou temporal.
75 An trede á gra maru, da quement en aruez [4],
Eo ho ober contant, dre hoant ha carantez :
A ober Pynigen en glen, quent goufen dez,
Hac á gouzaff ancquen, do ren dan leuenez.
Touchant hac an quentaff, ez lauaraff affet,
(f. 3 v) 80 Compsou Sant Augustin, so dyn illuminet,
Doctor en sant ylis, pep guis hiny discret :
Hac á comps glan an maru, é bezaff garu meurbet [5].
Mar quar den pep heny, pridiry peur riel,
Penaux han cuff han garu, á deu da bout maruel [6] ;
85 Gouzuout ezeo certen an maru yen, ha nen guel,
Dreizaff ne compsaf cuff ez dlehe bout vuhel [7].
Oll ez dleomp gouzuout, ret eo quesout [8] outaff,
Hac ez edomp certen, ez duy don sourprenaff :
Ha ne ousomp an dez, maz dleomp finuezaff [9] :
90 Dre se lies effreiz [10], nos ha deiz so dreizaff.

1. Lire *deuez*, cf. *Dict. étym.* v. *eux* 2. L'*s* ne rime pas avec ces *z* qui répondent à *dd* gallois (*th* anglais doux).

2. Une seconde rime intérieure (en *a*) remplace celle en *i* qui manque au deuxième hémistiche ; de même plus loin, v. 74, etc.

3. Ce mot est écrit (à l'impératif) *fizi* dans Sainte Nonne et *fizy* dans les *Poèmes Bretons*, mais il compte pour une seule syllabe, que le second texte accorde avec *pynviz-ye* dans une rime non obligatoire. C'était en réalité *fizy* avec *z* doux *liquide* selon l'expression de Le Gonidec, voir *Rev. Celt.*, IX, 381. En supprimant la notation imparfaite de ce chuintement — peut-être pour une raison esthétique, comme quand V. Hugo supprime en vers le premier *e* de *Shakespeare* — l'auteur du *Mirouer* était d'accord avec celui du *Grand Mystère de Jésus*, qui écrit *disclaer*, déclare (dans les *Nouelou dyscler* il déclare, en van. *diskleri*, 3 syll.).

4. Le second hémistiche remplace la rime intérieure par une assonance en *a*, et une autre en *e*.

En pensant à la matière d'où il a l'existence,
70 Et à laquelle il sera entièrement réduit.
La seconde chose que fait spécialement
Penser la mort corporelle, à l'homme possesseur d'un trésor,
C'est que par elle, il ne se fie pas sérieusement à son métal,
Et méprise l'honneur et les biens temporels.
75 Le troisième effet de la mort sur tous ceux qui l'examinent,
C'est de les rendre contents, avec zèle et amour,
De faire pénitence sur la terre, avant la fin du jour,
Et de souffrir la peine pour les conduire à la joie.
D'abord et en premier lieu, je dis nettement
80 Les paroles de saint Augustin, qui est divinement éclairé,
Docteur dans la sainte Église, et de toute façon un sage,
Et qui dit bien de la mort, qu'elle est très dure.
Si un homme quelconque veut réfléchir tout à fait sérieusement
Que les doux et les durs sont mortels ;
85 Savoir que la mort froide est certaine et qu'il ne la voit pas,
Je le dis sans ménagement, par elle il devrait être humble.
Tous nous devons le savoir, il faut la subir,
Et nous sommes certains qu'elle nous atteindra :
Et nous ne savons le jour où nous devons finir :
90 Aussi y a-t-il beaucoup d'effroi, nuit et jour, à cause d'elle.

E. Ernault.

(*A suivre.*)

5. C'est l'antépénultième syllabe qui rime en *-aru*, et en *aff*, cf. d*ez*, qu*erz*-u ; priuil*aig*, mon*arch*y, rimes (nécessaires) citées, *Introd.* à Sainte Barbe, VII, et le v. suivant.

6. La seconde rime intérieure est formée par d*a* *v*out, écrit étymologiquement *da bout*. Voir v. 674, 1234 ; 2203, 3088 ; 643.

7. On prononçait *uvel*. Dl*e*-h*e*, deuxième rime intérieure, remplace celle qui manque.

8. Mal lu *quisout* au *Dict. étym.*

9. Ces deux vers n'ont pour seconde rime intérieure qu'une assonance en *e* ; cf. plus loin, v. 97, 99 (*u*), 102 (*a*), etc.

10. Lisez *esfreiz*, cf. v. 2097, 2822, 1362, 1657, 2371, etc. ; cet hémistiche a deux paires de rimes intérieures (*e* et *es*).

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire. — I. R. Thurneysen, *Handbuch des Alt-irischen.* — II. J. Gwenogvryn Evans, *The Black Book of Carmarthen, the White Book Mabinogion.* — III. Ifor Williams, *Breuddwyd Maxen.*

I

Rudolf Thurneysen. *Handbuch des Alt-irischen.* Grammatik, Texte und Wörterbuch, 2 parties, 1909, 582 et 100 p. Heidelberg, Carl Winter (Indogermanische Bibliothek, t. VI).

Jusqu'à ces derniers temps les langues celtiques étaient, faute de manuels, à peu près inaccessibles aux profanes. Elles n'étaient guère utilisées par les linguistes que pour l'étymologie, grâce à Whitley Stokes et à son *Urkeltischer Sprachschatz* ; et encore, le parti qu'on a tiré de ce livre ne fut-il pas toujours des plus heureux. Mais la phonétique et la morphologie, si originales, si compliquées aussi, restaient généralement négligées ; et l'on n'avait aucun moyen de vérifier commodément l'exactitude d'un changement phonétique ou même d'analyser correctement une forme verbale. Ce temps-là est passé. Depuis deux ans, les langues celtiques ont fait l'objet, coup sur coup, de manuels qui en rendent l'étude abordable. Entre tous, le dernier en date, signé de M. Thurneysen et consacré au vieil-irlandais, occupera la place éminente qui convient à la science et à l'autorité de son auteur. C'est d'ailleurs le plus complet, en ce sens que dans la description, il accorde une large place à la comparaison linguistique.

Conformément aux habitudes de la collection dont son livre fait partie, M. Thurneysen s'est en effet proposé de signaler, chemin faisant, tout ce qu'il y a d'indo-européen dans la langue irlandaise, et de marquer dans quelle mesure et par quels procédés ce fonds ancien de la langue a évolué. De là un exposé qui, pour être le plus souvent conduit sur le plan de l'irlandais lui-même, n'en retient pas moins tout ce que l'on peut savoir sur l'origine indo-européenne des sons et des formes. Ceux qui ont suivi depuis vingt ans et plus les minutieux travaux de M. Thurneysen dans les grandes revues scientifiques, comme la *Revue Celtique*, les *Indogermanische Forschungen* et notamment la *Kuhn's Zeitschrift*, savent quelle est la sûreté de sa méthode, l'exactitude de sa documentation. A la fois linguiste et philologue, spécialisé dans l'étude des langues occidentales, dont il a con-

tribué pour une large part à élucider les formations si obscures, il était admirablement préparé à écrire la grammaire comparée de l'irlandais. Aussi, toute la partie comparative de son Handbuch mérite-t-elle une attention particulière. Notamment dans les chapitres consacrés à la morphologie, la comparaison éclaire pas à pas l'histoire des formes, et d'une lumière souvent toute nouvelle. Telles pages sur la flexion pronominale (p. 266 et suiv.) sont des modèles d'érudition subtile et de finesse élégante ; et l'exposé du système du verbe apprendra beaucoup à ceux qu'intéresse le développement, parallèle sur bien des points, des langues italiques. Les étymologistes, préoccupés de faire l'histoire du vocabulaire celtique, auront aussi beaucoup à y glaner ; ils y trouveront plus d'une hypothèse nouvelle, vraiment séduisante, et surtout, ce qui vaut mieux qu'un rapprochement banal entre deux langues éloignées, une analyse toujours exacte et rigoureuse des formes. Bref, dans le dédale de la morphologie irlandaise, cet ouvrage sera le meilleur guide du linguiste.

Ce sera aussi pour le celtisant proprement dit le meilleur répertoire de la grammaire du vieil-irlandais. La description y est en effet d'une richesse incomparable, et qui épuise le sujet. Toutes les formes attestées dans la langue des vieilles gloses, ou peu s'en faut, sont ici mentionnées à leur place et, s'il y a lieu, discutées ; toutes celles en tout cas qui présentent quelque difficulté de graphie, d'interprétation, voire même de lecture, font l'objet d'une observation ou d'une note spéciale. Le lecteur a ainsi sous la main l'ensemble des questions que soulève le vieil-irlandais et des solutions qu'on en peut donner : une bibliographie très soignée permet à l'occasion de compléter l'exposé, toujours très bref dans sa précision. C'est surtout dans la partie consacrée au verbe qu'on peut apprécier les mérites du livre. Il n'existe peut-être pas de langue où les formes verbales soient plus déconcertantes en leur infinie variété, plus capables de dérouter et de rebuter un novice ; elles sont ici analysées et classées avec un soin minutieux, et l'auteur fait comprendre immédiatement l'opposition des formes orthotoniques et deutérotoniques ou l'altération qui résulte des diverses actions phonétiques. Pour les formes verbales de la vieille langue, l'ouvrage constitue un véritable dictionnaire. Même le moyen-irlandais, dans ses plus ancien recueils, comme le *Lebor na hUidre* ou le *Livre de Leinster*, est mis à contribution quand cela est nécessaire pour compléter un paradigme ou garantir l'authenticité d'une forme ; le *Glossaire* de Cormac, le *Félire* d'Oengus, le *Saltair na Rann* sont également çà et là utilisés, et l'on rencontre des renvois au *Compert Mougain* (p. 352), au *Liadain and Curithir* (p. 379) ou au *Circuit of Ireland* (p. 401), qui sont des textes moins familiers à bien des lecteurs.

La seconde partie du Handbuch est destinée aux exercices pratiques ; elle comprend d'abord un choix de textes (gloses de Würzbourg, de Milan, de Turin, de St-Gall, de Carlsruhe, fragment du Book of Armagh, sermon de Cambrai, échantillons de poésie), puis, comme supplément, un spécimen d'explication d'un passage du manuscrit de Wurzbourg, avec un abondant commentaire, qui sera fort utile aux débutants, et enfin un glossaire des mots du choix de textes.

Remarques et observations de détail.

I, p. 18, § 24. C'est une heureuse idée de vouloir distinguer dans l'écriture les fausses diphtongues des vraies en notant les premières *ái ói úi*, les secondes, *aí oí uí* ; mais cela s'accorde mal avec la graphie *áe óe áu ía úa*, qui représente de vraies diphtongues.

P. 44. Le mot *muin* « nuque » est rattaché à v.h.a. *mana*; l'étymologie proposée par M. Pedersen, qui compare gall. *mynydd*, dans sa *Vergl. Gramm.*, I, 33, paraît meilleure, étant donné surtout qu'il y a eu également en irlandais un mot *muine* « montagne », enregistré par O'Reilly. Cf. *Rev. Celt.*, XXX, p. 205 et ajouter le rapprochement de irl. *cnocc*, v.bret. *cnoch* « colline » et de v. angl. *hnëcca*, angl. *neck*, v.h.a. *nack*, all. *nacken*.

P. 48-49. Les graphies *tasgid* (de *toschid*), *taiscélud* (de *toscélud*) pourraient être dues au passage de *oi* à *ai* et rentrer par suite dans le cas du § 76 p. 47.

P. 66, l. 12. Malgré l'existence de *oas* « depuis que » dans L. U., 20 a 23, il est difficile d'expliquer *ós* Wb. 7 a 3 par *ó-as*, puisque la conjonction *ó* ne se construit pas relativement.

P. 70, l. 18. Le signe de longueur sur *moirb* ne peut-il s'expliquer comme dans *córp*, *órd*, *lósc* (§ 43, p. 30), où l'allongement de la voyelle est dû aux deux consonnes qui suivent ?

P. 103, § 169. L'exception relative aux datifs *cognd*, *foscud*, si exception il y a, s'explique aisément : le timbre *u* y est destiné à marquer le cas, comme dans les datifs *anduch*, *atrub*, *elluch*, *étrud*, *torud*, *tossuch*, etc., de *andach*, *atrab*, *ellach*, *étrad*, *torad*, *tossach*.

P. 113, § 185 b. Le passage de *sf* à *sp* dans *aspenad*, de *asfenim*, est un bel exemple de différenciation (cf. Meillet, *Mém. Soc. Lingu.*, XIV, 1 et suiv.).

P. 120. Faut-il considérer *deirbhæ* comme une simple faute de graphie, étant donnés les exemples réunis par Wh. Stokes (*Rev. Celt.*, XXIX, 270) de *bb* et *gg* pour *b* et *g* aspirés.

P. 125, l. 26. Le simple rapprochement de skr. *rátnam* et irl. *rét* (de **rentu-*) embarrassera bien des débutants, s'ils n'ont pas sous la main l'*Étymologisches Wörterbuch* de M. Uhlenbeck, qui leur apprendra que *rátnam* peut sortir de **rn̥ na* -.

P. 151, § 243, 2. L'exemple *nimmárilliud* est peu probant, puisqu'il s'agit de l'adjectif possessif, qui redouble souvent sa consonne dans la graphie parce qu'il est rebelle à l'aspiration (cf. Wh. Stokes, *K. Z.*, XXXVIII 468).

P. 156, l. 2. Ne pourrait-on comprendre comme s'il y avait : *is comthinól inna nóib asmberr tempul doib*, c'est l'assemblée des saints dont on dit le mot « temple » ?

P. 174, § 284. C'est par erreur sans doute que le gaulois *Eluontiu* est rangé parmi des datifs singuliers ; il passe d'ordinaire pour un nominatif, cf. *Rev. Celt.*, XV, 237 et XXVIII, 409.

P. 203. Le mot *anim* est donné avec raison comme un emprnnt au latin *anima*. Cette doctrine, déjà enseignée par M. Thurneysen, *Indog. Anz.*, IX, 48, n'est pas admise par tout le monde ; mais elle parait certaine. Il

n'est pas moins certain d'ailleurs que l'emprunt *anim* a dû subir l'influence d'un mot indigène, conservé dans mbr. *eneff*, pl. *anaoun*.

P. 207. Il était intéressant de comparer aux gén. pl. *aithre*, *bráithre* (Wb., 10 c 21) le latin *frātrium* attesté épigraphiquement *Corp. Inscr. Lat.*, V, 4430 et qui résulte d'une tendance analogue.

P. 260, § 431. Aj. *uassa* « au-dessus de lui » L. U. 63 a 20.

P. 281, l. 4. A propos de *inna leomain*, il fallait un renvoi à la page 188-189, où il est question des formes *na recte*, *na sothe*, qui rentrent sans doute dans le même cas.

P. 283, § 467, 1. C'est bien à l'addition de *hi* que l'article doit cette valeur d'antécédent, comme le prouve la curieuse phrase : *atarachtatar in maicc hi roślassa and* « se levèrent les garçons qui avaient été renversés là » L. U., 59 b 14, où *hi* marque nettement l'antécédent de la phrase relative. La valeur de *inti*, f. *indi*, est donc directement comparable à celle de got. *saei*, *sōei*, lat. *quī*, *quae* de **quo-ī*, **qua-ī*.

P. 291, l. 22. Lire VII, 77 ff.

P. 302, § 499. L'exemple Wb. 19 d 7 est peu probant ici, puisqu'il a été visé d'une façon générale à la page 301, § 498, 2, à propos de Wb. 16 d 4, 18 b 9.

P. 308. Il faut naturellement ajouter à la liste des mots qui se placent devant le verbe l'interrogatif *cia*.

P. 324, § 530. Le cas de *cocualae* « il entendit », *conaccae* « il vit », rappelle celui du français populaire « qu'il dit, que je lui dis, qu'il me dit », où le « que » finit par se souder à la forme verbale.

P. 361. Aj. de *lenaim* le subj. *lia-* (*-liad*, *Z. C. P.*, III, 249).

P. 372. On notera que M. Thurneysen maintient son explication ancienne du futur irlandais en *-f-*, qu'il sépare nettement du futur latin en *-b-*. En revanche, il abandonne, p. 402 (cf. déjà *KZ.*, XXXVII 96), l'interprétation fournie précédemment par lui (*K. Z.*, XXVII, 174 ; cf. Zimmer *K. Z.*, XXX, 221 et Pedersen, *Aspir.*, p. 160, § 136) de la forme *rofetar*, où il voyait un aoriste sigmatique analogue au sanskrit *avedisam* ; c'est maintenant pour lui un ancien parfait du type *véda* Foῖδα.

P. 393, § 683. De *daimid* « il accorde, il attribue » semble attesté un prétérit en *-t* dans *ni rodet dilgud derb* Salt. 6873. C'est la formation attendue, si *-dámair*, comme le suppose avec vraisemblance M. Thurneysen, est analogique de *-lámair*.

P. 447, l. 22. Le grec ἔρχομαι semble plutôt devoir être rattaché à *rccháti* et expliqué comme **er-sko-* (cf. Hirt, *I. F.*, XII, 228).

P. 472-473. En plus des formes *in-* (de ** eni-*) et *ind-* (gaul. *Ande-*), l'irlandais a dû hériter aussi d'une forme *ind-* comparable au latin *endo-*, *indu-*.

P. 474, l. 23. Ultérieurement la finale *-thu* s'est étendue à d'autres prépositions : *airthiu* L. U. 44 a 35, *erthu* R. Celt. X, 94, l. 4, au lieu de *erru* ; *fortho* L. U. 35 a 2, au lieu de *forru*. Cf. *airthib* L. L. 123 b 47, *estib* L. U. 31 b 12, *esti* (fém. sg.) L. U. 27 a 19, 46 a 17, etc.

P. 477. La préposition *oc*, *occ* (cf. irl. mod. *agam* « près de moi ») ne cor-

respond-elle pas plutôt à la préposition *ach* du gallois, dans *ach y law* « près de lui », m. à m. « près de sa main »?

P. 512, l. 5. Lire Wb. 1 b 19.

P. 514, l. 7 du bas. Lire *noberrthe* Wb. 11 c 13.

P. 524, § 917. Le verbe *baitsid* « il baptise » ne s'explique-t-il pas mieux comme un dérivé de *baithis* « baptisma » ?

II, p. 69. Le juron de Saint-Patrice *mo de brot* est compris comme une déformation d'un brittonique *min doiu braut* « beim Gott des Gerichts » ; c'est une très séduisante explication.

P. 84. Est-ce que la traduction « reich an Zeilen » ne dit pas plus que l'irlandais *linech*, qui paraît signifier simplement « réglé » ?

J. Vendryes.

II

J. Gwenogvryn Evans, *The Black Book of Carmarthen*, reproduced and edited. Pwllheli (issued to subscribers only). 1906, xlv–167 p. 8°.

Le même, *The White Book Mabinogion* : Welsh tales and romances reproduced from the Peniarth Manuscripts. Pwllheli (issued to subscribers only), 1907 (paru en 1909). xxix-312 p. 8°.

M. J. Gwenogvryn Evans aura rendu à la philologie galloise des services inappréciables. Il s'est imposé la tâche difficile et ingrate de publier les principaux manuscrits du moyen âge gallois, et il s'en acquitte avec une conscience digne de tout éloge. C'est à lui que l'on doit déjà, avec la collaboration de M. (depuis sir) John Rhys, l'édition du Red Book of Hergest, qui a fourni, pour la première fois, une base solide à l'étude scientifique du moyen-gallois : *the text of the Mabinogion and other Welsh tales from the Red Book of Hergest*, I, Oxford, 1887, II, Oxford, 1890 (cf. Revue Celtique, tome VIII, p. 192 ; t. IX, p. 283 ; t. XI, p. 504). En 1888, sous la signature de M. Evans seul, a paru *the Fac simile of the Black Book of Carmarthen, reproduced by the autotype mechanical process* (cf. Revue Celtique, t. IX, p. 297), et la même année, dans une collection de textes gallois à 1 s. 6 d., une reproduction de la traduction du Livre de Job, de 1588, sur laquelle on pourra consulter la Revue Celtique, tome XII, p. 295. En 1893, revenant pour une fois à la collaboration de M. John Rhys, M. J.-G. Evans a publié à Oxford *the Text of the Book of Lan Dâv reproduced from the Gwysaneg manuscript* (cf. Revue Celtique, tome XIV, p. 205). Depuis, il a signé seul une reproduction de la collection de proverbes publiée par W. Salesbury vers 1547 sous le titre de *Oll synnwyr pen Kembero* « Toute la pensée d'une tête galloise » (Bangor, Jarvis et Foster, 1905); et en deux gros volumes, formant trois parties, il a publié les résultats d'une minutieuse enquête sur les manuscrits en langue galloise (*Reports on Manuscripts in the Welsh language*, 1898-1902 ; cf. Revue Celtique, tome XIX, p. 343, et tome XXIV, p. 95). Voici maintenant qu'il entreprend, avec ses seules res-

sources, une collection de textes moyen-gallois, dont le programme comprend : the Black Book of Carmarthen, the Book of Aneirin, the Black Book of Chirk (or the Venedotian Code of the Welsh laws), the White Book Mabinogion, the Book of Taliessin, the Poetry in the Red Book of Hergest, the poetical works of Dafydd ab Gwilym, Dafydd ap Edmunt, etc., etc., en un mot l'ensemble des textes les plus importants au point de vue philologique et littéraire. Ce que sera cette collection, les deux premiers volumes publiés, à savoir le Black Book of Carmarthen et le White Book Mabinogion, peuvent en donner idée. L'auteur, qui pour plus de sûreté s'est fait son propre imprimeur, a réalisé de véritables chefs-d'œuvre typographiques; et, quant à l'exactitude, elle est garantie par l'excellence unanimement reconnue de ses précédentes publications. Trois des éditions seront d'ailleurs accompagnées de fac-similés photographiques (c'est déjà le cas du Black Book of Carmarthen), qui permettront au lecteur d'apprécier la conscience et la minutie de l'éditeur. « The method followed, dit-il dans sa préface au White Book, is that of reproducing the manuscript in all its details : character for character, word for word, space for space, line for line, column for column and page for page ». Et plus loin : « Letters or parts of letters, which are faint, and are therefore liable to be misread, have fine dotes placed under them ; those which cannot be read, either from the surface of the vellum having been rubbed, torn, or cut away, have a straight line placed under them ; and those which have been retraced by some later pen, in a way to make the original writing illegible, are indicated by a wavy underline. This method of visualising the exact state of the originals dispenses with a volume of Notes, which otherwise would have been necessary ». On peut juger par là de la difficulté du travail, mais aussi de l'importance du résultat obtenu.

L'édition du *Black Book of Carmarthen* n'est que la reproduction imprimée du facsimile publié, comme on l'a dit, en 1888. Mais cette reproduction, conforme aux principes qui viennent d'être énoncés (voir ce qui est dit en tête, p. XXXVI-XXXVII), est dans une certaine mesure une interprétation, en ce que d'abord elle comporte une solution des difficultés de lecture que présentent certains passages et qu'ensuite elle est accompagnée d'une copieuse introduction et de notes explicatives ou critiques. Pour apprécier l'utilité de cette publication, il suffit de lui comparer l'édition du Black Book par F. Skene dans ses *Four Ancient Books of Wales*, t. II, Edimbourg, 1868, la seule jusqu'à présent à laquelle on pût se référer. Il n'y a pas une page de l'édition de Skene qui n'offre un bon nombre de méprises et de fausses lectures. L'introduction de M. J.-G. Evans traite du contenu des poèmes, qui est à la fois mythologique, religieux, historique et littéraire. Elle est précieuse pour l'interprétation du texte, dont la difficulté ne vient pas seulement de la langue, mais encore du sujet, rempli d'allusions de tout genre : et elle contribue à donner déjà une idée exacte des caractères très variés du recueil. Les notes qui suivent le texte comportent d'abord une énumération des formes du verbe substantif, de ses composés et des verbes irréguliers les plus importants (p. 109-112, suite à la p. 157). Sous le nom de palaeo-

graphical notes (p. 113-140) vient ensuite une abondante liste de corrections variées. M. J.-G. Evans les a soumises au contrôle du professeur J. Morris Jones et du regretté J. Strachan; celui-ci lui en a indiqué quelques-unes, en partie inspirées de M. J. Loth (v. p. XLI n.). Les lecteurs de la Revue Celtique apprendront ainsi avec intérêt qu'un grand nombre des conjectures proposées par M. Loth, dans son article du tome XXII, p. 438, se sont trouvées vérifiées par la lecture du manuscrit. Ainsi : p. 9, l. 12 *cathyr* ; p. 10, l. 6 *kygor hygneid*; p. 16, l. 4 *kyuryssus wyw* ; p. 58, l. 14-15 *a lledrad a divahaur, guared guydi guaeth*; p. 60, l. 10 *digiuysei*, l. 14, *in un wet* et *kyurisset*; p. 61, l. 9 *kywruit*, l. 12, *tlus*; p. 68, l. 11 *tavue* ; p. 69, l. 15 *y mae run ryuel afwy* ; p. 86, l. 8, *tretheis*. Sur plusieurs points, dans ses corrections au texte, M. J. Loth s'est rencontré avec M. J.-G. Evans ou a été suivi par lui ; ainsi : ad 44, 10 *y owin iti* (Evans, p. 121); ad 49, 11 *yscuid* (p. 123); ad 55, 15 *o gyfranc* (p. 125) ; ad 60, 1-2 *kein* (p. 127); ad 67, 6 *cnud* (p. 129) ; ad 69, 10 *bradaucbrid* (p. 131); ad 86, 3 *uut* (= *bud*, p. 134); ad 92, 8 *uchein* (p. 136), etc. En revanche, M. Evans se sépare de M. Loth sur certains points ; ainsi ad 55, 16 il propose *ar war ac ar kychuin* (Loth, *ar warr a char kychuin*), et ad 68, 2 *kecin* (Loth, *kevin*). Plusieurs corrections proposées par M. Loth ont été négligées : ad 67, 3 *blyn wy bysset* ; ad 70, 4 *imyoled* ; ad 101, 11 *nu rythwelas*[1] ; ad 102, 5 *a m'eteu*; ad 107, 8 *briwei calch mab lywarch hen* ; de même l'interprétation du vers *na chlat de redkir nac isti winuy* (59, 7) donnée par M. Loth, p. 442, n'est pas mentionnée. Enfin, il a échappé à M. Evans que le poème de la page 82 sur l'éternuement a été étudié et traduit par M. Loth dans Mélusine, tome IV, p. 62, et celui de la page 106 sur Seithenhin dans la Revue Celtique, tome XXIV, p. 349. L'ouvrage se termine par un index des noms propres de lieux et de personnes, auxquels sont joints quelques noms communs qui s'y rapportent.

Cette brève analyse suffit à montrer l'importance de l'édition de M. Evans, qui servira nécessairement de base à tout travail ultérieur sur le Black Book of Carmarthen.

L'édition du *White Book* a peut-être une importance plus grande encore. Ce qui fait l'originalité de cet ouvrage, ce qui en rend aussi, il faut bien le dire, la pratique au premier abord un peu déconcertante, c'est que l'auteur a voulu faire à la fois une reproduction diplomatique de manuscrit et une édition de texte. Le White Book, c'est le fameux manuscrit n° 4 de la collection Peniarth (cf. *Revue Celtique*, XXX, p. 322), qui contient en partie les mêmes textes que le Red Book of Hergest, mais d'une façon moins complète, par suite de divers accidents qui l'ont endommagé. Suivant la méthode qu'il s'est imposée, M. Evans reproduit la disposition exacte des pages et des colonnes du manuscrit ; mais il en complète les lacunes au moyen du Red Book, si bien que tel récit, comme le *Breudwyt Ronabwy*, qui manque dans le White Book, figure intégralement dans cette édition d'après le texte du Red Book; il en est presque de même pour le *Kyfranc*

1. Cf. toutefois *Revue Celtique*, XXIX, 16, et ci-dessus pp. 31 et 47.

Llud a Llevelis, dont le White Book n'a conservé qu'une page. Mais ce n'est pas tout ; en reproduisant le texte du Red Book, l'auteur l'a découpé en colonnes de manière à lui donner la disposition que devait avoir le texte aujourd'hui absent du White Book : on imagine quel travail de patience il s'est imposé pour obtenir ce résultat. Enfin, ayant trouvé dans quatre autres manuscrits de la collection Peniarth (les numéros 6, 7, 14 et 16) des fragments se rapportant aux récits du White Book, il les a joints à l'édition de ce dernier tantôt en les intercalant au milieu du texte, avec une pagination spéciale, tantôt en les rejetant à la fin.

Pour faciliter l'usage du volume, nous donnons ci-dessous une table de concordance en énumérant les textes dans l'ordre où les présente le Red Book of Hergest.

Pwyll penndevic Dyvet R. B., p. 1-25 = W. B., col. 1-38.

Branwen merch Llyr R. B., p. 26-43 = W. B., col. 38-61. Aux col. 279-280, figure en outre un fragment, emprunté à Pen. 6 part I et correspondant à R. B. 36, 25-38, 18.

Manawyddan vab Llyr R. B., p. 44-58 = W. B., col. 61-81. Aux col. 281-282, figure en outre un fragment, emprunté à Pen. 6 part I et correspondant à R. B. 40, 20-51, 9.

Math vab Mathonwy R. B., p. 59-81 = W. B. col. 81-111.

Breudwyt Maxen Wledic R. B., 82-92 = W. B. col. 178-191. Aux pages 90 *b*-94 *b*, figure en outre un fragment, emprunté à Pen. 16 et qui comprend les trois quarts du récit jusqu'à R. B. 89, 24.

Kyvranc Llud a Llevelis R. B., 93-99. W. B. n'a que la première page du récit, col. 191-192 = R. B., 93-94, 14. Pour le compléter, l'auteur a reproduit ici le texte de R. B.

Mal y kavas Kylhwch Olwen R. B., p. 100-143. W. B. n'a également que la première partie du récit, col. 452-488 = R. B. 100-128, 11. Pour le compléter, l'auteur a reproduit le texte de R. B.

Breuwdyt Ronabwy R. B. 144-161. Ce récit manque dans W. B. Les col. 201-223 reproduisent le texte de R. B.

Chwedyl iarlles y ffynnon R. B. 162-192. W. B. est incomplet et ne comprend que deux fragments, col. 225-232 et 249-256, correspondant respectivement à R. B. 163, 17-169, 21 et 182, 10-188, 23. Le reste est complété par le texte de R. B.

Peredur ab Efrawk R. B. 193-243 = W. B. 117-178. Il y a en outre deux fragments, l'un de Pen. 7, aux col. 291-312, correspondant à R. B. 195, 18-232, 6, l'autre de Pen. 14 aux col. 286-290 correspondant à R. B. 193-202, 17.

Chwedyl Gereint vab Erbin R. B. 244-295 = W. B. col. 385-451. Il y a en outre trois fragments : un, de Pen. 6, part IV, aux pages 204^{b}-225^{b} (fin page 254) = R. B. 261, 19-295 ; et deux de Pen. 6, part III, aux pages 283-284 et 285 correspondant respectivement à R B. 280, 21-282, 18 et 294, 7-295.

Le texte du White Book (Pen. 4) est d'environ 120 ans plus ancien que celui du Red Book, et il a sans doute servi de base à ce dernier (v. p. viij). Il offre donc un intérêt de premier ordre aux philologues pour établir le

texte et aux historiens de la littérature pour déterminer la formation des récits qu'il contient. Miss Mary Rh. Williams l'a récemment utilisé avec succès en étudiant la composition du roman de Peredur (*Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*, Paris 1910, thèse de doctorat d'Université) ; nul doute qu'il n'encourage de nouveaux travailleurs à étendre cette étude aux autres textes. Au point de vue de la langue, il renferme un grand nombre de formes anciennes, qui attestent que le copiste du Red Book a rajeuni le texte qu'il copiait. Ainsi, pour prendre un exemple caractéristique (cf. J. Loth, *Rev. Celt.*, XXIX, 1 et suiv.), l'emploi du préverbe *ry* est plus répandu dans le White Book que dans le Red Book : *ry welsei* col. 9, 20 (*gwelsei* RB, 6, 17) ; *ry dodet* col. 24, 6 (*a dodet*, RB 15, 16) ; *a ry wnathoed* col. 30, 4 (*a wnathoed* RB 19, 21) ; *ry golli* col. 117, 35 (*kolli* RB 194, 1) ; etc. Le White Book conserve souvent des archaïsmes que le Red Book a perdus : *kehynt* col. 103, 4 (*keffynt* RB 75, 9), *dalho* col. 72, 2 ; 103, 36 ; 110, 35 (*dalo* RB 51, 29 ; 75, 29 ; 81, 2) ; *dygywys* col. 67, 2 (*dygwydawd* RB 48, 11), *a gyrchwys* col. 69, 35 (*a gyrchawd* RB 50, 16), etc., si toutefois il ne s'agit pas dans ce dernier cas d'une distinction dialectale.

Parmi les manuscrits que M. Evans a utilisés dans son édition du White Book, deux au moins méritent une mention spéciale : Pen. 6 et Pen. 16, qui sont certainement plus anciens tous deux que Pen. 4. Les fragments du premier, édités p. 279-282, sont rapportés par l'auteur (p. xj) aux environs de l'année 1235 ; l'orthographe en est de fait assez archaïque (ainsi *enys*, p. 280, l. 2, l. 14 = *ynys* WB 53, 18 ; 54, 5 ; RB 37, 22 ; 38, 6). Que dire de Pen. 16, ou l'on rencontre des formes comme *amperauder* 90 *a* 1, 91 *b* 28, 94 *a* 33, *b* 2, *diwyrnaut*, 94 *b* 2, *dywaut* 94 *a* 9, *kerdus* 90 *a* 9, 91 *b* 30 ou *kyscus* 90 *a* 28, *endi* 91 *a* 5, 94 *a* 35. etc ? Le Black Book of Carmarthen connaît la finale *-us* (*bendigus* par exemple 36, 1), mais déjà dans ce manuscrit on a le mot *ameraudur* 72, 9. Pen. 16 conserve généralement le groupe *-nt* à la finale : *doethant* 92 *b* 3 (*do ethan* RB) *deffrynt* 90 *a* 10, 11, *dyffrynt* 90 *a* 30 (RB et WB ont les trois fois *dyffryn*), alors qu'il y a déjà flottement dans BBC (*aethan* 6, 9 ; *deuthan* 2, 8 et *deuthant* 46, 6 ; *diffon* 60, *b* ; *daruuan* 6, 11 et *darwant* 46, 3 etc.).

Comme on le voit par ces exemples, l'utilité de la publicatiou du White Book est considérable. Il faut féliciter M. Evans de l'avoir entreprise et lui souhaiter de mener également à bonne fin les éditions si variées qu'il a inscrites à son programme. Tous les philologues qui s'intéressent aux textes gallois du moyen âge pour la grammaire, la littérature, l'histoire, se reconnaîtront ses obligés ; et ce sera la gloire, et aussi la meilleure récompense, de cet infatigable et consciencieux travailleur.

J. Vendryes.

III

IFOR WILLIAMS, *Breuddwyd Maxen*, gyda rhagymadrodd, nodiadau a geirfa lawn (le Songe de Maxen, avec introduction, notes et glossaire complet). Bangor. Jarvis et Foster, 1908, XXII-48 p., in-12. 9 d.

Il convient de saluer avec sympathie l'apparition de ce petit volume. Ce n'est pas qu'il soit parfait de tout point — on s'en apercevra aisément aux critiques qui suivent — ni même qu'il ait rien de bien original. Le *Songe de l'empereur Maxen*, qui excitait à juste titre l'admiration de Renan, a été souvent déjà publié ou traduit ; le texte de M. Ifor Williams est simplement copié du Red Book of Hergest, publié en 1887 par MM. Rhys et J. G. Evans, et ses notes portent souvent la signature — et la marque — du professeur J. Morris Jones. Mais c'est un essai sérieux, fait en Galles même, pour éditer et commenter un texte moyen-gallois et mettre pratiquement à la portée des étudiants les résultats de la science. Un pareil essai mérite d'autant plus d'être encouragé que l'auteur annonce comme devant suivre prochainement des éditions de *Lludd a Llefelys* et des *Pedeir Cainc y Mabinogi*. Grâce à M. Ifor Williams, dont la jeunesse autorise tous les espoirs, il est ainsi permis de prévoir en Galles un développement de la philologie du moyen-gallois.

L'ouvrage débute par une introduction relative aux sources et à la formation du *Songe de Maxen*. On y trouve quelques idées justes, à côté de détails inutiles et d'hypothèses inexactes. M. Ifor Williams n'a pas mis suffisamment en lumière le caractère très particulier du *Songe de Maxen*, comparé aux quatre premiers Mabinogiou d'une part et d'autre part aux romans du cycle arthurien. C'est un joli exercice de composition littéraire dont l'auteur, qui n'était pas dépourvu de talent, a fait œuvre d'imagination en combinant plusieurs traits empruntés à l'histoire. Il est également puéril de chercher les sources de son récit dans des traditions populaires et de lui attribuer la valeur d'un témoignage historique,

Les notes de M. Ifor Williams sont abondantes et variées, et le lexique contient lui-même bon nombre d'observations instructives. La forme en est généralement claire et le sens exact. Quelques-unes cependant laissent à désirer à la fois pour l'exactitude et pour la clarté. Il est vraiment insuffisant de dire p. 23 (ad 8, 7) du suffixe *-ha-* de dénominatif qu'il est « for older *-ag-* », et p. 42 du mot *mal* qu'il est « formed by analogy from *fal*, *yfal*, *hafal* ». P. 16 (ad 1, 14) l'explication donnée pour *buwch* se heurte à l'existence de *buoc'h*, *bioc'h* en breton ; si ces dernières formes admettent la même explication, il fallait en tout cas citer le breton. P. 40, dire que *heb* « dit-il » est apparenté au latin *sequor* résulte, il faut l'espérer, d'une simple bévue.

L'auteur ne paraît pas avoir en phonétique des notions très sûres. Que signifie par exemple, à propos du pluriel *breichrwyfeu*, p. 18 (ad 3, 17) cette note que « the *f* is a trace of the mutated *g* » ? L'accent intervient trop souvent, et là où il n'a que faire ; il sert à expliquer p. 15 (ad 1, 9) l'*h* initial

de *hugeint*, et p. 41, celui de *hun* ! Ailleurs, p. 21 (ad 5, 22), c'est par l'accent qu'est expliqué le *t* de *crwytraw*, de *etrych* et de *rytyeu* (cf. p. 16, ad 2, 4). La terminologie grammaticale de M. Ifor Williams prête à quelques critiques : pour désigner le prétérit, il se sert couramment du mot *aorist*, qui n'a de sens que dans une langue comme le sanskrit ou le grec. Par une extension abusive des termes de la grammaire latine, il distingue en gallois des génitifs (p. 14, l. 39) ou des ablatifs (p. 16, *yfory* ablatif de temps !) ; ce que rien ne justifie. Que dire de l'emploi qu'il fait du mot supin ? P. 15, à propos de *aeth*, il tire *daeth* « from *do-act*, the supine stem of *ag-*, cp. Lat. *ago*, *actum* » ; alors qu'il s'agit tout simplement d'un ancien prétérit en *-t*, analogue à irlandais *-acht*, et qui n'a naturellement rien à faire avec le supin *actum*. — Parfois les notes ne sont pas suffisamment développées ou pèchent par omission. Ainsi p. 42, le mot *modrwy* est exactement interprété, mais il ne suffisait pas d'ajouter *bawd-rhwy* entre parenthèses pour éclairer l'histoire du mot ; il fallait dire que *mawd* (*mod-*) est la forme régulière (cf. breton *meud* « pouce », arménien *matn* « doigt ») et primitive (cf. *maut* en vieux-gallois ; Pedersen, *Vgl. Gramm.* I, p. 134-135). P. 44, il ne suffisait pas non plus de rapprocher lat. *patior* du verbe *peidio* sans un mot d'explication ; le verbe gallois est-il un emprunt latin ? cf. Loth, *Mots Latins*, p. 194. Et p. 16 (ad. 2, 6), il eût été bon de dire que *prif* « principal » était emprunté au latin *prīmus*. P. 16 (ad 2, 11), on pouvait donner la raison de la différence qui existe entre le comparatif *tegach* et le superlatif *teckaf* ; c'est que dans le second cas le suffixe était *-haf* (de **-samo*) , cf. ce qui est dit p. 22 (ad 7, 16) de l'assourdissement des sonores au subjonctif. P. 18 (ad 3, 26), à propos de l'équatif il fallait renvoyer à J. Loth, *Rev. Celt.*, XVIII, 392. P. 28 (ad 11, 6), il eût été bon d'expliquer *peunydd*, *beunydd* ; cf. J. Strachan, *Introduction*, p. 22, § 25. — P. 16 (ad 2, 2), noter que *ermoed* figure aussi dans le Red Book : *ny ry giglef i eirmoet*, p. 113, 11 ; *ac ny weleis yrmoet y gyfryw*, p. 245, 20. P. 24 (ad 8, 28), sur le sens des mots *cowyll* et *agweddi*, voir d'Arbois de Jubainville, *la Famille celtique*, pp. 132 et 142 : le premier désigne le douaire donné par le mari à la femme, le second la dot donnée par le beau-père au gendre. P. 33, *berneist* n'est pas la deuxième personne singulier du présent, mais bien du prétérit ; lire *brawt*, 11, 1 et *brodyr*, 10, 14. P. 38, *elhei* et *elhynt* sont des imparfaits du subjonctif, comme l'*h* l'indique ; lire *erchi* au lieu de *erehi*. Ces menues taches disparaîtront aisément lors d'une seconde édition.

Ce qui laisse le plus à désirer dans l'ouvrage de M. Ifor Williams, c'est le texte lui-même. Non pas que l'auteur ait mal copié le texte du Red Book of Hergest, qu'il a pris pour base ; à part une phrase sautée (p. 6, l. 24-25 : *ac y doethant y ynys prydein, ar ynys y gerdassant*), la transcription est parfaitement correcte. Mais c'est une vraie malchance pour son édition que d'avoir précédé de quelques mois la publication du White Book de M. J. G. Evans, dont il est rendu compte plus haut. *Le songe de Maxen* y apparaît dans deux manuscrits : l'un, Peniarth 4, fournit un texte très peu différent de celui du Red Book ; mais l'autre, Peniarth 16, remarquablement archaïque (cf. ci-dessus, p. 110), présente un grand nombre de variantes intéressantes et utiles. Il substitue d'abord fréquemment des formes flexionnelles plus

anciennes à celles du Red Book. Parfois aussi il ajoute çà et là des mots ou membres de phrase qui complètent heureusement le sens (par exemple p. 3, l. 12 *rudem a gwenem* ; p. 4, l. 23 après *ryngtaw a Ruvein*, et p. 5, l. 26, après *y wreic vwyaf a garei*). Souvent enfin, il fournit un sens beaucoup plus satisfaisant : ainsi, p. 2, l. 17, il faut lire suivant Pen. 16 : *a gwedy y kerdei traws yr ynys o'r mor pwy gylydd, yn yr ymyl eithaf o'r ynys y gwelei vynyded*. . . , ce qui indique qu'on doit au moins mettre une virgule avant *kymmen* (l. 19), dans le texte du Red Book. P. 3, l. 20-22, le texte de Pen. 16 donne comme sens : « il avait une baguette d'or en la main et avec des scies d'acier il taillait de cette baguette les cavaliers du jeu d'échecs » : c'est évidemment le bon. D'après la note de la page 16, on voit que M. Ifor Williams a été tenté de corriger *sef a wnaeth y weisson seuyll kastelln* (p. 1, l. 17) en *sef a wnaeth y veisson ysteuyll kastelln* ; pourquoi n'a-t-il pas osé introduire cette correction dans le texte ? Elle était tout indiquée par l'expression *gwas ystauell* de la p. 5, l. 3, et Pen. 16 prouve qu'elle était nécessaire. Ce même Pen. 16 justifie la traduction donnée par M. Loth pour le passage 9, 6, où le texte du Red Book porte *ac y ducpwyt egweryt Ruuein yno* (*ac y ducpwyt gweryt Ruuein hyt yno* Pen. 16) ; la note de la page 25 et la critique qui y est adressée à M. Loth deviennent par suite sans objet.

Cette liste pourrait être allongée ; on s'abstiendra de le faire ici, puisque M. Ifor Williams ne peut être rendu responsable des erreurs du texte qu'il copiait. Sans vouloir diminuer les mérites très réels de son édition, on n'a signalé les variantes ci-dessus qu'afin de montrer une fois de plus l'importance des manuscrits de la collection Peniarth et conséquemment l'utilité de premier ordre de la publication de M. J. G. Evans.

J. Vendryes.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Sir John Rhys, All around The Wrecin. — II. De la Ville de Mirmont, L'astrologie chez les Gallo-Romains. — III. Onésime Reclus, Atlas de la France illustré. — IV. Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine, t. II. — V. Salomon Reinach, Répertoire de reliefs grecs et romains, tome Ier, les ensembles. — VI. R. Stewart Macalister, The memorial Slabs of Clonmacnois. — VII. Camille Jullian, Histoire de la Gaule, t. III, la conquête romaine, les premières invasions germaniques. — VIII. Lettre de M. Guieysse, député du Morbihan au ministre de l'Instruction publique. — IX. Irische Texte, t. IV, 2e livraison. — X. School of Irish Learning.

I

Nous avons reçu de Sir John Rhys une fort intéressante brochure de 62 pages in-8o, extraite du t. XXI de *Y Cymmrodor* qui ne nous est point encore parvenu. Elle est intitulée *All around the Wrecin*, c'est une promenade savante à la colline dite The Wrecin, et autour de cette colline qui est située dans la partie septentrionale du Pays de Galles au comté de Salop, autrement dit Shrospshire, à peu de distance à l'est du bourg de Wroxeter, l'antique *Viro-conium*, Οὐιροκόνιον de Ptolémée, II, 3, 11 [1], ville des *Cornavii*. *Viro-conium* est dérivé de *viro-cones*, « chiens [de garde] des hommes », nominatif pluriel d'un nom d'homme qui est en irlandais *Ferchu* = *Viro-cu* au nominatif singulier, *Ferchon* = *Viro-cunos* au génitif singulier [2], *Gur-ki* dans le *Cartulaire de Redon*, p. 326, et avec une notation plus archaïque *Gurcu* dans le *Liber Landavensis*, édition de M. Gwenogvryn Evans, p. 190. Les Celtes avaient des chiens de guerre, *ár-chu* au nominatif singulier, *ár-choin* au nominatif pluriel en irlandais. Il n'est pas seulement question d'eux dans les textes irlandais, Strabon et Orose en parlent [3], comme le *Táin bó Cúalnge* [4]. Un de ces chiens en Irlande était le

1. Cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 1131 ; t. III, col. 379.
2. Cf. E. Windisch, *Táin bó Cúalnge*, lignes 2893, 2914.
3. Strabon, l. IV, c. 5, § 2 ; Orose, l. V, c. 14 : cf. *Cours de littérature celtique*, t. VI, p. 56.
4. Édition d'E. Windisch, lignes 1003, 1007, 1008, 1019, 1025, 1028, 1037, 1038, 1935, 2612, 3977.

protecteur de tout un canton, dont, la nuit, quand cet animal était lâché, personne n'osait s'approcher [1]. Les chiens de police du XXe siècle sont une tardive résurrection de ces chiens celtiques. De là le nom de « chiens [de garde] des hommes », *Viro-cunes*, porté par une fraction des *Cornavii*; est à comparer le nom de « chien de Culann » *Cû-chulainn*, porté par le demi-dieu irlandais, fils du dieu *Lugus*, et de la sœur du grand roi Conchobar.

Un peu à l'est de Wroxeter, l'ancienne capitale des *Viro-cunes*, se trouve The Wrecin dont le nom au moyen âge paraît avoir été *Din-lle Urecon*, forme conservée dans le *Red Book of Hergest* [2], et qui est la traduction en gallois d'un primitif *Lugu-dunon Virocunon*; *Lle* tient lieu d'un plus ancien *Llew* = *Lugu-* On sait que *Llew* fut, dit-on, quelque temps changé en aigle [3]. C'est la légende galloise. Cet aigle à Lyon, un autre *Lugu-dunon*, était devenu un corbeau; on supposait que le premier terme du nom de *Lugu-dunon* voulait dire corbeau [4].

Non loin de The Wrecin, toujours dans la région septentrionale du pays de Galles, s'élève le pilier d'Eliseg, paroisse de Llan Dyssilio en Denbighshire; sur ce pilier on lit une inscription aujourd'hui fort mutilée, qu'au commencement du IXe siècle fit graver en l'honneur d'Eliseg son arrière-petit-fils Concenn. On peut consulter sur cette inscription Lhuyd, *Archaeologia Cambrensis*, 1707, p. 229, col. 3; Hübner, *Inscriptiones Britanniae christianae*, 1876, nº 160; Westwood, *Lapidarium Walliae*, 1876-1879, p. 199-200; Anscombe, *Archiv für celtische Lexicographie*, t. I, 1900, p. 513, 514. Lhuyd n'avait publié qu'une partie de la portion de l'inscription encore lisible de son temps, mais il avait fait une copie complète qui se trouve à Londres au British Museum, *Harleian Collection*, nº 3780. Sir John Rhys donne un fac-similé photographique de cette copie, dont ensuite il cherche à combler les lacunes.

Le Concenn du pilier d'Eliseg se trouve aussi dans une inscription de la région méridionale du pays de Galles, à Trallwng, près de Brecon en Brecknockshire. On peut consulter sur elle Westwood, *Lapidarium Walliae*, p. 262, et Sir John Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, 2e édition, 1879, p. 384.

Concenn = *Cuno-quennos*, veut dire « tête de chien », c'est un nom propre irlandais et non point gallois, car *quennos* devient *pen* en gallois. Ainsi le pilier d'Eliseg et l'inscription de Trallwng sont des monuments de

1. Édition d'E. Windisch, lignes 1003-1005.

2. Skene, *The four ancient Books of Wales*, t. I, p. 458; t. II, p. 288; Stance LXXX du morceau LXIII qui est le nº XVI du *Book of Hergest*.

3. J. Loth, *Les Mabinogion* dans le *Cours de littérature celtique*, t. III, p. 148-150. J. Rhys et J. Gwenogvryn Evans, *The Text of the Mabinogion, from the Red Book of Hergest*, p. 77-79. Lady Charlotte Guest, *The Mabinogion*, III, p. 211-213, 245-248.

4. Pseudo-Plutarque, *De fluviis*, VI, 4; cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 307; *Revue Celtique*, t. XXVI, p. 129.

la domination irlandaise dans le Pays de Galles. Cette domination commença par l'établissement des Dessi chez les *Demetae*, c'est-à-dire dans la région sud-ouest du Pays de Galles [1], sur laquelle on peut consulter le § 11, p. 112, 113, du texte irlandais qui raconte l'expulsion des Dessi, texte publié par M. Kuno Meyer dans *Y Cymmrodor*, t. XIV, 1901, p. 101-135 [2]. Cet établissement des Dessi dans le Pays de Galles date du IIIe siècle de notre ère ; il eut pour effet la conquête d'une grande partie du Pays de Galles par les Irlandais qui y dominaient encore tant au nord qu'au sud au commencement du IXe siècle. Le Concenn du pilier d'Eliseg et de l'inscription de Trallwng paraît identique au roi du pays de Galles appelé Cincen, Chengen, Cinan, Kenan, dans les *Annales Cambriae* en 814 et en 816, p. 12 de l'édition donnée en 1860 par John William ab Ithel. Cela n'empêchait pas qu'il n'y eût des Gallois indépendants du joug irlandais et une dynastie royale galloise, celle des descendants de Cunedda [3].

II

Le fascicule VII de la *Bibliothèque des Universités du Midi* consiste en un mémoire de M. de La Ville de Mirmont, professeur à la Faculté des lettres de l'Université de Bordeaux, sur *l'astrologie chez les Gallo-Romains*. L'auteur y établit que l'astrologie chez les Gallo-Romains était d'origine gréco-romaine. Les Celtes, avant la conquête romaine, ignoraient l'astrologie.

Nous regrettons de voir le savant auteur lire *ovates* le οὐάτεις de Strabon, nominatif pluriel d'un celtique *uātis, vātis*, en latin *uātēs, vātēs* [4]. Nous ignorons pourquoi il écrit Velleda avec deux *l* au lieu de *Veleda*. Suivant nous il se trompe en faisant de cette femme célèbre une druidesse. Veleda, prononciation germanique de *Veleta*, est le féminin de *veles, veletos*, un des deux noms qui désignait le groupe de savants et devins irlandais appelés οὐάτεις par Strabon [5]. Veleda veut dire voyante [6].

III

L'*Atlas pittoresque de la France*, dirigé par M. Onésime Reclus et dont la première livraison, concernant les deux départements de l'Ain et de l'Aisne, vient de paraître chez MM. Attinger frères, 2, rue Antoine-Dubois, sera

1. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. I, col. 1264.
2. Cf. *Rawlinson*, B 502, édité par M. Kuno Meyer, p. 131-133.
3. Cf. Sir John Rhys, *The Welsh People*, 1906, p. 120, note 1, qui met Cunedda au Ve siècle de notre ère.
4. Walde, *Lateinisches etymologisches Woerterbuch*, 1906, p. 650 ; cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. III, col. 126.
5. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. III, col. 145.
6. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 276-277.

plein d'intérêt pour les personnes qui s'occupent de l'architecture du moyen âge et de la Renaissance ; ils y trouveront en grand nombre des figures reproduisant les monuments de ces deux époques. Les représentations de monuments plus anciens y sont plus rares. Nous signalerons dans le département de l'Aisne : 1° le dolmen d'Arcy-Sainte-Restitute, p. 41 ; 2° celui de Vaurezis, p. 43. Quant au premier nous ignorons pourquoi M. Onésime Reclus considère ce monument comme une pierre de justice. Dans le même département, nous mentionnerons en troisième lieu le menhir de Bois-les-Pragny, p. 31 ; 4°, 5°, 6°, les maisons souterraines ou grottes de Paissy, p. 30 ; de Glennes, p. 40 ; de Muret-les-Croutes, p. 41 ; 7° le tumulus de Pontin, p. 39.

Le département de l'Ain ne nous offre rien qu'une vue des ruines du temple romain d'Izernore dont M. Reclus écrit le nom latin *Izarnodurum* avec un *z* au lieu d'un *s* (cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 76).

IV

Aux pages 352-353 de notre tome XXVIII, nous avons annoncé le tome Ier du Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine, œuvre bien utile du commandant Espérandieu. Le tome II a paru, il porte la date de 1908 et il vient seulement de nous parvenir. Il concerne l'Aquitaine, il comprend quelques monuments en ronde bosse, et on y trouve aussi certains monuments antérieurs à la conquête romaine et un peu barbares, par exemple des menhirs sculptés, p. 410-413, 415, 416, 455-457, 469, 470. Nous citerons aussi, quelle que puisse être leur date, des dieux cornus, p. 364, 369 ; un dieu à trois têtes, p. 356, 357 ; deux exemplaires du dieu au maillet, p. 386, 406 ; cinq représentations de la déesse *Epona*, p. 134, 374, 388, 405, 463 ; des déesses mères, qui, p. 259, 262, 266, 267, 268, 270, 298, 309, apparaissent tantôt deux à deux, tantôt seules.

Nous laissons de côté les nombreuses figures représentant des dieux gréco-romains, des hommes, des femmes gallo-romains. Ce volume est fait pour donner une haute idée de ce que fut en Gaule la sculpture sous la domination romaine.

V

Le beau volume petit in-f° que M. Salomon Reinach vient de faire paraître à la librairie d'Ernest Leroux et qu'il a intitulé : Répertoire de reliefs grecs et romains, tome Ier, les ensembles, reproduit les plus importants des bas-reliefs publiés par le commandant Espérandieu, par exemple ceux des arcs de triomphe d'Orange, p. 200-204, et de Saint-Remy, p. 382-383 ; puis du tombeau des Jules, aussi à Saint-Remy, p. 384-386, où apparaissent des guerriers gaulois. Mais ce qui n'entre pas dans le plan du commandant Espérandieu, c'est le chaudron d'argent du musée de

Copenhague, dit chaudron de Gundestrup, découvert en 1891 dans une tourbière à Gundestrup, département d'Aalborg, en Danemark et dont le musée de Saint-Germain possède un moulage. M. Salomon Reinach donne en treize figures, p. 148-150, les détails de ce vase. On peut remarquer les culottes portées par de nombreux personnages, les *torques* de six autres personnages dont le haut du corps est seul visible et d'un septième qui porte aussi culotte ; ce septième, p. 150, est un dieu cornu qui tient d'une main un *torques* et de l'autre un serpent.

VI

En 1872, Margaret Stokes a fait paraître le tome Ier de l'ouvrage in-4° de Petrie : *Christian Inscriptions in the Irish Language*. Ce volume, contenant 86 pages et LXXIII planches qui comprennent 179 figures, est consacré aux épitaphes inscrites sur les tombes dans le cimetière de la célèbre abbaye de Clonmacnois. M. R. Stewart Macalister, si connu par ses savantes publications sur les inscriptions ogamiques d'Irlande, a recommencé le travail de Petrie. Il l'a fait pour la Société des Antiquaires d'Irlande dans un volume in-8° de 158 pages et XLI planches dont les XXXII premières contiennent 208 figures de monuments funèbres, c'est-à-dire 29 de plus que l'ouvrage de Petrie. Si dans l'ouvrage de Petrie on trouve 59 figures dont M. Macalister n'a pu retrouver les originaux, M. Macalister donne 90 figures qui manquent chez Petrie [1]. Le titre du livre de M. Macalister est : *The memorial Slabs of Clonmacnois with an Appendix on the Materials for a History of the Monastery*.

M. Macalister consacre les p. 112-127 de ce volume à une chronique de l'abbaye qui fut fondée en 558. Il avait cherché dans les pages précédentes, 96-111, à déterminer quels sont les personnages dont les épitaphes ont été conservées. Aucune ne remonte, semble-t-il, au VIe ni au VIIe siècle ; les plus anciennes seraient celles de deux abbés de Clonmacnois qui vivaient au VIIIe siècle, *Rechtnia*, pl. V, fig. 39, et *Snedreagol*, pl. III, fig. 19, cf. p. 103.

Les inscriptions trouvées par M. Macalister sont toutes en caractères romains. Une inscription publiée dans le recueil de Petrie, page 16, pl. II, fig. 4, contenait un mot en écriture ogamique. M. Macalister constate, p. 42, qu'il ne l'a pas retrouvée. Il donne, p. 42-50, le texte des épitaphes perdues comme celle-là. Il termine par une étude, avec planches, sur ce qui reste des ruines de l'abbaye, portails, tours, etc., pl. XXXIII-XXXVIII ; croix du roi Flann, pl. XXXIX ; crosse de saint Ciaran, pl. XL.

Cet ouvrage est un complément indispensable du tome Ier des *Christian*

1. M. Macalister cite aussi James Graves : Enumeration of the Ancient Irish Monumental Stones at present existing at Clonmacnois, dans le *Kilkenny Archaeological Society's Journal*, III, 394. Nous n'avons pas ce volume à notre disposition.

Inscriptions de Petrie dont il rectifie les erreurs et qui devient par là fort arriéré, malgré la remarquable beauté des planches qui le décorent.

VII

Le tome III de l'*Histoire de la Gaule*, par M. Camille Jullian, vient de paraître avec un sous-titre : *La conquête romaine et les premières invasions germaniques*. Ce volume débute au milieu du second siècle avant notre ère, environ 150 avant J.-C., et se termine avec le récit du siège et de la capitulation de Marseille, 49 avant J.-C. Il se divise en quinze chapitres dont les quatre premiers racontent les débuts de la conquête romaine. Jules César apparaît au chapitre v et sa figure triomphante domine le reste du volume écrit à la fois avec beaucoup de talent et avec une connaissance approfondie des auteurs et du terrain sur lequel manœuvrèrent les armées romaines.

L'auteur y explique et critique les huit livres du *De bello gallico*, et le commencement du *De bello civili*, jusqu'à la fin du chapitre 22 du livre II. Ce troisième volume de l'*Histoire de la Gaule* est digne des deux premiers auxquels l'Académie française a décerné le grand prix Gobert.

VIII

M. Guieysse, député du Morbihan, a dernièrement adressé au ministre de l'Instruction publique une lettre que nous reproduisons :

Paris le 11 novembre 1909.

« Monsieur le Ministre et cher collègue,

« J'ai l'honneur de vous adresser au sujet de la langue bretonne un exposé de la nécessité de la conserver et de l'enseigner rationnellement au lieu de chercher à la détruire. On ne fait pas d'ailleurs disparaître une langue parlée par près d'un million d'habitants. Partant, il faut chercher à l'utiliser pour répondre aux aspirations de ceux qui s'en servent et dont près de 300.000 n'ont jamais eu et n'ont même pas encore le moyen d'apprendre le français, comme le montrent les cartes de scolarité.

« On se plaint justement de la lenteur de la pénétration des idées modernes dans la Bretagne. Comment en serait-il autrement, puisque les Bretons francisants qui les adoptent ne peuvent communiquer avec leurs frères bretonnants qui restent cantonnés dans leur isolement ? »

M. Guieysse, en même temps qu'il est député, enseigne à la Sorbonne, avec titre de directeur adjoint, la philologie et les antiquités égyptiennes à l'École pratique des Hautes Études.

IX

M. Windisch vient de faire paraître la seconde livraison du tome IV de ses *Irische Texte*. Elle contient le texte irlandais avec traduction anglaise

du *Cath catharda* « Guerre civile », arrangement irlandais du *De bello civili* de Lucain. L'auteur de cette édition est Whitley Stokes. Il en sera rendu compte dans la prochaine livraison de la *Revue Celtique.*

H. d'Arbois de Jubainville.

X

School of Irish learning. — A meeting of the Governors and Trustees of the School of Irish Learning was held on the 8th. inst., at 122a, St. Stephen's Green. There were present, Professor Douglas Hyde, LL. D., in the Chair, Professor Kuno Meyer, Ph, D., Litt. D., Director, Mr. Edward Gwynn, F. T. C. D., Professor Osborn Bergin, Ph. D., Mr. J. G. O'Keeffe, Hon. Treasurer, and Mr. R. I. Best, Hon. Secretary.

The Director submitted the following Report on the working of the School during the year 1908-09 :

« The seventh Session which has now closed has been one of the most successful since the establishment of the School. Not only has there been a considerable increase in the number of Students attending, but the interest manifested has been greater than in the past. Classes have been held two evenings in the week throughout the year, and special courses in June and in July. Beginning in the Autumn of 1908, Dr. Bergin has given continuous instruction in Old and Middle-Irish, and in Comparative Celtic philology. For the former the late Professor Strachan's handbooks, which were specially compiled for the School courses, have formed the basis of study, while a considerable portion of the Táin Bó Cúalnge was read by advanced students. The latter course dealt more especially with the phonology of Early and Modern Welsh. These Classes were attended by upward of thirty-four Students, many of whom had been pursuing their Studies for more than one Session. While several were well-known workers in the field of Modern Irish, a large proportion were candidates for the B. A. and M. A. Degrees in the Royal University. And here it is worthy of mention that the highest distinctions in Irish at these Examinations have for some years past been won by pupils of this School.

« In the month of June, a special course of Lectures on Old and Middle-Irish poetry was given by the Director. The attendance at this course, which was of a most advanced nature, exceeded expectation. Twenty-eight Students were regularly present, some of whom came from a distance — from Edinburgh, the United States, and the North of Ireland.

« In July the Annual Summer School was held. In addition to the usual Classes in Old and Middle-Irish, Dr. Bergin gave instruction in the palaeographical study of Middle-Irish manuscripts. M. Glyn Davies, Lecturer in Welsh in the University of Liverpool, held three courses in Modern and Mediaeval Welsh. Twelve Students, including several well-known Irish scholars, followed these courses. The Irish Classes were attended in all by twenty-eight Students. Of these two came from Scotland, one holding a travelling Scholarship from the University of Edinburgh, one from Wales,

two from the United States, from Harvard University, having taken their Doctor's Degree, and two from England.

« During the present year Mr. Tomás Ó Máille, who held a travelling Scholarship through the kindness of Mrs. J. R. Green, completed his philological studies in Germany, and was admitted to the Degree of Doctor of Philosophy with honours, at the University of Freiburg, the subject of his dissertation being the Substantive verb in Irish. Mr. Ó Máille had previously been studying with Professor Kuno Meyer at Liverpool University, and the late Professor Strachan at Manchester, where he took the M. A. Degree with honours in Celtic, submitting a dissertation on the Language of the Annals of Ulster. This work is now being printed by the Manchester University Press, and will be an important contribution to the history of the language »

Mr. Carl Marstrandar of the University of Christiania, was appointed to give Lectures upon comparative philology, especially in connection with the Celtic Languages, early in the Spring. Mr. Marstrandar is well-known as an Indogermanic Scholar, and is a fluent speaker of Munster Irish.

PÉRIODIQUES

Sommaire. — I. The Celtic Review. — II. Annales de Bretagne. — III. Indogermanische Forschungen. — IV. Folklore. — V. Revue archéologique. — VI. Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung. — VII. Mémoires de la Société de linguistique de Paris. — VIII. L'Anthropologie, mars-avril 1909. — IX. Revue de traditions populaires. — X. The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — XI. Irisleabhar na Gaedhilge. — XII. Boletin de la Real Academia de la Historia. — XIII. Pro Alesia. — XIV. L'anthropologie, septembre-octobre 1909. — XV. Revue des études anciennes. — XVI. Bulletin de la Société des Antiquaires de France. — XVII. Zeitschrift für romanische Philologie. — XVIII. Zeitschrift für celtische Philologie. — XIX. Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft.

I

Le n° de juillet de THE CELTIC REVIEW débute par un savant article du professeur Mackinnon, sur l'orthographe du gaëlique d'Écosse. L'auteur y expose les conséquences fâcheuses qu'a l'emploi de l'alphabet latin pour écrire une langue qui possède plusieurs sons étrangers à la langue latine. Nous signalerons ensuite un résumé de l'histoire de la Bretagne continentale, résumé dû à la plume de Miss Yvonne Josse ; puis une notice très complète sur Whitley Stokes par M. Richard Henebry ; elle contient une excellente liste des publications du regretté savant. Le dernier article, intitulé *Pan-celtic notes*, consiste en une sorte de chronique celtique d'Irlande, du pays de Galles et de la Bretagne continentale, et donne sur ces trois régions un recueil des nouvelles qui peuvent intéresser les Celtistes.

Nous signalerons dans le n° d'octobre : 1° la suite de l'article du professeur Mackinnon ; 2° une étude de M. A. W. Moore sur les relations littéraires de l'île de Man avec l'Irlande (par exemple la légende de Cûchulainn et celle de Finn ont pénétré dans l'île de Man) ; 3° un mémoire où M. Alfred Anscombe cherche à déterminer la date des plus anciennes chartes contenues dans le *Liber Landavensis* ; 4° une courte et inédite version de la mort de Diarmait, tué par Finn, cf. *The dean of Lismore Book*, traduction anglaise, p. 30-34 ; texte gaëlique p. 20-23 ; 5° la critique par M. David Mackitchie de l'explication par M. Wentz du problème des fées. M. Mackitchie croit qu'il a existé des pygmées, une race de nains en Europe ; 6° la suite des *Pan-celtic Notes* contenues dans le n° précédent.

II

Dans le n° de juillet 1909, tome XXIV, n° 4, des ANNALES DE BRETAGNE, on trouve la suite de deux publications déjà connues par des tirages à part et

dont nous avons parlé plus haut, le mystère de la vie de saint Patrice, publié par M. Dunn sur lequel on peut voir notre tome XXX, p. 324, et les *Mélanges d'histoire bretonne* de Ferdinand Lot, à propos desquels on peut se reporter à notre tome XXIX, p. 236. A mentionner encore la suite des chansons bretonnes de la collection Penguern, donnée par M. Pierre Le Roux, p. 552-557, qui publie deux pièces concernant la chouannerie. Le numéro contient ensuite de savants comptes rendus d'ouvrages et une chronique d'histoire et de littérature de la Bretagne. Les auteurs de ces comptes rendus et de cette chronique sont MM. G. Dottin et H. Sée, professeurs à la Faculté des lettres de Rennes; Bourde de la Borderie et André Lesort, archivistes, l'un du Finistère, l'autre d'Ille-et-Vilaine ; J. Letaconnoux, agrégé de l'Université.

Le nº de novembre 1909, t. XXV, nº 1, débute par le savant et judicieux discours prononcé par M. J. Loth à l'ouverture du congrès des Sociétés savantes, tenu à Rennes en avril dernier. Nous mentionnerons aussi la suite 1º des publications faites sur l'histoire de Bretagne par M. Ferdinand Lot et 2º du mystère de saint-Patrice, édité par M. Dunn.

III

Le tome XXV des INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN est le premier volume d'un recueil de mélanges linguistiques réunis par le professeur Wilhelm Streitberg, pour fêter l'achèvement de la vingt-cinquième année de l'enseignement donné comme professeur à Freiburg et à Leipzig par M. Karl Brugmann. Un portrait de M. Brugmann est placé en tête de ce volume.

Aucun des trente mémoires que ce volume contient n'a pour objet spécial une langue celtique. Mais des langues celtiques, l'irlandais surtout, apparaissent dans plusieurs de ces mémoires : ainsi dans un mémoire de M. L. Sütterlin sont rapprochés d'autres langues les mots irlandais suivants :

1º *lem*, « orme », en latin *ulmus*, p. 60 ;

2º *froech*, « bruyère », en grec ἐρείκη, p. 60;

3º *cercenn*, « cercle », en grec κρικός, en latin *circus*, p. 61 ;

4º *sail*, « saule », en grec ἑλίκη, en latin *salix*, p. 62 ;

5º *berbaim*, « je fais bouillir », en latin *ferveo*, p. 63 ;

6º *cerc*, « poule », en grec ἔκρικον, aoriste de κρίζω, « je fais du bruit », p. 64 ;

7º *criathar*, « crible », en latin *cribrum*, p. 66 ;

8º *sét*, « chemin », en latin *semita*, p. 67 ;

9º *lod*, « j'allai », en grec ἤλυθον, p. 67 ;

10º *faed*, « appel », en grec αὐδή, « voix », p. 71 ;

11º *frass*, « averse », en grec ἐϝέρση, « rosée », p. 73 ;

12º *ard*, « haut », en grec ὀρθός, en latin *arduus*, p. 75.

D'un mémoire de M. Holthausen nous extrairons :

13º *salach*, « sale », à comparer le latin *saliva*, p. 150 ;

D'un mémoire de M. A. Walde :

14º *grésacht*, « encouragement », à comparer le sanscrit, *ghrasah*, « ardeur du soleil », p. 164.

D'un mémoire de M. Jarl Charpentier :

15° *Am*, « main », à comparer le latin *āmes*, « perche, chevalet, barrière », p. 247. Inutile d'insister sur *ibim*, « je bois », en sanscrit *pibami*, en latin *bibo*, p. 251 ; et sur *ben*, « femme » en grec γυνή, p. 254.

Il n'y a pas beaucoup de nouveau dans ces étymologies et en plusieurs endroits les auteurs auraient pu citer des mots irlandais dont ils ne parlent pas. Ainsi :

1° p. 60, sanscrit *krimi-*, « ver », irlandais *cruim*, même sens ;
2° p. 63, anglais *mild*, « doux », irlandais *bláith* = *mláith*, même sens ;
3° p. 65, allemand *dorf*, « village », irlandais *treb*, « habitation » ;
4° p. 68, allemand *milch*, « lait », irlandais *melg*, même sens ;
5° p. 74, grec ὑπέρ, « sur », irlandais *for*, même sens ;
6° p. 242, latin *plēnus*, » plein », irlandais *línaim*, « je remplis » ;

IV

Mr M. Gaster a inséré dans le Folk-Lore, volume XX, n° 3, 30 septembre 1909, p. 272-294, la traduction anglaise d'un texte hébreu qui appartient au cycle d'Arthur et où est racontée la destruction de la Table ronde. Ce texte hébreu qui aurait été écrit en 1279 et qui est conservé à la bibliothèque du Vatican, paraît être traduit du français.

Dans le même n° a paru un article nécrologique sur Whitley Stokes. Il est dû à la plume de Miss Eleonor Hull qui reproduit les paroles de M. Ernst Windisch : *Post ipsum conditorem ac parentem grammaticae celticae haud facile quisquam invenietur qui melius meritus sit de omnibus huius doctrinæ partibus quam Whitleius Stokes.*

V

En 1886, la *Revue Celtique*, t. XII, p. 252-256, a rendu compte d'un mémoire publié par M. H. Gaidoz, *Le dieu gaulois du soleil et le symbolisme de la roue*, brochure in-8° de 115 pages avec une planche et 26 figures dans le texte. Ce mémoire était un tirage à part de la Revue archéologique, année 1884-1885.

En 1909, dans les numéros de mai-juin et de juillet-août, tome XIII, p. 305-357, et tome XIV, p. 94-123 du même périodique, M. J. Déchelette a traité un sujet qui se rapproche beaucoup de celui qu'avait étudié M. Gaidoz. Le mémoire de M. Déchelette est intitulé : *Le culte du soleil aux temps préhistoriques.* Aux mêmes époques nous reporte le mémoire de l'abbé Henri Breuil sur *L'évolution de l'art quaternaire et les travaux d'Édouard Piette*, t. XIII, p. 378-411, et la notice de M. Henri de Varigny sur *Les peintures de la caverne d'Altamira*, t. XIV, p. 124-128. Nous arrivons à une date moins reculée avec M. Henri Hubert, *Stèles funéraires gauloises en Ligurie*, t. XIII, p. 52-54, et avec le commandant Espérandieu : *Un insigne de dévotion gallo-romain*, t. XIV, p. 358-361.

Du mémoire de M. Hubert on doit rapprocher celui de M. Ubaldo Mazzini dont il a été question plus haut, p. 216 ; il s'agit de sculptures tout à fait barbares. Les monuments dont parle le commandant Espérandieu, deux

statues trouvées aux sources de la Seine, sont d'un tout autre style et d'une époque où l'art gréco-romain avait pénétré en Gaule.

Parmi les inscriptions recueillies par M. Cagnat, *Revue des publications épigraphiques*, au t. XIII de la REVUE ARCHÉOLOGIQUE, nous citerons, p. 454, une inscription trouvée près de Nîmes, qui est une dédicace à *Segomanna* par *Tertius Tintorigis filius*; cf. chez Holder, t. II, col. 1447, *Segomanicos*, et col. 1854, *Tinntin*, *Tintiniacum*.

Le n° de septembre-octobre de la même REVUE ARCHÉOLOGIQUE annonce d'intéressantes nouvelles: p. 283, découverte d'un *torques* d'or en Angleterre au comté de Somerset ; la Société archéologique de Somerset l'a payé mille francs; p. 290-291, enceintes néolithiques, fers de chevaux gaulois, dans l'Allemagne occidentale.

En parcourant la Revue épigraphique de MM. Cagnat et Besnier, qui termine cette livraison, nous avons remarqué 1° p. 319, le nom d'homme gaulois écrit au génitif LEVCENI (cf. Holder, *Altceltischer Sprachschatz*, t. II, col. 193); 2° p. 321, les noms du personnage appelé C. Julius, Bouti filius, Letondo, cf. Holder. *Altceltischer Sprachschatz.*, t. I, col. 499.

VI

Les articles contenus dans la seconde partie du tome 42 de la ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG, traitent de l'étymologie de trois mots irlandais : *ball*, « *membrum virile* », p. 206; *folt*, chevelure, p. 214, note; *lia*, génitif *liac*, « pierre », p. 271, note; dont nous n'avons rien dit, t. XXX, p. 339. Le rapprochement de *lia*, « pierre », avec le grec λᾶας, même sens, a pour auteur M. Hermann Jacobsohn, et semble n'avoir pas été proposé jusqu'ici.

Dans la première livraison du tome 43, M. A. Fick a donné une très intéressante étude sur les gloses d'Hésychius. Comme M. Prellwitz, *Etymologisches Wörterbuch der Griechischen Sprache*, 1892, p. 114, il explique, p. 147, le grec ἦμαρ, « jour », par un primitif *sāmar* d'où l'allemand *sommer*, « été », et comme lui il garde silence sur l'irlandais *samrad* qui a le même sens que l'allemand *sommer*, cf. Whitley Stokes, *Urkeltischer Sprachschatz*, p. 290.

VII

M. Vendryes a mis dans les MÉMOIRES DE LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS, t. XV, fascicule 6, un article intitulé *Mélanges étymologiques*, p. 358-368. Il y rapproche l'irlandais *inne* « intestin » du grec ἐνδῖνος, l'irlandais *-osalcim* « j'ouvre » du grec ἕλκω, l'irlandais *nagim* « je couds » du latin *pungo*, l'irlandais *rigim*, « je tends », du latin *rigeo*, « je suis tendu », et il admet, p. 365-368, le rapprochement proposé par M. Thurneysen entre le latin *medulla* et l'irlandais *smir* = *smeru*, « moelle ».

Citons encore dans le même fascicule, p. 375, le rapprochement du latin *sēdāre*, « apaiser, calmer », et de l'irlandais *sid*, « paix ».

VIII

L'Anthropologie, t. XX, n° 2, mars-avril 1909, p. 189-206, nous offre la fin de l'article de M. A.-J. Reinach, *La flèche en Gaule, ses poisons et contre-poisons*, dont il a été déjà parlé dans notre tome XXX, p. 218. On peut signaler dans le même numéro, p. 207-214, la notice de l'abbé Breuil sur *Le gisement quaternaire d'Ofnet, Bavière, et sa sépulture mésolithique.*

Dans la livraison suivante, t. XX, n°s 3-4, mai-juin, juillet-août 1909, M. Marcellin Boule a inséré, p. 257-272, un article sur l'homme fossile de la Chapelle-aux-Saints (Corrèze); et M. Armand Viré, p. 273-822, a rendu compte de *L'abri sous roche de la rivière de Tulle près de Lacave* (Lot). Nous appellerons l'attention sur une note de M. Salomon Reinach, p. 478, où le savant auteur proteste contre la doctrine qui fait venir du sanscrit *kastira-m* le grec κασσίτερος, « étain » ; c'est le contraire qui doit être la vérité. Quant à l'étymologie assyrienne donnée par Prellwitz, *Etymologisches Woerterbuch der Griechischen Sprache*, 1892, p. 140, elle est inadmissible.

IX

Dans la Revue des traditions populaires d'août 1909, p. 290, M. Jean Le Ny raconte que près de Languidic (Morbihan), il y a un pont hanté la nuit par un *spontail*, « épouvantail », en forme de taureau, qui fait peur aux passants. Hors de Basse-Bretagne, il y a à Boulay (Loiret), un tumulus où l'usage se maintient encore de porter des offrandes (n° d'avril-mai 1909, p. 116). Près de Puy-Rifaud (Charente), il y a sur les flancs d'un coteau des blocs calcaires entre lesquels apparaissent des ouvertures dites Trous-aux-Fades, c'est-à-dire aux fées. On dit que les fées « en gardent l'entrée et retiennent à de merveilleuses profondeurs un peuple de sauvages condamné à forger sans relâche des métaux éternellement résistants et à ne quitter ces ateliers ténébreux qu'une seule fois chaque année par une nuit sombre d'hiver au bruit des mugissements du vent et de la pluie » (n° de juillet 1909, p. 242). Ainsi s'est transformé dans l'imagination populaire le souvenir de l'habitant préhistorique des cavernes.

A Saint-Pierre-les-Églises près Chauvigny, Vienne, chaque village, chaque hameau a son feu de la Saint-Jean qu'allume la veille de la fête le plus âgé de la petite population (n° d'octobre 1909, p. 397).

X

The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, n° du 30 juin 1909, débute par un article de M. Thomas J. Westropp sur six forts circulaires dont il ne reste que les terrassements et qui se trouvent dans la baronie de Moyarta, comté de Clare, en Irlande. Cinq sont appelés *lis*, savoir : 1° Lis-na-Leagaun, 2° Lis-croneen, 3° Lis-maguine, 4° Lisheencrony, 5° Lis-saphunna, un 6e est connu sous le nom de *caher* : Caherdoonachbwee. Chacun d'eux consiste en une plateforme entourée d'un rempart en terre et d'un fossé. La plateforme des premiers a deux diamètres

perpendiculaires : 1° 105 et 120 pieds anglais, 2° 144 et 150, 3° 93 et 95, 4° 150 et 180.

Nous signalerons ensuite deux mémoires sur des inscriptions ogamiques. L'un, p. 132-136, a pour auteur M. John Macueil ; et concerne un monument trouvé à Cloonmorris, comté de Leitrim en Irlande. On lit QUENU[VI]N, le commencement et la fin manquent. L'auteur suppose qu'il devait y avoir *Quenuvindagni* pour *Quenno-vindagni*, génitif d'un diminutif de *Quennovindos*, en Gaule *Penno-vindos*, « à la tête blanche » ; ç'aurait été le nom d'un ancêtre mis à la suite du nom qui précédait et qui a été effacé.

Le second mémoire, p. 164-169, a pour auteur M. P. J. Lynch et se termine par une note de M. R. A. S. Macalister. Il concerne une inscription de Cloghanecarhan, au comté de Kerry, en Irlande. Cette inscription est incomplète au commencement. Du nom du personnage dont c'est l'épitaphe il ne reste que trois syllabes ...EQQ...AGNI suivies des mots MAQUI MAQUI CARATTIN BRIC, fils de Mac-Cairthin le tacheté.

Nous n'avons pu nous former une opinion sur la valeur du mémoire du capitaine H. Boyle Somerville, concernant les anciens monuments de pierre situés près de Lough Swily, comté de Donegal, en Irlande. Il se trouve aux p. 192-202. De l'orientation de ces monuments, l'auteur tire des conséquences sur lesquelles nous n'émettrons pas d'avis.

La suite de ce mémoire a paru dans le n° de septembre 1909, p. 215-233. En tous cas il était à propos de signaler l'existence de ces monuments. Aux p. 275-277, M. Godard H. Orpen étudie la motte de Knockgraffon, et conclut qu'on aurait tort de la dater d'une époque antérieure à la conquête anglo-normande. Il semble raisonner juste. Les trois pages 294-296 sont occupées par un article de M. R. A. S. Macalister sur les inscriptions ogamiques de Clonmel et de Carrick on Suir : Il lit :

1° *Netamuras maqi Labi*, 2°,..*erati mucoi. Netas* [*egam*] *onas*, 3° *Vortigum*, 4° *Vedabari* [*maqi*], *Elasa mocoi O darrea*, 4° *Severitt... ttes*, 6° *Dovatuci ...v... ulotanagi Dubthach*, 7° *Vimagni maqi Cuna* ; 8° *Maddagni maqi Gattagni mucoi Luguni*.

XI

Dans l'IRISLEABHAR NA GAEDHILGE du 1er août 1909, p. 355-364, M. Thomas O'Rathaille critique l'édition donnée par M. Macalister de deux romans arthuriens dans le tome X des publications de l'*Irish Text Society*. Voir notre tome XXX, p. 322-323. Il reproche à M. Macalister. de n'avoir pas connu les ms. du XVIIe siècle, de ne s'être servi que d'un ms. du XVIIIe et d'avoir donné nombre de mauvaises leçons. La faute en retombe sur le directeur de la *Revue Celtique* qui dans son *Catalogue* imprimé n'a pas indiqué les bons mss. qu'à ensuite négligés M. Macalister.

XII

Nous avons mentionné plus haut un article sur la caverne d'Altamira, près Santander, en Espagne. Un mémoire du marquis de Cerralbo sur le

même sujet a paru dans le BOLETIN DE LA REAL ACADEMIA DE LA HISTORIA, juin 1909, p. 441-471. Douze figures accompagnent le texte.

La même livraison contient une notice du P. Fidel Fita sur des inscriptions romaines d'Espagne. Il y recherche, p. 530, le sens du surnom Broccus dont il réunit les exemples. On aurait appelé *Broccus* des gens dont les dents faisaient saillie en avant.

XIII

Dans PRO ALESIA, mars et juin 1909, M. Déchelette compare Alaise (Doubs), avec Alise (Côte-d'Or); M. A. J. Reinach reprend son étude sur la déesse mère d'Alise; M. Berthoud continue à recueillir les textes de l'antiquité qui concernent Alise; M. Barre revient sur les huttes gauloises de la même localité ; M. Joly continue à s'occuper des fers à chevaux. Une note anonyme donne l'inventaire des monnaies recueillies en 1908.

Le nº de juillet-août 1909 contient la suite du mémoire de M. Barre sur les huttes gauloises d'Alise, et M. Pernet y continue son récit des fouilles ordonnées par Napoléon III, sujet qu'il traite encore dans le nº de septembre-octobre. Dans ce dernier numéro nous signalerons un article de M. Berthoud sur les divinités *Ucuetis* et *Bergusia* et la notice sans nom d'auteur sur ce qui reste du mur d'enceinte de l'*oppidum* gaulois, mur en grande partie détruit par ordre de Napoléon III.

XIV

L'ANTHROPOLOGIE, nº de septembre-octobre 1909, débute par deux importants mémoires sur l'archéologie des populations qui, en Gaule, ont précédé les Celtes ; en voici les titres : Les formations glaciaires des Alpes et l'homme paléolithique par le Dr. Hugo Obermayer ; Crânes paléolithiques façonnés en coupes par l'abbé Breuil et H. Obermayer.

XV

Dans la REVUE DES ÉTUDES ANCIENNES, ce qu'il y a de plus intéressant au point de vue celtique est, comme d'habitude, dû à la plume de M. Camille Jullian. D'abord sous le titre de *Notes gallo-romaines, à propos des routes de César*, le savant professeur nous donne une étude géographique sur la campagne contre Arioviste. Enfin la *chronique gallo-romaine* du même auteur est fort intéressante ; signalons par exemple ce qui concerne, p. 358-360, Saint-Pierre-en-Chastre, près de Clermont, Oise, et la campagne de l'an 51 contre les Bellovaques.

XVI

Le BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES ANTIQUAIRES DE FRANCE, 3e trimestre de 1909, contient, pp. 255, 256, un article de M. Héron de Villefosse sur la dédicace au dieu *Ogl*, dont a déjà parlé M. Seymour de Ricci dans notre t. XXX, p. 268. Le même M. Héron de Villefosse a parlé, p. 357-

359, d'une découverte qui vient d'être faite à Soissons, celle d'une pierre avec la légende CIVITAS SV [*essionum*]. M. Michon, p. 272-274, décrit l'alignement de meuhirs qui se trouve en Corse, à Palaggio, près de Sartène.

XVII

Nous sommes fort en retard pour parler d'un article que M. H. Schuchard a publié dans le t. XXXI de la Zeitschrift für romanische Philologie, p. 641-666. Nous n'avons connu cet article que par un tirage à part envoyé tardivement par l'auteur qui, p. 653, parle de l'étymologie celtique d'un nom anglais de poisson latinisé en *cragacus* et qui serait identique au *creat* « esturgeon » de la France du sud-ouest ; à comparer ce qu'en dit M. Antoine Thomas en 1908, *Romania*, t. XXXVII, p. 619.

XVIII

Le tome VII de la Zeitschrift fur celtische philologie, qui n'a pas encore paru, contiendra un recueil de gloses irlandaises inédites, tirées par M. Ludw. Chr. Stern d'un manuscrit de l'*Enchiridion* de saint Augustin provenant de Trèves et aujourd'hui conservé à la Bibliothèque Royale de Berlin. Ce manuscrit paraît dater de la seconde moitié du neuvième siècle. M. Stern nous en a envoyé un tirage à part qui peut être considéré comme un supplément au *Thesaurus palaeohibernicus* de Whitley Stokes et Strachan. Ces gloses sont au nombre de cent trente-deux.

XIX

Au t. XXIII, p. 213-249 de la Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft se trouve un excellent exposé du droit celtique concernant l'organisation de la famille, L'auteur en est M. Joseph Kohler, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Berlin. Ce savant connaît les textes de l'antiquité classique qui concernent son sujet, il a étudié les textes juridiques irlandais, gallois, bretons, le droit canonique local. Il a pu, en trente-sept pages, résumer presque tout ce qu'il y a d'essentiel et de caractéristique dans l'organisation de la famille celtique.

H. d'Arbois de Jubainville.

CORRESPONDANCE

43 Ladysmith Road, Edinburgh, 21 January 1910

Monsieur le professeur H. d'Arbois de Jubainville.

Dear Sir,

Is it too late to insert these corrections in this number of the Revue? If so, may I request their insertion in next number? The printer's work was so discreditable that I ought to have received a second proof. I do not know why my name should have been altered after I had passed it in the proof. Contributors are entitled, I think, to having their work attributed to them by their own names.

Yours respectfully,

A. O. Anderson.

CORRIGENDA

The following printers' errors are to be corrected. *Revue celtique*, vol. XXX.

P. 404, l. 29. *For* Kidness *read* kindness.
P. 405, l. 5. *For* [2] *read* [1].
l. 7. *For* [3] *read* [2].
l. 28. *Delete note* [3].
PP. 406, 408, 410, 412, 414, 416, l. 1. *For* O. Anderson, *read* A. O. Anderson.
P. 406, l. 6. *For* ruthaidh *read* cruthaidh.
P. 407, l. 10. *For* slewt hat *read* slew that.
l. 17. *For* untilthus *read* until thus.
l. 27. *For* restored and was *read* was restored and.
ll. 33-34. *For* labyrynth *read* labyrinth.
P. 408, l. 30. *For* talasia *read* talaria.
P. 409, l. 26. *After* Capra *insert*;
P. 410, l. 30. *For* ruthaigh*eadh read* cruthaigh*eadh*.
P. 411, l. 34. *For* on *read* one.
P. 412, l. 20. *For* toid *read* trid.
P. 414, l. 23. *For* so *read* ro.
P. 415, l. 12. *For* shat *read* that.
P. 416, l. 20. *For* toir *read* trir.
l. 24. *For* ruthaigheadh *read* cruthaigheadh.
l. 28. *Delete. after* Disc.
P. 417, l. 4. *For* there after *read* thereafter.
P. 417, last line, and p. 419, l. 25. *For* O. O. Anderson *read* A. O. Anderson.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

REMARQUES ET ADDITIONS

A L'*INTRODUCTION TO EARLY WELSH*

DE JOHN STRACHAN [1]

La lecture de cet ouvrage accroîtra encore les regrets unanimes qu'a causés dans le monde savant la mort prématurée de John Strachan. On y retrouve la méthode consciencieuse et rigoureuse qui a toujours distingué ses travaux dans le domaine irlandais; nul doute qu'il ne fût arrivé, s'il avait vécu, à posséder, en gallois, la maîtrise que tout le monde lui reconnaissait en matière de philologie irlandaise.

La partie la plus importante de cet ouvrage — la seule qui compte — la Grammaire, présente sous une forme concise et commode l'enseignement quelque peu diffus et épars de la *Grammatica celtica*, il la rectifie sur certains points et la complète sur d'autres. C'est un compendium surtout pratique, visant à faciliter l'étude des plus anciens textes du moyen-gallois et suffisant pour la littérature de toute cette période. Le but est atteint pour la prose. On ne saurait en dire autant de la poésie, quoique Strachan, dans divers opuscules, l'ait mise à contribution et ne l'ait pas complètement négligée dans son manuel. La construction poétique n'est pas touchée, ou ne l'est que sporadiquement et en passant. L'étude de la métrique, surtout en ce qui concerne la rime vocalique et l'allitération, lui aurait fourni sur la valeur réelle des sons écrits, sur les lois des mutations et assimilation de consonnes,

1. An Introduction to early Welsh, by the Late John Strachan. Manchester, at the University Press. 1909.

des données qui lui eussent épargné plus d'une erreur. Il ne s'est pas d'ailleurs préoccupé suffisamment de la valeur réelle des graphies auxquelles il a eu affaire. Pour la prose même, il y a des lacunes et aussi des erreurs. Je n'ai pas cru pouvoir mieux témoigner de mon respect pour la mémoire de Strachan et de l'estime que j'ai pour son œuvre, qu'en essayant de la rectifier et de la compléter, et en ne me contentant pas de la critiquer.

Strachan avait pu, avant d'être surpris par la mort, corriger la première épreuve et, pour certaines parties, la seconde épreuve de son œuvre (Grammaire et morceaux choisis). Kuno Meyer, à la prière du *Comité des publications de l'Université de Manchester*, en a revu les dernières épreuves. Il fut chargé également d'y ajouter un glossaire, un index et une table des matières. Dans cette tâche il fut assisté par M. Thimothy Lewis, qui avait étudié pendant deux ans sous Strachan et continué ses études à Berlin avec Zimmer ; M. Lewis consacra, paraît-il, son hiver (préface, VII) à aider à l'achèvement de l'œuvre : il vérifia les références [1] dans la Grammaire là où ce fut possible, dressa le Glossaire, prépara l'index et revit les épreuves. Un ancien élève de Kuno Meyer, le Rév. Owen Eilian Owen, mit sa collection de mots vieux et moyens-gallois à sa disposition. MM. Owen et J. Glyn Davies lurent les épreuves du livre en entier, et, d'après la préface, bon nombre de *suggestions* utiles leurs sont dues.

GRAMMAIRE.

Page 1 : *w* n'est pas seulement écrit *w*, *6*, *u* et *v*, mais aussi *o* : *L. Aneur.*, 103. 31 *leo* (lew); 32 bar *deo* (tew).

L. Noir, 11.15 *chuero:*

Cynddelw [2] : *lleo*, *doethleo.*

Cette graphie n'est pas très commune, mais a son intérêt.

1. Il y a quelques renvois dans la Grammaire à des travaux de celtistes. Il eût mieux valu qu'il n'y en eût pas du tout. Ils ne sont pas toujours exacts, et le choix en paraît arbitraire. Dans un manuel de ce genre, c'était parfaitement inutile.

2. Gwenogfryn Evans, *Report on mss. in the Welsh lang.* I. II, p. 303 (ms. de 1230-50).

e est signalé comme représentant parfois *y* (*ĭ* bref) dans les mss. du moyen-gallois. Dans le *Livre noir*, où *ĭ* est représenté surtout par *i* et aussi par *y*, *e* est la règle dans les *Notae augentes*[1] : 1re pers. *e* (pour *ve*) : 8. 24 *irofe* ; g. 3 am ssuinassei*e*; 12. 7 : ny bu*ve*; 13. 9 arduireav *e*; 19. 29 ar willav *e* (cf. 18. 8; 19. 6; 20. 9; 21. 18; 21. 26; 22. 4, 16; 23. 3; 24. 4; 25. 5, 21, 23; 26. 5; 28. 1, 7; 37. 11, 14, 19, 22, 25 29, etc., etc).

Sg. 2 : 8. 5 *prinude*; 8. 7 a ueleis*te*; 8. 18 ny phercheis*te*; 8. 20 *genhide*; 20. 23 andau *de* (cf. 8. 19, 26; 12-20, 20; 16. 3, 24: 19. 7; 24. 2, 20, 20, 25; 251, 19 etc).

Plur. 1 : 9. 28 gunelem *ne*; 10. 25 yrom *ne*; 11. 7 itim *ne*; 11. 21 an eirolve *ne*; 21. 16 arnam*ne* (cf. 21. 17; 22. 21; 47. 7; 47. 3.

La *nota augens* de la 3e pers. du pluriel est aussi écrite *ve* (*wy*) : 7. 17 ny ellynt *ve* (cf. 12. 2; 19. 10; 22. 25, 30; 25, 2; 38.6).

e dans le *Livre Noir* s'emploie aussi, mais moins régulièrement dans des proclitiques, comme l'article, la proposition *en* (yn), *pe* (py).

Dans les *Remarques*, il eût été bon d'ajouter que *y* représente parfois *ī*, par exemple dans le *Livre Noir* de Carmarthen (Skene, F.A. B.) 5. 14 *enwyret*; 15. 20 *bryger*; 43. 29 yg*nyw*; 47. 24 -ll*y*v; 7. 14 *gnyver*. On trouve aussi *u* pour *-ī* long en hiatus; *L. Noir* : Ll*u*oscar 31. 28; ll*u*ossit 31. 15. Cette graphie est fréquente en moyen-gallois. Il y a eu de bonne heure confusion notamment entre *-īw* et *yw* (*uw*). Aujourd'hui, en Galles, on prononce *-iw* (Anwyl, *Welsh Grammar*, p. 4, note 4); *ryen-i* (= **ro-gen-oi*) est arrivé de même à évoluer en rh*i*eni.

Un paragraphe aurait dû être consacré aux valeurs diverses de la graphie *y*. Rien n'est plus important dans l'histoire des sons gallois.

oi vieux-gallois n'évolue pas seulement en *oy, oy, oe,* mais encore en *ae* dans des cas particuliers : *Codex Lichf.* (*Book of*

1. La persistance de la graphie *e* dans ces *notae* en présence de l'*i* du pronom absolu indique évidemment une différence de valeur et de prononciation.

Llandav, éd. Rhys-Evans) XI, VII *guoilaut*, gall.-moy. *gwaelawt*; *Book of Llandav*, p. 73, *guoiret*, moy.-gall. *gwaeret*.

P. 2. Les règles données pour la quantité des voyelles suivies de deux consonnes sont trop générales. Contrairement à ce qu'avance l'auteur, en Nord-Galles, les voyelles suivies de *st*, *sh*, (*sp*), *sg*, *llt*, sont longues : *clūst*, *gwīsg*, etc. Pour les monosyllabes, même observation, en ce qui concerne les voyelles suivies de *l*, *n* ou *r* finales (Anwyl, *Welsh Gr.*, p. 75).

Il est exact que la voyelle suivie de *s* (*ss* ancien), *ch*, *th*, *ff*, est aujourd'hui longue et l'a été de bonne heure, mais la question est plus complexe qu'elle ne le paraît. Il semble bien qu'en moyen-gallois, par exemble chez Dafydd ab Gwilym, *cloch*, *coch*, *och* avaient *o* ouvert (Rhys, *Lectures on Welsh Philology*, p. 128). S'il en est ainsi, *o*, dans ces mots, était prononcé bref. A ce propos, il y a une grave lacune à signaler : la question des voyelles ouvertes ou fermées en gallois n'est pas même touchée. Elle est cependant d'une grande importance, notamment en poésie; de plus, il est impossible de traiter de la quantité sans l'avoir étudiée.

La prononciation de *o* suivi de *ch* est d'autant plus intéressante qu'il y a en breton également de singulières anomalies à ce point de vue. On prononce partout *cloc'h* avec *o* ouvert et *bref*; de même *boc'h*, joue = *bŭccā*. Au contraire, on prononce *moch*, avec *ǭ* long et fermé. La différence serait-elle due à ce que *cloc'h* et *boc'h* sont empruntés ? En étudiant de très près la *cynghanedd* vocalique en gallois-moyen, on arriverait sûrement sinon à trancher ces questions, au moins à éclairer d'un nouveau jour la question des voyelles ouvertes ou fermées, brèves ou longues.

La coupe des syllabes (*ta-deu*, *dī-nas*), indiquée, page 2, ne répond pas, dans la plupart des cas, à la réalité. Des graphies fréquentes en moyen-gallois comme *callon*, cœur, aujourd'hui *calon*, suffiraient à montrer que la question est complexe : sur cette question, cf. J. Loth, *Métrique galloise*, tome II, 2e partie, p. 12 et suiv., particulièrement p. 20-24; cf. plus loin, remarques à la page 8, note *b*.

Les remarques sur la représentation graphique des moyennes sont justes, mais l'auteur, ici, comme ailleurs,

ne s'est pas soucié de la valeur réelle de ces graphies; comme ailleurs, le problème de la langue parlée, des sons représentés par ces graphies, ne l'a pas préoccupé, et nous verrons plus loin, à propos des mutations, que le souci exclusif de la langue écrite l'a empêché de reconnaître un des facteurs les plus importants dans cette grave question. Il est exact qu'en moyen-gallois, l'explosive gutturale finale, et l'explosive dentale finale sont représentées par *c* et *t* (en exceptant quelques manuscrits, comme le *Livre Noir*, pour la dentale). Strachan paraît croire qu'en réalité on prononçait *g* et *d*. Il est certain qu'une des raisons, la principale même, de l'uniformité de la graphie *t* au lieu de *d* a été le besoin de distinguer l'explosive de la spirante sonore correspondante qui s'écrivait *d*. Pour *c*, il y avait des raisons moins impérieuses mais analogues. Au xe siècle, *g* intervocalique conservé est un *g* spirant. Au XIIe et même au XIIIe, *g* peut avoir la valeur d'une nasale gutturale. Il est également certain que *c* et *t* à la finale suivis anciennement d'une voyelle ont été prononcés sonores. Mais depuis, l'accent a fait son œuvre et modifié la quantité des voyelles qui précèdent. En monosyllabe, elles ont été toutes allongées (je parle de la voyelle suivie seulement d'une consonne). En polysyllabe, tant que l'accent a été sur la dernière, la voyelle dans cette situation a été longue (ou semi-longue), mais quand l'accent s'est retiré peu à peu sur la pénultième et a quitté d'abord les syllabes où la voyelle n'était pas primitivement longue ou diphtonguée, puis, après, celles-ci même, il y a eu modification aussi dans la valeur de la consonne finale au point de vue de la sonorité. Il est certain, d'après la prononciation actuelle du breton, et d'après l'analogie du cornique [1], que la valeur de cette consonne, pour ce qui est de la sonorité ou de la surdité, a dû dépendre de la quantité de la voyelle précédente. D'une façon générale, en dehors des monosyllabes accentués, à la fin de la syllabe,

1. Je le démontrerai dans le prochain fascicule des *Questions de Gramm. et de ling. brittonique*. Le fait est clair en breton : dialecte de Tréguier : *an tōg*, le chapeau, *an* est proclitique ; *eun* (*ōn*) *tōc*, un chapeau : c'est *eun* qui porte l'accent (v. Le Gall, *Annales de Bret.*, tome 19, p. 249). Partout excepté en haut vannetais, *ar bēd*, le monde, mais *e bet*, au monde.

aussi bien qu'à la finale d'un mot, l'explosive est plutôt sourde. De là son effet sur les consonnes suivantes. Des graphies comme *kyt-varchogyon*, *hep-kor*, répondent à des réalités : v. plus bas, *remarques* à la page 11.

P. 3, note *d*. « En vieux-gall., *v* final a déjà disparu en partie, et, en moyen-gallois, il tend à disparaître peu à peu dans le cours des temps. »

Il eût fallu préciser. En vieux-gall., *v* disparaît après *aw* et *ū* [1], seulement. En moyen-gall., naturellement, il n'apparaît pas après ces deux sons. Il est à noter qu'en dérivation et en composition, dans ces mêmes mots où *v* disparaît après *aw*, *v* rēste : *llaw* mais *arllofi* ; *gwallaw*, *gwallofiad*. En composition, il en est de même : *llaw*, mais *llof-rudd*. Les infinitifs en *o* sont d'anciens infinitifs en *aw* ; *deffro* et *cyffro* ont été précédés par *deffraw* et *cyffraw*, comme le montrent les formes infectées de la 3e personne du sg. de l'ind. prés. ; *deffreu*, *cyffreu* (cf. *taro*, *taraw* et *tereu*). Après *ī*, en vieux comme en moyen-gall., *v* reste dans les monosyllabes : *gnif* (*gnīm*), *rhif*. En vieux gallois, après *ī* dans les polysyllabes, *v* persiste : *glanstlinnim*, gl. *famine sancto* (*Gl.* à Juv.). En moyen-gallois en polysyllabes, après *i*, *v* disparaît : *pedi*.

Il y a un cas, qui n'est pas signalé, où *v* en moyen-gallois, tend à se vocaliser : c'est dans le groupe final *-ev* (*ef*). Des graphies comme *goden* pour *gođef*, *cleden* pour *cleđef*, sont fréquentes. Dans *aswy*, *aseu*, gauche, *trothwy*, *trotheu*. seuil, on est sans doute en présence d'une dérivation différente.

P. 3. Une note eût été utile pour la valeur de *w* semi-voyelle, à la finale, après une consonne. Ce *w* ne forme pas syllabe et ne compte pas, en poésie, pour la mesure (J. Loth, *Métrique gall.*, II, 2e partie, p. 113.)

P. 3-4. A propos d'*y*, il eût été nécessaire de distinguer de *y* semi-voyelle ordinaire, *y* provenant d'un ancien *g* spirant après *l*, *r*, susceptible d'alterner avec *a* et *w* si la voyelle qui

1. On trouve encore écrit parfois *Dubleis* dans le Cart. Llandav ; cf. *Galdub* en breton (v. Chrestomathie à *dub*) ; aujourd'hui encore certains noms de lieu conservent *v* sous une forme *ff* : *Dour-duff*, mais on prononce *dourdu*.

précède est *a* ou *w* : *daly* et *dala* = *dalg-* (breton *dalc'h*) ; *gwyry* = *virgo*, etc. Il y a flottement pour la valeur de ce son dans certains mots. On trouve *gwala* avec deux syllabes, *eiry*, *eira* compte tantôt pour une, tantôt pour deux syllabes dans le *Livre Noir* (*Métr. gall.*, *ibid.*, p. 114-115).

P. 4, note *g*. « En moy.-gall., v.-gall. *guo* initial devient *go* ».

C'est inexact pour le moyen-gallois. Il y a encore dans les textes les plus anciens des exemples de *guo*.

L. Aneurin	100. 13	*guodeo*
	103. 19	*guoloet*
	102. 19	*guoloiy*
	105. 12	*guolut*
	103. 19	*guoreu*
	105. 34	*guórut*
	107. 11	*guovrlodiat*
L. Taliessin	214. 20	*Gvolychaf*
	183. 26	*gwortho*
	173. 3	*gworwyd a gworgret*
Myv. arch.	142. 1	(XIIe siècle) *gwolychaf*

Pour *wo* de *gwo*, v. remarques à la p. 16, note 13.

— « La date du recul de l'accent de la dernière sur la pénultienne n'a pas été exactement fixée. »

Elle ne peut pas l'être dans l'ensemble, car ce recul s'est produit à des époques différentes ; tout d'abord, sans aucun doute, les brèves finales ont été abandonnées, puis les longues et les diphtongues. Pour celles-ci, le traitement n'est pas uniforme : le v.-gallois *maharuin* est déjà en moyen-gallois *maharaen* ; **haluin* est *halen*, tandis que *-aw* existe encore. Il en est de même en breton : l'accent, dans certaines parties du Léon, devait être encore aux XV-XVIe siècles sur *-euc* : *-euc* et *-eu* pour *-euc* sont restés figés avec l'accent dans des parlers de Bretagne où le breton a dû disparaître au XIIIe siècle. Il est probable que le recul de l'accent s'est opéré du Xe aux XIIIe-XIVe siècles, plus ou moins vite suivant le cas.

P. 5-6. *Changement des voyelles ou infection vocalique.*

Cette partie est traitée d'une façon trop sommaire. Plusieurs omissions importantes sont à relever. L'auteur, en donnant la règle de l'infection vocalique par *ī* long final vieux-celtique (quelle que soit son origine) ou *jod*, ne signale pas l'exception capitale, *que les voyelles longues échappent à cette action*, excepté dans quelques cas où les longues ont été manifestement abrégées (J. Loth, *Mots latins*, p. 97, 101-102).

Strachan ne fait aucune différence entre l'action de *ī* long disparu et de *j*. Selon lui, *a* seul serait soumis à l'épenthèse de *i*. Ce qui est vrai, c'est que seul *a* accentué[1] est diphtongué, qu'il soit influencé par *ī* long final ou *jod*. Les voyelles *o*, *e* ne subissent l'épenthèse qu'au cas où elles sont ou ont été suivies d'un *j* : *ceirch*, avoine = **corcjo-*, mais *escyb* = *episcopi* ; *peir*, bassin, = **qerjo*[2]. Seul *u* n'est pas soumis à ce genre de diphtongaison : *dyn* = **dŭnjo-*.

Pour *o* devenant *ei* sous l'action de *jo-*, *ja-*, il y a d'intéressants exemples : *yspeil* = *spolja*; *Dyfnein* = *Dumnonja*; *Emreis* = *Ambrosius*. Pour *deil*, feuilles, il faut également partir de *dolja*. Le cas le plus frappant est celui de *Prydyn*, Écosse, remontant non à *Prĭtonja*, ou *Pretonja* qui eût évolué en *Prydein*, mais *Pritonī* ou plutôt *Pritonii*, *Pritonioi*[3]. *Prydein*, île de Bretagne, remonte à *Pritania* ou *Pretania*.

P. 6, note 1. Il est exact que dans les verbes contenant *o* au radical, l'infection n'a lieu qu'à la 3e personne du sg. du prés. ind. actif et non à l'infinitif : *cyll* mais *colli*. L'exception est beaucoup plus étendue. On la trouve dans les noms dérivés en *-ydd* et *-i* : *barddoni*, *casoni*; *L. Noir*, *awonit* (*afonydd*), *dolit* (*dolydd*); *corsydd*, joncs (à côté de *cyrs*), etc.

1. Les doublets *ereidr*, *erydr*, charrues, s'expliquent par une différence de date : *ereidr* suppose l'accent sur la syllabe finale. La persistance de la graphie *cedyrn*, et non *cedeirn* dans *Ynys y Cedyrn* pour l'Ile de Bretagne, dans le *Mabinogi de Branwen*, me fait supposer qu'on pourrait peut-être avoir un exemple de *cedern* = v. irl. *cethern*, troupe : *ynys y cedyrn*, l'île des troupes, des légions.

2. Stokes, *Urk. Spr.*, p. 61. On peut ajouter *Londenjum* pour *Londinium*, donnant *Llundein*.

3. Cf. irl. *cruithne*.

Il n'y a cependant aucun doute que *y* bref ou *ī* long conservé ne modifient régulièrement un *o* précédent. Ces anomalies s'expliquent en grande partie par l'influence du radical sur le dérivé formé à l'aide d'un suffixe encore vivant, n'ayant pas perdu sa vertu formative. Si on a *melin*, *mynydd*, *newydd*, *efydd*, cuivre, = **omíio-*, c'est qu'aucun de ces mots n'est influencé par la présence d'un radical où *o* est conservé : ce qui est le cas pour *afonydd*, *dolydd*, dérivés d'*afon*, *dol*. De même, au lieu de *oheni*, *erni*, qui existe, on a *ohoni*, *arni*, à cause de *ohono*, *arnaw*. Il y a encore à tenir compte des époques. Le vieux-breton montre *entic*, *antiquus*. Le suffixe *-ic* étant vivant, on a aujourd'hui en breton des formes comme *mabig* au lieu de *mebig*, *cadic* au lieu de *cedic*, etc. De même en gallois : à côté de *cenig*, petit chant, on a aujourd'hui *canig*.

Il semble qu'on ait aussi à tenir compte de la distance de la voyelle exposée à l'infection, même *a* ; on a dans le *Livre Noir* : *imverid*, 3e pers. sg. prés. ind. de *ymwared*, mais *imnaredit* (*ymwaredydd*), sans infection. L'exception indiquée pour *o* est plus nette pour *e* : *pedi*, *medi*, dérivés en *-edic*, *meddyg* ; cela tient à ce que *e* et *i* sont fort rapprochés pour l'articulation. En breton, on a franchi un degré de plus : *pidi*, mais ce n'est pas général, tant s'en faut[1].

A la question de l'infection en gallois moyen, s'en lie une autre qui n'a pas été touchée par l'auteur : celle de *i* consonne ou *i* suivi de voyelle et précédé d'une autre consonne dans l'intérieur du mot. Outre son intérêt propre pour l'histoire et l'évolution des sons gallois, elle est de nature à aider grandement à la solution du problème de la nature de l'infection par *ī* long et *i* suivi de voyelle finale, tous les deux disparus (quelle que soit la provenance de *ī* long), et sur sa marche, aussi bien en gallois qu'en cornique et en breton. Je prends comme source et exemple le *Livre Noir*. En général, *i*, suivi de voyelle à l'intérieur du mot, palatalise la consonne ou les consonnes précédentes, et le résultat est le développement dans la syllabe qui précède d'une diphtongue *ei* : la voyelle est

1. Dans la diphtongue *wy*, *y* ne produit pas infection : *arwydd*, signe, = *are-ueido-*.

toujours *a*, *e* ou *o*. Aujourd'hui la diphtongue reste, mais *i* est écrit après la consonne qui le précédait :

après *n* : *kinreinon* (*cynreinion*);
Bricheinauc (Brycheiniog);
keinhauc (ceiniog);
edeinauc (edeiniog), etc., etc.

après *m* : *ceimad* (ceimiad);

après *w* : *cirreïveint* (cyrreifiant);
Ewonit (Eifionydd);

après *l* : *Kyveilauc* (Kyfeiliog);
meillon (meillion);

après *r* : *creireu* (creiriau);
Meironit (Meirionydd);
eiraul (eiriol); *eircheid* (eirchiaid);

après *explosives* : *diffreidauc* (diffreidiog);
diffreidad (diffreidiad);
eigaun (eigion); *meibonein* (meibionain);

après *spirantes* : *luitauc* (luiddiog);
eirthau (eirthiaw);

Si la voyelle qui précède la consonne mouillée par *i* est longue, il n'y a pas de diphtongue ; *guironet* (*gwirionedd*) ; *Cristaun* (*Cristion*). Il y a une exception curieuse : c'est *achwisson*, pluriel de *achaws*; on a eu sans doute d'abord *achōšon*, puis *achōi̯šon* : c'est *o̯i̯* qui est devenu *wy* comme dans *mwy*, plus grand; *achosion* a été refait sur *achaws*. Pour *ŭ*, le traitement paraît particulier, *dinon* (*dynion*) : *n* devait être mouillé, Pour l'absence d'écriture de *i* après la voyelle dans le *Livre Noir*, il y a quelques exceptions peu nombreuses : *cofion*, *donyàuc* (*o* ici est long). Il est de toute évidence que la consonne précédant *i* était plus ou moins mouillée et que l'élément palatal a fini par se dégager sous la forme d'un *i* dans la syllabe précédente en produisant diphtongue. C'est ce qui s'est produit également pour *i* consonne ou devenu consonne, disparu. Des infections comme *beirw* = *beru̯-ie-t teirw*, taureaux, = *taru̯ī*, *taru̯oi*, ont

la même cause que celles du type *eircheid*, quémandeur, *ceimad* champion, guerrier. *Seint*, saints, a passé de *santi* à l'étape *santi̯*, avec *i* consonne ; la syllabe *-nt* a sûrement été mouillée, puis l'élément palatal s'est dégagé et a amené la diptongue *ei* ; en même temps, la consonne s'est dépalatalisée. Il y a eu avant cette diphtongaison une époque où le mouillement seul était sensible : de là des graphies en vieux-gallois, comme *Priten* = *Pretania*, plus tard *Prydein* ; gloses d'Oxf. : *arcibrenou* gl. *sepulti* : cf. gallois moy. *argyvrein*, gallois-mod. *argyfrein*, enterrement, obsèques. Il est sûr que *dyn*, créature humaine, homme, a eu d'abord *n* palatal ; mais ici régulièrement l'élément palatal s'est incorporé à *ŭ* ; puis *n* s'est dépalatalisé[1].

En cornique et en breton, la consonne a été également mouillée ; le mouillement est particulièrement sensible pour les spirantes, liquides et nasales. Pour la spirante gutturale *ch*, elle est encore palatalisée sporadiquement : dans tout le vannetais, on prononce *merhjet*, filles = *merc'het*, gall. : *merched* ; *gwirhjes*, vierge, pour *guerc'hes* ; le même mouillement existe à l'Ile de Sein.

La graphie *meic* pour *meich*, pluriel de *mach*, caution, dans les gloses, est une preuve claire de l'existence de ce phénomène en vieux-breton. Pour *n* mouillé, cf. *dispign* = *dispendium* ; la graphie *cuntuill*, cueillir, gallois *cynnull*, est également instructive[2]. Le breton *cristen*, chrétien, haut-vann. *cresen* = *cristiānus*, démontre un état identique au *Cristaun*

1. En haut-vannetais, sporadiquement, on prononce *dayn* ou *dẽn* (*ẽ* nasalisé = *in* français) ; mais il est sûr que le mouillement est progressif et dû à *è*. En revanche, en irlandais dans le dialecte d'Arran, le vieil-irl. *duine* se prononce *dyne*, ou *dine*, sans *n* palatal : Finck, *Die Araner Mundart*, p. 13, ss. Cf. Dottin, *Mélanges d'Arbois*, *diphtongue tonique en gaélique d'Irl.*, p. 35, 37. Je ne crois pas que le *processus* indiqué par Finck soit exact.

2. Les deux mots en dehors du cas de diphtongue, qui ont l'épenthèse en breton, partout, sont *eil* second, et *teil*, fumier. *Eil* ne peut venir d'*ál-io-s*, ni de *al-iio-s* : cf. *all* = *al-jo-s*. Il est probable que *eil* est une forme de comparatif, comme *al-ter* : on partirait de *ali-i̯ōs* qui aurait passé par *el-i̯ūs*. L'étymologie de *teil* n'est pas claire, v. Holger Pedersen, *Vergl. Gr.*, p. 381, 1.

Pour *bleiz*, la diphtongue s'expliquerait bien par l'influence du *d* spirant en léonard, mais non en vannetais. De plus, on a en gallois *blaidd*.

du *Livre Noir*. Le breton *lijou*, lessive (bas-vann. *lijiw̆*) a passé par *lišou*, ce qui rappelle le gallois *lleisw*, v.-gal. *lissiu* ; *s* est également mouillé aujourd'hui encore dans le gallois du Nord *eiša*, pour *eišiau*. *Bichan*, auj. *bihan*, doit son *ī* long à la palatalisation du *ch*.

Le haut-vannetais *cọr* avoine, léonard *kẹrc'h*, bas-vannetais *kerc'h* avec *c* palatal, montre un état ancien de l'infection, rappelle la période où l'élément palatal s'est incorporé à *o* et produisait *ö* : le *c* est resté vélaire. Un mot comme *dẹ̄l*, feuilles, en face du galois *deil* est particulièrement démonstratif. Le breton connaît *l* mouillé; il est parfaitement sûr que dans *dolya*, *l* l'a été. Si le mouillement a disparu, c'est après que l'élément palatal s'est incorporé à *o*. Aujourd'hui, dans des mots comme *kẹr*, *kear*, ville, village, on est en présence de phénomènes analogues à celui du *c* de *cŏr*. Lorsque *kẹr*, en bas-vannetais, porte l'accent, on a une vélaire ou une consonne restée la même qu'à l'époque où on prononçait *caer* : on dit *e kẹ̄r* au village, avec *k* non palatal; *d'er gẹ̄r*, à la maison, avec *g* guttural ; au contraire, si *kĕr* est en composition, l'accent se portant sur le second membre, le *k* devient palatal et *e* devient ouvert : *Kẹ̄r-strat*, *Kerwẹ̄llan* (*Caer-wallon*, anciennement).

Si *i* a été rétabli dans la plupart des cas, après la consonne, dans l'intérieur du mot, si on a aujourd'hui *diffreidiad* au lieu de *diffreidad*, *eirchieid* au lieu de *eircheid*, cela peut tenir à ce que la conscience de l'existence du suffixe *-iad*, *-iaid* a toujours persisté, sans parler des influences littéraires et de la tradition grammaticale. Il est possible, problable même, que la consonne soit restée mouillée après la diphtongaison.

Il y a dans l'infection vocalique deux opérations. D'abord, avant d'articuler la consonne qui sépare *i* de la voyelle précédente, la langue tend à prendre la position que *i* exige. Wilmanns (*Deutsche Grammatik*, II, p. 271), qui adopte cette explication pour l'*umlaut* allemand, ajoute : « *ü* et *ö* qui unissent l'articulation des lèvres de *u* et *o* à la position de la langue de *i*, montrent très clairement comment les deux éléments se sont fondus. » Il a le tort, je crois, de repousser l'idée du mouillement de la consonne précédant *i*.

M. l'abbé Rousselot (*Principes de phonétique expérimentale*,

p. 985, fig. 671) rend sensible par des graphies très claires le phénomène de l'*umlaut* : dans les tracés, représentant *hut*, *huti*, l'ampoule montre que la langue, sous l'influence de l'*i*, a pris une position voisine de la voyelle qui s'est développée plus tard.

On remarquera l'analogie du traitement de *jod* interne, en gallois, avec celui du traitement de ce son en français : *gloire* = *glorja*.

Il n'est pas inutile de remarquer que les effets du mouillement proprement dit *sont différents dans une certaine mesure de ceux produits par jod suivant une consonne*. Il résulte des expériences de M. l'abbé Rousselot (*Principes de phonétique expérimentale*, p. 401, 616), que la consonne mouillée est plus palatale que la consonne + jod, *si bien que cette combinaison semble être une première étape de la mouillure*. Et de fait, ajoute l'éminent phonétiste, le créateur chez nous de la phonétique expérimentale, beaucoup de consonnes ordinaires ont cette origine. Pour certains détails sur le mouillement et la diphtongaison ou épenthèse en brittonique, je renvoie à l'étude précise que consacre à cette question Holger Pedersen dans sa *Vergl. Gramm.*, I, pp. 369-384 : je viens d'en prendre connaissance après la rédaction de ce qui précède.

Il y avait encore à signaler l'infection de *gur*,-*gor*, remontant à l'époque où on prononçait *wur*,-*wor*- ; *gwerescyn* à côté de *gorescyn*, *gwerenden* de *gwrandaw* : cf. breton dialectal *gwelc'hi* au lieu de *golchi*, laver. L'analogie explique l'absence d'infection.

L'assimilation par *u* d'un *y* (*ö* bref) précédent, et même de *ī* long primitif affaibli, n'est pas signalée : *duhuned*, qu'il se réveille, pour *dihuned* (*dyhuned*) dans le *Livre Noir*, 15-25 : de même *duhunaur* et *duhunau* ; *duhun*[1] pour *dihun*, *Myv. arch.*, 155-1 : pour d'autres exemples de *duhun*, v. Silv. Evans, *Welsh Dict.* ; *Anc. Laws*, I, 152, *vu hun* pour *vy hun* ; Elucid, *Anecd. Ox.* 73 : *duhun* pour *dy hun*, toi-même ; *duhut* pour *dyhut* (*dyhudd*), *Myv. arch.*, 338, 2 ; *duguitei* pour

1. La prononc. *duhun* existe aussi sporadiquement en breton.

dygwyddei, *Livre Noir* 28, 12; *Elucid.* p. 14 *duunaw* pour *dyunaw*.

P. 6, *Variations vocaliques dues à l'accent.*

Un seul point de la question est traité : la réduction de *au* = *ā* long vieux-celtique, en *o*, par suite du retrait de l'accent. L'auteur n'a pas vu qu'il y a dans les modifications vocaliques, qu'il s'agisse de voyelles simples ou de diphtongues, un autre facteur que la place de l'accent.

Dans les polysyllabes, l'accent en gallois est peu intense; aussi la dérivation et la composition peuvent-elles, à ce point de vue, jouer un rôle fort important. Lorsqu'un monosyllabe, par exemple, devient polysyllabe, sa voyelle perd de sa quantité, même si elle reste accentuée, et devient, de longue qu'elle était, brève ou semi-longue : *llāth*, yard, avec le suffixe de dérivation à valeur singulative *-en*, perd de la longueur de son *a* : *llăthen*, quoique *llathen* soit accentué sur *a* ; de même *tād*, *tăden*[1]. Dans les diphtongues, la même loi s'observe : *g*^{w}*ydd*, oie, mais au pluriel *gwýddau* : l'accent passe sur le second élément de la diphtongue. Il y a, en effet, dans les diphtongues aussi bien que dans les voyelles simples de sérieuses modifications, du fait de la dérivation, qui entraîne un affaiblissement dans l'intensité de l'accent et une modification dans sa forme et sa nature. J'ai mis ce fait en lumière pour le breton et le gallois, dans mes *Remarques sur la métathèse de* ae *en breton* (*Revue celtique*, 1907, pp. 62-64). John Rhys, dont l'auteur ne paraît pas avoir mis suffisamment à profit les remarquables travaux linguistiques, l'avait fait avant moi, dans ses *Lectures on Welsh Philology*[2], pp. 129-132. La tradition littéraire, l'analogie, l'influence constante du monosyllabe sur le dérivé, dissimulent souvent les effets *visibles* de la dérivation ou de la composition sur les diphtongues, mais il y en a des témoignages certains dès l'époque

1. La coupe de la syllabe se lie à la nature de l'accent. Il me paraît à peu près sûr (il faudrait le vérifier par la phonétique expérimentale), que la tenue de la consonne dans des types comme *tadeu*, se rattache à la voyelle précédant *d* et que l'explosion seule appartient à la syllabe suivante; c'est pour une raison analogue qu'il n'y a pas de *s* sonore intervocalique en gallois.

la plus ancienne du moyen-gallois, et même auparavant. Ainsi s'expliquent vraisemblablement des formes eomme *Gwyddel*, Irlandais, qui ne peut remonter à *Gaidelo-s* que suppose le vieil-irl. *Gáidel*, *Góidel*, mais suppose *Geidelo-s*. Il y a eu rapprochement des deux éléments de la diphtongue, et une diminution de la valeur de premier élément au profit du second. Ce fait est à rapprocher d'un autre plus visible et plus étendu : le changement de *aw* en *ou*, puis *eu* en polysyllabes :

L. Tal. 198, 2 *dedeuho* à côté de *dydaw* ; 212, 22 *dydeuhawr* ; *deuaf* à côté de *daw* est courant à toute époque ; *Anc. Laws*, 148 *kegheussayth*, à côté de *cynghaws* (II, 204) ; *ibid.* II, 732 *cynghenssaeth* ; *ibid.*, 70, *cynghenssedа* ; *Myv. arch.*, 259, 2, *cygheused : creuan*, crâne, est probablement pour *crāwan* (Stokes, *Urk. spr.*, p. 97) : de même *breuan*, corneille noire = *brāvenā* (*ibid.*, p. 181, *ăbrā*). *Meu-dwy*, ermite, serviteur de Dieu, est probablement pour *maw-dwy* malgré l'irl. *mug-dé*. Le breton et le cornique, en effet, supposent non *mogu-* mais *magu-* (cf. gaulois *Magu-rix*). Le nom de saint qui, en vieux-gallois, est *Maucan*[1], est devenu *Meugan*, qui a passé par *Moucan*, dans *Llan-veugan* en Brecknockshire, et *Capel-Meugan* en Anglesey : cf. *Lo-Mogan*, pour *Loc-Mogan* en Sainte-Sève, Côtes-du-Nord. On peut citer encore la forme du *White Book of Rhydderch*, *am-keudant*, 3e pers. plur., prés. ind., ils disent, à côté de *am-kawd*, 3e pers. du sing.[2].

La forme *cythreul*, à côté de *cythrawl* s'explique par l'analogie : elle existe par infection dans *cythrewlic*, *cythreulieid* ; elle existe par dérivation : *cythreul-bryd* (*Myv. arch.*, 326, 2).

La prononciation du Carnarvonshire *deylo* pour *dwylo* (les mains, les deux mains) est sûrement ancienne, car on trouve dans les *Anc. Laws*, II, p. 418 : *deuthineb*, sagesse, pour *doethineb* : cf. *deuthant* et *doethant*.

ae en syllabe dérivée, devient régulièrement *ei*, quoique la graphie *ae* persiste le plus souvent, grâce à la tradition litté-

1. Vita Sti Dewi, ap. Rees, *Lives of the Cambro-brit. saints*, p. 117 : monasterium *Maucanni*.

2. Strachan, *Introd.*, *Glossary*.

raire et à la forme non dérivée. *Llan-dyfaelog*, en Carmarthenshire, se prononce *Llan-dyfeilog* : c'est d'ailleurs la forme écrite de *Book of Llandav*, p. 279 : *Llan-divailauc*; cf. *Anc. Laws*, I, p. 149, *haidus*, il mérita, pour *haeddws* ; à côté de *branar* pour *braenar*, on a dans les Lois (I, p. 180), *brȳnar*, contraction, non de *braenar*, mais de *breinar*, breton *breinar* ; *ibid.* ; I, p. 724, *draynen* et non *draenen*[1]. De là actuellement des doublets comme : *drein-berth* et *draen-berth*. *drein-llwyn* et *draen-llwyn*[2]. Le verbe *mae* et la conjonction *mai*, identiques d'origine, se sont diversifiées pour des raisons analogues (J. Rhys, *Lect.*, p. 130) : on trouve même *meu* pour *mei*, *mai* (*Anc. Laws*, II, p. 400, 31) : cf. *euthum*, à côté d'*aeth* ; *euthost* pour *aethost*.

Il eût fallu, à propos des diphtongues, un paragraphe sur l'*élision* et la *synérèse* ; un autre sur la *diérèse*. Il y a en effet, outre les diphtongues anciennes provenant de *e* long latin, de *ē* = *ei*, de *ē* = *ai*, outre les diphtongaisons relativement récentes comme celle de *ō* = *ā* long vieux-celtique en *aw*, des combinaisons de voyelles provenant de la chute de *s* ou *g* intervocaliques[3], parfois même de la composition syntaxique ou de la dérivation, susceptibles dans le cours du temps de former de véritables diphtongues[4]. Un chapitre spécial sur cette question d'une réelle importance n'eût pas été de trop. Un paragraphe eût dû être consacré aux *syncopes* et *éliminations*, importantes en poésie surtout[5], mais non sans portée en prose même où souvent l'*adoucissement* par exemple, est la seule trace de l'influence d'une forme supprimée, mais présente à l'esprit de l'auteur.

Parmi les variations dues à l'accent, une était frappante entre toutes et n'est pas indiquée : c'est la réduction d'une diphtongue finale à un son simple : *maharen*, bouc, qu'on

1. Il est juste de faire remarquer que *y* est très voisin de *e* dans la prononciation.

2. Pour *brein*, en breton, au lieu de *brean*, *braen*, v. *Rev. Celt.*, 1907, p. 587.

3. *Revue Celt.*, 1907, p. 58.

4. *Métrique galloise*, II, 2e part., pp. 106-113.

5. *Métrique gall.*, II, 2e partie, pp. 116-131.

trouve dans les *Lois* sous la forme *maharaen*, est *maharuin* dans le *Codex Lichf.*, XIV (*The Book of Llandav*) ; *iechuit*, v.-gall. est, en moyen-gal. *iechyt* ; *halen* a passé par *haloen* ou *haloin*.

En somme, la question des diphtongues et tout ce qui s'y rattache est faiblement traité et d'une façon assez incomplète.

P. 7. *Voyelle épenthétique.* La classification des faits d'*épenthèse* par voyelle rationnelle ou de résonnance et ses lois sont exposées clairement et exactement. Il y a simplement à ajouter la présence assez fréquente d'une voyelle irrationnelle, non en syllabe finale, mais à l'initiale, entre une explosive initiale et une liquide. *L. Noir*, 56, 15 : *Diristan* pour *Dristan* (Drystan) : *i* dans *dir-* ne compte pas pour la mesure ; *Anc. Laws*, I, p. 752 : *deressaur* (dryssawr) ; *ibid.*, 786 : *kereyth* (creith) ; 804 *chelaur* (clawr) ; cf. Iolo Goth, éd. Ashton, 514. 18 *tylodi* ; 234. 25 *tyreiglodd* (*treiglodd*) ; *Heng. mss.*, II, p. 285 *derewant* (drewant). *Tyno*, d'après le moyen-breton *tnou*, bas-fond, vallon, a une voyelle irrationnelle, mais son *y* a fini par se consolider et former syllabe[1]. Dans le *Book of Llandav*, on a encore, p. 74, *Tnou guinn*.

P. 8. Sous *act-* = *-aeth* ou avec *i* infectant = *eith*, deux groupes sont confondus qui évoluent très différemment : jamais *-act* et *-ect*, contrairement à ce qu'avance l'auteur, ne se confondent en gallois, excepté dans le cas d'infection ou de dérivation pour *-act* : *act* accentué donne *aeth* ; *ect* donne *-eith* : *lacte* en vieux-gallois *laith* est en moyen-gallois *llaeth* ; **sextan* a donné *seith*. Il en est de même pour *-acs-*, *-ecs-* latin : *llaes* = *laxus* ; *peis* = *pexa*. Pour le cas d'infection, cf. *Seis* = *Saxi* = *Saxü* de *Saxō*[2].

« ND, MB deviennent *nn*, *mm* ». C'est exact, en général. Cependant, en *early Welsh*, dans la prononciation, l'assimilation n'était pas encore complète[3].

Dans l'intérieur du mot *nc*, *nt*, *mp* évolueraient régulièrement, en syllabe pénultième, en *ng*, *nn*, *mm* ; en syllabe anté-

1. *Métrique gall.*, II, 2e partie, pp. 116-131.
2. *Métr. gall.*, II, 2e partie, p. 107, note 2.
3. *Ibid.*, pp. 3, 7-8.

pénultième, en *ngh, nh, mh; tranc, trengi ; angen, anghenawc; dant, danned, danhedawc.*

Cette règle est vraie pour le gallois moderne et, en gros, pour la prose galloise dès le XIIIe et XIVe siècle, mais elle ne l'est pas pour la poésie au XIIe et même pour une partie au XIIIe siècle. Chaque groupe doit être traité à part.

MP. NC. Le grōupe *mp* est celui où l'assimilation se montre le plus tôt. Dans les notes marginales du *Codex Lichf.*, on a déjà *cimer*, confluent (*Book of Llandav*, préf. XLVII). Dans le texte le plus ancien des *Anc. Laws*, I, 102, *kamell*, 11. 188, *y chymell* ; dans le *Lèges Wallicae*, dont le manuscrit est du dernier quart du XIIe siècle[1] : *kymellaur* (*Anc. Laws*, II, p. 752) ; *ibid.*, 772.-VII, 9 *kymmell* ; 752. 5 *kemut.*

En revanche :

L. Noir : 39. 1, *kymhorth* ; *ibid.*, 39. 28 *kymhell* ; *L. Aneurin*, 63. 18, id. ; mais *Livre Rouge*, 293. 10 *tra chymell.*

L. Noir : 25. 37, carrec *cambur.*

L. Noir : 22. 10, *pimhed* ; *L. Tal.*, 148, 24, 4 ; 171. 13 ; 216. 1 : *pymhet.*

L. Noir : 11-13 ; 21-22, *tymhyr* (pays, lieu natal) ; *L. An.*, 73. 2 *tymhyr* (en revanche, 106. 30 ; *temyr*) ; *L. Rouge*, 278. 20 et ailleurs *tymyr* — *Myv. arch.*, 210. 2 (1re moitié du XIIIe siècle) : *tymyr.*

L. Aneur : 77, *tymhor.*

L. Tal : 127. 14 *amhar* (id. *L. Rouge*, 298. 2, de même *ibid.*, 299. 19 *amharch*).

L. Aneurin : 63, *camhawn*, mais ibid. *Gorchan Maeld.* 100. 7, *camawn. Myv. arch.*, 180. 1 *kymhenn* (XIIe siècle).

NC. *L. Noir* : (*ng-* vieux-celt., y est écrit *g*[2], la nasale gutt. sourde est exprimée, en général par *gh* : 34. 11 *aghad*, la main étreignant[3] ; *L. Aneurin*, 77.25 ; 72. 16 ; *aghat*

1. Gwenogfryn Evans, *Report on the ms. in the Welsh Lang*, II. I, p. 352, ms. 28.

2. 40. 8; 59. 1 *agor* ; *L. Aneur.*, 101. 7, *angor* (d'*angora*), 23. 6 *llog* ; 17. 7, *llogporth*, 45. 16, *gollwg* (*gollwng*). C'est une graphie également fréquente dans le Livre de *Tal.*

3. On peut rattacher sans hésitation le mot au vieux-latin *ancus* (*adunc*us) ; v. *ancus*, chez Walde, *Latein. etym. Wört.*

(*Gorchan Maeld.*; 108-5, *ancat*); *L. Tal.*, 138. 1, *aghat*; *L. Rouge*, 268. 19, id.; 220. 18 *anghat*, *Myv. arch.*, 159. 2 (XIIe s.) *aghad*.

L. Noir: 8, 25; 11. 29 *aghen* (pas d'autre orthogr.); Elucid., p, 265, *anghen*, dans le sens d'Extrême-Onction; *L. Tal.* 145. 1; 183. 31 *aghen*. — *Myv. arch.*, 162, *aghen*; 210.1, *anghen* (XIIIe s.), *Livre N.* 8. 27; 15. 30; 19. 18, 11. 19 *aghen*. *L. Tal.* 109. 21 *agheu*; *id. L. Rouge*, 261. 12. — *Myv. arch.* (XIIe s.). 160. 1 *agheu* (mais 140. 2 *angeu* et *angen*); ibid.: 207. 2 *agheu* (XIIIe s.); 210. 1 *angheu*.

L. Noir: 12. 10 *cagell* (pour *caghell*)[1]; 18. 6 y *chageu*; *L. Rouge*, 276. 1 *ar gagheu*, mais 253. 2, *kangeu*.

L. Noir: 39. 3, *kighor*; *L. Tal.*, 125. 9, *cyghor*; *L. Aneurin*, 77, *kynghor* (mais *Gorchau Maeld.*, 103. 35, *cyngor*.

L. Noir: 21. 18, *diaghun*;
6. 27, *reghid*;
36. 9 *treghi*; 8. 13, *treghi*; *L. Aneur*, 100. 8, *treghi*; 175. 27, *trenghi*; *L. R.*, 297. 32; *trenghi*; *Myv. arch.*, 257. 1, *treghi* (XIII. 1).

NT: *L. Tal.*, 126. 16, *canhwyll*, mais *L. N.*, 11. 2, *canvill*; *L. Rouge*, 251. 9, *cannwyll*; *L. Noir*, 28. 14, *breenhin*; *L. Tal.*, 118. 3, *brenhin*; *L. Rouge*, 307. 29, *breyenhin*; *Myv. arch.* (XIIIe s.), 216. 2, *breenhin*[2].

L. Noir: 9. 24, *kerenhit*; *L. Tal.*, 114. 20, *kerenhyd* (*L. R.*, 297. 25, *kerennyd*; *L. Aneurin*, 65. 24, *kerennyd*; *Elucid*, 90, *kerennyd*, parenté).

L. Noir: 30. 14, *kinhen*; *L. Aneur.*, 71. 9, *cynheu*; *L. Rouge*, 300. 9, *a chynen*; *L. Tal.*, 127. 4, *kynhen*.

L. Noir: 36. 8, *kynhi*, angoisse, lutte; *L. Rouge*, 266. 25, *kyni*; *Myv. arch.*, 239. 1, *y gyni*.

L. Noir: 12. 12, *finhaun*, mais 59. 29, *finaun*; *L. Tal.*, 145. 11, *ffynhawn*; *L. Rouge*, 278. 4, *ffynnawn*.

L. Noir: 22. 26; *L. Tal.*, 146. 27, *keinhawc*.

L. Noir: 8. 20; 40. 21; 6. 16, *minheu*, mais 13. 63, *minneu*. *L. An.*, 69. 29; 96. 28, *minheu*; *L. Rouge*, 262. 17, *minneu*.

1. Il est possible qu'il faille partir de *cangella*, comme pour *angor* de *angora*: cf. breton *cael* = *kagella* et *eor* (v.-bret. *aior*) = *agora*.

2. V. *Métrique gall.*, II, 2e partie, p. 109.

L. Noir : 13. 22 *sinhuir* ; *L. Tal.*, 126. 20, *synhwyr*, mais 108. 5, *synwyr* ; *L. Ancur.*, 80. 31, *synnwyr* ; *L. Rouge*, 303. 26, *synwyr*.

L. Tal. : 200. 18, *kynheil*[1] ;
164. 7, *Gwenhwys*, les habitants de *Gwent* ;
121. 13, *nanheu*, plur. de *nant* ;
180. 8, *ninheu* ;
139. 10, *tanheu*, plur. de *tant* ;
136. 19, *hanher* ; *L. R.* 225. 25, *hanner*.

L. Rouge, 248. 22 ; 261. 16, *tynghet*, destinée. Le *Book of Llandav*, a déjà *finaun* (p. 158, 188, 374).

En prose, dans les *Leges wall.* (*Anc. Laws*, II, p. 782. 23.) *anhel*, laqueum.

Dans les *Anc. Laws*, I, p. 6, on a déjà *brenyn*, et *brenynes*.

Lorsqu'il y a assimilation en mots de trois syllabes, la règle énoncée plus haut, n'est pas non plus, pour la période dont je m'occupe, d'une application régulière :

Leges wallicae (*Anc. L.*, II, p. 752) *kymmellaur* et non *kymhellaur* ; 766. 2, *cannuyllyt* (*Anc. Laws*, I, 4. *kanhwyllyt*).

L. Noir : 24. 17, *kimereu* ; *Brut y Tyw.*, éd. Rhys-Evans, 342, *kymereu*.

L. Rouge : 295. 4, *kammwri*.

L. Tal., 154. 33, *kymelri* ; *L. R.*, 239. 10, *kymhelri*.

L. Tal,, 227. 22, *kynnullant* ; 109. 13, *kynnullwys* ; 184. 9, *kynnullwyd*, mais *L. R.*, 304. 17, *kynnhullwys*.

Il ressort de cette statistique que l'accent, dès l'époque du vieux-gallois, avait une tendance à se retirer de la dernière

1. *Kynheil* pour *kyndeil* ; cf. *L. Rouge*, 292. 9, *kynhalyant*. Il faut partir de *cyndeil* avec *nd* assourdi par l'accent. Il semble que dans les dérivés de *llong*, il y ait quelque chose de semblable : dans le *Livre de Tal.* : 129. 8 ; 128.10 *lyghes* ; 138.13 *llyghessoed*. A signaler la présence d'un *h* après *n*, par suite de l'accent, même en l'absence de *t*, *d* : *L. Tal.*, 201. 3 *kanonhyd*. Il est vrai que la version de la *Myv. arch.* porte *kanhonyd*. En tout cas, en antépénultième, après *n*, on a *kanhonwyr* dans la vie de Gruff. ab Cynan (d'après Silvan Evans, *Welsh Dict.*) ; *Anc. Laws*, II, p. 358, plusieurs fois *canhonwyr*, a côté de *canonwyr* : cf. *L. Noir*, 42. 15, *vy penhyd*. Ailleurs *penyd* : cf. breton *penity* = *penit-ty* ; moy. bret. *pened-our*.

Il y a encore *ar-benhic*.

syllabe sur la pénultième, mais que l'évolution ne paraît avoir été complètement accomplie que dans le cours du XIIIe siècle. Il ne faudrait pas conclure non plus de graphies comme celle de *finnann,* dans le Book of Llandav, ni de *kemut* dans *Leges Wallicae* que l'assimilation ait été déjà à cette époque complète. D'autres graphies prouvent le contraire. L'allitération tend également à le montrer ; la dentale ou labiale assimilée par *n* s'y fait encore sentir au XIIe siècle [1].

P. 9. La question si capitale de la composition des particules est à peine touchée [2]. Je lis p. 9 que *d* + *đ* donne *d*, mais l'auteur n'apporte à l'appui qu'un exemple douteux : *adyn*, misérable, pauvre diable, qui serait pour *ad* (*ate*) + *đyn*. Il n'y en a pas d'exemples anciens. De plus, l'absence d'infection est encore une présomption de formation assez récente.

Adyn a dû être fait sur *ad-wr* : *ate* apporte en composition parfois, un sens péjoratif, le sens de *changement en mal* : cf. *ad-wedd*. Si *adyn* est moderne, il peut s'expliquer comme *naufedydd* (v. plus bas, pour ce genre de composés). *Edrych* serait un meilleur exemple, s'il était sûr qu'il remonte à *ate-drĕcc-*, mais il est plus probable qu'on a affaire à la particule *ad*.

En revanche, dans *adref* (à la maison), bret. moy. *adreff*, on a peut-être affaire au suffixe *ate-* : *ate-treb* en passant par *ade-dreb-* et *ad dref*. Il est vrai que l'assimilation homorgane s'exerçait entre deux dentales explosives identiques ou à peu près. Je ne vois malheureusement pas d'exemple remontant sûrement à l'époque vieille-celtique de la rencontre d'explosive dentale avec spirante dentale sonore. Les composés que nous pouvons constater avec *at* venant d'*ate*, se montrent partout avec *t* ou *d* initial, *t* ou deux *t* : *attychwel*, revenir, *attal* (pour *at-dalg-*), retenir, etc. Or, le suffixe *at* ayant toute sa valeur formative, on peut les récuser : ce sont des composés continuellement renouvelés. Il y a un cas qui présente avec le nôtre une certaine analogie : c'est celui de

1. *Métrique gall.*, II, 2e partie, p. 3. pp. 7-8.

2. La composition des substantifs et adjectifs, ailleurs qu'en composition syndactique, n'est pas non plus traitée.

pymtheg : *pymtheg*, remontant sûrement à **pempe-đecan* ; si *đ* a été assourdi, c'est certainement sous l'influence de la sourde précédente *p*, quelle qu'ait été son évolution. Malheureusement, les deux consonnes en présence ne sont pas homorganes (v. plus bas, *remarques* à la page 11 *Lenation*).

Le préfixe-préposition vieux-celtique *ad* (lat. *ad*) produit des effets bien différents. Préfixé à des formes commençant par *t*, son *d* se combine avec *t* en *th* : *athref* = *ad-trebā*; *athrist*, *athrugar*, *athaw*, etc. ; de même *achas* pour *ad-cas*, odieux. Naturellement après *ad*, le *d* ou même l'explosive sonore suivante lui est assimilée (*aber*). Des composés avec *ad* + *voyelle initiale*, il s'est dégagé une particule *add* qui est arrivée à se combiner avec des mots commençant par une consonne et produit adoucissement consonnantique : *addfain*, *addfwyn*, d'après *add-oer*.

Joint aux moyennes, il s'assimile à elles, et la moyenne reste : *aberth*, *agwrdd*, *agwyr*, etc.

Il existe, en outre, une particule *a* produisant adoucissement de la consonne suivante : *a-ddawn*, produits du sol (*a* + *dawn*). *a-ddig*, *a-ddoed*, etc. On pourrait supposer qu'elle s'est dégagée de formes comme *agwrdd*, *agwyr* (*ad-gwrdd*, *ad-gwyr*), mais dans ce cas, on ne s'expliquera pas bien qu'elle produise adoucissement de la consonne suivante. Mieux vaut partir de formes comme *a-dref*. Mais est-il certain que cet *a* de *adref* vienne de *at* (*ate*) ?

On fait venir couramment la préposition *o*, *o-c*, irl. *ó*, de *ao* = *ápo*, et *a*, *a-c* de *apó* ou *pó*. Or, il y a en gallois, un emploi double et très différent, quant au sens, de cette particule auquel on n'a pas fait attention : *o*, *oc* non seulement indique le point de départ (*a*, *ab*), mais aussi le *mouvement vers* :

Myv. Arch., 195. 1.

Pan doeth o Freinc Franc *o erchí* yechyd.

« Quand de France, vient le Français pour demander la santé. »

Elucid., 15 *oe was*, à son serviteur ; 152 *oe llosci*, pour le brûler.

Heng. mss., 11. 219, *oe chanlyn*, pour la suivre, *ibid.*, 11. 216 : ymae Chromatius ac Elyodorus yn anvon annerch

yn yr arglwyd *oc* eu karediccaf vrawt: « Chromatius et Helyodorus envoient leur salut dans le Seigneur à leur très cher frère ». Il est peu vraisemblable que dans la liaison *oe* de *o* avec le pronom, on ait un reste de la particule *do*, (pour, vers) figée sous cette forme avant son évolution en *dy*, *y*; on ne peut non plus avoir recours à une évolution de *yw* : *yw*, dans ce cas alterne avec *wy* et on le trouve en effet (cf. aussi *rwy*, *ryw*, *nwy*, *nyw*). *Oc* serait également impossible à expliquer, à moins qu'en admettant *o* = *dȯ*, on n'ait recours à une fausse analogie : on aurait eu *o* = *do* et *oc* d'après *o* (ex), *oc*.

On ne peut qu'être frappé du fait que la particule sanscrite *ā́* qui peut expliquer les formes *o* et *a*, a aussi le double sens que nous avons constaté pour la particule galloise. Whitney (*Sanskrit Grammar*, 1879, pp. 87, §§ 293, *c*) constate que *ā́* a le sens de *hither from*, *all the way from*, mais que fréquemment *ā́* donne le sens de *all the way to, until*. C'est bien ce dernier sens que nous avons dans *'adref*, à la maison (jusqu'à la maison). Ainsi s'expliqueraient facilement les composés mentionnés plus haut (*addawn*) avec adoucissement de la consonne initiale.

Pour *d* + *d* dont Strachan ne parle pas, le résultat régulier paraît être *d* : *diwedydd*, fin du jour, cornique *doghageyth* (*g* = *d*); *rhydid*, liberté, et non *rhyddid*, qui est une forme refaite sur *rhydd*, est pour *rhyd-did* (*-tid.*) On trouve aussi *ḋ* pour *d* + *ḋ*, mais c'est probablement une évolution plus recente :

Daffydd ab Gwilym, p. 4 :

Rhw*ydd*yn cyhafal R*hydd*erch.

Rhywddyn pour le poète = *rhwyḋ-ḋyn*.

Strachan donne un exemple de *th* + *ḋ* donnant *th* mais en composition syntactique. Ils sont nombreux et il est admis, dans l'allitération, que *th* = *th* + *ḋ*. En composition avec des particule (*gwrth*), il y a flottement; *gwrthrin* (*L. Tal.*, 139. 32) et dans les dict. actuels *gwrth-drin*; *gwrthrychyat* pour *gwrlh-ḋrychyat*, héritier du trône, (*L. Tal.* 139-38) mais aussi ailleurs *gwrth-ddrychiat* ; *L. noir*, *gwrthir*, 32. 21 et *gurthtir* 21. 22, terre élevée, pays de montagne souvent opposé à *bro*, plaine. *Gwrthod* pour *gwrth-ḋod* est d'un emploi général

et évidemment ancien. Il ne me paraît guère douteux que *th* = *th* *d* ne représente l'usage ancien gallois. En revanche, pour *th* = *th* + *d*, le contraire est possible.

P. 10. Dans le tableau des mutations, il eût fallu une note pour *gw* dans *gwo-*, *gwŭ-*. Au XIIe siècle, la mutation s'écrit encore *wo*, *wŭ-*, mais souvent aussi *o-*, *-w*. Or, l'allitération démontre que, dans ce dernier cas, il faut supposer la prononciation *wo- wŭ-* [1].

P. 11. Après *n* et *r* final, *ll* et *rh* initial ne subissent pas de mutation : *yn llawen*, *y llaw*. »

La règle est juste, excepté quand il n'y a pas de composition proprement dite, mais accord de genre ou de dépendance. Le plus sûr, en pareil cas, est d'étudier les poètes chez lesquels l'allitération obéit à des lois strictes.

Daf. ab Gwil, p. 32 :

Doe, gwelais ddyn *l*ednais *l*an.

Il est sûr ici que *l* représente *l* sonore, car il allitère avec *lan* pour *glan* :

p. 39. Leuferau, dwyfr lifeiriant.
p. 55. Dan *l*wyn mewn dien *l*anerch
p. 82. Goleudon *l*afardon *l*iw;
p. 123. ond yr awen *la*wen *l*aith ;
p. 130. ar gyfair dyn leddf *l*an.

P. 11 et suiv. : Lenation.

En breton et en cornique, l'adoucissement des consonnes initiales est contrarié et même empêché par l'action de la phonétique actuelle, ou plus exactement, néo-celtique. Pour le breton, l'exception générale qui veut que dans le cas où un mot est actuellement terminé par une sourde, l'explosive sourde suivante n'est pas adoucie, n'est pas mentionnée par Le Gonidec. Elle était connue d'Hingant, et, depuis, la plupart des grammaires la donnent. On trouvera cette question, et celle des mutations et assimilations de consonnes, particulière-

1. *Métrique gall.*, II, 2e part., p. 4, 5.

ment bien exposé dans le travail de P. Le Roux : *Les mutations et assimilations de consonnes dans le dialecte de Pleubian*[1]. Cette question, pour le cornique et le breton, a été remarquablement traitée par Ebel[2]. Il a bien mis en lumière l'influence de la terminaison de la forme actuelle sur l'initiale, et il pose, avec raison, en principe, que dans les langues celtiques, la force assimilatrice s'exerce au profit de la consonne qui précède sur la suivante.

En revanche, on chercherait vainement dans la *Grammatica celtica*, dans les travaux des grammairiens gallois, ainsi que dans le Manuel de Strachan, des règles ou une vue d'ensemble sur ce sujet.

Cela tient à plusieurs causes, notamment à ce que les exceptions à la loi d'adoucissement ont été mises, pour le moyen-gallois, sur le compte de l'incertitude de l'orthographe et de la négligence des scribes. Une autre raison grave, c'est qu'on a négligé d'étudier la poésie galloise au point de vue de l'allitération : c'est là surtout qu'il faut aller cherchet un contrôle aux variations orthographiques que l'on constate dans les textes du moyen-gallois. Les exceptions à la loi d'adoucissement que l'on prend pour des négligences orthographiques ont une autre cause au moins dans les textes où l'orthographe est à peu près régulière. A cette époque, les lettrés connaissaient aussi bien qu'aujourd'hui les lois des mutations des consonnes. Souvent ils faisaient plier la prononciation, lorsqu'elle constituait une exception, à la loi générale. De là des graphies comme *trostau, trosdaw* : *kidtiriauc* et *kyttirogyon*. Il est clair que la prononciation véritable est *trostau, kyttirogyon*. De même, lorsqu'on trouve dans les *Mabinogion* des formes comme *tostdrut* à côté de *lwyt-koch* qualifiant *breckan* qui est féminin, et de *vras-toll*, que doit-on conclure? Évidemment que c'est le grammairien qui écrit *tost-drut* mais qu'il est entraîné par la prononciation

1. *Annales de Bretagne*, XII, p. 23. Il faut ajouter (p. 29-30) que si deux mots sont unis par la prononciation et que le premier soit terminé par une sourde, et le suivant par une explosive sonore, ou *inversement*, il y a assimilation de la sonore à la sourde : *dimörs tenos*, mardi soir (*dimörs den nos*); *pep pla*, chaque année, = *pep bla*.

2. *Beiträge*, V, p. 162.

dans *lwyt-koch, vras-toll*. Pour l'allitération, il y a des réserves à faire. Comme je l'ai prouvé, l'allitération n'est bien rigide que dans le cours du XIVe siècle. Il faut évidemment avoir recours d'abord aux poèmes où elle est soumise à des lois invariables; à la lumière de ces poèmes, on arrive à mieux comprendre les anomalies des poèmes plus anciens. Mais ici encore, il y a deux écueils à éviter : le poète a besoin pour sa métrique si compliquée de toutes les ressources des sons de sa langue; parfois, comme les grammairiens, lorsque sa *cynghanedd* le demande, il applique la loi d'adoucissement malgré les faits; ailleurs, le plus souvent, il use, contre la règle des grammairiens, de l'autorité de l'usage. En outre, il faut compter avec le rajeunissement de l'orthographe des poèmes. Un vers de Llewis Glyn Cothi, poète du XVe siècle, est singulièrement instructif à cet égard et aussi pour la loi d'obstacle à l'adoucissement. Je le prends dans Silv. Evans, *Welsh Dict.* à *draig* :

neu'r *ddraig-goch* yn ddeuwr y caid.

Draig goch (le dragon rouge) est grammatical, au sens des grammairiens modernes; *draig* étant féminin, on a écrit *goch* au lieu de *coch*, mais qu'avait écrit, en réalité, Llewis Glyn Cothi? Il suffit de la plus élémentaire connaissance de la métrique galloise pour le décider : il avait écrit *draic coch*. En effet, le mot qui allitère avec *coch* est *caid* : il faut que le *c* de *caid* allitère avec un *c* précédent : l'assonnance avec une sonore est impossible. C'est d'ailleurs conforme à la loi admise par les métriciens gallois du XVIe siècle. Deux consonnes sonores (en théorie) se rencontrant dans un vers, ont la valeur de la sourde correspondante : $p = b + b$; $c = g + g$; $t = d + d$[1].

Les exemples abondent. En voici quelques-uns que je prends chez un poète de la 2e moitié du XIVe siècle, Dafydd ab Gwilym. L'allitération y est rigoureuse en ce qui concerne la qualité des consonnes, et il n'y a pas de doute qu'elle ne réponde, dans les cas visés, à la prononciation réelle de cette époque et, à plus forte raison, des siècles précédents.

1. *Métrique gall.*, I. p. 50-53.

P. 41. Llu o goe*d* *t*eg, llyg a'u *t*wng

La métrique exige que *t* de *twng* allitère avec un *t* dans le premier membre : on prononçait *coeteg* ou *coet-teg*.

P. 188. weithiau y *t*au anwy*d* *d*a

(prononcez *anwytta*).

P. 243. *B*raw*tt*u o wr, mewn *brat* hen

le *t* sourd de *brat* est assuré par *h* de *hen*.

P. 337. Toria*d* *hagr* *trwy* ia*d* *d*igrif

Il est sûr que le *d* de *toriad* a été changé en *t* à cause de hagr et les deux *d* de *iad digrif* équivalent à *t*.

P. 1. *T*eleist ym fragaw*d* *d*uloyw

(*fragawttu*)

P. 10. Amran*t* *d*u ar femrwn *t*eg

P. 14. O *c*af finau rha*g* *g*ofal

(rha*c*-*c*ofal).

P. 28. Llwyt-*t*u ael o'i la*tt*ai wyd

(*lwyt-tu* pour *lwyd-du*).

P. 29. Yn anrheg bi*d* *t*eg, bi*d* hagr

(bitt : gebit-hagr)

Chez son contemporain, un peu plus jeune, Iolo Goch, je relève :

P. 190. 5. *T*ewnodd rra*t* *T*uw yny.

Il est vrai, et ceci est digne de remarque, confirmant ce que je viens de dire, qu'ils admettent aussi l'équivalence $b = b + b$; $d = d + d$; $g = g + g$. Ce dernier traitement se justifie par la tradition grammaticale et aussi, en quelque mesure, par la prononciation : il se peut que deux explosives sonores se rencontrant n'aient pas eu exactement la valeur de la sourde correspondante, et elles ne l'avaient sûrement pas lorsqu'il y avait effort oratoire ou que les sons n'étaient pas en contact trop immédiat par la prononciation.

En tenant compte des chances d'erreur et en usant avec prudence des matériaux énumérés ci-dessus, on peut poser en principe que la loi d'adoucissement est contrariée en ce qui concerne une explosive initiale précédée d'une sourde finale (ou demeurée telle), explosive ou spirante, et qu'elle est même totalement empêchée, dans le cas de rencontre de deux explosives homorganes.

La phonétique des mots composés, qui remontent les uns au vieux-celtique, les autres au moins au vieux-gallois, auraient dû donner l'éveil : *clopenn*, crâne, boîte cranienne, en breton comme en gallois, remonte à *cloc-penn*[1], v.-irl. *cloicenn*; de même *clopren* pour *clop* (*clob*) + *pren*, lump or bunch, *ancwyn* — *ante-cenium* : il est clair que l'adoucissement de *c*wyn ou le retour de *gwyn* à *cwyn* a été provoqué par le *t* actuellement disparu de *ante*. *Deincryd*, grincer ou claquer des dents, que l'on trouve chez Taliessin et dans la *Myv. arch.*[2] chez un poète du XIIe siècle (Silv. Ev., *Welsh Dict.* à *deintgryd*) a été refait fâcheusement en *deintgryd*[2] qui est un barbarisme, en gallois moderne : on a même été jusqu'à l'introduire chez Dafydd ab Gwilym. —

Au cas d'*ancwyn* on peut ajouter celui d'*enciliaw*, reculer, de *ande* + *cil-* (*Myv. Arch.*, 329. 1).

Doniog*c*alon dien*c*iliaidd blaidd.

Le groupe *g-c* de *doniog calon* se prononçait *donioccalon*. C'est à un phénomène de ce genre que l'on doit *henpych*[3] — *Rotpert*, en moyen-gallois, est pour *Rod-bert* : breton *Roperz* et *Roparz*. — *Pymtheg* remonte à *pempe-decan* et doit sa sourde à *p* devenu final de *pempe*. Le cas est analogue à celui de *Sanffreid* (*L. noir* 44. 2); Book of Llandaff, p. 43 : *Lan san Brigit*. *Sant-vreit* a évolué régulièrement à cause du *t*, en *Sanffreid* (auj. *Llan San Brigid* est *Llan sanffreid*.

Les faits de ce genre, et même des cas de véritable provection, ne sont pas rares :

L. noir, 44. 22 : *ys cuypun* pour *ys guypwn*; 44. 21, *ys tir* =

1. *Clog* est féminin.
2. Cf. *deincod* et *dincod* dont l'orthographe n'a pas varié.
3. *Hen* est pour *hand-* = *ande*. La forme la plus ancienne, très probante,

ys dir — 51. 9, *neus tuc* = *neus duc* — 59. 18, *yspo* = *ysbo* — 52. 4 *ys trun* = *ys drun* — 26. 27, *ys truc* = *ys drwc* — 34. 2, *nis tirymyco* = *nys dirmycco* — 36. 19, *pelltaun* = *pell-dawn*,

Cf. v.-gall. *introc*; *Gweith Tinevur* pour *Gweith Dinefur* (*B. of Landav*, p. 78). *Estratour* = *ystrad Dufr* (*ibid.*, p. 42).

Cf. *Anc. Laws* 2. 226, *ked as teueto* (*dyweto*); 1. 120; 19 *peht peccan* (*peth bychan*); I. 148. 2 guedy *es tadkano* (*datcano*).

Alltud aurait dû évoluer en *all-dud* : c'est *ll* sourd qui nous vaut le *t* constant que l'on trouve dans tous les textes : il est d'autant plus remarquable qu'on trouve une fois dans les *Anc. Laws* 1. 180 : *eu halldudyon* : dans le même paragraphe *alltudyon*. De même on ne trouve jamais que *lletty* et *lletya*. *Llet-cynt*, affliction, n'a pris la forme *lled-gynt*[1] que dans des textes modernes ou rajeunis. Owen Pughe donne intrépidement *lledgynt* dans ce vers du *Livre Rouge* : il écrit en renvoyant précisément au *Livre Rouge* :

Teneu awel tew *lledgynt*[2].

se trouve dans le Gorchan Maelderw du Livre d'Aneur. où bon nombre de formes avec l'orthographe du vieux-gallois sont conservées :

L. Aneur, p. 104. 27 :

O ancwin Mynydauc
Anthuem cim inruinauc

Le passage correspondant dans le Gododin porte, p. 81. 17 :

O osgord vynydawc *am dwyf* atveillyawc

Il faut sans doute corriger en *handwyf* ou *andwyf*.

Dans le passage du Gorchan Maelderw, *ciminruinauc* est sûrement à corriger en *cimmruinauc* (*cym* + *brwynawc*) : le mot *cymmrwynawc* existe, en moyen-gallois, et a nettement le sens de *très chagrin* ou qui *tourmente* (v. Silv. Ev., *Welsh Dict.*). Le sens du vers est clair : « du festin de *Mynyddawc*, je me trouve très-chagrin. » Dans le poème correspondant le sens paraît être semblable : il faut probablement remplacer *osgord* par *ancwyn*.

Les formes avec deux *ff* (*benffych*) proviennent de formes en *v* et remontent à une époque plus ancienne de la composition avec *and* : il faut partir de *ande* + *bicc* (cf. *anbicc guell* dans les gloses en vieux-gall. probablement pour *anbicc*) : le *t* (*d*) de *ande* aura provoqué la provection de *v* (*ande-vicc-*) en *f*. Pour ces deux étapes, cf. gallois *adna-bot*, à côté du breton plus vieux : *az-na-vout*; gall. *gwybod*, breton *gouzvezout*.

1. *kynt* = *cent* : cf. v.-irl. *céssaim*.

2. Pour la provection, cf. en moyen-gallois : *goruc-pwyt* pour *goruc-bwyt*; *dywes-pwyt*, *gwnaeth pwyt*, etc.

Or, il y a dans le texte (F. A. B., I, p. 289. 7) :

Teneu awel tew *lletkynt*).

Les graphies comme *a phyth* pour *ac byth* ne s'expliquent que par la provection provenant de *ac*. D'après les lois de la composition des adjectifs avec les substantifs, on devrait avoir *eilfed-dydd*, *nawfed-dydd*, etc., or, on a, dans ces cas, soit *dydd*, soit *tydd* : *Myv.-Arch.*, 356. 1 *eilfedydd* (cf. *trydedydd*) ; *Heng. mss.* 11. 224, *hwechettyd* ; *Myv. Arch.* 321. 2, *nawfettyd*. Cf. plus haut *llwyttu* (cf. p. 159 *brawttu*). Il n'y a pas de doute que, lorsque deux explosives homorganes se rencontrent par suite de la chute d'une voyelle, l'adoucissement ne peut avoir lieu régulièrement.

Il a été question plus haut de *draig coch*. Dans tous les textes où l'action grammaticale ne se fait pas sentir, dans les *Mabin.*, par exemple, on a toujours *draic coch* (v. Silv. Evans, *Welsh Dict.*).

Plus haut, p. 160, nous avons vu que *calon* après *doniog* ne subit pas de mutation et que même *g* + *c* équivalent à une explosive sourde *c*. cf. Sefnyn, poète du XIVe siècle, chez Silv. Evans, *Welsh Dict.* à *arawd* : arawd teg o orau ton[1].

L'adoucissement est également arrêté pour les prépositions par suite d'influence homorgane.

Daf. ab Gwil., p. 147 :

Tyfodd ei chlod hyd Teifi.

Mais *L. noir*, 31. 13, *heb drin*.

Avec *hyd*, on a régulièrement l'adoucissement; ici on voit que le *t* de *tyfodd* équivaut à *d-t* de *hyd teifi*, en réalité à un *t*.

Depuis que l'expression existe on écrit *cannwyll corff*, chandelle du corps (feu follet), quoique *cannwyll* soit féminin. De même on ne trouve que *Cath Paluc* quoique *cath* soit féminin.

Après les sourdes de tout genre, nul doute que l'adoucissement, *phonétiquement et physiologiquement*, ne fût empêchée :

1. *arawd* est féminin : *d-t* = *t*, comme le prouve l'allitération de *arawd-teg* avec *o*rau *t*on.

Daf ab Gwil., p. 108 :

Dy loches *c*ynes yw'r *c*oet

« Ton abri chaud est le bois. »

L'allitération entre *cynes* et *coet* prouve que *c* de *cynes* est sourd, quoique le substantif *loches*, avec lequel il s'accorde, soit féminin. Cf. *ibid.*,

armes telynores twyll

(Silv. Ev., *W. Dict* à *armes*). Cf. *Myv. Arch.*, 165. 1 :

Buches *k*yr*t* *k*er*t*orion wasgawd.

Les poètes ne se font pas faute d'employer la forme phonétique et la forme grammaticale : *Prydydd Bychan* (poète du XIIIe siècle. Silv. Evans, *Welsh Dict.*, à *aes*) :

Oet purgoch yn aes *d*rom *d*roch,

aes, bouclier, est féminin.

Du même :

Maredut aes *tr*om rut *tr*och.

En composition réelle avec substantif ou préposition, des faits analogues se présentent. Dans les *Mabin.*, aussi bien ceux du *Livre Rouge* que du *Livre blanc*, on a les deux formes *kyllell-prenneu* et *kyllell-brenneu* : nul doute qu'on ne prononçât *kyllellpreuneu*[1]. Voici encore deux vers de Dafydd ab Gwilym, où l'adoucissement n'a pas lieu par suite de l'influence de la sourde finale sur l'explosive initiale suivante :

P. 267. Gwait*h* *t*eg yw marchogae*th* *t*on

Gwaith est féminin.

P. 288 O*c*henai*d* *t*ost o *c*hwan*t* *d*a.

ochenaid est féminin.

Il est possible que dans certain cas, en dehors des rencontres

1. Il faut se méfier des graphies : Silv. Evans donne *anhebgor* : or les trois exemples des Lois qu'il cite ont *anhebkor*. Dans le passage de Taliessin où il donne *anhebgor*, le L. de Tal. a *anhebcor*. De même pour *aes drai* : Cynddelw a *aestrai*.

de consonnes homorganes[1], on ait affaire à un son intermédiaire entre la sourde et la sonore. On trouve en moyen-gallois, régulièrement *at* pour *ate* en composition, ainsi que *dat* = *do* + *ate*. Le plus souvent l'explosive qui suit est sourde.

L. Noir, 12. 20 attpa*w* — 21. 24 *att-cor*[2]. On écrit régulièrement, en moyen-gallois, *dat-canu, dat-cud*.

Il y a flottement dans d'autres cas : après la particule verbale *yd* causant adoucissement, on trouve dans le *Livre Noir* : 51. 32, *id cuitin*, mais 60. 22, *id gan* (*can*).

Il se peut que l'explosive initiale, dans ce cas, fût en voie d'évolution. Le fait n'aurait rien de surprenant : John Rhys, *Lect.* ou *Welsh Phil.*, p. 45, nous apprend qu'en Gwent, on a *gatel* au lieu de *gadel*, *ffetog* au lieu de *ffedog*, *retws* au lieu de *redws*. Comme il le dit très bien, le *t* dans sa marche, n'est pas encore arrivé à *d*.

D'après certains grammairiens gallois de nos jours, dans les composés de *at*, il se passerait quelque chose de semblable : on devrait écrire *at-gas* (*L. Noir* : *attkas*), et le *g* serait un son intermédiaire entre *g* et *c*.

Page 12, note 3. Aux exemples de *mab* et *merch* donnant *vab*, *verch* et, ce qu'il eut fallu dire, *ab* et *erch* (quelquefois *ech*), on peut ajouter *uch*, dans le sens de *fille*, pour *vuch* = *much* (voc. corn. *much*, filia).

— note 2. Le génitif est adouci après *ty* quant le nom est un nom propre. C'est la règle, en effet, mais on la trouve quelquefois appliquée à des noms communs : *ty gerddwr*, maison du poète (*Specimens of Welsh poetry*, p. 130).

1. Le *Livre noir* rend l'explosive *t* ou *d* par *d* ; son *t*, régulièrement, représente *d* ; chaque fois que le *tt* est double, on est en présence d'une explosive sourde très nette. L'allitération prouve qu'en moyen-gallois l'explosive après *at* était plutôt sourde :

Myv. Arch. 341. 1 Dillynion cysson nim at-cessynt

2. A citer dans les Lois *ceinnauc kyfreith*, *keinnauc cota* (Silv. Evans, *W. Dict.*, à *ceiniog*); ce n'est que dans un manuscrit plus récent que l'on trouve la forme *grammaticale* : *ceinawg gyfraith*.

Cf. *catterwen*, grand chêne, pour *cad-derwen* ; *costoccast* pour *costoc gast*.

P. 15. Il n'y aurait pas d'adoucissement après les formes passives.

Ce n'est pas exact pour la poésie, quoique l'adoucissement, dans ce cas, y soit plutôt rare :

Myv. arch. 232. 1.

Par*a*byl gwir, pan *d*reithir *d*raethawd.

Il semble que certains poètes se soient réservé le droit de faire l'adoucissement ou non selon les besoins de l'allitération, après certaines formes passives.

Myv. arch. 164. 1 : *Llas Goronwy*,
164. 2 : Llas *mor*gant *mur g*awr.

Mais *ibid* :

Val *yd las Vr*eich*vr*as y *vr*awd

« Comme a été tué Breichvras son frère. »

Cet exemple n'est pas très probant. On remarquera en effet, que *las* dans *yd las* a subi la mutation ; nous allons voir que dans ce cas, en poésie, le mot dépendant peut subir et subit très souvent l'adoucissement.

En poésie, on trouve plus souvent, dit l'auteur, des exemples d'adoucissement après la 3e pers. du sing. et pluriel du présent de l'ind. actif, après la 3e pers. du sing. du prétérit ind. act.

Il faut reconnaître que les règles de l'adoucissement en poésie diffèrent considérablement de celles qui sont de règle en prose.

Myv. arch. 141. 2 : *ni wtant fanfeirt...*

« Ils ne savent pas les petits bardes... »

150. 2 : *a*th *folant feirddion*

Liv. d'Aneuren, pp. 65, 29 :

Ne llewes ef *vedgwyn...*

71. 9 : Heessít *waywawr* y glyw.
81. 23 : Hut *amuc Ododin.*

A l'adoucissement après le verbe se rattache l'action exercée par certains adjectifs en *-awc*, dérivés de thèmes verbaux par-

ticipant de la valeur verbale (de même en irlandais, pour le suffixe *ach*).

Myv. arch. 166. 2 :

Preswylyawc *var*chawc *veirch* gwineu

« Chevalier qui entretient chez lui des chevaux couleur de vin. »

268. 1 : Guiscawc *var*chawc *veirch* hywet

« Chevalier qui harnache des chevaux dociles[1]. »

Cf. 138. 1 :

Mab Gruffut gleifrut *glod wasgarawc.*

« Le fils de Gruffudd à la lance rouge, qui répand la gloire » (*prodigue de gloire*, qui la disperse).

Cf. 156. 2 : *meirch anvonawc*, qui envoie des chevaux.

Les exemples d'adjectifs en *-awc* avec la valeur d'un participe actif ne sont pas rares.

P. 16. Un cas intéressant d'adoucissement est encore omis : Après un verbe de mouvement, le nom de lieu qui en est l'objet subit l'adoucissement dans son initiale.

L. Aneurin : p. 64. 21 (Cf. 64. 27 ; 65. 7, 13, 20, 28 ; 66, 14, 2).

Gwyr a aeth *Gatraeth* gan wawr.

Cf. *Gorchan Maelderw* (ibid, p. 102. 16).

O drychan eurdorchauc a *gryssyws Gatraeth.*

Myv. arch. 207. 2 :

pan elwyf *Wynet.*

Myv. arch. 285. 2 :

Aeth Madawc....

..... Vargam (à *Margam* : c'est là que Madawc fut enterré).

1. *hywedd* est traduit par *accoutumé au joug, maniable*. Il pourrait signifier aussi : *qui porte bien, traîne bien.*

192. 2 : Dywed y down *Benwedic*

« Dès que nous viendrons à *Penwedic.* »

Ibid. : Dywed y down *Verionnyt* (Me*iri*onnydd),
Dywed an dyvod *Von* (*Mon*)
Dywed an dyvod *Vaelawr* (*Maelawr*).

Avec le verbe *gadael*, laisser aller, le substantif marquant le but du mouvement subit l'adoucissement dans ce vers :

Myv. arch. 255. 2 :

Arglwyd dat, nam gat *gyllestrigawl dan.*

« Seigneur Père, ne me laisse pas aller au feu du silex[1]. »

On peut supposer que l'influence de *y* sous-entendu s'est fait sentir ici. L'accord par sous-entendu aurait demandé un chapitre en gallois.

Cf. *Myv. arch.* 259. 2 :

Gwae vi oe vynet *vyn* nas gwelaf.

« Malheur à moi qu'il soit allé là où je ne le verrai plus. »

P. 16, note 13 : *ar* serait un cas de *lenation* pour le vieux-gallois *guar*. L'auteur a été amené à cette idée par l'analogie de *gwedy*, donnant, en effet, en *lenation* par situation prétonique : *wedy* ; *gwrth* donne *wrth*. De plus, en mutation intervocalique à l'intérieur ou au commencement d'un mot *gwor* devient *or*, *gwo-* devient *-o*. Mais ici la voyelle est *o*, *ŭ* et se fond avec la semi-voyelle *w*. Il n'en est pas de même pour *gwar*, qui dans le même cas devient *war-*, *gwared* donnera *wared* tandis que *gorfod* (*gwor-fod*) donnera *orfod*. De plus, la mutation de *guor* (*gwo-*, *gw-*) au XII-XIIIe siècle, en *or* n'est qu'apparente ; il faut souvent pour la *cynghanedd* rétablir *wor* : la graphie *wor-* *wo-* est d'ailleurs encore fréquente (*Métrique galloise*, II, 2e partie, 4-5).

Dans le Livre de Llandav, où on trouve *guar*, on a, à la même époque, *ar*. Le sens paraît d'ailleurs quelque peu diffé-

1. *cyllestric* signifie *silex* : ce terme s'emploie pour le feu de l'enfer.

rent : *guar ir hennrit*, (p. 73), est traduit justement (p. 364) par *above the old ford* ; *ar* est, au contraire, traduit par *on* (p. 78, trad. p. 364). Les deux sens se sont confondus, mais il n'y a aucun doute que le sens n'ait été différent, quand on employait les deux, sens d'ailleurs conformes à l'étymologie.

Chapitre a ajouter : *L'adoucissement en poésie.*

C'est la plus grave lacune de cette partie capitale des mutations. L'adoucissement qui s'était déjà étendu, en prose, en dehors de son domaine légitime, prend, en poésie, une importance beaucoup plus grande et devient même un des rouages essentiels de la métrique galloise. Son action s'exerce surtout dans la *poésie* savante bardique, dans les genres à *cynghanedd* (rime et allitération) *stricte,* soumise à des règles de plus en plus compliquées, à mesure qu'on s'éloigne du XIe siècle : ces modes poétiques s'appellent d'un nom assez juste : *mesurau caethion*, *mètres esclaves*, *enchaînés*. Cette poésie, on peut le dire sans exagération, parle une autre langue que la prose, tandis que la poésie que les Gallois appellent *libre*, où la rime finale est l'élément métrique principal, n'est guère que de la prose cadencée et mesurée. Dans la poésie bardique, le type de proposition où l'élément gouvernant est après l'élément gouverné, joue un rôle considérable. La composition sur ce modèle est d'une extrême liberté. La variété est grande également dans l'ordre de la construction syntaxique à tous les degrés. Le poète use à son gré des ressources et des formes de la langue parlée de son temps ou de celles de la langue de tradition littéraire.

L'adoucissement, aux XIIe et XIIIe siècles surtout, est devenu en poésie, le moyen d'indiquer les *rapports de dépendance*, *d'accord* ou *de relation*. Il n'est obligatoire que dans les cas où il l'est en prose. Dans les autres cas, le poète en use à son gré.

Je groupe les différents cas d'adoucissement pour plus de commodité, sous les sept chefs suivants. J'ai laissé de côté les nombreux cas où l'adoucissement se fait par apostrophe ou invocation à une personne déterminée : l'adoucissement dans ce cas existe en prose ; il est simplement plus étendu en poésie.

1° *Adjectif avec substantif, quel que soit le genre ou le nombre du substantif.*

Myv. arch. 177. 1 (il s'agit de Gwenwynwyn, roi de Powys) :

Run *g*ygredyf, *g*ynnedyf, *g*ynnefawt oreu

« Ayant le même tempérament, les mêmes dispositions, les mêmes excellentes habitudes que Rhun. »

164. 1 : Rwy*sc*[1] vrwysc *vr*eisc, *vr*euaul *dygbed*

« Carrière impétueuse, vigoureuse, destinée fragile. »

179. 2 : Caradauc vreinauc, *vreisc* rodyon

« Caradawc privilégié, aux riches dons. »

176. 2 : ar wr, wir y wyneb,
ar wyr wawr, wrach no neb

« Sur un homme au visage vrai[2], sur la lumière des vaillant, plus vaillants que personne. »

329. 1 : Fal Thomas *f*alchras *f*ylchraidd ynghamawn

« Les fils de Thomas, à la grâce généreuse, aux lances brisées dans le combat. »

207. 2 : Rys *v*awr *v*alch ygcalch ygcadeu,

« Rhys le Grand, fier sous son armure, dans les combats. »

169. 1 : ymyw Riryd, *w*ryd *w*ognaw[3]

« Pendant la vie de Riryd, habitué à la vaillance. »

252. 1 : Trimut aerwalch *v*alch *v*awr vryt

« Faucon de combat après trois mues[4], fier, aux grandes résolutions. »

1. *Ruysc* a proprement le sens de *impétuosité*, élan irrésistible et aussi celui de : *esprit impétueux, dominateur*, et de *domination* (*rwysc* = * *reid-sco-*).
2. *visage* est synonyme d'honneur chez les Celtes.
3. *wryd wognaw* est un composé où l'adjectif gouverne.
4. Métaphore empruntée à la fauconnerie (J. Loth, *Mabinog.*, 1, p. 233, note 2).

253. 1 : Gwawr kyhoet wisgoet *w*asgaroccaf,

« Héros connu, le plus libéral en habits[1]. »

238. 1 : Mab Gmffut gleifrut, *g*lod *w*asgarawc

« Le fils de Gnuffudd, à la lance rouge, disperseur de louanges. »

Daf. ab Gwil., 150 :

Na phara Eiddig, *dd*ig, *dd*u

« Ne continue pas (à réjouir) Eiddig, colère, sombre. »

107 : ny rydd Eiddig, *dd*ig *dd*ygnbwyll,

« Il ne le donnera pas, Eiddig, acariâtre, à l'esprit désagréable. »

2° *Substantif qualifiant un autre substantif.*

Myv. arch., 336. 1 :

Dydd da iddaw addas gariad,
wawr ei hoywwled, *wiwri* hywled
Darian gwyr...

« Heureux jour à lui, à qui convient l'amour, lui la lumière de son gai pays, le digne roi aux festins faciles, le bouclier des guerriers. »

329. 1 : Tarian i'r holl wyr.
..... *w*r arthuraidd

« Bouclier pour tous les guerriers, héros arthurien. »

198. 1 : Gwylva Ruvawn bebyr, *b*en teyrnet.

« Le monument funéraire de Ruvawn le fort, chef des princes. »

191. 2 : kynnivieid gyrthieid *v*leineid *u*leitev

« Combattants, aimant l'attaque, loups au premier rang. »

1. Mot à mot : *qui répand, disperse* les vêtements.

149. 1 : ardwyreaf hael hwyl gyfrgain ygcad
Hwrd gleisiau fleidiad, *flaid* cyvwyrein

« Je célébrerai le généreux, à l'essor parfaitement brillant dans le combat, le rude affronteur de blessures, le loup de l'assaut. »

164. 1 : Pan llas gwas Sanffreyd *ffrawtged* y *Gym*ry

« Quand fut tué le serviteur de Sanffreyd', prompt aux présents pour les Gallois. »

168. 2 : aer *v*leityeid [1], *v*leinyeid *v*leitieu kyvarvod

« Loups de combat, à l'avant-garde, assemblée de loups. »

169. 1 : argleidryad *v*leinyad *v*leit niver

« Protecteur, au premier rang, loup de la troupe. »

Caradauc...
179. 2 : Card *o*leith *o*lud esborthyon.

« Caradawc, le fléau de ce qui est bas (en poésie), richesse des gens charitables [1]. »

162. 1 : Blaengar llyw, *g*ledyval Moryen.

« Chef qui assure l'avant-garde, comme Moryen. »

214. 1 : Hebawc teyrn, *v*archawc twr

« Chef faucon, chevalier qui est une tour ».

Cf. 220. 2 : Gvelsam *ni Faelgwr fawr, fur cadeu*
— am lyw glyw *glod hyd Fynnau.*
221. 1 : Traws *gyngaws gyngor diachludd*
226. 1 : Priodawr mwynglawr *Mon, glod ysgein.*
233. 2 : namyn sarn drumein *vein vet.*
238. 2 : Beilch yw y *gadweilch gadarnglo* Ma*elor.*
248. 1 : Bydinawc *varchawc veirch anaraf.*
186. 1 : Cynnetyf y *Bowys benn* ymadrawt gwyr.
185. 2 : Seithvet welygorth, *oleugor tros wawd,*
gwrt vydin veityeid

1. Probabl. *veityeid*, qui affrontent.

301. 2 : arial milwr *gorph Uryen.*
336. 2 : Braint gwyr yw llyw llyssig
Baredur ddysg mewn brwydyr ddig.
336. 1 : Hopcyn arglwydd, eurglod warant
wiwri anant, *wawr* rhianedd.
201. 1 : Teyrnvab Ywein...
Teyrnas *vírein*, *varan* Benlli.
220. 2 : Gwelsam Rys ychan, *darian daergleu.*
163. 2 : Hael hygleu *vryden*, *vryd* eryr.

3° *Deux ou plusieurs substantifs dont le dernier gouverne les autres, sont en relation d'accord ou de dépendance avec le substantif de la proposition principale.*

L. Aneurin : 66. 12. Pan dyvu Dulvwlch, *dut nerthyd*

« Quand vint Tulwlch, celui qui fortifie le pays. »

74. 9 : no Chynon lary vronn, *geinnyon wledic*

« Que Cynon, au cœur généreux, le maître des joyaux. »

Myv. arch. 845. 1 :

Hil *Ruffud windai wyndawd*[1]

« Le descendant de Gruffudd, maisons de vin de Gwynedd. »

333. 1 : rhag braintverch, wynddeint, *w*enddydd *w*ybodau.

« Devant la jeune fille privilégiée, aux dents blanches, à la science de Gwenddydd. »

331. 2 : Gwedi falch rhoddiad, *gad gedymdeith*

« Après le généreux donateur, compagnon du combat. »

316. 1 : (en parlant du fils de la Vierge Marie),
y mab gogonet, *ged gedernyt*

« Le fils glorieux, le rempart des présents. »

306. 1 : Hoen ton ogledd, *wynedd wawr*

« Couleur de la vague du Nord, aurore de Gwynedd. »

1. Dont les maisons sont les caves à vin de Gwynedd.

253. 2 : Evyr Caer *Vyrddin, vyddin veiddyat*

« Aigle de Caermarthen, qui affronte l'armée. »

143. 1 : Caraf i eos*fai, forehun* lud

« J'aime le rossignol de mai, empêchement du sommeil du matin[1]. »

193. 1 : *milyoet wawr wasgawd, wennwawd wetu*

« Lumière, abri de millions de gens, à qui convient la louange brillante. »

164. 1 : Gwr oet gadyr ý gadw riw,
Rwytvut veityad, gad geithiw.

« C'était un guerrier solide pour garder la colline, au gain facile, hardi, captivité de combat[2]. »

176. 1 : Yssit ym *wledic wlad ymddiffyn llary,*
Llawer dyn ae govyn,
Gwaedlan wospărth warth wrthryn

« J'ai un chef, généreux défenseur du pays, — beaucoup le demandent — régulateur du champ de sang, qui écarte la honte. »

146. 2 : Gollewin *wledig, wlad teithiawg hael*

« Chef de l'occident, maître légitime du pays. »

159. 1 : Amser am kerid gan lyw Keri
Caradwy *wledig, wladoed noti*[3].

« Du temps où j'étais ami du gouverneur de Keri, chef aimable, protection des provinces. »

Gwryd gwyr Deheu, *bareu beri*

« La force des hommes du Sud, qui procure les lances. »

1. (*par son chant*).
2. Maîtrisant et dirigeant à son gré le combat.
3. Le substantif verbal est souvent employé à la place d'un participe actif ou même d'une proposition relative avec un verbe actif. L'abstrait remplace aussi le concret.

am dreic *Argoedwys, Bowys berchi*

« Pour le dragon des gens d'Argoed, qui fait respecter Powys. »

164. 1 : Mygyr vleinyad, *vleit ossod.*

« Glorieux chef d'avant-garde, assaut de loup. »

Einyawn wyl, *olud rotyad*

« Enyawn le Modeste, donneur de fortune. »

170. 2 : *Ar* vyg grut am *veirch vut*[1] *valchdawn.*
neud divwg[2] deigyr.

« Sur ma joue, au sujet du *donneur de chevaux*, aux présents généreux, voici que les larmes (coulent) sans interruption. »

Cf. 185. 2 : Molaf y ly ae dyrllyt
Mawr *doryf daryf, gyvaryf gyweithyd*

214. 1 : milvyrt *glydwr, glod nentyrch*

236. 2 : corf gyfarfod, *rhod glod gludaw*

330. 2 : Baedd brwydr chwant, *falch fwyniant feilch*
fonedd[3].

« Sanglier avide de combat, fière utilité de la fière noblesse. »

251. 1 : Dafyt, *glod gynnyt*, gyn y dreghi,
Devodeu Drystan, daryan dorri,

« Dafydd, gloire croissante, avant sa disparition, aux habitudes de Drystan, briseur de boucliers. »

1. *am veirch vut* signifie littéralement : au sujet du *gain des chevaux*. Ce genre d'ellipse est continuel : *am liw ewyn* (*au sujet de couleur d'écume*) (signifie : au sujet de celle qui a la couleur de l'écume de la vague) ; *am liw ton wrth rwyf* (*au sujet de la couleur de la vague autour de la rame*), a le sens de : *au sujet de celle qui a la couleur de la vague se brisant autour de la rame.*

2. *Difwng* a deux sens : 1° *sans crinière* (ce n'est pas le cas); 2° un sens qui n'a pas été compris : *di- vwng* = *di* + *bwng* : irl. *bongim*, je frappe, je taille : il signifie : sans brèche, sans interruption : Cf. *di-fwlch*, sans entaille, continu, sans interruption.

3. *bonedd* est collectif.

281. 2 : Cadarn Rys, cadvrys, cadvryt, *vwydyr dreis drafyn*

« Rhys le fort, qui se presse au combat, disposé aux présents, ordonnateur de la violence du combat. »

4° *La parenthèse à proposition indépendante par le sens insérée dans une autre, subit ou non l'adoucissement dans ses initiales.*

Les exemples abondent.

Daf. ab Gwilym, p. 2 :

ac nid af, *berffeithiaf bor*,
o'i serch ef os eirch Ifor

« Et je n'irai pas, — c'est le chef le plus parfait — hors de son amour, si Ifor le demande. »

P. 14 : Ni'n gwelad yn un gwely
na than frig, *wyrenig wedd*,
coed irion yn cyd-orwedd

« On ne nous a pas vus dans le même lit, ni sous les rameaux, aspect verdoyant de bois vert, couchés ensemble. »

P. 18 : nid annhebig, *ddiddig ddydd*,
I'r ferch hygar a garawdd
Peredur, *ddwys gur ddisgwyl*

« Elle n'était pas dissemblable — jour agréable — de la jeune fille aimable qu'aima Peredur, — attente pénible et absorbante. »

Myv. arch. 333. 2 :

diwarnawd dygn ddu
Fu ddoe gan dri llu, *ddogn o drallawd*,
Dwyn eurwas...

« Journée pénible, sombre, fut celle d'hier, (voir) enlever — lot suffisant de souffrances — par trois troupes, le jeune homme précieux. »

Dàf. ab Gwil., p. 147 :

a'r trydydd, *beunydd benyd*,
Gwrach heintus ddolurus ddig

« Et le troisième (portier), pénitence de chaque jour, est une vieille maladive, geignante, acariâtre. »

L. Aneurin, 71, 6 :

Gwenabwy vab Gwen, *gy*nhen *Gatraeth*[1]
Dragon yg gwyar, gwedy gwinvaeth.

« Gwenabwy, fils de Gwen — lutte de Catraeth — dragon au milieu du sang, après s'être nourri de vin. »

5° *L'accord ou la relation par adoucissement se fait à distance.*

Myv. arch. 330. 2 :

Hil Einiawn glud, un iawn gled annedd,
*Fab Gwallt*er (il s'agit d'Einyawn Glud fils de Gwalter).

« La race d'Einiavn Glud, habitation confortable entre toutes.

285. 2 : *aeth* Madawc enwawc anwet,
uthr gyvlam *Vargan vawrget*

« Il alla, Madawc renommé, qui ne savait pas refuser, — saut subit effrayant[2], — à Margam aux grands présents. »

207. 2. Rys *gryc* y galwant *golofyn* peu

« On l'appelle Rhys Gryc, la colonne du pays. »

255. 2 : *Llawr* gwerthvawr *Llan* ae gortho
Gadawc, *gadarn vreinyawc vro*

« Le sol précieux de Llan-Gadawc le recouvre, Llan-Gadawc le pays fort, privilégié. »

1. Peut-être dans le sens de : *lui, l'âme de la lutte à Cattraeth.*
2. Il fut enterré à Margam.

Daf. ab Gwil., 147.

Yr ail borthor yw'r *ddor ddig*
Wae ei chodwr, *wichiedig*

« Le second portier est la porte ennuyeuse — malheur à qui la soulève — grinçante.

P. 148 : Gwthiais *y ddor*, cogor cawg

Dderw

« Je poussai la porte — tapage d'un bassin[1] — de chêne. »

6° *L'attribut placé avant subit l'adoucissement quels que soient le genre et le nombre du substantif.*

Myv. arch., 336. 1 :

Dysgawdd lyfrau,
Lucidarws, *lwys ei daerwedd*[2]

« Il apprit les livres, l'Elucidarius — saint est son pur aspect. »

221. 2 : Llywelyn glod fawr, *fawr ei feibion*

« Llywelyn à la grande gloire, aux grands fils (*grands ses fils*).

251. 1 : y Veir vawr gadeir, *gadyr y gweddi*

« A Marie, au grand trône, à la prière puissante. »

Daf. ab Gwilym, p. 122 :

Rhygaeth wyf, ddyn, *deg* ei *thal*

« Je suis par trop esclave, femme, au beau front (beau son front). »

Myv. arch., 185. 2 :

Wythvet lwyth *gynnwyth gynwan* eu *detyf*,

1. Bassin de cuivre tombant.
2. Je lis *derwedd* : *taerwedd* pourrait s'expliquer, mais *taer* ici ne donne pas de sens satisfaisant : pour *ter*, cf. *tern mel*, clarifier le miel.

« La huitième famille, leur règle est d'être les premiers à la fureur, les premiers à frapper[1]. »

195. 2 : or daw llyghes drom, *drwm y geirieu*

« Si elle vient la flotte pesante, au langage pesant (rigoureux, oppressif). »

Daf. ab Gwilym, p. 11 :

Dail ffuon *grynion* eu gwraidd

« Les feuilles de digitale, aux racines rondes (rondes leurs racines).

78. mwy na phan fu, *gu* ei gwedd yn forwyn deg

« Plus que lorsqu'elle a été une belle jeune fille, doux était son aspect. »

Myv. arch. 157. 1 :

Balch eryr, baran Llyr Lledyeith
Brad eurgrwydyr *gynvrwydyr*, *gynvreith* y daryan [2]

« Aigle fier, fureur de Llyr Lledyeith, crible de la trahison, tout bigarré est son bouclier. »

163. 2 : Breinvut[3] brwydyr breisc, *v*alch y dawn [4]

1. Il s'agit des clans de Powys : mot à mot : *première colère*, *premier coup ; cynnwyth* est pour *cynt wyth*.

2. *Crwydr* a plusieurs sens ; il a celui de *bouclier* (crible) et aussi de : *qui perce*, *passe à travers*, cf. v. irl. *criathraim*. Le sens de *crwydro*, errer, s'y rattache.

3. Le texte porte *breinrut* que Silvan Evans a changé arbitrairement en *brainryd*. *Breinrut* pourrait s'expliquer : *le guerrier au rouge privilège*, mais, *breinvut*, gain de corbeaux, se justifie par l'allitération. Le vers est coupé ainsi *B*reinvut brwydr, *b*reisc *v*alch y daryan.

Breinvut brwydyr signifie mot à mot, *combat* (l'homme au combat) *gain des corbeaux*. Des images analogues sont très fréquentes dans la poésie galloise.

Il est probable qu'au point de vue de la *cynghanedd* chez Cynddelw (XIIe siècle), il faudrait écrire ainsi ce vers :

*B*reinvut *v*rwydyr, *v*reisc, *v*alch y daryan

4. Eu revanche, p. 176. 2 :

Eurwalch *balch*, *bolch* y daryan

« Guerrier profit du corbeau, solide, généreux sont ses dons. »

L. Aneurin, 73. 26 :

Noc ac esgyc carrec vyr *vawr ei chyhadvan*[1]
Ny mwy gysgogit Wit vab Peithan

« Pas plus que ne remue le rocher en mer, aux grands... pas plus ne fut ébranlé Wit, le fils de Peithan. »

7° *L'objet placé avant le verbe peut subir l'adoucissement.*

Myv. arch., 160. 1 :

nyd oed *gablawd* a *abrynei*

« Il n'était pas homme à mériter le blâme » (il n'était pas celui qui méritait le blâme).

278. 2 : mab Ieuan *daryan* a dorrai yn trin

« Le fils de Ieuan brisait le bouclier dans les combats. »

188. 1 : Pan *osgort wesgerir*

« Quand on disperse la troupe. »

De même pour les adjectifs tirés de substantifs verbaux.

238. 1 : mab *G*ruffut, gleifrut, *g*lod *w*asgarawc

(V. plus haut, p. 166).

L. Aneurin, 64. 27 :

Gwyr a aeth Gatraeth, *vadvaeth* vedwn

La lecture *vedwn* n'est pas sûre. Il paraît, en tous cas, certain que *vadvaeth* pour *madvaeth* dépend de *uedwn*.

On voit que par ce jeu de l'adoucissement, les poètes gallois avaient à leur disposition pour varier les ressources de leur *symphonie*, en quelque sorte un double clavier de consonnes. Ce

1. Le texte porte : *cariec* à corriger évidemment en *carrec* ; *vyr* est-il pour *myr*, mers ? D'après le mètre *ac* après *noc* est de trop, *cyhadvan* ne se trouve pas ailleurs.

n'était pas trop pour suffire aux exigences de plus en plus nombreuses de la *cynghanedd*, à mesure qu'on va du XIe au XIVe siècle.

Ces variétés d'adoucissement peuvent s'expliquer. L'accord de l'adjectif avec le substantif est, en somme, une extension de la règle de l'épithète d'un nom propre. L'adoucissement par apposition rappelle l'époque où les mots ou propositions apposés prenaient le même cas que les mots ou propositions principales. Pour l'accord de l'attribut avec le substantif suivant, il se peut qu'il y ait eu avant l'adjectif, à l'origine *yn* sous-entendu : *fawr ei feibion* a pu être *yn fawr ei feibion*. L'objet placé avant le verbe a été traité comme l'objet, dans certains cas, après le verbe.

Il n'est pas inutile de remarquer que la mutation est en général introduite ou *amorcée* par un mot précédent dont l'initiale est plus ou moins régulièrement adoucie.

En somme, néanmoins, l'adoucissement était devenu un moyen mécanique, indiquant le rapport, d'accord ou de dépendance. Il y aurait un chapitre complémentaire à écrire sur la construction elliptique en poésie galloise, mais ce chapitre serait plus à sa place dans une étude de la rhétorique et des procédés de style des Gallois. Rien n'est plus curieux et ne montre mieux l'incroyable liberté d'allures de la construction bardique.

L'adoucissement par sous-entendu. Ce point si important, n'a pas été touché par Strachan.

En poésie, le poète supprime ou non tout ce qui le gêne et ne lui paraît pas indispensable pour le sens. J'ai énuméré (*Métrique galloise*, II, 2e partie, p. 119 et suiv.) les principaux cas d'éliminations ; souvent les mots éliminés en réalité sont néanmoins écrits. Les mots ou particules le plus souvent éliminés sont : *les pronoms renforçants* (*notae augentes*) ; les particules verbales *y*, *yd*, *yd*, *yr*, *a*, *ys* (*yssef*, *yssydd* ; *yn* prépos. *yny* (au moins pour la voyelle initiale) ; *la conjonction*, *ac*, *a* ; *le verbe substantif* jouant le rôle de copule.

Tout naturellement quand la particule ou mot adoucissant est sous-entendue, l'adoucissement reste la seule marque de sa présence : par exemple, lorsqu'il s'agit de la particule relative *a*. *Ry* en situation relative adoucit exactement dans les cas où on

peut sous-entendre *a* (v. *Revue celtique*, 1910, *Questions de gr. et de ling. Britt.*, I. La particule *ro*).

Dans ce vers, l'adoucissement est produit par *oedd* sous-entendu :

Myv. arch., 238. 2.

230. 2 : Gwreic nyd oet un vrad, *garyad* genthi.

« Cette femme, il n'y avait pas de trahison (en elle), (il y avait) de l'amour avec elle. »

Mor, si, tellement, est souvent absent.

Daf. ab Gwil.,

Ystyr pan welych y dyn
Ebrwydd yr a yn briddyn.

« Réfléchis quand tu vois l'homme (combien) rapidement il va en un peu d'argile. »

A ce propos, il y a un cas d'adoucissement que Stráchan n'a pas signalé : c'est celui de l'adjectif en *-ed* ou du superlatif, dans le sens exclamatif :

Daf. ab Gwil., p. 71 :

Doe difiau cyn dechreu dydd
*L*awned fum o *l*awenydd

« Hier, jeudi, avant le commencement du jour, combien j'ai été rempli de joie. »

P. 31 : Ystyried windraul deulu
y diod fedd, *ddaed fu*

Les exemples sont nombreux.

wrth est sous-entendu dans ce vers :

Daf. ab Gwil., p. 78

Dos i ddiawl, *weled* eisio dydd

« Va au diable, puisque tu veux qu'il fasse jour. (Mot à mot : en voyant, en étant d'avis qu'il est besoin du jour. »

Llewis Glyn Cothi, p. 440 :

nid wyf drallawen, *ddwyn* Davydd golofn

« Je ne suis pas très joyeux, que Davydd, cette colonne, soit enlevée. »

L'adoucissement ici pourrait être rangé dans une des catégories énumérées plus haut, à moins qu'on n'en crée une à part.

y pour *dy* est fréquemment absent.

Myv. arch., 259. 2 :

Gwae vi oe vynet, *vyn* nas gwelaf

« Malheur à moi qu'il soit allé là où je ne le verrai pas. »

315. 1 : Dwc vi *wlad* ni diffic

« Emporte-moi au pays qui ne manque jamais. »

Une étude complète de ces faits serait à tout point de vue très instructive, et de nature à jeter un jour nouveau sur la prononciation réelle du gallois au moyen-âge.

P. 15. Pour l'action du relatif *a* et des exceptions probables, non indiquées à l'adoucissement, v. *Questions de gram. et de ling. brit.*, I., Particule *ro* : construction de *ro* avec les pronoms infixes, *Revue celt.*, 1910).

§§ 18. f. Après *neur*, il est exact que l'adoucissement a lieu. Mais il ressort du §§ 224, note 5, que l'auteur n'a pas toujours su distinguer *-r*, reste de *ry*, de *-r*, pronom-article. C'est ainsi qu'il voit dans *or* une composition de *o* + *ry*, ce qui est faux : *or* ne produit jamais adoucissement. De plus, son sens primitif, comme le dit très bien la *Gr. celt.*, p. 735, est temporel (*ex quo*) et ce sens est encore assez marqué dans certains textes (v. *Quest. de gr. et de ling. brit.* I, *Revue Celt.* 1910).

P. 19, §§ 21. *c*. Au lieu *a thi* avec *toi*, on trouve *Heng. mss.* II, p. 292, III : *ath ti* : megys yd ymadawssam *ath ti*; comme nous nous sommes séparés de toi.

P. 20, *d*, note 1 ; cf. §§ 203. A propos de *cw*, *cwt*, il eût fallu faire remarquer qu'on trouve, à côté de *cw*, *cwt*, la forme *cwd*

avec *d* final spirant. Il ne paraît guère douteux que *cwt* ne renferme le reste de la particule verbale *yt* et *cwd* le reste de la particule *yd*. Dans le *Livre Noir*, le *d* de *cvd* représente une dentale sourde. Dans le *Livre de Taliessin*, on trouve *cwt* et *cwd*.

166. 34 : neu nos *cwt* dyvyd

« Et la nuit où elle va. »

167. 1 : Kwd dirgel rac dyd

« Où elle se cache devant le jour. »

146. 1 : a wdosti cwd vyd
nos yn arhos dydd
127. 6 : ny wyr kwd ymda *cwd* a *cwd*vyd
134. 22 : *cwd a*
127. 29 : :*cwd* ynt

L. Rouge : 218. 6 : *kwd* af
301. 21 : *cwd a*
302. 14 : *cwd a*
220. 15 : *cwd a*
Mais 307. 16 : *kwt* a

Myv. arch., 202. 1 ny wtant *cwt* ant

« Ils ne savent où ils iront. »

Ici, d'après l'ortographe du poème, *cwt* = *cwd*. Il semble que *-d*, comme c'est le cas de la particule *yd*, ait été surtout usité dans *cwd* devant des verbes à voyelle initiale.

P. 20 : *h* in *sentence construction*.

H gallois est peu intense ; on le trouve, en moyen-gallois, dans plus de cas que n'en énumère Strachan. Il apparaît non seulement après *eu*, *y* possessif, mais après *y* pronom complément :

Myv. arch.

Trychwyn Eigyl trychyon *y hadawei*

Après *w* pronom infixe.

Myv. arch., 176. 1 :

Gorduy neb *nyu hystung*

« Il opprime celui qui ne *lui plie pas.* »

On le trouve fréquemment après l'article quand l'adjectif qui suit commence par une voyelle et est suivi d'un substantif :

Ancien Laws, I, p. 102. 79 *er heil* treykyl.
L. Noir, 36. 26, naut oll *yrholl* merthyri
Heng mes, II, 244. 32 *yr holl vyt.*
Anc. L., I, 502 : *or heil* heit.
Cf. ibid., 238. 33 *or hynys* hon.

Après l'article, on le trouve même avec un simple substantif.

Anc. Laws, 1. 106. 1 : 10-VII. 1 : *er h*osb.
Ibid., 66. 35. 9 *or hyd* (*yd*, blé).

On le trouve après *ni* :

Anc. Laws, I. 152. XI. 24 *ni heill.*

H apparaît non seulement après le pronom infixe *e* (*y*), mais encore après le pronom précédant le verbe :

Heng. mss. I, 126 : pan *y hachubawd.*

« Quand il l'attaqua. »

Ibid., p. 13 *y hattebawd* « il lui répondit ».

Il semble aussi paraître avec la particule verbale *y*.

y. L. Noir, 36. 23 : y Duv *y harchaf* arch roti argluit.
Cf. *Heng. muss.*, II, p. 126. 9 :

ac yna *y hurdawd* Ermin ef

Il est vrai que dans ces deux exemples, le second surtout, *y* peut représenter le pronom (cf. *ibid.*, p. 229. 23 yr awr *y herchis*).

On trouve *h* sans autre raison parfois que d'éviter un hiatus :

Anc. Laws, I. 46. XX. 10 : *ene hel* (*el*, ira, aille).
Ibid., 58, XXX. 7 : *a hel.*
62. XXXII. 4 : *eny hel.*

Mais *ibid*, I. 34. XIV Y : guedy *ed hel*.

En revanche, *h* disparaît parfois dans l'intérieur du mot ou lorsqu'il fait partie d'un mot non accentué :

Heng. mss., II, p. 120 *rywyr* (*ry-hwyr*).
Myv. arch., 237. 2 : ys anaut (*anhawdd*)
L. Taliessin, 154. 24 ac *yt vrawt* (*hyd*)
Heng. mu., 11. 132. XIV : *educher* (*hyducher*).

J. Loth.

(*A suivre*).

LE MIROUER DE LA MORT

(*Suite*)

An maru so quen comun, na refus nep vnan,
Buhez quement he douc, ne fel ho diougan :
Ret eo gouzaff taol flem, quen lem digant heman,
Maz renonçer dan bet, parfet het ha ledan.
95 Vn fæçon gant é dart, è laz nobl ha partabl,
(f. 4) Nen deux den nep heny, na squoï[1] quen dihabl[2] :
Heman é pep amser, so quen Intollerabl,
Nen deux queguyn na sal, ouz é scandal valabl.
Ne les da chom comun, na bugale munut,
100 Gantaff ez á an bras, quen buhan han astut :
Ne doug na Duc na Roe, na nep en deuoe brut,
Na Pap, na Cardinal, muyguet aneual mut.
Den coz, na den Iaouanc, ne dianc é langour,
Na negun á nep stat Prelat, na Marchadour :
105 Ne tal tour, na Castel, er quen fell en bellour[3],
Ne tal reuz[4] den euzic, na son gic[5] á sicour.
Ne reffus Impalazr, tut cazr muyguet lazron,
Nen deux Saux quen ruset, na voar an bet Breton :
Na enclasq ha gascoingn*n*, Coloign*n* ha Borgign*n*on[6],
110 Voar vn dro é ret franç, Cleranç, hac Alançon.

1. On ne connaissait que la forme *scoy* en une syllabe. L'emploi du tréma pour marquer la diérèse accidentelle est une innovation judicieuse de notre auteur ; Combeau en a fait autant, dans sa traduction léonaise (manuscrite) des fables de La Fontaine datée de 1836. Pour être logique, Maître Jehan eût dû distinguer ainsi *aï* au v. 45, de *ay*, v. 53.

2. Mot nouveau ; cf. v. 2168, 2192, 2355, 2589, *dyhabl* 2390 ; rappelle le van. *dijabl* libre dans ses mouvements, débarrassé ; celui-ci tient à *jabl* querelle, brouillerie, cf. angevin *jâbler* corriger ; frapper, battre, que le *Glossaire... de l'Anjou* par Verrier et Onillon (1908), propose d'identifier avec « *jâbler*... faire le jable des douves, la feuillure qu'on fait aux douves des tonneaux pour arrêter les douves du fond ». Mais le rapport de *h* à *j* serait loin d'être clair (cf. *Gloss.*, 337 ; Kœrting, *Lateinisch-romanisches Wœrterb.* 3e éd., 4661, 8189 *a*). D'autre part, le van. *gourhambl* avide, vorace (*Sur l'étym. bret.*, XCVII, 5, *Rev. Celt.*, XXVII, 236, 237) ne viendrait-il pas de **gour-habl*, composé comme *di-habl?*

La mort est si commune, qu'elle ne refuse personne,
Tous ceux qui ont la vie, l'arrêt de leur sort ne peut faillir :
Il faut souffrir de celle-ci un coup d'aiguillon, si pénétrant
Que l'on renonce au monde complètement, au long et au large.
95 D'une seule façon, avec son dard, elle tue noble et vilain ;
Il n'est homme, quel qu'il soit, qu'elle ne doive frapper sans pitié :
Celle-ci, en tout temps, est si inflexible
Qu'il n'y a ni cuisine ni salon qui vaille contre sa tyrannie.
Elle ne laisse rester ni le commun, ni petits enfants ;
100 Elle emporte le grand aussi vite que le misérable,
Ne craint ni duc ni roi, ni ceux qui ont de la renommée,
Ni pape ni cardinal, plus qu'un animal muet.
Vieillard ni jeune homme n'échappe à sa blessure,
Ni personne d'aucune condition, prélat ni marchand :
105 Qu'importent tour et château ? si rude que soit le guerrier,
Qu'importe la peine d'un homme terrible ? ou son appel à la rescousse ?
Elle ne refuse empereur, ni beaux hommes, plus que larrons,
Il n'y a pas d'Anglais si rusé, ni, sur la terre, de Breton
Qu'elle ne poursuive ; et Gascogne, Cologne, pays bourguignon,
110 En même temps elle court France, Clarence et Alençon.

3. Je crois que *eu* est pour *e'u*, et que l'expression est parente du gall. *er tloted ydyw'r bugail* quelque pauvre que soit le berger, cf. *Gloss.* 544.

4. Ce mot rime en *s*, par exemple Ste-B., 329, 392, 795, 426 : *deze gant queux en hoz reux oz eux groaet* (l'offense) que, *par un attentat*, vous leur avez faite, pour votre malheur (j'ai eu tort de traduire : *avec regret*) ; et 611 : *ret eu oar reux heb quen queux ez eux car* = il faut, par malheur, sans contredit, que tu aies un ami ; ces passages sont à joindre aux autres cités *Gloss.* 553, pour prouver un ancien *keus* effort, différent de *kendh* regret. La dérivation de *reux* se fait aussi par *s*, sauf *reuzeudiges* misère (en prose, *Gloss.* 573), qu'il faut sans doute corriger en *reuseudiguez*. Mais il y a deux exemples de *reuz* dans le *Grand Myst. de Jésus* ; et ici la rime à *euzic* qui a *z* dur (*th* gallois) indique un mot *reuth*, dont *reus* peut être dérivé.

5. On trouve *son guic*, v. 1598 ; cf. B 568. Voir v. 2095, 126.

6. On attendrait un *u* après le premier *g*.

Couls an creff hac an fall, so en dan é gallout,
Ne achap merch na mam, vn lam diouç[1] é hambout
Oll ez disquer[2] oar huen, pobl hum*en* hep quen dout
Dre'n bet ez ret seder, mat é santer é rout
115 Squeyff ara perchen aoür[3], couls hac an re paouraf
Negun ne lesse lig, euit é seruichaff :
Coulx cloar[4] ha tut lic, heruez maz replicquaff,
Pemdez dre'n deuez hoant, á re*n* presant gantaff.
Ac eff na comps dymp-ny, hep sy ysayas,
120 Pehiny so bezet, prophet á galloet bras :
Eu vn goulen hep mar, maz eo æt an cloar bras ?
Bezcoaz ne voe Iurist, dan trist[5] á resistas.
Euyt oarse sciançz, nen deux den auançet,
Nac eo ret hueru meruel, pan vezo peur sellet :
125 Quen tyz eza'n doctor, na vez mar enoret
Euell maz a'n disquibl : an deu vibl[6] horibldet ?
Lauar oarse presant, m'edy alexaudre[7],
Nabuchodonosor, Achor, Hector de Troye[8] ?
Na Iulius Cesar, diff lauar an doare :
130 Moyses, nac Aaron, na Salomon an roe.
Mazedy Galien, eff hac Auicenna,
Mestr an medecinet, pan edoant en bet man[9] ?
Ne guelsont caffout quet, remet ouz an fet man :
Maz ynt taulet oar hue*n*, dre'n maru yen hep que*n* tra
135 Lauar dif special, rac lazaff Absalon,
(f. 4 v) Ac eff en deuoe blam, Abraham, na Sampson ?
Gantaff ez aez tyzmat, Pylat eff ha Platon :
Ha quement so ho lign*n*, oar sqygn*n* bet' Auygnon.
Comps yuez na vez muy[10], maz edy Tullius ?
140 Na mazeo aet é ty, hep sy Porphirius ?
Na'n astrologian, hanuet anianus ?
Na'n mæstr á poetry, hep sy Virgilius ?
Mazedy Pezr, ha Paul ? dreizaff ez ynt taulet,

1. *Diouç* peut bien être une faute pour *diouz* (inverse de *spaz* pour *spaç*, v. 64) ; voir v. 112.

2. Témoignage remarquable en faveur d'une forme comme *tel* à côté de *tal*, il vaut, etc., *Gloss.* 47, 48 ; *Notes d'étym.* 92-94 (nº 62), cf. *crecq* il prend, v. 2022 ; *gouzeff* il souffre, 433, 3289, 3529 ; *guelu* il appelle, 340 ; *meu* il reste, 2496 ; *teu* il cesse, 66 ; *meru* il meurt, 475 ; *re* il donne, 580 ; *squæ* il frappe, 452, etc. ; mais l'auteur avait dû penser à l'équivalent *disquar*, qui rime à *oar*.

3. Tréma non justifié ; cf. *laoür*, v. 189.

4. Ce mot a deux syll. ici, et une seule au v. 121 ; il n'y a pas de caractères *a* et *o* avec tréma. Lire *couloux*, cf. v. 201 ?

Aussi bien le fort que le faible est sous son pouvoir,
Fille ni mère n'échappe d'un saut à son domaine ;
Tous elle renverse sur le dos les gens humains, sans nul doute ;
Par le monde elle court assurée, on sent bien ses traces.
115 Elle frappe celui qui possède l'or aussi bien que les plus pauvres
Elle ne veut laisser aucun homme lige pour la servir :
Aussi bien clercs que laïques, comme je le répète,
Chaque jour selon qu'elle en a envie, elle les emmène à l'instant.
Ne nous parle-t-il pas sans faute, Isaïe,
120 Qui a été prophète de grande puissance :
En demandant, sans doute : Où sont allés les grands clercs ?
Jamais il n'y eut juriste qui fît défaut à l'assignation.
Malgré la science, donc, il n'y a homme instruit
A qui il ne faille amèrement mourir, quand on aura bien regardé :
125 Aussi vite s'en va le docteur, quelque honoré qu'il soit,
Que s'en va le disciple : n'est-ce pas évidemment une horreur?
Dis donc, à présent où est Alexandre,
Nabuchodonosor, Achor, Hector de Troie ?
Et Jules César, dis-moi son destin ;
130 Moïse, et Aaron, et Salomon le roi.
Où est Galien, lui, avec Avicenne
Maître des médecins, quand ils étaient en ce monde ?
Ils ne purent trouver de remède à ce fait :
Si bien qu'ils furent jetés sur le dos par la mort froide, sans autre [forme de procès.
135 Dis-moi en particulier, pour avoir tué Absalon
Abraham ou Samson, a-t-elle été réprimandée ?
Elle emporta promptement Pilate et avec lui Platon,
Et tous ceux dont la lignée s'étend jusque Avignon.
Dis-moi aussi, sans plus, où est Tullius ?
140 Et où est allé demeurer, sans faute, Porphyre ?
Et l'astrologue appelé Anianus ?
Et le maître de poésie, sans faute, Virgile ?
Où sont Pierre et Paul ? Ils ont été abattus par elle,

5. Au *Dict. étym.*, j'ai rapproché ce mot, avec doute, de *test*, texte ; il répond mieux à l'écossais *tryst*, rendez-vous.

6. Forme abrégée de *visibl*, comme *guic* de *gueric*, v. 106 ?

7. Lisez *Alexandre*.

8. Prononcez *Troe* ; on trouve par ailleurs *Troe*, *Troy*, *Troae* (*Dict. étym.*) ; cf. *ho deffoe*, *deffoy* et *deffoye*, ils, elles eurent, dans un même texte en prose, *Gloss.* 226.

9. Lisez *ma*, et de même au vers suivant. Cette forme ne s'écrivait guère, on trouve une fois *ama* ici, *Gloss.* 23, ordinairement *aman*. Elle est ancienne cependant, répondant au cornique *ma* ; gall. *yma* ici. On lit *ma*, v. 2768.

10. Littéralement « qu'il ne soit pas, qu'il n'y ait pas plus ».

Ha ne guelsont dyffen, na viont condamnet[1] :
145 Hac an oll abestel, an en deo[2] crueldet ?
Arencquas lem tremen, dre'n maru yen gant penet
Ha hoaz (chede so muy) an guerches MARIA,
A rancquas tremen lem, he drem dirac hema :
Ha hoaz muy, Hon Saluer, cret fier an guer ma,
150 A gouzaffas taul flem, peur lem dygant hama[3].
Pan edoa en Iardrin, ouz é imaginaff,
Ouz pridiry efreiz, á gouzaffas dreizaff :
Ez huesas glan an goat, haznat dre[4] relataff :
Dre é hol ysily, hep muy ouz studiaff.
155 Ha pan edoa stoéet, da ober é peden,
Ez requete buan, é tat glan Roe an glen :
A tremen an maru las, na galse é asten :
Hac ez rencquas meruell, hep fellel en bell ten*n*.
Rac se aduis pechezr, da scuezr eu an bezret,
160 Ha'n esquern*n* en carnel, cruel eo ho guelet :
Ret eo, ret gouzaff maru, hac ez eo garu meurbet :
Quement á douc buhez, á vezo finuezet.
Dympny baut en psaulter, vn guer disesperanç,
(f. 5) A comps é saff Dauid[5], non bezet nep fizianç :
165 Hyziu ez edomp creff, da ober deceffanç,
Ha oarhoaz maru pe claff, ha scaff da dyauanç.
Compsou ha guyriou[6] Iob, maz guallemp é ober,
A dlehe merch ha map, bezaff en hon paper :
Pep eur ho prydiry, maz carhemp ny fier,
170 Ez guelhemp plen en mat, hon stat so en atfer.
Lauaret ara glan, quentiz mazout ganet,
A reuseudiguez larg, da barg á vez carguet :
Ha ne'n dout nemert[7] sqeut, vn neubeut hep brut[8] q*ue*t
Ha nepret en vn stat, da poellat ne pat quet.
175 Bezaff ara da neuz, en fæçon vn bleuzuen,
En haff ez vez plesant, ha galant en planten*n* :
Ha pan deu ampser garu, an maru entent[9] dre hen*n*,
Ne gouffes he caffout, par tout en nep mouden*n*.
Te so heuel hogos, dez nos ouz vn rosen*n*,

1. Lire Ha dyffen ne guels*ont* na vi*ont* *cond*amnet ?
2. Lire *a nen deo*.
3. Lire *hema*. On a vu d'autres exemples d'un mot rimant avec lui-même.
4. On attendrait *drez*.
5. A prononcer *Davi*, cf. *Davy* dans Sainte Nonne, ou *Davi*ʒ par ʒ doux ? Cf. v. 2440.
6. Glose manuscrite : paroles. De même, au v. 172 à *barg* : barque ; v. 75, à *bleuzuen* : fleur ; v. 183, à *Baruth* : prophete.
7. Forme trécoroise (et cornouaillaise) de *nemet*, qu'on pouvait regarder

Et ne purent s'empêcher d'être condamnés.
145 Et tous les apôtres, n'est-ce pas cruel ?
Ont dû vivement passer par la mort froide, avec souffrance.
Et encore, (voilà plus), la Vierge Marie,
Son visage a dû passer vivement devant celle-ci ;
Et qui plus est encore, Notre Sauveur, crois hardiment ce mot,
150 Souffrit un coup d'aiguillon très pénétrant de celle-ci.
Quand il était au Jardin, se la représentant,
A cette pensée il ressentit de l'effroi à cause d'elle :
Il sua même le sang, on le sait, comme je le raconte,
Par tous ses membres, à y penser seulement.
155 Et quand il était incliné pour faire sa prière,
Et demandait à la hâte à son Père saint, le roi de la terre,
De le dispenser de la mort épuisante, qu'elle ne pût le renverser ;
Et il dut mourir sans y manquer, en un rude assaut.
Avise donc, pécheur ; ton modèle est le cimetière,
160 Et les os dans le charnier, dont la vue est cruelle ;
Il est nécessaire, nécessaire de souffrir la mort, et elle est très dure ;
Quiconque porte en soi la vie, finira.
A nous fièrement dans le psautier un mot de désespoir
Est dit par David, de son haut : que nous n'ayons nulle confiance ;
Aujourd'hui nous sommes forts, pour faire illusion,
165 Et demain morts ou malades, et prompts à déchoir.
Les paroles et les mots de Job, si nous pouvions le faire,
Devraient, fille et fils, être dans nos papiers :
Si nous voulions bien les méditer chaque heure,
170 Nous verrions très clairement que notre situation n'est pas douteuse.
Il dit nettement : aussitôt que tu es né
De misère abondante ta barque est chargée ;
Et tu n'es qu'une ombre, un peu de chose, sans nul contredit ;
Et jamais dans un état ton esprit ne demeure.
175 Ton aspect est à la façon d'une fleur :
En été elle est agréable et élégante sur la plante ;
Et quand vient le temps dur, entends par là la mort,
Tu ne saurais la trouver nulle part, dans aucune motte de terre.
Tu es à peu près semblable, jour et nuit, à une rose :

jusqu'ici comme moderne ; cf. *Gloss.* 442. On la retrouve v. 220, 482, 2065, 3066. Le P. Grég. donne *nemerd*, *nemed* sinon, si ce n'est ; *nemerd ma*, *nemed ma* sinon que, si ce n'est que, et *nemed*, *nemert* à la réserve d'(un ou deux). Il y voit un composé de *miret* garder, ce qui n'a rien de plausible.

8. Lire *breut*. Le mot suivant a *q* avec accent circonflexe, abréviation insolite.

9. Lire sans doute *eutent an maru* ; ce mot se trouve, comme rime intérieure, à l'antépénultième, v. 161.

180 Pan out ez Iaouancdet, meurbet eo da credenn :
Descuez á certen chom, da bizuicquen en glenn,
Hoguen an maru tizmat, á diber da latenn [1].
An scriptur á lauar, en trede á Baruth,
M'edy an Princet glan, á regne oar an tut ?
185 Do [2] eol an eznet, h'an [3] aneualet mut,
Lequet ynt yen en tas, da bezaff peur astut [4].
Mazeo aet an reman, á forge glan an aour ?
En tensor ez fizient, ne caffent ez voant [5] paour :
Pep vnan aneze, maz prederse é laoür,
190 Bout abaf á caffse, euite ez oa [6] paour.
Ho goude re aral, á deuz en ho gallout,
(f. 5 v) Hac Y so disquennet, credet na lequet dout,
En Yffernou dre guir, en martir ha hyruout :
Byzuicquen da douen poan, hep nep span en tan brout
195 Prosper dre esperanç, hep chanç en sentançou,
A goulen glan an tut, á gueure an brudou :
An holl oratoret, ha perchen roncedou [7],
Ha quement á ïoua [8] prest, da monet dan festou.
Goulen ara iuez, mazedy finuezet,
200 Duchet [9] na Rouanez, na quoment [10] so bezet :
Tut fur na paciant, couloux hac an [11] tyrantet,

1. Litt. « raccourcit ta langue », du franç. *latte*, cf. l'emploi familier de *lame* en ce sens. Voir v. 810.

2. Lire probablement *da*.

3. Mot non analysé, v. I, etc.; on attendrait plutôt *ha'n*, cf. *na'n*, v. 215.

4. Il y a une deuxième rime intérieure, *da vezaff* (écrit ainsi, v. 2000).

5. Lire *voaent*, cf. le sing. *oae* (voir v. 190); on pourrait aussi admettre *vent*.

6. Lire *oae*, cf. *Dict. étym.*, s. v. *oann*; voir v. 188.

7. Cf. v. 394. Premier exemple ancien d'un pluriel double, comme *preuedou* vers, v. 226, 235 (à côté de *preuet* 220) et le moderne *merc'hedou*, filles ; voir *Gloss.* 583, 407. En revanche, le mot précédent semble écourté, ayant la forme d'un singulier ; on attendrait *perchennet* (avec suppression de *ha*), cf. *Gloss.* 479, ce qui donnerait la rime intérieure régulière.

8. Ce tréma serait inutile aujourd'hui, mais il empêchait de lire *joa*.

9. S'il est exactement noté, ce pluriel de *duc* (cf. v. 101) témoigne de l'influence des dérivés français *duches* duchesse, et *duche*, *duchie* duché. Les formes modernes sont, au contraire, bretonisées : *dug* duc, van. id. Grég., (cornouaillais *duk*, rime *bug*, *Barz. Br.* 230), plur. *dugued*, *duguet* Gr., van. *duguétt*, *dugued*, *Dictionnaire... de Monsieur L'A****, 1744, fém. *dugués*, pl. *-esed*, van. id. Gr., *duguéss* pl. *-ézétt* l'A. ; *dugaich*, *duguiaich* pl. *ou* duché Gr., trécorois *dugach Gloss.* 199; et même *dugad* pl. *ou* ducat Gr. Le van. *duéguiah* m. pl. *eu* duché l'A. semble formé comme le gall. *dugiaeth*; pour le traitement de *u*, cf. van. *brug* et *bruig* bruyère ? Il est possible aussi que

180 Quand tu es dans ta jeunesse, grande est ta confiance
De sembler certainement rester à jamais sur la terre ;
Mais la mort te coupe vite le sifflet.
L'Écriture dit, au troisième (chapitre) de Baruch :
Où sont les brillants Princes qui régnaient sur les gens ?
185 A la disposition des oiseaux et des animaux muets
Ils sont mis froids en tas, pour être tout à fait misérables.
Où sont allés ceux-ci, qui forgeaient l'or pur ?
Ils se fiaient à leur trésor, ils ne trouvaient pas qu'ils fussent pauvres ;
Chacun d'eux, s'il eût réfléchi à son cercueil,
190 Eût pensé être humble : pour eux (ces cercueils) il était pauvre.
D'autres leur succédèrent dans leur pouvoir,
Et eux sont descendus, croyez-le, n'en faites pas de doute,
Dans les enfers justement, en supplice et gémissement
Pour souffrir la peine à jamais, sans nul répit, dans le feu ardent.
195 Prosper plein d'espérance, dans ses Sentences inutilement
Demande tous ces hommes qui se firent tant de réputation :
Tous les orateurs, et propriétaires de chevaux,
Et tous ceux qui étaient prêts à aller aux fêtes.
Il demande aussi, où ont fini
200 Les ducs et les rois, et tous ceux qui ont été
Des hommes sages et patients, aussi bien que les tyrans :

ce soit une réduction de **dugnegaez*, cf. *Gloss.* v. *binizien*, etc. Les mots *doug* duc et *dug* chef pl. *dugau*, que le P. Grég. donne comme surannés, n'ont pas de soutien sérieux ; sur la valeur de son témoignage en pareil cas, voir *Gloss.*, XI-XXIV.

10. L'*o* est surmonté d'un *e* manuscrit ; correction justifiée.

11. La correction qui se présente naturellement, pour cet hémistiche trop long, est de lire *couls*, comme au v. 115. Mais dans les deux cas, il se peut que l'auteur ait pensé à *couloux han*, dont *couls hac an* serait un remaniement modernisé. *Couloux ha huy* aussi bien que vous, Sainte Barbe 462, peut avoir quatre syll. (*ma en* comptant pour une). Le *Catholicon* a visé une prononciation semblable, en donnant *coulous* « tant bon », et *colous* dans le *ms*. Par là devient plus douteuse l'explication du mot comme une aphérèse de *quencouls... euel*, aussi bien que *Middle-Bret. Hours*, 20, lequel contiendrait le mot *cours* = lat. *cursus*, *Gloss.* 535. 537. *Quencouls* semble, au contraire, un renforcement de *coul(on)s*, *colous* devenu isolé et dont on ne sentait plus la composition ; cf. *quez-que-ment den* tout autant d'hommes qu'il y a, B 557, etc. *Dict. étym.* v. *quet* 2. *Colous*, *couloux* a pu être formé de *co-* et d'un dérivé de la racine *pleu-*, au degré réduit *plu-* ; cf. gaélique *c(h)o luath* si promptement, *comhluath* aussi vite, irlandais *comlúath* aussi rapide (Windisch, *Irische Texte*, I, 442), *lúas* rapidité (id., *Táin bó Cúalnge*, p. 1009), aujourd'hui *luas* (Rev. P. S. Dinneen, *An irish-english dictionary*, London 1904) ; et pour la liaison des idées, bret. *kentoc'h* = plus tôt et *plutôt* ; franç. de *bon* matin, etc. On peut soupçonner, d'ailleurs, qu'à ce *co-lou-s* =

En neubeut su ha nort, ez edint recordet [1] :
Sell diff ho relegou, ho bezyou hep paoues,
Hac oll pan ez ve Franç, bet [2] ne diferances :
205 Ho bezaff Duc na Roe, nep ploe ne auoehes,
Muyguet seruicheryen, pe peuryen diouz Renes [3].
Ne aznafes nep guis, bourchis diouz plouisyen,
Na den á nep heny, diouz na fry na diouguen [4] :
Ne aznafes cares, certes diouch an estren,
210 Ne aznafes enep, an eil gruec diouz he-ben.
Dan *pro*pos hep quet chom, é comps Chrisostom*us* [5]
A goulen mazedy, an re luxurius :
A finuezas vn dez, ho buhez truezus,
En delectation, hac en faeçon confus.
215 Sell yuez ho bezyou, ha ne quyffy gaou quet [6],
Syn á pinuiziguez, na'n buhez so bezet :
Syn flam á guisquamant, ne guel bout seblantet,
Na huerzin, na hoary, na deduy á priet.
Gouuez lem an reman, ne quyffy glan manet,
(f. 6) 220 Nemert [7] breynder adreff, ha ramaignant preuet :
En douar bet nary, ez yndy reduiet,
Deze ne taluoe stat [8], bezaff re goac maguet.
Sanct Bernard á deury, en é pridiriou [9],
A goulen maz eo æt, nep á care'n bedaou [10] :
225 Nen deux quet cals amser, abanoant en keryou,
Ha breman ez ynt æt da boet dan preuedou.
Diligant entent frez, pebez ez ynt bezet,
Eueldot [11] da bout tut, ez viont reputet :

« aussitôt » s'est mêlé un ancien **co-les* = « aussi avantageux, aussi bon », cf. gall. *cyfles*, « of equal benefit », Evans. La forme *quer-couls*, qui pourrait servir à expliquer, par dissimilation, le changement de la liquide de *cursus*, ne paraît pas avant le XVIIe siècle (*Gloss.* 535). Au comparatif *koulsoc'h* cité à cet endroit, il faut ajouter le superlatif correspondant, dans *coulsan pourve[e]res ameus sivoas collet*, quelle excellente pourvoyeuse j'ai perdue, hélas! *Vie de saint Guénolé*, copie de 1767, Bibl. Nat, f. celt. 97, f° 38 v° ; cf. *Rev. Celt.* XV, 278. Ces sortes de composés ne sont pas nécessairement des comparatifs d'égalité. L'irl. *cómhluath* « également rapide », a aussi le sens de « très rapide » (Dinneen); le gall. *cyfles* « également avantageux », veut dire encore « utile » (= « accompagné d'avantage »). Il n'y a pas de comparaison, au v. 293, où *quen coulx* signifie « si, tellement bien » (que...)

1. Glose ms. : *oublies* (= -és ; c'est un contresens, cf. *Gloss.* 564).

2. J'ai proposé avec doute, au *Dict. étym.*, de corriger *bet* en *quet* dans *en Rombet ne chomyff* (je ne resterai point à Rome), passage de la *Destruction de Jérusalem* cité par D. Le Pelletier; ce nouveau texte me fait croire que *bet* est un adverbe signifiant jamais ; cf. *bet nary*, *bezcoaz*. Voir v. 1325, 1775.

3. Je suppose que c'est une combinaison de *re* et *nes* = litt. « ceux (plus)

On se souvient d'eux peu de temps, au sud et au nord.
Regarde-moi leur reliques, leurs tombes sans cesse,
Et quand ce serait (du sang) de France, tu ne distinguerais point du tout ;
205 Tu ne reconnaîtrais pas qu'ils furent duc ou roi en aucun pays,
Plutôt que serviteurs, et tu ne distinguerais pas de ceux-ci des pauvres.
Tu ne reconnaîtrais en aucune manière bourgeois de paysans,
Ni un homme quel qu'il soit, au nez ou aux joues ;
Tu ne reconnaîtrais pas une parente, certes, d'une personne étrangère,
210 Tu ne reconnaîtrais le visage d'une femme de (celui) d'une autre.
A ce propos, sans s'arrêter, parle Chrysostome,
Qui demande où sont les luxurieux
Qui finirent un jour leur vie pitoyable
Dans la volupté, d'une façon honteuse.
215 Regarde aussi leurs tombeaux : tu ne trouveras, sans mentir,
Trace de richesse, ni de la vie qui fut ;
Pas une trace visible de vêtement ne peut être aperçue,
Ni de rire, ni de jeu, ni de plaisir conjugal.
Sache bien que de ceux-ci tu ne trouveras rien de resté
220 Après eux, que pourriture, et restes de vers
En terre à jamais ils sont réduits,
Leur orgueil ne leur servit point, (ni) d'être trop délicatement nourris.
Saint Bernard avec gravité, dans ses méditations
Demande où sont allés ceux qui aimaient les choses du monde.
225 Il n'y a pas longtemps, depuis qu'ils étaient dans les villes ;
Et maintenant ils sont devenus de la nourriture pour les vers.
Aie soin d'entendre clairement ce qu'ils ont été.
Comme toi, ils furent regardés comme des hommes ;

près ». On dit à Tréguier *rênes* ceux-là, qui est senti comme pluriel de *hênes* = moy. bret. *hennez* (z dur).

4. Glose ms. : museaux.

5. La première syllable de *propos* est notée par l'abréviation latine de *pro*; à la fin du vers *-mus* est figuré aussi comme en latin : m'.

6. Lire : *ne quyffy hep gaou quet?*

7. A la fin de la page précédente, ce mot est répété sous la forme ordinaire, *nemet*, qu'on lit dans le texte, v. 2857. Voir v. 173.

8. Je soupçonne que ce mot, qui ne rime pas bien, a remplacé *stlac* ou *strac* fracas (au sens de bruit, embarras), cf. *Gloss.* 656, 657.

9. Glose ms. : *considerat*. (= considérations).

10. On ne connaissait ce pluriel en moy. bret. que dans *dreun holl bedou* « par tous les mondes », c'est-à-dire « en ce monde et dans l'autre », B 315. Ici *bedaou* veut dire « choses du monde, mondanités », comme en bret. moderne *yaouañkizou* « jeunesses » = légèretés, fredaines de jeunesse. Voir v. 272.

11. La prononciation moderne de ce pronom en *-out*, qui ferait une rime intérieure, est fort peu attestée en bret. moyen : on trouve *dreizoude* par toi

Breman ez ynt ludu, á pep tu conduet :
230 Chede'n fin pe[1] heny, ez duy[2] hep fazy quet.
Dibryff creff hac euaff, gaudissaff hep caffou,
A coup en ho bombanç[3], ho deueze[4] dançou :
En yoa bras hep lastez, bet finuez ho dezyou :
Breman nendeux espern*n* do quern*n* en yffernou[5].
235 Ho quic so milliguet, da boet dan preuedou,
Han eneff so en tan, ouz gouzaff an poanyaou :
Deze ne tal netra, nemet goa[6] an yoaou :
Ho deffoe en bet man, noman ha saouzanou.
Deze ne tal ansaff, euit caffout auanç,
240 Lauaret en nep ty, ho deffe alianç :
Leun ynt stanc a*n* languis, goude concupiscanç[7],
An bet me cret nen deu, nemet vn deceuanç.
Pep vnan an reman, á guel buan canaff,
Reuseudiguez an maru, peheny so garuhaff :
245 En hiruout bras ha spont, so ouz ma circundaff[8],
Pirillou an Iffern*n*, ne men ma espernaff.
Cleu arre compsou Iob, ha gourre da clopen*n*,
(f. 6 v) Ho recitaff an stat, han pompat á laten :
An re so disleal, hep santaff taul goalen,
250 Digant doe ho croer, nep amser do querchen.
Ho querent á pep sort, so ouz ho confortaff,
Logamantaou ornet, Yoa an bet do hetaff[9] :
Chatal ha bugale, deze ouz conceffuaff,
Madaou deze pep ty, so ouz multipliaff.
255 Son deze pep myntin, ara tabourinou,
Bede'n eff eza son, ha ton ho cleronou :
Yoa hac ebat dispar, eo cleuet ho harpou,
Deze ez groa diboan, leff ha can Organou.
Peguen creff deceffet, ynt bezet dre'n fet man ?
260 En ho pligadurez, pemdez en buhez man :
Ha pan ezont ho ty, en vn moment byhan,
Dan cern*n* an yffernou, ez æzout en saouzan.
Lauaret ara Iob, ez meru nep so robust,

(cf. *ahanode* de toi), *Dict. étym.* Les deux voyelles alternent à d'autres personnes : *ahanoff* et *a hanouff* de moi (*a han ouff* B 587) ; *dreizoch* et *dreizouchuy* par vous. Cf. *viout* et *vioude* tu fus, plus loin *viot* (v. 303).

1. Lire *pe'n*.

2. Ce mot, qui a ici une syll., cf. v. 301, en a deux dans Sainte Nonne, cf. *Dict. étym.*, v. *deuaff*.

3. Ceci prouve l'ancienneté du van. *a coup*, tôt, tantôt, *Gloss.* 7 ; le mot a été choisi pour rimer à *boubanç*, c'est ainsi qu'il faut lire. Le *Catholicon* a les deux formes, *boubancc* et *bombancc*. Cf. v. 327.

4. Imparfait d'habitude, dont on ne connaissait en breton moyen que la 1re pers. plur. *on beze* (*Dict. étym.*, v. *bezaff* 2).

Maintenant ils sont complètement changés en cendres :
230 Voilà la fin à laquelle tu viendras, sans faute.
(S'occupant à) manger beaucoup et boire, s'amuser sans soucis,
Bientôt dans leurs fêtes ils avaient des danses,
En grande joie et débauche, jusqu'à la fin de leurs jours ;
Maintenant il n'y a pas de ménagement pour leur crâne dans les enfers.
235 Leur chair est maudite, en proie aux vers,
Et leur âme est dans le feu, à souffrir les peines :
Elles ne servent à rien, qu'à leur malheur, les joies
Qu'ils eurent en ce monde, maintenant, et à leurs tourments.
Il ne leur sert à rien de proclamer, pour avoir du soutien,
240 De dire qu'avec aucune maison ils avaient alliance :
Ils sont pleins, accablés de la langueur, après leur concupiscence ;
Le monde, je crois, n'est qu'une déception.
Chacun de ceux-ci peut aussitôt chanter
La misère de la mort, qui est très dure :
245 Dans le grand gémissement et l'épouvante qui m'environnent,
Les périls de l'enfer, qui ne veut pas m'épargner.
Entends encore les paroles de Job, et relève ton crâne,
Quand il explique l'orgueil, et la vanité de langage
De ceux qui sont infidèles, et ne sentent pas le coup du fléau
250 De la part de Dieu leur créateur, en aucun moment, près d'eux.
Leurs parents de toute sorte sont à les réconforter,
Des logements ornés, le plaisir mondain à les réjouir :
Troupeaux, enfants produits par eux,
Biens à eux dans chaque maison, se multiplient,
255 Chaque matin sonnent pour eux les tambours,
Jusqu'au ciel va le son et le bruit des clairons ;
C'est joie, amusement sans égal d'entendre leurs harpes ;
Cela leur donne de la distraction, le cri et le chant des instruments.
Qu'ils ont été fortement déçus par ce fait ;
260 Dans leur plaisir chaque jour en ce monde !
Quand ils sortirent de leur demeure, en un court instant
Dans l'enceinte des enfers ils allèrent, pleins d'effroi.
Job dit que celui qui est fort meurt

5. A la suite de ce vers vient la glose ms. *caput*, qu'il faut rapporter à *quernn*.

6. Gl. ms. : malheur.

7. L'absence de rime intérieure au second hémistiche n'est compensée par aucune assonance exacte ; le premier a un système surabondant de rimes intérieures : *-anc*, *an* (mot pour lequel on attendrait *á*), *-ang-*.

8. Mot nouveau, à lire *circondaff* comme au v. 2425. C'est un emprunt savant au lat. *circumdare*.

9. Gl. ms. : Rejouir.

Ha lesel an bet man, quen buhan hac an Iust :
265 Euit ho vanegloar, nac ynt dispar mar rust,
An ancaou so voar tro, tro distro hac ho fust.
Da vn fæçon donet, hon*m*eux cret [1] en bet man,
Distum nobl ho comun [2], sacun guitibunan :
Hac vn fæçon yssu [3], hon bez chetu vnan,
270 Er ret eo feru meruell, ha lesell an bet man [4].
Sell dyff Alexander, seder hep comps guer gaou,
A conqueras parfet, treux ha het an betaou [5] :
Ha nemet daouzec bloaz [6], ne padas è dezyou :
Na rencquas hep dyanc, gouzaff stanc an ancquaou.
275 Heman á guell hep mar, peban ez lauaraff,
(f. 7) Compsou Iob de propos, peur clos ho exposaff :
Hac ho entent ent rez, en dezuez diuezaff,
A guel sur pep heny, defry hep variaff.
Gant an maru dre aruez, pegant é [7] fynuezas,
280 Depouillet ouff am gloar, hep mar á lauaras :
Han curun flam am pen, em clem eff he tennas,
Gant è claou dan douar [8], hep mar em disquaras.
Mar dout pinuizic meur, pep heur nos ha beure,
Creff, na Iaouanc, na cazr, nac Impalazr, pe Roe [9],
285 Na Cardinal, na Pap, no-deues [10] nep apoe,
Ho gounit en diuez, lauar yuez pez voe ?
Sell peguen diproffit, eo dit felicite,
An Bet man damany, deffry he vanite :
Cret feru an amseruez [11], mazvezez entreze,
290 Nen deo quet vn moment, da nep en entente.
An maru na laca sy, eo so conclusion,
Da enorou an bet, parfet ha quarredon [12] :
Quen coulx ez goar é traç, na quaffes nep fæçon,
De achap nac abry, na ty na region.
295 Mar bez Yoa en dezrou, caffou [13] so en diuez [14],

1. Je crois qu'il faut lire *gret*, litt. « venir nous avons fait ».
2. *Distum*, mot nouveau, a été choisi pour rimer avec l'iuitiale de *comun* dont il faut, en conséquence, préférer la variante *cumun*. Ce mot veut dire en trécorois « qui n'a pas de mine ». Voir v. 882.
3. Gl. ms. : sortie.
4. La rime intérieure est ici, très irrégulièrement, à la 9e syll. Le 1er hémistiche eu a un système relativement riche : *-er, -erv, erv-*.
5. Variante, pour la forme et pour le sens, du pluriel de *bet*, vu au v. 224.
6. Il s'agit des années de son règne. On doit lire *bloez*, variante connue ; elle rime à *e z-ez*-you car le premier *d* se prononçait ici *z* doux ; il y a une assonance, avec *ne*.
7. Lire *ez*.
8. L'*ou* de *donar* n'est pas diphtongue, mais la rime intérieure peut ne comprendre que la seconde de deux voyelles formant une syllabe.

Et laisse ce monde, aussi vite que le juste ;
265 Malgré leur vaine gloire, si extraordinairement rudes qu'ils soient,
La mort est en tournée, en tours et détours, et les frappe.
D'une seule façon nous sommes venus en ce monde,
Sans pompe, noble et vilain, certes, tous tant que nous sommes ;
Et nous avons une seule façon d'en sortir, voilà !
270 Car il faut absolument mourir et quitter ce monde.
Regarde-moi Alexandre, pour sûr, sans dire un mot de mensonge,
Il conquit complètement, en large et en long, les mondes ;
Et douze ans seulement durèrent ses jours
Avant qu'il dut, sans pouvoir échapper, subir, débile, la mort.
275 Celui dont je parle peut, sans doute,
Expliquer très étroitement les paroles de Job à son sujet ;
Et les comprendre justement, au dernier jour,
Chacun le peut, pour sûr, sérieusement sans hésiter.
A l'aspect de la mort dont il fut achevé,
280 Sans doute il dit : Je suis dépouillé de ma gloire
Et la couronne brillante de ma tête, malgré ma plainte elle l'ôta ;
De son arme, à terre, certes, elle m'abattit.
Si même tu es très riche, chaque heure, nuit et matin,
Fort ou jeune, ou beau, ou empereur ou roi,
285 Ou cardinal, ou pape : il n'ont nul soutien
Pour vaincre à la fin ; dis aussi ce qui fut.
Vois combien t'est inutile la félicité
De ce vaste monde, sérieusement, et sa vanité :
Crois fermement que le temps que tu es parmi ces choses
290 N'est pas un moment, pour qui l'entendrait bien.
C'est la mort, n'en doute pas, qui est la conclusion
Des honneurs du monde, parfaitement, et leur récompense ;
Elle sait si bien sa route, que tu ne trouverais en aucune façon
Pour lui échapper ni abri, ni maison, ni pays.
295 S'il y a joie au commencement, le deuil est à la fin,

9. La rime intérieure est à l'antépénultième. L'auteur semble avoir voulu mettre un peu de variété dans cette longue énumération, en employant *pe*, plutôt que de répéter *ma* là où cela donnait une rime imparfaite (en *ar* au lieu de *azr*).

10. Lire *deuez*.

11. Mot nouveau, qu'on retrouve v. 521 ; il est bien formé pour exprimer la durée en général : cf. *dezuez* journée, durée d'un jour, etc. Le *z* est dur, ce qui ne l'empêche pas de rimer avec les deux *z* doux de *vezez*. Celui de *entreze* est probablement doux aussi.

12. Lire *garredon*, comme aux v. 1981, 2692.

13. La gl. ms. : chagrin, se rapporte à ce mot.

14. L'auteur aurait-il compté, pour la rime intérieure à sa place régulière, en *ou* (*ow*), sur les sons séparés de *so* et di*uez* ? Le 1er hémist. en a une en *ez*.

Guelet ez rancquer squyn*n*, ha lesel an lign*n*ez :
Mat ez gualler hep mar, me-goar é lauarez :
Goeluan da pep heny, ha cry eu so diuez.
Allas sel diff an souyll peban out ourgouyllus,
300 Hac ez quyffy pepret, lech vueldet hetus :
Da corff á disqrisy [1], hac ez duy gratius,
Hac yuez ne vezy, nep ty glorifius [2].
En pechet ham cret breff, ez viot conceuet,
(f. 7 v.) Ha goude se dre poan, cret an fet man ganet :
305 Han buhez so trauell, pan vezo peur sellet,
Hac an fin terminal, en maru leal calet.
Goude da vezout den, ez duy certen me'n goar
Da bout matery hec, da prezec dihegar :
Da muz [3] entre'n buzuc, gant vn huc an trugar.[4],
310 Sourdet ha Touçeguet, vezo cret da quet par.
Da Teaut, ha da dyou gueux, het ha treux nedeux gaou,
Daou lagat, ha goudorn*n*, pep corn*n* hac arzornou :
A debro gourt sourdet, Touçeguet entre daou :
Ha stautet araint yen, á certen ez guenou.
315 Petra so fleriussoch, eguit quic ha crochen*n*,
Map den goude é maru, en beu nac eu mar guen*n*[5] ?
Charoign*n* en bet nendeux, é quichen coz cleusen*n* :
A ve quen yffamus, an ius [6] é brulusquen.
Ne guellez reusedic, dre da pinuiziguez,
320 Bout frealset an maru so peur garu é aruez :
Traou delicius, pe á re ez usaez,
Diouz preuet douen acuyt, nerahint dit try dez.
Nac enorou an bet, chede net ho fætou,
Nez myrhont na flerihy [7] abarz try á diziou :
325 Eguit hol mat an bet, ne caffes ez metou,
Bet hyzìou negun, az holl compaigneunou [8].
Drez vez an tan en stoup, á coup eza bombanç,
Hac an fet an bet man, gant he hol contananç :
Rac se noz bezet muy, nep heny á fizyanç,
330 A caffout dioutaff, ouz é ansaff auanç.
(f. 8) En figur an traman, noman an Romanet,
Guez á voe ne voe goap, pan croéent an Papet :
Diraze tan en stoup, á veze adoubet :
Euit humilite, ez veze discuezet.
335 An profoet scler teirguez, á lauar hon bezaft,

1. Lire *disprisy*.
2. Dérivé nouveau, cf. v. 1499.
3. Ce mot se retrouve au v. 1928.
4. Écrit de même, v. 814, 1433, 3506; lire *antrugar*, comme au v. 2310.
5. Prononcé *mar venn* (ou *mar wenn*), avec mutation, cf. *Gloss.* 393, 544.

Vu qu'on doit s'en aller et laisser la famille :
On peut bien sans doute, je sais, le dire :
Ce sont les pleurs à chacun et les cris qui sont la fin.
Hélas ! regarde-moi l'ordure dont tu es orgueilleux,
300 Et tu trouveras toujours lieu à l'agréable humilité :
Tu mépriseras ton corps, et tu deviendras gracieux,
Et aussi tu ne seras en nulle maison vaniteux.
Dans le péché, crois-moi vite, tu fus conçu,
Et après cela avec peine enfanté, crois-le ;
305 Et la vie est douleur, quand on la regardera bien,
Et la fin dernière c'est la mort très dure.
Après avoir été homme, tu arriveras certainement, je le sais,
A être une matière abjecte, affreuse à dire ;
Ton réduit sera parmi les vers, avec une robe misérable;
310 Sourds et crapauds seront, crois-le, tes copains.
Ta langue, et tes lèvres, en long et en large, ce n'est pas un mensonge,
Yeux et poignets, à chaque coin, et les poings
Sourds indolents, crapauds, les mangeront pendant ce temps,
Et ils pisseront froidement, certes, dans ta bouche.
315 Qu'y a-t-il de plus fétide que la chair et la peau
De l'homme après sa mort, si blanc qu'il soit de son vivant ?
Il n'y a pas de charogne, près d'un vieil arbre creux,
Qui soit si répugnante que l'humeur de son cadavre.
Tu ne peux, malheureux, par ta richesse
320 Être délivré de la mort, à l'aspect si rude :
Les choses délicieuses dont tu fais usage
Ne te préserveront pas des vers pendant trois jours.
Les honneurs du monde non plus, voilà bien leur effet !
Ne te garderont pas de puer, avant trois jours ;
325 Pour tout le bien du monde, tu ne trouverais pas dans ton milieu
Jusqu'aujourd'hui, un seul de tous tes compagnons.
Dès que le feu est à l'étoupe, aussitôt s'en va la bombance
Et la pompe de ce monde, avec toutes ses ressources ;
Aussi que personne n'ait plus confiance
330 De recevoir de lui, en l'honorant, aucun avantage.
Pour figurer ceci, maintenant les Romains
Parfois, ce n'était pas une plaisanterie, quand ils créaient les papes,
Devant eux le feu à l'étoupe était mis :
Pour (apprendre) l'humilité cela était montré.
335 Le prophète clairement trois fois dit que nous sommes

6. Ce doit être le français *jus*. La copie de H. de Villemarqué portait à tort *rus*.
7. Prononcé *flerii*, *fleryi*, en 2 syll.
8. Lire *compaignunou*.

Douar, douar, douar, me goar pe lauaraff :
Er douar eo an hent [1], han matery quentaff :
Dimp noman han danuez, peban honneux [2] bezaff.
En eil guez aneze [3], euelse á leomp,
340 Ho*n* guelu douar en guers, dre'n pez ma co*n*versomp :
Voar nezaff en trauail, bet meruel ez mellomp,
Hac ez vihomp yuez, quezquent maz sinuezomp [4].
Chede an trede guez, ez lauar hon bezaff,
Douar bede'n nary, deffry hep fazyaff :
345 Er enhaff pep heny, á duy da reduyaff,
Goude vigour fournis, ha da conuertissaff.
An reman pep amser, ouz ho consideraff,
Hac á calon parfet, pepret ho repetaff :
Lech mat hep debatiff [5], daz em humiliaff :
350 A quiffy special, ha daz em raualaff.
Ourgoillus mar dout quet, nepret dre da fetou,
Ouz guelet ez eux gloat, daz grat ha pompadou :
Bugale ha lign*n*ez, ha pemdez tenchezou,
Ha guyn fyn é tynell, bet meruell tounellou.
355 Da stat so trelatet, gant ho fet en betman,
Quement aheux enhy, so vn deduy bihan :
Ha paz ve glan an bet, treux ha het ha ledan,
Ret eu dit feru meruell, ha lesel an bet man.
(f. 8 v.) Auis pan ves prinç glan, oar an bet man hanuet,
360 Ha dalchet da bout Roue, en pep ploe auoeét.
Muyguet vn pauric fall, nez eux az holl gallout [6],
Er ret eo dit certen, dre'n maru yen doen penet.
Dre se nep á men quet, bezaff net dibreder,
A re quaret an bet, na prederet seder :
365 Mar touch re glout outy, ne vezo muy fier :
Na renc dezy bout map, ha chom en he paper.
Pan edout oar an bet, ez out pepret hætus,
Ouz guelet da tensor, haz cosquor enorus :
Caffout arez daz graç, ez ynt aç soulaçus,
370 Hoguen fin an buhez, á vez peur trueçus [7].
Pan vezy disochet, diouz an fæt an bet man,
Nen day genet detry, pris vn vuy mar bihan :
Goude te do quaret [8], do miret hep puet [9], span,
Aour nac archant az ty, nen dahy [10] mar bihan [11].

1. Cette virgule est en haut et renversée.
2. L'auteur avait peut-être pensé à *hon bez*.
3. Litt. « à la seconde fois d'elles », la seconde de ces fois (qu'il nous appelle *terre*).
4. Lire *finnezhomp*.
5. L'auteur a pensé à un équivalent, *debaty*, qu'on lit v. 1788, 2953.
6. Lire *galloet*, autre forme ancienne du mot.

Terre, terre, terre, je sais ce que je dis :
Car la terre est le moyen et la matière première
Pour nous maintenant, et la substance d'où nous avons l'être.
En second lieu, ainsi nous le jurons,
340 Il nous appelle « terre » en vers, parce que nous demeurons
Sur elle, à peiner, jusqu'à la mort nous nous occupons,
Et nous (y) serons aussi, dès que nous finirons.
Voilà la troisième fois qu'il dit que nous sommes
Terre à jamais, sérieusement, sans se tromper :
345 Car en elle chacun arrivera à être réduit,
Après sa pleine vigueur, et à être changé.
Ces choses en tout temps, en les considérant
Et d'un cœur sérieux, toujours je le répète :
Bon sujet, sans conteste, de t'humilier
350 Tu trouveras spécialement, et de te ravaler.
Si tu es jamais orgueilleux de ton sort,
Voyant que tu as fortune à ton gré, et grandeurs ;
Enfants et lignée, et voluptés chaque jour
Et vin fin à la cave jusqu'à la mort, (dans des) tonneaux.
355 Ton état est chancelant, avec tout cela, dans ce monde,
Tout ce que tu y as est un plaisir chétif ;
Et quand tu aurais le monde entier en travers, en long et en large,
Il te faut nécessairement mourir, et laisser ce monde.
Quand même tu serais nommé vrai prince en ce monde
360 Et tenu pour un roi en toute contrée reconnu,
Tu n'as, de tout ton pouvoir, pas plus qu'un faible pauvret,
Car il te faut certainement par la mort froide souffrir la peine.
Aussi celui qui veut être bien tranquille,
Qu'il ne se soucie pas, sûrement, de trop aimer le monde :
365 S'il s'y attache trop avidement, il ne sera plus fier :
Il ne faut pas qu'il soit son fils, et reste dans ses papiers.
Quand tu es en ce monde, tu es toujours content
De voir ton trésor, et ton honorable entourage de vassaux ;
Tu trouves que pour ton agrément ils sont fort commodes,
370 Mais la fin de la vie est tout à fait piteuse.
Quand tu seras arraché aux choses de ce monde,
Il n'ira avec toi pas même la valeur d'un œuf, si petit (qu'il soit) :
Après que tu les auras aimés et gardés sans aucun répit,
L'or ni l'argent de ta maison n'ira, si peu (que ce soit).

7. Lire *truezus*.
8. Litt. « après toi à les aimer ».
9. Lire *quet*.
10. Les deux prononciations *day* et *daï* sont distinguées dans ces trois vers ; l'habitude d'écrire *y* l'*i* final a empêché l'usage du tréma, il est remplacé par un *h*, comme dans le français *trahir*.
11. On voit que le poète admet parfois, dans les rimes d'un quatrain, la répé-

375 Pan ves en meas[1] an bez, maz vezy anhezet,
Ha possibl dit crial, ouz da aneualet :
Hac ouz da madou oll, ha comps ez ves collet :
Nemete daz sicour, ayahe vn gourhet.
Ne prissent da respont, na rac da gront spontaff,
380 Na cleuet ouz da cry, na muy da deduyaff :
Pan ves dreyze daffnet, nec[2] aynt daz remedaff,
Na genet é nep bot, ne carhent escodaff.
Chede reuseudic foll, euyt oll da holl stat,
Dyt preuet da quet par, en douar á parat :
385 Da quyc her drez pado, deze[3] ez vezo gloat,
Ne rencquer quen yngyn*n*, te haz lingn*n* da cringnat.
(f. 9) Breman auis en mat, pez á tal an stadou,
En pep rout caffout gloar, ha prenaff douarou :
Gueleou pluff, cuffnez, ha pemdez trichezrou,
390 Euffrou euzic sygur, ha structur á muryou.
Vessel aour hac archant, plesant guysquamantou.
Lies guyn affynet, Yoa an bet ez metou :
Diuers Guynieyer[4], en diuers quarteriou,
Chatal, aneualet, deuet ha rançedou.
395 Bugale, ha querent, en pep hent ha rentou,
Aduocadet ha cloar, dispar ha tut armou :
Merchet cazr ha Iolis, ouz heul guys an lesyou[5],
Enoret gant an bet, ha priset ho fetou.
An traou man hanuet, ha quement so'n betman,
400 Deze ez renonçy, nez vezo muy diboan :
Rac se beu hac euez, pan out en buhez man,
Er nafe goude stat huanat gant Sathan.
Dan propos hep quet chom, ez prezec Salomon,
En Ecclesiastes, certes heruez Rayson,
405 Fet an bet na ret sy, so vn abusion :
Da nep á sout outy, hac vn confusion.
Sanct Bernard den hardyz, dre nen deuoe fyzianç
En madou an bet'man, nac en he contananç :
A comps rez ho bezaff, haff gouaff diauanç,
410 Ha da nep ho car creff, ezynt breff deceuanç.
Goulen ara certen, ouzomp plen é guenou,

tition non seulement d'un mot, mais d'une expression. La formule complète est *na ve mar bihan* ; en français aussi, le verbe pouvait manquer. On lit dans le *Miroer de mort* (f° 14) : « Ne peut sonner mot tant petit », ce qui se rendrait littéralement en un vers moyen breton : *Na guell siny guer mar bihan.*

1. L'auteur a pensé à la variante plus ancienne *maes*.

2. Lire probablement *ned*.

3. L'équivalent *dezo* se fût imposé ici (comme *onto* au v. 2134), si le poète avait eu, dans sa langue, cette forme de pronom plus spécialement

375 Si tu étais hors de la tombe où tu seras logé,
Et qu'il te fût possible de crier à tes animaux
Et à tous tes biens, et de dire que tu serais perdu
A moins qu'à ton secours ils n'aillent (l'espace d')une coudée,
Ils ne daigneraient te répondre, ni s'effrayer de tes gronderies
380 Ni écouter ton cri, ni te plaire désormais :
Quand tu serais damné par eux, ils n'iront pas te sauver,
Ni avec toi en nul asile ils ne voudraient frayer.
Voilà, misérable insensé, malgré toute ta vanité
Que les vers pour copains t'ont été préparés dans la terre :
385 Tant que ta chair durera, elle sera leur bien,
Il ne faut pas d'autre engin pour te ronger, toi et ta race.
Maintenant pensez bien, à ce que valent les grandeurs,
Avoir partout de la gloire et acheter des terres ;
Les lits de plume, la mollesse, les illusions de chaque jour,
390 Œuvres horribles, sûrement, et la construction des murailles ;
Vaisselle d'or et d'argent, vêtements élégants,
Beaucoup de vin raffiné, la joie du monde autour de toi :
Divers vignobles en diverses régions,
Bestiaux, animaux, brebis et chevaux ;
395 Enfants, et parents de toute façon et rentes.
Avocats et clercs incomparables, et gens d'armes ;
Filles belles et jolies, suivant la mode des cours,
Honorées par le monde, et dont la conduite est estimée ;
Ces choses (ainsi) nommées, et tout ce qui est en ce monde,
400 Tu y renonceras, tu n'auras plus de soulagement :
Aussi vis en faisant attention, quand tu es en cette vie,
Pour qu'après la vanité ne vienne le gémissement avec Satan.
A ce propos sans s'arrêter prêche Salomon
Dans l'Ecclésiaste, certes, suivant la raison :
405 Le fait de ce monde, n'en doutez pas, est une tromperie
Pour ceux qui s'attachent à lui, et une cause de confusion.
Saint Bernard, homme hardi, comme il n'eut pas confiance
Dans les biens de ce monde, ni dans son apparence,
Dit nettement qu'ils sont, été et hiver, sans profit,
410 Et à ceux qui les aiment fort ils sont une brève déception.
Il nous demande, certes, d'une bouche simple,

léonaise, qui alterne avec *-e* dans *Sainte Barbe*, *Le Grand Myst. de Jésus* et les *Poèmes Bretons* ; c'est, d'ailleurs, *-e* qui domine dans tous les textes du breton moyen.

4. Pluriel de *guiniec*, jusqu'ici non attesté à cette époque ; cf. *Zeitschrift für celtische Philologie*, I, 232. Dans un acte de 1509, faisant partie des archives de la famille du Breignou, j'ai lu le nom de champ *an Souleyer* (= les chaumes).

5. Le poète s'appuie sur une variante *lisyou* ; cf. la note suivante.

Pez oarnomp á tal gloat, na pompat na stadou :
Dre'n pez hac Y, ha ny, en neubet á dezyou [1],
Ez finissomp seder, hon amser hep guer gaou.
(f.9v)415 Dre'n traou man pepret, ez gallaff repetaff,
Nac eo fet an bet man, nemet don saouzanaff :
Dre he speç é deçeff an re he car creffaff,
Ha oar an pez so muy, ho groay da faziaff.
Oar se parfet chetu, pep tu ez concluaff,
420 Nep á preder an maru, pehiny so garuhaff :
Ha guelet diouz an bet, ez eo ret recedaff,
Lech mat á queff pep guis, euyt he dysprisaff.
An trede peheny, ara dimpny ryal,
Prydiry tir ha mor, en hon maru corporal :
425 Eo hon ober contant, á beuaff discandal,
Ha lesel hon pechet, hac é holl fet detal.
Contant hon groa yuez, quent egyt [2] fynuezaff,
A compret Pynygen*n* en hon glen da quentaff :
Ha dre Contrytion hon em abandonaff,
430 Da doen net en bet man lyes poan hac anaff.
Nedeux negun quen feru, pan preder á meruell,
Na vez é neuz queuzet, ouz guelet é quetell :
Er dre pechet hep mar, ez gouzeff [3] cals harell,
Hac é diuerr é oat, haznat pep vn atell.
435 Chede plen testeny, an pobl á Nynyua,
Pan gourdrousat certe*n*, dre'n maru yen hep que*n* tra :
Rac an effreiz dreizaff, na galse ho tassha,
Ez gruesont Pynygen*n*, heny ten en glen ma.
Dre abec da pechet, cret parfet en bet man,
440 Pan naz deur diligant, é amant ha gant poan :
Ez diberrez da oat, da monet gant Sathan,
Da bezaff en ancquen, da byzuicquen en tan.
(f. 10) Maz prederhes dyna*m* compsou fla*m* Sant Ambroas
Ouz queuziff de pechet, meurbet á caoudet bras :
445 Lech az ve da goelaff, gantaff an quentaff pas,
Ha compret aredec [4], hep bout dyec ez [5] cas.
Lauaret ara glan, goa me pan em ganat,
Ma ne goelaff affet, dam pechet á pret mat :
Ha ma nen confessaff, ha ma ne lesaff stat,
450 Hac ober Pynigen*n*, quent maru ten dam mennat.
Da buhez pechezr foll, so euell horoloig,

1. La rime porte sur une variante *dizyou*, cf. *dizion*, v. 324 ; inversement, *dyzion* rime en *ez*, v. 1018.

2. On attendrait *eguyt*.

3. Ce n'est pas une faute pour *gouzaff*, mais une forme fléchie, comme *teu*, il se tait (à côté de *tav*), etc., voir v. 113.

Ce que nous vaut la fortune, et la pompe et les honneurs,
Puisque, eux et nous, en peu de jours
Nous finissons certainemeut notre temps, sans un mot de mensonge.
415 Pour ces choses, toujours je puis répéter
Que le fait de ce monde n'est que pour nous surprendre :
Par son apparence il déçoit ceux qui l'aiment le plus fort,
Et sur ce, qui plus est, il les fera faillir.
Donc, sérieusement, voilà, de toute façon, je conclus :
420 Quiconque médite la mort, qui est très dure,
Et voit que du monde il faut partir,
Trouve bonne raison, de toute manière, pour le mépriser.
La troisième chose que nous fait excellemment
La méditation, sur terre et sur mer, de notre mort corporelle,
425 C'est de nous rendre disposés à vivre sans reproche
Et à laisser le péché et toute son œuvre absolument.
Elle nous dispose aussi, avant de finir
A faire pénitence sur notre terre, d'abord,
Et par contrition, à nous résigner
430 A bien souffrir en ce monde mainte peine et douleur.
Il n'est personne de si dur, quand il pense à mourir,
Dont la mine ne soit chagrine, en voyant son heure ;
Car par le péché sans doute il souffre beaucoup de trouble
Et abrège sa vie, évidemment, à tout bout de champ.
435 Voici un clair témoignage : le peuple de Ninive
Quand il fut menacé certainement par la froide mort, sans plus,
Par peur d'elle, qu'elle ne pût les condamner,
Ils firent pénitence, une rude, en cette terre.
A cause de ton péché, crois bien qu'en ce monde
440 Puisque tu ne veux avec soin le corriger, et avec peine,
Tu abrèges ta vie, pour aller avec Satan
Être en tourment à jamais dans le feu.
Si tu méditais sans faute les paroles ardentes de saint Ambroise
Regrettant son péché tout à fait de grand cœur,
445 Tu aurais lieu de pleurer avec lui tout d'abord,
Et de concevoir, sans tarder, la contrition de ta faute.
Il dit nettement : malheur à moi quand je suis né
Si je ne pleure sérieusement mon péché de bonne heure,
Et si je ne le confesse, et si je ne quitte cet état,
450 Et ne fais pénitence avant que la dure mort ne me réclame.
Ta vie, pécheur insensé, est comme l'horloge,

4. Variante nouvelle de *azrec* ; semble une métathèse de **aderec*. Voir v. 2022.

5. Ce *z* ne compte pas pour la rime ; c'est une prononciation relâchée et peu claire, à moins qu'on ne suppose une assimilation (** ek kas*). Voir v. 600.

Pan deu ferm é termen, á squæ dien en cog :
Ha te dren maru diuez, mar ditruez ez brog,
Emæs az gloat ha ty, deffry á rencq dilog.
455 Neheux da chom mome*n*t, heur pelgent na que*n*tel
Bloaz, na syzun, na mys, da guys so peur ysel,
Ha rac se mar gruez drouc, ne vezy dyougel :
Hoguen mar gruez en mat, ezy dan gloat padel.
Nep á preder beuaff, muyhaff á guelaff sur,
460 Ouz squeiff en hent quentrat, hep gortos cours nat*ur*[1] :
Ne queff cloarec na lyc, ayel oar é sygur,
Homan so comanant, dyhoant da auantur.
Euel en amser sclaç, maz dalcher en laçou,
Eznet ouz clasq ho boet, ha pesquet en roedou :
465 A meruel nep quement, ne soingent aguentou,
Hac ez edynt breman, da coan ouz an tan glaou.
Euel se da buhez, bet finuez á dezrou,
A deréez en bet, pepret en pechedou :
Ha ma no amantez, quent finuez da dezrou[2],
470 Goude da holl soulaç, ez miny en laçou.
(f. 10 v) Piu eu plen an heny, deffry maz studihe,
Bout ret dezaff meruell, ha chom pel ne[3] guel se :
Ha na goar, oar nep feur, an heur nos pe beure,
Ac eff da pynigen*n*, en glen nen em tenhe ?
475 Consideret pep lech, mar meru en vn pechet,
Hep ober Pynigen*n*, na he bout diuennet :
Ret eo sigoaz dezaff, gouzaff bezaff damnet[4],
Ha bout da byzhuicquen, en ancquen ha penet.
Bout gant an quyc nan bet, deceuet en bet man,
480 Hac ouz heul en pep stat, ho grat y ha Sathan,
Da quement ho sento, vn dro ez vezo poan :
Nedeux nemert[5] penet, goude ho fet ledan.
Mar bezer negligant, á amant an scandal,
Lamet bech á pechet hac é holl fet detal :
485 Goude an negligeanç, ezaher da dançal,
Gant Lucifer certes, de pales ha de Sal.
Dan propos hon Saluer, á cont seder sclerhaff,
Vn parabol Iolis, ne fell é disprisaff :
A recit Sant Mazeu, nac out mar creff cleuaff[6],
490 Ha mazlyquy muy poan da beuaff dyanaff.

1. L'espèce d'accent circonflex qeui surmonte ordinairement une voyelle, pour représenter *n*, comme dans *momẽt*, *quẽtel*, v. 455, et quelquefois *m*, comme dans *dinã*, *flã*, v. 443, se trouve ici au-dessus du *t* pour figurer les lettres *ur*, qu'un lecteur a écrites en face du mot abrégé.

2. Lire *dezyou*.

3. Il faut sans doute lire *en*.

Quand vient le terme rigoureux, elle frappe, certes, dans le cran ;
Et toi par la mort effrontée, qui touche si impitoyablement,
Hors de ton domaine et de ta maison, tu devras nécessairement déloger.
455 Tu n'as à rester moment, heure, aurore ni instant,
Année, ni semaine, ni mois ; ton sort est tout à fait bas,
Et c'est pourquoi si tu fais mal, tu ne seras pas rassuré ;
Mais si tu fais bien, tu iras au royaume durable.
Celui qui pense vivre, je le vois beaucoup, sûrement,
460 Frapper en route prématurément, sans attendre l'époque naturelle ;
Il ne trouve clerc, ni laïque qui aille à sa place :
C'est une destinée peu enviable que ton sort.
Comme en temps de glace, on retient dans des lacs
Des oiseaux cherchant leur nourriture, et des poissons dans des rets :
465 A mourir aucun d'eux ne pensait tout à l'heure,
Et ils sont maintenant, pour le souper, sur le feu de charbons ;
Ainsi ta vie, jusqu'à la fin depuis le commencement,
Tu la mènes au monde, toujours dans les péchés ;
Et si tu ne les répares, avant la fin de tes jours,
470 Après tout ton plaisir, tu resteras dans les lacs.
Quel est bien celui-là, s'il réfléchissait sérieusement
Qu'il lui faut mourir, et s'il restait longtemps à cette idée,
Et qu'il ne sait, en aucune mesure, l'heure de la nuit ou du matin,
Qui à la pénitence en cette terre ne se retirerait ?
475 Qu'il considère partout que, s'il meurt avec un péché,
Sans faire pénitence, et qu'il soit mandé (là-haut),
Il lui faut, hélas ! souffrir d'être damné
Et être à jamais en angoisse et douleur.
A être par la chair et le monde trompé en ce monde-ci,
480 Et à suivre en tout état leur souhait et celui de Satan,
Pour tous ceux qui leur obéiront, un jour il y aura de la peine :
Il n'y a que punition, après leur fait pompeux.
Si on est négligent à réparer le scandale,
A ôter le fardeau du péché et tout son fait, assurément,
485 Après la négligence, on ira danser
Avec Lucifer, certes, à son palais et à sa salle.
A propos, notre Sauveur conte sûrement, très clairement
Une jolie parabole qu'il ne faut pas dédaigner
Et que rapporte saint Mathieu ; si fort que tu sois, écoute-la,
490 Afin que tu fasses plus d'effort pour vivre sans faute.

4. Lire *daffnet*.
5. Forme trécoroise de *nemet* ; voir v. 173.
6. On attendrait *cleueff* (= léon. *kleo-héñ*), comme *magneff* v. 1016, cf. 692, en dehors de la rime ; *cleuaff* est déjà le trécorois *klev-hañ*. Cf. *Rev. Celt.*, XVIII, 203-205.

An Eff drez comps eft hæl, so he rouantelez,
Heuel ouz Guercheset, galuet dan priædez :
Hac ayez an re prest, dan fest hep muy tristez :
Ha da'n euret detry, hep fazy en dyuez.
495 Hac an re en ho champ, ayoa stamp ho lampou,
No deuoa en ho scol, quet ël [1] na golou,
Ne viont quet leset da monet entre dou,
Dan euret na'n banues, gant an guir guerchesou.
(f. 11) Dre an guyr guercheset, apparaillet detry,
500 Pere á antreas, gant an goas hep casty :
Dan Euret, han banues, expres gant courtisy [2],
Gant Lampou golaouet, ornet hep artedy,
Heman eo an squient, pep hent ez ententy,
Hep quen esquem breman, dre'n reman damany :
505 Nep á vez á pechet, purifiet detry,
Pan deu Doe guir roe'n bet, do quemen net de ty.
Bezaff purifiet, ne galles quet cret hen*n*,
Goude drouc diseruyg, nemet dre Pynigen*n* :
Ma ne vezez enhy, pan düy [3] daz dyuen*n*,
510 Nendy quet coupetant, prudant en é banden*n*.
Dre an guercheset sot, ayoa diot noter,
Pere nac edoant quet, apparaillet seder :
Gante pan arriuat, ez caffat en atfer,
Hep bout nep corn*n* ornet, na purifiet seler.
515 Entent arer certen, an pechezryen en bet,
Pere pan deu maru yen, do ober sourprenet :
Da respont ho saluer, nen dynt deliberet,
Quent se en drouc buhez, pemdez ez ynt bezet.
An reman nedaint quet, me cret dan priædez,
520 Ne antreo en eff, dre leff ho eneff cæz :
Hoguen gant Lucifer, goude ho amseruez,
Ezaint da gouzaff poan, hep ehan en tan frez.
Vnan an poanyou bras, á quement á casti,
An anaffon daffnet, hep remet na ret sy :
525 Eu guelet berr amser, seder ha pridiry [4],
Ez gallent dellit gloar, hep glachar bet nary.
(f. 11 v) Ha penaux en vn dez, ho deves [5] dellezet,
Bezaff diz [6] bizuicquen en ancquen ha penet :
En poan gant Sathanas, allas da bout gloaset,
530 A faut doen pynigen*n*, en glen quent goufen bet.

1. Emploi judicieux du tréma, pour indiquer que *eo* n'est pas diphtongue ; de même dans *lëys*, v. 579. Voir v. 509, etc.

2. Lire *courtesy*, cf. v. 809; au contraire, *courtisy* rime en *is-*, v. 1420.

3. Emploi rationnel du tréma, pour indiquer la prononciation *du-i* (contrairement à *duy*, v. 574, etc.).

Du ciel, dit-il nettement, le royaume est
Semblable à des vierges appelées au mariage :
Celles qui étaient prêtes allèrent à la fête, sans plus d'embarras
Et à la noce, certes, sans faute, enfin ;
495 Et celles dont les lampes étaient éteintes dans leur chambre
Qui n'avaient à leur disposition ni huile ni lumière
On ne les laissa pas aller cependant
A la noce et au festin, avec les vierges fidèles.
Par les vierges fidèles, pourvues, avec soin,
500 Qui entrèrent avec l'époux sans châtiment
A la noce et au festin, expressément avec honneur.
Avec lampes allumées ornées sans souillure,
Ceci est le sens, de toute façon tu entendras,
Sans plus de changement, maintenant, par celles-ci, certes,
505 Ceux qui sont de péché purifiés entièrement
Quand Dieu, le vrai roi du monde, les mande directement dans sa [maison.
Tu ne peux être purifié, crois-le,
Après avoir mal démérité, que par la pénitence :
Si tu n'es en elle, quand il viendra à te mander,
510 Tu n'iras pas dignement, sage, dans sa société.
Par les vierges folles, qui étaient notoirement sottes,
Qui n'étaient pas pourvues sûrement
Quand on arriva à elles, et qu'on trouva dans l'embarras,
Sans être d'aucun côté ornées ni purifiées nettement,
515 On entend certainement les pécheurs dans le monde,
Qui, lorsque la mort froide vient à les surprendre
Pour répondre à leur Sauveur, ne sont pas décidés,
Mais qui chaque jour ont été de mauvaise vie.
Ceux-ci n'iront pas, je crois, au mariage ;
520 Leur pauvre âme n'entrera pas au ciel, par malheur :
Mais avec Lucifer, après leur vie
Ils iront souffrir la peine sans répit dans le feu clair.
Une des grandes peines, parmi celles qui châtient
Les âmes damnées, sans rémission, n'en doutez pas,
525 C'est de voir en peu de temps, sûrement, et de réfléchir
Qu'elles pouvaient mériter la gloire, sans douleur à jamais,
Et qu'en un jour ils ont mérité
D'être justement en angoisse et punition,
Dans la peine avec Satan, hélas ! pour être tourmentées
530 Faute de faire pénitence sur terre avant la fin de la vie.

4. Lire *predery* ; cf. v. 2691, 3118, 3149, 3265 (et 3079).
5. Lire *devez*.
6. Lire sans doute *dic*; cf. v. 1352, 2093, 2194.

An brassaff poan hanuet, eu bout hep guelet doe,
Ha bout priuet è Tron, ha vision hon Roe :
Ha bout priuet certen, bizuicquen gant enoe,
An madou á tizsemp, her drez visemp en [1] ploe.
535 Rac se pan queffomp spaç, dellezomp au graçou,
Pynigen*n* dyuennomp, ha lesomp an pompou :
Hogos arriu e'n heur, han feur hon gousperou [2],
Ha maz re*n*ter dymp prop [3], glout ha sobr ho*n* gobrou
Hep sy Ieremias, ouz comps allas asquet,
540 En person an re claff, ouz gouzaff bout daffnet :
A lauar guyriou does, maz vent compoes poeset,
Reuocatif dimp oll, rac aoun na vemp collet.
Lauaret ara splan*n*, tremenet eo an haff,
An eaust [4] medest he stat, hac amser an hadaff :
545 Ha ny en poan manet, pepret da morchedaff,
Hep hon bezaff saluet, gant Roe'n bet á credaff.
Len*n* arer ha prezec, á vn marhec hegas,
A descueze drouc scuezr, hac aïoa pechezr bras :
Dan Pap Alexander, seder ez referas,
550 E viçou quent paoues, hac en ho confessas.
Heman nendeurie scaff drez leaff quentaff ten*n*,
A oboissaff lig da ober Pinigen*n* :
Na quemeret ancquen, euyt he doen en glen*n*,
Dre mazoa obstinet, pepret en drouc creden*n*.
(f. 12) 555 Ha pan guelas an Pap, hep comps goap na fablou
Na quemerse (hallas) pinigen*n* bras hasou :
Ez gourchemennas scaff, dezaff quent muy caffou :
Ez quemerse certes, oar é bes vn besou.
Dezaff ez ynjointas, ne fallas an trase,
560 Pep eur ha pep quentell, á quement maz guelse :
Ez prederse meruell, quen tiz ma en selse,
Hep gouzout lech nac heur, nan feur nos na beure.
Quent nep meur á amser, seder pan prederas,
Bout ret dezaff meruell, hep fellel en bell bras :
565 Hep gouzout lech nac eur, queuz meur á quemeras [5]
Ha da muy Pinigen*n*, á cren*n* en emdennas.
Ha cals á re arall, goude bezaff fallet,

1. Cet *n* devait se prononcer *m* par accommodation à la labiale suivante, comme aux v. 982, 2533, etc. ; cf. *ember* bientôt. Il rime en *en* dans la même expression, v. 3519. Voir v. 2613.

2. Cette rime de *gousper-ou* en *eu r* semble l'indice d'une variante *gouspërow*, par *e* affaibli, qui a dû précéder la prononciation cornouaillaise *gouspraw*. Voir v. 565. Il y a, d'ailleurs, d'autres cas où *e* rime avec *eu* : voir v. 2124, 2191, 2920, 2928, 3282-3284 ; cf. *Gr. Myst, de J.* 207 *b*, Nl 472, etc. Voir *Rev Celt.*, XIX, 194-196.

La peine qu'on nomme la plus grande est de ne pas voir Dieu
Et d'être privé de son ciel, et de la vision de notre Roi,
Et d'être privé certainement à jamais avec douleur
Des biens que nous aurions atteints tant que nous étions au monde.
535 Aussi quand nous avons le temps, méritons les graces,
Faisons venir la pénitence, et laissons les pompes :
L'heure est presque arrivée, et le moment de notre soirée
Où on nous rendra notre salaire propre, au gourmand comme au sobre.
Sans faute Jérémie parlant, hélas ! clairement
540 Au nom des malheureux qui subissent la damnation
Dit des paroles graves, si elles étaient exactement pesées,
Et que nous devons tous nous rappeler, de peur d'être perdus.
Il dit nettement : L'été est passé,
L'époque de la moisson, je l'atteste, et le temps de semer;
545 Et nous en peine restés, toujours à nous chagriner
Sans avoir été sauvés par le roi du monde, je crois.
On lit et on parle d'un chevalier odieux
Qui montrait le mauvais exemple et était grand pécheur;
Au pape Alexandre, sûrement il rapporta
550 Les vices sans s'arrêter, et il les confessa.
Celui-ci ne voulait point, je le jure, du premier coup
Obéir docilement et faire pénitence,
Ni prendre soin de la subir sur terre,
Parce qu'il était obstiné toujours dans la mauvaise idée.
555 Et quand le pape vit, sans dire de moquerie ni de fables,
Qu'il ne voulait recevoir, hélas ! de grande pénitence respectueusement,
Il lui ordonna aussitôt, avant (qu'il n'eût) plus de peine,
De prendre, certes, sur son doigt un anneau ;
Il lui enjoignit, cela ne manqua pas,
560 A chaque heure et chaque moment qu'il le verrait,
Qu'il songeât à mourir, dès qu'il le regarderait,
Sans savoir lieu ni heure, ni l'instant, nuit ni matin.
Avant peu de temps, sûrement quand il réfléchit
Qu'il lui fallait mourir sans manquer, en grande lutte
565 Sans savoir lieu ni heure, il conçut un grand regret
Et se retira tout à fait pour faire mieux pénitence.
Et beaucoup d'autres, après avoir failli,

3. L'auteur a dû penser à la forme non dissimilée *propr*, qui rime complètement (en *obr*).

4. Ce mot rime probablement avec les deux syllabes *est* qui suivent : c'est un indice de la prononciation contracte *est*, usitée en Tréguier et en Vannes.

5. Encore un passage supposant une prononciation affaiblie *kemēras* (avec accent sur l'antépénultième, comme en cornouaillais); cf. le 1er hémist. du v. 2603. Voir v. 537.

Ouz prydiry dien, dre'n maru yen douen penet
Ha guelet na oar den, è termen ordrenet :
570 Da ober Pinigen*n*, en glen so em tennet.
Rac se auis an fet, euel maz repetaff,
Penaux couffat an maru, peheny so garuhaff :
Ara da pep heny, en em humiliaff :
Goude an materi, maz duy da reduyaff.
575 Ober ara goude, an tra se so real,
Dysprisaff plen enor, ha madou temporal :
Caret neubet an bet, hep doen plet de metal,
Ha bout certen en hoant, da beuaff discandal.
An trede dr'ez lëys, nep en auis discret,
580 Are fæçon ha lech da lamet á pechet :
Hac ober Pynigen*n*, en glen quent gouffen bet :
Rac aoun goude maru yen, na ve den sourprenet.

(F. 12 v). *De la secunde fin de l'home, qui est le dernier et le peremtoyre Iugement de Nostre Seigneur*. Chap. II.

EN eil poent ez yointaff, hac ez compsaff affet,
Penaux oar pen an Barn*n*, ez viher em sternet [1] :
585 Da bezaff traou ha knech, hep bech á nep pechet,
Rac gant effreyz dreizaff, na vet scaff condamnet [2].
Hep muy ne vezo darn*n*, á saffo dan Barn*n* man,

Hoguen nobl ha comun, saçun guytibunan :
Presant Sanct ha Sanctes, ez duynt spes dan Les ma*n*
590 Hoguen ne vezont quet, barnet da vn quet moan [3].
An dez-se Gabriël, Michël [4], han holl ælez,
Han Sent han Santesou, nedeu gaou an aroüez [5] :
A certen ez crenhont, ouz gortos ho bontez,
Hac y ouz bout dyen, certen á leuenez.
595 Oarse peray pechezr, trichezr ha pechezres,
Tizet en pechedou, ha no deurye paoues ?
Bede'n fin obstinet, en pechet me cret spes :
Pe responto'n reman, pa*n* aynt buhan dan les ?
Len*n* á reomp haznat, en buhez an tadaou,
600 Dan trot á vn coz-den [6], ouz comps plen é guenou :

1. Prononcé ici *starnet*, comme il est écrit v. 656, 661, 723, cf. 616, etc. ; voir *Sur l'étym. bret.* 45, 89, 90, 92, 94, nos XVIII, XLI-XLIII.

2. Lisez *condaffnet*.

3. Cette expression (écrite *vn quetmoan*, v. 888) renchérit (par l'addition de la particule *quet-* avec, *Dict. étym.* 364) sur *vn moan* « celuy mesmes », cf. *Rev. Celt.*, XX, 200, 201.

4. Ce tréma est une erreur, suggérée par le mot précédent ; là *ie* indique la prononciation *i-e* en 2 syll., qui d'ailleurs est régulière après deux con-

En réfléchissant sérieusement à souffrir châtiment par la mort froide,
En voyant que personne ne sait son terme fixé,
570 Pour faire pénitence sur la terre se sont retirés.
Aussi avise-toi de la chose, comme je le répète,
Comme quoi le souvenir de la mort, qui est très dure
Fait à chacun s'humilier
Après qu'il aura résumé la question.
575 Il fait ensuite, cela est véritable,
Mépriser simplement honneur et biens temporels ;
Aimer peu le monde, sans faire attention à son métal,
Et être certainement en désir de vivre irréprochable.
En troisième lieu, comme je l'ai juré, celui qui le médite sagement
580 Il lui donne manière et lieu de l'enlever du péché
Et de faire pénitence sur terre avant la fin du temps,
De peur qu'après la mort froide on ne soit surpris.

De la seconde fin de l'homme, qui est le dernier et le péremptoire Jugement de Notre-Seigneur (chap. 11).

J'arrive au second point, et je dis expressément
Que pour le Jugement on se soit préparé
585 A être, en haut et en bas, sans charge d'aucun péché,
De peur qu'avec effroi, pour lui on ne soit aussitôt condamné.
Ce ne sera pas une partie seulement qui se lèvera pour ce Jugement-ci,
Mais nobles et vilains, assurément, jusqu'au dernier,
A l'instant, saints et saintes, ils viendront bellement à ce Tribunal-ci,
590 Mais ils ne seront pas jugés tout à fait de la même façon.
Ce jour-là, Gabriel, Michel, et tous les anges
Et les saints et les saintes, l'indication n'est pas fausse,
Certainement ils trembleront en attendant leur sort,
Quoiqu'ils soient bien sûrs de la félicité.
595 Que fera donc le pécheur infidèle et la pécheresse,
Surpris dans les péchés, qu'ils n'ont pas voulu cesser ?
Obstinés jusqu'à la fin dans le péché, je crois bien,
Que répondront ceux-ci, quand ils iront rapidement au tribunal ?
Nous lisons, comme on sait, dans la vie des pères,
600 Un bref récit sur un vieillard, parlant nettement de sa bouche

sonnes. Seul, le léonais moderne fait quelquefois en vers *pried*, époux, d'une seule syllabe.

5. Encore un tréma injustifié : cet *oü* ne peut représenter qu'un *ou* simple (et non *ow*), qui est le premier élément d'une diphtongue *oue* et qui rime avec la seconde partie des diphtongues de *Santesou* (*ow*) et *gaou*. Le mot est écrit ordinairement *argoez*, *argouez* ; il vient de **are-veid-*, tandis que *aruez* aspect (v. 320, etc.) représente **are-vid-*.

6. La cheville *dan trot* indique pour *coz-den* une prononciation **coten* ; cf. *ez duy*, rimant en *et-* (*e t*-uy), v. 813 ; *az ty* en *at*, 930. Voir v. 446.

Rebeig vn map youanc, rac ober é janglou[1],
Ha dissolut, huerzyn, pan guele é synou.
An coz-den rez dezaff, á compse sçaff[2] affet,
Maz soinghes peguen piz, ez vezy castizet :
605 Rentaff á rencquy cont, tuhont pe bout spontet :
An feur á vezo striz, dyouz maz vezy tyzet.
Ne ve quet da huerzyn, ez em determinhes,
(f. 13) Lech tout da hyruoudaff, ha goelaff á caffes :
Yoa flam en nep amser, seder ne quemerhes,
610 Ha disprisaff an bet, gant he fet á cretes.
Dan propos Sanct Gr goar[3], á lauar me oar aç,
Na dle den dre nep bout[4], quemeret sort soulaç :

A quement en ten*n*he, nac á trohe é faç,
A couffat an barn*n* man, han poan mar der dan laç.

615 Yuez Doe dre'n profoet[5], hon admonet quentaff,
Da couffat glan an Barn*n*, euyt hon em starnaff :
Oar pen spes é respont pan ehomp da contaff,
Amser pan quemero, hon barno á tro scaff.
Yuez gourchemennet, dre'n profoet á pret mat,
620 Eo suramant gantaff, sqeiff[6] dan traou Iosaphat :
Eno ez asezo vn tro, huy guelo stat,
Da barn*n* saçun vn lam, merch ha ma*m*, drouc ha mat.
Lech pront euyt spontaff, ha goelaff gant caffaou
Hon be maz soi*n*ghemp darn*n*, peur cadarn*n* è barnou :
625 En heaul, han loar, mar fin, ez duy dinin[7] synou,
Ha maruaillou meurbet, hac en holl planedou.
Neuse pep tu buhez, quement en deuezo,
Hep chom som na moment, arancquo he rentaff[8] :
Ouz guelet crueldet, dre'n holl bet oar é tro,
630 Ho calon gant maruail, ha debaill á fraillo.
Neuse an dour, han tan, á duy glan oar an bet,
Hac á pep sort ordur, he groaï apuret :
Ha nep á vezo trech, oarnezaff é pechet,
Eno ne caffo lech, tnou[9] na knech da techet.
635 Mazeux[10] autraou, na paig, á couraig outraigus,

1. On ne connaissait de cette famille que *iangler*, jongleur, bouffon, *ianglerez*, jonglerie.

2. Lire *scaff*.

3. Lis. *Gregoar*.

4. Lis. *boul*, comme il est écrit v. 2269, 2564 ; du v. franç. *boule*, *bole*, *bolle*, *beule*, fraude, tromperie, astuce.

5. Prononcé ici *proefet*, comme il est nécessaire de le faire dans le vers de la *Destruction de Jérusalem* cité par D. Le Pelletier au mot *dinoe* : Ez

Pour gourmander un jeune homme de ce qu'il s'amusait
Et riait sans retenue ; quand (cet homme) voyait ses airs (évaporés),
Le vieillard lui dit avec raison, tout aussitôt :
— Si tu pensais combien sévèrement tu seras châtié !
605 Tu devras rendre compte, là-bas, ou être épouvanté :
La mesure sera exacte, selon que tu seras atteint.
Ce n'est pas à rire que tu te résoudrais,
Tu trouverais toute raison de gémir et de pleurer ;
Tu ne prendrais, sûrement, de joie brillante en aucun temps,
610 Et tu oserais mépriser le monde avec sa pompe. —
A ce propos saint Grégoire dit, je le sais parfaitement,
Que l'homme ne doit par aucun amusement, prendre aucune espèce [de plaisir
Qui l'empêche ni qui détourne sa tête
De se souvenir de ce jugement-ci, et du châtiment si on vient dans le [filet.
615 Dieu aussi, par le prophète nous avertit d'abord
De nous bien rappeler le Jugement, afin de nous préparer
Pour lui répondre dignement quand nous irons compter ;
Quand il prendra le temps, il nous jugera de façon prompte.
Il est aussi commandé, selon le prophète, de bonne heure,
620 Sûrement par lui, d'arriver à la vallée de Josaphat :
Là il siègera une fois, vous verrez sa majesté,
Pour juger parfaitement d'un coup mère et fille, méchant et bon.
Nous aurions vite lieu de nous effrayer et de pleurer avec douleur
Si nous pensions un peu, bien fermement, aux jugements :
625 Dans le soleil et la lune, si brillants, il viendra des signes divins,
Et de grandes merveilles, et dans toutes les planètes.
Alors de tout côté, la vie, tous ceux qui l'auront
Sans arrêter instant ni moment, devront la rendre ;
En voyant le désastre par tout le monde autour de lui,
630 Leur cœur se fendra de surprise et d'effroi.
Alors l'eau et le feu viendront partout sur le monde
Et de toute sorte d'ordure le rendront épuré ;
Et celui de qui son péché sera vainqueur
Ne trouvera là lieu pour fuir, en haut ni en bas.
635 Il n'y a seigneur ni page, de cœur valeureux,

leuzryff en dynoe, hep enoe un Profoet ; c'est-à-dire Ez leuzr*yff* en d*iu-oe* hep en*oe* un Pr*oe*-fet ; cf. *Gloss.* 448.

6. Lis. *squeiff* ; pour le sens, cf. *sqei var*, aboutir, Grég., etc., *Gloss.* 645, 646.

7. Lis. *diuin.*

8. Cet hémistiche a dû remplacer quelque chose comme *hep nep fent he rento* : sans aucun mensonge, il la rendra.

9. Cette forme est un archaïsme peut-être purement graphique, pour *traou* qu'on lit à la même page, v. 620, cf. 585.

10. Lis. *Nazeux.*

(f. 13 v.) Pan guelo an dez man, na duy da bout poanyus.
Oar an lech é pechet, á vezo morchedus,
Ouz guelet é fæçon, ez duy disou confus.
Pligadurez bezet, pepret en pechedou,
640 En luxur, hac affy, hac en gloutouyou [1] :
Conuertisset vezont, an tuhont en spontou [2],
Ebat á trellat scafi, pan deu dreizaff caffaou.

Troys choses specialement, font le dernier
et grand Iugement de Dieu terrible : et à craindre.
Premierement, les Tesmoings, et accusateurs.
Secondement, le conte qui fauldra rendre.
Tierzement, la Sentance qu'on donera.

An Barn*n* á vezo striz, ha piz, a'bec [3] tri-tra [4],
Ha da vezaff douget, meurbet muyguet netra :
645 Ma ne auiser lem, dirac an drem brema,
Ez vezo diuezat, hep an gloat marchata [5].
An quentaff aneze, euelse á leaff,
Er cals accuseryen, aray dymp yen crenaff :
Eno nep á rencq cont, lech pront euyt spontaff,
650 En deues [6] nedeux sy, ha prydiry muyhaff.
An eil abec dre cont, maz dle den bout spontus,

Ouz guelet an Barn*n* man, noman ha goeluanus :
Er rentaff da Roe'n tron, raeson pe bout confus,
Hep diancq á rancquo, na ne achapo plus [7].
655 An trede á leaff hac á comsaff affet,
Aray dougaff an Barn*n*, quen-trez [8] vezo starnet :
Eu pridiry riel, quentel an crueldet,
A vezo en Setanç, pan vezo stranç [9] lancet.

(f. 14) *Le premier Tesmoing, et Accusateur à l'ancontre de L'home, au dernier Iugement, sera sa propre Conscience.*

An quentaff neraff mar, euit é lauaret,
660 A accuso map den, pan vezo en penet :

1. Ce pluriel ne s'était trouvé qu'en bret. moderne : *gloutoñny*, p. *gloutoñnyou* « gloutonnie, gloutonnerie, gourmandise », Grég.

2. Pluriel connu seulement dans la langue moderne, *Gloss.* 644 ; *ar sponñton nôz* les frayeurs de la nuit, *Celtic Hexapla*, III, 8, etc.

3. L'auteur a analysé en *a abec*, probablement avec raison, cette expression que je ne trouve pas ailleurs. Cf. *abek d'az re* à cause des tiens, *Barz. Br.* 22 (en cornouaillais); et van. *a gans d'*à cause de, dans mes *Études vannetaises*, p. 63.

4. Prononcé *tri zra*, avec rime nécessaire de la première syll. en *iz* ; cf. *Rev. Celt.*, IX, 381 ; XIII, 242, 243. Voir v. 84.

Quand il verra ce jour, qui ne soit en peine ;
Sur-le-champ, il sera inquiet de son péché ;
En voyant son cas, il deviendra muet, confus.
Le plaisir (qu'il a) eu toujours dans les péchés,
640 Dans la luxure et l'envie, et dans les gourmandises,
Tout cela sera changé là-bas en frayeurs ;
La gaîté se trouble vite, quand par elle viennent les douleurs.

Trois choses spécialemënt, font le dernier
et grand Jugement de Dieu terrible et à craindre.
Premièrement, les témoins, et accusateurs.
Secondement, le compte qu'il faudra rendre.
Troisièmement, la sentence qu'on donnera.

Le Jugement sera sévère et rigoureux à cause de trois choses,
Et à redouter beaucoup plus que rien (autre) ;
645 Si on n'avise vivement sur-le-champ à présent,
Il sera tard, de marchander sans argent.
La première de ces choses, je le jure ainsi,
C'est que beaucoup d'accusateurs nous feront trembler froidement :
Là quiconque doit (rendre) compte a lieu, certes, de s'effrayer,
650 Il n'y a pas de doute, et de réfléchir beaucoup.
La raison qui vient en second lieu, pour que l'homme doive être [craintif
En voyant ce Jugement-ci maintenant, et (être) affligé,
C'est qu'il devra rendre au roi du ciel raison, ou être confondu,
Sans dispense, et il n'y échappera plus.
655 La troisième chose, je le jure et le dis expressément,
Qui fera craindre le Jugement, aussitôt qu'il sera préparé,
C'est de penser réellement au degré de cruauté
Qui sera dans la sentence quand elle sera fermement lancée.

Le premier témoin et accusateur à l'encontre de l'homme, au dernier Jugement, sera sa propre Conscience.

Le premier, je n'hésite pas à le dire,
660 Qui accusera le fils de l'homme quand il sera en détresse

5. Cf. l'expression française « compter sans son hôte ».
6. A lire probablement *deueus* comme Nl 57 (*Rev. Celt.*, XXXI, 81).
7. Mot nouveau, pris au français ; cf. v. 735, 2128. Il se trouve en van. dans le dict. ms. de Châlons, qui traduit « ni plus ni moins » par *ne bu ne moins* et a *ne pu ne moins* « pourtant » (*moins* est devenu en van. du Croisic *mês* dans *ô mês ke* à moins que, de peur que ; le léon. *na mui na mez* ni plus ni moins a peut-être *mui* pour *mu*, traduction bretonne de *plus*, *pu*, *bu*), cf. mon *Étude sur le... breton... de Batz*, 8 ; *Rev. Celt.*, XVI, 234.
8. Cette analyse doit être exacte ; voir v. 723.
9. Mot nouveau ; cf. v. fr. *estracier* arracher, ital. *stracciare* déchirer ?

En Barn*n* starnet seder, gant croéer an speret [1],
E Conscianç vezo, eno nen nacho quet.
Aman da Conscianç, mar az [2] em auancez,
Da teriff en bet man, gourchemennou an Rez :
665 Dit en scaff ez lauar, men-goar hac ez carez,
En secret ez quentell, peur rebell ez fellez.
Eno ne vezo quet, en secret da fetou,
A nep tu arguet, ham cret naz [3] pechedou :
Quentse public sigur, assur han ynjurou :
670 Ha pep lech an pechet, aheux gruet en bedou.
Eno da consciaç [4], ouz chanç nez auanco [5],
Quent se dit plen mengoar, hep mar ez lauaro :
Ezout quentaff daffnet, dre da pechet hedro,
Na nenday da eneff, gant Roe'n eff en é bro [6].
675 Hoaz dit ez recitaff, hac ez lauaraff net,
Pan naz barnhe quet doe, pegant ez out croéet :
Hep muy da Cousciang [7], az groahe setancet,
Hac ez disclerie scaff, ez dlehes bout daffnet.

Du second accusateur qui est le Diable

An eil az accuso eno, te guelo gnou,
680 Dirac map doe, Roe'n ster, ho*n* croéer hep guer gou
Vezo an drouc speret, so bezet ez metou :
Hac á vez plen genet, pan gruez da pechedou.
(f. 14 v) Drez comps Sanct Augustin, doctor diuin dynhaff
Ez vezo an drouc æl, cruel ouz reuelaff :
685 Quez quement sort pechet, az vezo gruet cret scaff :
Na mar biot [8] contant, dre hoant da assantaff.
Neuse an diaoül [9], euit da peur foulaff [10],
A requeto diuoe, map doe daz diuoeaff [11] :
Da monet coupetant [12], dadouen tourmant gantaff

1. Peut-être pour *steret*, étoiles.
2. On attendrait plutôt *ez* ; cf. *Dict. étym.*, v. *az* 3.
3. *Naz* « ni ton », combinaison qui ne s'était pas rencontrée encore ; cf. *Gloss.* 436
4. Lis. *consciang*.
5. Lis. *auanço*.
6. Prononcé *é vro*, ou *é v-* rime en *eff*, comme au v. 910 ; voir v. 84 ; cf. *Sur l'étym. bret.* 45 (*Rev. Celt.*, XXV, 271).
7. Lire sans doute *consciang*. La prononciation *con-* se montre seule dans le moderne *coustyanç* à côté de *consyanç*, de même *digonsyanç* et *digoustyanç* (qui est) sans conscience Gr. ; en van. l'A. donne *consciance*, mais *digoussciance*. Aujourd'hui cette prononciation *kousiañs* prévaut en vannetais ; les autres dialectes disent *koustiañs*. Il semble qu'ici *st* vient de *ç*, c'est-à-dire *ts* ; cf. mes *Notes d'étym. bret.*, 249. Voir v. 689.

Au Jugement préparé, sûrement, par le créateur de l'âme,
Ce sera sa Conscience ; là il ne le niera pas.
Ici (-bas) ta Conscience, si tu te risques
A violer en ce monde les commandements de la Loi,
665 Elle te (le) dit aussitôt, je le sais, et te blâme ;
En secret dans ton for intérieur, tout à fait rebelle, tu pèches.
Là tes actes ne seront pas en secret
Discutés d'aucune façon, crois-moi, ni tes péchés ;
Mais publiquement, bien sûr, et les injustices,
670 Et le péché, partout, que tu as fait dans le monde.
Là ta conscience nullement ne te ménagera,
Mais nettement, je le sais, sans doute elle dira
Que tu es d'abord damné pour ton péché infidèle,
Et que ton âme n'ira pas avec le roi du ciel, dans son pays.
675 Je te le déclare encore, et le dis nettement,
Quand il ne te jugerait pas, Dieu par qui tu es créé,
Seule, ta Conscience te rendrait condamné
Et déclarerait aussitôt que tu devrais être damné.

Du second accusateur, qui est le diable.

Le second qui t'accusera là, tu le verras clairement,
680 Devant le fils de Dieu, roi des étoiles, notre créateur, sans aucun mensonge,
Ce sera le malin esprit qui a été en toi
Et qui est tout à fait avec toi, quand tu commets tes péchés.
Comme le dit saint Augustin, docteur divin très digne,
Le mauvais ange révèlera cruellement
685 Toutes sortes de péché que tu auras fait, crois-le vite ;
Et si tu fus content de consentir, par désir.
Alors le diable, pour achever de t'accabler,
Demandera, certes, au fils de Dieu de te vouer
A aller justement supporter le tourment avec lui

8. On ne connaissait que la variante *viout* (et *vyoudé*).

9. Cette prononciation en trois syll. est exceptionnelle ; on la retrouve au plur. *Diaoulou* v. 1320, 2145, 2159, cf. 2069, 2180, 2220.

10. C'est le premier exemple de *peur* devant un verbe ; cf. mes *Études d'étym. bret.*, 4-6, 9-11 (*Mémoires de la Société de linguistique*, XII, 255-257, 260-262).

11. Mot nouveau ; paraît formé comme le franç. *dévouer*, avec le sens de *vouer* plutôt que de *désavouer*, comme je l'ai cru, *Fureteur Bret.* n° 25, p. 2 (où le texte breton a des fautes d'impression). Sur le mot *avouer*, cf. v. 3 ; voir *Notes d'étym. bret.*, 124 (n° 71). L'A. donne en van. *aouéein* avouer, *diahouéein* désavouer.

12. Variante nouvelle de *competant* ; cf. v. 677, et voir *Notes d'étym. bret.* 57, 58 (n° 39).

690 Dre na lecquesot poan, da bout glan dianaff.
Maz lauaro da Doe, diuoe guir roe'n ploeou,
Barn*n* eff peur lem breman, da goyaff an poanuzou :

Da tra te oae dre graç, hoguen dre fallaçou,
Ez eo dyme suget, dre fet é pechedou.
695 Da tra heruez natur, oae sur pan voe furmet,
Dre è reusedigaez, memeux eff rez bezet :
Dit dre da passion [1], ezoae abandonet,
Dre persuasion, gueneff ez dle monet.
Dide bezcoaz nep guis, ne voe oboyssant,
700 Dime heruez ma hoant, ez veze consantant [2] :
Te roas [3] dezaff peur flam, ha dinam guisquamant [4],
Ma he mirse ent piz, homan oa Badyziant.
Da guisqamant [5] te spes, honnez á dilesas,
Beden fin ma hiny, deffry á auias :
705 Te guir Barner certen, ro setanç yen en cas :
Ha maz chomo noman, en poan gant Sathanas.

Du troysiesme accusateur [6] qui sera le bou [7] Ange.

An Trede peheny, az accuso yuez,
Vezo hæl da æl mat, á roat nos ha dez :
Daz miret en bet man, ouz poan ha bihanez,
(f. 15) 710 Ma ne gruez é lauar, me'n goar ez eux carez.
Cridiff á guellomp glan, an tra man damany,
An Ælez so roet, don myret hep quet sy :
Contaff encq [8] á rencquont, penaux hon mirsont y,

Han cont ma ne vez mat, huanat so ganty [9].
715 Da doe hon guir croéer, pan duy scler an termen

1. Cette virgule est remplacée par une apostrophe.

2. On ne connaissait que l'équivalent bretonisé de ce mot français, *consantus*.

5. *Roas* a 1 syll., tandis que *roat* en a 2, v. 708. On trouve en moy. bref. *roas* en 2 et en 1 syll., et aussi *ros*. M. Loth donne encore, *Chrestom.* 512, une forme *reas* en renvoyant à la p. 273, où elle n'est pas ; je ne crois point qu'elle existe autrement que comme prétérit du verbe « faire » ; ce verbe est parfois confondu avec « donner », cf. *Étude sur le... breton... de Batz*, 26 ; *Rev. Celt.*, XI, 115. Le bret. mod. a *roas*, *róaz*, tréc. *róes*, van. *ras*. La forme *ro* qui a amené M. Loth à supposer un moy. br. **roz*, v. bret. **rod*, *Rev. Celt.*, VII, 320, n'est pas un passé vannetais archaïque, mais un présent léonais moderne laissé pour la rime dans une pièce traduite dece dialecte, cf. *Sur un ancien livre vannetais* 3, 11-13. On peut voir ibid. 13, 14, comment le v. br. *arimrot* « functus est », expliqué *Vocabulaire vieux-breton* 46, 47 comme un autre prétérit du même verbe, est plutôt un parfait de **ar-im-ret*, cf. bret. moy. *darempret* visiter, fréquenter.

690 Parce que tu n'as pas pris de peine pour être pur, sans tache.
Si bien qu'il dira à Dieu, certes le vrai roi des peuples :
— Condamne-le tout à fait sévèrement maintenant à souffrir les [peines :
Il était ta propriété à toi par grâce, mais par perfidies
Il est mon sujet, du fait de ses péchés.
695 Il était sûrement ta propriété selon la nature, quand il fut formé ;
Par son malheur, je l'ai eu légitimement ;
Il t'était laissé par ta passion,
Par persuasion il doit aller avec moi.
A toi jamais d'aucune façon il ne fut obéissant,
700 A moi suivant mon désir il consentait toujours ;
Tu lui donnas un vêtement tout brillant et sans tache
Pour qu'il le gardât soigneusement : c'était le baptême.
Ton beau vêtement à toi, celui-là il l'abandonna,
Jusqu'à la fin il envia sérieusement le mien ;
705 Toi, vrai juge certainement, porte une sentence froide sur le cas,
Pour qu'il reste maintenant en peine avec Satan.

Du troisième accusateur, qui sera le bon ange.

Le troisième qui t'accusera aussi
Sera bel et bien ton bon ange, qui (t') a été donné nuit et jour
Pour te garder en ce monde, de peine et de misère ;
710 Si tu ne fais ce qu'il dit, je le sais, tu as tort.
Nous pouvons tous croire ceci hardiment,
Les anges sont donnés pour nous garder, sans doute ;
Ils doivent rendre un compte minutieux de la façon dont ils nous [gardèrent,
Et si le compte n'est pas bon, il y a des soupirs.
715 A Dieu notre vrai créateur, quand viendra clairement le terme,

4. Ce mot, et *bonnez* au v. 703, montrent que *guisquamant* était féminin. Troude donne ce genre à *gwiskamañd*, *-ñt*, contrairement à H. de la Villemarqué (au Dict. bret.-fr. de Le Gon.), à l'A. (van. *gusquemantt*), etc. Aujourd'hui le mot est masculin en vann. et en petit Tréguier. Le P. Grégoire n'indique pas le genre de *guïsqamand*.

5. Lis. *guisquamant*.

6. Lis. *accusateur*.

7. Lis. *bon*.

8. Ce mot n'était pas attesté pour l'époque, cf. *Gloss.* 211 ; voir v. 942.

9. Prononcé *gaty* ; cf. *digataff*, v. 745. Le pronom ne doit pas se rapporter à *cont* (cf. v. 854) : *ganty* est sans doute l'expression de sens général qu'on trouve dans *deomp gand-hy*, *démp gadhy* Gr. (tréc. *dem d'ei*, allons-y !) ; tréc. *'ver gañti* on y est (*Rev. Celt.*, IX, 253 ; XVIII, 202, 203) : *jech gañti* tire donc ! etc.

Guyriounez á compssont, na ne lauarynt [1] quen .
Ha nep quent no sento, eno ez guelo plen,
Ez protestont [2] é blam, hep douygaff tam amen [3].
An Aelez bede'n fin, so dimp medecinet,
720 Da miret hon eneff, da Roe'n eff hep cleffet :
Nep na caro ho speç, ne [4] quempret ho recet [5],

Ouz Roe'n bet morchedus, y en groay accuset.

Du quatriesme a cusateur [6], qui sont les Creatures

An peuare en Barn*n*, quen drez [7] vezo starnet,
A duy daz accusaff, scaff hep faziaff quet :
725 Eo quement so gant Doe, pep ploe diuoe croéet,
Gant nep heny dien, ne vezy soutenet.
An eff, hac an douar, hep mar na digarez,
Han Heaul aduy, han Loar, antrugar daz carez [8] :
An dez mar splan, na'n nos, ne vezo á costez :
730 Az enep [9] testeny, aroïnt en diuez.

1. De ces deux formes verbales nouvelles il faut sans doute corriger la première en *compsynt*, plutôt que l'autre en *lauarhont*. Le vocalisme de *lauarynt* est remarquable, à côté de *liviry*, *liuiriff*, *liuiris*, *lyvirit*. Cf. *maruint*, *marubynt* et *marvhont*, ils mourront.

2. Mot nouveau, du français *protester* ; infinitif *protestaff*, v. 823. Grég. donne *protesti* id. ; *protest* pl. *ou* protestation ; *protest* protêt.

3. Ce mot se trouve Nl 405 (*Rev. Celt.*, XIII, 133) ; notre texte montre que ce n'est pas une altération de *aman* ici. Le van. *én amén* à l'aise, *diamen*, éloigné, *Gloss.* 7, ne suggère pas d'explication satisfaisante pour les deux passages. D'après un autre mot van., *ameine*, abaisser, *aménein*, abattre, abaisser (les voiles), *d(')amenein* à apaiser, faire céder, *Gloss. XX*, *ameinnadur*, soumission l'A. 365, je suppose que *douen... hon sam bete amen* signifie « porter notre fardeau jusqu'à l'accablement », cf. B 75 : *ma en dougny franc euit an goes* (lis. *angoes*) « que je le porte carrément, malgré la peine » ; et qu'ici le mot exprime au figuré l'accablement, l'humiliation (d'une contradiction ou d'un reproche). Voici le passage latin correspondant : « et cum illi non rementientur oportebit eos dicere quod ipsi non sunt in culpa, sed peccatores noluerunt eis credere et obedire ». Voir v. 1610.

4. Lis. *na*.

5. Écrit *reczet* B 189 ; *rezet*, au *Dict. étym.*, est une faute d'impression.

6. Lis. *accusateur*.

7. *Quen drez vezo* dès qu'il sera, est une variante de *quen-trez vezo*, v. 656 ; cf. *quentrez danchorcher* dès qu'il sera ressuscité, P. 277 ; moderne *qentre ma er güellis* aussitôt que je le vis, *qentre ma yoa disro* dès qu'il fut retourné Gr. Selon Pel., « *kentre* se trouve dans la Destruct. de Jérusalem... au sens de tôt et promptement et aussi-tôt, d'abord. On le dit ainsi en Basse-Cor-

Ils exprimeront la vérité, et ne diront autre chose ;
Et quiconque ne leur obéira pas auparavant, là il verra bien
Qu'ils déclareront sa faute, sans craindre aucune humiliation (?)
Les anges jusqu'à la fin sont pour nous des médecins
720 Pour garder notre âme, au roi du ciel, sans maladie ;
Quiconque n'aimera pas leur office, et ne prendra pas leur ordon-
[nance,
Devant le roi du monde, soucieux ils l'accuseront.

Du quatrième accusateur ; ce sont les créatures.

Le quatrième qui au Jugement, dès qu'il sera préparé,
Viendra à t'accuser, vite, sans y manquer,
725 C'est tout ce qui est créé par Dieu, certes, en tout pays ;
Par aucun, assurément, tu ne seras soutenu.
Le ciel et la terre, sans doute ni prétexte,
Et le soleil viendront, et la lune, sans pitié te blâmer ;
Le jour si brillant, ni la nuit, ne resteront à l'écart :
730 Contre toi ils rendront témoignage, à la fin.
La cause, je te le jure aussitôt et ne le nie aucunement,

nwaille... » Cet article manque au manuscrit Roussel. Il s'agit sans doute d'expressions comme *quentre caras* N 177. Celle-ci ne veut pas dire « lorsqu'il lui plut », *Rev. Celt.*, X (1889), 306, ni « aussitôt qu'... » *Dict. étym.* ; *Rev. Celt.*, XXX, 21, mais « tant, aussi longtemps qu'il voulut », comme le montre le contexte ; cf. mod. *quen dre pado* tant qu'il durera *Gloss.*, 712, *qen dra halle* tant qu'elle pouvait, 318. L'explication par **quent re-* 537 est ainsi réfutée mieux que par la remarque qu'il faudrait *garas* (*Rev. Celt.*, XXX, 21) : les *Nouelou* ne notent pas d'ordinaire les mutations initiales. Pel. voit dans *kentre* une variante de *kentrat* et *kentret* « de bonne heure, tôt, vîte, à tems » ; de là très probablement les assertions de Le Gonidec et Troude, donnant *keñtrad*, *keñtred* et *keñtré* (*keñtre*) comme adv. (et prép.). La forme *kentret* peut même bien être imaginaire (le ms. Roussel n'a que *kentrat* « coup deperon »). J. Moal, *Supplément*, 129, attribue aux dialectes de Vannes et de Cornouaille l'expression *kentre ma tenaz* aussitôt qu'il vint ; elle est de Pel. citant Grég. (*kentre ma tevas*) et n'a rien de vannetais. Henry, *Lexique étym.*, 63, assimile encore *keñtré* à *keñtrad*, et admet un suffixe adverbial *-é*. Du Rusquec, *Nouv. dict.* (1895), et H. de la Villemarqué, *Poèmes Bret.* 255, étaient sur une meilleure voie, en décomposant, l'un *kentré* en *kent* auparavant, *tré* près, l'autre *quentrez* en *quen* et *trez* (= *treuz* à travers). Ce sont des composés de *dre* et *drez* (= *dre ez*, cf. *dre ez oa* comme il était J 194, *dre ezoa* 173, *drezoa* N 1724) ; pour *kentre ma*, cf. *dre mazoa* parce qu'il était N 1951 ; et avec un autre élément préfixé *entre mazeu* tant qu'il est H 42, *entre bathe* tant que durerait J 39 ; voir *Gloss.* 213-216, et v. 1430.

8. Infinitif non attesté jusqu'ici, et identique au nom, cf. v. 710. Voir v. 1822.

9. Expression nouvelle à cette personne, cf. *am enep me* contre moi, etc.

An abec á leaff, ent scaff ne nachaff guer,
Er paz vez offanset, dre da pechet seder :
Ha [1] gruet genet pep ploe, á enep ho croeér,
An Bet oll az caso, hac az accuso scler.
735 Hep chom Chrisostom*us*, dymp plus á conclu se,
(f. 15 v) Na quefomp en diuez, digarez en dez se :
Na tra en bet hætus, yoaius hon excusse,
Quentse yen hon enep, ez saffo rep pep re.

Du cincquiesme accusateur, qui sont les paures iniustement oppresses, contre ceux, qui les auront affliges

An pempet á credaff, hac á cafaff affet,
740 Az accuso certen, en Barn*n* yen gant penet :
Vezo haznat á treux, an nep az heux reuset,
Domaiget hep quet sy, na muy Injuriet.
Nep az vezo cannet, na lazet á credaff,
E tra prop [2] dirobet, pillet hep arretaff :
745 Na lamet é hanu mat, [3] en nep stat digataff,
Neuse ez accuso, ne fallo á tro scaff :
Neuse guer an profoet, verifiet [4] seder,
Dirac map Doe roe'n eff, vezo eff ez quefer :
Rac se dy quent monet, mez pet haz em preder [5],
750 Mar maruer hep amant, bout meschant á santher.
Lauaret ara net, an Profoet á credaff,
Ez ray Doe guir Iustiç, hep viç na malicaff [6] :
Dan peuryen sourprenet, en bet hep arretaff,
Neuse nep ho foulas, ez guelhont é tassaff.
755 Neuse plen an heny, á so hep sy dien,
Oar an thron an ælez, pemdez ha buhez den :
En cusul ez groa [7] rum [8], tremen natur humen,

1. Imprimé *ha*, sans majuscule.
2. On ne connaissait, de ce temps, que *propr* et *prob* ; cf. *Gloss.* 514.
3. Bret. mod. *hano mad* réputation, Gr., etc.
4. Mot nouveau, du français.
5. L'emploi de ce mot comme verbe réfléchi n'a été signalé (*Gloss.* 510) que dans le *Doctrinal*, qui a précisément le même hémistiche : *me pet da chempredet* (lis. *-er*), *Archiv für celt. Lexikographie*, I, 574, cf. *dac'hem assur*, assure-toi, 604. Comparez le synonyme *pa em em songiaff*, quand je réfléchis B 731 (à côté de *pan songiaff*, quand je pense 682). *Em em* n'est pas une forme redoublée, et *en em* (tréc. *p'en im joñjañ* quand je réfléchis, *Dict. étym.* 381) n'en est point une dissimilation, comme l'explique encore M. Pedersen, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, I, 492, d'après un passage de la *Grammatica Celtica* qui est réfuté *Rev. Celt.*, VIII, 36-46, cf. 82, 83 ; *Gloss.* 209, 210 : *em em* ne se trouve qu'avec le sens de la 1re pers. sing., et contient le pronom *em*, moi, comme *haz em* a *haz*, toi,

C'est que quand tu as offensé par ton péché, sûrement,
Et (qu'il a été) par toi agi en tout pays contre son créateur,
Le monde entier te haïra et t'accusera clairement.
735 Sans s'arrêter, Chrysostome conclut de plus cela pour nous,
Nous ne trouverons, à la fin, d'excuse ce jour-là,
Ni rien au monde d'agréable, qui joyeusement nous excuse,
Mais froidement contre nous se lèveront, sévères, toutes choses.

Du cinquième accusateur, ce sont les pauvres injustement oppressés, contre ceux qui les auront affligés.

Le cinquième, je crois et je trouve tout à fait,
740 Qui t'accusera certainement dans le jugement froid avec douleur,
Ce sera évidemment quiconque à tort tu as affligé,
Endommagé, sans doute, ou encore lésé.
Celui que tu auras battu ou tué, je crois,
Dépouillé de son bien propre, pillé sans arrêter,
745 A qui tu auras enlevé sa bonne renommée de quelque façon,
Alors t'accusera, il n'y manquera pas, aussitôt.
Alors la parole du prophète, elle sera vérifiée, sûrement
A ton égard, devant Dieu le roi du ciel;
Aussi avant d'aller là, je te prie, réfléchis :
750 Si l'on meurt sans s'amender, on se sentira malheureux.
Le prophète dit nettement, je crois,
Que Dieu fera vraie justice, sans faute et sans être en défaut
Aux pauvres opprimés en ce monde, sans arrêter;
Alors celui qui les accabla, ils le verront condamner.
755 Alors, certes, celui qui est sans aucun doute
Au-dessus du trône des anges, chaque jour, et de la vie de l'homme,
— En conseil il dépasse de beaucoup la nature humaine —

etc.; *en em* a un pronom de la 3e pers., dont l'emploi s'est généralisé, et qui a été probablement mêlé avec la particule verbale *ez*.

6. Lis. *maliçaff*.

7. Le latin porte : « Nam ipse qui abyssos intuetur qui sedet super Cherubim et Seraphim..., terribilis in consiliis super filios hominum ». Par *ez groa rum tremen* « il fait (en) masse passer », j'entends donc « il passe de beaucoup ». Cette construction de l'auxiliaire « faire » avant le verbe est insolite. L'exemple moderne qui se lit dans les *Actes des apôtres* (II, 8) du *Testamant nevez*, Brest, 1870, et d'une édition antérieure paraît être un anglicisme, cf. *Rev. Celt.* VI, 382. Dans notre texte, c'est une inversion poétique : cf. *caret a ry*, tu aimeras, *Gloss.* 295 (voir v. 787, 797, etc.), et les deux tournures à l'impératif : *ma sintif groa*, obéis-moi, B 225; *gruyt e eren*, liez-le, J 70 (et non « faites-le lier », cf. 82); voir *Rev. Celt.*, IX, 247.

8. Les *Poèmes Bretons* ont ce mot aux str. 64 et 242. Dans le premier passage, Ez deuz tra *sur* quemen *cur*-un A re *rum* entre mil *cum*-un, il y a seulement à changer *quemen* en *quement*; le sens paraît être : « Il vint, chose

Hennez á punisso, eno ne vezo quen.
Nep so chetu subiect, da princet an bet man,
760 Na da stat preladet, en bet gouzuezet glan :
(f. 16) Eno dirac ho drem, ho cleuo an reman,
Ha [1] mennat rust Iustiç, pan vezont en liç man.
Ne mano fall na creff, adreff euit cheuanç,
Pap, Impalazr, na Roe, bourch na ploe na nocanç [2]
765 Negun dre sotouny [3] dre fazy, na sianç [4],
Ne mano nep tro quet, na rencq cleuet setanç.
Neuse an re damnet, me cret hep arretaff,
Disacun [5] á vn moez, ez archynt [6] rez coezaff :
Oarneze nede gaou, menezyou do plomaff [7],
770 En Yffernou profont [8] euit ho confondaff.

sûre, tous les tonnerres qui faisaient bande (étaient groupés) entre mille communes ». Le second, qui appartient au *Buhez mabden* :

Do ezrevent hep squet quen tro (variante : *quet quen tro*)
Dyspar a rum ouz dastum bro

devrait avoir des rimes finales en *at*, comme le montre le vers suivant

Ho v*ost*, ho *st-at* pell ne p*ad*-o.

On peut corriger :

Do ezrev*ent* hep f*ent* qu*ent*-rat
Dysp*ar a r-um* ouz dast*um* gloat,

et comprendre : « Plusieurs sont aveuglés, au point de penser qu'ils ne mourront pas ; leur esprit toujours léger, pour leurs ennemis, sans mentir, avec diligence, énormément en tas amasse du bien ; leur pompe, leur grandeur ne durera pas longtemps ». *A rum* semble formé comme en van. *a-yoh* en tas, en masse, beaucoup. La str. 259 a de même *dastum glat* ; la suivante dit à l'avare, à l'esprit léger (*varyant*, synonyme de *hedro*, str. 242) qu'il laissera son héritage à son ennemi (*da azroant*). Voir v. 882.

1. Imprimé *ha*.

2. Lis. *nocanç*.

3. Les autres documents du temps n'ont que *sotony*, *-ni*. Le P. Grégoire donne *sodtônny*, *sodtôny* (lisez *sodtoñny*, *ñ* indique la nasalité de la voyelle), plur. *sodtoñnyon* ; il a *pizony*, chicheté, avarice, pour lequel Pel. cite *pezonniff* d'après « un petit Dictionnaire ». Notre texte a souvent *oun* comme variante de *on*, cf. v. 30.

4. *Sianc* a 2 syll., Nl 373 ; *siancc* n'en a qu'une P 234, dans un passage corrompu du *Buhez mabden*. La correction rappelée plus haut (Préface, § 23 ; *Rev. Celt.*, XXXI, 78) n'en réparerait qu'un vers isolé. Il y a seulement un mot à changer aux 3 premiers vers, dans *nobl ha partabl* :

N*obl* ha p*obl* h*ezr* en un b*ezr*-et

« Nobles et peuple, confusément dans un cimetière ils sont tout semblables à voir, et il n'y a pas, si distingué qu'il soit... ». Le 6e,

Na ve mar pr*im*, a est*ym*-he

Celui-là punira, là il n'en sera pas autrement.
Ceux qui sont sujets, voilà, aux princes de ce monde,
760 Et à la dignité des prélats dans le monde, sachez-le tous,
Là devant leur face ceux-ci les entendront
Et ils demanderont justice rigoureuse quand ils seront dans cette lice.
Il ne restera faible ni fort en arrière à cause de l'argent,
Pape, empereur ni roi, bourgeois, ni villageois, ni race (quelconque) ;
765 Personne pour sa sottise, sa faute ou sa science
Ne restera d'aucune façon, qui ne doive entendre sa sentence.
Alors les damnés, je crois, sans arrêter
Horriblement, d'une voix, ils demanderont nettement que tombent
Sur eux, ce n'est pas un mensonge, les montagnes pour les frapper
770 Afin de les abîmer dans les enfers profonds.

irréprochable en lui-même, devrait rimer intérieurement en *ancc*, d'après les 2 précédents

Eguyt phylosophy na sciancc,
Na prudancc, o diffarancc

dont l'un est d'ailleurs probablement trop long, l'autre certainement trop court et sans rime interne. Il semble qu'à l'impression on ait brouillé deux variantes, au moins ébauchées sur le manuscrit ; soit par exemple

En ph*y*-lo-so-ph*y* na sc*i*-ancc,
Eguyt e br*ut* hac e pr*ud*-ancc
Dre nep ch*ancc* o diffar*ancz*-he,

« ... en philosophie et science, malgré son renom et sa sagesse, (d'homme) qui d'aucune façon les distinguât » ; et d'autre part :

E p-ep sp*eç* sciancc ha gr*ec*-im,
Quem goas lig h*e* mestr l*e*-g*e*-tim
Na ve mar pr*im*, a est*ym*-he.

« ... en toute espèce de science et en grec, (d'homme) qui, si subtil qu'il fût, estimât la différence d'un vassal lige et de son maître légitime ».

Sous toutes réserves !

5. Lis. *disaçun*.

6. Ce verbe ne s'était trouvé en moy. bret. que dans deux passages de *Sainte Barbe*, qui ont *archas*, il commanda ; cf. *Rev. Celt.*, VIII, 504 ; Stokes-Bezzenberger, *Urkeltischer Sprachschatz*, 39. L'infinitif a dû être **erchiff*, comme en v. gall. *erchim* (aujourd'hui *erchi*, demander).

7. Lire *plouaff*, plutôt que *plaouaff*, possible aussi, cf. *Gloss.* 495 ; voir v. 2069, 2349.

8. Mot nouveau, du franç., variante de *profond*, v. 1944, 2425 ; on ne connaissait que *parfont*, id. (*parfond*, v. 2550).

Du Sixiesme accusateur, qui est le peche[1].

Oar an lech an huechuet, dirac net Roe'n bedou,
A duy daz accusaff, ha founnaff da caffou :
Eu quement azeux gruet, en bet á pechedou :
Hep ho bezaff genet, pyniget en bedou.
775 Ho nach ne guilly quet, er genet staguet ten*n*,

Vezont en vn contrat [2], ouz stat da gargaden*n* :
Gant ho poes ez froesi, ha ne guilly diffen*n*,
Nac y dan Yffernou, da gouzaff poannyou ten*n*.
An lazr pa en barner, goude é quemeret,
780 Dirazaff é lazrez [3] ara an quez mezec [4] :
Ne guell ho diansaff, dre maz vezont caffet,
En è possession, en don [5] pe en monet.
Euelse en pep lech, ez dougez da pechet,
Ha genet ez caffer, pan vezy quemeret :
785 Dreizaff da corff seder, á barnher haz speret,
Da bezaff byzuicquen, en ancquen ha penet.
(f. 16 v) Caffout á graff haual, ouz vn aneual so,
An Heureguyn [6] galuet, è fet me repeto :
Leun á bleau ham cleuet, eo meurbet oar é tro,
790 E bleau euel dreyn spern*n*, quein ha quern*n* en cerno.
Heman so aneual, à car an aualaou,
Hac ho hego an guez, nos dez en bergezou :
Pan vezont disquaret, gantaff net de metou,
Ho stagaff ara dreu, ouz é bleau nen de [7] gaou.
795 Pan vezo larg carguet, ha samet á credaff,
Ahane gant re bech, en nep lech ne tech scaff :

1. Les titres français ne sont plus en italique, jusqu'à la fin du chapitre II (v. 1954).

2. Le texte latin cite ici les *Lamentations* de Jérémie, I (14) : « *Conuolute sunt et impositæ collo meo, videlicet iniquitates meæ* ».

3. Glose manuscrite : *vols*. *Lazrez* est un nom (collectif) qui répond au gall. *lladraeth*, vol ; on ne le connaissait que comme infinitif, « voler », cf. *Gloss.* 359; *Zeitschrift für celt. Philologie*, II, 518 ; *Rev. Celt.*, XXII, 388. Le P. Grég. dit à tort qu' « on écrivoit : *lazres* » ; et Troude donne un vannetais fantastique *laerech*, dérober, à lire *laerec'h*. Dans l'expression tréco-roise *kaout dre laeres* avoir par fraude, avoir pris à la dérobée, *laeres* semble plutôt un nom qu'un verbe. Le texte latin porte ici : « sicut furtum ligatum ad collum furis accusat eum ».

4. Lis. *mezet* ; mais *mezec* existe comme adjectif, cf. *Gloss.* 415.

5. *Don* semble un nom, « venue », extrait de *donet*, venir, cf. ensuite *monet* « allée ». Voir *Ztschr. f. celt. Phil.*, II, 521. Sur l'expression *arc'haüt hag en denz moun*, argent qui a cours, que Troude propose de rattacher au français *monnaie*, Milin a écrit en note : « Ce *moun* est plutôt l'infinitif cor-

Du sixième accusateur qui est le péché.

Sur-le-champ le sixième, qui tout en face du roi des mondes,
Viendra t'accuser et augmenter tes peines.
C'est tout ce que tu as commis au monde de péchés
Sans qu'ils aient été expiés par toi dans le monde.
775 Tu ne pourras pas les nier, car ils seront avec toi solidement atta-
[chés
En un rouleau, à l'endroit de ta gorge :
De leur poids tu seras écrasé et ne pourras te défendre
D'aller aux enfers, pour souffrir de dures peines.
Le voleur quand on le juge après l'avoir pris,
780 Devant lui (les objets de) son larcin rendent le misérable confondu :
Il ne peut les désavouer, parce qu'ils sont trouvés
En sa possession, dans ses allées et venues ;
Ainsi en tout lieu tu portes ton péché,
Et on le trouvera avec toi, quand tu seras pris ;
785 Par lui ton corps sûrement et ton âme seront condamnés
A être à jamais en angoisse et châtiment.
Je trouve (ce pécheur) semblable à un certain animal
Appelé le hérisson ; je raconterai son cas :
Il est tout plein de poils, entendez-moi, tout autour ;
790 Ses poils, comme des pointes d'épines, dos et tête l'entoureront.
C'est un animal qui aime les pommes,
Et il les secouera des arbres, nuit et jour dans les vergers ;
Quand elles sont par lui abattues, toutes autour de lui,
Il les attache gaîment à ses poils, ce n'est pas un mensonge.
795 Quand il sera abondamment chargé et muni, je crois,
De là, par trop de fardeau, nulle part il ne fuit légèrement :

rompu de *mont* aller ». Ce serait une formation semblable à *don*. Le second dictionnaire Du Rusquec a *moun*, m. monnaie, ce qui ne doit pas être exact ; mais il est possible que **mon* (droit d'aller, circulation) ait été changé en *moun* par l'influence du mot *moneiz* et *mouneiz*, monnaie.

6. Lire probablement *Heureugyn*, par *g* doux = *hureuhin*, lisez *hureuchin* id. Catholicon *c* ; *heureuchin* pl. *ed* id., *heureuchin-vor* pl. *-ined-vor*, hérisson de mer, *heureuchin rennecq*, porc-épic, Gr. ; *heureuchin* gleron, rat gleron, *Nomenclator* de 1633, *Gloss.* 329, voir *Rev. Celt.*, XIX, 195, (cf. *érissin* dans la Mayenne et la Vendée, lat. du moy. âge *eracina*, *iricinus*, Rolland, *Faune popul.*, VII, 41, 39). Une confusion inverse se montre dans les autres textes du Catholicon, où *hunegan* est traduit « herisson, l. ericius. Item glis, g. une maniere de ras qui dorment o yeux ouuerts, g. liron ou louir ». *Hunegan*, qui se trouve aussi comme nom propre, est le loir ; Grég. donne *hunegan*, pl. *ed* liron, loir, lerot, rat-liron, mot qu'il interprète « grand dormeur ». C'est proprement un diminutif, cf. gall. *hunog*, somnolent

7. Lis. *deu*, comme au v. 965.

Gouzaff aray tourmant, pan arriuher gantaff,
Er perchen an bergez, aduy de labezaff.
Euelse pechezrien, á vezo sourprenet,
800 Gant pechet en hent striz, mar bezont y tyzet :
Rac en stat maz caffer, ez vezont quemeret,
Ha cadarn*n* ez barnher, seder corff ha speret.
Neuse dirac Roe'n bet, ham cret da pechedou,
A lauaro dit scler, ez ynt da oberou :
805 Ouzyt ez quendalchont, pan vezy en contou,
Da ansaff araynt y, pan y ez guely [1] gnou.
Dympny Ezechiel, á reuel euelhen*n*,
Drez vezo nep so Iust, hep bout rust gant hust gue*n* :
Dan Les dre courtesy á duy den em diffen*n*,
810 Ha gantaff euffrou mat, hep pompat ho laten*n*.
Euelse an pechezr, goude é trichezrv [2],
Han euffrou [3] à pechet [4], gantaff gret na ret sy :
Yffam da bout blamet, cruel meurbet ez duy [5],
Gant vn huc an trugar [6], dirac faç map MARY.

(f. 17) Le Septiesme* accusateur au dernier Iugement, sera Nostre Seigneur : et les armes, de sa Passion.

815 An Seizuet á credaff, ha'n dyuezaff affet,
Az accuso pechezr, goude é holl guezret [7] :
Vezo an bynhuyou, han Instrumentou net,
Pe gant re hon Roe ny, á voe crucifiet.
En dez man damany, eme Hyeremias [8],
820 Az enep hep nep span, ez stourmo glan an Croas :
Certen pe en hyny [9], adeffry Messyas,
A voe crucifiet, meurbet en penet bras.
Protestaff aray spes, en creis an les IESV,
Az enep hep nep gaou, gouliou an daou tu :
825 En confusion dit, ne vezo daz didu [10],

1. L'*y* final semble un *v* corrigé à la plume.
2. Lis. *trichezry*.
3. L'*r* est écrit à la main.
4. Le *c* a été refait à la main.
5. Voir v. 600.
6. Lis. *antrugar*.
7. Proprement « verdeur », cf. *Gloss.* 544.
8. Cette citation naïve vient d'une édition latine du *Cordiale* qui porte en toutes lettres *hieremias*, ayant mal complété l'abréviation *ihere* qu'on lit sur une autre, et qui elle-même est une faute pour *ihero*, leçon d'une édition de Cologne, c'est-à-dire *hiero*[*nymus*], saint Jérôme.
9. Lis. *heny* ; c'est l'inverse de ce qui arrive v. 1145.
10. On ne connaissait, pour cette époque, que *deduyt*, *deduy* (cf. *Gloss.*

Il souffrira du tourment, quand on arrivera sur lui,
Car le propriétaire du verger le lapidera.
Ainsi les pécheurs seront attrapés,
800 S'ils sont atteints avec le péché dans le chemin étroit,
Car en l'état où on les trouvera, ils seront pris
Et fortement on les jugera, bien sûr, corps et âme.
Alors devant le roi du monde, crois-moi, tes péchés
Te diront clairement qu'ils sont tes œuvres ;
805 Ils se tiendront à toi, quand tu seras en règlement de compte,
Ils te reconnaîtront, quand tu iras tu le verras bien.
Ezechiel nous révèle ainsi :
Comme celui qui est juste sera, sans rigueur, avec une robe blanche,
Au Tribunal (conduit) courtoisement, il viendra se défendre,
810 Et avec lui ses bonnes œuvres, sans fanfaronnade de leur bouche,
Ainsi le pécheur, après sa perfidie
Et les œuvres de péché faites par lui, n'en doutez pas,
Infâme et blâmable, très piteusement il viendra
Avec un vêtement rude, devant la face du fils de Marie.

Le septième accusateur au dernier Jugement, sera Notre Seigneur et les armes de sa Passion.

815 Le septième, je crois, et le tout dernier
Qui accusera le pécheur, après toute sa gaillardise,
Ce seront les outils et tous les instruments
Avec lesquels notre Roi à nous fut crucifié.
En ce grand jour, dit Jérémie,
820 Contre toi sans aucune trêve combattra saintement la croix
Sur laquelle, certes, réellement le Messie
Fut crucifié, en grande peine.
Clairement protesteront, au milieu de la cour de Jésus,
Contre toi, sans nul mensonge, les plaies des deux côtés ;
825 A ta confusion, ce ne sera pas pour ton agrément ;

51, 497), d'où le verbe *deduiaff* (plus loin, v. 2123, 2966), et *didui*. Celui-ci, que Pel. traduit « occupation non sérieuse, divertissement, amusement », ne devait lui être connu que par le passage de la Vie de saint Gwenolé qu'il cite : *hon didui so truez*, et où la rime interne oblige à prononcer *didu* (cf. le vers du *Doctrinal : Da conduy pep tu ma pluen*, lisez *condu*, *Archiv f. celt. Lexikogr.* I, 586, 611 ; *Zeitschr. f. celt. Philol.*, II, 519, etc.). Cet article manque au ms. Roussel. H. de la Villemarqué a ajouté *didu* au dict. bret.-fr. de Le Gonidec en lui donnant, peut-être par inadvertance, le genre féminin du dérivé *diduel*, avec cette remarque : « En Corn., on dit habituellement *didû* ». *Didu*, distraction, se lit en cornouaillais, *Barz. Br.* 302. H. de la Villemarqué tire avec raison ce mot du franç. *déduit*, ainsi que *dudi* m. plaisir, agrément. Grég. a *dudy*, *deduy*, charme, attrait ; Pel. : *Ur-Dudi-e, beza a-mân*, il est bon d'être ici. Le ms. Roussel

Neuse ez desirher[1], bout hep pechet chetu.
Hoaz lauaret aray, me men*n* en gouzuiet,
Ez eo me en heny, á voe crucifiet :
Oar ma chouc me dougas, hac á gouzuas[2] net,
830 An poa*n*you tnou ha knech, mar carsech hoz pechet

Chetu me Doe ha den, certen pe en heny,
Ne cret-soch entroch quet, pan oach en bet detry :

Nep amser nem quersoch, na ne lequesoch spy,
Euyt derchel ma grat, haznat hep debaty.
835 Chetu frost ma costez, peheny so bezet,
Digoret euydoch, ha ne antresoch quet :
Me scuyllas ma goat puyll, hac auoe trubuillet,
Hac en noaz doz dazpre*n*, dre'n maru yen sourpre*n*et.
Allas auis pechezr, trichezr ha pechezres,
(f. 17 v.) 840 Pe responti dien, dezaff certen en les :
En dez man damany, hep sy ez guily spes :
Ha mar az vez pechet, é sëllet[3] ne cretes.
Dre se net ez pedaff, quent gouzaff muy caffou,
Her dre'z out oar an bet, amant da pechedou :
845 Maz vezy en nyuer, gant Roe'n ster hep guer gaou,

A vezo en dezse, neuse é tu dehou.

Le second poinct qui faira le iugement de Dieu, terrible et espouuantable : sera le conte qui fauldra lors rendre de plusieurs choses[4].

An eil tra peheny, hon groa melconyus,
Ha douigaff an Barn*n* man, noman ha bout poa*n*ius :
Er á pep drouc haznat, hep bezaff trelatus[5] :
850 Ret eo rentaff raeson, pe bout dyson confus.
Nedeux negun quen pront, endeffe da contaff,
Ouz autrou terrien, en bet man hep anaff :
Oar vn feur mil fleuryn[6], na do determinaff,
Ma ne ve iust é cont, ez spont ouz he[7] contaff.
855 Certes dre muy raeson, hep comparaeson quet,

est plus exact : « *Dudi e* Cest un charme *En dudi e glevet* cest un charme, un Enchantement... de l'entendre... » De là *dudiuz* agréable, qui fait plaisir, Gon. Le *Mirouer* écrit *deduy*, mais la 1re syll. rime toujours en *id*, voir v. 2364, 3085, 3381, ou en *i-* (v. 2954, 2969, cf. 2966).

1. Lis. *desirhet* ; cf. v. 885.
2. Lis. *gouzanas*.
3. Ce tréma n'est pas justifié.
4. Devant les titres précédents se trouvait un signe de même forme que celui qui suit la dernière ligne du fo 1 ; à partir d'ici, jusqu'au chap. III,

Alors on désirerait être sans péché, voilà !
Il dira encore : Je veux que vous le sachiez ;
C'est moi qui suis celui qui fut crucifié ;
Sur mon cou je portai et souffris pleinement
830 Les peines (expiatrices) de votre péché, entièrement, si vous l'aviez [voulu.
Me voici, Dieu et homme, certes, en qui
Vous ne crûtes pas, tous tant que vous êtes, quand vous étiez dans le [monde, assurément ;
Jamais vous ne m'aimâtes, ni ne mîtes de zèle
Pour garder ma bonne grâce, évidemment, sans contredit.
835 Voici à découvert mon côté, qui a été
Ouvert pour vous ; et vous n'êtes pas entrés ;
Je versai mon sang abondamment, et je fus tourmenté,
Et nu, pour vous racheter, par la froide mort saisi.
Hélas ! réfléchis, pécheur infidèle et pécheresse,
840 Que lui répondras-tu bien, certes au tribunal,
En ce grand jour, sans faute tu le verras clairement
Et si tu as péché, tu n'oserais le regarder.
Aussi je te prie expressément, avant de souffrir plus de douleur,
Tant que tu es sur la terre, corrige tes péchés,
845 Pour que tu sois de ceux qui avec le roi des astres, sans un mot de [mensonge,
Seront en ce jour-là alors du côté droit.

Le second point qui fera le jugement de Dieu terrible et épouvantable sera le compte qu'il faudra rendre de plusieurs choses.

La seconde chose qui nous fait être soucieux
Et craindre ce jugement-ci maintenant et être affligés,
C'est que de tout mal, évidemment, sans en être détourné
850 Il faudra rendre raison, ou être muet, confondu.
Il n'est personne d'esprit si vif, ayant à compter
Avec un seigneur terrien en ce monde, sans faute,
Pour une somme de mille florins, et à les présenter,
Si son compte n'est pas juste, qui ne s'effraie à le compter.
855 Avec plus de raison, certes, sans aucune comparaison,

c'est une sorte de feuille, comme celle qui commence la même ligne du f° 1 (voir fig. 1), sauf les subdivisions marquées par un § que je reproduis.

5. Dérivé nouveau. Sur cette famille, on peut voir mes *Notes d'étym. bret.*, p. 10, 11.

6. Mot nouveau ; c'est le franç. *florin* adapté au radical de *fleur*. Grég. donne *florin*, pl. *ed* et *ou*.

7. Ce mot se rapporte à *cout*, qui par conséquent était féminin. Grég. dit de même *ur gout* ; Troude fait *koüt*, *kouût* du masc.

Oar pen*n* contaff ouz Doe, pegant ez out crouét [1] :
Ez dlehes lacquat poan, hep ehan na span quet,
Her dre heux flam amser, da bout deliberet.
Dirac Doe roe'n ælez, han Sent yuez vezo,
860 An cont man damany goa nep ne studio :
Er á quement pechet, az vezo gruet hedro,
Contaff arenquy piz, na ne heux muy dyzro.

Premierem*e*n*t*, fauldra conter pour n*ost*re Ame.

(f. 18) Quentaff cont á rencquez, da rentaff en dezrou,
Vezo plen an Eneff, croét gant roe'n effou :
865 Roet dit da miret, ha læquet ez metou,
Gant da corff vniet, en bet nedeu quet gaou.
Quemer patrom á gor, á vn Roe temporal,
Endeffe spes plesant, vn merch coant discandal [2] :
Ha disposet gantaff, he bezaff an [3] haual,
870 An merch man Roanes, en é pales ha [4] Sal.
An Roe man damany, deffry hep fazy quet,
E merch heruez é stir á roï da miret :
Ha nep he quemero, hennez á rencquo net,
Miret onest he stat, hep bezaff baratet.
875 An merch man mar bez quet, rauisset á credaff,
Nac æt gant den en hent, ez rencquer he rentaff :
Pe bezaff punysset, meurbet hep arretaff,
A faut he miret glan, dan Roe man dianaff.
An Roe man damany á deffry ancien,
880 Eo Doe hon guir croér, hon barner souueren :
An Eneff, é merch eo, am deseu nen deu quen,
Lequet en guis distum, oar rum en corff humen.
Ha rac se pep vnan, miret glan ouz an spont,
E eneff pep queuer, pan renc scler ober cont :
885 Ha mar bez drouc miret, pan aher [5] dan bet hont,
Ez rancquer gouzaff reux, á treux mar deux mesco*nt* [6]
Quement á so crouet, en effet en bet man,
Ne guellont bezaff quet, estimet vn quetmoan :
Hac oll ne telont quet, vn Eneff net cret glan,
890 Salu he bout miret mat, ouz barat diouz Sathan.
(f. 18 v.) Lauar oarse perac, da corff goac á magez?

1. Prononcez *croeet* ; cf. v. 2.
2. Ce mot ne s'était montré que dans le *Doctrinal*, cf. *Gloss.* 158 ; *Arch. f. celt. Lex.*, I, 218. On le retrouve v. 1239.
3. Lis. *am*.
4. Lis. *he*.
5. La rime demanderait *abet* (vous irez, ou on irait ; cf. v. 826).
6. Mot nouveau, du v. fr. *mescompte* ; cf. *Gloss.* 398. Grég. donne *mes-*

Ayant à compter avec Dieu, par qui tu es créé,
Tu devrais prendre de la peine, sans cesse et sans aucun répit,
Tant que tu as le temps précieux, pour être sans crainte.
Devant Dieu le roi des anges, et les saints aussi, sera
860 Ce grand compte, malheur à qui ne le méditera pas;
Car de tout péché que tu auras commis légèrement
Tu devras rendre un compte sévère, et tu n'as plus moyen d'échapper.

Premièrement, il faudra rendre compte de notre âme.

Le premier compte que tu dois rendre d'abord
Sera, certes, pour ton âme, créée par le roi des cieux,
865 Donnée à toi à garder, et mise en toi,
Unie avec ton corps dans le monde, ce n'est pas un mensonge.
Prends tout à fait l'exemple d'un roi temporel
Qui aurait une fille jolie, belle, agréable, sans reproche,
Et ordonné par lui, ce me semble, que
870 Cette fille-ci soit reine dans son palais et son château.
Ce grand roi, sérieusement sans aucune erreur,
Donnera, suivant son idée, sa fille à garder;
Et celui qui la prendra, celui-là devra nettement
Lui garder convenablement son rang, sans qu'il soit lésé.
875 Cette fille si elle vient à être enlevée, je crois,
Et allée en route avec un homme, il doit la rendre
Ou être puni beaucoup, sans arrêter,
Faute de la garder pure à ce roi, sans reproche.
Ce grand roi ancien, en vérité
880 C'est Dieu notre vrai créateur, notre juge souverain;
L'âme, c'est sa fille, je pense, et pas une autre,
Mise, de façon obscure, en association dans un corps humain.
Et donc, que chacun garde purement contre la crainte
Son âme à tous égards, puisqu'il doit clairement rendre compte;
885 Et si elle est mal gardée, quand on ira au monde là-bas
On devra souffrir de la peine et des traverses s'il y a mécompte.
Tous les êtres créés, en effet, dans ce monde
Ne peuvent pas être estimés tout de même,
Et tous ne valent pas une âme pure, crois-le bien,
890 Pourvu qu'elle soit bien gardée contre la perfidie de la part de Satan.
Dis donc pourquoi tu nourris mollement ton corps?

cound, pl. *mescounchou*; du Rusquec *meskount*, m. pl. *ou*; l'A. *vésscontе*, m. pl. *-teu*, et *vésscontein* se mécompter. Ce *v* vannetais semble dû à l'influence de *vésconte*, pl. *-teu*, vicomte, *véscontéss*, vicomtesse, *vescontiah*, f. pl. *eu* vicomté l'A. (moy. br. *bescont*, *An Bescond*, f. *bescontes*; *bescontelez*, *besconty*, vicomté; Grég. donne *bescond*, pl. *ed*, f. *-ndtès*, pl. *-tesed*; *bescondtaich*, pl. *ou* vicomté, mais traduit « Monsieur le Vicomte » *An autrou ar vescond*, *an autrou'r vescond*).

Precius ha yolis, en pep guis e'n guisquez :
Ha que*n*t nep meur amser, nep [1] menr ma-en prederez
Boet vezo dan preffuet, na vez genet nep [2] soez.
895 An Eneff á lesez, forz ne rez anezaff [3] :
Euffrou mat en nep guis, ne lequez de guiscaff :
Ha dan Roe pep noeant, pan duy de presantaff [4],
Truez bras ha hyruout, pep rout á coez [5] outaff.
Abusion meurbet, heruez fæt an bet man,
900 Eo lacquat an mæstres, da seruicheres glan :
Han matez hep ezom, da chom á vch [6] homan,
Nen deu quet ordren mat, ho lacquat en stat man,
Hoguen hiziu en dez, ezedy hoaruezet,
Maz eux meur á heny, en hoary faziet :
905 Han Eneff hep refug, lequet da bout subiect [7],
Da holl desir an quic, louuidic, milliguet.
A te na preder plen, mar quellez da eneff,
Da quic da bizuicquen, ne guell gourhen en æff ?
Hoguen goufez en mat, mar en lesez adreff,
910 An eneff en é bro [8] en reo, ha so creff.
Rac se mar mennez quet, rentaff cont net seder,
Dirac Doue guir Roe'n aeff, az eneff pep quemer [9] :
Ret eo en instruy, hac en guisquy fier,
A Vertuziou diuoe, ha graç Doe é croér.
915 Autrement mar gruez [10], lech arez [11] da mezaff,
Ha pan vezy en cont, euyt da confontaff :
Goude fet an bet man, ezeu poan hac anaff,
Mar ra*n*cquer hep cher mat, diouz doe'n tat que*m*iadaf

(f. 19) Secondement, fauldra conter de no*st*re Corps.

An æil pe á heny, encq ez rencqui sygur,
920 Certes rentaff raeson, pan deuher daz conjur [12] :
Da corff cret rez vezo, eno te guelo sur,
Gant Roe'n bro so roet, dit net da miret pur.
Castell eo dit da corff, da miret ouz torfet,

1. Lis. probablemet *na* ; on attendrait ensuite l'adverbe *mar* et non *ma*, mais ces mots sont quelquefois confondus, voir *Gloss.* 393 ; ils s'échangent régulièrement au sens de *si* conjonction, cf. mes *Études vannetaises*, p. 29.

2. Ce mot pourrait bien encore être erroné ici ; lire *quet*, ou *na vezet guenet soez* ?

3. Le mot *eneff* reste masculin, malgré l'allégorie. Le féminin se montre un peu plus tard, cf. *Gloss.* 211 ; *Rev. Celt.*, XX, 73. Voir v.1205, 1223.

4. Lis. *presantaff*.

5. Le présent peut s'employer pour le futur, quand le temps est clairement déterminé par les circonstances, voir *Rev. Celt.*, IX, 380, 381 ; XI, 95 ; XIV, 220, 221 ; XIX, 186 ; cf. *Sur un ancien livre vannetais*, 12, 13.

Tu l'habilles précieusement et joliment de toute façon,
Et avant peu de temps, quelque grand soin que tu lui donnes,
Il sera la nourriture des vers, n'en sois pas surpris.
895 Tu laisses l'âme, tu n'en fais point cas,
Tu ne mets en aucune façon des bonnes œuvres pour la vêtir,
Et au roi de toute créature quand tu viendras la présenter,
Grand pitié et gémissement de tous côté lui tomberont.
C'est une grande erreur, selon l'habitude de ce monde,
900 De faire de la maîtresse une pure servante
Et la bonne, sans besoin, rester au-dessus de celle-ci,
Ce n'est pas de bon ordre de les placer dans cet état.
Mais au jour d'aujourd'hui, il est arrivé
Qu'il y en a plus d'un de trompé dans (son) jeu;
905 Et l'âme sans refuge, rendue sujette
A tout désir de la chair, souillée, maudite.
Ne réfléchis-tu pas, si tu perds ton âme
Que ta chair à jamais ne peut monter au ciel?
Mais sache bien que si tu la laisses en arrière,
910 L'âme dans son pays la conduira, ce qui est fort.
Aussi si tu veux bien rendre un compte net, sûrement,
Devant Dieu, le vrai roi du ciel, de ton âme à tous égards,
Il faut que tu l'instruises et que tu la revêtes bellement
De bonnes vertus et de la grâce de Dieu son créateur.
915 Si tu fais autrement, tu donnes lieu de rougir,
Et quand tu seras en compte, pour te confondre
Après les choses en ce monde, c'est peine et douleur
Si l'on doit sans bon accueil, s'éloigner de Dieu le père.

Secondement, il faudra rendre compte de notre corps.

Le second objet dont tu seras strictement obligé, pour sûr,
920 De rendre raison, certes, quand on te citera,
Ce sera ton corps, crois-le bien; là tu le verras, sûrement,
Qui t'a été donné par le roi de la terre, afin de le garder pur.
Ton corps est un château à garder de dommage,

6. Cette forme est ordinairement remplacée par *a vz*, à cause de l'influence de son contraire, *a is* au-dessous, cf. *Gloss.* 731.

7. Les rimes montrent qu'on prononçait *sujet* (écrit *suget*, v. 694). Voir v. 1044, 2599.

8. Voir v. 674, 895.

9. Lire *queuer*.

10. Cette diérèse est insolite : *gruez* n'a qu'une syll. au v. 682, N 1155, P 251 (où sed*er* n*e gr*-uez est à lire *ne rez*, cf. plus loin, v. 1134).

11. On lit de même *ez rez*, tu donnes, B 603; *roez*, *roéz*, en 2 syll. dans le *Doctrinal* (*Archiv f. celt. Lexik.* II, 625). Voir v. 1562.

12. On ne connaissait que *coniuraff*; cf. v. 933.

Commetet dit gant Doe, pegant ez out croéet :
925 Hac arencquez dre guir, ouz pilir[1] da miret,
Pe bezaff am auis, start gardis punisset.
Vn cont bras an castell, dirac doe roe'n velly,
Arancquez rez dezaff, da rentaff ne graff sy :
Azrouant da antren, mar, lesez[2] nep heny,
930 Ha caz[3] an euffrou mat, haznat emeas az ty.
En maes an castell man, mar queçez glan an roe,
IESVS map doe ha den, bet certen á enoe :
Ha Sathanas az saff, è ansaff é auoe[4],
Truezus vezo'n cont, an tuhont ouz hon roe[5].

Troys choses sont dues au corps. Nourriture, Discipline et correction, Labeur et trauail.

935 Try tra da vn Asen*n*, euelhen á lennaff.
Chede á so dleét, pepret hep arretaff :
Da quentaff ez rencquez, reiff é boet rez dezaff,
Goude Goalen*n*, ha Sam, hep tam é yestlamaff[6].
Dre'n Asen*n* man hanuet, ententet hep quet son,
940 Eo corff den pep heny, á pep sort nation :
(f. 19 v.) Boet, ha goalen*n* certes, expres heruez ræson,
Dezaff encq á rencquy hac operation.

§ De la nourriture

Penaux en boetesot, nac en macqsot noter,
A rencquy en diuoe[7], da contaff da[8] croeér :
945 Quentaff mar deu[9] genet, re goac maguet seder,
Ha heuliet é eol, gant é roll ez coller.
An corff á dle seder, seruichaff an speret,

1. *Pirill, piril*, péril, rime toujours en *-ir* (*Dict. étym.* 353, 354); mais c'est la première fois qu'on trouve écrite cette métathèse, semblable à celle de l'esp. *peligro*, cf. *Gloss.* 457, 458; on a vu plus haut le plur. *pirillou*, v. 246. Le composé *dibilil* N 1467, rime aussi en *ir* : *Ha reif e guir dibilil glan* « et donner son droit, *sans* (qu'il souffre) *aucun péril* », = *dibirilh*, sans péril, Gr. Cf. *pirilh*, péril, pl. *ou* Gr. *périll*, m. pl. *eu* l'A.; *pirilha*, être en péril, *pirilhus*, périlleux Gr., *périlluss*, l'A.

2. Cette virgule est fautive.

3. Lire *caç*.

4. On ne connaissait que *auoeaff*; cf. v. 1772.

5. Lire *doe*, comme l'indique la rime intérieure en *ont*.

6. L'initiale *ye-* ne se trouve pour cette famille que dans le *Mirouer*, où elle est presque constante, cf. v. 1330, 1477, 1560, 1610; on lit *estlam*, v. 1615. Pel. tire ce mot de *es-* (*ex-*) et *lam* saut, cf. *Dict. étym.* 285; Loth, *Les mots lat. dans les lang. britton.* 165; H. de la Villemarqué, *Poèmes bret.*

Confié à toi par Dieu, par qui tu es créé,
925 Et tu dois fidèlement le garder de danger
Ou être, ce me semble, très sévèrement puni.
Un compte rigoureux du château, devant Dieu, le roi de la puis-
[sance
Tu dois justement lui rendre, je n'en fais pas de doute :
Si tu laisses entrer quelque ennemi
930 Et chasser les bonnes œuvres ouvertement de ta maison,
Hors de ce château si tu chasses tout à fait le roi,
Jésus fils de Dieu et homme, sois sûr de douleur ;
Et Satan, tout debout le reconnaître, le saluer,
Ce sera un compte pitoyable à notre Dieu, dans l'au-delà.

Trois choses sont dues au corps : nourriture, discipline et correction, labeur et travail.

935 Trois choses à un âne, c'est ainsi que je lis,
Sont dues, voilà, toujours sans arrêter :
D'abord tu dois lui donner sa juste nourriture,
Ensuite verge et fardeau, sans l'accabler du tout.
Par cet âne-ci nommé, est entendu sans le dire,
Le corps de chaque homme, dans toute sorte de nation ;
Nourriture et discipline, certes, expressément suivant la raison
Tu lui devras strictement, et travail.

§ De la nourriture.

Comment tu le nourris et le sustentas, notoirement
Tu devras, certes, en rendre compte à (ton) créateur :
945 S'il est d'abord par toi trop délicatement nourri, pour sûr,
Et sa volonté suivie, avec son caprice il se perd.
Le corps doit, sûrement, servir l'esprit,

205 ; Henry, *Lexiq.* 117. M. Loth propose aussi le v. franç. *esclame* plainte ; du Rusquec rapproche *estlamm* du lat. *exclamatio* ; voir mes *Notes d'étym. bret.* 202 (nº 100, § 9). Il semble y avoir eu contamination de deux mots, l'un brittonique, cf. gall. *yslamu*, bondir, l'autre d'origine française. Les formes nouvelles *yestlam* et *yestlamaff* ne se trouvent après aucun mot qui permette de décider si *y* était prononcé *i* ou *j* ; ce dernier est plus probable, l'altération s'expliquerait par l'influence du bret. (moderne) *jest*, *jestr*, geste, au plur. manières, grimaces, *jestral* faire des gestes inconvenants, etc. *L'Epenthèse des liquides*, 42 (§ 53), cf. en petit Trég. *jostram* un jocrisse, un imbécile, *Rev. Celt.*, IV, 157. Voir v. 1330.

7. Glose manuscrite : *er fin* (= enfin ; mais l'ancien mot *dinoe* est différent de *divez*, dont il n'a jamais le sens).

8. Probablement pour *daz* ; on peut supposer aussi *dan* (au), qui aurait été écrit *dã*.

9. Un *o* a été écrit au-dessus de l'*u*, pour figurer le moderne *deo*.

Ha gantaff mar be goac, penaux-pennac maguet :
E enep ez saffo, ha nen seruicho quet,
950 Gant é opinion, ez menno don monet.
An eneff mar men*n* [1] mat, heruez stat é natur,
An corff re goac maguet, en refus net cret sur :
Pechet aray hætus, ha coezaff en luxur [2],
Rac se beu hac euez [3], pe en rez é mezur.
955 Goude se ez rencquy, contaff defry yuez.
Dezaff mar lessot poan, na re á bihanez :
Er dre se á nep tu, mar berhez é buhez,
Anezaff muntrer ves, cleu expres an resez [4].
An corff pan vez genet, re foulet en bet man,
960 A faut caffout souten, ez deu yen ha quenan :
Ne guell ober nep mat, her dre fez [5] en stat man,
Quent se ez eu subiect, da pechet hep quet span.
Dre abstinanç lancet, ham cret an pechedou,
En á dle bout lazet, extinguet [6] ho fætou :
965 Han quic é lesell beu, am deseu nen deu gaou,
Rac aoun ouz é muntraff, nonbe scaff muy caffou.
Dre'n pez ameux comset, na entent quet seder,
(f. 20) Na dlehes dre ræson, á fæçon deboner :
Castiaff glan an quic, pe dre dic ez picquer :
970 Hoguen é foulaff re, euyt se [7] ne dleér.

§ De la corection corporele.

An eil daz corff dleét, guenet hep arretaff,
Eu goalen*n* á doctrin, din de disciplinaff :
Homan [8] nedeu da quen, nemet de refrenaff [9],
Hac en pechet mar coez, yuez de scourgezaff.
975 Pan doctrinez da corff, mar men*n* ober torfet,

1. Glose manuscrite : *desir ober mat* (= elle désire faire le bien).

2. Ce mot rime aussi en *us-*, N 620.

3. *Euez* serait ici un impératif, mais la forme régulière est *evezha*, J 213. En changeant une seule lettre, *rac se beu lac euez* donnerait une tournure plus nette : « aussi, vivement prends garde », avec la même particularité, car l'impératif est toujours en moy. bret. *laca*, *laqua* : *laqua euez*, prends garde N 1645. Mais la forme analogique *lak* existe en trécorois et en vannetais, cf. *Rev. Celt.*, XI, 106. On pourrait, d'ailleurs, admettre ici *laca euez*, avec fusion des 2 voyelles en une syllabe.

4. Mot nouveau, qui paraît venir du v. franç. *resels*, *roiselz* rets, filet ; réseau. Le sens pourrait être ici « conséquence inévitable », cf. en franç. « un réseau de difficultés ».

5. Témoignage remarquable d'une prononciation qui détruit une rime

Et si par lui il est délicatement nourri de quelque façon que ce soit,
Contre lui il s'élèvera et ne le servira pas :
950 A sa fantaisie il voudra carrément aller.
Si l'âme veut le bien, suivant la condition de sa nature,
Le corps trop délicatement nourri la refuse tout net, crois-le bien ;
Elle péchera joyeusement et tombera dans la luxure;
Aussi vis et prends garde de quelle manière le nourrir.
955 Après cela tu devras rendre compte sérieusement aussi,
Si tu lui laissas de la peine, ou trop de pénurie :
Car si par là d'aucun côté tu abréges sa vie,
Tu serais son meurtrier, comprends bien le danger (?).
Quand le corps est par toi trop comprimé en ce monde,
960 Faute d'avoir du soutien, il devient froid, extrêmement;
Il ne peut faire aucun bien tant qu'il est dans cet état,
Au contraire, il est sujet au péché, sans aucune relâche.
Par l'abstinence sévère, crois-moi, ce sont les péchés
Qui doivent être tués, et leurs actions éteintes,
965 Et la chair, (on doit) la laisser vivante, je pense, ce n'est pas un [mensonge,
De peur qu'à l'assassiner nous n'ayons promptement d'autres regrets.
Par ce que j'ai dit, n'entends pas, assurément,
Que tu ne doives avec raison, de façon convenable
Châtier bien la chair, par laquelle tu es vivement aiguillonné ;
970 Mais l'opprimer trop, pour cela on ne le doit pas.

§ De la correction corporelle.

La seconde chose due à ton corps par toi, sans arrêter,
C'est la verge de doctrine, pour le discipliner comme il faut :
Celle-ci ne tend à rien autre qu'à le refréner
Et s'il tombe dans le péché, pour le flageller aussi.
975 Quand tu corriges ton corps s'il veut faire une faute,

interne dans *drez vez*. Cf. *Dict. étym.*, v. *ez* 1 ; *Gloss.* 229 ; *Rev. Celt.*, III, 237; XI, 481, etc. Une forme intermédiaire est *ez fez*, v. 978. Le sous-dialecte vannetais de la presqu'île du Croisic a utilisé de façon très originale cette prononciation, en la généralisant au sens du verbe « être », « avoir » gardant toujours le *h* radical : *noñ fou*, nous serons, *noñ hou*, nous aurons, cf. *Étude sur le breton... de... Batz*, 26. Voir v. 1241.

6. Mot nouveau, emprunt savant au lat. *extinguere*, qui se trouve dans le texte : « Et ergo Gregorius XXX moralium sic dicit Per abstinentiam carnis vicia extinguenda sunt non caro. »

7. Cet emploi explétif de *evit* n'est signalé qu'en bret. moderne, *Rev. Celt.*, XI, 481 ; *Gloss.* 227, 228.

8. Ce mot indique que *goalenn* était féminin, comme aujourd'hui.

9. Mot nouveau, du français ; le passage correspondant du texte a une expression voisine : *frenat gulam*.

En gloutony sygur, na Luxur mailluret,
Dyeguy nac Affuy, na drouc pridiry quet,
Leal gant an goalen*n*, ez fez eff dyffennet.
Ha ma ne vez bezet, genet doctrinet glan,
980 Miret ouz pechedou, Viçou ha ho saouzan :
E hol Yoaou bezet [1], en bet het ha ledan,
Eno dirac an drem, ez chancher lem en [2] poan.

§ Du labeur et trauail, du corps.

Touchant hac [3] an trede, pe heny so dleét,
Gant den hoantec de corff, de miret ouz torfet :
985 Eu operation, á fæçon ræsonet,
De ampeschaff pep lech, na coezhe en pechet.
An operation, salu he [4] bout raesonabl,
A miro da speret da Doe roe'n bet etabl :
Euffrou á pynigen*n*, az groay ten*n* diffennabl [5],
990 Ouz pep temptation, pechedou, compsou fabl.
Resistaff da pechet, á [6] nep quet á preder,
Ouz é quic nac an bet, nan drouc speret seder :
Ret eu dezaff affet, bout net occupet scler,
(f. 20 v) Hep gaou en euffrou mat, hep pompat nac atfer.
995 Da corff so dit prestet, gant Roe'n bet á credaff,
Euit eufriff en mat, heruez da stat gantaff :
Ha da dastum tensor, á guell da enoraff,
Dirac Doe roe'n velly, pan y hep fazyaf.
Da drouc euffrif diuez, mar en lequez bez sur,
1000 A caffout huanat, dyouz an stat é natur :
Ha muy en deuez hoant, me sant é auantur,
Dan drouc eguyt dan mat, chede grat é statur.
An nep en deffe quet, amprestet á pret mat,
Chatal é amesec, hoantec eguyt reguat [7] :
1005 Ho lacquat aray plen, da labourat en mat,
Er nac ahent ho hent, digantaff re quentrat.
Euelse pep vnan, á quement so ganet,
E eorff [8] digant Natur, á tra sur appuret [9] :
Homan [10] e'n fet me dest, endeues amprestet,

1. Litt. « toutes ses joies (qui ont) été », et non « (qu'il a) eues » ; cf. v. 1166, 1276. Cet emploi remarquable du participe « été », sans auxiliaire, existe dans la langue moderne : van. *bet mér* ancien maire.

2. Indice d'une prononciation *em* amenée par la labiale qui suit ; voir v. 534, 2613.

3. Dans les autres documents, ce mot est employé comme le franç. *touchant*, au sujet de, sans *hac*. On peut voir d'autres exemples d'addition semblable, *Gloss*. 217, 218.

4. Ce mot indique pour *operation* le genre fém.

Dans la gourmandise, sûrement, ou la luxure enveloppé,
La paresse ou l'envie, ou quelque mauvais dessein,
Justement par la verge il est défendu
Et s'il n'a pas été par toi bien corrigé,
980 Gardé de péché, de vices et de leur séduction,
Toutes les joies qu'il a eues au monde, en long et en large
Là, devant la face, elles seront changées vivement en peine.

§ Du labeur et travail du corps.

Quant à la troisième chose qui est due
Par l'homme zélé à son corps pour le garder de faute,
985 C'est le travail, de façon raisonnée,
Pour l'empêcher en tout lieu de tomber dans le péché.
Le travail, pourvu qu'il soit raisonnable,
Gardera ton esprit à Dieu, le roi du monde, comme il faut;
Les œuvres de pénitence te rendront fortement résistant
990 A chaque tentation de péchés, de paroles mensongères.
Celui qui songe à résister au péché
A sa chair et au monde et au malin esprit sûrement,
Il lui faut tout à fait être bien occupé, c'est clair,
Sans mensonge, à de bonnes œuvres, sans ostentation ni retard.
995 Ton corps t'est prêté par le roi du monde, je crois,
Pour agir en bien, selon ton état, avec lui,
Et pour amasser un trésor qui peut t'honorer
Quand tu iras devant Dieu le roi de puissance, sans faute.
Si tu l'emploies à agir mal sans honte, sois sûr
1000 D'avoir des gémissements, d'après la condition de sa nature :
Et il a plus de désir, j'entends son cas,
Pour le mal que pour le bien, voilà l'inclination de son état.
Celui qui aurait emprunté de bonne heure
Du bétail de son voisin, le désirant pour faire un premier labour,
1005 Il les mettra de suite à travailler bien
De peur qu'ils n'aillent leur chemin loin de lui, trop tôt.
De même chacun, de tous ceux qui sont nés
(Tient) son corps de la Nature, c'est une chose bien assurée ;
Celui-ci est l'objet, je l'atteste, qu'il a emprunté

5. Qui se défend, résiste; dérivé nouveau. Le van. a, au sens passif, *dihuennabl*, défendable, soutenable.

6. Lis. *au*, qui pouvait être écrit *ã*.

7. C'est une variante du moderne *rega* Pel., Gon., Trd., cf. *Gloss.* 566. Le ms. Roussel porte : « *Rega*, v : *finouc'hella*, travailler la terre pour la 1re fois, la travailler Legerement ».

8. Lis. *corff*.

9. Mot écrit ailleurs par un seul *p*.

10. Lis. sans doute *Heman*.

1010 Da ober mat gantaff, ent scaff hep tardaf quet.
Pan deuher da [1] mennat, dre'n maru plat dygataf
De perchen*n* diligant, ez rancquo é rentaff :
Ha nep nen deuez quet, euffret hep arretaff,
Anezaff an tuhont, en spont ez rencq contaff.
1015 Rac se pan eu prestet, dyt net gant Doe'n [2] bedou,
Magueff en guis discret, maz doffuo pechedou :
Hep quet drez repetaff, re fonnaf é caffou,
Ha gant re á lastez, dyberraff é dyziou [3].
Goude gant an goalen*n*, peur ten*n* en quelenny,
1020 Maz chomo dyt pepret, oboysset [4] detry :
Gant chastete seder, sier [5] ma en sclerhy,
(fol. 21) Ha ma en quiffy net, da Roe'n bet á detry.
Goude ez dleéz scaff, é instruiaff [6] affet,
Da labourat á striff, ha lesell oysifdet [7] :
1025 Hac ober pinigen*n*, en glen quent gouffen*n* bet,
Neuse ez guylly scaff, anezaff contaff net.

Tiercement, fauldra conter de n*ost*re p*r*ochain.

An trede pehiny, deffry hep faziaff,
Da contaff arencquez, ez dezuez diuezaff;
Pan vezy plen en Les, vezo spes da nessaff,
1030 Rayson ha guyrionez, á renty anezaff.
Quentaff ez rencq an tat, tizmat da doe ha den,
E map rentaff raport [8], á pep sort drouc ordren :
A fault na courrigaff, ent scaff ne comsaff quen,
Mar galse miret ferm, narase drouc termen.
1035 Euell maz voe Hely, adeffry castyet, *I. Reg. iiij*
Hac á gouzaffas plen, an maru yen gant penet;
A fault na courrigas, na ne punissas quet,
E bugale pep lech, á gouzie en pechet.
Rac se an tat han mam, á dle blam pep amser,
1040 Ho buguel mar bez quet, coezet en pechet sclerr :
Ha mar gallent miret, nen groahe quet seder :
Ha nen grueont, peur sall [9], an goall ho tamallher.
Yuez an preladet, ne fell quet é doetaff,

1. Lis. probablement *de*.
2. Imprimé *Doe,n*.
3. Prononcé *e z-ez*-you.
4. *Oboysset* veut dire, au contraire (vous avez) obéi, J 40; mais *abois*, soumis, sujet (à) B 563 se rattache à ce participe comme en trée. *rañplis* rempli à *ranpliset*, *Gloss.* 16, 17, etc.
5. Lis. *fier*.

1010 Pour faire le bien avec lui, vite sans point tarder.
Quand on viendra le lui demander, par la mort rude,
Pour son propriétaire soigneux, il devra le rendre;
Et celui qui n'aura pas travaillé sans arrêter,
Là-bas en épouvante il doit en rendre compte.
1015 Aussi comme il t'est prêté expressément par Dieu le roi des [mondes,
Nourris-le de façon discrète, pour qu'il dompte les péchés
Sans point, comme je le répète, trop multiplier ses peines
Et par trop de misère abréger ses jours.
Ensuite par la verge très durement tu l'instruiras
1020 Pour qu'il te reste toujours parfaitement obéissant;
Par la chasteté sûre, que tu l'éclaires bien
Et que tu le trouves pur pour le roi du monde, tout à fait.
Ensuite tu dois vite l'instruire sérieusement
A travailler avec effort, et quitter l'oisiveté,
1025 Et faire pénitence sur la terre avant la fin du monde;
Alors tu pourras promptement rendre de lui un compte exact.

Troisièmement, il faudra rendre compte de notre prochain.

La troisième chose dont sérieusement, sans manquer.
Tu devras rendre compte à ton dernier jour,
Quand tu seras en plein au tribunal, ce sera, certes, ton prochain;
1030 Tu en rendras raison et juste droit.
D'abord le père doit, rapidement au Dieu et homme
Répondre de son fils pour toute sorte de désordre;
Faute de le corriger, je ne parle point à la légère,
S'il avait pu le garder avec fermeté, il n'eût pas fait mauvaise fin;
1035 Comme Héli fut sérieusement châtié
Et souffrit pleinement la mort froide avec douleur
Faute de corriger et de punir
Ses enfants en tout lieu, qu'il savait en péché.
Aussi le père et la mère doivent réprimander en tout temps
1040 Leur enfant, s'il est tombé en péché évident;
Et s'ils pouvaient empêcher, qu'il le fît, sûrement,
Et qu'ils ne le fassent pas, on les accusera très durement de la faute.
Les prélats aussi, il ne faut pas en douter,

6. On ne connaissait que la forme *justruaff*.

7. Dérivé nouveau, de l'adj. *oesiff*. Grég. donne *oësder*, d'un radical *oës-* qu'on a extrait de *oësus* oiseux, oisif, moy. br. *oesus*.

8. Mot nouveau, du franç. *rapport*.

9. C'est sans doute le mot *sall* « salé », employé au figuré pour « vif, piquant », cf. *saler* réprimander, Rigaud, *Dict. d'argot mod.* On retrouve *sall* dans la même acception, v. 1759, 1896, 2019, 2545.

O subiectet[1] gant spont, ez rencquont pront contaff

1045 Penaux ez ynt bezet, gouarnet á credaff :
Ma no mirer perhuez, lech rez so da mezaff.
(f. 21 v.) An prelat en stat dyn, eu so determinet,
Da euezhat an leff, da roe'n eff é deffet :
Gant an bleiz en nep guis, mar bezont rauisset,
1050 E deffaut nac é goall, ez vezo tamallet.
Eff en amanto rez, mar fell pez aneze,
Hep goap bihan ha bras, ne fallher an tra se :
Rac se ho euezhat, á fæçon mat á dle[2],
Hac ober ouz roe'n bet, mar guell quet ho trete.
1055 Goude se an princet, aoutronez an bet man,
Pep stat hep debaty, ylys ha terrian :
Rentaff ho subiectet, da doe roe'n bet ledan,
Rayson ha guirionez, arencquont en dez man.
Ac eff na gueure doe, pan oa peur enoeét,
1060 Ouz guelet tnou ha knech, ez cresquet[3] an pechet :
Digant merchet moab, nedoa map achapet,
Da fornication, na voa abandonet. *Nume. XXV.*
Doe á gourchemen*n*as, dre cas ouz an tra se,
Ez croucqset ho prinçet, en gibet hep trete :
1065 Pana punissent quet, dre'n bet an pechet se,
Ez gouzeffsont[4] scandal, dre pen*n* ho bugale.
Dan reman damany, ez cry Ieremyas, *Ca XXV*
Cosquor ha pastoret, yudet ha garmet bras :
Achyff eu ho dezyou, hep gaou no heux daou pas,
1070 Lazet vihet breman, sur ouch noman an cas.
Dre se an preladet, ha princet an bet man,
A dle rez euezhat, ho stat ha lacquat poan :
Ha doctrinaff affet, ho subiectet hedan[5],
Dre'n patrom ho compsou, hac euffrou disaouzan.
(f. 22) 1075 E trauell an prellat, á dle da lacquat scaff,
Da reiff deze doctrin, ha do examinaff[6] :
Ha lamet hæresi, mar deu da variaff,
Aneze en bet hont, hep spont voar pen*n* contafl.
Dre euffrou hep gaou quet, ez dle net á detry,

1. Pluriel nouveau, comme aux v. 1557, 1073 ; il devait se prononcer *sujetet*, comme le vannetais cité *Gloss.* 666. Voir v. 905.

2. Cette rime intérieure montre que le *d* de ce mot ne s'adoucissait pas en *z* ; il reste encore aujourd'hui intact, le plus souvent.

3. Ce serait « on croissait, multipliait » ; mais il faut probablement corriger en *cresque* verbe neutre, forme qui rend meilleure l'assonance remplaçant la seconde rime interne.

4. Premier exemple de cette personne.

De leur subordonnés, avec crainte ils doivent promptement rendre [compte,
1045 Comment ils ont été administrés, je crois ;
Si on ne les garde soigneusement on a bien lieu d'être confondu.
C'est le prélat, en fonction régulière, qui est chargé
De faire attention au cri de ses ouailles vers le roi du ciel ;
Si elles sont par le loup en aucune façon ravies
1050 Par sa faute ou par sa négligence, il sera blâmé.
Il l'expiera justement, s'il en manque une partie,
Sans raillerie, petite et grande, ceia ne faillira pas ;
Aussi doit-il les surveiller de bonne façon
Et faire leur paix avec le roi du monde, s'il peut.
1055 Ensuite les princes, les seigneurs de ce monde
En tout état, sans conteste, ecclésiastiques et terriens,
Ils doivent de leurs sujets, à Dieu, le roi du vaste monde, rendre
Raison et compte juste, en ce jour.
Dieu ne l'a-t-il pas fait, quand il était tout à fait irrité
1060 De voir qu'en haut et en bas se multipliait le péché ?
Il n'y avait garçon qui eût échappé aux filles de Moab
Et ne se fût livré à la fornication.
Dieu ordonna, par haine de cette chose,
Qu'on pendît leurs princes au gibet, sans rémission ;
1065 Parce qu'il ne punissaient pas dans le monde ce péché
Ils souffrirent le supplice, à cause de leurs enfants.
A ceux-ci fortement crie Jérémie :
Famille et pasteurs, hurlez et écriez-vous :
Vos jours sont finis, sans mentir, vous n'en avez pas deux,
1070 Vous serez tués maintenant, vous êtes sûrs à présent de la chose.
Aussi les prélats et les princes de ce monde
Doivent régulièrement surveiller leur charge et prendre de la peine
Et instruire tout à fait leurs sujets, ardemment (?)
Par l'exemple de leurs paroles et des œuvres édifiantes.
1075 Le prélat doit mettre son soin, vivement
A leur donner l'instruction et à les examiner
Et enlever l'hérésie, si leur doctrine vient à se fausser,
Pour pouvoir dans l'autre monde rendre compte d'eux sans crainte.
Par des œuvres, sans mentir, il doit bien expressément

5. Mot nouveau composé de *tan* feu et du préfixe *he-*, cf. *Gloss.* 315; ou à lire *ledan* largement, au loin ?

6. Premier exemple de cet infinitif, cf. *Gloss.* 228; mod. *eçzamina* (et *eçzamena*) Gr., *examinein* l'A. ; *eçzaminer*, pl. *-éryen*, *eçzamener*, pl. *yen* examinateur Gr., *examinourr*, pl. *-nerion* l'A. ; moy. br. *examen*, examen, *eçzamen* plur. *ou*, *eçzamin* pl. *ou* Gr., *examen* m. l'A. Dans les formes données par Grég., l'*x* a été bretonisé en *ç*, et l'analogie a complété les deux séries du franç. *examen*, *examiner*. On dit en Tréguier *egzamin*, pl. *o*. Nous verrons le dérivé nouveau *examinanç* examen, v. 1892.

1080 Ha compsou en louen, quelen*n* plen pep heny :
En drouc roll mar ho les, dieznes, hæresy,
Pan duy cont de spontaff, outaff ne coez affuy[1] .
Han princet na ret mar, ho deuezo carez,
Ma ne delchont dison, Rayson, ha Guvryonez [2] :
1085 Courrigaff pobl rebell, ha quement á dellez :
Hac ober en pep oat, Iustiç mat nos ha dez,
Mar grueont autremant, ez vezont tourmantet,
Molestaff á nep tu, nep so deze subiect :
Peuryen ho sourprenyff [3], hastiff hac emdyffet [4],
1090 Ho debaill dre taillou [5], ha succidou [6] gaouet [7].
Me men*n* ez gouzuezont pan duy deze contaff,
Dan re brassaff affet, ez vezo caletaff [8] :
Seul muy ho dignite, euelse a [9] leaff,
Seul muy lech rac an cont, ho deues da spontaff :
1095 Rac se an preladet, ha princet an bedou,
Pepret [10] en ho pedaff, quent gouzaff muy caffou :
Ez gouuarnhent fetiç [11] hep viç ho offiçou :
Miret ho subiectet, pepret ouz pechedou.
Gant quement se tuhont, pan ehet da contaff,
1100 Ez vihet excuset, dyouz roe'n bet á credaff :
Dre se er noz be mez, en dezuez diuezaff,
Lecquet en prop ho poan, do miret dianaff.

Quartement, fauldra conter de noz oeures.

Goude ne lacquaff mar, me goar an peuare,
Da contaff arencquez peur rez en dezuez se :
1105 Vezo an euffrou gruet, genet en bet chede :
E pep stat mat ha drouc, nedeux az amoucque [12].

1. Litt. « sur lui ne tombe pas envie ».

2. Glose ms. *carz*. C'est le *karz* m. raclure, ordures, immondices enlevées de dessus quelque chose Gon., que Troude déclare ne pas connaître, et qui n'a rien à faire avec *carez*. Cf. *Gloss.* 100.

3. L'*y* a été complété à la main.

4. Ce pluriel de *emdinat* est l'équivalent de *emdinadet*, *Gloss.* 208, et répond au gall. *amddifaid*, comme *deffet* des brebis, v. 1048, à *defaid*.

5. Du franç. *tailles*. Grég. donne *tailh* f. pl. *ou*, van. *éü*, avec la variante *teilh* pl. *ou*, compromis entre ce mot et *tell* f. pl. *ou* id., qui est d'origine différente, cf. *Gloss.* 685 ; *tailhapl*, *teillhapl* (et *tellapl*), taillable. Dans les autres sens du mot, *tailh* et ses dérivés n'ont pas de variantes. L'A. donne *taill-vrass*, f. pl. *tailleu-vrass*, et traduit « taillable » : *sujétt d'enn Daill brass*. Le dict. ms. vannetais-franç. de P. de Châlons (1774) rend le même mot : « *Taillabl'*, *partabl' suiet d'en taill'* », en ajoutant que « le premier n'est pas sûr ».

1080 Et par des paroles, avec joie instruire pleinement chacun ;
S'il les laisse en mauvaise voie, misère, hérésie,
Quand le compte (à rendre) viendra l'épouvanter, son sort ne sera pas [enviable.
Et les princes, n'en faites pas de doute, auront du blâme
S'ils ne maintiennent tranquillement la raison et le droit,
1085 Ne corrigent les gens rebelles et tout ceux qui le méritent,
Et ne font en tout temps bonne justice nuit et jour.
S'ils font autrement, ils seront tourmentés,
S'ils molestent en aucune façon celui qui leur est soumis,
Lèsent des pauvres vivement et des orphelins,
1090 Les grèvent d'impôts et de subsides illégitimes (?)
Je veux qu'ils sachent, quand viendra pour eux le compte à rendre,
Aux plus grands précisément il sera le plus dur :
Plus grande est leur dignité, je le jure ainsi,
Plus ils ont à craindre du compte.
1095 Aussi les prélats et les princes du monde,
Toujours je les prie, avant de subir plus d'angoisses,
Qu'ils gèrent leurs offices fermement, sans défaillance
Et gardent leurs sujets toujours de péchés.
Avec cela, là-bas quand vous irez rendre compte,
1100 Vous serez excusés de la part du roi du monde, je crois ;
Aussi pour que vous n'ayez pas honte au dernier jour,
Mettez proprement votre soin à les garder sans faute.

Quatrièmement, il faudra rendre compte de nos œuvres.

Ensuite je n'en fais pas de doute, je sais la quatrième chose
Dont tu dois rendre un compte très régulier en ce jour :
1105 Ce seront les œuvres faites par toi dans le monde, voilà,
De toute façon bien et mal ; il n'y a personne qui t'en dispensât.

6. Du v. franç. *succides*; normand *sucide* impôt, God.

7. En face de ce mot on a écrit *Greuet* (grevé), ce qui ne peut pas être exact. Si *gaouet* n'est pas une faute pour *gnouet* évident, public, cf. v. 1142, 1633, 2245, ce doit être le participe d'un verbe répondant au gall. *geuo* mentir, fausser.

8. Un lecteur a mis un accent aigu sur cet *a*.

9. L'*e* est ajouté à la main.

10. Imprimé avec une minuscule.

11. Le mot ne s'était trouvé à cette époque que comme nom propre : *Fetys*, *Faitis*, *Faitys*, *Le Fatis*, *Le Fetiz*, *Gloss.* 236. Le *ç*, appuyé par la rime, de même qu'au v. 3332, est conforme à l'étymologie, le v. franç. *faitis* venant du lat. *facticius* (ital. *fattizio* factice, artificiel et, avec un sens conforme au breton, *fatticio* membru, vigoureux).

12. On ne connaissait de ce verbe que l'infinitif *amouez*, cf. *Zeitschr. f. celt. Philol.*, II, 506.

Ne vezo lem hep muy [1], an pechedou muyhaff,
Pan vezy an tuhont, arencquez da contaff :
Quen encq ez rencquy glan, contaff an bihanaff,
1110 Pan vezy plen en les [2], euel an re brassaff
An pez quet na quefez, paen gruez é pechez tam,
Na dreizaff en nep les, spes ez delezhes blam :
Te rancquo é contaff, ha dreizaff gouzaff blam,
Ma nez vez eff en bet, amantet á het cam.
1115 Ober pas so hasou, hep gaou pan dezraouhet,
Ha neubeudic en merz [3], nep á guerz é querzet :
Euit se anezaff, contaff nen nachaff quet,
Da den pan tremeno, eno á vezo ret.
Er Doe hon guir croeér, guir visiter certen,
1120 Seder da oberou, ha da camegou [4] den,
Contaff ara hep gaou, hon oll pasaou laouen,
Squyent aban eo quet, dymp prestet á fet plen.
E drem lem hep remet, oar quemen*t* so en [5] bet ma*n*,
A quel rep á pep tu, nort ha su quen buan :
1125 Hac á preder hep gaou, hon pasaou disaouzan,
Da rentaff dymp affet, yoa pe penet ledan.
Yuez á quement guer, seder, á leuery,
Ma ne douc rez froez mat, da stat a trellaty :
(f. 23) Anezaff contaff encq, ere'n brenc [6] á rencquy,
1130 Pan vezo'n barn*n* starnet, gant roe'n bet á detry.
Hoaz chede ez rancquy, pan y ez guyly gnou,
Contaff á caffaff muy, az drouc prydiryou :
Hep ho ober certen, nac ho comps az guenou,
Rac se preder pe rez, pan soingez quent dezrou.
1135 Eno an pechezrien, ac y plen na crenhont ?
Roe an sent en quentel, mar cruel en guelhont :
Guelet peguen buhan, pan duy tremen an pont,
An holl euffrou dezaff, ret eo scaff rentaff cont.
Eno tra ne mano, nep tro mar goloet,
1140 Na duy da vezaff prest, medest manifestet :
Neuse ez gnelher [7] viff [8], euel pan vent scriffet,

1. Sur cette rime interne, cf. *Dict. étym.*, 310.

2. Mot impossible à cause de la rime ; on peut supposer un nom *tas* jugement, radical du verbe *tassaff* taxer, juger. Grég. donne *taçz* pl. *ou* van. *éü* (m.) « taxe, ce que les comptables doivent païer » (avec une forme surannée *tasg*, pl. *au*, qui ne doit être que galloise); (*an*) *taçz* (*eus*) *ar mison* la taxe des dépens d'un procès ; *lacqât un taçz* imposer quelque taxe ; il écrit de même *taçza* taxer (les marchandises); blâmer. L'A. donne *taxe* et *tace* pl. *eu* taxe ; *taxe* pl. *eu* taux ; Châl. *ms tax'*, *tass'* taxe, *taxein*, *tassein* taxer, Le moy. br. *taux*, l. taxatio, en van. *taus*, pl. *eu* taxe, impôt, *tausein* taxer, évaluer, ne vient pas du latin, mais du fr. *taux*, v. fr. *tausser*, *tauxer*. Voir v. 1189.

Ce ne sera pas, certes, seulement, des plus grands péchés,
Quand tu seras dans l'au-delà, que tu dois rendre compte :
Tout aussi strictement tu devras rendre compte du plus petit
1110 Quand tu seras en plein jugement, que des plus grands.
Ce que tu ne croyais pas pécher du tout en le faisant,
Et par là dans aucune cour bien mériter de reproche,
Tu devras en rendre compte, et pour cela souffrir reproche
Si tu ne l'as en ce monde expié pas à pas.
1115 Faire un pas est simple sans mentir, quand on commencera,
Et il le remarque bien peu, celui qui vend sa marche ;
Pourtant de rendre compte de cela, je ne le nie pas,
A l'homme quand il passera, là, il sera nécessaire.
Car Dieu notre vrai créateur, vrai inquisiteur assuré,
1120 Certes, des œuvres et des pas de l'homme,
Il compte, sans mentir, tous nos pas, gaîment,
Depuis que le discernement complet nous a été prêté.
Sa vue perçante, sans retard, sur tout ce qui est en ce monde
Aperçoit sévèrement de tout côté, nord et sud, aussitôt ;
1125 Et il examine, sans mentir, nos pas sans erreur,
Pour nous rendre, certes, joie ou peine immense.
De plus, pour chaque parole, sûrement, que tu diras,
Si elle ne porte justement de bons fruits, ta condition sera troublée :
Tu devras en rendre compte strictement, tenu par les ouïes
1130 Quand le jugement sera établi par le roi du monde, certes.
Voici qu'encore tu devras, quand tu iras, tu le verras bien,
Rendre compte, ce que je trouve plus fort, de tes mauvaises pensées ;
Sans les avoir exécutées, certes, ni prononcées de ta bouche ;
Aussi pense à ce que tu fais, quand tu réfléchis avant de commencer.
1135 Là les pécheurs ne trembleront-ils pas beaucoup ?
Le roi des saints, à ce moment, ils le verront si cruel ;
Ils verront combien promptement, quand viendra le passage du pont,
Il faut vite lui rendre compte de toutes les œuvres.
Là rien ne restera, d'aucune façon si caché
1140 Qui ne vienne à être promptement manifesté, je l'atteste ;
Alors on verra toutes vives, comme si elles était écrites .

3. C'est le premier exemple de ce mot, cf. *Gloss.* 409.
4. Prononcé *kamejou*, pl. de *camet*, *cambet*.
5. Cette synérèse se retrouve v. 2050, 2231, cf. 2968, tandis que *so en* compte pour 2 syll., v. 2048, 2255.
6. Sans doute les oreilles. Cette figure bizarre, suggérée par la rime, rappelle en français populaire *aileron* pour « pied » ou « main » (L. Rigaud, *Dict. d'argot moderne*). Pel. remarque, v. *brenk*, que « l'on prend et tient le poisson par les ouïes ».
7. Lis. *guelher*.
8. On ne connaissait de ce mot que des exemples plus récents, *Gloss.* 739.

Real [1] en ho talou [2], ho holl euffrou gnouet.
Rac se auis pechezr, euit nep trichezry,
Ne gualles golo quet, pechet da monet dy :
1145 Ret eo ret dre detin, en fin da pep heny [3],
E bout disgoloet [4], gant roe'n bet hep quet sy.

Quintement, fauldra conter de la negligence et des biens que le pecheur pouuoyt faire.

An pempet peheny, arencquy en dyuez,
Anezaff [5] rentaff ton [6], rayson ha guyryonez :
Vezo an euffrou mat, á galses nos, ha dez,
1150 Da ober anterin, dre doctrin bet finuez [7].
Pan guellez ober mat, ha te da dilataff [8],
Hac é ober na gruez [9], te conto anezaff :

1. L'*e* a été suppléé à la main.
2. Premier exemple de ce pluriel (*talou*, van. *talëu* Gr., *taleu* l'A.).
3. Prononcez ici *hiny*; voir v. 821.
4. Ceci n'est pas nécessairement une simple graphie étymologique, pour *disoloet*; cf. mes *Études d'étym. bret.*, nos XIV, XVIII (= *Mém. Soc. ling.*, XII, 284-286, 300).
5. Litt. « Le premier lequel... tu devras rendre compte... de lui »; cf.

Réellement sur leurs fronts, toutes leurs œuvres visibles.
Aussi prends garde, pécheur, que malgré toute tromperie
Tu ne pourrais cacher un péché pour aller là ;
1145 Il est nécessaire, nécessaire expressément, enfin à chacun
Qu'il soit révélé par le roi du monde, sans faute.

Cinquièmement, il faudra rendre compte de la négligence,
et des biens que le pécheur pouvait faire.

La cinquième chose dont tu devras enfin
Rendre compte, raison et justice,
Ce seront les bonnes œuvres que tu aurais pu nuit et jour
1150 Accomplir, avec sagesse jusqu'à la fin.
Quand tu peux faire bien et que tu remets
Et que tu ne le fais pas, tu en rendras compte.

E. Ernault.

(*A suivre.*)

une construction semblable dans un ms. du mystère de Jacob, citée *Gloss.* 467.

6. Cet emploi de *ton* est unique.

7. En face de ce mot on a écrit la glose : *fin.*

8. En face est écrit : *différer*. C'est un dérivé savant du lat. *dilatus* ; on ne connaissait que le subst. *dilation.*

9. Premier exemple de la conjugaison de ce verbe avec lui-même, cf. *Rev. Celt.*, IX, 245, 248. Au-dessous de *gruez*, on a écrit *credez* (tu oses).

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Maintien de la chaire de langues et littératures celtiques au Collège de France. — II. Thèse de doctorat d'Université de Miss Mary Williams. — III. Mort d'Adolf Tobler. — IV. Retraite de MM. G. Korting et W. Förster. — V. Thomas Fitzhugh, Italo-Keltic Accent and Rhythm. — VI. F. N. Robinson, The Irish practice of fasting. — VII. F. Kluge, Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache. — VIII. F. Mazauric, Inscriptions celtiques de Cavaillon. — IX. O. A. Danielsson, Venetische und Lepontische Inschriften. — X. A. Holder, Alteeltischer Sprachschatz, livraison 19. — XI. Anecdota from Irish Manuscripts, 3. — XII. The Welsh National Museum. — XIII. Welsh Language Society. — XIV. School of Irish learning. — XV. Guild of Graduates of the University of Wales.

I

Le 17 avril 1910, l'Assemblée des professeurs du Collège de France a décidé, par vingt voix contre treize, de maintenir la chaire de Langues et littératures celtiques, laissée vacante par le décès de M. d'Arbois de Jubainville. Tous les lecteurs de cette Revue se réjouiront de cette décision, qui honore à la fois le fécond enseignement du maître disparu et consacre en même temps l'importance et l'utilité des études celtiques dans notre pays.

La France conserve ainsi pour l'enseignement du celtique : 1° la chaire de l'École Pratique des Hautes-Études créée en 1876 et occupée depuis cette époque avec tant d'autorité par M. H. Gaidoz ; 2° la chaire du Collège de France, créée en 1882 et confiée à M. d'Arbois de Jubainville, qui l'occupa jusqu'à sa mort ; 3° la chaire de l'Université de Rennes, créée en 1903 et dont l'enseignement est donné par M. Joseph Loth.

En regard de ce triple enseignement, l'Allemagne n'a que la chaire de l'Université de Berlin, créée en 1901 pour M. Zimmer.

En Angleterre, il y a un enseignement du celtique à Oxford (sir John Rhys), à Liverpool (Kuno Meyer) et à Cambridge (E. Quiggin) ; en Écosse, à Édimbourg (D. Mackinnon) et à Glasgow (G. Henderson) ; en Galles, dans les trois collèges de l'University of Wales, à Aberystwyth (Ed. Anwyl), Bangor (J. Morris Jones) et Cardiff (Th. Powel) ; en Irlande enfin, à Trinity College de Dublin (Ed. Gwyn) et dans les trois collèges de l'University of Ireland, à Dublin (O. J. Bergin), à Cork (Richard Henebry) et à Galway (Thomas O'Malley). Mentionnons aussi la School of Irish Learning, qui fonctionne à Dublin depuis 1904 sous la direction de M. Kuno Meyer.

En Amérique, l'Université catholique de Washington a une chaire de celtique occupée par M. J. Dunn.

En dehors de ces enseignements organisés, le celtique est représenté dans diverses Universités par des professeurs chargés officiellement d'autres enseignements, et notamment par MM. E. Ernault à Poitiers, G. Dottin à Rennes, J. Vendryes à Paris, R. Thurneysen à Fribourg en Brisgau, E. Windisch à Leipzig, E. Zupitza à Greifswald, H. Pedersen à Copenhague, F. N. Robinson à Cambridge Mass. (Harvard University), Arthur Brown à Evanston Ill. (Northwestern Univ.), etc.

II

Le vendredi 28 janvier 1910, à 9 heures du matin, en Sorbonne, devant un jury composé de MM. Ant. Thomas, président, J. Vendryes, rapporteur, et Mario Roques, Miss Mary Williams a soutenu pour le doctorat de l'Université de Paris, une thèse en français intitulée : *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur*. Déjà Master of Arts de l'Université de Galles et titulaire d'un fellowship de cette Université depuis 1907, miss Williams, qui s'est défendue avec beaucoup d'aisance et dans un français irréprochable, a été déclarée digne du grade de docteur de l'Université de Paris, avec la mention honorable.

La Revue Celtique publiera ultérieurement un compte rendu de cette thèse.

III

Nous apprenons avec regret la mort d'un des plus illustres représentants de la philologie romane, M. Adolf Tobler, professeur à l'Université de Berlin et associé étranger de l'Institut de France.

Adolf Tobler, qui était né dans le canton de Zurich, en 1835, est mort à Berlin le 18 mars 1910.

IV

Nous apprenons en même temps la retraite de deux autres romanistes, que leur grand âge a contraints d'abandonner leur enseignement : celle de M. Gustav Körting, professeur à l'Université de Kiel, où il est remplacé par M. Voretsch et celle de M. Wendelin Förster, professeur à l'Université de Bonn, où il a cédé sa chaire à M. Schneegans.

M. Körting est l'auteur du *Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*, énorme travail d'érudition, qui a rendu tant de services aux latinistes et aux romanistes [1]. Quant à M. Förster, il est bien connu par ses travaux sur Chrestien de Troyes et par la part qu'il a prise aux controverses relatives à l'origine des romans dits de la Table Ronde.

1. Cf. *Revue Celtique*, t. XII, p. 391. Une seconde édition de l'ouvrage a paru en 1901.

V

M. Thomas Fitzhugh, professeur de latin à l'Université de Virginie, et déjà auteur de *Prolegomena to the history of Italico-Romanic Rhythm* (Charlottesville, 1908) vient de publier un travail de 70 pages 8° intitulé *Italo-Keltic Accent and Rhythm* (Charlottesville, 1909 ; 1 dollar ; *Bulletin of the School of Latin of the University of Virginia*, n° 4). Ce travail a pour objet d'établir l'existence d'un rythme commun au latin, à l'osco-ombrien et au celtique ; il prend comme point de départ le rapprochement des trois types suivants, qui se ramèneraient à un « tripudium » identique :

latin-falisque *Enos Lases iuuate*
osco-ombrien *Esmei stahmei stahmeitei*
v. irlandais *genair Patraicc in-Nemthur.*

Et la comparaison se poursuit dans tout l'article entre la versification populaire de Rome (saturnien, vers rythmique du latin ecclésiastique) et la versification irlandaise représentée par le vers de l'hymne de Fiacc, qualifié de « saturnien celtique ». Cette comparaison n'est pas nouvelle ; elle a été notamment développée dans la *Revue Celtique* (tome VI, p. 336 et suiv.) par M. Thurneysen, dont M. Fitzhugh ne cite même pas le nom. Mais notre savant collaborateur en avait conclu à l'influence de la versification latine populaire sur la versification irlandaise ; ce qui se justifie par de sérieux arguments. En concluant au contraire à l'identité originelle des deux versifications, M. Fitzhugh défend une hypothèse, qui paraît en faveur actuellement en Amérique (cf. plus loin ce qui est dit de M. J. Fraser, p. 266), mais sur laquelle il convient de faire toute réserve.

VI

La pratique du jeûne en Irlande comme moyen de contrainte a déjà été signalée à plusieurs reprises, notamment par Wh. Stokes, qui y compara le *sitting-dharma* des Hindous (*The Academy* du 12 septembre 1885, p. 165), et par M. Gaidoz dans plusieurs notes de la revue *Mélusine* (en particulier, tome IV, p. 8). Mais les textes qui attestent l'existence de cette pratique restaient épars et il était d'autant plus utile de les réunir que grâce au zèle des éditeurs, le nombre s'en est accru dans ces dernières années. C'est la tâche que s'est proposée M. F. N. Robinson dans ses *Notes on the Irish practice of fasting as a means of distraint* (from the Putnam Anniversary Volume, Cedar Rapids, Jowa, the Torch Press, 1909, pp. 567-583, gr. 8°). Le savant professeur de Harvard University examine d'abord l'emploi du jeûne dans les textes de lois pour établir l'antiquité de cet usage en Irlande ; il montre ensuite que l'influence chrétienne n'a fait que s'ajouter à une tradition déjà existante, si bien que, le jeûne pratique religieuse et le jeûne moyen légal de contrainte étant tous deux en usage, les deux notions ont dû souvent se confondre et sont, en tout cas, aujourd'hui, parfois malaisées à distinguer. La contrainte s'exerce le plus souvent d'homme à homme. Amorgein jeûne

« sur » Fintan mac Lamech pour obtenir de lui le récit des Dindsenchas (*Revue Celtique*, XV, 27) et Senchan Torpeist, le fameux compilateur du *Táin bó Cúailnge* emploie le même procédé à l'égard des saints de la race de Fergus (*Táin*, éd. Windisch, p. LIII). L'usage de jeûner contre quelqu'un est attesté dans les contestations belliqueuses et dans les discussions de famille (cf. *Rev. Celt.*, XV, 478; XVI, 148; *Annales d'Ulster*, année 1536; *Acallam na Senorach*, éd. Stokes, p. 11). On le retrouve dans les vies des saints avec un caractère mi-païen, mi-chrétien : les gens de Leinster jeûnent « sur » St Colomba pour obtenir de lui une faveur (*Rev. Celt.*, XIII, 89) et un muet agit de même à l'égard de sainte Ninine pour obtenir d'elle le don de la parole (v. *Félire* d'Oengus, éd. Stokes, p. 167); on rencontre des épisodes analogues dant la vie de saint Finnen (*Voyage of Bran*, II, p. 285), de saint Patrice (*Tripart. Life*, éd. Stokes, p. 218 et p. 419, cf. le commentaire à l'hymne de Fiacc, *Thes. Pal.*, II, 311); de saint Caimmine (*Z. C. P.*, III,208) et de quelques autres. Parfois, le jeûne s'adresse à Dieu même; ainsi dans la seconde vision d'Adamnan (*Rev. Celt.*, XII, 420), il est question d'un jeûne « sur » Dieu pour obtenir protection d'une épidémie. Il peut même s'adresser au diable : Conall Derg et sa femme jeûnent pour obtenir du démon une postérité (*Rev. Celt.*, XIV, 26). Enfin, il arrive que diverses personnes, sollicitant la même grâce, rivalisent de jeûne; ou que, pour prévenir l'effet du jeûne d'une partie adverse, on ait recours au contre-jeûne. M. Robinson donne des exemples de ces curieuses pratiques et conclut en modifiant quelque peu l'opinion de d'Arbois de Jubainville qui ne voyait dans le jeûne qu'« une forme polie du commandement » ou « un produit spontané du christianisme et de la féodalité ». Sans vouloir établir un rapport entre l'usage hindou et l'usage irlandais, il soutient avec raison que tous deux remontent à une conception identique, qui est fort ancienne dans l'histoire de l'humanité et n'est d'ailleurs pas limitée aux peuples de race indo-européenne.

VII

L'excellent *Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache* de M. Friedrich Kluge vient de paraître en septième édition (Strasbourg, Trübner, 1910). Il est superflu d'en faire l'éloge; le moins qu'on puisse en dire est que nous n'en possédons l'équivalent pour aucune langue. Grâce au soin qu'a pris l'auteur d'indiquer la date la plus ancienne où chaque mot est attesté, c'est un dictionnaire historique en même temps qu'étymologique de la langue allemande.

Le celtique n'y occupe naturellement qu'une place restreinte, mais toujours justifiée. On notera que l'auteur a supprimé un rapprochement inexact (irl. *ét*) sous le mot *Ende* de l'édition précédente pour le remplacer par un autre plus satisfaisant (irl. *élan*). Peut-être aurait-il pu citer gall. *pás*, bret. *páz* « toux » sous le verbe *husten* (p. 217), et sous le mot *kebse* (p. 235) rappeler l'étymologie fournie par M. Lidén de l'irlandais *bé* « femme » (cf. *K. Z.*, XXXVI, 274 et *B. B.*, XXI, 96 et 114). Puisqu'il a admis dans son

dictionnaire les mots *Boycott* ou *Lynch*, ne pouvait-il enregistrer le mot *Lloyd*, nom propre d'origine galloise devenu synonyme de compagnie de navigation ?

Il est permis aussi de regretter l'absence de quelques mots, *Streik*, par exemple, emprunté récemment à l'anglais, mais que l'on rencontre chaque jour dans les journaux ; et de quelques termes encore, plus ou moins dialectaux, mais généralisés, semble-t-il, dans de nombreux parlers de l'Allemagne, tels *Relle* ou *Rellmaus* « loir », *Mull* « mie de pain », *Ludel* « biberon », *wällen* « faire bouillir », *brunzen* « uriner », etc.

Ne conviendrait-il pas enfin de consacrer un article spécial à des composés comme *untersagen*, qui sont absolument indépendants à la fois du préverbe (*unter*) et du verbe (*sagen*) ?

VIII

La petite ville de Cavaillon (Vaucluse), déjà bien connue par ses antiquités, attire à nouveau sur elle l'attention des archéologues et des celtisants. Au mois de juin 1909, a été découvert dans un champ situé à 4 kil. N. de la ville un véritable « nid d'inscriptions celtiques » suivant l'expression de M. F. Mazauric, conservateur du musée archéologique de Nîmes, qui consacre à la découverte un article de la *Revue du Midi* (Nîmes, 1910, *Note sur une importante découverte d'inscriptions celtiques à Cavaillon*). Ces inscriptions sont au nombre de cinq et sont gravées sur des stèles prismatiques, probablement funéraires. En voici la teneur :

I

ΕΛΟΥΙCCA
ΜΑΓΟΥΡΕΙ
(Τ)ΙΑΟΥΑ

II

ΒΑΛΑΥΔΟ
ΥΙΜΑΚΚΑΡΙΟ
ΥΙ

III

ΚΑΒΙΡΟCΟΥΙ
ΝΔΙΑΚΟC .

IV

...ΤΕΟ..Τ
..ΜΑΓΟΥ
..ΤΙΟΝΝΑ
COYI

V

MICCO
YKOC
CIΛOY
KNOC

Ce que M. Mazauric lit :

1. *Elouissa Magourei(t)iaoua.*
2. *Balaudoui Makkarioui.*
3. *Kabiros Ouindiakos.*
4. *...teo(mâ)t.. Magou.. tionnasoui.*
5. *Missoukos Silouknos.*

Tous ces noms sont-ils celtiques ? M. Mazauric le dit, mais la plupart présentent des formes bien étranges, et à part *Cabiros*, *Vindiacos*, les radicaux *Magurio* et *Maccario* et le suffixe *-cnos*, ce sont autant d'ἅπαξ λεγόμενα que nous fournissent les cinq inscriptions de Cavaillon. Elles n'en sont que plus intéressantes.

IX

C'est aussi d'inscriptions que traite M. O. A. Danielsson dans un important travail intitulé *Zu den venetischen und lepontischen Inschriften* et faisant partie des *Skrifter utgifna af K. Humanistiska Vetenskaps-Samfundet i Uppsala* (XIII, 1; 1909). Il le fait avec toute la compétence d'un homme qui a consacré une partie de sa carrière à l'étude des textes épigraphiques de l'Italie ancienne et aussi avec toute la prudence qu'une pareille étude développe fatalement. La première partie de son travail est consacrée à une inscription vénète, dont nous ne possédons plus que la copie et qu'il lit : *Enoni Ontei Appioi Sselboi Sselboi Andeticobos Ecupetaris.* Le dernier mot est connu par d'autres inscriptions ; c'est un nom commun qui doit désigner un objet de l'attirail funéraire. Tous les autres sont des noms propres au datif ; le plus intéressant est l'avant-dernier *Andeticobos*, qui nous présente la finale du datif pluriel.

Du venète, M. Danielsson passe au lépontique, auquel il consacre la seconde partie de son travail. Il combat l'opinion suivant laquelle les formes en *-ai*, *-ei*, *-ui* (de *-oi*) des inscriptions lépontiques seraient des génitifs et y voit au contraire des datifs de thèmes en *-ā-*, de thèmes consonantiques (? en *-i-*? ou en *-e-* ?) et de thèmes en *-o-*. Ainsi tombe le principal argument qui empêchait de rattacher le lépontique au celtique ; et en faveur de ce rapprochement, M. Danielsson signale en revanche l'existence en lépontique de génitifs en *-i*. Son travail n'est pas seulement riche de conclusions importantes et neuves ; c'est un modèle de discussion subtile et de méthode prudente.

Nous n'y ferons qu'une objection, peu grave d'ailleurs : il explique l'*m* finale des inscriptions lépontiques en regard de l'*n* du gaulois comme un

archaïsme, conservé de l'« urkeltisch » et par conséquent de l'indo-européen. Mais M. Meillet nous semble avoir prouvé au contraire que l'*m* finale du latin et de l'indo-iranien résultait de l'altération de l'ancienne *n* indo-européenne (*M. S. L.*, IX, 365). Le lépontique présenterait donc ici au contraire la même altération que le latin ; ce qui atténuerait légèrement le caractère celtique que M. Danielsson lui attribue.

X

Vient de paraître la 19e livraison de l'*Altceltischer Sprachschatz* de M. Alfred Holder (Leipzig, Teubner, 1910, 8 M.). Elle continue la série des Addenda et Corrigenda et se réfère aux colonnes 45-307 du premier volume. Le nombre des additions dépasse considérablement celui des corrections. On notera en particulier pas mal de nouveaux gentilices en *-ācus* : *Africaniacus*, *Albariacus*, *Albenacus*, *Alonacus*, *Ampeliacus*, *Apelliacus*, *Apiliacus*, *Asciacus*, *Assiacus*, *Atiacus*, *Audiacus*, etc. attestés par un plus ou moins grand nombre de dérivés, et une abondante liste de dérivés des gentilices *Auriniacus* et *Auxiliacus*. A noter encore : * *Altodurum*, auj. *Autoire*, qui fait pendant à *Altodunum* ; et le nom de peuple germain *Amsivarii*.

L'hypothèse d'un * *Antoialos* (col. 636) pour expliquer quelques *Anteuil* (*Antheuil*) est peu heureuse ; car ces formes sont sans doute des déformations phonétiques du primitif * *Altoialos*, dont le dérivé *Anteuil* est souvent attesté. On se demande en outre pourquoi les mêmes *Anteuil* figurent col. 578 sous * *Altoialus* et col. 745 sous *Auctoialus*, sans renvoi de l'un à l'autre. Quant à *Antoncastrum* (col. 636), c'est une simple faute pour *Nantonis Castrum*, auj. *Château-Landon*.

Enfin, est-ce intentionnellement que le nom du hameau d'*Anisy*, commune de *Limanton* (Nièvre), figure à la fois col. 566 sous *Alisiacus* et col. 626 sous *Anisiacus* ?

XI

Les *Anecdota from Irish Manuscripts*, dont la *Revue Celtique* a annoncé les deux premiers fascicules (tome XXX, p. 99) viennent de s'augmenter d'un troisième, dont le contenu n'est ni moins riche ni moins varié que celui des précédents. Voici l'énumération des textes publiés :

Betha Farannáin, transcrit par M. Charles Plummer, « Vie de Saint Farannán », un disciple de saint Columba et un descendant de Niall aux neuf otages, dont il y a une vie latine chez Colgan, *Acta Sanctorum*, p. 336 et suiv.

Stories from the Edinburgh Ms. XXVI (Kilbride Collection, n° 22), transcrites par M. Kuno Meyer, et comprenant : 1. The devil Caincuile in Armagh ; 2. A ship seen in the air ; 3. The burial of a priest's wife ; 4. Comgall and the foreign monk ; 5. Gigantic women cast ashore.

Briathra Flainn Fína maic Ossu, transcrit par M. Kuno Meyer, « Paroles de Flann Fína fils d'Ossu », ce qui est le nom irlandais du roi de Nor-

thumberland Aldfrid fils d'Oswy ; cf. K. Meyer, *Tecosca Cormaic*, p. VI et *Ériu*, IV, p. 173 (v. plus loin, p. 263-264).

Cáin domnaig, transcrit par M. J.-G. O'Keeffe, « la Loi du dimanche » ; c'est un traité liturgique relatif à l'observation du dimanche, sur lequel on pourra consulter *Ériu*, II, p. 189.

Immathchor Ailello ocus Airt, transcrit par M. Kuno Meyer ; mot à mot « Renvoi mutuel d'Ailill et d'Art ». Il s'agit d'un débat entre deux beaux-frères, porté devant un juge, *ollam bretheman*, et relatif au divorce du premier. Art l'Unique, fils et successeur de Conn aux Cent batailles, périt en 194 à la bataille de Magh Muicroimhé avec ses sept neveux. Ailill ou Oilill Oluim, roi de Munster de 186 à 234, avait épousé Sadhbh, une des trois filles de Conn aux Cent batailles, qui était veuve de Mac Niad, un prince de Munster, dont elle avait déjà un fils, Loegaid, surnommé Mac Con ; elle eut d'Ailill plusieurs fils, dont l'aîné s'appelait Eoghan Mor, et qui périrent à la bataille de Magh Muicroimhé.

Betha Pátraic, transcrit par M. R. I. Best.

Traigśruth Firchertne, transcrit par M. Kuno Meyer ; c'est un exposé de la valeur symbolique des lettres d'après Morann Mac Máin, Mac in Oicc et Cuculainn ; cf. *Revue Celtique*, XIII, 220, note.

Romulus and Remus, transcrit par John Strachan.

Aided na tri nAed, transcrit par M. Kuno Meyer, « mort violente des trois Aed », Aed Sláine, Aed Buide et Aed Ron, tués le même jour par Aed Gustan.

Siaburcharpat Conculaind, transcrit par M. Kuno Meyer, « le Char enchanté de Cuculaind » ; cf. d'Arbois de Jubainville, *Catalogue*, p. 208.

Conall Corc and the Corco Luigde, transcrit par M. Kuno Meyer.

A middle-Irish fragment of Bede's Ecclesiastical History, transcrit par M. O. J. Bergin.

XII

Comme pendant à la *National Library of Wales*, dont la première pierre doit être prochainement posée à Aberystwyth (v. *Rev. Celt.*, XXX, 322), on annonce le projet d'un *Welsh National Museum*, qui sera bâti à Cardiff, dans le beau quartier de Cathay's Park, où s'élèvent déjà les vastes bâtiments de Law Courts. Ce Museum comprendra diverses sections consacrées à l'histoire naturelle du pays (géologie, zoologie, botanique) aussi bien qu'à l'histoire politique et sociale, au commerce et à l'industrie, aux antiquités, aux beaux-arts. Il y aura une salle de conférences qui pourra contenir 500 personnes, de petites salles de lecture et des galeries réservées à des expositions.

Le bâtiment sera terminé dans 3 ou 4 ans. La construction en a été attribuée par adjudication à MM. Dunbar, Smith et Brewer, de Londres ; le devis se monte à 250.000 livres.

XIII

Nous recevons le programme ou « Syllabus » des cours de vacances organisés en 1910 par la *Welsh Language Society* (*Cymdeithas yr Iaith Gymraeg*). Ces cours auront lieu cette année à Llandrindod du 1er au 13 août et comprendront comme d'habitude les trois degrés, élémentaire, intermédiaire et supérieur. Les cours seront donnés par MM. E. Anwyl, M. A., professeur de gallois à l'University College d'Aberystwyth, J. Morris Jones, M. A., professeur de gallois à l'University College de Bangor, S.-J. Evans, M. A., headmaster à la County School de Llangefni (Anglesey), W.-J. Gruffydd, M. A., lecteur de gallois à l'University College de Cardiff, et Ifor Williams, M. A., lecteur de gallois à l'University College de Bangor. Le programme des cours comporte des exercices de traduction de textes gallois et des leçons sur la langue et la littérature galloise aux diverses époques. M. J.-E. Lloyd, M. A., professeur d'histoire à l'University College de Bangor, fera en outre des leçons sur l'histoire du pays de Galles à l'époque des deux Llywelyn (1194-1282).

Le prix d'immatriculation est de 15 shillings pour les deux semaines, de 8 sh. pour une seule semaine.

Cette école d'été (*Ysgol Haf*), qui compte déjà huit années d'existence, a pour secrétaire M. D. James (Defynnog), de Treherbert, auquel il faut s'adresser pour tout renseignement.

XIV

La *School of Irish Learning* (122a, St-Stephens Green, Dublin), dirigée par M. Kuno Meyer, nous envoie le programme ci-dessous de ses cours d'été pour 1910 :

Irish Palæography, professor Kuno Meyer.

will hold a fortnight's Course, beginning monday, June 13th, for the reading and interpretation of Middle-Irish texts from the Manuscript. The Manuscript studied will be Rawlinson B. 502, in the Facsimile edition published by the Clarendon Press. The class will meet three times a week, for one hour and a half. *Application to attend must be made before Monday, June 6th.* Fee, 10*s*.

The following Courses will be held during the month of July, beginning Friday, the 1st : —

Irish, professor Carl Marstrander.

1. Old-Irish.
   (*a*) Outlines of Old-Irish Grammar; Strachan's *Old-Irish Paradigms* and *Selections from the Old-Irish Glosses*. (Hodges, Figgis, & Co.) Hours : 8 to 9 p.m. every evening.

2. Middle-Irish :
Siaburcharpat Conculaind.
(Anecdota from Irish MSS. Vol. III. Hodges, Figgis, & Co.)
Hours : 8 to 9 p.m. Tuesday and Thursday.

3. Old-Irish Texts.
Tales from the Táin, ed. Strachan. (Hodges Figgis, & Co.)
Hours : 8 to 9 p.m. every Monday, Wednesday, and Friday.

The fees are as follows : (1) 10*s.* the Course ; (2) 5*s.* the Course ; (3) 7*s.* 6*d.* the Course.

Welsh, Mr. J. Glyn Davies.

1. Elementary Welsh (spoken and literary).
(*a*) Anwyl's *Welsh Grammar.* (Swan Sonnenschein & Co.)
(*b*) Daniel Owen's *Straeon y Pentan.* Selections, ed. Gwyn Jones. (Hughes & Son, Wrexham.)
Hours : 5 to 6 p.m. every Monday, Wednesday, and Friday.

2. Early Modern Welsh Poetry, 14-15th Cent., and Welsh Metrics.
Text Book, J. Glyn Davies, Primer of Welsh Metrics.
Hours : 4 to 5 p.m. every Monday, Tuesday, and Friday.

3. Medieval Texts.
(*a*) Strachan's *Introduction to Early Welsh.* (Manchester : University Press.)
Hours : 5 to 6 p.m. every Tuesday, and 4 to 5 p.m. Wednesdays.

Fees for Welsh Course : (1) 10*s.* the Course ; (2 and 3) each 7*s.* 6*d.* the Course.

The above hours are subject to revision.

Intending students should apply beforehand to R. I. Best, Hon. Secretary.

Fees payable in advance to J. G. O'Keeffe, Hon. Treasurer.

XV

La *Guild of Graduates* de l'Université de Galles a tenu cette année à Aberystwyth, le dernier samedi d'avril, son 16e meeting annuel. Parmi ses travaux, répartis en diverses commissions, nous signalerons le rapport présenté par M. J.-H. Davies, au nom de la commission littéraire, où s'exprime l'intention de consacrer chaque année un crédit à l'édition de textes en prose et en vers et à la publication de travaux d'érudition, de thèses de doctorat notamment. Au nom de la commission de dialectologie, M. Ed. Anwyl a présenté un rapport annonçant la mise en train d'enquêtes linguistiques sur les parlers de la région d'Arfon, de la vallée de la Clwyd et de la vallée de la Teifi. Il est à souhaiter que les enquêtes de ce genre se multiplient, qu'elles soient dirigées avec compétence et méthode, et que les résultats en soient publiés dans des périodiques accessibles à tous les linguistes.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

Sommaire. — I. Annales de Bretagne. — II. The Celtic Review. — III. Ériu. — IV. Hermathena. — V. Indogermanische Forschungen. — VI. American Journal of Philology. — VII et XIII. Revue des Études Anciennes. — VIII. Zeitschrift fürvergleichende Sprachforschung. — IX. Mémoires de la Société de linguistique. — X. The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland. — XI. Proceedings of the Royal Irish Academy. — XII. Pro Alesia.

I

Le nº de janvier 1910 des ANNALES DE BRETAGNE (t. XXV, nº 2) contient d'abord le début d'une importante étude de Dom Malgorn sur le breton de l'île d'Ouessant (pages 199-253). C'est une sorte de lexique, où les mots sont rangés dans l'ordre du dictionnaire de Le Gonidec, avec traduction française, formes de l'île d'Ouessant et transcription phonétique. L'auteur ajoute d'utiles renseignements complémentaires sur la valeur exacte, l'emploi et l'extension de chaque mot. Comme le dit M. J. Loth, nul doute que ce travail si méritoire ne rende de sérieux services à l'histoire de la langue bretonne.

Aux pages 322-346 du même fascicule se trouve la suite du mystère breton sur la *Vie de saint Patrice*, édité par M. Joseph Dunn.

Signalons enfin, p. 346-366, l'édition d'une *Gildae Vita*, qui fait partie des Mélanges d'histoire bretonne de M. Ferdinand Lot.

II

Dans la CELTIC REVIEW, t. VI, nº 23 (january 15, 1910), M. le Prof. Mackinnon poursuit son étude sur le gaélique d'Écosse en examinant l'usage des accents, des apostrophes et des traits d'union (pp. 193-207), et MM. A.-P. Graves et J. Lloyd Williams fournissent une contribution bibliographique à l'étude des chansons populaires galloises (pp. 207-213).

Aux pp. 214-236, M. E. W. B. Nicholson étudie le cycle poétique de la bataille de Raith (en Écosse, près de Kirkcaldy, comté de Fife), où 300 Bretons de la suite du roi d'Écosse Aidan mac Gabrain furent anéantis par les Angles en 596. A cette bataille prit part un barde fameux, Aneurin, que les Angles firent prisonnier et ne relâchèrent qu'au prix d'une forte rançon. De là le nom de la bataille dans des textes irlandais : *cath Ratha*

in druad. Cet Aneurin célébra en vers la défaite et fonda ainsi un cycle poétique, qui se résume pour nous dans le recueil intitulé *Gododin.* Telle est l'idée essentielle de l'article de M. Nicholson ; il y ajoute un bon nombre de remarques et discute en détail des questions connexes, relatives notamment à des noms de lieux ou de personnes. C'est ainsi qu'à la page 220, il identifie *Elidyr Mwynvawr* et *Eliffer Gosgorduavr.* Que les deux noms Elidyr et Eliffer soient identiques, cela ne peut faire de doute. Comme le signale M. Nicholson, on trouve une troisième forme, *Eleuther,* dans des généalogies de la fin du xe siècle (cf. Egerton Phillimore, *Y Cymmrodor,* IX, 175) ; *Eliffer* est la forme du *Black Book of Carmarthen,* p. 5. 9 et on lit *Elidir Coscoruaur* dans les généalogies éditées par M. A. Anscombe, *Archiv f. Celt. Lexicographie,* I, 532.

Le même numéro de la Celtic Review contient enfin des notes d'étymologie topographique signées W. J. Watson (pp. 236-241), un récit en gaélique intitulé *Duatharachd na mara,* par Coinneach Macleoid (pp. 241-257) et un article de M. David Mac Ritchie « Druids and Mound-dwellers » (pp. 257-272). Enfin, pp. 272-277, M. Alfred Anscombe ajoute un complément à son étude sur les chartes du *Liber Landauensis* (cf. ci-dessus, p. 120).

III

Ériu, vol. IV, part II, débute par un très intéressant récit tiré des Livres de *Lecan* (fos 740-749) et de *Lismore* (fos 90-92), et publié avec traduction par M. R. I. Best (pp. 121-172). Il est intitulé *Suidigud Tellaich Temra* « The Settling of the Manor of Tara ». On y raconte comment les nobles d'Irlande, sous le règne de Diarmait fils de Cerball (545-565), mécontents de l'extension du domaine royal de Tara, refusèrent de contribuer à la fête qui s'y tenait périodiquement tant qu'une délimitation précise ne serait pas intervenue. On alla consulter divers sages, qui se récusèrent, et finalement on s'adressa à Fintan mac Bochra, ce personnage légendaire qui avait assisté au déluge et qui vécut plusieurs milliers d'années (cf. d'Arbois de Jubainville, *Cycle mythologique irlandais,* p. 64 et suiv.). Fintan raconta alors comment, à une assemblée des gens d'Irlande, tenue par Conaing Bececlach le jour même où le Christ fut crucifié, apparut soudain un géant mystérieux nommé Trefuilngid, lequel révéla aux assistants, et notamment à Fintan lui-même, le passé de l'histoire d'Irlande, et indiqua comment l'île devait être partagée. Fintan conseilla de suivre les indications de Trefuilngid, qui était un ange de Dieu, sinon Dieu lui-même ; il conduisit alors les nobles d'Irlande sur la colline d'Usnech, centre de l'île, y planta une pierre droite à cinq arêtes et décida que d'Usnech et de Tara partirait la limite des cinq provinces, mais qu'en revanche le territoire d'Usnech et de Tara, qui sont en Irlande comme les reins dans le corps d'un animal, serait formé par chacune des cinq provinces. Après cette décision, Fintan s'en retourna à Dun Tulcha en Ciarraighe Luachra, où il mourut.

Vient ensuite (pp. 173-181) un poème tiré du Book of Húi Maine et attribué au poète Flann Fína mac Gossa aird, qui n'est autre que le roi de

Northumberland Aldfrid fils d'Oswy (685-705). Ce poème traite de la décollation de saint Jean-Baptiste, et l'édition en est de circonstance, à une époque où l'aventure de Salomé est si fort en honneur. Ajoutons que Flann Fína s'est permis quelques libertés avec la légende, dont il a altéré plusieurs traits : ainsi, l'exécuteur est chez lui un druide nommé Mog Ruith et disciple de Simon Magus. L'édition, signée Annie M. Scarre, est accompagnée d'une traduction.

P. 182, M. E. J. Gwynn signale une glose en vieil-irlandais, échappée aux auteurs du Thesaurus ; p. 183-190, M. Kuno Meyer publie une liste de poèmes sur des membres de la famille O'Donnell, contenus dans un manuscrit de Bruxelles de la première moitié du XIIIe s.

Avec M. E. C. Quiggin, nous abordons la grammaire. L'auteur apprécié d'une utile dissertation sur les syllabes prétoniques dans l'irlandais du XIIe s. (voir *Revue Celtique*, XXII, p. 130) et d'une remarquable description d'une dialecte du nord de l'Irlande (cf. *ibid.*, XXVIII, p. 89), donne ici (pp. 191-207) une étude sur l'histoire du prétérit sigmatique en moyen irlandais. C'est surtout un relevé de formes, mais classées avec méthode et fort instructives. On voit comment progressivement le prétérit sigmatique prend la place des autres formations (prétérit radical, redoublé ou non, prétérit en *-t-*). Cette étude complète heureusement celle qu'a publiée M. G. Dottin dans les *Mélanges de Linguistique offerts à M. F. de Saussure*, pp. 191-208, sur la formation du prétérit irlandais moderne.

Le fascicule se termine par une note de M. K. Meyer, *Gauls in Ireland*, p. 208, une autre de M. A. Anscombe, *Professor Zimmer and the deaconship of Palladius*, p. 233-234, et deux publications avec traduction de poèmes irlandais : l'une par M. E. Knott, *Adress to David O'Keeffe*, d'après trois manuscrits, dont le Book of Fermoy (pp. 209-232) ; l'autre par M. O'Kelleher, *a Hymn of Invocation*, attribué à Colum Cille, d'après quatre manuscrits (pp. 235-239).

IV

Dans le nº XXXIV de l'Hermathena (1908), pp. 56-69, M. T. K. Abbott publie une *Collation of Two Irish Versions of the Book of Psalms*. Il s'agit de la traduction en irlandais du vieux Testament, publiée en 1685, et de celle de l'English Book of Common Prayer, qui parut en 1712. La première avait été faite vers 1640 par William Bedell, évêque de Kilmore et ancien Provost of Trinity College, mais fut revue pour l'impression par Narcissus Marsh, lui-même Provost of Trinity College ; la seconde était due au Rev. John Richardson, ancien Scholar de Trinity College et alors Dean of Kilmacduagh. Les variantes sont en général peu importantes et n'intéressent en tout cas que dans une faible mesure l'histoire de la langue irlandaise.

Dans le nº XXXV (1909), p. 353-364, M. Mario Esposito publie un supplément à sa savante étude sur *The Latin writers of Mediaeval Ireland* (cf. *Hermathena*, nº XXXIII, tome XIV, 1907, pp. 519-529). Il y tient compte des critiques à lui adressées par le P. L. Gougaud dans l'*Irish Theological Quarterly* du mois de janvier 1909 (cf. *Revue Celtique*, t. XXX, p. 337).

Ce même numéro XXXV contient un second et intéressant article de M. E.-J. Gwynn sur le Glossaire d'O'Clery (pp. 389-396). Dans un article précédent (*Hermathena*, nº XXXIII, pp. 464-480), il avait montré qu'une des sources du fameux glossaire était le recueil de *Dindshenchas* compilé par Amairgen; il montre aujourd'hui que Michael O'Clery s'est également servi du recueil postérieur et additionnel de *Dindshenchas* de Ceilbe. Nul n'était mieux qualifié pour étudier cette question délicate des sources d'O'Clery que le savant éditeur et traducteur des Metrical Dindshenchas (Royal Irish Academy, *Todd Lecture Series*, part. I, t. VIII, 1903; part II, t. IX, 1906).

V

L'*Anzeiger* qui termine le tome XXV des INDOGERMANISCHE FORSCHUNGEN contient aux pages 29-31 une revue des publications celtiques de l'année 1906.

Le tome XXVI du même périodique constitue le second volume de la *Festschrift* offerte au professeur Karl Brugmann, de Leipzig, à l'occasion de son 25e anniversaire de professorat (cf. ci-dessus, p. 121). Les articles ont été rangés dans les deux volumes d'après un ordre méthodique. Le premier contenait ceux qui traitaient de linguistique générale, d'indo-européen commun, d'indo-iranien et de grec; on trouve dans le second ceux qui traitent d'albanais, d'italique, de celtique, de germanique, de balto-slave, etc. Les articles consacrés au celtique sont au nombre de trois : *Die irische Personalendung -enn, -ann* par R. Thurneysen (p. 131); *A propos de la flexion du présent irlandais* tiagu « *je vais* » par J. Vendryes (p. 134); *Irish Etymologies* par W. Stokes (p. 139).

M. Thurneysen, étudiant l'origine de la finale *-enn*, *-ann* de 3e pers. sg. conjointe en moyen-irlandais, signale que depuis le Xe siècle les formes conjointes de 3e sg. indic. prés. des verbes du type *benaid -ben* redoublent généralement leur *-n* finale quand elles sont posttoniques : soit *-bann*; et il croit trouver le point de départ de cet usage, qui oppose ainsi l'*n* aspirée de *-ben* à l'*n* non aspirée de *-bann*, dans le fait que le verbe *asrenaim* en position prototonique devient *-érnaim*, où le contact de la liquide *r* déaspire naturellement la nasale subséquente.

Le second article examine le cas de supplétisme que présente la flexion du présent irlandais *tiagu* « je vais » et cherche à le faire rentrer dans un type général, qui semble commun à l'italique, au celtique et au germanique.

L'article de Whitley Stokes, daté de London, June 1908, est l'un des derniers qu'ait signés l'illustre savant, mort le 13 avril 1909. Il contient l'explication de 24 mots irlandais, où l'on retrouve la vaste érudition, l'ingéniosité subtile, parfois aussi la recherche un peu aventureuse qui caractérisait sa production sur le domaine étymologique.

Le celtique occupe une place honorable dans quelques autres articles, et notamment dans celui de M. Per Persson, *Zur lateinischen Grammatik und Wortkunde* (p. 60). En revanche, on peut en regretter l'absence dans l'article

de M. Solmsen, *Zur lateinischen Etymologie* (p. 102), qui a oublié, p. 106, de rattacher *ambulāre* aux formes celtiques citées par J. Strachan (*Classical Review*, V, p. 377, 1891), et à qui il a échappé en outre que le rapprochement de *exul*, *exilium*, *exulāre* et de *ambulāre* avait été jadis proposé à la Société de linguistique (v. *Bulletin*, nº 47, année 1899, t. XI, p. xxiij).

VI

Le nº 120 de l'American Journal of Philology (vol. XXX, nº 4, 1909) contient pp. 430-446 un article de M. J. Fraser intitulé *The Saturnian Metre*. L'auteur cherche à y démontrer l'identité du saturnien et du vers vieil-irlandais. Il soutient d'abord que si la versification rimante du moyen âge irlandais, comme celle du moyen âge allemand, dérive de la versification du bas-latin, on ne peut en dire autant de la versification allitérante, plus ancienne, qui serait indigène et représentée en Irlande par l'hymne de Fiacc sur saint Patrice (*Thesaurus Palaeo-hibernicus*, t. II, p. 307). Il se croit dès lors autorisé à comparer directement, comme deux manifestations indépendantes d'un principe commun, le saturnien et le vers de l'hymne de Fiacc. Combattant la théorie quantitative de Leo (et de L. Havet), il voit dans le saturnien « the development of a line originally consisting of two half-lines identical in structure, each of them bearing three accents, these accents being identical with the accents borne by the words in everyday speech » (p. 436). C'est-à-dire qu'il reprend en somme la théorie de MM. Thurneysen et Lindsay, mais avec quelques corrections. Suit une liste des vers saturniens conservés, y compris le chant des frères Arvales, que l'auteur rattache au même système de versification. Il passe alors au vers irlandais, et soutient que de l'unité italo-celtique, prolongée par d'étroits rapprochements entre les Celtes et les Italiotes (p. 444-445), résulta une civilisation commune, comportant l'existence d'une versification identique.

Ce travail devra en tout cas être pris en considération par tous ceux qui s'occupent de la rythmique occidentale (cf. ce qui est dit plus haut de M. Fitzhugh, p. 254). Il est regrettable que l'auteur n'ait pu avoir connaissance du dernier travail publié sur la question du saturnien, celui de M. Hermann Bergfeld, *de uersu Saturnio*, Gotha, 1909, dissertation de Marburg.

VII

Le premier fascicule du tome XII de la Revue des Études Anciennes contient, p. 10-15, un article de M. A. Cuny intitulé : *grec* θέσσεσθαι « *demander, supplier* » *et ses correspondants dans les langues occidentales* (*celtique, germanique*). Le savant linguiste de Bordeaux y cherche à prouver que le verbe germanique pour « prier », got. *bidjan*, v. isl. *bidja*, v. angl. *biddan*, v. h. a. *bitten*, est un emprunt au celtique. L'hypothèse est originale ; elle se heurte malheureusement à trois grosses difficultés, dont chacune suffirait presque à la ruiner : 1º Il faut supposer l'existence d'un verbe gallo-britto-

nique * *bediō*, que rien absolument ne justifie, qui n'est même pas l'équivalent de l'irlandais *guidiu* « je prie », lequel sort de * *godiō* (*Urk. Spr.*, 110) et qui enfin, dans l'état actuel de nos connaissances en phonétique celtique, serait incorrect à cause de son *b* initial ; si le gallois *gweddi* « prière » est à rattacher à irl. *guidiu* et à expliquer par * *vo-*[*g*]*edi-* (cf. maintenant le travail posthume d'Osthoff dans les *Indogerm. Fschg.*, t. XXVII, p. 172-173), l'existence de * *bediō* est plus problématique encore. 2° Autant l'on conçoit aisément l'emprunt des « mots de civilisation » (noms d'objets usuels, termes techniques, etc.), autant l'emprunt d'un verbe s'explique mal. Parmi tous les mots latins passés en irlandais, on ne compte tout au plus que deux ou trois verbes, et encore venus par les livres ou les rituels religieux, *adraim* « j'adore », *cosecraim* « je consacre » ; le nombre des verbes dans les mots brittoniques d'origine latine, comme dans les mots latins d'origine grecque, est insignifiant. 3° Les mots passés du celtique au germanique peuvent être répartis en deux catégories : ceux qui ont été empruntés à la date du germanique commun, tel l'allemand *Reich* ou *Amt*, qui ont subi dans tous les dialectes les lois de la phonétique germanique ; et ceux qui ont passé à date plus basse dans un dialecte isolé, tel le got. *kelikn* qui est l'équivalent du gaulois *celicnon*. Pour expliquer la conservation du *b*, il faudrait considérer le germanique commun * *bidjō* comme un emprunt récent : comment expliquer alors son extension à tous les dialectes ? mais comment expliquer surtout que les Germains empruntant aux Celtes un verbe d'emploi aussi courant, aient été lui donner une forme anormale (got. *bidja*, *baþ*, *bēdum*), qui ne reproduit aucun des types si caractéristiques de la conjugaison forte.

En ne se laissant pas arrêter par ces difficultés, M. Cuny a fait preuve d'un beau courage, un peu téméraire, que n'admireront peut-être pas tous ses lecteurs.

Signalons encore dans le même fascicule : la suite des *Notes gallo-romaines* (XIV, *à la Gayolle*) et la *Chronique Gallo-romaine* de M. C. Jullian (pp. 83-90), toujours si riche de faits et d'idées.

Voir en outre ci-dessous, XIII.

VIII

Dans la ZEITSCHRIFT FÜR VERGLEICHENDE SPRACHFORSCHUNG, t. XLIII, 3e cahier, p. 298 et s., M. Pokorny publie une intéressante note intitulée *Zur irischen Kopula*. Un *e* initial devenant *a* en position proclitique, la 3e pers. du singulier * *esti* devrait être représeutée en irlandais par *as* et non pas par *is* ; or *as* n'apparaît qu'en phrase relative, tandis qu'en phrase non-relative on a toujours *is*. Le vocalisme serait dû dans ce cas à la valeur palatale de la consonne finale, et cette valeur elle-même tiendrait à la fréquence des emplois de la copule devant pronom personnel de la 3e personne : *is-hé*, *is-si*, *is-hed*. On expliquerait de même *it* à la 3e personne du pluriel.

Il faut mentionner dans le même cahier une remarque qui intéresse le vocabulaire occidental. Au cours d'un article intitulé *Indo-iranica*, M. J. Wackernagel signale, p. 295-298, une correspondance de l'ombrien et de l'indo

iranien dans les termes de rituel *dupursus peturpursus* (Tables Eugub., VI. b, 10, 11) comparé au védique *dvipādaç cátuṣpādaḥ* « bipèdes (et) quadrupèdes », et *veiropequo* (ibid.) comparé au zend *pasu-vīra* (Altir. Wtb. col. 1453) « bêtes (et) gens ». On peut rappeler à ce sujet que le nom du quadrupède est en irlandais *cethir*. Il ne manque pas de correspondances entre le vocabulaire indo-iranien et le vocabulaire italo-celtique (cf. P. Kretschmer, *Einleitung in die Geschichte der griechischen Sprache*, Göttingen, 1896, p. 126 et suiv.); mais nulle part on n'en a relevé d'aussi frappantes qu'entre le rituel ombrien et la langue religieuse indo-iranienne. Il faut joindre naturellement aux rapprochements de M. Wackernagel ceux qui ont été faits par M. Meillet du nom de prêtre ombrien *arsfertur* et du zend *frabərətar-*, ainsi que du nom de la « loi » lat. *lēx* et du mot des Gâthâs *rāzarə*, *rāzan-* « usage rituel, loi religieuse » (*Mém. Soc. Lingu.*, XIV, 392). Rappelons enfin que les mots latins *medicus*, *medeor* n'ont de rapprochement sûr qu'avec les mots zends *vī-mad* « médecin « *vī-mādayeiti* « il guérit », et aussi que le nom du mois d'avril, *aprīlis*, semble tiré d'un adjectif correspondant au sanskrit *apara* zd *aparō* « second » (Cuny, *Mém. Soc. Lingu.*, XIV, 286).

IX

Le 1er fascicule du tome XVI des Mémoires de la Société de Linguistique contient aux pages 53-58 un article sur l'*Assimilation consonantique à distance*, dû au signataire de ces lignes et où quelques faits celtiques sont utilisés.

J. Vendryes.

X

The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland, 31 décembre 1909, p. 343, continue un article du capitaine H. Boyle Somer, ville, R. N., sur des alignements mégalithiques du comté de Donegal. L'auteur est de ceux qui considèrent ces alignements comme des temples astronomiques, dont les éléments servaient de viseurs pour des observations d'un caractère religieux. Il les classe suivant la nature des observations auxquelles ils étaient appropriés, solaires (solstice, équinoxe, début de l'année en mai), lunaires et stellaires. Mais il en est, selon lui, qui ont servi à plusieurs fins. Ses conclusions sont fondées sur des observations astronomiques précises. Toutefois, il n'est pas à croire que ces observatoires mégalithiques aient été jamais appelés à en fournir de fort minutieuses. La preuve de leur orientation primitive est donc délicate. On ne saurait néanmoins trop insister sur l'intérêt de ces recherches. — M. Henry S. Crawford publie (p. 393) des types intéressants de moulins à main. — Goddard H. Orpen, *Motes and Norman Castles in Ossory*, p. 313. — Th. J. Westropp, *The Desmonds Castle at Newcastle O Conyll*, co. Limerick (p. 350). — J. Hewetson, *The Hewetsons of the County Kilkenny* (p. 369).

Le nº du 31 mars 1910 contient un excellent article de M. Henry S.

Crawford sur les « Dolmens » du comté de Tipperary, avec une carte archéologique, des photographies et des plans. Ces dolmens sont en majeure partie de ces constructions qu'on appelle en France des « allées couvertes », à savoir, des chambres funéraires à couloir, dont le couloir se trouve dans le prolongement des murs de la chambre. Ils étaient recouverts de tumulus partiellement conservés. Une particularité à noter (p. 40, 44, 45, etc.) est que les murs latéraux sont le plus souvent doubles. — Le même auteur publie (p. 60) une pièce à bassins (*bullaun stone*). — M. Robert Cochrane étudie une inscription ogamique (*Castletimon Ogan Stone, co. Wicklow*, p. 61), qu'il lit : NETACARI NETACAGNI — M. J. F. M. Ffrench signale la découverte d'une pirogue *on the Banks of the Barrow, in the county Wexford* (p. 63). — Lord Walter Fitz Gerald, *The Duel between two of the O' Connors of Offaly in Dublin Castle on the 12th of September 1583* (p. 1). — Th. J. Westropp, *Promontory Forts and allied structures in northern County Kerry* : I, Iraghticonnor (p. 6). — B. A. S. Macalister, *The Charter and Statutes of Kilkenny College* (p. 32). — Capt. M. R. Wilkinson, *Heraldry in its relation to archaeology* (p. 52).

XI

Les PROCEEDINGS OF THE ROYAL IRISH ACADEMY (vol. XXVIII, section C, nº 4, p. 96 sqq.) publient un fort important mémoire de M. G. Coffey, de Dublin, sur les relations de la Gaule avec l'Irlande avant le premier siècle de notre ère (*Archaeological evidences for the intercourse of Gaul with Ireland before the first century*). M. G. Coffey pense que la civilisation dite de la Tène est venue directement en Irlande du continent sans l'intermédiaire de la Grande Bretagne. Il ne manque pas de rattacher sa thèse à celle que M. Zimmer a soutenue l'an dernier devant l'Académie des Sciences de Berlin (*Sitzungsberichte der kgl. pr. Akademie der Wissenschaften*, 1909, pp. 363 sqq.), sur les relations maritimes de l'Irlande avec la Gaule occidentale. A l'appui de cette thèse, il rappelle les découvertes d'objets de la Tène, faites en Irlande, avec quelques descriptions et dessins à l'appui. Ce sont des fers de lance, des fourreaux d'épée, etc. De ces trouvailles, la plus probante sans doute, est celle d'urnes carénées, près de Dublin, qui sont semblables à celles des cimetières gaulois continentaux. M. Coffey fait remarquer que ces rapprochements donnent beaucoup de valeur à la tradition qui fait débarquer en Irlande, vers 300 avant J.-C., des corps de Gaulois continentaux à la suite de l'exilé Labraid Loingsech. Les objets en question datent bien en effet de la 2e époque de la civilisation de la Tène. Ces Gaulois étaient des Ménapiens [1] et des Brigantes, que Ptolémée nous montre établis au S.-E. de l'Irlande. Il faut bien se garder, ajoute M. Coffey, de concevoir l'avancée des des Celtes comme s'opérant par vagues régulières et concentriques.

1. Sur l'identité de *Menia* et de *Menapia*, cf. l'introduction à la traduction du Táin de M. d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, t. XXVIII, p. 33.

XII

Pro Alesia dans son numéro de novembre-décembre 1909, publie une correspondance fort intéressante et précise du notaire d'Alize, Léhup, sur des fouilles exécutées par lui en 1819, au Mont-Auxois. — M. L. Berthoud, traduit et commente le passage de Dion Cassius (XL, 39) qui relate la défaite de Vercingétorix et la prise d'Alésia. — M. J. Toutain décrit des fragments de sculptures, dont l'un appartient à une Abondance ; l'autre est la partie inférieure d'un petit bas-relief à deux personnages, représentant sans aucun doute un couple divin.

XIII

La Revue des Études anciennes, t. XII (1910), nº 1, p. 20-46, publie une excellente étude critique d'histoire et de numismatique gauloise due à notre collaborateur, M. Adrien Blanchet. Elle est intitulée : *Une nouvelle théorie relative à l'expédition des Cimbres en Gaule, examen et réfutation*. La nouvelle théorie est de M. Robert Forrer. Elle a trait au trésor de monnaies et d'objets d'or découvert en 1893 à Tayac, canton de Lussac, arrondissement de Libourne, Gironde, lequel n'est malheureusement conservé qu'en partie. M. Forrer a supposé que ce trésor avait été enfoui, lors de la retraite des Cimbres, par leurs auxiliaires, les Helvètes, plus exactement les Tigurins. Trésor de guerre, formé des contributions levées chemin faisant, il contenait, prétend M. Forrer, des monnaies des divers peuples traversés par l'envahisseur depuis ses établissements d'Allemagne. M. Forrer paraît s'être laissé emporter par le plaisir de la découverte. M. A. Blanchet démolit son travail pièce à pièce. Le trésor de guerre n'est, selon lui, que la bourse d'un marchand ou d'un fermier riche.

A signaler enfin dans le même fascicule :

H. Ferrand, *Autel de Mercure trouvé à Villète près Saint-Laurent-du-Pont* (Isère) ; p. 78 sqq. — J. Bergonié, *De l'influence du pain sur les populations néolithiques*, p. 81 sq.

Voir en outre ci-dessus, VII.

H. Hubert.

NÉCROLOGIE

ALFRED NUTT

Collaborateur et ami de longue date du directeur de la *Revue Celtique*, Alfred Nutt lui consacrait, le 5 mars dernier, dans l'*Athenaeum* un touchant article nécrologique. Et voici que l'*Athenaeum* du 28 mai 1910 contient, p. 640, la triste nouvelle de la mort d'Alfred Nutt lui-même, survenue quelques jours auparavant dans des circonstances dramatiques.

Alfred Nutt avait loué pour l'été une villa à Melun et chaque jour il faisait avec son fils une promenade aux environs de la ville. Celle du 21 mai devait lui être fatale. Nous en empruntons le récit à la *République de Seine-et-Marne* du jeudi 26 mai :

« Samedi dernier, un de ses amis étant venu le voir, M. Nutt alla louer une voiture pour aller promener. Il était 4 h. 1/2 de l'après-midi. M. Nutt, qui conduisait lui-même, se dirigea du côté de Farcy, pour revenir vers 6 h. 1/2 par le chemin de halage. Sur les bords de la Seine, confiant les rênes à son fils, M. Nutt mit pied à terre avec son visiteur et, tout en causant, les deux hommes suivirent la voiture. Mais arrivé en face du château de Belombre, une des roues d'avant de la voiture s'engagea dans un caniveau profond et la roue d'arrière dérapa du côté de la Seine. M. Nutt voyant que le véhicule allait tomber à l'eau se précipita à la bride du cheval, pour essayer de le tirer de cette position critique. Au même instant, la voiture roulait dans le fleuve, entraînant le cheval et M. Nutt, qui n'avait pas lâché prise. Le malheureux fut projeté quelques mètres plus loin et ne tarda pas à disparaître. Son fils, qui était resté dans la voiture, put se sauver... Ce n'est qu'une demi-heure après que le cadavre put enfin être retrouvé à 10 mètres environ en aval de l'endroit où se produisit la chute. »

Alfred Nutt représentait dignement au XXe siècle une espèce qui tend de plus en plus à disparaître, celle des libraires-auteurs. C'était un érudit et un écrivain distingué, tout à fait capable par conséquent d'apprécier les œuvres qu'il publiait et de donner une direction scientifique à son importante maison. Il avait étudié en Allemagne et en France et parlait couramment le français et l'allemand. C'est surtout au folk-lore qu'il se consacra ; membre zélé de la *Folk-lore Society*, il en fut président en 1897 et commença en 1899 une collection à bon marché de *Popular Studies in Mythology, Romance and Folklore*, à laquelle il prit une part active. Par le folk-lore, il vint au celtique. Ce fut un des fondateurs de l'*Irish Texts Society*, dont il éditait les publications. Son attention fut surtout attirée vers les questions relatives au

Graal et à la légende arthurienne. Ses deux principaux ouvrages sont : *The legend of the Holy Graal* (1888 ; cf. *Revue celtique*, X, 143) et, en collaboration avec M. Kuno Meyer, *The Voyage of Bran* (1895-1897 ; 2 vol. ; cf. *Revue Celtique*, XVII, 82).

Il a donné à la *Revue Celtique* : *Notes sur le voyage de Mael Duin* (X, 347) ; *les Derniers travaux allemands sur la légende du Saint Graal* (XII, 181) ; *la Doctrine de la métempsychose dans la littérature irlandaise* (XIX, 340) ; *Tochmarc Étaine* (XXVII, 325). Et la *Revue Celtique* a eu à s'occuper de lui t. XIII, 411 ; XIV, 92 ; XVIII, 329, 363 ; XIX, 350 ; XXI, 117, 249 ; XXIII, 355. Elle associe ses regrets à tous ceux qu'a faits naître dans le monde savant cette fin tragique et prématurée.

J. Vendryes.

CORRIGENDA

T. XXX, p. 374, l. 26, lire : *c.* Ms. *octell-*.

T. XXXI, p. 102, l. 33, lire **ṛuṭna-* ; l. 41, sur *Eluontiu* considéré comme un datif, cf. Thurneysen, *Z. C. P.*, VI, 558.

P. 104, l. 4. C'est bien *roberrthe* qu'il faut lire, et non pas *noberrthe*, que porte le Thesaurus ; cf. *Z. C. P.*, VI, 538.

P. 122, l. 21. Les paroles attribuées à M. E. Windisch sont en réalité d'Ebel et figurent en tête de la deuxième édition de la *Grammatica Celtica*.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

ENLÈVEMENT [DU TAUREAU DIVIN

ET]

DES VACHES DE COOLEY

(*Suite*)

CHAPITRE XXIV

1. LONG AVERTISSEMENT DE SUALTAM

Suivant la mythologie grecque Alcmène, femme d'Amphitryon, roi de Tirynthe, eut un amant, le dieu suprême Zeus, et de là naquit un fils, le célèbre Héraclès, dont les douze travaux peuvent être comparés aux exploits de Cûchulainn principalement dans le *Tain bo Cualnge*. De son mari Alcmène eut un autre fils, Iphiclès[1]. Comme Alcmène, l'Irlandaise Dechtire, sœur de Conchobar, roi d'Ulster, céda à l'amour d'un dieu, le Lugus des Gaulois, le Lug des Irlandais ; elle en eut un fils, le célèbre héros et demi-dieu Cûchulainn[2]. Mais la légende irlandaise ne parle pas d'enfant qu'elle aurait eu de Sualtam son mari. Celui-ci, achetant sa femme suivant l'usage[3], avait acquis par là juridiquement la puissance paternelle sur les enfants que sa femme mettrait au jour pendant le mariage. Par conséquent Cûchulainn avait deux pères : un père naturel, le dieu Lug, un père légal, Sualtam. Au chapitre XVII du *Tain* on voit apparaître le père naturel ; le dieu Lug vient

1. Hesiode, *scutum Herculis*, vers 48-56.

2. Récit fort altéré dans les textes irlandais, *Compert Conculainn*, Windisch, *Irische Texte*, I, 133-145 ; *Feis tige Becfoltaig* dans *Zeitschrift für celtische Philologie*, t. V, p. 500-504; cf. *Revue celtique*, t. IX, p. 1-13 ; Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 58-62. Les Irlandais chrétiens n'ont pu admettre que le grand héros Cûchulainn eut pour père un dieu payen et firent en sorte que le dieu disparut de la généalogie de ce personnage mythologique qu'ils prétendirent transformer en un être historique.

3. Le prix d'achat de la femme s'appelait Coibche, *Ancient Laws of Ireland*, t. II, p. 346-347.

soigner et guérit Cûchulainn que de nombreuses blessures ont épuisé et presque anéanti ; puis, quand dans son char armé de faux le héros va massacrer une grande partie de l'armée ennemie, le dieu son père l'accompagne dans cette expédition. Au chapitre XXIV, Cûchulainn se trouve de nouveau dans le même état d'épuisement qu'au début du chapitre XVII. Qui lui vient en aide ? Ce n'est plus le dieu son père naturel, c'est le mortel qui est légalement son père, qui pendant l'enfance du héros a pris soin de lui, comme le dit le nom sous lequel ce père légal est connu, *Sualtam*, « bon nourricier ». Il s'agit d'aller demander l'intervention du roi Conchobar. Ce rôle de messager ne pouvait convenir à un dieu.

Sualtam dont il est ici question était fils de Becaltach et petit-fils de Moraltach ; il était père de Cûchulainn dit fils de Sualtam. On lui avait raconté la pénible situation où se trouvait son fils en livrant, dans l'enlèvement des vaches de Cooley, un combat inégal à Calatin le hardi, accompagné de ses vingt-sept fils et de son petit-fils Glass, fils de Delga. « Nous sommes loin », dit Sualtam, « du désastre qui se produirait si le ciel se brisait, si la mer débordait et si la terre se fendait [1], mais bien pénible est la situation de mon fils dans le combat inégal qu'il livre pendant l'Enlèvement des vaches de Cooley. » Sualtam pensait dire vrai, et il alla se renseigner ; il y alla sans se presser. Une fois arrivé à l'endroit où se trouvait Cûchulainn, Sualtam se mit à gémir et à se plaindre. Cûchulainn ne considéra pas comme étant à son honneur, comme beaux pour lui, les gémissements, les plaintes de Sualtam. Quoique blessé et criblé de plaies, il savait que Sualtam était incapable de le venger ; car c'est ainsi qu'était fait Sualtam : sans être un mauvais guerrier, il n'était pas guerrier distingué, c'était un homme doux et bon : « Eh bien, maître Sualtam », dit Cûchulainn, « va trouver les guerriers d'Ulster à Emain Macha et dis-leur d'aller tout de suite poursuivre ceux qui sont venus les piller, car je ne suis plus capable de les défendre davantage dans les vallées, dans les défilés du pays qu'on appelle Conaille de Murthemne. Je suis seul en face de quatre grandes provinces d'Irlande depuis le lundi commencement de novembre jusqu'au début de février ; j'ai chaque jour tué un homme au gué et cent guerriers chaque nuit. On n'observe pas à mon

1. Formule du serment celtique ; cf. *Revue celtique*, t. VIII. p. 56.

égard les engagements qu'on a pris, de ne me livrer que des combats singuliers ; personne ne songe à m'apporter une aide ni à me secourir. Des baguettes en forme d'arc placées sous mon manteau l'empêchent de toucher mes blessures ; des touffes d'herbes sèches sont dans mes articulations. Du sommet de ma tête jusqu'à la plante de mes pieds, il n'y a aucun poil sur lequel tiendrait une pointe d'aiguille en haut duquel il n'y ait une tache de sang très rouge ; même sur ma main gauche, qui portait mon bouclier, il y a cent cinquante taches de sang. Si les guerriers d'Ulster ne viennent immédiatement me venger, ils ne me vengeront pas avant qu'arrivent le jugement [dernier] et la vie [éternelle]. »

Sualtam monta sur le Gris de Macha [un des deux chevaux qui d'ordinaire étaient attelés au char de Cûchulainn] et partit pour donner avertissement aux guerriers d'Ulster. Quand il arriva à côté d'Emain Macha, il dit : « Hommes sont tués, femmes sont enlevées, vaches sont emmenées, ô guerriers d'Ulster ! » Il ne reçut pas la réponse qu'il attendait et en conséquence venant se placer en face d'Emain Macha il répéta : « Hommes sont tués, femmes sont enlevées, vaches sont emmenées, ô guerriers d'Ulster ! » Il ne reçut encore pas la réponse qu'il attendait. Il y avait défense aux guerriers d'Ulster de parler avant leur roi, au roi lui-même de parler avant ses druides. Sualtam s'avança jusque sur la pierre des otages dans l'intérieur d'Emain Macha : il répéta : « Hommes sont tués, femmes sont enlevées, vaches sont emmenées. » — « Mais qui les a tués ? qui les a enlevées ? qui les a emmenées ? » demanda Cathba le druide. — « Ailill et Medb vous ont attaqués », répondit Sualtam ; « sont enlevés vos femmes, vos fils, vos gentils enfants, vos chevaux, vos troupes de chevaux, vos troupeaux, vos bestiaux, votre bétail : et Cûchulainn est seul pour arrêter, pour empêcher d'avancer l'armée de quatre grandes provinces d'Irlande, dans les défilés, dans les vallées du pays qu'on appelle Conaille de Murthemne. On n'observe pas à son égard les conventions qui prescrivaient des combats singuliers, aucun guerrier ne vient combattre à ses côtés, personne ne lui apporte aide ni secours. Ce jeune homme blessé a les articulations disloquées ; des

baguettes en forme d'arc fixées sous son manteau empêchent son manteau de toucher ses blessures. Du sommet de sa tête à la plante de ses pieds, il n'y a aucun poil sur qui tiendrait une pointe d'aiguille, en haut duquel il n'y ait une goutte de sang très rouge; même sur sa main gauche qui portait son bouclier il y a cent cinquante taches de sang. Si vous ne venez immédiatement le venger, vous ne le vengerez pas avant qu'arrivent le jugement [dernier] et la vie [éternelle] ». — « Il est juste » dit Cathba le druide « de massacrer, de tuer, de mettre à mort celui qui insulte ainsi le roi ». — « Certes, c'est vrai », dirent tous les guerriers d'Ulster. Sualtam partit en colère, le cœur plein de haine, il n'avait pas reçu des guerriers d'Ulster la réponse qu'il attendait. Le Gris de Macha se cabra sous lui et alla se placer en face d'Emain Macha. Alors le bouclier de Sualtam se tourna contre Sualtam lui-même. Le bord de ce bouclier trancha la tête de Sualtam. Le cheval rentra dans Emain ; sur son dos il portait le bouclier et sur le bouclier était la tête de Sualtam ; cette tête répétait les mêmes paroles : « Hommes sont tués, femmes sont enlevées, vaches sont emmenées, ô guerriers d'Ulster ! » dit la tête de Sualtam. — « Ce cri est un peu trop fort », dit Conchobar ; « le ciel est au-dessus de nous, la terre sous nous, la mer tout autour nous enveloppe, mais si le firmament ne vient pas avec sa pluie d'étoiles sur la face de la terre où nous sommes campés, si la terre en tremblant ne se brise pas, si l'Océan aux bords frangés de bleu ne vient pas sur le front chevelu du monde[1], je ramènerai chaque vache à son étable et à son enclos, chaque femme à sa maison et à sa demeure après avoir remporté la victoire dans les combats, dans les batailles, à la guerre. » Et alors arriva celui des gens de Conchobar, qui lui servait de courrier, Findchad Ferbenduma, fils de Fraechlethan. Conchobar lui dit d'aller convoquer et rassembler les guerriers d'Ulster. Il lui fit le compte des vivants et de ceux qui étaient morts par l'effet de l'ivresse qu'avaient produite chez eux le sommeil (magique) et la maladie de neuvaine. Voici les paroles de Conchobar.

1. Formule complète du serment celtique.

2. CONVOCATION DES GUERRIERS D'ULSTER.

« Lève-toi, o Findchad;
Je t'envoie :
Il ne faut pas perdre de temps :
Parle aux guerriers d'Ulster. »

Suit une liste de ces guerriers comprenant environ cent-cinquante noms. Il n'y a pas d'accord exact entre les manuscrits. —

Findchad n'eut pas de peine à faire la convocation et le rassemblement prescrit par Conchobar. Tous les guerriers qui se trouvaient à l'Est d'Emain, à l'Ouest d'Emain, au Nord d'Emain arrivèrent dans la pelouse d'Emain à la suite de leurs rois, obéissant à la parole de leurs chefs et là ils attendirent le lever de Conchobar. Tous les guerriers qui se trouvaient au Sud d'Emain allèrent immédiatement sur les traces de l'armée ennemie en suivant les empreintes laissées par les sabots des chevaux.

Dans leur première marche, cette nuit-là, les guerriers d'Ulster qui entouraient Conchobar atteignirent la pelouse d'Irard Cullenn. « Qu'attendons-nous donc ? ô hommes ! » dit Conchobar. — « Nous attendons tes fils », lui répondit-on : « nous attendons Fiabach et Fiachna qui sont allés chercher Erc, fils de Fedelmid aux neuf formes, ta fille, et de Carpre Niafer [1], afin qu'il vienne maintenant nous rejoindre avec sa nombreuse levée de soldats, son rassemblement, sa troupe, son armée. » — « Je donne ma parole », répondit Conchobar « que je ne l'attendrai pas davantage ici. Je ne veux pas que les hommes d'Irlande n'entendent point parler de mon lever à cause de l'état maladif où je suis, des souffrances que j'éprouve; car ils ne savent pas si je suis encore vivant. »

Alors Conchobar et Celtchar, accompagnés de trois mille guerriers en char et armés de lances aiguës, allèrent au gué d'Irmide. Là ils rencontrèrent cent soixante hommes de grande taille, des gens d'Ailill et de Medb, emmenant comme butin cent soixante femmes. C'était leur part du butin fait sur les

1. Cf. *Revue celtique*, t. XV, p. 289.

habitants d'Ulster ; les cent soixante hommes tenaient chacun une femme prisonnière. Conchobar et Celtchar coupèrent les cent soixante têtes de ces hommes et délivrèrent les cent soixante femmes. Le gué, qui s'était appelé gué d'Irmide jusque là, fut dès lors dit gué des Fêné, parce que sur les bords de ce gué combattirent les guerriers des Fêné tant de l'Est que de l'Ouest.

Cette nuit-là Conchobar et Celtchar retournèrent à la pelouse d'Irard Cullenn près des guerriers d'Ulster. Celtchar les excita au combat. Voici ce qu'il dit aux guerriers d'Ulster cette nuit là à Irard Cullenn.

1 ....
....
....
....

2 « Trois mille cochers,
Cent dures troupes de chevaux,
Oui cent, autour de cent druides,
Pour nous conduire ne feront pas défaut. »

3 « L'homme du pays
Autour des emportements de Conchobar
Prépare la bataille.
Réunissez-vous, o Fêne ! »

4 « Le combat sera livré
A Garech et à Ilgarech
Ce matin à l'Est. »

Cette même nuit Cormac à l'intelligent exil, fils de Conchobar, dit les paroles qui suivent aux hommes d'Irlande à Slemain de Meath :

1 « Merveilleuse matinée !
Temps merveilleux !
Des armées se mêleront
Des rois seront mis en fuite. »

2 Des cous seront brisés,
Le sable rougira,
Devant sept chefs triompheront
Les armées d'Ulster autour de Conchobar. »

3 « Elles combattront pour leurs femmes,
Elles reprendront leurs troupeaux,
A Garech et à Ilgarech,
Ce matin à l'Est. »

La même nuit Dubthach le paresseux d'Ulster dit aux hommes d'Irlande à Slemain de Meath les paroles que voici :

1 « Très grande matinée,
La matinée de Meath ;
Très grand armistice,
L'armistice de Cullenn ! »
2 « Très grand combat,
Le combat de Clartha ;
Très grande cavalerie,
La cavalerie d'Assal. »
3 « Très grande mort,
La mort des gens de Bresse ;
Très grande victoire,
La victoire des guerriers d'Ulster autour de Conchobar. »
4 « Ils combattront pour leurs femmes,
Ils reprendront leurs troupeaux,
A Garech et à Ilgarech,
Ce matin à l'Est. »

Alors Dubthach fut réveillé dans son sommeil ; en effet Nemain (Déesse de la guerre) avait pénétré au milieu de l'armée des hommes d'Irlande ; de leurs lances et de leurs épées, elle faisait sortir un bruit d'armes qui, semblable à des cris, s'élevait en l'air ; la terreur que ce bruit causait tua, dans leur camp, à leur poste, cent guerriers. Avant ou après cet évenement, la nuit ne fut pas plus calme pour les hommes d'Irlande : une prophétie, des fantômes, des visions leur avaient annoncé (le désastre prochain).

CHAPITRE XXV

LES BATAILLONS MARCHENT EN AVANT

1. Alors Ailill prit la parole : « J'ai certes été » dit-il « dévaster l'Ulster et le pays des Pictes depuis le lundi commencement de l'hiver jusqu'au commencement du printemps. Nous avons enlevé leurs femmes, leurs fils, leurs gentils enfants, leurs chevaux, leurs troupes de chevaux, leurs troupeaux, leurs bestiaux, leur bétail ; nous avons abattu derrière eux leurs montagnes, les faisant tomber dans les vallées que nous avons nivelées. Aussi ne les attendrai-je pas ici davantage ; ils viendront, s'il leur

plaît, me livrer bataille dans la plaine d'Ae. Mais nous disons aussi ceci : que quelqu'un aille dans la grande et vaste plaine de Meath voir si les guerriers d'Ulster y viennent; et s'ils y viennent, je ne m'enfuirai pas à la forteresse (de Cruachan); fuir n'a jamais été la coutume des rois. » — « Qui faut-il envoyer là? » demanda chacun, « qui donc, si ce n'est Mac Roth, le roi des coureurs? »

Mac Roth s'en alla inspecter la grande et vaste plaine de Meath. Il n'y était pas depuis longtemps quand il entendit quelque chose : bourdonnement, tapage, fracas, vacarme; ce n'était pas un bruit léger; il lui sembla que c'était comme si le firmament tombait sur la face de la terre animée par les hommes, comme si l'Océan aux bords frangés de bleu arrivait sur le front chevelu du monde, comme si la terre se mettait à trembler [1], ou comme si les arbres des forêts étaient précipités sur les rameaux et sur les branches fourchues les uns des autres. Quoi qu'il en soit, ce qui était certain, c'est que les animaux sauvages de la forêt avaient été chassés dans la plaine en sorte qu'ils rendaient invisible le front chevelu de la plaine de Meath. Mac Roth alla raconter cela à l'endroit où se trouvaient Ailill, Medb, Fergus et les grands seigneurs d'Irlande. Il leur fit son rapport.

« Qu'est-ce que cela? O Fergus! » dit Ailill. — « Cela n'est pas difficile à comprendre » répondit Fergus. « Ce bourdonnement, ce tapage, ce tumulte qu'il a entendus », dit Fergus, « ce bruit, ce tonnerre, ce fracas, ce vacarme, résultent de ce que, devant leurs chars autour des guerriers, des héros, les hommes d'Ulster ont avec leurs épées coupé le bois; en ce faisant, ils ont chassé dans la plaine les animaux sauvages, derrière lesquels a cessé d'être visible le front chevelu de la plaine de Meath. »

Mac Roth alla une seconde fois inspecter la plaine de Meath : il aperçut un grand nuage gris qui remplissait l'intervalle entre le ciel et la terre. Il lui semblait voir dans ce nuage des îles sur des lacs dans des vallées. Il crut distinguer des cavernes béantes à l'entrée de ce nuage. Il lui sembla voir

1. Formule du serment celtique; cf. ci-dessus, p. 274, 276.

des pièces de toile toutes blanches ou des flocons de neige pure s'échapper d'une fente de ce nuage. Il lui sembla qu'il y avait là soit une foule énorme d'oiseaux aussi étranges que nombreux, soit la clarté d'étoiles multiples, étincelantes comme en une nuit froide et sans nuage, soit les étincelles parties d'un feu très rouge. Il entendit bourdonnement, tapage, tumulte, bruit, tonnerre, fraças, vacarme. Il alla raconter cela à l'endroit où se trouvaient Ailill, Medb, Fergus et les grands seigneurs d'Irlande. Il leur fit son rapport.

« Qu'est-ce que cela ? ô Fergus ! » demanda Ailill. — « Cela n'est pas difficile à comprendre » répondit Fergus. « Le grand nuage gris que Mac Roth a vu remplissant l'intervalle entre le ciel et la terre, c'est le produit de l'haleine des chevaux et des guerriers ; c'est aussi la vapeur émanée du sol, la poussière du chemin soulevée au-dessus des guerriers par le souffle du vent ; voilà ce qui a causé ce grand nuage très gris dans les cieux et les airs.

« Les îles sur les lacs que Mac Roth a vues, les sommets des collines et des montagnes au-dessus des vallées du nuage, ce sont les têtes des guerriers et des héros au-dessus des chars, ce sont les chars eux-mêmes.

« Les cavernes que Mac Roth a vues béantes à l'entrée du nuage, ce sont les bouches et les nez par lesquels les chevaux et les héros aspirent le soleil et le vent pendant la marche précipitée de la foule.

« Les pièces de toile toutes blanches que Mac Roth a aperçues, la neige pure qu'il a vue tomber, c'était de l'écume et encore de l'écume qui s'échappant des bouches des forts et vigoureux chevaux arrivait sur les mors des brides pendant la marche impétueuse de la troupe des guerriers.

« La foule énorme d'oiseaux étranges, nombreux, que Mac Roth a aperçue là, c'étaient les immondices qui du sol et de la surface de la terre étaient soulevées par les pieds, par les sabots des chevaux, et que le vent faisait voler au-dessus d'eux.

« Le bourdonnement, tapage, tumulte, bruit, tonnerre, fracas, vacarme qu'a entendus Mac Roth, c'est le cliquetis des

boucliers, des fers de lances, des belliqueuses épées, des casques, des cuirasses [1], des armes de toute sorte que maniaient des guerriers furieux; c'est le frottement des cordes, le grincement des roues, le choc des sabots des chevaux, le roulement des chars; c'est la puissante voix de basse des guerriers, des héros.

« La clarté d'étoiles multiples, étincelantes, que Mac Roth a vue briller, comme en une nuit froide et sans nuage, les étincelles parties d'un feu très rouge, dont parle Mac Roth, ce sont les yeux terribles, avides de sang, sortant des beaux casques élégants et finement parés, de ces guerriers, de ces héros; ceux-ci sont pleins de colère et de fureur contre ceux auxquels ils n'ont pas jusqu'ici livré combat, sur lesquels ils n'ont pas remporté de victoires et n'en remporteront pas jusqu'au jugement (dernier) et à la vie (éternelle). »

« Nous ne faisons pas grand cas d'eux » dit Medb; « de bons soldats, de bons guerriers sont venus nous offrir leurs services ». — « Je ne compte pas là-dessus », répondit Fergus; « j'en donne ma parole, tu ne rencontreras pas en Irlande ou en grande Bretagne une armée capable de se disputer avec des guerriers d'Ulster, quand ils sont entrés en fureur. »

Alors les quatre grandes provinces d'Irlande prirent cette nuit étape et campement à Clathra. Ils laissèrent des hommes de garde en surveillance devant les guerriers d'Ulster de peur que ces guerriers ne vinssent les attaquer sans sommation préalable, à l'improviste.

2. Ce fut alors que s'avancèrent Conchobar et Celtchar avec trois mille guerriers en char et armés de lances. Ils s'arrêtèrent en Slemain de Meath derrière les armées des hommes d'Irlande. Mais ici nous nous trompons, ils ne s'arrêtèrent pas là; et conformément à un présage ils allèrent au camp d'Ailill et de Medb pour rougir leurs mains dans le sang de tous leurs adversaires. Mac Roth ne fut pas longtemps à arriver près d'eux, et voici ce qu'il vit: une troupe de chevaux très grande, extraordinaire, tout droit au Nord-Est en Slemain de Meath. Il

1. Casques et cuirasses sont ici une addition relativement récente.

retourna là où étaient Ailill, Medb et les grands seigneurs d'Irlande. Dès qu'il fut arrivé, Aillil lui demanda des nouvelles. « Eh bien ! ô Mac Roth » demanda Ailill, « as-tu vu aujourd'hui quelqu'un des guerriers d'Ulster sur les traces de cette armée-ci ? » — « Certes, je ne sais pas », répondit Mac Roth ; « mais j'ai vu une très grande et extraordinaire troupe de chevaux tout droit au Nord-Est en Slemain de Meath. » — « Mais quel nombre de chevaux y a-t-il dans cette troupe ? » dit Ailill. — « Il n'y a pas dans cette troupe » répliqua Mac Roth « moins de trois mille guerriers en char armés de lances, dix fois cent, plus vingt fois cent guerriers en char armés de lances ».

« Eh bien ! ô Fergus ! » demanda Ailill, « que penses-tu de l'épouvante à nous causée par la poussière ou par la vapeur qu'exhalent les haleines d'une grande armée, si jusqu'à cette heure le nombre d'ennemis que tu nous as annoncés n'est pas plus considérable que cela. »

« Tu te hâtes un peu trop de les prendre en pitié », répondit Fergus, « car il se peut que ces troupes soient plus nombreuses qu'on ne l'a dit ». — « Tenons conseil là-dessus avec maturité et brièvement », repartit Medb. « On sait que nous serons attaqués par l'homme très grand, très sauvage, très emporté qui s'approche de nous, par Conchobar, c'est-à-dire par le fils de Fachtna Fathach, par le petit-fils de Ross, par l'arrière-petit-fils de Rudraige, par le roi suprême d'Ulster, par le fils du roi suprême d'Irlande. Que les hommes d'Irlande disposent devant Conchobar un cercle de guerriers qui ait une ouverture et lorsque Conchobar sera entré par cette ouverture, que trois mille hommes la ferment derrière lui et fassent sa troupe prisonnière sans la blesser. Inutile qu'ils viennent plus nombreux, ils auront le talent de le prendre. » C'est une des trois plus grandes moqueries qui ont été dites à l'enlèvement [du taureau divin et] des vaches de Cooley[1], de faire Conchobar prisonnier sans le blesser, et d'avoir le talent de prendre les trois mille guerriers qui l'accompagnaient de la race royale d'Ulster.

1. Cf. *Revue celtique*, t. XXIX, p. 165-166.

Cormac à l'intelligent exil, fils de Conchobar, entendit le discours de Medb et il sut que si on n'en tirait pas immédiatement vengeance, la vengeance n'en pourrait être obtenue avant le jugement [dernier] et la vie [éternelle]. Alors Cormac à l'intelligent exil, fils de Conchobar, se leva avec sa troupe de trois mille vaillants guerriers pour livrer un noble combat à Ailill et à Medb. Mais Ailill se leva avec ses trois mille vaillants guerriers ; Medb se leva avec ses trois mille guerriers ; les Mane se levèrent avec leurs trois mille guerriers ; les fils de Maga se levèrent avec leurs trois mille guerriers ; les Galiâin [1], les gens de Munster, ceux de Tara se levèrent et après s'être entendus entre eux s'assirent les uns près des autres à côté de leurs armes. Alors Medb disposa des guerriers en forme de cercle ouvert devant Conchobar et plaça une troupe de trois mille hommes pour fermer ce cercle derrière Conchobar. Conchobar pénétra dans ce cercle par l'ouverture, et, pour en sortir, il ne se préoccupa pas de chercher une issue : il fit devant lui en face dans le combat une brèche de la largeur d'un homme, puis à droite une brèche aussi large que cent hommes, à gauche une brèche aussi large que cent hommes, et frappant dans la masse, y pénétrant, il tua huit cents guerriers très braves, puis il s'éloigna ; aucune goutte de son sang n'avait rougi sa peau et il s'assit en Slemain de Meath en avant de l'armée d'Ulster.

« Eh bien ! ô hommes d'Irlande ! » dit Ailill, « que l'un de nous aille inspecter la grande et vaste plaine de Meath pour savoir comment les guerriers d'Ulster sont arrivés sur les hauteurs de Slemain de Meath, pour nous faire la description de leurs armes, de leurs équipements, de leurs héros, de leurs guerriers, capables de briser cent clôtures, et de leurs gens du commun. Pour que nous entendions bientôt son rapport, qu'il parte tout de suite. » — « Qui donc irait là ? » demanda chacun. — « Qui ? » répondit Ailill, « si ce n'est Mac Roth, le roi des coureurs ».

Mac Roth partit et alla s'asseoir en Slemain de Meath

1. Cf. *Revue celtique*, t. XXVIII, p. 32 et 161.

devant les guerriers d'Ulster. Les guerriers d'Ulster firent sur ces hauteurs une marche qui, commencée de bonne heure le matin au point du jour, continua jusqu'au soir au moment du coucher du soleil [1]. Sous eux pendant ce temps, la terre n'était pas nue. Chaque armée entourait son roi, chaque bataillon entourait son chef; chaque roi, chaque chef, chaque seigneur était accompagné de sa troupe, de sa suite, de son groupe, de sa levée de guerriers. Ainsi les guerriers d'Ulster arrivèrent tous avant le coucher du soleil [2] sur la hauteur de Slemain de Meath. Mac Roth partit pour gagner l'endroit où étaient Ailill, Medb et les nobles d'Irlande, pour leur décrire le bataillon qui marchait en tête, les armes, les équipements, les guerriers, les héros, capables de briser cent clôtures, et les gens du commun. A son arrivée Ailill et Medb lui demandèrent des nouvelles. « Eh bien, ô Mac Roth ! », dit Ailill, « comment s'est produite la venue des guerriers d'Ulster sur les hauteurs de Slemain de Meath ? »

3. « Certes, je n'en sais rien », répondit Mac Roth. « Ce que je sais, c'est que sur les hauteurs de Slemain de Meath il est venu une troupe ardente, puissante, très belle. Si j'ai bien regardé et bien observé, il y avait là trois fois trois mille guerriers, qui tous se débarrassèrent de leurs vêtements et creusant le sol firent un tas de mottes de terre qu'ils placèrent sous le siège de leur chef, un guerrier mince, de longue et haute taille, distingué et très fier qui était en avant d'eux. C'est le plus beau des chefs du monde ; la crainte, la terreur qu'il inspire à ses troupes, les menaces qu'il leur adresse assurent son triomphe. Il a une belle chevelure blonde bouclée, élégante, touffue, avec toupet. Son visage est agréable, de teinte pourpre. Dans sa tête brille un œil gris bleu, terrible, avide de sang. A son menton pend une barbe à deux pointes, blonde, bouclée. Une tunique pourpre, galonnée, à cinq plis, l'enveloppe. Dans son manteau, sur sa poitrine est une broche

1. *Co tráth funid na nona*, expression chrétienne, littéralement « jusqu'à l'heure du coucher de soleil de nones ».

2. *Re tráth funid nóna.*

d'or. Une chemise blanche avec capuchon orné d'entrelacs d'or rouge couvre sa blanche peau. Il porte un bouclier blanc avec ornements ronds d'or rouge en forme d'animaux. D'une main il tient une épée avec poignée d'or et entrelacs; dans l'autre main, une lance dont la pointe est large et bleue. Ce guerrier s'est assis sur le point le plus élevé de la hauteur; chacun s'est dirigé vers lui, sa troupe s'est rangée autour de lui. »

H. d'Arbois de Jubainville.

LES VARIANTES GRAMMATICALES

DES MANUSCRITS IRLANDAIS

La tâche la plus urgente pour les celtistes est de recueillir des matériaux pour la constitution d'une grammaire historique de l'irlandais, et de déterminer, par la comparaison des textes, l'âge des diverses formations grammaticales. Les manuscrits irlandais nous fournissent la matière de nombreuses comparaisons. Les rédacteurs ou les scribes d'un texte archaïque ne se faisaient pas faute de le rajeunir en remplaçant des flexions hors d'usage par des flexions usitées à leur époque. C'est un relevé des faits les plus intéressants que nous fournissent les variantes publiées jusqu'à présent que je me suis efforcé de faire et que je présente aux lecteurs de la *Revue celtique*.

Ce n'est pas que le rapport des divers textes soit facile à établir avec précision. La date d'un manuscrit n'est que bien rarement la date des textes qu'il renferme et ces textes appartiennent parfois eux-mêmes à des époques différentes. Certains archaïsmes traditionnels peuvent figurer dans des textes de basse époque. Certains dialectes ont évolué moins rapidement que d'autres. La substitution d'une forme à une autre ne prouve pas que cette dernière était hors d'usage, mais seulement qu'elle était moins facilement comprise. Quelqu'incertitude que présente souvent l'interprétation des matériaux recueillis, ceux-ci n'en sont pas moins un appoint appréciable, qui peut aider à résoudre des questions de détail.

Dans mon étude, je suivrai l'ordre chronologique, autant toutefois qu'il peut être déterminé ; le plus souvent, en effet, c'est à l'aide des particularités grammaticales que l'on établit l'âge des textes.

I

LES GLOSES DES HYMNES IRLANDAISES

L'importance des gloses aux hymnes irlandaises, pour l'histoire de la langue, ne semble pas avoir été mise en lumière par leurs divers éditeurs. On serait porté à s'en tenir au jugement sommaire du Thesaurus palaeo-hibernicus : *The notes on the language are for the most part either superfluous or erroneous*, si l'on considérait que seul l'irlandais ancien a quelque intérêt, et que les documents relatifs au moyen irlandais peuvent être sans inconvénient négligés. Parmi ces documents, aucun n'est plus instructif que l'essai tenté pour traduire les formes archaïques des hymnes dans la langue usuelle, et la comparaison du texte et de la glose permet de suivre l'évolution d'un certain nombre de faits grammaticaux. Les hymnes conservées dans deux manuscrits [1] de la fin du XIe siècle ou du commencement du XIIe siècle peuvent être datées du VIIe au IXe siècle. Il semble donc y avoir un intervalle d'au moins deux siècles entre le texte et les gloses. Comme termes de comparaison, j'emploie la langue des homélies qui est un spécimen précis d'irlandais

1. Trinity College, Dublin, E. 42.
Couvent des Franciscains, Dublin.

Ces deux manuscrits semblent à peu près de même date. T serait un peu plus ancien que F. Voici un tableau des variantes de l''hymne de Colman : la forme citée la première de chaque groupe est la plus archaïque : *tiasam* T, *thisam* F (C. 2) ; *ruri* F, *rure* T (C. 4) ; *immuntisat* T, *immontesat* F (C. 8); *anúaser* T, *anóser* F (C. 9) ; *deghthóisech* F, *degtuisech* T (C. 11); *ronsnade* F, *ronsnada* T (C. 13); *maccu* T, *macca* F (C. 14); *dithrubach* T, *dibtrobach* F (C. 19) ; *roboi* F, *robdi* T (C. 19) ; *soeras* T, *sóerais* F (C. 28); *foedes* T, *faides* F (C. 33) ; *remunn* T, *remoind* F (C. 34) ; *faithi* T, *fadi* F (C. 44), *ndemna* T, *nemna* F (C. 45). La question serait à reprendre hymne par hymne.

Voici les principales variantes grammaticales des gloses :

roerniter T, *roernidar* F (C. 39) ; *rofaidestar* T, *rofaid* F (F. 9) ; *iniarthur* F, *inarthair* T (F. 21) ; *turim* F, *thurem* T (B. 67) ; *fut* T, *fot* F (B. 72) ; *for ten* F, *for tenid* T (B. 74); *molta* F, *molada* T (S. 17) ; D'après ces formes, F semble au moins aussi archaïque que T.

moyen, et la langue de Keating qui est un modèle de la langue moderne.

PHONÉTIQUE ET ORTHOGRAPHE

ia- = *e* : *ronfeladar* « ronfialadar » C. 1.

ai- = *oe* : *dorroega* « doraigais » F. 51.

ll = *ln* : *ar colno* « ar colla ». V. 5. L'orthographe par *ll*, conforme à la prononciation, est régulière en moyen irlandais.

NOM

lathe « illó » B. 33. L'accusatif de temps est remplacé par *i n-* et le datif : *ár thein* « ar thenid » S. 14, *assin tein* « asin tenid » F. 48. La forme *tein* au datif est plus archaïque ; on ne trouve plus *tein* en irlandais moyen.

tri maccu « tri maic » C. 29. Serait-ce déjà la disparition des formes propres de l'accusatif ? *maccu* est pourtant très usité en moyen irlandais.

da loch « da locha » B. 20. C'est la substitution du pluriel au duel.

molthu « molta, molada » S. 17. La forme *molada* est un néologisme incorrect.

ADJECTIF

L'adjectif neutre employé substantivement est remplacé par le nom abstrait : *ó chloen* « o chloéne » F. 18.

Les composés dont le premier terme est un adjectif sont remplacés par la forme analytique : *con uasal hiris* « con iris uasail » B. 3.

COMPARATIF

ba mó « ba mode » B. 40, 47, *mode* (móide) est moderne ; en moyen irlandais on trouve *móti*.

PRONOM

in cach « cech oen » F. 36. L'emploi de *cach* précédé de l'ar-

ticle dans les propositions relatives disparaît en moyen irlandais.

ARTICLE

inna lobran « na lobrain » B. 90; la forme *na* que l'on trouve déjà en vieil irlandais est la seule usitée en irlandais moyen.

VERBE

PRÉSENT DE L'INDICATIF : *ateoch* « atchim » S. 1, B. 95, *no-d-guidiu* « no-d-guidim » B. 17, *ni airmiu* « ni airmim » B. 41, *adsluinnem* « adsluindmeit » C. 15. La forme absolue remplace la forme conjointe à la première personne du singulier et du pluriel.

fil « ata » F. 43, dans une phrase relative.

La forme relative *báges* « ro erbaig » S. 17 n'est plus comprise.

IMPARFAIT. Ce temps est glosé par le prétérit en *s* : *cheilltis* « cheilset » F. 21, *aridfetis* « ro erfetsetar » F. 64; mais on trouve dans les gloses *dobertis* F. 13.

PRÉTÉRIT EN *-s*. Ce temps glose le prétérit radical : *chiuir* « ro chren » B. 22, *fuar* « fuarus » B. 98, *adroetàch* « ro-at chius » S. 20, *asrir* « ro-eirnestar » B. 87, *dedaig* « ro-dingestar » N. 4, *rir* « rorecc » B. 12, *do-rertatar* « ro-reithsetar » B. 55 ; *do-sefnatar* « ro toipniset » B. 62, *do-sephain* « ro-thoibnestar » B. 57, *fo-nenaig* « ro-funigestar » N. 5, *ro-das-gaid* « ro gudestar, ro-gadestar » B. 35, *sia-sair* « ro saidestar » B. 2, *dorróega* « doraigais » F. 51, *dith* « ro-dinestar » B. 76, *ro-sm-bi* « ro ben » B. 78 ; — et aussi le prétérit en *-t* : *anacht* « ro-angestar » C. 29, *ardoutacht* « ro-ertaig » B. 73 ; *argairt* « ro-ingair » B. 33 ; *dobert* est glosé par *ruc* B. 36, par *do ucc* B. 70 ; cf. *do-breth* « tuccad » F. 2.

A la troisième personne du singulier et du pluriel les désinences du moyen remplacent les désinences de l'actif : *legais* « ro-legastar » F. 12, *lassais* « ro-lassastar » F. 48; *carais* « ro-charastar » B. 50, *ernais* « ro-ernastar, ro ernistar » B. 7,

luades « ro-luadestar » B. 19, *senais* « ro-senastar, ro-senastair » B. 38, 50, 82, *ainis* « ro-enestar » F. 11, *soeras* « ro-soerastar » C. 25, 37, *do-da-ascansat* « ro-athascansatar » B. 53 ; *dafaid* « ro-faidestar » F. 9, *fo-s-rolaich* « ro-s-failgestar » F. 62, *chair* « ro-charastar » B. 8, *consenai* « rochosnastar » F. 28.

La forme accentuée sur le préverbe est préférée à la forme préaccentuée : *adgladastar* « ro-aicillestar » F. 48, *dorigenai* « dernai » B. 41.

La forme conjointe remplace la forme absolue : *senais* « ro-sen » B. 63, *bennachais* « robennach » B. 42.

Mais le prétérit en *-s* lui-même commence à être atteint : *ro-d-glinnestar* « ro-glinnig » B. 45 ; *genais* « gniis » B. 11 ; cette dernière forme refaite sur le présent *gniid*.

PRÉTÉRIT EN *-t* : *asbert* est glosé par « attrubairt » F. 7.

PRÉTÉRIT RADICAL : *dollotar* « do ludetar » F. 61, refait sur *luid* ; *do-sefnatar* « ro taifnitar » B. 62, substitution de la forme accentuée sur le préverbe à la forme accentuée sur la racine ; c'est la tendance du moyen irlandais.

FUTUR : dans *friscera* « freceraid » S. 18, la désinence de la forme absolue s'introduit à la forme conjointe.

CONDITIONNEL : *con tessed* « co ndichsed » F. 8 ; *ara nimthised* « ara n-imtheged » F. 17.

SUBJONCTIF : *ro-erthar* « ro-ernither » C. 39.

Le verbe composé est remplacé par la forme analytique : *immun-tisat* « tisat immund » C. 8, *for-don-te* « ti forn » C. 1.

PRÉPOSITIONS

for « fri » B. 7. : *ni pu for seotu santach* « nirbo santach fri seutu »

issum « foum » S. 4.

dom thúus « remum » S. 2.

tuathum « frim a-tuaith » S. 2, *dessom* « frim andess » S. 2.

ADVERBES

iarum « iarsen » F. 34.

CONJONCTIONS

arnad « cona » S. 20.
cia tiasam « cipé leth tiasam » C. 2.
eter... no « cid... cid » C. 3.

PARTICULES VERBALES

L'emploi de *ro* se développe au sens passé : *dotluchestar* « ro-thothlaigestar » B. 47, *digaib* « ro-dígaib » B. 68, *anacht* « ro-anacht » C. 22 (Voir ci-dessus le prétérit en *-s*) ; — au sens optatif : *conacna* « ro chongna » B. 100, *snáid-siunn* « ro-n-snade sind » C. 27, *sóer-sunn* « ro-n-soera sinn » C. 28, *térnam* « ro-ernam » B. 100.

Ro est remplacé par *do* : *ro-ratha* « do ratta » F. 50.

Le glossateur du ms de Trinity College emploie *ro* au sens optatif et le manuscrit des Franciscains *do* : *ronfuca*, *donfuca* C. 1, *ronfuaslaice*, *donfuaslaige* C. 18 ; (*ro*)*emdar sinn*, *donfem* (*adar*) C. 2. C'est en moyen irlandais que *do* se substitue à *ro* dans ces divers emplois.

II

LA LORICA PATRICII

Ce texte curieux et très archaïque, connu sous le nom de Hymne de Saint Patrice, est conservé par trois manuscrits :

1° Le Liber Hymnorum de Trinity College, Dublin, XIIe siècle (T).

2° Le Rawlinson, B. 512, Bodleian Library, Oxford, XIVe et XVe siècles (R).

3° Le Egerton 93, British Museum, Londres, fin du XVe siècle (E).

PHONÉTIQUE ET ORTHOGRAPHE

u = *a* : *gnímaib* T 21, *gnimuibh* E ; *brethemnas* T. 10, *brethemnus* R., ,*brithemnus* E.

i = *e* : *luathe gáethe* T. 28, *luaithi gaithi* R. E., *fochraice* T. 15, *focràici* R. *focchrice* E.

e = *i* : [*im*]*dítin* T. 41, *imdíten* R.

eu = *iu* : *niurt* T. 8, 9, *neurt* R.

iu = *é* : *trén* T. 2, *triun* E.

iu = *i* : *cretim* T. 3, *creitium* E.

iu = *e* : *aingiul* R. 13.

a = *ai* : *erlabràí* T. 38, *erlabra* E.

ao = *oe* : *óendatad* T. 4, *aontatadh* E. C'est la graphie moderne.

chute de *b* final : *nèrnaigthib* T. 16, *nernaigthi* R., *nernaigtibh* E.

sg = *sc* : *sciath* T. 41, *sgiath* E.

DÉCLINAISON

Le génitif archaïque *trinoit* T. 2, est devenu *trinoite* E.

Dans les thèmes en *-n*, on confond le nominatif et l'accusatif : *fóis*[*it*]*in* T. 4, *foisitiu* E. ; *frescisin* T. 15, *frescisiu* R., *freiscisin* E.

Le thème en *-i dualaig* présente deux formes de génitif pluriel : *dualche* T. 44, *dualach* R. E. ; cette dernière est la seule usitée en irlandais moyen.

CONJUGAISON

Le subjonctif en *-s* n'est plus compris et est remplacé par le prétérit radical : *midústhrastar* T. 46, *midúthracair* R., *midúthracur* E. Le subjonctif en *-a* est remplacé par le présent de l'indicatif : *ro-dom-chloathar* T. 67, *ro-dom-cluinedar* R., *cluinithar* E.

PRÉPOSITIONS

rium T. 60, *remam* R., *reum* E.

innium T. 61, *innum* R.

G. Dottin.

(*A suivre*).

LES LIVRES IRLANDAIS

IMPRIMÉS DE 1571 A 1820.

M. E. R. Mc C. Dix a publié dans *An Claidheamh Solais*, année 1904, vol. V, nos 44, 46; vol. VI, nos 5, 21, un relevé des livres irlandais imprimés de 1571 à 1820, avec l'indication des bibliothèques ou des catalogues où on les trouve. Un résumé de cet article, avec les additions et corrections que divers correspondants y ont apportées, peut rendre quelques services, la collection de *An Claidheamh Solais* étant rare sur le continent [1].

Le sujet de la plupart de ces livres est religieux : traductions de l'ancien et du nouveau Testament, catéchismes, livres de prières, miroirs du chrétien, paradis de l'âme, recueils de sermons.

On trouve aussi des alphabets, quelques grammaires, celles de Lhuyd, Mac Curtin, Vallancey, Halliday, Neilson, O' Brien, Lynch, O' Reilly, quelques dictionnaires ceux de O' Clery, Begley et Mac Curtin, O' Brien, Connellan, O' Reilly. La littérature comprend quelques poésies et chansons modernes, des almanachs, le recueil de Miss Ch. Brooke, les *Transactions of the Gaelic society of Dublin*, les fables d'Ésope, l'*Iberno-Celtic Society* ; l'histoire est représentée par l'ouvrage célèbre de Keating.

G. Dottin.

Tuar Ferge Foighide a poem by Philip, son of Con Crosach. A broadside. Dublin, 1571, printed at the cost of alderman John Usher.

Kearney (John). Aibidil Gaoidheilge, agus Caiticiosma etc. (Alphabet and Catechism). In-12, Dublin 1571. *The Gaelic Journal*, vol. XII, p. 38.

1. Sur le sujet traité par M. Dix on trouvera quelques rares renseignements chez R. R. Madden, *The history of Irish periodical literature*, London, 1867, t. I, p. 107 et suiv. ; *Celtic Journal*, 1885, Inverness ; *Notes and queries* (cf. *An Claideamh Solius*, VI, 12).

Archbishop Daniell or O' Donnell (Wm.). New Testament, in-fol. Dublin, 1602 ; — Book of Common Prayer. In-fol. Dublin, 1608-1609.

O' Hussey (The Rev. Bonaventure). An Teagasg Criosdaidhe (The Christian Doctrine). In-16, Louvain, 1608 ; — in-16, Anvers, 1611 ; — Louvain, 1611? ; — Louvain, 1618 ; — in-8°, Rome, 1707 (2e édition) ; — in-8°, Louvain, [by P. Daly].

Conroy or Conry (Florence), archbishop of Tuam. Sgathán an Chrabhaidh (Mirror of Religion). In-8°, Louvain, 1616. C'est une traduction d'un livre espagnol.

Macc Cathmhaoil (Aodh) ou Mac Aingil ou Mac Caghwell (Hugh), archbishop of Armagh O. S. F. Scathán Sacrameinte na haithridhe (Mirror of the Sacrament of Penance). In-12, Louvain, 1618.

O' Mulchonry (Florence). The mirror of a christian life [in Irish]. Louvain, 1626.

Sacramuint na haithrighe. Louvain, 1628.

Bedell (Bishop). Aibidil etc. The A. B. C. or The Institution of a Christian. In-16, Dublin, 1631 [in Irish and English].

Stapleton (Rev. Theobald). Catechism etc. (Latin-Irish Catechism) Roman letters. In-4°, Anvers, 1639 (*ou* Modus perutilis legendi linguam hibernicam).

C. B. Riaghuil na haithridhe. Louvain, 1641.

O' Clery (Rev. Ml.). Sanasan nuadh (Irish Lexicon or Vocabulary). In-8°, Louvain, 1643.

F. C. Expositor in Irish character, 1643.

Gearnon or Gernon (Rev. Anthony) O. S. F.. Párrthas an Anma (Paradise of the soul). In-12, Louvain, 1645.

Daniel (Godfrey). Catechism, or Christian Doctrine. In-12, Dublin, 1652 [in Irish and English].

Archdekin or Mac Giolla-Cuddy (Rev. Richard), S. J.. A Treatise of Miracles etc (English and Irish). In-8°, Louvain, 1667.

F. C. Christian Doctrine, in Irish. Rome, 1676.

Molloy or O' Molloy (Rev. Francis) O. S. F.. Lucerna Fidelium, seu fasciculus decerptus ab Authoribus magis ver-

satis etc. petit in-8°, Rome, 1676. — Grammatica Latino-Hibernica compendiata. In-12, Rome, 1677.

Boyle (Hon. R.). An Teagasg Criostaighe etc. (Anglican Church Catechism). In-8°, London, 1680.

Daniell or O' Donnell (Wm.). The New Testament, 2nd edition, in-4°, London, 1681 [with preface in Irish by the Rev. Andrew Sall).

Bedell (Bishop). The Old Testament (in Irish) 1st edition 4to London, 1685.

Old and New Testament (Roman Characters), in-12, London, 1690.

Lhuyd (Edward). A brief introduction to the Irish or ancient Scottish language with an Irish-English dictionary (Archaeologia Britannica, Oxford, 1707, p. 299 et suiv.).

Tosath agus aistriugha miorbhuileach theampoil Muire Loreto, in-8°, Rome? 1707?

Richardson (Rev. John) and Brady (Rev. Philip). Seanmora ar na priomhphonsibh na Craideamh (Sermons). In-8° London, 1711.

The Book of Common Prayer (English and Irish). In-8°, London, 1712.

Lewis (John). The Church Catechism explained etc. translated by the Rev. John Richardson. In-12, London, 1712.

Church Catechism S. P. C. P. London, 1712.

American Church Catechism (English and Irish. In-8°, Belfast. 1722.

Keatinge (Rev. Geoffrey). History of Ireland. in-fol. Dublin, 1723, [by O'Connor]; — in-fol. London, 1723; — 2d edition, in-fol, Westminster, 1726 [in English; marginal notes in Irish with Irish type]; — in-fol. London, 1732; — History of Ireland. Book I. (Charles Halliday) (Irish and English). In-8°, Dublin, 1811.

English-Irish Almanac for 1724. Ist edition, Dublin, in-16; — 2d edition, in-16.

Mac Curtin (Hugh Boy). Elements of the Irish language Louvain, In-8°, 1728; — Paris, 1732.

Dowley (Rev. John) D. D.. Suim bhunudhasach an Teaguisg chriostuidhe a bprós agus a ndán (The essential contents

of the christian Doctrine in prose and verse). In-16, Louvain, 1728.

The Doway Catechism (English and Irish) approved of for use in the Diocese of Killaloe by S. L. [Sylvester Lloyd]. Dublin, 1738; — 1752.

Begley (Rev. Connor) and Mac Curtin (Hugh). English-Irish dictionary in-4°, Paris, 1732.

Eibhlin a rúin [a song in phonetic Irish]. Dublin, 1743; — 1760.

Segneri (Fr. Paul). True wisdom (English and Irish). Cork, 1736; — Cork, 1813.

Gallagher or O' Gallagher (most. Rev. Jas.) D. D. bishop of Raphoe. 16 sermons. Dublin 1735; in-8°, Dublin, 1736; — 17 sermons, in-12, Dublin, 1777; — in-12, Dublin, 1795; in-12, Dublin, 1807; — in-12, Dublin, 1819.

A Catechism etc. In-8°, London, 1750.

Donlevy (Rev. Andrew) D. D. The Catechism or christian doctrine by way of question and answer [Irish and English]. I^st^ edition, in-8°, Paris, 1742.

O' Reilly (Michael). Catechism 1749; — 1750.

Christian Doctrine (An Teagasg criosdaidhe an Gaodhleig), In-12, Dublin? 1748.

O' Brien (most Rev. John) bishop of Cloyne. Focalóir Gaoidhil-Bhéarla or an Irish-English Dictionary. Gr. in-4°, Paris, 1768.

Vallancey (major Ch.). A grammar of the Iberno-Celtic or Irish language. In-4°, Dublin, 1771; — Dublin 1773; — 2^d^ edition, in-8°, Dublin, 1782. — An essay on the Antiquity of the Irish language etc. Dublin, 1772; — 3^d^ edition, London, 1818.

Pulleine (Rev. James). An Teagasg Críosdaidhe (Catechism), 1782.

Christian Doctrine. Suim Athgar and Teagasg Criosduighe. In-12, Dublin, 1784.

Ordo administrandi Sacramenta etc., in-12, Dublin, 1785 [contains an Instruction in Irish (Roman Characters) of several pages]. Cf. *The Gaelic Journal*, vol. XI, p. 150).

Brooke (Miss Charlotte). Reliques of Irish poetry. In-4°, Dublin, 1789 ; — in-8°, Dublin, 1816.

An Teagusg Creesdeegh, etc, in-12, Cork, 1792.

Irish Catechism. Dundalk, 1793.

Bolg an Tsolair or *Gaelic Magazine*. In-12, Belfast, 1795.

Campbell [Duncan). A new Gaelic Song Book. In-12, Cork, 1798 [in Highland Gaelic].

Stokes (Dr. Whitley). Gospel of St. Luke and acts (Irish and English). Dublin, 1799.

O' Sullivan (Rev. Timothy). « Tadhg Gaodhalach » Spiritual or pious Miscellany, Limerick *avant* 1800 ; — Clonmel, 1816 ; — 6th edition, in-8°, Cork, 1817 ; — 15th edition, with appendice by Patk. Denn. In-12, Dublin.

Christian Doctrine and Morning and evening prayers. An Teagask Creestye agus paidreagha na Mainne agus an Tranona. In-12, Dublin, 1800.

Vallancey (Ch.) LL. D. Prospectus of Irish Dictionary. In-4°, Dublin, 1802. — Specimen dictionary of ancient Irish. In-4°, Dublin, 1804.

Marcel (J.-J.). Alphabet irlandais. In-8°, Paris, 1803.

Stokes (Dr. Whitley). Four Gospels and Acts (Irish and English). Dublin, 1806.

Short instructions for the Sick and Dying (Irish and English) recommended by D. B. [Thomas Bray]. Cork, 1806.

Teagasg Críosduighe. Cork, 1807.

Transactions of the Gaelic Society of Dublin, edited by T. O' Flanagan. Vol. I, in-8°, Dublin, 1808.

Coppinger (Most. Rev. Wm.). Oideas Athchoimir agus Urnaighthe de dhaoine eugcruadh etc. In-12, Cork, 1807.

Halliday (Wm.), A Grammar of the Gaelic language. In-12, Dublin, 1808.

Neilson (Rev. W.) An introduction to the Irish language. In-8°, Dublin, 1808.

O' Brien (Rev. Paul). A practical grammar of the Irish language. In-8°, Dublin, 1809.

The New Testament in Irish (Roman characters). A. Shacklewell, 1810. — In-12, 1813. — In-12, 1816.

Bray (Thos., archbishop of Cashel). Statuta synodalia, etc.

and prayers in English, Irish and Latin, 2 vol. in-12, Dublin, 1813.

Connellan (Thaddeus). English-Irish Dictionary. In-12, Dublin, 1814; — Irish-English Dictionary, Dublin, 1815.

Irish-English Primer and Aesop's fables. In-12, Dublin, 1815.

Proverbs of Solomon (Irish and English). Dublin, 1815.

Lynch (Patrick). Introduction to the knowledge of the Irish language as now spoken. In-8°, Dublin, 1815.

Meagher (Wm.) Blaithfleasg-na-Milsean, etc. In-8°, Carrick on Suir, 1816.

Bible (reprint of 1690 edition) Roman Characters. In-8°, London, 1817. — Irish Characters, 1817.

O' Reilly (Ed.). Sanas Gaoidhilge Sagsbearla or Irish-English dictionary. In-4°; Dublin, 1817; 1821. — Compendious Irish Grammar, 1817.

The New Testament in Irish (Irish characters). In-12, London, 1818.

Críoch déigheanach don dhuine. Dán diadha. Emen O' Sealbhaidh. Dublin, 1818.

Manni traduit par Scurry (James). Cheithre Soleirseadha, etc. In-16. Waterford, 1820.

Challenar (Rev. Dr.). Think well on 't. Irish (Roman characters). In-12, Clonmel, 1819; — in-16; Dublin, 1820.

The Iberno-Celtic Society. In-4°; Dublin, 1820.

The two first books of Pentateuch etc. in-12, 4th ed. London, 1819 1820; — 5th ed., in-12, London, 1820.

The New Testament in Irish. In-8°, London, 1820.

Carpenter (Archbishop). Ritual with Irish prayers. Dublin, 1820.

The Irish-English Primer. In-12, Dublin, 1820.

G. Dottin.

TROIS HISTORIETTES IRLANDAISES

DU MANUSCRIT DE PARIS

Les trois historiettes qui suivent sont tirées du manuscrit de la Bibliothèque Nationale de Paris, fonds celtique, n° 1, que connaissent déjà les lecteurs de la *Revue Celtique* (voir tomes XI, p. 389; XXI, p. 358; XXIV, p. 365; XXX, p. 349). Elles font partie d'une série de cinq récits pieux, dont deux autres ont été publiés dans *Mélusine* par M. H. Gaidoz avec une traduction française et d'intéressants commentaires. La série complète comprend :

1° Historiette sur une dame et son confesseur (f° 28 v°, 1).

2° Historiette sur l'enfant juif (f° 28 v°, 2), éditée dans *Mélusine*, t. IV, col. 23-24.

3° Historiette sur un enfant tombé à l'eau (f° 29 r°, 1).

4° Historiette sur saint Brendan (f° 29 v°, 1).

5° Origine du jeûne du vendredi (f° 29 v°, 2), éditée dans *Mélusine*, t. IV, col. 134-135.

Nous donnons ici les numéros 1, 3 et 4 dans l'ordre du manuscrit.

La transcription et la traduction de l'historiette sur une dame étaient terminées lorsque M. Gaidoz a avisé l'auteur que le texte en avait déjà été publié et traduit dans le recueil des Κρυπτάδια, tome IV, p. 270. Conformément à la règle suivie dans les Κρυπτάδια, la publication est anonyme, mais M. Gaidoz paraît mieux placé que tout autre pour en connaître l'auteur. Il existe une autre version de l'historiette, conservée dans trois manuscrits, le Leabhar Breac, p. 242, col. 2, le ms. Egerton 92, f° 27 r°, 27, et le ms. Rawlinson 512, f° 140 v°, 13; cette version a été également publiée avec

traduction dans les Κρυπτάδια, tome IV, p. 262. Elle diffère surtout de celle du manuscrit de Paris par l'addition de détails scabreux et de mots crus. Il serait cependant à souhaiter qu'elle fût publiée à nouveau dans un recueil plus accessible aux celtistes.

L'historiette sur l'enfant tombé à l'eau est très brièvement contée, mais elle se continue par une sorte d'homélie consacrée à la Vierge Marie, où l'auteur traduit et développe quelques phrases latines, empruntées sans doute à un texte liturgique. Le scribe irlandais qui a copié ce morceau était assez peu familiarisé avec le latin, qu'il a estropié en maint endroit; sa graphie a été respectée ci-dessous dans le texte, mais corrigée dans la traduction.

L'historiette sur saint Brendan se retrouve presque dans les mêmes termes au f° 371 du Livre de Leinster. L'intérêt du texte ici publié est de compléter sur plusieurs points le texte de ce dernier manuscrit et, notamment, de fournir les premières ligne du récit avec le nom du saint qui en est le héros. Sur un autre point, en revanche, le Livre de Leinster permet de reconnaître et de combler une lacune du manuscrit de Paris. L'historiette tourne court, comme la précédente, mais plus rapidement encore, et sert à introduire un morceau d'homélie sur la mort. Ce morceau se retrouve ailleurs, sous une forme différente, et notamment à la fin de l'homélie publiée par M. Kuno Meyer dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, tome IV, p. 241; M. K. Meyer le signale également dans le *Lebor na hUidre*, f° 32 b. Il s'agit donc ici d'un de ces développements tout faits, sortes de lieux communs de la littérature religieuse, que les écrivains pieux utilisaient dans leurs œuvres d'édification.

Comme chacune de ces trois historiettes est assez courte, la traduction en a été placée à la suite du texte, au lieu d'être mise en regard de ce dernier. M. Kuno Meyer a bien voulu revoir le texte et la traduction et suggérer à l'auteur, avec son obligeance bien connue, quelques utiles corrections.

FOSCÉL AR BANNSGAIL

[A]raile bannscál dodeachaidh dothab*air*t achoibhsen diaraile manach nóebhdhiadha. Onuair dor*a*t achoibhsin dó, d*er*cais fair inaaghaidh iar*u*m, uair bafailidh 7 bacoem aghnúis 7 ad*re*ach, 7 roghab f*or*guidhi inmanaigh iarsin. Olccsin, abhannscál maith, olse; atúsa obsanaidhin indergud manuich acfoghnum dodhia, 7 *no*cha nfetar cin obanscail f*ri*sinré sin. Occus, a b*annscál* m*ai*th, olsé, éirg cothchéile ndíles bodhéin, 7 sir innísin fair; ar diles d*ui*t adhenum f*ri*s, 7 *no*cha nedh rimsa. Misi *immorro*, olsé, manuch t*ru*ag sunn agfoghnum don choimdhi; nidil*es* domnaei feis rium, 7 *no*c[h]a nedh d*ui*tsiu dośunnrad, 7 tú artab*air*t dochoibhsen dam. Orochual*a* si sin *immorro*, ised isb*er*t : Nobrisiubsa moetaighi, olsi, 7 moth*lacht* righna; noteigheb[1] cohaduathm*ar*, 7 dogén cai 7 toirrsi 7 dérfog*ra* mór; 7 ader co*r*obt*us*a romṡaruigh 7 tiucf*et* cach chucaind ascach aird iar*u*m; 7 *nó*tpiannfaidht*her* 7 *no*d-buailf*i*dt*her* 7 *no*d c*r*ochf*i*dt*her* 7 *no*d muirf*i*dt*her* iar*u*m, mina-taighi f*ri*msa. Diacinntaigi frimsa *immorro*, rotbia ór 7 airg*et* 7 cech m*ai*th archena, 7 bidham sidhach[2] frit iar*u*m, 7 nifinnfa nech foirn innísin, *acht* snini arndís. Dechaid sium suas arnem iar*u*m; 7 dor*a*t airdhi nacroichi taragnuis; atb*er*t frisin mbannsgail : Dogéntar innísin, olse. Cait? olsisi[3]. Ni *hansa*, olinmanach, lubhgort f*or*iatai fil acnamanch*aib*, olsé, 7 tiagham ann. Maith, olinbanscal. Tiag*ai*t isinlu[b]ghort. Am*al* robúi inbanscal ann iar*u*m, cof*ec*[h]aidh slóigh nacat[h]-*ra*ch uili isin lubgort, doneoch robat[ar] righa 7 tigerna díbh, 7 siat acaineas 7 acaibhnes 7 siat a[c]caithem pupa[4] cháer fíne

1. *Not-eigheb* (ou peut-être *nod-eigheb*) du verbe *égim* employé transitivement.

2. Le ms. porte *bidh amsidhach*; la lecture *bidham sidhach* (avec *bidham* pour *biam*, forme moyen-irlandaise de 1re pers. sg. du futur) m'a été suggérée par M. Thurneysen.

3. Ms. *olsi si*.

4. C'est le mot dont a parlé Wh. Stokes, *Rev. Celt.*, XII, 442; le sens de « grappes » est confirmé par le présent passage. Le nominatif est *popp* (L. U. 97 a 3); au pluriel, nom. *pappe* (L. Br. 38 b 51 dans Atkinson, *P. H.*,

ann 7 cech deghthoraidh búi isin lubhgort archena ; 7 din[o][5] doco*n*nairc aceili féin docétf*e*raibh ann 7 drong mór dorighaibh uime 7 dotháis*ech*aibh intślóigh 7 domileadhaib. So*cht*ais iar*u*m inmbannscail 7 roimd*er*gadh uimpi comór 7 atb*er*t frisin manuch : Cidh imatangam*ar* sunn, olsi, 7 cách uili ann, 7 cidh d*ui*tsi[u], olsi, cinafis acot naslóigh morasa dob*eth* sunn ? Mocubhais amh, olincleirech, asmé fein roerslaic doirrsi inlubgairt rompo, 7 ismé[6] rocet(f° 28 v°, 2)aigh dóibh taigh*echt* inn, olse. Tiag*a*m asso coluath, olinben. Na herigh, olsé, cond*er*n*a*m indi diatangam*ar*. Nidingen-t*ar*, olsí, 7 cach umainn amacuairt ocarndféchain ocdenum ingnima sin ; a*cht* codeimein, olsi, diatarda righna*cht* inb*eth*adh oairt*her* coiart*her*, nicoemsaind sin arfeili 7 arnairi, 7 cách umam imacuairt am*ail* atait. Uch, a bannscál m*aith*, olseisium, isneimfni iat indaithfeghadh nafíadhnusi ata acat déchsain, diandernta ingnimsin. Ciasin ? olseisi. Dech uasad, olseissi[u]m. Tocaidh iar*u*m inben arosc do*chu*m nime 7 is*ed* atconnairc[7] ann .i. doirrsi 7 seinist*ri* nime obéla osluicthe 7 Cr*ist* budhéin 7 acroich ndeirg reais, conaladhaibh 7 coslechtaibh agona 7 ach*ésta*, ocan déchsain di ; Muire conahóghaibh uimpi for seinistir eile, na hesp*tail* 7 nahaingil 7 náei ng*ra*idh nime olche*a*na ocdechsain in mhanaigh 7 nabannscaile airm arabhad*ar*. Infaice sin, abannsgal maith ? olseisi[u]m. Atchim cod*er*bh, olsi, 7 doleig inbanscal colar sin, 7 sí occái 7 octoirsi 7 ocait*hri*ghi inap*e*cthaib. Olcc líth[8] on, abannscál, olinmanach, intan robonár let pe*ccad* do denum afiadhnuse droingi dodhainibh, 7 nachtuc[ais] dotaigh in coimdhi féin *con*naen gradhaibh nime inafiad*nuise* fort, dian-

l. 4242), acc. *pupu* (L. Br. 127 a 40) et gén. *pupu* (pour *papa* ? L. Br. 259 b 9. dans la *Rev. Celt.*, XII, 436, l. 1). Si le mot sort du latin *papula*, il faut le, joindre aux exemples signalés par M. K. Meyer, *Zeitschrift für Celtische Philologie*, IV, 345, de *a* latin devenu *u* en irlandais.

5. Pour *dano* ; ms. *dī* ; cf. *P. H.*, p. 645.

6. Ms. *ismo*.

7. Ms. *ata̗conn airc*.

8. Pour le sens de *líth* ici, M. Gaidoz renvoie à L. Br. 259 b 55, 64 ; 260 a 77. On lit *olc líth* dans l'*Imram Brain* (édition K. Meyer, t. I, p. 23, l. 45 ; cf. l'Introduction, p. xvij) et *fólíth* dans le *Tochmarc Etáine* (Irische Texte, I, p. 128, l. 11).

dernta ingnim sin anaghaidh thoile dé. Acht mamisi *immorro* robonemfní lium indomain uili it*ir* bíu 7 marbh umam acdenum mieperta innas aenaingil domuindt*ir* incoimdhedh. Eirigh as tra, abanscal maith, olseisium, 7 dena docheili do chomdighna[d] 7 dena ait[h]righi fridía, isin mhígnim rotriallais. A*cht* masi *immorro*, olsé, nicoimreis friamnai gein fambeo. Rośai inben friait[h]righi iarsin comasái chrabhaigh[9] iar*u*m 7 condechat*ar* an aén [i]arnándég airillniug*ud* do*ch*u*m* nime iar f*or*ba am beith andeghbesaibh; 7 rel*iqua*. Finit. Amen.

HISTORIETTE SUR UNE DAME

Une certaine dame alla donner sa confession à un certain moine saintement pieux. Quand elle lui eut donné sa confession, elle le regarda bien en face, car il était agréable, joli de figure et de visage; puis elle se mit à faire au moine des propositions. « C'est mal », dit-il, « ô noble dame; je vis, depuis mon enfance, dans un lit de moine, à servir Dieu et je ne connais pas le péché de femme jusqu'à ce moment. Mais, ô noble dame, va trouver ton propre mari et demande-lui cela; il est juste que tu le lui fasses, et non pas à moi. Moi », dit-il, « je ne suis qu'un pauvre moine, ici occupé à servir le seigneur; il ne convient pas à une femme de coucher avec moi, et ce n'est pas à toi en particulier, à toi qui viens de me donner ta confession ». Quand elle entendit cela, elle dit : « Je mettrai en pièces mes vêtements », dit-elle, « et mon costume de reine; je crierai d'une façon épouvantable; je ferai une scène de pleurs, de désolation, et un grand tapage; et je dirai que c'est toi qui m'as outragée; et alors l'on accourra de tout côté vers nous; et tu seras puni, fouetté, pendu, mis à mort, si tu ne viens pas à moi. Si tu pèches avec moi au contraire, tu auras de l'or, de l'argent, toute espèce de biens; et je serai en paix avec toi après cela; et personne ne saura cette chose-là sur

9. Cf. *sái saincherda* « un docteur de métier » L. L. 120 à 50 dans la *Revue Celtique*, III, 177, l. 19.

nous, si ce n'est nous deux ». Alors il regarda en haut vers le ciel et il fit le signe de la croix sur son visage; puis il dit à la femme : « Cela sera fait ». — « Où cela ? » dit-elle. « C'est bien aisé », dit le moine, « il y a un jardin clos qui appartient aux moines ; allons-y ». — « Bon », dit la femme. Ils vont au jardin. Quand la femme y fut, elle vit dans le jardin la foule de la ville entière, et tout ce qu'il y avait de rois et de chefs, occupés à jouer, à se distraire, à manger des grappes de raisin et de toutes les autres espèces de beaux fruits qu'il y avait dans le jardin ; et aussi parmi eux elle aperçut là son propre mari, au premier rang, entouré d'une grande foule de rois, de princes du peuple et de guerriers. La femme resta silencieuse et rougit fortement sur elle-même, puis elle dit au moine : « Pourquoi sommes-nous venus ici, avec tous ces gens autour de nous ? Et comment ne savais-tu pas que cette grande foule était là ?» — « Certes », dit le clerc, « en conscience, c'est moi-même qui leur ai ouvert les portes du jardin, et c'est moi qui leur ai permis d'entrer ici », dit-il. — « Allons-nous-en vite », dit la femme. — « Ne t'en va pas, dit-il, avant de faire ce pour quoi nous sommes venus ». — « Cela ne sera pas fait », dit-elle, « avec tout ce monde autour de nous alentour, qui nous regarderait faire cela; et certes », dit-elle, « quand tu me donnerais l'empire du monde[1] de l'orient à l'occident, je ne le pourrais, par pudeur et discrétion, avec tous ces gens autour de moi comme ils sont ». — « Hélas! ô noble dame », dit-il, « ils ne sont rien en comparaison des témoins qui sont à te voir, si tu faisais cet acte-là ». — « Comment cela ? » dit-elle. — « Regarde là-haut », dit-il. La femme leva alors les yeux vers le ciel, et voici ce qu'elle y vit : les portes et les fenêtres du ciel grandes ouvertes, et le Christ en personne, portant sur son dos sa croix sanglante, avec ses plaies, les traces de ses blessures et de sa passion, qui les regardait de là. Marie entourée de ses vierges était à une autre fenêtre ; les apôtres, les anges, les neuf ordres du ciel et tous les autres regardaient le moine et la femme, à l'endroit où ils se trouvaient. « Vois-tu ceci ? ô noble dame », dit-il. — « Je

1. Mot à mot « de la vie ».

vois sûrement », dit-elle, et la femme se laissa là tomber sur le sol, puis elle se mit à pleurer, à s'affliger, à se repentir de ses péchés. — « C'est une triste fête, ô noble dame », dit le moine, « que tu aies eu honte de commettre un péché en présence d'une troupe d'hommes, et que tu n'aies pas pris garde à la présence auprès de toi du seigneur et des neuf ordres du ciel, si tu faisais cet acte contre la volonté de Dieu. Mais pour moi, cela ne me fit rien que tous les mondes, celui des vivants et celui des morts, soient autour de moi à faire des médisances, plutôt qu'un seul ange de la famille du seigneur. Lève-toi donc, ô noble dame », dit-il, « prends ton mari pour consolateur et fais pénitence devant Dieu pour la mauvaise action que tu as tentée. Mais pour moi », dit-il, « je n'aurai jamais commerce avec une femme, tant que je serai vivant ». La femme se tourna ensuite vers la pénitence au point de devenir un docteur de dévotion, si bien qu'ils allèrent ensemble d'après leur beau mérite vers le ciel après l'accomplissement de leur vie dans de bonnes mœurs, etc.

FOSCÉL ARINLENAM DOT*HUI*T 'SA CUIRR USCI

[F]echtus aili d*an*o, isnatiribh thair, robói ben 7 amac inafarr*a*d. Inaroili ló rocetaid inm*a*can día m*áth*ir dul dia chluithi. Eirg, am*a*c, orsi, 7 diláimh M*uir*e umat. Téit dichluichi iarsin 7 dirochair acuirr uis*ci* irabhad*ar* dafhed decc ina (f° 29, r°, b) doimni, acuic fouisci di 7 í folum iarsin. Nifrith inm*a*cam 7 nífrith fis aoidhedha. Ro bás iarsin occaiarr*a*d 7 nífrith. Acinn se*cht*muine iarsin dochuaidh araili ben arcenn uisci donchuirr. Rotharraing anís acilarnd condracall iarnaide. Isedh dorala inm*a*cam beo innte. Rofiarfaig[1] de : Cid rotṡaer ? Itir dilaim M*uir*e rombá, arsé, 7 is*ed* romaṡer. *Haec est* uirgo uirginum. Isí seó indóg derscaidhes cech noígh; d*eth*beir on, cidh m*áth*ir isógh. *Haec est* regina VII. clorum *cum* mater regis *ca*eli *et* ter*r*e. Issi seo ríghan nar nime, uair isi m*áth*ir ríg nime 7 tal*man*. *Haec est* tr*i*nutr- bono*r*um deprocantibus se aut facientibus bona p*r*o ea, *cum* celeste

1. Ms. *rofiarjad*.

reghn*u*m tribuit p*r*ocurantibus mulierum sexum tibe curacione indighet. Issí seó bantidhnaictheoir nanuili maithusa don lucht dogniat ahetarguidhi dogrés .i. donlucht doghniat deighnimartha inahanóir am*ail* dobh*eir* nem do cech sacart lenus ahord 7 aforc*et*al, *no* dogach sacart diandena[1] amolad ; neam uaithi docechduine ailes altrom dé inahanoir; nem docech mnái aeinfir *acht* coroibh afaisitin 7 aninnr*u*cus ; neam docech sáer doní duirrthech *no*teamp*ul* inahano*ir* ; neam docech óigh choimé*tus* ahoighi ardhía ; nemh docech duine deithitnighis oighi aráis *no* aréicin, *acht* cinnedh aóighi do dia ; neam do cech duine doní tempull ina hanóir. *Haec est* salus mundi *cum* aedificauit *quod* Eva desdruxit. Isi seo slainti indomaen, uair roathnáigid 7 roślánaidh inni rusdiscail 7 rus malairt Eua. *Haec est* domina terrarum. Isi seo bantigerna natalman. *Haec est* gub*e*rnatio naufragantium, int*er*pretat*ur* Maria stella mairis. Issi seo sdiuír nandaine arnaconbathadh[2] ; uair isinann iarnet*arcer*t focail Maria 7 rétlan inmara[3], doréir indiuil (f° 29, v°, a) foillsighes inréthla[4] slighi derait chumpuirt nabethadh ; is aml*aid* sin isslighi donlucht bís isseirbi intśaegail bregaigh f[re]acnairc seo intí naem M*uir*e doc[h]*u*m nime, uair isé sin port nabet[h]adh. *Haec est* m*at*er ocus fília creatoris. Issi seo m*áth*ir 7 ingen induilemhan, qui *est* be*ne*d*ic*tus in *saecu*la *saecu*lor*u*m, amen. Airim t*r*ocaire dé uasail uilic[h]*u*m*acht*aigh 7 M*uir*e nóibhi, rorisim rost*r*eabham incathraigh neamdhae inlín itamait isinfreacnarcus seo. Pat*er* n*oster* qui es. Finit.

HISTORIETTE SUR L'ENFANT QUI TOMBE DANS LE PUITS D'EAU

Autrefois, dans les pays de l'est, il y avait une femme avec son enfant auprès d'elle. Un certain jour, l'enfant demanda à sa mère d'aller jouer. « Va, mon fils, dit-elle, et que les mains

1. Le manuscrit porte en fin de ligne *diandenañ*.

2. On peut hésiter à lire *arnacon bathadh* ou *arnacom bathadh* ; le mot est coupé en deux par la ligne.

3. Pour le tour, cf. *P. H.*, l. 7151.

4. Comprendre *do-réir ind-iuil*, en faisant de *-iuil* le génitif du mot *éol* « guidance ».

de Marie te protègent ! » L'enfant va jouer et tombe dans un puits d'eau, où il y avait douze brasses en profondeur, dont cinq sous l'eau, et le reste à vide. On ne trouva aucun indice de sa mort. On fut à le chercher, et on ne le trouva pas. Au bout d'une semaine, vint une femme chercher de l'eau au puits. Elle ramena en haut son seau avec une chaîne de fer, et voici que l'enfant vint dedans, tout en vie. Elle lui demanda : « Qui t'a sauvé ? » — « J'étais entre les mains de Marie, dit-il, c'est là ce qui m'a sauvé » ; *haec est uirgo uirginum*. C'est la vierge qui surpasse toute vierge ; cela est naturel : quoiqu'elle soit mère, elle est vierge. *Haec est regina saeculorum, cum mater regis caeli et terrae*. C'est elle la haute reine du ciel, car c'est elle la mère du roi du ciel et de la terre. *Haec est tributrix bonorum deprecantibus se aut facientibus bona pro ea, cum caeleste regnum tribuit procurantibus mulierum sexum ubi curatione indiget*. C'est elle la distributrice de tous les biens à ceux qui l'invoquent sans cesse, c'est-à-dire à ceux qui font de belles actions en son honneur ; de même qu'elle donne le ciel à tout prêtre qui accomplit son ordre et son enseignement, ou à tout prêtre qui fait sa louange ; le ciel à tout homme qui implore la nourriture de Dieu en son honneur ; le ciel à toute femme qui a un seul époux, pourvu qu'elle se confesse et qu'ils en soient dignes ; le ciel à tout artisan qui bâtit un oratoire ou un temple en son honneur ; le ciel à toute vierge qui garde sa virginité pour Dieu ; le ciel à tout homme qui conserve sa virginité de gré ou de force, pourvu qu'il la destine à Dieu ; le ciel à tout homme qui fait un temple en son honneur. *Haec est salus mundi, cum aedificanit quod Eva destruxit*. C'est elle le salut du monde, puisqu'elle a réparé et guéri ce qu'Ève a brisé et détruit. *Haec est domina terrarum*. C'est elle la maîtresse de la terre. *Haec est gubernatio naufragantium* ; *interpretatur Maria stella maris*. C'est elle le pilote des hommes afin qu'ils ne fassent pas naufrage. Car, d'après l'interprétation du mot, Maria c'est la même chose qu'étoile de la mer, suivant la direction où l'étoile indique le chemin mystérieux jusqu'au port de la vie ; c'est ainsi que pour tous ceux qui vivent dans l'amertume de ce présent monde trompeur, la sainte Marie est un chemin vers le ciel ; car c'est là le port de la vie. *Haec*

est mater et filia Creatoris. C'est elle la mère et la fille du Créateur, *qui est benedictus in saecula saeculorum. Amen.* J'invoque la miséricorde du noble Dieu tout-puissant et de la sainte Marie; puissions-nous atteindre et habiter la cité céleste, nous tous tant que nous sommes dans ce présent monde. *Pater noster qui es. Finit.*

FOSCÉL AR BRENNAIN

[L]uid B*r*énainn dothab*air*t anma am*ath*ar ahif*e*rn. Bói d*a*no aainim occat[h]ug*ad* friademna ont*r*áth coraili, cot*u*c am*ath*air odeamn*ai*b. *Et* dobi esp*oc* Mainenn acoim*ét* acuirpseom colleic. Dorala iar*u*m asp*iru*t do*ch*um ac[h]uirp 7 bascith 7 foceird aosnaid. Imcomaircidh esp*oc* Máineann iarsuidhiu danusb*er*t[1] fris : Inaigt*her* écc, a Brénainn, ar esp*oc* M. Ag*ur* ém, or Brenaind. Bas d*er*bh. Aims*er* ind*er*bh. Deirge charat. Gnus écarat[2] Tec[h]t anaic[h]nedh. Tír ingn*a*d. Conair dorcha. Drub centa[th]chor. Fubt[h]ad feirgi. Bubt[h]adh mbiasta[3]. Glenn nuathmar nadroisc daine recas[4]. Lainne teinedh 7 piasta. Drochet cloen anbosaid darsodain recongbaid dodoghnima. Rí airchenn ardochinn. Breth anairchenn laisside. Aiscid dodoibhsin[5]. Coscradh dodhelb[d]a. Att*r*eib nuíne. Othrus fota. Freiscissiu brátha . . .[Is cosnaide chena][6] in flaith nemdha.

1. Le manuscrit porte *iarsuidh* || *iudanus bī*. Cf. *suidiu anasbert* L. L.

2. Ms. *echī* que M. Kuno Meyer me propose de corriger en *écarat*.

3. Ms. *mbrasta*. Faut-il corriger en *mbiasta*, d'après le texte de L. L., ou lire *bresta*? Cf. l'adj. *bresta* dans les *Contributions* de M. K. Meyer, p. 256 et dans l'index du *Félire* d'Oengus, p. 305.

4. Je traduis comme s'il y avait *nad-recas* (ou *-recatais* L. L.) *roisc dóine*. Plus loin, le passage *recongbaid dodoghnima*, évidemment corrompu, ne fournit aucun sens satisfaisant.

5. Ces mots sont obscurs ; plus loin la correction *dodhelbda* m'est suggérée par M. K. Meyer. La leçon *do-dhelba* « de ta forme » fournit d'ailleurs un sens également satisfaisant.

6. Ici se trouve une lacune, comme le prouve le texte de L. L., malheusement maltraité en cet endroit. Les mots entre crochets sont tirés du texte publié par M. K. Meyer, *Z. C. P.*, IV, 243.

Fobith isexam*ail* frisin flaith nirc[h]raidi 7 isí sin carait narigha talm*ai*de. Doluid[1] sen am*ail* céo, marbhaidh am*ail* chotladh, athchumaid am*ail* rinne, timdibid am*ail* foeb*ar*, loiscid am*ail* teinidh, baidhidh am*ail* muir, sluicidh am*ail* chuithigh, f*or*diuchlannaigh (f° 29 b, 2) am*ail* ph*eist*. Nihinann sin 7 forcomat indnoeibh 7 infíreoin. Is blathlígdha araerglaine, is airget geal araghelbaine, is tinne óir ararathm*ai*ri, isord greíne arahet*r*ochtaighe, islí súla arasaeraille, is aénach araibhnus, is mellcha ararebaige, is flaith[2] arinm*are*[3], isc*r*uith archeolbinne[4]. Muchin ricfa inflaith sin airm i fuil dia fodheisin, rígh mór cáin caidh cum*ach*tach t*r*én naemghlan fírián féig forrsaigh troccair dércach dilgidhach sen óg ecnaid airmitnech aebhdha uasal indoccbaid cunnail cobsaid coindeirclech trocair t*r*edha tídhnaic[th]ech centosach cenforcenn ; roisam roaittrebam aflait[h] indrígh sin in *saecu*la *saecu*lor*u*m. Amen.

HISTORIETTE SUR BRENDAN

Brendan alla retirer de l'enfer l'âme de sa mère. Son âme (de Brendan) eut à se battre continuellement avec les démons, jusqu'à ce qu'il retira sa mère des mains des démons. Pendant ce temps, l'évêque Mainenn gardait son corps. L'esprit de Brendan revint dans son corps tout affligé ; et il poussa un soupir. L'évêque Mainenn l'interrogea alors et lui dit : « Crains-tu la mort, ô Brendan ? » dit l'évêque Mainenn. — « Je la crains certes », dit Brendan. « La mort est certaine, le moment incertain. Abandon des amis, visage d'ennemis, voyage inconnu, pays étrange, chemin sombre, séjour sans retour, menace de colère, menace de bêtes, vallée effrayante que n'atteignent pas les yeux des hommes, férocité de feu et de bêtes, pont oblique, instable au-delà*** Un roi certain devant toi, un jugement incertain auprès de lui*** Destruction

1. Lire *dallaid*.
2. Lire *laith*, d'après une suggestion de M. K. Meyer ; ou bien voir dans *flaith* une corruption de *fledh-ól* ?
3. Ces mots doivent correspondre à *is fledhol ar a finmuire* du texte publié par M. K. Meyer, *Z. C. P.* IV, 243.
4. Ms. *cheoibinne*.

hideuse, séjour de famine, longue maladie, attente du jugement... C'est un royaume disputé que le royaume céleste, car il est différent de ce royaume périssable qu'aiment les rois de la terre. Celui-ci aveugle comme un nuage, tue comme le sommeil, blesse comme une pointe, coupe comme un tranchant, brûle comme le feu, noie comme la mer, engloutit comme une trappe, dévore comme une bête. Ce n'est pas le même que gardent les saints et les justes. Celui-là est une belle fleur pour l'extrême pureté, de l'argent blanc pour la blancheur, un lingot d'or pour le prix, le marteau du soleil [1] pour l'éclat, la couleur des yeux pour la parfaite beauté, une fête pour la mélodie, un charme pour la joie, un festin pour l'abondance de vin (?) [2], une harpe pour l'harmonie. Heureux celui qui atteindra ce royaume, à l'endroit où se trouve Dieu lui-même, ce roi grand, beau, chaste, puissant, fort, saintement pur, juste, fin, vaste, pitoyable, miséricordieux, indulgent, vieux, jeune, savant, respectable, beau, noble, glorieux, sage, ferme, clément, miséricordieux, triple, généreux, sans commencement, sans fin. Puissions-nous atteindre, puissions-nous habiter le royaume de ce roi, in saecula saeculorum. Amen.

J. Vendryes.

1. Faut-il traduire *ord* par « marteau » ? Cf. peut-être *di ghai greine*, *Anecdota from Irish Manuscripts*, t. II, p. 3, l. 13.
2. Cf. la note 3 de la page 310.

REMARQUES ET ADDITIONS

A L'*INTRODUCTION TO EARLY WELSH*

DE JOHN STRACHAN

(*Suite*)

PAGE 23 : *Geneu* est donné comme le pluriel de *gen*, joue, mâchoire. Anciennement même, *geneu* n'a que le sens de *bouche* :

L. Tal., 121. 12 : a lefeir *dy eneu*,

« Ce que dit ta bouche. »

109. 17 :

a chyn del ewyn vriw ar *vyggeneu*,

« Et avant que ne vienne une écume sanglante sur ma bouche. »

L. Rouge, 268. 29 : *ar y eneu* ewyn vriw,

« Sur sa bouche (la tête vient d'être coupée) une écume sanglante. »

302. 2 : Pwy llet *y geneu*,

« Quelle est la largeur de sa bouche. »

Il en est de même en cornique et en breton.

Le vrai pluriel (duel) est *dwy en*, breton *diou en*, bret. moy. *diou guen*.

Gen paraît d'après le genre et le sens est emprunté au latin *gena*. Il ne me paraît pas probable que *geneu* ait jamais été un pluriel (cf. *Mots latins*, p. 173).

— *Ceneu*, plur. *cenawon*. Les formes régulières sont *ceneu* = **cana-wō* (**cana-wī*); plur. *canawon* = *cana-won-ĕs*.

L. Noir, 24. 15 : *deu keneu*.
32. 30 : *kanavon*.

L. Aneurin : 106. 30 : *canaon*.
77. 8 : *Keneu* (nom propre).

L. Tal., 189. 22; 193. 13, *Kenen*.
167. 23 : *kanawon*.

— *gelyn* ennemi, plur. *gelynnyon*.

Les formes anciennes sont *gal*, plur. *galon*; *gelyn* existe aussi comme singulatif. On ne trouve *gelynyon* ni dans le *Livre Noir*, ni dans le *Livre de Taliessin*, ni dans celui d'*Aneurin*. Il apparaît dans la *Myv. Arch.*, p. 215. 2, dans un poème du commencement du XIIIe siècle (*gelynyon*).

P. 26-27. Pour l'ordre de la construction des adjectifs avec les substantifs, ce n'est exact que pour la prose (v. *plus haut*, p. 169-181); de même, pour le nom prédicat et l'adjectif avec *yn*.

P. 28-29. *Comparison*. Ce chapitre présente plusieurs lacunes, d'abord en ce qui concerne la construction.

Pour *no*, *noc*, il est à remarquer que cette particule se place parfois en tête de la proposition.

Myv. Arch., 222. 2 :

no'r tri hael *haelach* yd gaffad

« Plus généreux que les *Trois généreux* on le trouvait. »

L. Aneurin, 103. 29 :

no Neim ab Nuithon gur a vei well.

101. 6 : a vei *no llif llymach nebawt*.

Ibid., 97. 5 : *noc a dele gwr mynet y emnid*
heb arveu, *ny dele* bard...

« Pas plus que ne doit un homme aller au combat[1] sans armes, ne doit le barde... »

1. Le sens d'*emnid* n'est pas connu; la forme ne me paraît pas sûre.

Cf. *Myv. Arch.*, 252. 2 : *noc a wnaeth*...

En second lieu, fréquemment, au lieu du comparatif avec *no*, *noc*, de l'équatif avec *cyn-*, *cy-*, suivi de *ac*, la particule *no-* est supprimée et l'objet comparé est avant (le plus souvent on a un composé avec *cy-*, *cyn*).

Myv. Arch., 223. 1 :

Llaw hir ni welir *ei gywalha*,

« Lui l'homme à la main longue, on ne voit pas son égal. »

177. 1 : *Run gyggredyf gynnedyf*,

« Ayant la disposition, les qualités de Run. »

292. 1 : *Llacheu gybaval*,

« Semblable à Llacheu. »

273. 1 : *eu kyvryntet*[1],

« Aussi vil qu'eux » : de *ky* + *brwnt*. »

344. 2 : *Peredur gystal*,

« De la valeur de Peredur. »

694. 1 : ni cheid o wrol *ei wrolach*,

« On n'a pas trouvé un vaillant *plus vaillant que lui*. »

297. 2 : *Kynon vegys* « comme Kynon. »

293. 1 : *Ud Nud nawwell* « chef meilleur neuf fois que Nudd. »

Il y a aussi à signaler l'absence de *mor* et d'autres construction par sous entendu.

Daf. ab Gwil., 317 :

ystyr pan welych dyn
ebrwydd yr a yn briddyn,

« Réfléchis, quand tu vois un homme, combien rapidement il devient un petit morceau d'argile. »

1. Cf. breton moy *e ken mechant*, aussi méchant que lui.

La comparaison dans ce passage de l'*Officium beatæ Mariae* de Gruff. Hiraddug se fait d'après le sens contenu dans le verbe :

Myv. Arch., 368. 1 :

Lleiheist ef *noc* engylion,

« Minuisti eum paulo minus ab angelis. »

Comme système d'équation, il eût été bon de signaler l'emploi de *un* :

Myv. Arch., 327. 1 :

un addysg a Nudd,

« De même instruction que Nudd. »

— *Nudd unfryd*,

« De même pensée que Nudd. »

330. 1 : Morudd *un urddas*,

« De même dignité que Morudd. »

238. 2 : un *eurglod* wyd a Nut.

« Tu as la même gloire brillante que Nudd. »

La principale lacune est celle qui concerne l'emploi des formes en *-ed*, *-hed*.

Ces formes s'emploient dans le sens exclamatif et même équatif sans *-cyn-* ni *cy-*.

Myv. Arch., 230. 2 :

gwenned gwawn,

« Aussi blanche que l'aurore. »

268. 2 : arglwydd cywir gwir gwarandaw arnaf,
uchet y cwynaf...

« Seigneur véridique, vrai, écoute-moi, si haut je me plaindrai... »

283. 2 : mynet yr gwelet *gwennet* gwanec,

« Aller voir celle qui est aussi blanche que la vague. »

Daf. ab Gwil., 108 :

awn i'r llwyni arllonaidd
a *theced* tawr [1] y llawr llaidd,

« Allons aux buissons si gais, et si beau est le manteau du sol humide. »

140 : Breuddwyd yw *ebrwydded* oes

« C'est un songe, si rapide est la vie. »

189 : nid hawdd godech na llechu
a *glewed* yw y gwlaw [2] du,

« Il n'est pas facile d'échapper ni se cacher, si continuelle est la sombre pluie. »

233 : ond truan ei ddychanu
serchoced a'i *fwyned* fu,

« N'est-ce pas pitié de le décrier (par des chants), si aimant et si aimable il a été. »

272 : *deged* ei lliw,

« Si beau est son teint. »

Il faut lire *deced*.

284 : Gwae ni,
... *fyred* yr haf.

« Malheur à nous, que l'été soit si court. »

Myv. Arch., 195. 1 :

merch brenhin dwyrein doeth y Vrevi
wrth glywed *dahed* tyghed Dewi.

« Le fils d'un roi de l'Orient vint a Brevi, en apprenant combien bon était le sort de Dewi. »

1. *Tawr* peut être identique au breton *teur*, ventre ; mais il me paraît possible qu'il appartienne à la même racine que *toron*, couverture, manteau : *Daf. ab Gw.* 71, *Toron* gwyrddoniog tiredd.

2. Il faut rétablir *glaw* ; *gwlaw* est moderne et dû à une fausse analogie.

302. 2 : *tristed* f' uchenaid,

« Combien tristes sont mes soupirs. »

Daf. ab Edmwnt (*Ceinion Llenydd. Gymr.*, II), 269. 2 :

Duw dy nawdd, *dued* y nos,

« Dieu, ta protection, si noire est la nuit. »

Sion Cent, ibid., 116. 2 :

a *byred* fydd ei bara,

« Si courte est sa durée. »

La construction dans beaucoup de cas est celle d'un substantif. C'est ce qui explique également l'intrusion de formes en *-edd* avec *cyn* : *cymoned a thydi*, aussi noble que toi, revient mot à mot à : *d'une noblesse égale à la tienne*. Il est probable que primitivement la terminaison de ces équatifs en *-et* était *-het*. On trouve des équatifs formés sur des comparatifs : ainsi *cyn-hawset* « aussi facile », et non *cynhawdded*. Il est possible que la confusion avec les substantifs en *-et* ait amené à mêler des formes d'origine différente, et que les formes en *-het* seules aient eu d'abord la valeur comparative.

Strachan a omis encore de signaler l'absence de terminaison en *-et* avec *cyn*, *cy-* : dans ce cas, la conjonction est *ac*.

Myv. Arch., 250. 1 : *Kywiw a hi*,

« Aussi digne qu'elle. »

328. 2 : *cywiw wryd Cai*,

« Ayant une vaillance égale á Cai. »

Cf. *cynna* = *cyn-da*, aussi bon que. Cf. l'usage breton et aussi l'usage cornique.

Cette construction de *cyn* se joignant immédiatement à l'adjectif, est à rapprocher de la forme des *Anc. Laws*, I, 290 : *kembrasset*, aussi gros que.

Dans le sens exclamatif à signaler aussi l'emploi de *ys* avec un adjectif : *ys* a eu d'abord probablement la valeur d'une affirmation plus énergique.

Daf. ab Gwil.,

ys da Ior wyd,

« Que tu es un bon chef! »

Myv. Arch., 237. 2 :

ys anaut i wr i arveityaw,

« Qu'il est difficile à un homme de l'affronter. »

237. 2 : *ys da y* gampeu,

« Que sont bons ses exploits. »

257. 2 : *ys anilys* im ddim da
os am carwys am cassa,

« Que tout bien pour moi est incertain, si celle qui m'a aimé me hait. »

Naturellement le superlatif en *-af*, seul, est aussi employé au sens exclamatif.

Un point intéressant, et qui n'est pas à négliger, c'est l'emploi parfois de formes en *-edd* au lieu de formes en *-ed*.

Myv. Arch., 239. 1 :

nys oes o Gymro *y gymmrodet*

(*t* = *đ* dans ce poème),

« Il n'y a pas de Cymro qui lui soit égal en autorité [1]. »

244, 1 : Tosted vyđ gwelet,

« Combien il sera pénible de voir... »

294. 2 : *Llyr gymrodedd*,

« Égal en autorité à Llyr. »

— *Llew gyfluedd*,

« Aussi belliqueux qu'un lion. »

1. Le mot paraît composé *de com* + *broded*, dérivé de *brawd*, jugement : le sens serait *arbitre* ; dans les Lois, les *cymmrodedwyr* sont des arbitres.

321. 1 : o'i law i anaw *buanedd* llifnant,

« De sa main aux poètes (vinrent les dons) avec la rapidité de l'onde du torrent. »

Mabinogion, 54 : kymoned a thydi,

« Aussi noble que toi. »

P. 30 : NUMERALS.

A côté de *tri*, il manque la forme *try* (avec ĭ bref) qui se présente en construction avec *cant* et certains mots :

L. Noir, 7. 16 : *trychant tavaud.*
L. Tal., 123. 23 : *trychan mil.*
L. Aneurin, 96. 23 : *trywyr* a thriugeint *a thrychant.*

102. 16 : *o drychân* eurdorchauc.
99. 21 ; 27, 29, 31, 33 : *trychant.*
64. 23 : *trychant.*
81. 19 : o *drychan* riallu.

L. Rouge, 230. 11, a *thrychant* mlyned.

De même : *L. Noir*, 30. 25 : goreu *try-wyr.*
4. 5 : *try-wir nod.*

L. Aneurin, 96. 23 : *try wyr.*
Myv. Arch., 221. 2 : marwnad ir *try wyr* ynghyd.
251. 1 : *trywyr* (marwnad y *trimeib*).

Pedry aurait dû être cité ; il apparaît fréquemment en composition, et joue un rôle analogue à *try-*, parfois.

L. Tal., 203. 20 : *petry-wyr.*

Pour *cinq*, seule la forme *pum* est donnée ; or on trouve aussi souvent *pym*, *pymp* et *pump* :

L. Aneurin, 64. 2 : *pym pymwnt*[1].
L. Noir, 13. 23 ; 22. 9 : *pimp.*
L. Tal., 165. 5 pump ; 215. 25 *pymp* ; 110-31 *pym hoes* ; 172. 18 a *phympwnt* (*pymhwnt*) ; 142. 170 *pymp pumhwnt* ; 208. 3 *pymp llong a phym cant.*

1. *Pymhwnt* (v. *pummwnt* dans les Dict. modernes) représente 500.000 ou plutôt un grand nombre indéterminé.

Myv. Arch., 219. 2 *pym* wan, *pym*.

267. 2 : oe *bym* weli.

— Pour 19, ajouter *deunaw* (*Myv. Arch.*, 224. 1).

— A côté de *trydydd*, *trydedd*, il faudrait *trydy*, *tryde* :

L. Noir, 9. 17 : *tryde* llu.

Myv. Arch., 158. 2 : *y dryde weith*.

Anc. Laws, I, p. 8, *trededyn*.

— A côté de *petwared*, *petware* :

Anc. Laws, I, 188 : *o petuare ran*.

— On trouve non seulement *unvet ar dee*, mais encore *undegfed* (*Myv. Arch.* 250-2), au lieu de *trydedd ar ddeg*, *trydeddeg* (*ibid.*, 224. 1).

— La forme *trugein*[*t*], soixante, est exacte. Mais si nous avions de ce nombre un plus grand nombre d'exemples anciens, nous trouverions sans doute *tringeint*. Dans un passage de Taliesin, en effet (130. 30), *trugein* vaut *trois syllabes* :

Trugein mlyned.

Le vers doit avoir cinq syllabes.

On trouve d'ailleurs *tringeint* en tête du *Gorchan Maelderw* (F. a B. 11, p. 97, ligne 2).

La numération par *vingt* est plus étendue que ne le dit l'auteur. On trouve fréquemment *seith ugein*, *wyth ugein* (*L. Tal.* 132. 3, 5), on trouve dans les Lois *naw ugein*. La numération par vingt ne paraît guère avoir dépassé ce nombre (J. Loth, *L'année celtique*, p. 32). Cependant, on peut relever encore chez Taliesin, 113. 6 : *seith dec ugeint* ; 113. 9, *pymthec ugeint*.

P. 32 : *pop un pop dwy* est traduit par *by twos and threes* ; le sens littéral est : *une à une, deux à deux*.

P. 33. Il eût fallu distinguer plus nettement entre les formes des pronoms personnels absolus et celles des *notae augentes*. Ces dernières, celles qui se terminent par *i*, en exceptant *hi*, ont régulièrement leur voyelle brève ou atténuée. L'orthographe n'est pas toujours conséquente. La différence est parfaitement marquée dans le *Livre Noir*. Les pronoms absolus sont terminés par *i* : *mi* (*my*) ; *ti*. Or, dans les nombreux

exemples qu'on peut relever, invariablement, on a *e* (*fi*), *te*. Ce qui est plus frappant, c'est que *ni*, nous, est également la plupart du temps écrit *ne* (*e* dans le *Livre Noir*, représente souvent le son exprimé par *y* non accentué, actuel ; v. plus haut, p. 135).

On peut citer aussi dans le *Livre d'Aneurin*, 89. 5, *ny* : *an gelwir ny*.

— Les remarques sur *wy*, *wynt* sont justes : on peut ajouter que (*h*)*wynt* ne se trouve ni dans le *Livre Noir*, ni dans le *Livre d'Aneurin*, ni dans le *Livre de Taliesin*.

P. 35. Il est dit que non-seulement *sef* (*is-ef*) mais *ef* dans un sens analogue, est employé seul, ce qui est vrai. Le rôle de *ef*, dans ce cas, est déjà important en gallois moyen : son emploi s'est généralisé, dans les propositions affirmatives : il introduit la proposition, sans se rapporter à une personne ou sujet précis ; la personne ou le sujet viennent, en général, après le verbe. Le pronom neutre *en*, en breton, a un rôle analogue : il précède le régime sans avoir de valeur spéciale : *en he pardonnas* ; *en ho convertisse* (J. Loth, *Chrest.*, p. 471, col. 1).

L. Rouge, 282. 23 : *Ef a daw byt*, il viendra un état...

On peut dire qu'en gallois moderne, *fe* (*ef-ef*) joue, en tête de la proposition, le rôle de particule verbale [1].

P. 35. Pour les pronoms infixes de la 3e personne, particulièrement après *ry*, v. *Questions de grammaire et de linguistique brittoniques*, I, *la particule ro* (*Revue Celtique*, 1910, p. 31 et suiv.).

— A côté du pronom infixe *-s*, *-th*, on trouve les formes analogiques *ys*, *yth*, construites comme pronoms infixes :

L. Aneurin, 69. 1 :

Bwyt y eryr *er-ys-mygei*,

« Nourriture à l'aigle, il *procurait* [2]. »

Cf. 80. 24, *ermygei* ; 69. 13, *ermygei galaned*.

1. Rowlands, *Gramm.*, §§ 519 : FE, FO, *e* sont des pronoms auxiliaires en préposition affirmative et sont placés devant le verbe, quand il est suivi de la 3e pers. du sg. à l'actif ; au passif on les trouve devant tout nombre et toute personne.

2. Elle se trouve, p. 35. §§ 49, et dans ces quelques exemples.

Myv. Arch., 228. 1 : *er-yth-iolaf*, ren (*eirioli*).
Ibid., 184. 1 : *er-ych-gwynant*.

Les formes infixes avec *y* se trouvent assez souvent après les particules verbales *yd*, *yd* :

Myv. Arch., 247. 2 : *yt yth varnaf*, je te juge.
Myv. Arch., 216. 1 : *yt yn kyvyd*.
Myv. Arch., 167. 1 : kadyr *yt ym dengys* Rys,

« Fort se montre Rhys... »

Ibid., 142. 1 : tru a nos *yd ith later*.
Myv. Arch., 182. 1 : *er-ych-gwynawr*.

A côté de la forme *-e-* pour les pronoms infixes de la 3e pers. du sg. et de la 3e pers. du pluriel, il fallait *y* :

Myv. Arch., 160. 2 : *yt y trychi*,

« Il les taillait en pièces. »

Cf. 207. 2 : Rys Vychan *y galwant*,

« Ils l'appellent Rhys le Petit. »

D'ailleurs *y* se retrouve nettement dans les formes *rwy*, *nwy*.

Même avec *a* parfois on a *y* :

L. Noir, 25. 2 : y beddeu yn y morva
ys bychan *ay* haelewy.

Liber Land., 121 : *ai torro* hac *ay dimannu*
y bryeint hunn.

— Le rôle de *ys*, pronom, eût dû être exposé à cet endroit. L'auteur, il est vrai, en parle avec justesse, p. 105, §§ 159, note 2 (cf. p. 57, 94).

Ce rôle a été assez important en moyen gallois. *Ys* était arrivé, assez souvent, à jouer le rôle d'une sorte de particule verbale avec une nuance d'affirmation. Il avait aussi parfois nettement sa valeur pronominale.

L. Taliessin, 180. 2 :

Torvoed Mossen. .
ys arganfu perif ae lu,

« Les multitudes de Moyse, le créateur les aperçut et leur armée. »

189. 20 : atorelwis Fflamdwyn...

ys attebwys Owein,

« Owein repondit. »

155. 9 : *ys gwyr* Manawyt a Phryderi,

« Manawyt et Pryderi le savent. »

134. 31 : awen a ganaf

dwfyn *ys dygàf*,

« L'inspiration que je chante je l'apporte des profondeurs. »

L. Aneurin, 76. 28 :

ys gwyr Talyessin,

« Taliessin le sait. »

L. Noir, 42. 22 : bei *ys cuypun* ar un,

« Si j'avais su ce que je sais. »

Myv. Arch., 196 :

ys adwaen y man y maent ell dev.

203. 2 : *ys gwyr* vwrw...

« Il sait lancer... »

ys gwybuam,

« Nous avons su... »

238. 1 : *ys keffych*...

wrth dy vot uod yn gyvoethawc,

« Puisses-tu l'obtenir, d'être riche suivant ton désir. »

248. 1 : *ys gwn cwd* edyw, ny wn[1] cwd af,

« Je sais où il est allé, je ne sais où j'irai. »

258. 1 : *ys gwneuthum* it glot,

« Nous t'avons fait de la gloire. »

259. 2 : *ys gwnai* Rys ar vrys arlwy gwlet branhes,

« Il le faisait en hâte Rhys, les préparatifs du festin de la troupe des corbeaux. »

Le caractère affirmatif et le rôle de particule verbale de *ys* sont frappants dans ce vers :

Myv. Arch., 242. 2 :

Duw sadwrn *ys* aeth *ys eithyd* ymmedd,

« Samedi, il alla, oui il est allé[2] dans la tombe. »

(Cf. pour l'origine de *ys*, *Introd. to early Welsh*, p. 57, 94).

P. 37. Il n'y a pas que le verbe *être* à se construire avec le pronom infixe dans le sens du datif; le verbe *venir* participe aussi à cette construction : voir, plus bas, des exemples à la page 100 (verbe substantif).

PRONOM AVEC PRÉPOSITION

A côté de *gwedi*, on a la forme plus répandue *gwedy* et *gwydy* :

L. Noir, 15. 34, *gwydi ny*; 5. 3 gwydi (*id.* 9. 8; 26. 26); 9. 6, *wide*.

L. Tal., 109. 2, *gwedy*; *L. Aneur.*, 104. 7 *gwedy*.

A signaler cette construction de *gwedy* dans un passage du *Livre Rouge*.

1. Le texte porte *ny um*.
2. Cf. *L. Taliessin*, 179. 14 :

aeth dan eigyawn
Dan eigawn *eithyd*

lisez *eithyt*, d'après la rime.

Cf. *ibid.* 188. 7, *eithyd*, également à corriger en *eithyt*.

231. 20, *eu wedy Dylat* : le sens paraît indiquer le pronom personnel :

ev wedy Dylat, « après lui, Dylat. »

P. 38 : voici quelques formes manquant dans Strachan.

AM : 1re pers. plur. *amdanan* (*Myv. Arch.*, 188. 1 ; 289. 2).

AR : 1re pers. du plur. *arnàn* (*Myv. Arch.*, 289. 2 ; 210. 2 ; 217. 2.

3e pers. plur. *arnyn* (*L. Tal.*, 170. 9), *arnu* (*Myv. Arch.*, 273. 1).

ATT : 1re pers. plur. : *atan*, *attann* (*Myv. Arch.*, 231. 1 ; 250. 1 ; 151. 1 ; 289. 2 ; *L. Rouge*, 145. 20).

3e pers. plur. *attun* (*Myv. Arch.*, 319. 4).

CAN, GAN : 3e pers. sg. fém. *genti* (*genđi*), *L. N.* 16. 3.

1re pers. plur. *genhyn* (*L. Tal.*, 112. 25).

3e pers. plur. *gantu* (*L. Rouge*, 266. 23).

— *canthudd* (*Myv. Arch.*, 236. 1).

gantut (*t* = *đ*), *ibid.*. 250. 1).

O : on trouve des formes sans *o*, assurées par le mètre :

1re pers. sg. : hanbwyll *honaf* (*Myv. Ach.*, 253. 1).

3e pers. plur. : *pawb honoch* (*ibid.*, 321. 2).

RAC : sg. 1re pers. *ragaf* (*L. Rouge*, 289. 5).

2e pers. *racod* (*L. Noir*, 54. 23).

Plur. 3e pers. : *racdut* (*t* = *đ*). *Myv. Arch.*, 186. 2.

RO : Les formes sans *y* ne sont pas rares :

Sg. 2e pers., *rhod* (*Myv. Arch.*, 320. 1).

Sg. 3e pers. *rhyddo* (*Daf. ab Gwil.*, p. 15).

Plur. 1re pers., *rhom* (*Daf. ab Gwil.*, p. 15).

Plur. 3e pers. *rhyddun* (*ibid.*, 275. 1).

TAN, DAN : plur. 1re pers. : *ydanan* (*Myv. Arch.*, 188.1).

Y (v. gall. DI) : plur. 1re pers., *yn*, *ynn* (*Myv. Arch.*, 164. 1 ; 169. 1).

Plur. 3e pers. : *udun* (*L. Tal.*, 158. 23) ; *Anc. L.*, II, 402. 2, *udynt* ; *udyd* (*L. Tal.*, 190. 28 ; 182. 24).

YR : plur. 3e pers. *irdud* (*yrđuđ*) : *Myv. Arch.*, 146. 1.

A relever *yd* avec *noc* :

L. Tal., 180. 21 : *bu gwell nocyd*, il fut meilleur qu'eux ; cf. *L. Rouge*, 270. 21 :

ac un oed well nogyd

« Et un seul était meilleur qu'eux. »

La rime ne laisse aucun doute sur la valeur du *d* final.

Il eût été bon de signaler la construction de la copule *ys* avec les pronoms suffixes : *yssym*, est à moi (j'ai), *yssynn*, est à nous (v. plus bas, remarques au verbe substantif).

P. 41 : *yn*, *an* : *ein* se trouve dans quelques poèmes du XIIe et du XIIIe siècles, mais seulement dans des poèmes où l'orthographe a été rajeunie (*Myv. Arch.*, 219. 2 ; 155. 1).

P. 41. *meu*, ce que n'indique pas l'auteur, est quelquefois construit comme un adjectif possessif, dans un sens emphatique, semble-t-il.

L. Noir, 19-26 : *ry sorri Gwassáuc gnaessaf meu fit*,

« Que Gwassawc est irrité, le garant de ma foi. »

— *meu* s'accorde en genre avec le substantif qu'il qualifie :

L. Tal. 258, 52 : *oed gwell y synhwyr no'r veu*,

« Son intelligence valait mieux que la mienne. »

Myv. Arch., 159, 2 :

o thyrr càlon rhag galar
y fau a fydd dau hanner

« Si le cœur se brise par la douleur, le mien sera en deux morceaux. »

P. 41 : L'élision de *vy* possessif devant une voyelle n'est pas signalée. Elle est fréquente, quoique régulièrement elle n'ait pas lieu dans l'écriture. La mesure dans les vers le prouve surabondamment (J. Loth, *Métrique gall.*, II, 2e partie, pp. 103-106).

P. 44 : à signaler l'idiotisme *hwn a hwn* pour indiquer un individu indéterminé, *un tel* :

L. Noir 32, 25 *Bet hun a hun.*

P. 45 *b* : L'auteur signale l'emploi de *neb* avec l'article devant une proposition relative : *yr neb ae wnaeth.* En poésie, surtout, *yr* (*-r*) suffit. Il eût fallu un paragraphe parmi les pronoms indéfinis pour *yr* qui n'est autre que l'article.

Myv. Arch., 258-2 :

y'r ae gwelwy

« Pour qui les verra. »

238-2, *y'r ae mynno* « pour qui le voudra. »

Brut y Tyw. (éd. Rhŷs-Evans) :

P. 42 : *y bawp o'r ae mynnei* « à chacun de ceux qui les désirait. »

Pour plus de détails, v. *Rev. Celtique*, 1910, p. 26 et *passim*, *Quest. de gramm. et de ling. britt.*, 1, Part. *ro.*

P. 46, La forme *gileď* à côté de *gilyd* n'est pas mentionnée; elle se présente une seule fois, à ma connaissance, et dans le *L. Noir*, 12-4 : *ny forthint ve vy gilet*

« Ils ne se séparaient pas les uns des autres (ou : ils ne se seraient pas séparés les uns des autres. » *gilet* (*gileď*) rime avec (*g*)*orsset* (*gorseď*).

P. 47 : à signaler à propos de *meint*, une expression qui se représente plusieurs fois pour indiquer une quantité extraordinaire; la voici dans ce vers du *Livre Rouge*, 274-5 :

ac celorawr *mwy no meint.*

P. 48 : *py* a un sens relatif dans l'expression non signalée *pwy py.*

Myv. Arch., 248, 1 :

O gouynnir *pwy py ryd* vwyhat

« Si on demande quel est celui qui donne le plus. »

Sur d'autres sens de *pyr*, v. *Questions de gramm. et de ling. britt.* (*Revue Celtique*, 1910).

Note 3, ajouter : *py att* ; *py ar*.

Anc. Laws II, 316 : a hevyt *py att* y bo dy gwyn.

L. Tal., 216-29 : *py ar* yt gwydei

« Sur quoi il tomberait. »

P. 49-50 : *Pronom relatif.*

L'auteur remarque avec raison que la particule *a* est souvent sous-entendue en poésie. Il en est de même de toutes les particules verbales. J'ai prouvé (*Métrique gall* II, 2e partie, p. 119-121) que *y*, *yd*, *ydd*, *a*, *ys* dans *yssef*, *yssydd*, peuvent ne pas compter pour la mesure du vers, quoiqu'elles soient écrites le plus souvent. Cependant dans l'élégie de Gruffudd ab Cynan qui est du milieu du XIIe siècle, et compte 172 vers, on ne trouve *yt* ou *yd* que *trois* fois ; *a* apparaît vingt fois.

P. 50, 55, 84 : d'après Strachan, l'emploi des particules *yd yr* indique une construction non relative.

Il ajoute judicieusement cette restriction qu'une phrase adverbiale ou propositionnelle, en gallois, n'est pas, en cette qualité, suivie d'une construction relative ; par exemple, *mwybaf oe vrodyr y karei Lud y Llevelys*. C'est juste, en général. mais il y a des traces d'une époque où *yt* avait un emploi plus étendu au sens même du relatif (au moins en apparence).

L. Aneurin, 69, 26 :

or sawl YT GRYSSYASSANT.

81, 1 : o drychan riallu yt gryssiassant. Gatraeth

96, 25 : or sawl YT GRYSSIASSANT.

Cf. 99-25 : or sawl A AYTHAM.

90, 21 : or sawl *yt gyrhaedei* dy dat.

« De tous ceux qu'atteignait ton père. »

Myv. Arch., 184-2 : Bletynt bleitadwy yn adwy *yd las*.

L. Noir, 4, 20 :

seith loneid awon
o guaed kinreinon
Y DYLANUAN

« Sept fois plusieurs rivières de sang de chefs ils répandront. »

18, 26 : seith log *y deuant* dros lydan lin

« Sept navires viendront à travers le large étang. »

19, 1 : ar sawl *y deuant*

« De tous ceux qui viendront. »

L. Tal., 205, 20 deu lu *yd ant* :

D'après quelle loi *yt* s'employait-il ? C'est impossible à dire d'après les textes que nous possédons. En plusieurs passages, la valeur prónominale de cette particule paraît bien nette (v. *Questions de gramm. et de ling. britt. Revue Celt.*, 1910, p. 32-33).

Il semble aussi que dans certains cas où le pronom sujet précède, toute particule relative manque. Dans des constructions comme *ef a lađei* : il tuait, ou *ef lađei* avec *a* sous-entendu, on est en présence de la construction emphatique bien connue en irlandais : *is ē beres*, c'est lui qui porte. Il n'y a qu'une différence, c'est que la copule est absente (de même en breton et cornique). Cette construction s'est généralisée et est devenue dominante : la construction est relative, quoique sa valeur relative ne soit plus sentie : en breton *me a gar*, *me gar* n'a que la valeur du français *j'aime*, Il est évident qu'à côté de cette construction emphatique, il a dû en exister une autre où le relatif n'existait pas et n'avait aucune raison d'exister ; le pronom précédait le verbe sans aucun intermédiaire.

L. Aneurin, 63, 25 :

Ef gwrthodes gwrys gwyar disgrein

L'allitération semble bien indiquer que *gwrthodes* n'est pas adouci.

64-19 : wy *l*ledi a *ll*avnawr

« Ils tuaient avec des lames. »

65-22 : *wy gwnaethant* en *g*eugant *g*elorwyd

« Ils firent d'une façon complète des civières. »

69, 9 : *ef lladei* Saesson

69, 15 : em blaen *Gw*yned *gw*anei

« En tête de Gwynedd il perçait. »

72, 15 : *Éf llithyei* wydgwn

73, 1 : *wy lladassant*
a chet *ll*edessynt wy *ll*adassan

80, 1 : Ef *ll*adawd

90, 13 : Ef *g*elwi *g*wn *g*ogyhwc

Ici l'allitération est probante, car *gwn* est pour *cwn*, chiens (il appelait des chiens).

100, 17 : Ef *gwneei g*wyr llydw

« Il faisait les hommes, cendres. »

Au contraire, dans cette construction emphatique, la particule *a* sous-entendue provoque adoucissement.

79, 9 : nyt *ef borthi* gwarth gorssed.

« Ce n'est pas lui qui supportait (ou *eût supporté*) la honte de l'assemblée. » *nyt ef borthi* est pour *nyt ef a borthi*.

L. Tal., 193, 14 : Ef *gwneif* beird byt yn llawen
205, 30 : *ny gwnant* aer.

C'est probablement à la même construction qu'on a affaire dans des vers où nulle particule ne paraît et où il n'y a aucune trace d'adoucissement.

Myv. Arch., 141 :

gwaed gwyr *goferai gwyrai* onwyd

« Le sang des guerriers coulait, les lances se courbaient.

153, 1 : *Cyrn cenynt, cerdyn* carnweilwion

« Les cornes résonnaient, les chevaux au sabot pâle marchaient. »

155, 1 : Ein *cyngor cynnigiwyd.*

169, 2 : *kertoryon kertassant* racdut.

« Les poètes marchaient devant eux. »

192, 2 : Kylch *Kymry kymerassam*

« Nous avons accompli le circuit du pays de Galles.»

En somme, nous avons ici surtout le type de construction bien connu : sujet, *verbe* et le reste (Cf. Brugmann et Delbrück Grundris, V. p. 65-68. C'est aussi la construction habituelle dans les inscriptions gauloises. Dans le dernier exemple, il y a inversion.

P. 52, § 87 : *a*) *or a* est opposé au gallois moderne *ar a* : sur cette question, v. *Questions de gramm. et de ling. britt.* I, particule *ro* (*Revue Celtique*, 1910[1]).

P. 54 : pour les particules *yd*, *yd* ; pour l'origine de *yr*, voir plus haut.

Page 322-324, j'ai signalé le rôle de *ys* comme particule verbale. *Ef*, comme je l'ai indiqué, commence déjà à jouer le rôle important qu'elle aura en gallois moderne.

Il y a un mot qui revient assez souvent devant les verbes au XIIe-XIIIe siècle et joue, en quelque sorte, le rôle de particule verbale. Il a une sorte de valeur renforçante : c'est *hu* devant les consonnes, *hud*, devant les voyelles.

L. Tal. 174, 4 : *Hu gelwir* lleu o luch.

207, 15 : *Hu bo* vyg hynnyd
Genhyt gerenhyd

L. Aneur., 81, 20 : *Hu* bydei

Myv. Arch. 203, 2 :

Eryr ar Gymry *hu bych.*
Hu byt bawb ae dyly.

1. Au moment où j'écris ces lignes, la partie qui traite de *yr* n'a pas paru.

« Sois hardiment, l'aigle sur Kymry; hardi sera chacun qui le mérite. »

213, 2 : *Hy bytei* Arthur eirthyaw hyn ae lu.
199, 1 : Prydein hydyr, *hud oet* ymdivad.
143, 1 : Ac i gynnwrf llu *hud wyf* llofrud.

« Je suis bien meurtrier. »

159, 1 : Bart Llywelyn hael *hud ym-gelwir*

« On m'appelle nettement le barde du généreux Llywelyn ».

Cf. 187, 1 : *Hud wyf* vart...
Hud af yg kyntoryf.
Hud arvoll archoll yn archlen.
Hud arwet arveu.
Hud ymbyrth y ysgwyd asgen.
Hud ymbraw.
Hud ymbeirch.

Cf. 206, 1 : *Hud aeth* eu naf yn divant.
Hud el rac Gruffut cut cant.

226, 1 : *Hud*[1] *ei* yn ryvel hyd yn Ruvein.

P. 57, 60 : pour *ry* et ses formes, ses emplois, pour la distinction non faite entre *yr* = *ry* et *yr*, particule verbale et pronom, v. *Questions de gramm. et de ling. britt.* I. Particule *ro* (*Rev. Celt.* 1910).

P. 59, 97 : I. β. « après *mad* on ne trouve pas *ry*. » L'exception n'est pas absolue :

L. Noir, 22, 2 : ny mad. *rianed.*

(*A suivre.*) J. Loth.

1. Dans *hud* il est probable que *d* est le résultat de la particule verbale *yt* ; quand à *hu*, cf. *hu*, hardi. Il semble que *hu* ait ici un sens approchant de *hy* = *su* ; le vocalisme est différent.

QUESTIONS DE GRAMMAIRE

ET DE LINGUISTIQUE BRITTONIQUE

(*Suite*)[1]

---

263. : 2 Ti yn vyw ath tyst *ry las*

« Toi, tu es en vie, et ton témoin a été tué. »

269. 21 : Penn post Prydein *ry allat*

« La tête, le pilier de Bretagne s'en est allé[2]. »

271. 27 : nys car ketwyr y gas,
Lliaws gwledic *rydreulyas*

« Les guerriers n'aiment pas sa haine, qui a usé bien chefs » (ou : *il a usé.*)

307. 2 : *Ry brynw*[*y*] nef, nyt ef synn

« Qui aura gagné le ciel, ne sera pas déçu. »

308. 15 : ny rydecho *rydygir*[3].

Myv. Arch.

149. 2 : nyd el yth blegyd neu *ry blygwyd*

« Qui ne vient pas à ta volonté, celui-là est forcé de plier[4]. »

1. Voir ci-dessus, p. 48.
2. On pourrait comprendre : la tête du pilier... mais il y a un sinistre jeu de mots entre *penn* ici et *penn* dans les premiers vers de la strophe.
3. *Revue Celt.*, 1908, p. 54.
4. Le prétérit *ry-blygwyd* avec *neu* équivaut à un présent : *il est déjà plié, plié d'avance.*

155. 1 : Torf Lywelyn *rywelais*

« J'ai vu la troupe de Llywelyn. »

160. 2 : yd oleithid gwr gwrt *ry weled*[1].
178. 1 : Berth radeu rieu *rygredir*

« Les riches grâces du roi seront crues (on y croira).

180. 1 : Berthidau riau *rywasgarawr*[2].
147. 2 : Rym ergyd oer goded
. . . . . .
Ryfei farw cyn Madawc mad anet[3]

« Je suis frappé par un coup qui me glace, que soit mort le chef Madawc l'heureusement né. »

186. 2 : Pedeir kynnetyf...
ar dec *yr dugant* o Veigen

« Quatorze privilèges ils ont rapporté de Meigen. »

187. 2 : ... ynteu dayar glas
Ry allas

« Lui, il est allé dans la terre pâle. »

— Riallu *ry allas* yg crein[4].
195. 1 : Magna vab yn vyw, ae varw deudyt,
a Dewi rywelet yny rihyt

« Le fils de Magna, lui mort depuis deux jours, grâce à Dewi fut vu en vie dans sa splendeur. »

198. 2 :

Keveis y wyth yn hal pwyth peth or wawd *yr geint*

« J'en ai obtenu huit comme compensation d'une partie de louange que j'ai chantée[5]. »

1. *Rev. Celt.*, 1908, p. 30.
2. *Ibid.*, p. 54.
3. Le texte porte *cyn Madawc* : il faut lire *cun Madawc*.
4. V. plus haut, p. 28.
5. Il n'est pas certain que *peth* ne soit pas de trop.

299. 2 : Ef oreu rieu *rygread*[1].

200. 1 : Teyrnllaw vy llyw *ry ddygwch*

« La main royale de mon chef vous supporterez. »

202. 2 : Kynna hwn neus gwn nas gweles
Dyn y myw or meint *ry ganhes*[2].

203. 1 : Ef rywr *ryweryd* digreid[3].

204. 2 : ked
Cadwgawn *ry delid*

« Le présent de Cadwgawri a été payé. »

204. 1 : ..... anaw dibrid[4]
myrt *ry wneith.*

208. 1 : Ef goreu rieu *ry aned*

« C'est le meilleur roi qui soit né. »

— Dy gledyf *ry glywssam* ar rod[5].

209. 1 : Lleveir *ry gwbleir* ny ry gablaf[6].

214. 1 : Kymro kelvytaf *rywnaeth* Celi[7].

218. 1 : Dy fod falch y rod *ry feddyly*

« Tu réfléchiras que tu es l'homme au bouclier superbe. »

225. 1 : Gruffud arfeu rhudd *rydebygir,*
..... i Llywarch,

« Gruffudd aux armes rouges sera comparé à Llywarch. »

225. 1 : ..... deigr hyd arffed
am ddifa rhai da *ry ddigoned*

« Des larmes jusqu'à la poitrine ont été abondamment versées à cause de la perte des bons. »

1. *Rev. Celt.*, 1908, p. 41.
2. *Ibid.*, p. 24.
3. *Ibid.*, p. 61.
4. *Ibid.*, p. 22.
5. *Ibid.*, p. 21.
6. *Ibid.*, p. 57.
7. *Ibid.*, p. 23.

225. 2 : anaw oi wallaw *rywallofied*,

« La poésie pour qu'il la répande lui a été versée [1]. »

227. 1 : credun im Reen *ry bendigas* [2].
228. 2 : o'r drun *ryloveist* ry lavarwyf [3].
— Tir ry gymyrth Crist,

« Le Christ a pris possession de la terre... »

228. 2 : ac ys meu erchi...
kyrreiyeint or meint
Ry wneuthym [4].

229. 2 : crevyduyr credu *ryunaethant* [5]
yr creaudyr.

232. 2 : Kyn boed ym oerglat boe*d* ym arglwyt [6]
Ry dalwyf iawn.

233. 1 : yscwynais nad byw [7]
Hael or rhwy *rygollais*,
— ei hoed *ryhorthais*,

« J'ai enduré le regret (de sa perte).

239. 2 : Ef diveiaf naf *rywnaeth* Dovyt [8].

240. 2 : Ry ddarfod breu gyfnod breiddin
Ry ddywawd oi farddwawd Ferddin [9].

255. 2 : or dirvawr golled
Ry golleis y nym gellir gwared,

« On ne peut me secourir au sujet de la très grande perte que j'ai faite (que j'ai perdue). »

1. La leçon *wallaw* me paraît douteuse.
2. *Revue Celt.*, 1908, p. 3.
3. *Ibid.*, p. 46.
4. *Ibid.*, p. 21.
5. *Ibid.*
6. *Ibid.*, p. 46.
7. *Revue Celt.*, 1908, p. 21.
8. *Ibid.*, p. 20.
9. *Ibid.*

266. 1 : Breint teyrnas
. . . . . .
oe eurglet *ry gafas*,

« Le privilège de royauté, il l'a acquis par son épée à la poignée d'or. »

276. 1 : Rhen Trindawd a rawd eirf ynghystudd
Ry uenaethost,

« Trinité qui nous gouverne, tu as fait la prière, armes dans l'affliction [1]. »

318. 1 : rhodd hael... *ry gafas* amwawd

« Un don généreux il obtint pour sa louange. »

353. 1 : y cam *ry wnaetham* na rynoetha [2].

Depuis 266, les exemples sont du XIVe siècle. Les exemples n'ont d'importance qu'au XIIIe siècle; à partir de la fin de ce siècle, comme nous l'avons vu, l'aspiration (et le maintien des explosives sonores, de *m* et *gw*) ayant disparu.

2° Adoucissement avec *ry* en position non relative.

L. Noir, 39. 25 :

Dreic angerdaul, turuf moroet maur meint achupwy
Rywiscuis llaur, am y vyssaur eur amaervy [3].

L. Aneurin, 92. 1 : pan *ry godek*.

« Quand il a été irrité »

94. 8 : pawb pan *rydyngir* yt ball [4].

1. Je lis *arawd*, mais le sens est douteux.
2. *Revue Celt.*, 1908, p. 47.
3. Le sens et la lecture même de *ry wiscuis* sont incertains; *ry wiscuis*, en suivant l'orthographe habituelle du *Livre Noir*, devrait équivaloir au moderne *ry-fysgwys*, il a mêlé, troublé. « Dragon impétueux, bruit des mers immense, tellement il aura pris, qu'il a troublé la terre, lui qui a autour des doigts un anneau d'or. » *Amaerwy* signifie proprement *bordure*, *frange*. Il est fort possible que *rywiscuis* soit pour *ry-wsigwys* : il a revêtu.
4. *Revue Celt.*, 1908, p. 58.

99. 22 : Ket et *rylade* hwy wy ladassan [1].

L. Taliessin, 108. 2 :

Gan iewyd gan elestron [2]
Ryganhymdeith achwysson.

110. 3 : Iolaf, rybuchaf elvyd gwaed [3].

170. 24 : *Rygadwys* duw dial [4]
ar plwyf Pharaonus.

211. 5 : Rac daw *ryglywhawr* mawr gyfagar [5].

L. Rouge, 229. 20 :

Pan vo teir ieithawc taeawc [6]
ym Mon.....
Ryglywawr Gwyned goludawc.

1. *Revue Celt.*, 1908, p. 27.
2. *L. Rouge*, 303. 23 :

Gan eunyd gan elestron
Ry ganhimdeith achwysson.

Le sens est obscur, mais il est clair que *ry* n'est pas en position relative : le sujet de *ry ganhymdeith* est *achwysson* qui est peut-être personnifié.

3. *Revue Celt.*, 1908, p. 50, j'ai laissé *rybechaf*, mais j'ai traduit comme s'il y avait *rybuchaf*; or dans le ms. 75 de Peniarth (*Report*, I, II, p. 311), ce verbe a un sens différent : ce passage a été omis dans le texte publié dans les *Selections from Heng. ms.*, II, p. 347. L'auteur se propose de traduire le credo de saint Athanase : o *herwyd y synnwyr a rodes Duw ymi, kynnybechun na chwbyl na pherfeythy traethu peth kywuch a hynny*, « suivant l'intelligence que Dieu m'a donnée, quoique *je ne saurais* ni complètement, ni parfaitement traduire une chose si élevée. » *Bech-* pour *pech*, semble-t-il, est un verbe rare, et ne peut se confondre avec *pechu*, pécher. Ici, d'après le contexte, il semble avoir le sens *être capable de...*

4. « Dieu garda (réserva) sa vengeance sur le peuple de Pharaon. » A la rigueur, il est vrai, on pourrait supposer que *gadwys* représente un prétérit de *gadu*, *gadael*, laisser aller, mais ce serait forcé; c'est très peu vraisemblable.

5. *Revue Celt.*, 1908, p. 54.

6. « Quand il y aura en Mon un vilain à trois langages, et son fils... Gwynedd sera réputé riche » ; *cunnachawc* ne se trouve pas ailleurs ; s'il n'y avait qu'une seule *n*, on pourrait supposer un dérivé de *cun-ach*, souche princière.

304. 27 : ar sawl a gigleu vy mardlyfreu [1]
Ry brynhwynt wlat nef adef goreu.

Myv. Arch. 133. 2 :

Pan *rygreas* Crist Catwallawn,

« Quand fut creé de Catwallawn. »

178. 2 : a vo llary llawen *rygyrchir* [2].

188. 2 : Ryd ervyll rwyf dreic rodolyon eirchyeid
Rydalant eu rotyon [3].

190. 2 : *Ry ddyfu* wrhydri hydr afneued [4]
Dyfu Crist,

« Il est venu, vaillance audacieuse, sans regret, il est venu le Christ. »

222. 2 : Gwae ni oi drengi fal *yr drengis*.

« Malheur à nous à cause de sa mort, de la façon dont il est mort. »

225. 2 : anwas rygallas *pan rygolled*

V. page 46, note 3.

246. 2 : *Rybo Duw*.... mais :
Rhy garawr daerwawr dar ywein,

« Que l'on arme le héros audacieux, de Darywain [5]. »

251. 1 : Gwae ni *ry allad* [6]
Gwalch fyscyad.

1. *Revue Celt.*, 1908, p. 45 et note 2.

2. *Ibid.*, p. 63. Dans les exemples de ce genre, ce n'est pas *a* que l'on trouverait en prose, mais la particule pronominale *yt*.

3. *Revue Celt.*, 1908, p. 62. On peut, à la vérité, ici admettre un lien relatif : « il reçoit lui le chef, le dragon, les demandeurs errants (ménestrels), *qui eux lui paient ses dons* (en poésie). »

4. Le sens de *afneued* n'est pas sûr. Cependant les exemples tant de *afneued* que de *neuaf* (v. Owen Pughe *neuo*) sont en faveur du sens que je donne.

5. *Darywain* est un nom de lieu ; mais il y a un jeu de mots : le poème est adressé à Ywein ab Gruffudd ab Gwenwynwyn : *dar ywein*, le chêne Ywein.

6. « Malheur à nous : il s'en est allé, le faucon qui poursuit. »

252. 2 : agheu pop rieu diheu y daw
Egyrth *ry gymyrth y* gam racdaw [1].

306. 1 : o'r pum torth [2]
o'r deubysg
Ryborthes meus Deus duwsul
..... bummil

309. 2 : *Rywnaeth* saer glod delw.

317. 2 : *Rwy gaffwyf* vy rwyf [3]...
Kynbrd.

323. 1 : *Rywelais* Rufudd [4]
Rywelais...
Rhyw haelion hoewon hywel Gronwy

292. 2 : *Ry garawd* wisgaw ragoreu eglur [5]
risc odidawc dur.

Un certain nombre d'exemples sont douteux. Tout d'abord, il faut compter avec des mutations non faites, surtout quand la consonne initiale est *d*, ou *r* (v. page 41, note 1). De même naturellement pour *s h*.

L. Aneûrin, 105. 21 :

nit atwanei *ri guanai rignanet.*

Ce vers est à corriger d'après la *cynghnedd* :

nit *atwanei* ri *wanai* ri *wanet.*

En revanche, le sens et la valeur de *ry* sont obscurs dans ce vers :

99. 13 : nac ysgawt y redec *rygre.*

1. « La mort viendra sûrement à chaque roi; terriblement (cette fois) elle a marché en avant. » Il s'agit de la mort prématurée d'un chef.

2. « Avec les cinq pains, avec les deux poissons, mon Dieu, dimanche, a nourri cinq mille personnes. »

3. « Puissé-je le trouver mon roi avant la tombe ! »

4. « J'ai vu Gruffudd..., j'ai vu, race d'hommes généreux, joyeux, Gronwy qui voit bien. »

5. *Revue Celt.*, 1908, p. 21.

Ce vers de *Taliessin* reste douteux [1] :

116. 25 : *ry prynom ne...*

En revanche, il faut probablement lire

ry brynwynt dans :

109. 23 : ar sawl a gigluen vymbardgyfreu
Ry prynwynt wlat nef adef goreu,

On a en effet, dans le *Livre Rouge* (v. plus haut, p. 339) [2]. *ry brynhwynt*.

La valeur de *t* reste incertaine dans ces vers du *Livre Noir* :

8. 12 : *Ry talud* istedlit...
59. 24 : maes Gwytneu *ry loes*,
22. 21 : *Ry dibit* attam ne...
24. 7 : *Ry dibit* diu mawr
49. 3 : *ry dieigc* gleu o lauer trum,
39. 5 : gvae *ry cothuy*.

1. Cf. *Livre Noir*, 47. 7 (*Rev. Celt.*, 1908, p. 44) :

Ren new *ryphrinom* ne di gerenhit.

2. Dans le *Livre de Taliessin*, on peut relever comme incertains :
126. 10 *ry drychafwynt*. — 126. 13 ereill aosceill *ry planhassant*. — 181. 24 cledyf... i daw *rydyrchit*. — 194. 3 Rylyccrawr ; *rylyccrer*. — 202. 17 *rydybyd* llyminawc. — 214. 16 *Ry talas* mab grat.

Cet exemple du XIIe siècle est embarassant :

Myv. Arch. 192. 2 : Kylch kymry *ry kymerassant*,

« Le circuit de Kymry nous l'avons pris. »

On peut lire *ry gymerassant*, mais il est possible qu'ici il y ait un pronom suffixe sous-entendu : *nous l'avons pris*. De plus, si on supprime *ry*, on se trouve en présence d'un cas où il n'est pas rare qu'il n'y ait aucune mutation de consonne même en construction relative en poésie.

Il y a aussi des cas analogues dans la *Myv. Arch.* La règle paraît violée dans ce vers dont le sens est clair (*Revue Celt.*, 1908, p. 49-50) :

Ry-gyrchant unpeir teir trydar
Kynnadledd kenedloedd ampar.

Mais l'orthographe est rajeunie et l'œuvre d'un scribe mal avisé. Il y a une variante qui doit avoir appartenu au texte primitif : *ry-chyrchant*.

Il y a aussi dans cette collection des exemples de mutation non faite ; d'autres où l'orthographe nous laisse dans l'incertitude.

On peut ici supposer un pronom infixe de la 3e personne sous-entendu.

De même dans 46. 4 : Dyllit enveir Meir *rymaeth*.

De même, *Livre Rouge*, 303. 9 :

Merini Brython
Rydaroganon.

Il y a aussi des cas analogues dans la *Myv. Arch.* La règle paraît violée dans ce vers dont le sens est clair (*Revue Celt.*, 1908, p. 49-50) :

Ry-gyrchant unpeir teir trydar
Kynnadledd kenedloedd ampar.

Mais l'orthographe est rajeunie et l'œuvre d'un scribe mal avisé. Il y a une variante qui doit avoir appartenu au texte primitif : *ry-chyrchant*.

Il y a aussi, dans cette collection, des exemples de mutation non faite ; d'autres où l'orthographe nous laisse dans l'incertitude :

122. 2 : y volaud rebyt *ry caint*,

(à corriger presque sûrement en *ry gaint*).

206. 1 : ... trin *ryduc*
Ry digywys y gwerin.

Il n'en est pas moins certain que la règle qui n'admet d'adoucissement avec *ry* qu'en position relative est déjà violée dans nos anciens textes. Elle ne survit pas à la fin du XIIIe siècle.

4° Formes de la particule *ry*.

Nous avons vu que *ry* (écrit *re*. *ri* dans certains textes du XIIe s. [1]), accentué, se réduit à *-r*, en se rattachant à une particule ou même à un mot à terminaison vocalique formant union syntactique avec le verbe qui suit *ry* (v. p. 23, *passim*,

1. *L. Noir*, *ry*, *ri*, *re* ; *Anc. Laws*, I : *re* assez fréquent. *L. Tal. ry* ; *L. An. ry* : Gorchen *ri*, *ry*.

particulièrement p. 25 et suiv.). Les particules sont surtout *neu* ; *dc*, *a* conjonction ; *wedy*; *py*; *a* relatif[1].

Avec le pronom infixe de la 3e personne *ĭ* (*ĕ*), *ro* donne *rwy*[2], parfois *ryw* (v. 55, 3, 3°).

Reste à examiner la forme *yr*. Cette forme est à distinguer du pronom-particule *yr*, de même que *-r* = *ry* est à distinguer de *-r* reste de *yr* que nous allons retrouver dans les formes *o'r*, *a'r*; *or a*, *ar a*.

Tout d'abord, *yr* peut représenter la particule verbale *y* (*yt*, *yd*) + *ry* : *Mabinog*, 28 *ac yr gyscwys* : *yr* = *yd-ry*.

Ibid., p. 10 : *yr ymordiwedeis* a hi.

Ce cas écarté, il reste un certain nombre d'exemples ou *yr* représente à peu près *-ṛ-* pour *ry* entre consonnes.

L. Aneurin, 95. 11 :

Lluc *yr duc* ryvel,

« Brillamment, il conduisit la guerre... »

L. Taliessin, 164. 5 :

gwyar gorgolchei gwarthyfiat
ac ar wyneb gwyn *yd yr gaffat*.

« Le sang inondait[3]... et il se trouvait (se voyait) sur le visage blanc. »

164. 14 : pan disgynnwys Owein rac gwenwlat
yr echwys gore frein bud oe tat.

1. A ajouter pour le *Livre d'Aneurin* les intéressants exemples suivants : (Gorchan Maeldew), 105. 10 :

Civeillt *a'r garat*

(Gododin) 75. 31 : un ara ae leissyar
ar gatwyt dar bwydryar.

2. *O-i* gallois a une tendance très nette à évoluer en *wy* : *mwy* a été précédé par *mōi* ; de même *po-i* devient *pwy* dans *bwy gilydd*, jusqu'à l'autre (en parlant de deux), *o'n mor bwy gilydd*. Il y a aussi alternance entre *wy* et *yw*, *nwy* et *nyw* ; dialectalement entre *rhwy* et *rhyw*.

3. *Gorgolchei* écrit *gorgolchel* ; la forme ordinaire est *gor-olchei*, overwashed. *Gwarthyfiat* a été lu en deux mots : *gwarthaf iat*, le sommet de la tête (des tempes) : c'est fort douteux.

La lecture et le sens du second vers sont incertain, mais *yr echwys* est très certainement un verbe au prétérit. On peut, à la rigueur, soutenir que *yr* est pour *y* + *ry*, mais cet usage est plutôt rare.

L'exemple suivant est douteux :

194. 3 : Kaletach *yr arteith* hael hynt

Arteith peut être un substantif.

Myv. Arch., 156. 2 :

Ewein arwyrein *yr oroet* ar bawb

« Exalter Ewain était nécessaire pour chacun [1]. »

190. 2 : ac ef yn osseb *yr* ossoded,

« Et lui (le Christ) a été placé dans une crèche. »

186. 1 : Cynnytws Powys, per volyant, yr pell
nyd pall *yr digonsant*.

« Les hommes de Powys ont accru une belle louange au loin. Ce n'est pas manqué ce qu'ils ont fait. »

186. 2 : Peder kynnedyṭ [2]...
a*r* d*e*c *yr* dugant o Veigen..

193. 2 : Kymhenaf pennaeth *yr wnaeth* Yessu [3].

198. 2 : Keveis y wyth yn hal pwyth peth or wawd *yr geint* [4].

203. 2 : Teyrnas yth law, lid Gereint, nyd chwith [5]
yr chwydad esgereint,

La royauté dans la main, toi dont la colère est celle de Garaint, n'est pas gauche : elle a rejeté les ennemis. »

1. Mot à mot : *était forcé* sur chacun : *gor-oet* (*goroedd*) est un imparfait de *gor-fod*.
2. V. plus haut page 43.
3. Cf. *Myv. Arch.* 214. 2 : Kymro kelvytaf *ry wnaeth* keli.
4. V. plus haut.
5. Au lieu de *chwydad*, il faut peut-être lire *chwythad*, de *chwythu*, souffler, éteindre : la *cynghanedd* paraît le demander à cause de *chwith*, mais elle n'est pas à cette époque très rigoureuse ; *chwydu* signifie proprement *vomir*.

222. 2 :

Gwae ni oi drengi fal *yr drengis*[1].

233. 1 : ... ei hoed
yr bortheis.

247. 1 :

Ni bu yn lledrad ar lledryddion wyr
yr orwydd ar Saesson,

« Ce ne fut pas en cachette sur des hommes à peine libres, c'est sur les Saxons qu'il triomphe. »

256. 1 : am *yr dwyn* terrwyn twryf uvel am riw
(le poète exprime la douleur du pays).

« Pour la perte de celui qui était terrible comme le bruit de la flamme sur la pente de la colline. »

— och *yr vyned* gwr gwrtl ew ryvel,

« Hélas, pour la disparition de celui qui était un lion rude à la guerre. »

yr dans le sens de *pour*, *parce que*, conserve la consonne initiale suivante. On a donc bien affaire à *yr* = *ry*.

273. 2 : ac oi deg wirddelw *yr arddelwych*,

« Et puisses-tu te réclamer de sa vraie image. » Il s'agit de Dieu.

Le vers de la page 173. 2 paraît présenter un exemple de *yr* avec le présent :

Hydyr *yr gerdd* fyngherdd ynghyfiawnder,

mais ce poème se retrouve, avec sa véritable orthographe, p. 166. 2 :

Hydyr *yd gert* vyg gert ygkyfiawnder.

Il y a en prose quelques exemples de *yr-* = *ry-* notamment dans les *Anc. Laws* du code de Gwynedd.

1. V. page 339.

I, 150. XI. 24 : mal *er eistetus* y dit kynt,

« Comme il s'assit le jour précédent. »

Ibid., 234. 26 (vers B, ms. du XIIIe s.) : sef *er edrychus* e kevreyt.

Ibid. : a guedi *er eisteter*, « et après qu'on se sera assis. » Les exemples appartiennent au ms. A qui est de 1200. Les autres mss. ont *yd*. On peut se demander, il est vrai, si *er*(*yr*) n'est pas ici le pronom-particule *yr* ; il y en a un exemple, page 112, dont nous aurons à nous occuper plus bas.

En revanche, *yr* = *ry* est évident dans ces passages : *Anc. L.*, II, 186. 9 (ms. A) : os y haulwr a gymer y mach, tystet y march *yr kymrit* mach o newyd (*Revue Celt.*, 1908, p. 64).

Ibid., II, 78. 100 : yn y welygord arall *yr dodyw* idi « dans l'autre clan auquel elle est venue. »

II, 78. 105 a dywedut mae yn lledrat *yr ducpwyt* y ganthaw ef, « et dire que c'est par vol qu'il lui a été enlevé. »

Il y a une variante *ar* pour *yr* probablement due à une faute de scribe : II, 298. XXXVI-1 :

y mae ymi digon ae gwyr *ar gychwyn* ohonat ti yn angyffreithiol ywrthyf.

La variante *ry gychwyn* semble bien indiquer qu'il faut corriger *yr gychwyn* ; peut-être, il est vrai, sommes-nous en présence d'une particularité dialectale [1].

Select. from Hengwrt mss. :

II, p. 138 : ac a ovynnawd udunt o ba le *yr hànhoedynt*, « et il leur demanda d'où ils étaient » ; cf. I, p. 251 : yr awr *yr arganffo* ef ni : peut-être *yr* = *y* + *ry*.

The *Bruts* (éd. Rhys-Evans), p. 307 : y vlwydyn rac wyneb *yr ymchoelawd* Henri o Iwerdon, « l'année suivante, le roi Henri s'en revint d'Irlande. »

P. 309, ac odyna *yr ymchoelassant* adref.

1. Cf. sur *a* = *y* non accentué en gallois, v. Nettlau, *Beiträge zur cymrischen Grammatik*, pp. 38-39.

P. 307, on lit : *yd ymchoelassant* [1].

Le *White Book of Rhyderch*, dans une partie qui est du premier quart du XIVe siècle, offre, à côté d'exemples nombreux de *ry*, la forme *yr* dans ce passage [2] : a chyt kemerei vi marchogyon i yda, ny allassant kelu guironed *yr daroed*, « et quoique mes chevaliers aient pris son bien, ils n'ont pu cacher ce qui est réellement arrivé. »

L'existence de la prononciation *yr* pour *ry*, sans qu'on puisse supposer une combinaison avec les particules *yd*, *yd*, est assurée dans ces textes ou ceux de la même époque et de la même provenance par certaines graphies :

Heng. ms. (Ruched meir), p. 223 : y mab gwedy *yr eni*.

On aurait eu en poésie :

gwedy'r eni,

cf. *ibid.*, p. 161 : *gwedy'r dyvot*.

The Bruts, p. 43 : gwedy *yr* ymgynnullaw (p. 43, gwedy *yr ymgynnullynt*).

Brut y Saesson (*Myv. Arch.*, 672. 2) :

a menegi *yr hedychu* Gruffud a mab Moelculum,

« Et faire savoir que Grufudd avait fait sa paix avec le fils de Moelculum. »

— agwedy klywet o Grufud *yr hedychu* Owein a'r brenhin,

« Et après que Grufudd eut appris qu'Owein avait fait sa paix avec le roi. »

Ces exemples sont à rapprocher de celui de la *Myv. Arch.*, 255, 2 ; déjà cité :

Pechu *yr digonsam* o gam gared.

1. Dans un manuscrit, ms. 20 de Peniarth du XVe siècle, je relève dans un fragment publié par G. Evans (*Reports*, I, p. 343) : *er anvones* — *er edewis* — p. 346 *er oed* ; p. 345 *er ymlidwyt* ; *er aeth*.

2. Gwenogfryn Evans, *Reports*, II, p. 310, XXX. Au moment où j'écris ces lignes, le texte de ce manuscrit n'a pas encore été publié.

La graphie est un indice de la prononciation; il faut lire, d'après le mètre : *pechu'r digonsam*.

La variante *yr golleis* est fort instructive dans ce vers (*Myv. Arch.*, 255. 2) :

Gwae vi Duw, or dirvawr golled
Ry golleis y . . .

Pour comprendre cette évolution de *ry* en *ṛ* (*ry*), entre consonnes et devant voyelles, il faut se rendre compte de la prononciation très particulière de *r* gallois. Sweet, *Spoken Northwelsh*, p. 418, remarque que dans le son *rh*, *h* paraît appartenir tout autant ou presque autant à la voyelle suivante. Aussi arrive-t-il assez fréquemment que des mots commençant par *rh* évoluent en *h* : *rhuddigl* et *huddigl*; *rhogla*, plur. de *rhogl* pour *arogl*, et *hogla* [1]. Il semble qu'il y ait scindement entre l'élément vocalique de *r* et l'élément sourd; l'élément vocalique donne *ṛ* (yr) et *h* se joint à la voyelle ou à la consonne suivante. Dans ce dernier cas, naturellement, le phénomène n'est pas visible. Dialectalement, cette équivalence est encore frappante; Anglesey : *yr wyll* = *rhwyll* [2].

Entre deux consonnes, l'*r* de *-ry-* montre également un élément vocalique que certaines graphies rendent sensible : *L. Noir*, *Diristan* = *Dristan* (Drystan) ; *cherechyl* pour *crychyd*, héron (Latin Laws, XIIIe siècle, cité par Nettlau, *Notes*, p. 120) [3] ; *Anc. Laws*, I, 114. VI. 2, *kereir* = *creir*. Les exemples de ce phénomène ne sont pas rares.

La prononciation de *r* sonore serait à étudier d'une façon plus précise qu'on ne l'a fait. Il semble bien qu'il y ait également une sorte de scindement : devant les voyelles, l'article *yr* dégage assez souvent dans l'écriture même un *h* qui, sans doute physiologiquement, n'a pas la valeur qu'il a dans *rh* ou

1. Cf. Nettlau, *Notes on welsch consonants*, *Revue Celt.*, 1889, p. 116. Fort anciennement on trouve *rr* pour *rh* : *Anc. Laws*, I, 80. 4, val hyn *er rennir* (*y rhennir*), p. 88. 27 : *y rran* (sa pard à elle). Cette orthographe est fréquente à la fin du XVe siècle.

2. Nettlau, *Notes*, p. 116.

3. *Ibid.*, p. 121 : *pyrgethu* (pṛgethu) pour *pregethu*; *ryferyd* pour *ṛferyd* = *arferyd*.

r sourd. Il faut préalablement se rendre compte de la prononciation de *yr* non accentué : *yr* est réduit à *ẏ* : *Anc. Laws*, I, p. 8, v. 3 *er hosb*, l'hôte.

Ibid., 66. 35, 9 : *o'r hyd*, du blé (*o'r yd*).
Ibid., 238. 33 : os *o'r hynys* hon (*o'r ynys*).
Ibid., p. 502 : *o'r heil* heit « du second essaim. »

La persistance de la graphie *yr holl* devant un nom (*yr holl gwn*) est bien connue et a même donné lieu à une fausse étymologie (*sollo-s*).

B) La particule verbale *yr,y*. — Cette particule se distingue facilement de *yr* = *ry* en ce qu'elle ne produit aucun effet sur la consonne initiale suivante.

Elle s'en distingue encore nettement en ce que, comme l'article qui a la même forme et la même origine, elle ne se montre que devant les voyelles, et non comme *yr* = *ry* devant les consonnes [1].

L'histoire de cette particule est assez extraordinaire.

Aujourd'hui, dans la langue littéraire, et, pour une notable partie du pays de Galles, dans la langue populaire, cette particule joue un rôle important.

On la trouve :

a) devant les formes du verbe substantif, au *prés.*, *imparf.*, pers. et impers., au commencement de la proposition : *yr wyf yma*, je suis...

b) devant les formes du verbe *subst.*, servant d'auxiliaire, quand l'infinitif est devant : *gweithio y bum*, j'ai travaillé (je fus en *travailler*).

c) devant tous les verbes quand un adverbe ou un nom gouverné par une préposition est placé devant : *yma y gwelaf*, ici je vois.

d) après bon nombre de prépositions employées, comme conjonction : *cyn yr af*, avant que je n'aille [2] ; *yr, y* est opposé

1. Excepté quand *yr* se joint aux prépositions que le précèdent : *y*, *a* (avec), *o* ou la conj. *a* (et). En vieux gallois, on a partout *ir*.
2. Anwyl, *Welsh Grammar*, § 167, 194.

à la particule *a* qui joue le rôle de relatif au nominatif et à l'accusatif, et n'apparaît que dans les propositions où le relatif, dans la syntaxe latine ou grecque, serait à un cas oblique.

Rowlands avance que les formes anciennes de *yr*, *y* sont *yd* et *ydd*, ce qui est naturellement impossible [1].

Chose étrange, on chercherait vainement dans le *Grammatica celtica* une ligne sur cette particule.

La grammaire d'Edeyrn Davod aur ou plutôt de Williams ab Ithel, au chapitre des particules verbales, p. 130, après avoir fait judicieusement observer que Zeuss avait trop restreint le rôle de la particule *ry*, et montré que *ry* s'employait non seulement avec le prétérit, le plus-que-parfait et le futur parfait, mais encore avec le *présent*, l'*imparfait* et le *futur*, soutient que *yr* n'est autre chose que la particule *ry* : c'est *ry* renversé. Williams ab Ithel ajoute cette remarque curieuse et justifiée par ce qui précède que l'expression du *Livre Rouge* : *gwae ry hen*, équivaudrait actuellement à *gwae yr hen* [2]. Il a simplement tort de confondre *yr* qui peut sortir et parfois est sorti de *ry*, avec le pronom-particule d'origine toute différente *yr*.

Le silence de Zeuss s'explique. La particule *yr* n'apparaît avec quelque régularité que tardivement. Elle apparaît plutôt et est d'un usage plus général en Nord-Galles qu'en Sud-Galles. Comme le fait remarquer Nettlau [3], cette différence dialectale s'observe dans les deux textes de la vie de Gruffudd ab Cynan utilisés dans le *Myv. Arch.*, p. 721 et suiv. : la version du Sud donne *ydd* là où celle du Nord a *yr* : *ydd oeddynt* (Sud) = *yr oeddynt* (Nord); *ydd annogasant* (Sud) = *yr annogasant* (Nord). Il n'est pas vrai cependant, comme le fait remarquer Nettlau en contradiction avec John Davies et Owen Pughe, que *yr* manque dans les textes du Sud.

D'après Strachan (*An Introduction to early Welsh*, p. 54),

1. *A grammar of the welsh language*, 4e éd., § 707.
2. Skene, *F. A. B.* II, p. 263. 27 :

Gwen, gwae : *ry hen* ryth golleis

« Gwen, malheur ! ; trop vieux, je t'ai perdu. »

3. *Observations on the welsh verbs*, Y Cymmrodor, IX, p. 90.

yr n'apparaît à côté de *yd* qu'à partir du XIVe siècle : on en trouve cependant un exemple dans le mss. A des *Ancient Laws*[1], 112, VI. 2 : Dioer, hep e mach, vel emay goreu e dele mach heprug e vot en mach, *er hepreghaf* vi vy mot en vach « assurément, dit la caution, de la façon la meilleure qu'une caution doit maintenir qu'il est caution, je maintiens[2] que je suis caution. »

Il est impossible de supposer ici que *er* (*yr*) soit pour *ry*, à cause du présent. D'autres mss. (B. E) ont *ed*. Un autre exemple apparaît dans le *Livre Rouge* :

F. A. B. 11, p. 294. 10 :

a meint vyd y gwascar *yr ysgrydyant*

« Et si grande sera la dispersion, qu'ils pousseront des cris[3]. »

Ce poème ne peut être antérieur à la fin du XIIe siècle[4]. Il est probable, le poème étant en vers de 9 syllabes, qu'il faut lire : *yr sgrydyant*.

Dans un poème de la *Myv. Arch.*, p. 154. 2, en l'honneur de Madawc ab Maredudd, roi de Powys, mort vers 1159, et antérieur à sa mort, on trouve *yr yfais*, j'ai bu ; mais, comme *yr* se trouve devant un prétérit, on pourrait se demander s'il ne s'agit pas de *yr* = *ry*. Dans un poème du même poète, Cynddelw, on a *yr yfawdd*. De plus, il est fort possible qu'il s'agisse d'une forme non accentuée et évoluée de *er* = *ex-ro-* :

Myv. Arch., 248. 1 :

Eryveis dy win...
Er yvaf dy ved...
Eryfant anant...

1. Gwenogfryn Evans, *Report on ms. in the welsh language*, I, p. 359, ms. 29. L'exemple étant à la page 112 du texte des *Anciens Laws* appartient au ms. A qui a été écrit vers 1200.

2. Le sens propre de *hebrwng* est *accompagner*. Ici, il paraît signifier *continuer à affirmer*, *persister à affirmer*.

3. Owen Pughe dans son *Dict.* prend *yr ysgrydyant* pour un substantif. Le contexte montre jusqu'à l'évidence qu'il s'agit d'une 3e pers. du pluriel.

4. *Métrique galloise*, II, 1, p. 356 ; *Revue Celt.*, XXI, p. 58.

« J'ai bu ton vin; je boirai ton hydromel; les poètes boiront... »

Ce poème, faussement attribué à un poète du milieu du XIIIe siècle, à Llywelyn Fardd, est adressé à Ywein ab Madawc ab Maredudd qui fut tué en 1185, et a tous les caractères de la métrique de la dernière moitié du XIIe siècle [1].

Dans le texte de la vie de Gruffudd ab Cynan utilisée comme variante dans la *Myv. Arch.*, p. 711, on trouve fréquemment *yr* au lieu *ydd* du texte adopté, mais ces variantes sont tirées d'un manuscrit écrit en 1651 et, comme le fait remarquer la note 1 de la page 721, c'est une adaptation presque partout de la langue de l'original au langage du Nord-Galles.

Néanmoins dans le texte même tiré d'un manuscrit de *Plas hen,* il y a des exemples de *yr,* mais avec le prétérit : p. 722. 1 : *i cymmerässant* ac *ir anrhydeddasant* — 722. 2 : *ir oedd* deu froder.

P. 726. 1 : *ir addawodd.*

P. 733, 2 : *ir ofnhaws* — *ir amlhaws.*

Mais ce texte n'est qu'une copie plus ou moins fidèle du texte original. Le texte le plus ancien se trouve dans un manuscrit qui est du milieu du XIIIe siècle [2].

Dans les *Bruts* on a aussi quelques exemples analogues : p. 40 (éd. Rhys-Evans) : gynt *yr oed.*

Dans le *Seint Greal* gallois on trouve des exemples de *yr* :

P. 9 : *yr yttiwch* (vous êtes) — p. 14, *yr ynt* — p. 17, *yr oed* — p. 19, *yr oed.*

Le ms. serait, d'après Williams, du XVe siècle. Chez les poètes de la seconde moitié du XIVe siècle, Dafydd ab Gwilym et Iolo Goch [3], l'emploi de *yr* est à peu près celui d'aujourd'hui. Quoique l'orthographe ait été modifiée et même modernisée dans les éditions que nous possédons de leurs œuvres, l'existence de *yr* dans le texte primitif est assurée dans beaucoup de cas par l'allitération.

1. *Métrique gall.*, II, p. 31.
2. Gwenogfryn Evans, *Reports*, I, 11, p. 339, ms. 17.
3. Iolo Goch est mort dans les premières années du XVe siècle.

Il semble résulter de ce qui précède, qu'à part un exemple, il n'est pas certain que la particule verbale *yr* existât au XIIe siècle. On trouve uniquement :

1° *y* qui ne produit aucun effet sur les consonnes initiales suivantes.

2° *yd*, devant les voyelles et en composition [1].

3° *yd* (*yt*) qui produit l'adoucissement de la consonne suivante.

Il est de toute évidence, que *y* a perdu une consonne finale. Devant les consonnes on pourrait supposer *yr* : ce sont les mêmes phénomènes que pour l'article. Mais le fait qu'on ne trouve pas *yr* devant les verbes à initiale vocalique, ce qui est la règle pour l'article, suffit à faire écarter cette hypothèse. Une autre explication de l'éclosion de cette particule a été proposée par Strachan. Pour lui, cette particule est née devant les verbes commençant par *d*. De même que *adyn*, misérable, vient de *ad-đyn*, *yd đuc* aurait donné *yd uc*. Par association avec d'autres formes verbales de ce genre, on arriva à *y duc*, et de là, avec le concours de *y* contenant un pronom infixe [2], *y* a dû se répandre comme la forme générale devant les consonnes. Quant à la forme postérieure *yr* : *y* pour *yd* : *y*, elle serait due à l'influence des formes de l'article *yr* : *y*.

Cette explication ingénieuse n'est pas sans soulever quelques difficultés. L'exemple de *adyn* n'est pas probant. Tout d'abord, *adyn* peut être fait d'après *adwr* [3] qui a le même sens : *ate-uiro-s* : *at* de *ate* a souvent le sens de changement en mal ; *ad-* d'ailleurs dans *adwr* peut représenter une racine véritable et non *ate-*. De plus *at* de *ate*, en composition avec un mot commençant par un *d* donne habituellement en gallois comme en cornique et en breton, un *t* : *at daly-* donne *atal* (ou *attal*) pour *ataly*, *at-đychwell* = *attychwel* ; *datod* ou *dattod* = *do* +

1. Par exemple avec *cw*, où : *L. Taliessin* : 180. 32 ; 167. 1 ; 168. 31 ; 146. 1 ; 127. 6, on trouve aussi *cwt* au lieu de *cwd* (c'est-à-dire, d'après l'orth. moderne : *cwd* au lieu de *cwdd*). Le *Livre Noir* a *cwd*.

2. *Y-m gelwir* pour *yd-m gelwic* : *y* pour *yd* (Strachan, *Introd.*, § 50b).

3. *Adyn* se révèle comme moderne par l'absence d'infection : on devrait avoir *edyn*.

ate + *dod-*, mais, quand il s'agit de composition, surtout de composition syntactique, il faut poser en principe qu'on peut avoir affaire à des compositions d'*époque différente*, et que, par conséquent, les *résultats peuvent être différents*. Pour expliquer *y duc*, il ne faut pas parler de *ŭtĭ-đouce*, ni de *yd -đuc*, mais de *yd duc* [1]. Dans ce cas même, il y a une distinction à faire. Si nous supposons les deux *d* prononcés avec leur valeur, nous arrivons à *t* : nous devons avoir *ytuc*, comme en cornique et en breton [2]. Les exemples en moyen-gallois à l'appui ne manquent pas : *Anc. Laws*, I. 38, *nauuetyt*, II. 452, *nawvetyd*; *Selections from Heng. mss.* II, p. 223, *y hwechetyd*; *Myv. Arch.*, 321. 2, *nawfettyd*; 340. 2. *lygeittu* = *lygeid-du*. *Dafydd ab Gwil.*, 243, *brawttu* = *brawd-du*; p. 15, *llwyttu* (ael) = *llwyd-đu*. Ces faits sont mis en pleine lumière par *l'allitération* en poésie de toute époque [3]. Mais pour cette période de la langue, où nous avons *yd duc* et non *yd-đuc*, il peut y avoir syncope en cas de rencontre de deux consonnes homorganes. Le fait est bien connu en breton dialectal ; en bas vannetais, au lieu de *lagatu*, œil noir, pour *lagat-du*, on dit *laga'du* ; tandis qu'on prononcera : *deiter ger*, venez à la maison, pour *deit d'er ger*. Il y a là une raison délicate de psychologie : c'est *du*, qui est dans le composé *lagat-du*, le point, l'objet principal du

1. On trouvera cette question traitée avec plus de détails dans mes *Remarques et additions* à l'*Introduction* de Strachan.

2. L'étape *ytuc* nous est représentée par la forme du *Codex de Lichfield* (*the Book of Llandav*, éd. Rhys-Evans, p. XIV); ostendit ista scriptio quod dederunt Ris et luith Grethi Treb-Guidaucc, *imalitiduch cimarguitheit*; M. Rhys a supposé que *imalitiduch* équivalait à un gallois actuel *y vel yth dydwg*, as... leads thee, ce qui est possible. Il me paraît plus probable que *imalitiduch* est pour *imal it diduch*, comme l'ont exposé (ou avancé) les historiens (savants et hommes de loi) : ce qui serait en gallois moderne *fal y dydduch* ou *dyddwg : diduch* peut être un prétérit en *s*. *Malitiduch* a un pendant plus moderne dans le *maliduc* si fréquent dans les délimitations de champs dans le *Book of Llandav*, p. 77, *maliduc Guern Iduon in Taf*, comme conduit Guern Iduon au Taf; *maliduc Nant duvin* comme conduit le ruisseau profond (au Taf); *maliduc Taf dir guairet*, comme conduit le Taf au bas. *maliduc* = *mal y dwc*.

3. *Métrique gall.*, I, p. 50-54.

composé. Au lieu de *nawfetyđ*, en gallois, on trouve aussi *eilfedyđ*[1] (*Myv. Arch.*, 356. 1).

On aurait peut-être moins de difficultés en partant non de *yd*, mais de YƀD. L'exemple le plus net, est *diwedydd* pour *diwedd dydd* auquel répond en cornique *doghageyth*; de même *trydy dydd* ; *rydid*, liberté (*d* interne est assuré par de nombreux exemples) pour *rhydd-did*. Pour la disparition de *yđ*, devant d'autres sonores, on peut recourir à l'analogie de compositions comme *gwy-bod* pour *gwydd bot* en face d'un composé plus ancien comme le breton *gouzvout*. On aurait ainsi l'explication du fait singulier que *yđ* n'apparaît que devant les voyelles.

Reste une autre difficulté : *y* serait arrivé à *yr* par analogie avec l'article *y* : *yr*. Il est impossible de comprendre qu'à une époque relativement moderne, une forme jouant exclusivement le rôle d'*article*, et exclusivement employée avec des formes nominales, puisse devenir particule verbale. Il faut que *y*, *yr* ait joué, à cette époque encore, un rôle pronominal : *ef* pronom de la 3e pers. est devenu particule verbale. Les particules verbales *yt*, *yđ*, *y* ont eu d'ailleurs longtemps une valeur pronominale. Or *yr* existait comme pronom dans les formes *o'r*, *o'r a*, *o'r y*, *y'r a* dont nous allons parler plus bas. Dans *or*, si, *r* représente *yr*, et non *ry* comme l'a cru Strachan. Comme le dit la *Gr. Celt.*, p. 735, dans *ot*, *os*, *or*, la conjonction *o* a passé de la signification primitive *ex quo* à la signification d'une conjonction conditionnelle. C'est surtout vrai pour *or* : il y a des cas où il est difficile de dire auquel des deux sens on a affaire.

Il n'est pas impossible non plus que le domaine de *yr* pronominal ait été plus étendu à certaine époque : *yr* perdait régulièrement son *r* devant les consonnes. On aurait dû le retrouver devant les voyelles, mais il ne faut pas perdre de vue *que devant les voyelles, sa place lui était disputée par* YD *et*

1. En poésie, au cas de reucoutres homorganes, on trouve la première consonne parfois élidée dans l'écriture :

Myv. Arch., 323. 1 :

i *bri'* fardd brofi

pour : i *brif-fardd*.

ys. Peut-être des formes comme *er hepreghaf* sont-elles des restes du passé au lieu d'être des formes nouvelles. Il se peut que la forme *yr* pour *ry* devant les verbes commençant par une voyelle ait été pour quelque chose dans la fortune de *yr* pronom. Il est remarquable, en effet, que *yr* particule verbale se montre plutôt d'abord devant des temps secondaires : *yr oeđ*, *yr aethant*.

Il y a peut-être une trace de *yr* dans le breton (et cornique) *mar*. Comme le prouve l'irlandais *ma* et la forme bretonne et cornique *ma* sans *r*, *r* n'est nullement nécessaire au sens; c'est une addition comme *z* dans *maz* : bret. -moy. *maz carech*, si vous vouliez (*Gr. Celt.*[1], p. 726) : *maz* contient la particule *z* = *đ*; cf. cornique *ma-yđ* (*mayth*). Il n'est pas trop téméraire de supposer que *r* représente un élément pronominal qui ne peut être que le gallois *yr*. Il est remarquable que *mar*, en breton, comme le gallois *yr* n'agit pas sur la consonne initiale suivante : *mar kirit* (ou *mar caret*) si vous voulez; littéralement *mar kirit* = *ma-ĕr kirit*, si vous *l'*aimez (voulez). Le rapprochement de *mar*, si, avec le gallois *o'r*, si, apporte à cette identification un dernier et solide argument.

5. Les formules *or a*, *ar a*, *ar ny*.

Zimmer a longuement traité de ces formes dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, 1898 ; p. 86 [1]. En débutant, il constate que la *G. Celt.* n'en parle pas, ce qui est exact; il en serait de même de Nettlau, ce qui est inexact. En effet, il en parle dans *Y Cymormdor*, VIII, p. 117. D'après Nettlau, *oc o* sont devenus en gallois moderne *ac*, *a* et sont unis avec le relatif *a* ; moyen-gallois *oc a*, *a'r a*; *oc a a'ra* (écrit *or a*, *ar a*) est maintenant, ajoute-t-il, *aga*, *ara*. Il est probable qu'au lieu de *oc a*, *a'ra*, il a voulu dire ; moyen-gallois *oc a*, *or a*. Justement l'évolution de *oc*, *o* en *ac*, *a* est un des points capitaux de la thèse de Zimmer. Avant d'exposer sa théorie, Zimmer fait justice de celles de John Rhys [2] et Silvan Evans. D'après le

1. *Grammatische Beiträge*, ueber die *Ursprung und Gebrauch der Kymr*, *relativ particulen ar a*; *ar*.

2. The Bruts, *Introd.*, p. xxxv.

premier, le gallois-mod. *ar a*, moyen-gallois *or a*, conserve des traces de l'emploi de *ry*; *pawb or a welais* remonterait à *pawb a ry welais* ; à moins toutefois, dit-il, que l'on ne préfère voir dans *ara*, deux fois le relatif *a* : *ara* serait à décomposer en *a r'a welais*. Pour Silvan Evans[1] le gallois mod. *a' ra* représente *a-ry* : *pawb a'r a aethant* = pawb *a ry aethant*. Phonétiquement et d'après le sens, ces théories (*a ra* pour *a ry*) sont insoutenables, comme le prouve clairement Zimmer[2].

Pour Zimmer, la formule *or' a* contient non *r* = *ry*, mais le pronom article *yr*, *y*. Cette phrase du moyen-gallois : *pawb o'r darlleno* se traduirait littéralement en latin ainsi : *pawb* (quivis), *o* (ex), *yr* (eis) *a* (qui) *darlleno* (legat); cf. pour l'emploi de *o* et *yr* : *pawb o'r gwrandewyr*, chacun des auditeurs. Les exemples et arguments apportés par Zimmer à l'appui de sa thèse sont des plus clairs et me dispensent d'insister sur ce point. L'emploi de *yr* comme pronom devant le verbe est fréquent. J'ai cité plus haut *o' r* = *ex quo*, passé de la signification temporelle au sens conditionnel. Il y a des exemples qui illustrent encore mieux l'origine de la formule *o' r a* que ceux qu'a apportés Zimmer. La formule *o' r* n'a pas toujours été accompagnée de *a* :

L. Tal. 230, 23 :

Bu haelhaf teckaf *o'r ryànet*.

« Il a été le plus généreux. le plus beau de tous ceux qui sont nés ».

Cf. *Anc. Laws*, t. 48, 31-5 :

pop anrec *o'r* ardemero et.

Ibid., 440-117 :

teir sarhaet ny diwygir *o'r keffir trwy* veddot.

« Trois *sarhaet* ne sont pas réparés de ceux qu'on a par ivresse. »

1. *Geiriadur Cymraeg*, I. 319, 2 en bas.

2. Zimmer se trompe quand il pose comme règle que le pronom infixe précède *ry* : v. plus haut.

On peut traduire *or keffir* par *si on les a*, mais le sens primitif a été l'autre.

Ibid. 44-19. 6 pop gulet or bo med arney « Chaque festin (de ceux) où il y a de l'hydromel » ; r est ici non le reste de *ry* mais la particule verbale *yr* qui ne cause pas d'infection.

Cf. 212-21 ni dyly neb *or y* diguydo tir yn y law : dans le même paragraphe : *or a digwydo.*

Selections from Heng. mss., P.217, G : pob ymadrawd *or dywettei.*

Le défaut capital de l'argumentation de Zimmer, c'est qu'il pose en principe que la formule *a'r* a est évaluée de *o' r a* et ne se *trouve jamais en moyen-gallois* (page 90). Cette grave erreur, au milieu de tant de choses justes, vient surtout de ce qu'il n'a pas compulsé la poésie galloise et que sa documentation est insuffisante ; je la complète surtout par des exemples tirés des vieux livres et des poètes du XIIe et du XIIIe siècle.

A. — *o'r a* :

Le *Livre Noir* ne fournit que des exemples d'*a'r a* (v. plus bas B).

L. Aneur., 83, 3 :

o'r a a aethi Gatraeth o eur dorchogyon
ny doeth...

« Aucun de ceux qui allèrent à Catraeth de tous les porteurs de torques, ne revint... »

Le plus souvent on a : *o'r sawl* suivi non de *a* mais de *yt* avec le verbe [1].

69-26 : o' r sawl *yt gryssassant*
96, 25 *id* :
mais 80-14 : *o' r sawl a welan*
99, 25 : *o'r sawl a aythan,*
L. Tal., 126, 8 :

Llym llifeit llafnawr llwyr y lladant
ny byd y vedyc *mwyn o' r a wnaan* [2].

1. Avec *yssyd*, on n'a que *or* : *Hug. ms.*, I, p. 7 : *Kwbyl o'r yssyd. L. Tal.* 177. 14 *o'r yssyd* is awyr. La raison en est que le relatif *a* n'est pas usité, en moyen gallois, devant *yssyd*, *ssyd*.

2. Le texte porte *mwynor* awnaent.

« Des lames bien aiguisées les tueront net, il ne reviendra pas de profit aux médecins, de ce qu'elles feront. »

185, 25 Tydi goreu yssyd
or a vu ac a vyd

« Toi tu es le meilleur de ceux qui ont été et qui seront ».

187, 9 ys tidi goreu
or a gigleu

« Tu es bien le meilleur de ceux *que j'ai entendus* (de ceux dont j'ai entendu parler) .»

Je n'ai a relevé qu'un exemple de *or à* dans la partie du *Livre Rouge* publiée par Skene, mais des *ar a* :

246, 20 Detwyd, *or ae gwyl ae* kar :

« le sage, tous ceux qui le voient l'aiment »

Myv. Arch., 147-1 nyd oes gystedlyd
I hael hefelyd
or a pyrth bedyd.

70-2 nyd oet ny gaffwn *or a gaffei* hael.
160-1 nyd oet ny gaffwn *or a gaffei*

« Il n'y avait rien que nous n'acquérions de ce qu'il acquérait. »

Le sens de *o'r* dans tous ces exemples est net :

o'r a signifie : *de ce, de celui que, de ceux qui* ou *que*.

Dans les *Ancient Laws*, nous avons vu au moins pour les ms. les plus anciens qu'en général *a* et *ry* s'excluaient ; ce qui n'est pas indifférent à constater pour l'origine de *r* dans *o'r a*. La formule *a'r a* a souvent pour équivalent *a* dans les ms. d'époques différentes, mais *a'ra* n'exprime guère la relation directe qu'après *pawb, pob* et un substantif, *oll, neb, creill, dim, y cwbl, y cyfan*, après des superlatifs, et dans un certain nombre de mots qui s'expliquent facilement par la signification réelle de *or a* (Zimmer, p. 102).

B. — *a'r a* :

L. Noir :

42, 22 : Bei as cuypun *ar un*
ar a uneuthume bith nys gunaun

« Si j'avais su ce que je sais, ce que j'ai fait, jamais, je ne l'aurais fait ».

a'r un, d'après le mètre, est à corriger en *a'r a un*; *ar a uneuthum* est assuré par le mètre.

45, 29 : Gwledic arbennic ban geneise ohonaud,
nid ower traethaud *ar a* tr[e]theis [1]

« Souverain chef, quand j'ai chanté à ton sujet, ce n'est pas un vain thème que j'ai traité. »

47, 3 : Iolune *ar a beir* Kyvoethauc
Duv vab Meir a peris new ac elwit

« Célébrons ce que procure le riche fils de Marie, qui a créé le ciel et le monde ».

Duu, d'après la mesure, est de trop. Il faut lire : Iolune [2] *ar a beir Kyvoethauc vab Meir*.

Dans le *Livre d'Aneurin*, je n'ai relevé qu'un exemple d'*ar a*, malheureusement dans un passage altéré, dont le sens n'est pas clair.

Il appartient au morceau fort important connu sous le nom de Gorchan Maelderw, où on peut relever plusieurs restes d'orthographe du vieux-gallois :

100-23 : Kein gwodeo e celyo ery vyhyr
o hanav *ara fysgut*
af eiryangut :

Pour *a'r* = *a ry*, dans ce *Livre*, v. plus haut, p. 343
Pas d'exemple chez Taliessin.

1. Le texte porte *tretheis*; la lecture *treitheis* indiquée par le sens est assurée par la version de la *Myv. Arch.*, p. 190. 2 : nid ofer draethawd *a rydreutheis*, le poème est attribué avec raison à Cynddelw qui s'y nomme d'ailleurs dans la version de la *Myv.* L'orthographe est rajeunie.

2. *e* pour *ne* (ny) : la *nota angens* ne compte pas.

L. Rouge, 289, 9. (Elégie de Cynddylan) :

a r a vu nat ydynt

« Ceux qui ont été ne sont plus. »

258-26 : Nyt atwna Duw *ar a wnel*

« Dieu ne défait pas ce qu'il a fait. »

308-11 *ar ar vo diffyd* divennwir

« Celui qui sera sans foi sera méprisé. »

Myv. Arch. :

157-2 : ... a gorvynt a dygaf
wrth ar a volaf a voleis y gynt.

« Je portais envie, vis-à-vis de celle que je loue et que j'ai louée déjà. »

167-2 : nyd *ar an perchis* an peirch ny weithon

« Celui qui nous a honorés ne nous honorera plus maintenant. »

168-2 : Wrth *ar am carai*

« Vis-à-vis de celui qui m'aimait. »

230-2 : Gwaent hwy *ar a wnaeth* eu pennaetheu

« Ils déplorèrent ce qu'avaient fait leurs chefs. »

Ici on peut comprendre : ils se lamentaient *sur ce qu'avaient fait leurs chefs*. *Gwaent* est tiré de *gwae*, comme l'indique le vers suivant :

Am Ruffudd gwaewrudd *gwae* finnau.

225-1 : *ar a fo* goreu gwir y dygir

« Ce qu'il y a de mieux, assurément, on le porte (en terre).

249-2 : *ar a vynnwy* Duw nyd egregi[1] itaw

« Ce que Dieu aura voulu, ne lui est pas... ?

1. Le sens de *egrygi* n'est pas sûr.

Les *Mabinogion* nous fournissent au moins un exemple important d'*ar a* qui a échappé à Zimmer :

148 :

ac *ar a oed* velyn oe wisc ef ae varch, a oed kyn velynet a blodeu y banadyl, *ac a oed* goch onadunt...

« Ce qui était jaune de son vêtement à lui et de celui de son cheval, était aussi jaune que les fleurs du genêt, et ce qui en était rouge.., »

En voici un autre des *Selections from Heng. mss* :

II. p, 449 :

nyt oed neb *ar ath welei ar nyth garei*

« Il n'y avait personne qui te vît, qui ne t'aimât point. »

En exceptant ce dernier exemple, il est frappant que *a'r a* équivaut nettement à *a* et ne peut s'expliquer, pour le sens, par *o'r a* (*ex quo, ex quibus*) : il s'agit d'un sujet précis, sujet ou complément. Au point de vue phonétique, il est également certain que dans ces exemples, *ar a* ne sort pas de *or a*. La seule conclusion logique qu'on puisse tirer de ce qui précède, c'est que la langue a vu dans l'*a* de *ar* de la formule *ar a* une valeur relative précise. *Ar a* aurait-il été formé d'après *o'r a*, qui au XIIe siècle gardait encore sa signification précise? Les deux formules ont dû coexister. Zimmer a donné des exemples de *a* = *o* en gallois, dans des formules comme *truan a chwedyl*[1], une triste histoire (*une triste d'histoire*) à côté de truan *o* ddyn. Les deux formes coexistent, *a* représentant comme

1. Cette formule est bien connue en breton : eur brao *a botr*, *eur vrao a blac'h*, un beau garçon, une belle fille. Zimmer, p. 113, note 1, croit que j'ignorais cette construction : il n'y en a pas avec laquelle je fusse plus familiarisé. Si j'ai proposé pour le passage des Mabinogion dont il parle *kadarnav ungwr* au lieu *kadarn aungwr*, c'est que je pensais à des constructions analogues avec le superlatif, par exemple, dans Daf. ab Gwilym, *decca'dyn*, *decca'planed*. Il a raison d'ailleurs, je crois, de conserver *kadarn a un gwr*.

a breton et cornique une forme indo-enropéenne proclitique **po* ; *o* représentant un vieux-celtique *ao*, indo-européen *apo*. De même que *o* et *a* coexistaient, *or a*, *ar a* ont pu également se former dans des cas que nous ne pouvons plus préciser; *ar a*, lorsque la composition de *ar* a été moins claire, aura eu la préférence dans des cas où le relatif représente le nominatif ou l'accusatif, par suite d'une association de son avec la particule *a*. Ce qui semble le confirmer, c'est l'existence de la formule *ar ny*. Je n'ai rencontré qu'une fois *or ny* :

Anc. Laws, I, 128-36 :

er argluid essit vach ar pop da adeuedic *or ni* mach arnaw

« Le seigneur est caution pour tout bien abandonné pour lequel il n'y a pas de caution. »

Les exemples de *ar ny* sont assez nombreux en poésie et en prose[1]. Dans la plupart des cas, *a* dans *ar ny* ne pourrait être l'équivalent de *o* dans *or*, et cela à une époque où la valeur de *or a* était nette. Cet exemple suffira : creadur pop peth *or a weler ac ar ny weler* « créateur de toute chose qu'on voit (de tout ce qu'on voit) et qu'on ne voit pas (*Heng. ms.* II, p. 438, 35, 15). Ici *a* dans *ar* pour l'écrivain avait la valeur de *a* relatif. Supposons la proposition non négative ; nous aurions : ac *a* weler.

Il se peut qu'il se soit passé ici quelque chose d'analogue à ce que nous avons constaté pour *ar a*, *or a*. Zimmer peut avoir raison, lorsqu'il voit dans l'*a* de *ar ny*, la forme anciennement évoluée de la proclitique *o*[2] = **po* indo-européen.

Il n'y a pas eu, dans le cas d' *ar ny*, évolution de *or* en *ar* très certainement, comme c'est possible pour *or a*. Il y a eu préférence de la forme *ar ny* et son emploi à peu près exclu-

1. *L. Noir* : 5. 6, 9, 17 ; *L. Rouge*, 246. 2 ; *Myv. Arch.*, 182. 1 ; 194. 1 ; 228. 2 ; 232. 1.

2. *oc* a le sens de *o*, comme *ac* le sens de *a* ; on le trouve aussi avec le sens du français *à* (ad) : *oc eu karediccaf vrawt* à leur frère très chéri (*Llang. ms.* II, p. 212).

On trouve *oc a* au lieu de *o'r a* ; et même *ac a* (*Anc. Laws*, I, 398. 6 (gwbyl *ac a vo* yn ol).

sif dans les cas où il fallait sentir nettement la valeur relative (nominative ou accusative) de *a* ; *ar* était sûrement arrivé à être considéré, dans cette formule, comme l'équivalent de *a* : on ne sentait plus la composition, comme cela s'est passé pour *or*, où la valeur de *r*, dès le XIIe-XIIIe siècle n'était plus sentie [1].

§. *Construction et forme de la particule RO en* CORNIQUE et en BRETON-ARMORICAIN.

A. CORNIQUE

I. CONSTRUCTION. — 1° La particule *re* n'est *jamais* accompagnée d'aucune autre particule verbale : *a* et *re* s'excluent (v. *Revue Celtique*, 1909, pp. 1-19). Dans Lhwyd (*Arch.* préface au cornique, p. 222) on trouve :

An for a rykemeraz « la route qu'il a prise »

Mais Lhwyd a confondu *ry* particule avec *rig* (*gruk*), prétérit du verbe faire (*Revue Celt.*, 1908, p. 7).

2° La *particule re n'accompagne jamais la négation*. Il n'y a aucune exception.

3° Les pronoms infixes sont toujours entre *re* et le verbe. (Cf. *Rev. Celt.*, 1909, p. 1 et suiv.

Sg. 1e pers. : *O. m.* 87 : ty *ru-m gruk*
746 neb *ru-m* gwerthas
R. D. 1645 : an emprour *rem* danfonas
Gwreans 855 : ty *ram* tullas vc.

2e pers. : *O. n.* Benneth an tas *re-th* fo
P. D. 2097 : *reth* fo crok

3e pers. mas. neutre : *O. m.* 852 : my *re-n* servias ef
P. D. 149 : my *ren* collas
B. M. 1277 : neb na vo *rengeffo* crok

1. A signaler l'emploi de *ar* dans le sens de *o*, après des mots signifiant espèce, sorte : *math ar*... = *math o*... (Silv. Evans, *Dict.*, p. 318, col. 2 : *ar* 4), avec *math* = *bath* (monnaie, objet frappé), cela s'explique : *bath ar*, frappé sur, d'après.

Pluriel 1e pers. B. m. : 1337 :
Ihesu... *regen* gueresas

2e *pers. O. m.* 1723 : banneth an tas *ragas bo*
2585 : benneth an tas *reges* bo
B. m. 3746 mysschef *regis* doga.
P. B. 2322 : a thew harlot, *res* bo spit.

3e *pers. Pascon*, 216-1 : *resteffo* mur vylyny
B. M. . 1268 an ioule *res* pela

Revue Celtique, 1909, j'ai traduit par mégarde : « que le diable t'écorche ». Il faut corriger : « que le diable *les* écorche. »

II. Effet de *re* sur les consonnes suivantes. — En dehors des cas où *re* est séparé du verbe par un pronom infixe, *re* transforme les occlusives sourdes initiales des verbes suivants en sonores et les occlusions sonores en spirantes sonores (de plus *m* en *v* ; *gw* en *w*) : pour les exemples, v. *Revue Celtique*, 1909, p. 1-19. *Exceptions générales* : 1° avec le subjonctif-optatif du verbe substantif *re* ne produit pas infection : on a toujours *rebo*, *reby* (*Ibid.*, p. 17).

2° Il en est de même avec *bea*, *bye* (*byea*, *bya*) ; v. *Ibid.*, p. 12-13, ajouter :

Pascon, 219-2. Cf. *rebea*.

On trouve aussi plus fréquemment *rebue* que *revue*. Il y a en outre des exceptions apparentes. La mutation n'est pas toujours écrite.

Parfois, c'est le pronom infixe qui y est caché :

B. M. 4227. Ihesu...

retrehava the war lur

« Que Jésus te relève du sol. »

Retrebeva est pour *re-th drehava*

En cornique moderne, on trouve la mutation sonore faible, même à l'optatif. Cependant je relève dans le morceau de *John Choyan ur* (Lhwyd, *Arch.*, p. 253, 44) : đa dew *robo* gorzêhes.

Lhwyd, comme nous l'avons vu, s'est laissé tromper par de fausses identifications, et ne mérite, à ce point de vue, aucune confiance. Il a même fait, après *rig* (*grig*), des mutations fautives, qui ne se justifiaient qu'après *ry* :

Arch., p. 242, 2 : ty *rig golla* worty.

« Tu l'as écoutée » (tu as *fait l'écouter*) : *golla* est pour *colla* = gallois *coelio*.

III. Forme de re. — La forme à peu près invariable du moyen-cornique est *re*, c'est-à-dire *-rö* aux *ö bref*. Avec le pronom infixe *-m*, ce son *ö* est modifié quelque peu ; la graphie la plus fréquente est *rum* ; *rem* est rare. Dans Gwreans on a *ram* et *rom* (855, 1119). Naturellement avec les pronoms de la 2e pers. du pluriel, *agas*, *àges*, on a souvent *ragas*, *rages*, mais aussi *reges*, *regis*.

Re pouvait, dans certaines formes optatives, perdre sa voyelle :

B. m. 1076 : *Do-r-sonà* dyugh...

« Dieu vous bénisse ».

sona = gallois *swyno*

Cf. Borde (XVIIe siècle) : *Durzona* (*Revue Celtique*, p. 1909, p. 19).

Cf. Pryce : *Dur-dala*

« Dieu vous le paye. » (*Ibid*).

En cornique moderne, on trouve *ro* dans *robo* (v. plus haut, p. 365) et aussi *ra* : *andelarabo*, ainsi-soit-il, pour *andelna rabo*... *Re* n'est pas rare ; Lhwyd a écrit parfois *ry* sous l'influence du gallois.

En somme, c'est toujours *rö* plus ou moins modifié par des sons voisins, et plus ou moins ouvert ou fermé.

B. BRETON-ARMORICAIN

I. Construction. — *Ro*, comme nous l'avons vu, ne se présente en breton moyen qu'avec l'optatif.

Le pronom infixe se place entre *ro* et le verbe (voir *Rev. Celt.*, 1909, p. 20-21).

II. Effets de ro sur la consonne initiale suivante. — L'occlusive sourde devient sonore, et la sonore, spirante. Naturellement, en moyen-breton, la mutation n'est pas toujours faite (*ibid.*, p. 20-21).

III. Formes. — En vieux breton on a *ro* :

ro ricsenti, *ro-gulipias* (*ibid.*, p. 19).

Par une évolution phonétique régulière, *ro* a évolué en *ra*, en exceptant le vannetais qui a *re* = *rö* (*ö bref*), et une partie de la Cornouaille ; la voyelle initiale du pronom infixe influe naturellement sur *ro* (*ibid*, p. 21).

Sg. 1e *pers.* : *ram*, *rem*.
2e *pers.* : *raz*.

Plur. 1e *pers.* : *ron*.
2e *pers.* : *roz*.

Aux conditions générales développées (*Revue celtique*, 1909, pp. 20-24, p. 25), sur le rôle et la valeur de *ro* en brittonique, on peut ajouter les suivantes :

1° D'après la cornique et l'usage des textes gallois les plus anciens et les plus conservateurs, la particule *ro* n'était accompagnée d'aucune des particules verbales restées en usage (*ĭt*, *ĭd*, *ĭr*, *a*).

2° D'après la cornique, le gallois et le breton, les pronoms infixes étaient entre *ro* et le verbe.

3° D'après l'usage invariable du cornique, et certains textes gallois, la particule négative *nĭ* n'était pas accompagnée de *ro*.

L'absence d'adoucissement en cornique à l'optatif du verbe substantif, et au conditionnel *bye*, après *ro*, semble indiquer qu'en cornique, à une époque plus lointaine, il y a eu après *ro* et d'après les mêmes principes qu'en gallois moyen, tantôt adoucissement, tantôt non.

J. Loth.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire. — I. *Irisleabhar na Gaedhilge*. — II. Arthur C. L. Brown, *The bleeding Lance*. — III. Mary Rh. Williams, *Composition du roman gallois de Peredur*. — IV. J. L. Courcelle-Seneuil, *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés*. — V. Ifor Williams, *Cyfranc Lludd a Llevelys*. — VI. Arthur Jones, *Hanes Gruffydd ap Cynan*. — VII. Sigmund Feist, *Europa im Liehte der Vorgesehiehte*. — VIII. W. M. Lindsay, *Early Irish Minuscule Script*. — IX. Whitley Stokes, *In Cath Catharda*. — X. Whitley Stokes, *A Supplement to Thesaurus Palaeohibernicus*.

I

Irisleabhar na Gaedhilge (*The Gaelic Journal*).

Avec le numéro d'août 1909, le *Gaelic Journal* a cessé de paraître. Depuis novembre 1882 qu'il fut fondé, il constituait un précieux répertoire de la langue et de la littérature moderne de l'Irlande.

Au cours des vingt-sept années qu'il dura, le *Gaelic Journal* a changé plusieurs fois de direction, et les diverses phases de son existence ne sont pas semblables. De sa fondation, jusqu'en mars 1884, le *Gaelic Journal* fut dirigé par David Comyn ; les articles qu'il contenait alors étaient souvent d'une portée trop générale pour que nous ayons grand'chose à en retenir. Mais sous la direction de John Fleming (mars 1884-février 1892), et surtout sous celle de Eugène O'Growney (mars 1892-octobre 1895), le *Gaelic Journal* devint un recueil de documents pour l'étude des dialectes et du folklore irlandais, et pour l'histoire de la littérature moderne de l'Irlande. Il garda ce caractère sous la direction de John Mac Neill, de Joseph H. Lloyd (1895-1902) pour devenir une revue illustrée d'où l'anglais disparut complètement et où les questions de philologie tinrent une place plus restreinte (1902-1907) ; enfin à partir de 1908, sous un format nouveau, ce fut un périodique entièrement rédigé en irlandais, sur le modèle des revues littéraires européennes. On ne saurait trop regretter la disparition de cette revue, alors que le relevé des dialectes de l'Irlande, pour lequel les monographies de Finck, Henebry et Quiggin fournissaient des modèles, est loin d'être achevé, et que les versions modernes des anciennes épopées, comme les œuvres originales de la littérature irlandaise depuis le XVIIe siècle, sont encore en partie inédites.

Les trois premiers volumes du *Gaelic Journal* contenaient une table ; les volumes suivants en sont complètements dépourvus. On s'explique donc facilement que les renseignements de toute sorte qu'ils renferment n'aient

été que rarement utilisés. Aussi je crois rendre service aux lecteurs de la *Revue Celtique* en énumérant les principaux[1] articles de la collection depuis la fondation jusqu'en 1904, date depuis laquelle l'*Irisleabhar na Gaedhilge* a été régulièrement analysé dans la *Revue Celtique*.

I. LINGUISTIQUE, LEXICOGRAPHIE, GRAMMAIRE

A. Phonétique.

Les études de phonétique sont rares et d'ordinaire peu précises ; mais il faut signaler le premier essai d'analyse des sons irlandais par Clann Conchobhair, t. I, p. 46, 74, 114, 216, 280; II, 76, 208, 239, 310, 345 ; III, 8 ; et les *Easy lessons in modern Irish* de E. O' Growney, IV, 251 ; V, 1, 17, 34, 50, 66, 81, 97, 113, 129, 148, 161, 177, 193; VI, 1, 18, 33, 49, 65, 81, 97, 113, 129 où chaque mot est accompagné de sa transcription phonétique.

Kuno Meyer, *An early attempt at phonetic spelling* (from Harleian 2354) V, 155.

Irish in Monaghan County, VI, 145.

John Mac Néill, *Some debated spellings*, VII, 143.

Mac Leighinn, *Some points in spelling* (verbe bi), IX, 262 (rr, ll, ghním, chim, ao) 271 ; (th, gh) 312 ; (b) 347.

Les notes aux textes modernes, les *notes and queries* publiées dans les volumes V-XII contiennent de nombreux renseignements sur la prononciation.

B. Grammaire.

Les renseignements sur la grammaire, morphologie et syntaxe des dialectes sont assez nombreux et précis. On peut citer :

John Fleming, *Elementary lessons in Irish*, II, 203, 245, 246, 259, 309, 337, 373 ; III, 4, 74.

Clann Conchobhair, *On Arann peculiarities*, II, 222 (3e p. pl. des pronoms prépositionnels en -b).

J. Fleming, *The conditional mood of verbs*, III, 29.

J. Fleming, *About the preposition* chum, III, 94.

E. O' Growney, *Useful jottings*, III, 91.

D. B. Mulcahy, *Peculiar localisms*, Moyarget, Antrim, III, 91, 106, 117 ; IV, 14, 24, 44, 59, 80.

Mac Leighinn, *On the Irish infinitive*, IV, 116, 136.

J. C. Ward, *Donegal Irish*, IV, 43, 79, 93.

S. H. L. *Note on negative* chán, IV, 186.

M. P. O'Hiceadha, fiú *followed by the genitive*, V, 138.

J. Mac Néill, *The verbal noun*, VII, 14, 29, 41, 61.

O. J. Bergin, Eoin Mac Neill, *Two Irish constructions* (infinitif), VIII, 9 ; (relatif), VIII, 30.

E. O'Growney, *Notes on the language of Inishmain* (Co. Galway), VIII, 84.

1. Je n'ai pas relevé les poésies d'auteurs contemporains comme Douglas Hyde, « Padraic », etc.

J. P. Craig et J. Mac Néill, *The Irish Verbal noun and present participle*, VIII, 103, 121, 139, 152, 181.

Mac Leighinn, *The subjunctive in modern Irish*, VIII, 155.

Mac Tíre, *Linguistic notes* (on the negatives), VIII, 137.

P. Ua Laoghaire, *The passive voice*, VIII, 195.

James Fenton, P. O' Leary, Táthar, etc., X, 62, 471, 490, 504.

Grammatical queries, X, 569.

H. A. Mac Néill, *A new classification of the Irish verb*, X, 583.

Comme pour la phonétique il convient de renvoyer en outre aux notes explicatives des textes modernes et aux *Notes and queries*.

C. Lexicographie.

Parmi les glossaires et les vocabulaires techniques, signalons :

E. Hogan, *Puzzles from the book of Armagh*, I, 258.

J. O'Donovan, *On the division of the year among the ancient Irish*, I, 22).

E. O'Growney, *Nautical terms from the Aran Islands*, II, 381.

B. Shaffery, *Peculiar words*, Moynalty, IV, 75.

J. H. Lloyd, *The four winds*, IV, 95.

Gaelic of Antrim, IV, 69, 123.

E. O' Growney, *An unexplored region* (Ballyvourney, West Cork), V, 110.

S. Laoidf, *On* do fhobair, V, 183.

P. O'Leary, *Some Irish idioms*, VI, 26.

John Fleming, *On the verb* gabhaim, VI, 30.

E. O'Growney, *Thall 's i bhfus* (idiotismes), VI, 59, 124, 135.

Eoin Riocaird O'Murchada, *South Aran Irish*, VI, 125, 142, 167; VII, 12, 40.

Irish in Rathlin (Antrim), VI, 139.

Irish technical terms for use at meetings, VII, 39, 59.

J. J. Lyons, *Foclóir Connachtach*, VII, 92; VIII, 10.

E. O'Growney, *Skibbereen Irish*, VII, 136.

Simple Irish conversation, VIII, 8, 29, 52, 68, 91, 106, 120, 136, 166.

T. O' Flannghaile, *Na miosa* (les noms des mois), VIII, 52.

E. O'Growney, *Relationship in Gaelic*, VIII, 53.

P. Ua Laoghaire, *Usages in speech*, VIII, 194.

Mac Tíre, Dalta, VIII, 214; cf. IX, 244.

E. Hogan, *Berlagair na Saer* (The dialect of the tradesmen of Munster), IX, 225, 272, 345 ; X, 31.

E. O' Growney, *Connlach*, IX, 269, 271.

P. Mac Piarais, *Names of birds and plants in Aran*, IX, 305 ; cf. X, 31.

P. O'Donnell, *Irish names of sea-fish*, X, 30.

Some Irish names of birds, XI, 61.

Irish words in the spoken English of Leinster, XI, 93, 108, 123, 140 ; — *Tlachtgha*, XI, 153, 174, 187 ; — *Cavan*, XI, 205 ; XII, 14 ; — *Farney*, XII, 25 ; — *Kildare*, XII, 61, 78 ; — *Wicklow*, XII, 96, 112 ; — *Leinster*, XII, 126 ; — *Meath, Louth, Dundalk*, XII, 149.

Some Omeath words and idioms, XI, 155.

P. O'Leary, *A list of new words not found in O'Reilly's Dictionary*, XII, 107.

T. O. Heidhin, Termes du jeu de cartes, XIII, 213.

D. Onomastique.

T. O'Flannaoile, *Na Cu- anmanna in Gaedhilig*, I, 41, 78, 116, 143, 174.

J. C. Ward, P. T. Mac Ginley, Hannon, *Irish personal names*, XI, 319, 344, 379 ; X, 565.

S. O'Ceallaigh, *Irish Christian names*, XI, 197.

P. W. Joyce, *Some puzzles in Irish local nomenclature*, I, 81.

Voir aussi Dinnseanchas, t. XI-XII.

E. Textes modernes, notés pour leur intérêt grammatical ou lexicographique [1].

Sermons III, 56 (East Munster), III, 24, 39, 115.

Comrádh Ceathrar ban (Inis Meodhain), II, 381.

Padraic Stúndun, *Irish as spoken in the East Riding of Cork*, II, 207, 284, 305.

Sgeul Sheáin mic Bradáin (Gaélique d'Inis Meodhain), III, 1, 58.

P. O. Laoghaire, *Sayings from West Cork*, IV, 41, 78, 118.

C. P. Bushe, *Sgeul ar Nóra Ni Mac Aodha*, IV, 90.

J. C. Ward, *Donegal Irish*, IV, 93, 111, 128, 145 ; V, 5.

Mac Ui Rudhrigh, *County Mayo Irish*, IV, 57.

Popular Gaelic (Armagh), IV, 184.

Popular scottish Gaelic, IV, 197.

P. O'Laoghaire, *An sluagh-sidhe* (popular Gaelic West Cork), IV, 197, 222, 239.

Mac Leighinn, *Jack* (Gaélique d'Aran, Inis Mheadhóin), IV, 169, 179.

D. O'Faherty, *Connemara Gaelic*, IV, 217.

J. C. Ward, *Diorfach Dúin Alt* (Spoken Gaelic of Donegal), IV, 244 ; V, 5.

P. O'L., *An teanga mar a labharthar i* (South West Cork), IV, 134.

Waifs and strays from natives of Ulster residing in Philadelphia, IV, 151.

J. Deane, *Sgeul timchioll púca* (popnlar Gaelic, Kerry), IV, 194.

J. Craig, *Naomh Cholum Cille* (Tyrconnell Irish), IV, 191, 207, 215.

A relic of Ulster Gaelic, IV, 210.

D. O' Faherty, *Radhmon Mac Righ Laighean* (Connemara Gaelic), IV, 217.

J. H. Lloyd, *Gaelic of West Munster*, V, 10.

Donegal Irish song, V, 14.

Specimen of Cork Irish, V, 31, 42, 58, 77.

Waterford Gaelic, V, 56.

A story in Kenmare Irish, V, 62, 96, 101.

An bóithrin buidhe (Mayo Gaelic), V, 91.

Connaught Irish, V, 92, 95.

West Cork Gaelic, V, 92, 102, 122, 134, 153.

T. O'hAodha, *Specimen of Clare Irish*, V, 105, 156, 168.

P. O'Leary, *Munster colloquial Irish* : Seadhna V, 117, 131, 150, 163, 180; VI, 4, 20, 35, 52, 70, 84, 98, 115, 132, 152, 162, 178; VII, 3, 25,

1. Ce sont pour la plupart des contes ou des chansons. A partir du tome IV le folklore occupe une place considérable dans le *Gaelic Journal*.

34, 50, 74, 85, 100, 117, 133, 145, 163, 178. La suite a été publiée en un volume, Dublin, Doyle, 1898.

Eoin Mac Néill, *Irish in the glens of Antrim*, VI, 106.

Seaghán O' Flaithbheartaigh, *Galway Irish*, VI, 136, 168.

Irish in Monaghan County, VI, 166, 184.

Ar bhas cailin óg, a Donegal song, VII, 54.

A story from Iniskeragh Islands (co. Donegal), VIII, 11.

Example of the Irish language as spoken in Tyrone, XI, 3.

A song (Meath), XI, 88.

A relic of Irish in Westmeath, XII, 101.

A song from Iveagh (co. Down), XII, 152.

On pourrait ajouter à ces textes une nombreuse collection de proverbes de diverses provenances II, 243, 246, 272, 310, 358 ; III, 56 ; — Camp, Tralee, IV, 207 ; — Skibbereen, IV, 208 ; — Armagh, IV, 247 ; — Kerry, IV, 247, V, 13, 21, 37, 61 ; — Louth, IV, 247 ; — Clare, IV, 247 ; V, 157 ; — Cork, IV, 236, V, 13, 73, 88, 104, 125, 139, 157 ; VI, 60, 78, 90 ; VII, 46, 57, 65 ; — Mayo, V, 140 ; — Galway, VI, 123 ; — Connaught, V, 71 ; VI, 10 ; IX, 271 ; — Monaghan, VII, 88, 104 ; VIII, 177 ; — Munster, V, 184, VI, 9, 39 ; — Banteer, VII, 141, 151 ; - Ulster, VIII, 13, 56.

II. HISTOIRE LITTÉRAIRE

Introduction to Macbrody's Tegasc flatha, I, 344.

John Fleming, *Donnchadh Ruadh Mac Namara* (mortt vers 1814), I, 314 ; II, 165, 194, 225, 296, 335, 353 (avec de nombreux exraits).

J.-J. O'Carroll, *The Gaelic society of Dublin and its first pamphlet*, I, 339.

J.-J. O'Carroll, *The Ossianic poems*, I, 7, 39, 69, 109, 162, 178, 202 ; *The Ossianic tales*, I, 251, 277, 311 ; II, 2, 71, 118.

The book of genealogies of Duald Mac Firbis, II, 221.

Tadhg Gaodhlach (xviiie siècle), III, 107.

John Mac Neill, *Characteristics of Irish literature*, V, 75.

J. Karney, *Richard Barrett, the bard of Mayo* (mort en 1819), V, 136.

D. Comyn, *A modern Gaelic satire*, The woman of Three cows, VI, 74.

S. H. L., *Dall Mhac Cuarta*, IV, 230 (avec extraits).

D. Comyn, *Unpublished poems of Peadar Ua Doirnin* (mort en 1768), VI, 101, 120, 155.

Piaras mac Gearailt (Pierce Fitz Gerald, xviiie siècle), VII, 71, 83, 98. Cf. *The Irishman*, August 1883.

E. Hogan, *Fr. Francis O'Molloy*, VIII, 75.

E. R. Mc C. Dix, *The first publication printed in Irish*. Duan o Philip mhac Cuinn Chrosaigh (1571) IX, 306.

« Mac Phadruic Naomhtha », *Ughdair Ghaedhealacha na h-ochtmhadh aoise déag*, IX, 277, 290.

Sgáthán Spioradalta (antérieur à 1767), XI, 10.

E. R. Mc C. Dix, *A rare ritual-book*, XI, 151.

E. O. Tuathail, *An unpublished work of Keating*, XII, 173.

E. R. McC. Dix and David Comyn, *The first Irish printed book*, XII, 38.

III. TEXTES LITTÉRAIRES

A. Moyen-irlandais.

Longes mac Usnig d'après le Livre de Leinster, le Livre de Lecan et le ms. Egerton 1782, I, 378, traduction et annotation par O'Curry, II, 10.

Tegasc Flatha édité par O'Donovan d'après le ms. H. 2. 17 de Trinity College, Dublin, I, 392. Cf. *Dublin Penny Journal*, t. I, 1832-1833, p. 214, 231.

History of Alexander the Great, from the Leabhar Breac edited by Prof. Geisler, II, 65, 116, 129, 184, 213, 247, 279, 302.

Echtra Condla Chaim d'après le Lebor na h-Uidri avec traduction et notes par J. P. Mac Swiney, II, 306.

A middle Irish Lyric : Cumthach labras in lon sa ; — Maelisu's hymn, edited and translated by Kuno Meyer IV, 42, 56.

Anecdota from Irish mss, edited and translated by Kuno Meyer : Ismael and Inecen IV, 69, Anecdote sur Maelosdan IV, 88 ; The mother's lament at the slaughter of the Innocents IV, 89, Senadh Saighri (démons à Seir) IV, 106 ; poésies des scribes irlandais IV, 112, 133, 193; V, 93, VII, 116; 130; VIII, 163. Columcille in Arann, IV, 162, Salomon roi des Grecs IV, 216; Comgall de Bangor IV, 229, Baithin mac Brenainn mac Fergusa IV, 229, Dondchad Mor cecinit V, 40; Les quatre clercs V, 64, 79; Ro bhudh mian dom anmain-si V, 94, Some scholastic riddles V, 155, An early attempt at phonetic spelling V, 155. Taibret duit a coibsena V, 171. Reguli Mochuta Rathin V, 187, Colum Cille cecinit, VIII, 49.

A dirge for Niall Noigiallach (IXe siècle) X, 578; The story of the sword of Cerball X, 613 (Xe siècle), edited and translated by Kuno Meyer.

B. Rédactions ou transcriptions modernes d'anciens textes.

Oidhe Chloinne Uisneach publié par O'Flanagan, I, 394, II, 4. Cf. *Transactions of the Gaelic Society of Dublin* 1808, p. 16.

Aoidhe Chloinne Tuireann publié par O'Curry, II, 33. Cf. *Atlantis*, t. IV (1863), p. 158.

Iomramh Shneadhghusa agus mhic Rioghla, traduit en irlandais moderne par Eugène O'Growney, IV, 85.

Iomramh Curaigh Mhaele Dhuin, traduit en irlandais moderne par Eugène O'Growney, IV, 99, 119, 138, 147, 172, 190.

Teacht agus imtheacht an Ghiolla D'heacair agus tóruigheacht Chonain 7 a chuideachtan X, 464, 483, 495, 512, 538, 545, 557, 574, 588, 604. Cf. O'Grady, *Silva Gadelica*, vol. I, p. 257-275 ; vol. II, 292-311.

Sgeala an trir chléireach og, XII, 99. Cf. *Lives of saints from the Book of Lismore*, p. VIII.

Deargruathar Chonaill Cearnaigh, XI, 1, 17, 33, 49, 65. C'est un arrangement moderne de l'*Aided Conculainn*.

Brisleach Mhor Mhaighe Mhuirtheimne, XI, 81, 145, 161, 177. Cf. *Aided Conculainn*.

Faisdine Finn X, 50. *Ar Chruitire Finn Mhic Cumhaill* (XVe siècle), X, 50.

Buile Oisin i ndiaidh na Féinne, XI, 120 ; *Athbaisteadh Chaoilte*, XI, 137 ; *Oisin cct 7 an fuacht ag cur air* XII, 44.

C. Auteurs modernes[1].

The Pass given by Donnchadh Ruadh Mac Namara to Risteard Rabach Mac Gerailt, II, 270; cf. 274.

Carolan (O'Chearbhallan, mort en 1738), *Graesi Nuinsiun*, II, 375.

James Power (Seamus na Srón), xviiie siècle. Poésie, III, 4.

Tomas O'Morain (commencement du xixe siècle), *Aonach bhéarna na Gaoithe*, The fair of Windgap a comic ballad, III, 26, 43.

J. O'Neachtain (Norton), xviie siècle, An extract from the history of Edmond O'Cleary, III, 35, 49, 68, 75, 121 ; IV, 17, 49, 65, 82, 109 ; The praise of queen Elizabeth, IV, 14.

O'Curnan (né vers 1740), *song*, III, 47.

Seaghan O'Laoi, *Seaghan Gabha* (commencement du xixe siècle), III, 11, 72.

O'Connell, bishop of Aghadoe, *Dialogue betwen Death and the sick man* (poésie), III, 66.

Máire ní Dhonogain, élégie sur la mort de son frère (xviiie siècle), III, 104, IV, 29.

Cáit ó Gharán a'bhile, Kate of Garnavilla (chanson du commencement du xixe siècle), III, 123.

John Meany (of Kilrossanty, Waterford), *An Irish Sermon* (vers 1820), IV, 4.

Eamonn an chnuic (Edmond of the Hill). Chanson, IV, 9. Cf. Hardiman, I, 268.

James Veale (?) *Sighle ni Ghadhra*, chanson (vers 1840).

Tadhg Gaodhalach (xviiie siècle), *Mo ghrádh-sa mo Dhia*, IV, 29.

Geoffroy Keating (1570-1650), *Dán Dhiadha*, IV, 68.

Feart laoidh Sheaghain Ciomhsóg (High sheriff for Clare en 1760), IV, 211.

Some ancient Gaelic prayers from of natives of Inismaan (Arann Islands), IV, 213.

Theobald Stapleton (xviie siècle), *Preface to his Catechism*, IV, 242.

An Spailpin fánach (Munster song), V, 53.

An Eiséirge, An old hymn from the Arran Islands, V, 84.

1. Le principal recueil des poètes irlandais des xviie-xviiie siècles est l'ouvrage de James Hardiman, Irish Minstrelsy, or the bardic remains of Ireland with English poetical translations. London 1831, 2 vol. On peut citer aussi J. Cl. Mangan, *The poets and poetry of Munster*, 1849 (réimprimé). On trouve aussi quelques poésies lyriques chez Miss Brooke, *Reliques of Irish poetry*, Dublin, 1816. L'Irish Texts Society a publié *The poems of Egan O'Rahilly*, London, 1900, et Connradh na Gaedhilge (Gaelic League): *Ambráin Eoghain Ruaidh Ui Shúilleabháin* 1902, *Ambráin Thaidhg Ghaedhealaigh Ui Shúilleabháin* 1903, *Dánta Phiarais Feiritéir*, 1903, *Dánta Shéafraidh Ui Dhonnchadha an Ghleanna*, 1902, *Ambráin Sheagháin Chláraigh Mhic Dhomhnaill*, 1902, *Dánta Ambráin is Caointe Sheathrúin Céitinn*, 1900. Douglas Hyde a donné en 1903 *Abhráin ata leagtha ar an Reachtúire* (Raftery).

Poème adressé à O'Connel, V, 121.

Caoine (vers 1798), VI, 37.

Maire Bhuidhe (Máire de Búrca), *Ceim an fhéidh*, VI, 182 ; *Tá Gaedhil Bhocht Cráidhte*, VIII, 34.

Eibhlin Dubh ní Chonaill, *Caoineadh Airt Ui Laoghaire* (Art O'Leary, mort en 1773), VII, 18.

Aithrighe Phádraig Haicéad (Patrick Hackett) réimprimé du *Cork Weekly Examiner*, VII, 38.

Státa an fhir fholaimh (xixe siècle), VII, 44.

Diarmuid Mac Sheagan Bhuidhe (1697), *An fhalartha ghorm*, VII, 91, 123, 187.

Agallamh idir Mhaire Bhuidhe agus file eile, VII, 120.

Maurice, son of Black David Fitzgerald, *Beannacht na luinge*, VII, 161 (d'après un ms. de 1734). Cf. *The Irish American*, 1894.

Eoghan O Comhraidhe (O'Curry), ó Dhún Atha (1821), *Pas an Phiobaire*, VIII, 14, 35.

Eoghan O'Comhraidhe (Eugène O'Curry), Sur l'élection de O'Connell dans le comté de Clare (1828), VIII, 69.

Padraig Piarais Cundún, *Tórramh an bhairille* (commencement du xixe siècle), VIII, 116.

Séamus O'Caoindhealbháin, *Gniomhartha an chait Ghlais* (1813), VIII, 134, cf. III, 53, 69.

Seán O'Neachtain (vers 1715), *Magaidh láidir*, VIII, 147.

Seán Mac Uaitéir Breathnaigh, *Marbhna Oiliféir Grás* (1604), VIII, 149.

Teacht Laighne Mhóir ar an bhféinn (vers 1850), VIII, 163.

Richard Neilson, *Litir Sheón Néilson chum a mhná*, IX, 285 (transcrit en 1764 par Maurice O'Gorman).

Donnchadh O'Buachallaigh, Sgolaire foghlumtha, *Barántas na leabhar* (1803), IX, 323.

Aonghus mac Doighri í Dhálaigh, *Dia libh, a laochradh ghaoidheal* (vers 1580), IX, 361. Cf. Hardiman, *Minstrelsy*, II, 280.

Aisling Airt Mhic Cobhthaigh (1715-1773), X, 26.

Aon do rinneadh le maighistir Eoin Carsuel, easbog oirir Ghaedheal, X, 28 (from the Book of Fernaig 1688).

Pol Ua Briain (1809), *An déid-dheas Cháilin*, X, 29.

P.O Doirnín, *Cnoc Chéin Mhic Cainte* (Killen Hill), X, 42.

Mac Ardghaile, *Nuala*, X, 46.

Donnchadh Mac Raith (Duncan Macrae), *Laoidh do rinneadh leis an sgriobhaire in am mulaid*, X, 55 (from the Book of Fernaig).

Dubhthach Mac Lugair, *Crosánacht ó fhilidh de Laighnibh*, X, 469.

Seaghan O'Nualáin (vers 1800), *Cois laoi na sreabh*, X, 616.

Michéal Mac Pharthaláin Ui Chaoimh, de Baile Atha hUbhla (Cork), *Maidin aoibhinn tsamhraidh* (1798), XI, 12.

Fear na Páirce (Macculloch of Park, Macrae's maternal great grand father) *Crosánacht*, XI, 26; *Moladh Iosa*, XII, 133.

Seaghán O'Coiléain (mort en 1816), *An smachtin Crón*, XI, 91.

Uilliam Englis (xviiie siècle), *A bhéith na bhfód nGlas*, XI, 108 (tiré des mss O'Longan).

Beannacht Bóinne, XI, 186 (tiré d'un mss. de 1811).

Diarmaid O'Duibhne. *Laoi na héan-mhná*, XII, 122 (tiré des mss. O'Longan, Royal Irish Academy).

Aodh Buidhe Mac Cuirtin, *Dochum Donnchadha an Chúil*, XII, 147.

D. Bibliographie

J. Mac Néill, The Rossmore manuscripts, XII, 54 (inventaire et description).

IV. HISTOIRE ET GÉOGRAPHIE

E. O'Growney. *Ára na naomh* (voyage aux îles Aran), III, 101, 126 ; IV, 45, 53.

A visit to Rathlin Island, IV, 44.

Eoin O'Callanain, *Some Irish law documents*, VIII, 74, 86, 99, 114 (documents de 1584, 1570, 1594, 1595).

David Comyn, *Celtic Commerce*, IX, 375 ; X, 486.

J. F. Lynch, *Notes on the topography of Uaithne, Ara*, etc., X, 567.

Dinnseanchas : Loch Ceann XI, 15, Múta XI, 30, Tórantacht na midhe XI, 58, Magh Cliach XI, 138, a map of Dalkey XI, 173, Cliach XII, 29, Loch Gur XII, 111, Cúigi na hEireann XII, 137, 155.

Irish inscriptions, II, 379; III, 15.

Staid na Gaedhilge agus teangthadh eile in sna Staididh aontuighthe agus i g Canada, I, 21, 105, 170.

G. Dottin.

II

Arthur C. L. Brown. *The Bleeding Lance* (*Publications of the modern Language Association of America*, XXV, pp. 1-59).

The object of this article, as the author himself states, is to try to approach the Grail problem by making a detailed study of the Bleeding Lance.

Mr Brown has been led to believe that it is in the palace of the Túatha Dé Danann (according to Mr Brown *Tuatha Dá Danaan* ?) with its marvels that one must seek the origin of the Grail Castle, with its dish of plenty, its sword that broke in one peril and its perpetually bleeding spear.

He begins his study by remarking that in the Grail stories the lance has quite a pagan atmosphere. and also that it is apt to be described first and to be made more prominent than even the Grail itself. Barbaric properties are ascribed to it both by Chrétien and by Wolfram which they appear unable to comprehend. Among others are the destructive powers similar to those ascribed to malignant weapons in ancient Celtic story.

In Irish Literature Mr Brown has found numerous parallels to such destruction by enchantment, all brought about by a spear similar to that mentioned in the *Conte del Graal*, e. g. in the *Acallamh na Senorach*, *Macgnimartha Find*, etc., Wolfram's lance is even nearer to that found in the Irish stories, for in his version of the tale it is called a *poisonous* lance.

Neither Wolfram nor Chrétien surround the scene at the Grail Castle

with unmistakably religious associations ; Chrétien lays great stress on the *lance* : to him the Grail is merely a dish, nowhere does he call it the *holy* grail. The procession itself at the Grail Castle appeared to him a part of the magnificence with which a great lord was served at meals in the XIIth century. In speaking of the way in which the Grail king was fed by a single wafer, Chrétien was probably thinking of same legend in which a saint was miraculously sustained on a wafer a day.

According to Wolfram the Grail is a precious stone which furnishes every member of the company with the food he most desires. The stone receives this power from a host or wafer that every Good Friday a white dove lays upon it. The sight of the Grail protects a man from death for a week and keeps him from growing older.

In Mr Brown's opinion it is impossible to believe that the most sacred Christian legend has been paganised by Chrétien and Wolfram or by their predecessors, especially at a time when the tendency was just the other way. One has only to think of the heathen Celtic *Imram Mailduin* which became the Christian *Legend of St. Brandan*. Besides, from the time of Chrétien to the latest prose romance the development of the Grail story is steadily in the direction of increased ecclesiasticism. This is probably also the direction of growth from the moment that the Grail story assumed the slightest connection with Christian legend. It is exceedingly improbable that the lance of Longinus, discovered at Antioch about 1097, can account for the bleeding lance of Chrétien and Wolfram.

Again, if the Grail and spear be of Christian origin, it is hard to understand why they are so universally associated with king Arthur. That every Grail story without exception should be Arthurized seems impossible to explain unless the Grail was in origin Celtic and came to light along with King Arthur. Clearly, to Mr Brown's mind, the story starts pagan and the Christianisation is late and gradual. The venomous and destructive powers of the lance are surely important. They are antagonistic to the Longinus legend, but in conformity with pagan myth.

Wauchier's description of the lance is even more barbaric than Chrétien's and can surely find no parallel or possible source in any apocryphal gospel or ecclesiastical legend. According to Wauchier, the 'rich grail' of itself supplied the assembly with food, much as in Wolfram's *Parsival*. Wauchier ascribes the enchantment of Britain, not to a blow of the spear as in Chrétien, but to a stroke of the sword.

The account of the Grail Castle in *Diu Crône* of Heinrich von dem Türlin possesses, though to a less degree, the same interest as that of Wauchier. In one passage the Grail is a vase of crystal containing blood : in another a stone. This may be a glimpse of a more archaic account, of a description of the Grail as it stood in Chrétien's original from which he concluded that it was a dish : but Kyot (Wolfram's source) took it to be a stone. Heinrich explains the fresh blood in the grail of which the king partook as coming from the lance which is held over it. He attributes the condition of the king and his land to the strife of kinsmen.

None of the properties of the poisonous, extravagantly destructive, bleeding lance of the Grail castle, not even the bleeding, are matched by the

lance of Longinus. No pseudo-gospel or legend of the time before Chrétien mentions bleeding among the miraculous attributes of the Christian lance. The venomous and destructive powers of the spear of the Grail Castle are altogether antagonistic to the Longinus legend, but in conformity with pagan story. In Celtic literature therefore must be sought the source of the Bleeding Lance.

In the oldest Irish sagas occurs a marvellous spear which possesses all the powers of the lance of the Grail castle: it is also said to be held downward over a caldron of blood into which it is ever and anon plunged, a circumstance which, according to Mr Brown, might develop into the idea of a lance bleeding into a vessel as in Wauchier's and Heinrich's accounts.

This lance is widely known in ancient Irish story as the *Luin* of Celtchar: a description of it appears in the *Bruden Dá Derga*, or Destruction of Dá Derga's palace, one of the most ancient of Irish Tales. The statement in this tale that the *Luin* was found in the Battle of Mag Tured amounts to saying that it was a fairy spear, the Battle of Mag Tured having been fought against the Tuatha Dé Danann, from whom this weapon evidently came. The Brugh Dá Derga is a marvellous abode, possessing some of the attributes of the fairy castle. Dá Derga who built the Brugh and 'whose cauldron has never been taken from the fire, but has been boiling food for the men of Erin,' and who supplies attendance of every room in the house with ale and food, is a sufficiently marvellous personage. One of the three champions that held the *Luin* is Goibniu, the Celtic Vulcan, the smith of the Túatha Dé Danann. Doubtless he was regarded as the maker of the *Luin*.

The Irish lance held vertically over a caldron of blood is in much the same position as the lance of Wauchier. The *Luin* like the lance of Wolfram is a poisonous weapon. Similar accounts of the *Luin* of Celtchar are found in the *Mesca Ulad* (The Intoxication of the Ultonians), in the *Battle of Rosnaree*; it may also be identical with the marvellous spear of king Cormac which was called the *Crimall* or 'Bloody spear'.

In a subsequent chapter Mr Brown notices that king Arthur is specially remarkable for the possession of marvellous objects, and for wonderful quests in search of such objects. In this connection one has only to think of the Welsh tales, *Kulhwch and Olwen*, *Dream of Rhonabwy*, and of the poem, *The Spoils of Annwn*. Prominent among such marvellous objects are a sword with other weapons and a vessel of plenty. Again Nennius ascribes to Arthur a marvellous shield [1] and sword as well as a dog Cabal and similarly Geoffrey, a lance named Ron: while Wace, followed by Layamon, connects with him the Round Table.

The Welsh being extraordinarily prolific in the invention of marvellous objects suitable for quests, it is unlikely, according to the writer of the article, that the French redactors of the Arthur stories could easily have added anything to the marvellous objects already associated with king Arthur by the Welsh.

1. We should like to point out that Professor Fletcher is mistaken in the meaning of Welsh words *ysgwydd* and *ysgwyd*. The former means 'shoulder', and the latter 'shield'.

In a previous article Mr Brown has already pointed out that most of the marvellous belongings of Arthur have names in Welsh that imply luminosity or whiteness. The whiteness of the Bleeding Lance on which both Chrétien and Wauchier lay stress, as well as the dazzling brilliancy of the Grail is therefore significant and goes far by itself to prove that the talismans of the Grail Castle belong with the marvellous possessions of king Arthur and have a like origin in Celtic legend.

Professor Zimmer has already demonstrated the pan-Celtic character of *Caliburn* Arthur's sword, proving that it is practically identical with *Caladbolg*, the sword of Leite in Irish saga, but to Mr Brown's mind no one has yet drawn with sufficient emphasis the conclusion that if Arthur's sword be Celtic, all of the marvellous objects associated with him must be Celtic, and must have had their parallels in Irish saga. Mr Brown shows that all the marvellous objects go together, that the talismans of the Grail Castle, a sword, a spear, a plenty-giving grail (a stone in Wolfram's version) and a silver dish are merely refined conceptions of the older Irish stories. Keating mentions that the Tuatha Dè Danann (originally a fairy race) brought with them to Ireland 'four noble jewels', the *Lia Fáil* or Stone of Destiny, the function of which was to announce the rightful king by roaring under him (cf. Wolfram's grail, — a precious stone which announced those who should be its rightful servants by the inscriptions that appeared from time to time upon it), the sword and spear of Lugh the long-handed, the Caldron of the Daghdha, 'a company would not go away unsatisfied from it'.

These talismans are also mentioned in other Irish tales : the Stone of Destiny in a poem by Eochaid ua Hainor in the *Book of Leinster*, also in *Baile in Scáil* : all four talismans are found in the *Cath Maige Turedh* (second Battle of Moytura). Marvellous trees occur in the *Serglige Conculaind*, and the *Echtra Lóegaire*, after mentioning food, drink, and music refer also to a marvellous sword.

In the Irish tales the Other World is usually represented as a palace containing a collection of marvellous objects. Like the Grail Castle this palace was very difficult to find, and was generally met with after sunset : like the Fisher King its inhabitants had the power of shape-shifting and of becoming invisible. As in the Grail Castle food was often served by invisible hands, and a mysterious drowsiness was wont to overcome the visitors. Like the Grail Castle it was apt to vanish over-night. Such a place is the Brugh of the Dagda, which is evidently only a special form of the abode of the Túatha Dé Danann. In the *Fate of the Children of Tuirenn* are described the magic belongings of Manannán, the chieftain of the Tuatha, his steed, his armour, etc.

In the *Echtra Cormaic* are mentioned a magic cup, a branch of silver given to Cormac by Manannán and also a Caldron of Restitution ; this text assigns to Cormac the possession of Cuchulinn's sword, Cormac thus becoming invisible. Among his possessions Irish tradition speaks of a marvellous spear called the *Crimall*. This *Crimall* was identical, or at least was confused, with the *Luin* of Celtchar.

To sum up Mr Brown points out that neither Chrétien nor Wolfram gives any Christian colouring to the Lance, to which, however, they

appear to attach as much importance as to the Grail. In neither of these writers has the Christianization of the Grail gone very far. The Lance is venomous, and, at least in Chrétien, enchants the land. Such a venomously destructive lance, is often described in Irish saga. Such a lance with other fairy objects of marvellous attributes, was evidently a familiar object of quest on the part of Irish heroes. Our oldest accounts of Arthur represent him as engaged in similar quests. All stories about the Grail are connected with king Arthur. It is natural, therefore, to suppose that this connection is old, and goes back to Welsh or Breton tales of Arthurian quests. This supposition is further greatly strengthened by the whiteness or luminosity of Grail and Lance, which associates them with Arthur's other marvellous belongings, as for example with his gleaming sword Excalibur which has been proved identical with the Irish fairy sword *Caladbolg*. Grail, Lance, and Sword, therefore, go back in origin to the shining talismans of the Tuatha Dé Danánn, viz : the stone of Destiny' the Caldron of Plenty, the Spear and the Sword of Lugh.

But Mr Brown has still a word to say on the origin of the Grail quest for he finds one of the most significant of Arthurian tales for the study of the Bleeding spear in the story of Balin and the Dolorous Stroke, found in the *Huth Merlin* as well as in Malory's *Morte Darthur*. Both represent Galahad as winning the Grail, as restoring the broken sword, and as curing the wounded king with blood from the bleeding lance. Any reader of the tale will be impressed with its pagan atmosphere and with the barbaric extravagance of its details, which resemble the exaggerated fancies of the ancient Celts. But no one has ever called attention to the surprising number of admittedly Celtic features that it contains.

Mr Brown thinks it is the tale which gives the most coherent and detailed explanation of the machinery of the Grail quest. It tells why and by whom the King was wounded and his land laid waste. Mr Brown also believes that this story and the account of Gauvain's visit to the Grail Castle as related in Wauchier's continuation of the *Perceval* have a common origin in some lost romance and must be related to each other as introduction and conclusion to the Enchantment of Britain, a lost Grail story which must have been of an exceedingly primitive character and may have been one of the pagan originals to which Chrétien and the other Grail writers ultimately go back.

Mr Brown has discovered an excellent parallel to the story of Balin in Irish literature in the tales told of king Cormac, especially in that found in the *Book of Aicill*, which relates how Cormac was blinded by a thrust of his spear, Crimall.

In both versions, the hero comes to the palace of a king at the time of a feast as an avenger of a personal wrong. In both is the prohibition against carrying arms into a royal palace. Such a prohibition is in entire accordance with ancient Irish custom (geis) but is not very natural in mediæval France. Balin, indeed, remarks that to wear one's sword at a feast is the custom of *his* country. In both tales the mischief is wrought by a spear kept in the palace as a relic or marvel. In both cases the king's chief steward or seneschal is slain, although not quite in the same manner. In both, the

aggressor escapes and the king is left wounded in such a way as to be incapacitated for kingship.

In Mr Brown's opinion the Irish story is a euhemerization of some ancient half mythological tale like that of the Enchantment of Britain, from which it has been suggested comes the Dolorous Stroke. Only in this way can we understand the remarkable parallelism of plot between the 'Blinding of Cormac' and Balin's Dolorous Stroke'. Both Arthurian story and Irish tale are alike partial rationalizations of ancient mythological Celtic narratives concerning the destruction wrought by a weapon from the *sidh*. This conclusion seems to Mr Brown to accord perfectly with his explanation of the Grail Castle and its contents as identical in origin with the fairy palace of the Túatha Dé Danann.

MARY WILLIAMS.

III

Essai sur la composition du Roman gallois de Peredur : Thèse présentée à la Faculté des Lettres de Paris pour le Doctorat d'Université par MARY RH. WILLIAMS, M. A., Fellow of the University of Wales. Paris, Honoré Champion, 1909.

It is a very pleasing task to welcome to the growing band of Arthurian scholars a writer who has a knowledge of the Welsh tongue, and who has had moreover a systematic training in Mediaeval French and German. In the case of Miss Williams, too, we have clear evidence of a capacity for close and careful research, carried out in a methodical manner, together with the power of lucid exposition, and that even in a tongue not her own. The present work, the first which the brilliant young authoress has ever published, is, we may well hope, only the prelude to a long series, which shall throw new light on the ever interesting problems of the Arthurian legend. One of the chief features of Miss Williams's present work is the use made therein of Welsh versions of the text of Peredur other than that which was hitherto most familiar to Welsh students, namely the Red Book of Hergest version, published first by Lady Charlotte Guest, and afterwards in a much more accurate form by Sir John Rhys and Dr Gwenogfryn Evans. In the course of 1909 Dr Evans has published the text of the White Book of Rhydderch Mabinogion (including the story of Peredur), together with other versions of the story, that are older than the Red Book of Hergest. Miss Williams has had the advantage of the publication of these versions, and, before their publication, of the study of the transcripts and proofs made of them by Dr Evans. The White Book of Rhydderch (Peniarth 4 and 5), as well as Peniarth 7 and 14, are now easily accessible to students in the National Library of Wales at Aberystwyth, and Miss Williams has been a student at first hand of these MSS. In the work now before us the authoress gives first an account of the Welsh MSS. of the Peredur story, and then a resumé of the story itself, divided into sections, each headed by references

to the passages of the White Book and the Red Book which contain it. In Chap. III, Miss Williams discusses the important subject of the scope of the original Peredur story, and arrives at the conclusion, in all probability correct, that it ended where it ends in Peniarth MS. 7. The conclusion of the story, as we have it both in the White Book and Red Book, appears to point in the same direction. In the same chapter there is a valuable comparison of the texts of these two MSS (W. B. and R. B.), and the authoress is certainly justified in thinking that the R. B. text is not a mere copy of the W. B. text. From a comparison of the two texts the present writer has come to the conclusion, that the Red Book and White Book do not stand in a uniform relation to one another. In the next section of her work, it is to be regretted that Miss Williams has fallen into an error, very natural to one unacquainted with the detailed history of Welsh Mediæval orthography, in her attempt to show that the spelling of the R. B. is some times more archaic than that of the W. B. The instances which the adduces (pp. 24, 25, 26) are unfortunately not to the point. For some reason or other the MSS. of the XIVth century reverted in certain respects to a less phonetic mode of spelling than those of the XIIth and XIIIth centuries. For instance, 'ny*t*' 'diwarnaw*t*' are spellings of a *later* type than 'ny*d*' and diwarnaw*d*' and similarly '*ym* pell' than '*ym*hell'. In certain MSS., too, there is a greater fondness than in others for the expression in writing of the tendency to harden 'd', before another consonant (including 'y' and 'w') into 't' and this practice was more marked in the XIVth century than in the XIIIth. The only form which Miss Williams adduces from the R. B., that is not in the regular spelling of the R. B. period, is 'newad' for 'ne*u*ad' (R. B. 232, 8), and there is no reason for regardingt his as an archaism. The examples of nonmutation given are in keeping with the prevailing fashion of the time when the R. B. was written. Among the instances given from the Black Book of Carmarthen (XIIth cent.), of p, t, k being written for b, d and g, that of 'me*k*id' does not count, since the 'k' here was pronounced hard, the word being for 'meg-hid'. With regard to Miss Williams' contention that there are occasional points of spelling in the W. B., which appear to point to the XIIth cent., she is on much surer ground: E. G. g*u*edy (Pen. 4, 127-29), y warch (Pen. 4, 146-11) and, we may add, 'ny*d*', 'oe*d*', 'y*d*', diwarnaw*d*, llyga*d*, though it is unsafe to dogmatize on these points, until the MSS. have been more minutely investigated. As for the use of 'dd' for modern 'dd' in the XIIth. cent., the quotation given by Miss Williams on p. 29 is not conclusive, since the word from the Bl. Book of Carmarthen 'ry*dd*nant' which she quotes (B. B. C. (Evans) 68, 20) as an instance, may be for ryd-nant) = rhyd, *ford* + nant), as Dr Evans (Notes, p. 130) suggests, while the spelling Be*dd*eu (p. 69, 13) is, as Dr Evans also points out, undoubtedly in a later hand. In the phrase 'In y*t*oet' (from B. B. C.) given by Miss Williams the first 't' is undoubtedly for 'dd' not 'd'. The use of 'dd' was not uncommon in the first half of the XIVth cent. e. g. in Llyfr Ancr Llanddewibrefi (Oxf. Ed. p. 12) we have 'he*dd*iw'. Among the instances collected by Miss Williams out of the W. B., that of 'me*dd*a6t' is not to the point, since the first 'd' stands for 'dd', and the second for 'd'. The orthography of Peniarth 7 appears,

as Miss Williams rightly points out, to belong in some particulars to the same tradition as that of the Bl. Book of Carmarthen, but it is not easy to be certain that this tradition was not continued in some MS. zones into the XIIIth cent. On p. 31 there is a misprint 'g*li*edic' for 'guledic'. In her conclusion that Pen. 7 is not copied from Pen. 4 Miss Williams is doubtless right, and also in her view that the MS. from which it was copied was earlier than Peu 4. The point which is emphasised on p. 37, namely that the primitive form of Pen. 7 had affinities with the English poem Sir Percyvelle of Wales, is an important one, and is exemplified in the mention made in both versions of Gwalchmei (Gawayne), not Owein (Ewayne), as having been the first to teach Peredur the manner in which a knight was armed. Pen. 14 also assigns this role to Gwalchmei, hence it is clear that it cannot be due to the copyist of Peniarth 7. Miss Williams next proceeds to compare Peredur and the French poems. She show that the first part of Peredur differs much more from the corresponding French poem than the latter portion (to which there is a French parallel version). Miss Williams inclines to the view that the aim of Chrétien's own unfinished form was, to represent the Grail as a means of healing, while she thinks that the aim of the Peredur narrative on the other hand was to describe a story of vengeance, namely, vengeance by Peredur upon the witches for killing his cousin and the healing through this vengeance of his uncle. There is, in Peredur, as the authoress rightly points out, no mention of the Grail. It is impossible within the limits of this short review to follow Miss Williams' close and keen comparison of the Welsh, French and German versions. Among the points made by Miss Williams in favour of the derivation of the Welsh story from some French narrative other than those at present known is, that of the existence of the account of Peredur's journey to the hermit in the Welsh and German versions, bu not in the French. Certainly some of the resemblances between the Welsh and the German versions as against the French, cited by Miss Williams, are deserving of the most careful consideration. Similarly an important feature of the work is a discussion of the characteristics of a portion of the Peredur story which is purely Welsh, and which has no parallels, as far as is known, in any continental narrative. This portion of the Miss Williams' work shows a high degree of penetration, analytic power and insight, and gives promise of many more studies of similar critical power from the same pen.

Aberystwyth. E. Anwyl.

IV

J.-L. Courcelle-Seneuil, *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés*, ouvrage illustré de 112 gravures et de 11 planches hors texte. Paris, Leroux, 1910, in-18, 430 p.

Ce livre traite à peu près le même sujet que l'ouvrage récent de Renel, *Les religions de la Gaule avant le christianisme*, Paris, Leroux, 1906, in-18, 419 p. et 38 fig.

Il s'en distingue au premier abord par une plus grande abondance d'illustrations, et par une absence complète de bibliographie.

Si l'on examine plus à fond le contenu, on constate qu'à la critique toujours prudente et mesurée de Renel correspond dans le livre de M. Courcelle-Seneuil un goût excessif pour les hypothèses aventurées, et une ignorance complète des questions de linguistique. Nous avons donc à remercier l'auteur d'avoir mis à notre disposition un atlas des monuments figurés relatifs aux religions de la Gaule, mais nous ne pouvons que regretter qu'il ait contribué à encombrer de notions contestables ou fausses la science de l'antiquité celtique qui n'en a jamais manqué.

Les 265 premières pages sont consacrées aux dieux gaulois ; c'est une suite de monographies, souvent coupées par d'assez longues digressions. Une seconde partie, intitulée : Renseignements sur quelques mots gaulois (p. 266-334), est une liste alphabétique d'environ quatre-vingts mots celtiques ou jugés comme tels, avec un commentaire étymologique ; l'appendice I (p. 335-400) est un résumé des *Cultes, Mythes et Religions* de S. Reinach ; l'appendice II (p. 401-421) traite de l'emplacement de l'île d'Ea ; de Mercure, Esus, Tarvos Trigaranus ; des bœufs sauvages et des eaux fécondantes. Suivent deux tables, l'une des gravures, l'autre des matières ; il n'y a pas d'index.

Dans la première partie, l'auteur a précisé par une description les détails des monuments qui n'apparaissent pas toujours clairement dans les représentations quelque soigneusement faites qu'elles soient. Quant aux interprétations qu'il en donne, je dois avouer qu'elles ne me convainquent guère. Dès la page 8, je tombe sur une explication singulière de la phrase bien connue de César, *De bello Gallico*, VI, 14, *in primis hoc volunt persuadere, non interire animas, sed ab aliis post mortem transire ad alios* que M. Courcelle-Seneuil traduit par « l'âme ne meurt pas, mais à la mort elle passe d'un corps dans l'*alios* ». L'*alios* comprend « les contrées bordant l'océan depuis les *Tarb-elli*, les *Med-ulli* jusqu'aux *Ulatas* et aux *Wealas* des régions britanniques ». Et si je me reporte à la page 266, où il est traité spécialement du mot *alios*, j'y lis que c'est « un produit géologique se manifestant depuis l'apparition hors de la mer tertiaire des terrains compris entre la Garumna ou rivière d'Amaturis et l'Aturis ». « Ce mot *Alios* est composé de la finale *os*, puis du nom *Ali* = *Eri* que les Celtes prononçaient peut-être *Tar* (?). Le nom *Taros* est une transformation du *Tarvos* celte, nom que *Tarbelli* présente au complet pour désiguer cette même région de l'Alios. *Alios* est une forme équivalente à *Erebos* = *Tarbos*, le taureau d'Eré, le roi d'Eré, l'Ereb lui-même. Les prairies de l'Alios étaient donc bien les prairies de Atès et César et Plutarque avaient raison de dire que les Celtes y voyaient, y entendaient les âmes de leurs ancêtres dans les prairies du dieu père de leur race ; Atès-Pluton, le roi Dis. Alios est aussi une forme contractée de Arivos. Ces deux régions se prolongent et leurs noms ont la même origine ». Voilà donc un exemple de l'étrange méthode employée par l'auteur : une série d'affirmations sans preuves, sans lien apparent entre elles et conduisant à de bizarres conclusions.

Je ne saurais non plus laisser passer sans remarque l'emploi que fait M. Courcelle-Seneuil des poèmes homériques et hésiodiques pour inter-

préter la mythologie celtique ; le géant Briarée serait une personnification des volcans de l'Auvergne ; de même le pays des Cimmériens de l'Odyssée serait situé sur les côtes de la Saintonge ; hypothèses que l'on ne saurait fonder sur les quelques ressemblances de mots auxquelles l'auteur attache une grande importance, sans se préoccuper des invraisemblances qu'elles offrent. Je ne m'étends pas sur les rapprochements que l'auteur présente sous une forme dogmatique qui ne permet pas la discussion. Mais je dois encore faire observer que l'obscurité produite par la méthode de M. Courcelle-Seneuil est encore augmentée par les abréviations employées dans l'exposition. Prenons comme exemple la phrase suivante (p. 187) : « IR. E. Peall = cheval, jadis Ekh, c'est-à-dire Ep, puisque R = P. notamment Equus = Hippos. C'est aussi une racine K. et AR. ». Sans relever ici les erreurs linguistiques, je me demande quelle impression emportera le lecteur d'un livre où tout semble combiné pour le désorienter, le fonds et la forme, et où les détails d'érudition, qu'il ne pourra vérifier, puisque les sources ne sont qu'exceptionnellement citées, étouffent, sous leur inutile étalage, des idées toujours difficiles à suivre. Ce défaut caractérise encore le résumé général et la conclusion de la première partie (p. 242-265) où l'on distingue cependant les affirmations suivantes : « Teutatès, principe mâle de la nuit, dut porter de toute antiquité le nom d'Erebos qui devint Tarvos des Gallo-Romains, Arivos des Santons » ; Esus a remplacé Mercure Dumias ; Ere-Cura est Hécate. Mais ou ces affirmations ne reposent sur aucune preuve valable, ou je suis incapable de comprendre ce que l'auteur a voulu démontrer.

Je n'aborde pas l'étude de la seconde partie plus spécialement consacrée à la linguistique sans un sentiment de tristesse et de découragement. Tous les efforts des celtistes pour montrer que l'étymologie gauloise n'est pas un jouet à l'usage des amateurs semblent ignorés de M. Courcelle-Seneuil qui n'a utilisé ni le *Altceltischer Sprachschatz* de Holder, ni aucun des ouvrages de linguistique celtique parus depuis quarante ans. Sa science paraît puisée dans le *Glossaire gaulois* de Roget de Belloguet qui date, en seconde édition, de 1872. En tout cas, il n'y a pas une ligne à retenir de ces comparaisons chaotiques où les langues les plus diverses sont citées pour des analogies le plus souvent trompeuses ; une bonne partie des mots mentionnés sont défigurés et les langues celtiques modernes sont particulièrement maltraitées. Par exemple l'auteur veut retrouver *ande-* dans le gallois *andwyaw*(?) « ruiner », le breton *handéein* « chasser », l'irlandais *andan*(?), écossais *andana* « audacieux », irl. *andeigh* « après », *andothan* (?) « abondance » ; le grec ἀντὶ dans *antuilioch*(?) nom actuel du gui en gaélique, dans *Carrantuohill*, volcan d'Irlande, *Antrim*, *Antros*, île à l'embouchure de la Gironde, *Cantal*, *Antilia*, ancien nom d'Oleron, *Carantilla*, nom gallo-romain, *Santones*, *Canentelus*, estuaire de la Charente, *-ant* dans les noms de lieux de la Charente *Lussant*, *Taillant*, etc., en sorte qu'il arrive à conclure que « *Ande*, *Ando*, *Antu*, *Ant*, *Andes*, *Antis*, *Cant*, *Sanct*, *Sant* paraissent avoir une seule et même origine, le nom des montagnes qui s'étendent sans interruption par l'intermédiaire des Cévennes depuis le cap Saint-Vincent jusqu'au mont Dore ». Je crois inutile d'insister. M. Courcelle-Seneuil n'est pas l'inventeur de cette sorte de linguistique qui a sévi

en France pendant le XVIIIe siècle et une partie du XIXe. Mais je n'aurais jamais cru qu'en 1910 on puisse encore trouver quelque plaisir à remplir un livre de ce fatras inutile ou nuisible.

G. DOTTIN.

V

Ifor WILLIAMS, *Cyfranc Lludd a Llevelys*, gyda rhagymadrodd, nodiadau a geirfa llawn (l'Aventure de Lludd et Llevelys, avec introduction, notes et glossaire complet). Bangor, Jarvis et Foster, 1910. XXI-49 p. in-12, 9 d.

M. Ifor Williams, dont la *Revue Celtique* a annoncé déjà une édition du *Breuddwyd Maxen* (v. ci-dessus, p. 109), continue ses publications de textes moyen-gallois par une édition du *Cyfranc Lludd a Llevelys*, qui pourra, comme la précédente, rendre de bons services aux étudiants de son pays.

L'« Aventure (ou Entrevue?) de Lludd et Llevelys » est un court récit où il est question de trois fléaux qui dévastaient l'île de Bretagne et dont le roi Lludd ne put se débarrasser qu'en allant demander conseil à son frère Llevelys, roi de France. Nous sommes ici dans la pure mythologie ; il faut être folk-loriste pour commenter le récit et en interpréter le détail. M. Ifor Williams se borne dans son introduction à résumer ce qu'on en a dit ; il le fait avec clarté et exactitude. Les fléaux sont : une invasion de Corannieit, un cri qui retentissait chaque nuit de 1er mai et provoquait la ruine et la désolation dans la nature entière, un sort jeté sur les approvisionnements royaux qui ne duraient jamais que l'espace d'une nuit. L'histoire ne nous renseigne pas sur la race malfaisante des Corannieit ; il faut évidemment écarter le rapprochement, purement fantaisiste, avec le peuple des *Coritani* (ou *Coritaui*, Ptolémée, II, 3, 11) et comparer plutôt la « belle famille » (y Tylwyth Teg) qui joue un si grand rôle dans les légendes populaires (cf. par exemple *Cymru Fu*, p. 175) ; les uns et les autres appartiennent au monde des esprits et constituent des thèmes de folk-lore. Le second fléau provenait d'un cri poussé par un dragon qu'un autre dragon combattait ; l'histoire de cette lutte est décrite par Nennius (*Hist.*, XL-XLV), chez qui d'ailleurs les dragons sont appelés « uermes ». Quant au troisième fléau, il provenait d'un magicien, proche parent de ces « hommes noirs », oppresseurs (*Traws*) ou arrogants (*Trahawc*), qui figurent dans Owein et Lunet (R. B. 166, 9) ou dans Peredur (R. B. 221, 17 ; 240, 19) ; cf. encore Kulhwch et Olwen (R. B. 126, 3).

Sur les personnages du récit, nous n'avons que peu de renseignements. Lludd et Llevelys nous sont donnés comme fils de Beli le Grand, lequel en avait deux autres, Casswallwn et Nynnyaw, appelés Cassiuellaunus et Nennius par Gaufrei de Monmouth : Casswallwn aurait été contemporain de Jules César et serait même entré en lutte avec lui. Llevelys n'est mentionné (avec Lludd) que dans un passage obscur du *Book of Taliessin* (Skene, F. A. B., 214) et dans le *Brut Tysylio*, III, 20 (*Myv. Arch.*, p. 448). Reste Lludd, beaucoup mieux connu, dont l'épithète *Llaw Ereint* « à la main

d'argent » (cf. R. B., 131, 19) rappelle immédiatement le héros irlandais *Nuadu Argetlám* et par suite le dieu celtique *Nōdons* (au dat. *Nodonti* ou *Nodenti*, C. I. L., VII, 138, 140), dont on a retrouvé les restes d'un temple à Lydney Park (Gloucestershire) sur les bords de la Severn. Mais l'histoire de ce personnage est d'une confusion inouïe, augmentée encore par les divagations de Gaufrei de Monmouth, que l'auteur du *Brut Tysylio* ne fait que copier. Quant à Beli le Grand, fils de Manogan, M. Zimmer (*Nennius Vindicatus*, p. 272) a montré toutes les misères que crée l'interprétation de son nom : c'est peut-être l'équivalent du Bile irlandais, peut-être un ancien Belinus (cf. Cunobelinus, ap. Holder, *Altcelt. Spr.*, I, 1193), peut-être autre chose encore.

L'Aventure de Lludd et Llevelys est conservée dans le Red Book of Hergest et, pour le début seulement (cf. ci-dessus, p. 107), dans le White Book. M. Ifor Williams a en outre utilisé dans ses notes un troisième manuscrit, le fameux nº 18 de la collection Shirburn, de la première moitié du XIIIe s. Le récit donne l'impression d'un fragment détaché d'un ensemble; ce n'est qu'un épisode de l'histoire du règne de Lludd. Aussi une importante question se pose-t-elle au sujet des rapports de ce récit avec l'histoire. Est-ce simplement un morceau emprunté au texte de Gaufrei par exemple; ou bien aurait-il été après coup incorporé au texte du chroniqueur? M. Ifor Williams pose la question au début de son livre et la résout en défendant la seconde hypothèse. Le récit ne serait entré que tardivement dans le texte des Bruts (pas de tous les Bruts d'ailleurs); il existait à l'origine, suivant lui, dans le bagage de ces conteurs vagabonds (chwedleuwyr crwydr) qui circulaient de château en château et de ville en ville. C'est de cette littérature orale (nommée ici *kyuarwydyt* « histoire », p. 1, l. 2) qu'il fut tiré pour être ajouté à la chronique de Gaufrei.

Le texte du récit appelle peu d'observations. M. Ifor Williams a admis quelques corrections heureuses : ainsi p. 4, l. 24 (*heb ef*), p. 6, l. 17 (*cynweissat*), toutes deux déjà proposées par M. J. Loth, *Mab.*, I, 335; p. 7, l. 17 (*a welas yn da*). P. 5, l. 9, il eût été sans doute préférable de déplacer *gantunt* et de lire : *ac a sudant y llenn, ac a'e tynnant gantunt hyt yg gwaelawt y gerwyn*, en comparant le passage de la p. 6, l. 10. De même, p. 5, l. 17-18, la correction *trwy* (au lieu de *tew*), indiquée au glossaire, p. 47, et déjà proposée par M. J. Loth, *Mab.*, I, 335, aurait dû passer dans le texte.

En général, les notes fournissent un bon commentaire littéraire et grammatical. C'est la partie linguistique qui est toujours la plus faible. Ainsi, p. 14 (ad 1, 6), l'hypothèse que *cylch* « cercle » aurait son *l* de toute antiquité et serait indigène (cf. grec κύκλος et angl. *wheel*) est inadmissible; car la racine indo-européenne des mots grec et anglais commençait par un *qw*, qui eût donné *p* en brittonique. Cf. les formes du vieil-islandais qui possède à la fois *hvél*, avec *ē* long (de **hwehwla-*), équivalent de l'anglais *wheel*, et *kvel*, avec *ĕ* bref (de **hwela-*), dont on a sans doute l'équivalent dans le gallois *pel* « corps en mouvement, balle ». Le gallois *cylch* est emprunté du latin *circulus* (plutôt que de *circus*) et a subi une métathèse. Quant au mot *cysur*, à côté de *cysul* (mieux *cusyl* ou *cussyl*), du latin *consilium*, il présente un phénomène tout différent (substitution de suffixe? ou corruption analo-

gique ?). Enfin, *carregl*, de **calegl* (lat. *calicula*), est un exemple de dissimilation (cf. Grammont, *Dissimilation*, p. 40, loi VIII). — P. 16-17, à propos de *adaw*, l'auteur confond deux choses différentes : la coexistence d'un verbe *adaw* et d'un verbe *gadu*, d'où création d'un infinitif *gadaw*; et d'autre part le développement d'un *g-* prothétique à l'initiale sous l'influence des effets de l'adoucissement (*g-* : zéro) : *gordd*, *gonest*, *gwyneb*, *girat* (p. 28), *gorsin* (cf. irl. *ursa*, acc. *ursainn*), *gallt*, *gwybren*, etc. (Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 435). — P. 22 (ad 2, 21). Il n'est pas possible d'admettre qu'un *ī* long latin soit représenté en gallois par *wy* : *paradwys* doit sortir de **paradēsus* et *cerwyn* de **carēna*; par suite, il faut supposer dans *synhwyr* une substitution de suffixe. — P. 33 (ad 7. 23), l'auteur reprend son identification fautive de *heb* « dit-il »et du latin *sequor* (v. ci-dessus, p. 109), et il l'aggrave en cherchant a la justifier ; si *heb* a un correspondant en latin, ce ne peut être qu'(*in*)*seque*.

P. 9, ligne 7 du bas, lire : W. B. 488, l. 24 ; l. 4 du bas, lire : *a chyfraghen calet* (W. B. col. 409, l. 18). — P. 10, l. 16, il faut évidemment corriger en *yn Saesnec ludysgat* dans le R. B., II, 82. — P. 14, l. 28, lire : 53, 21 *gwylat*. — P. 24 (ad 3, 25), lire *vāt-*. — P. 26 (ad 4, 22), ajouter l'exemple *Seis* de *Saxō*. — P. 38, le mot *darpar* doit être traduit par « dessein » avec M. J. Loth, *Mabin.*, I, 336. — P. 40, *ehedei* ne se conçoit pas ; le texte porte bien *ehedec*.

J. Vendryes.

VI

Arthur Jones, *The History of Gruffydd ap Cynan*, the Welsh text with translation, introduction and notes. Manchester, University Press (Historical Series, no. IX). 1910, viij-204 pages 8°. 6 sh.

L'Histoire de Gruffydd ap Cynan (*Hanes Gr. a. C.*) a déjà été publiée deux fois : dans la *Myvyrian Archaiology*, p. 721 et dans l'*Archæologia Cambrensis*, third Series, XII, p. 30 et 112. Elle méritait de l'être une troisième, et nous devons savoir gré à M. Arthur Jones de s'être chargé de ce soin, car il a joint à son édition une copieuse introduction, très riche de faits, et des notes historiques et géographiques qui éclaircissent ce texte important.

Gruffydd ap Cynan, par la quantité, la qualité et la variété des fortunes qu'il subit au cours d'une vie de 82 ans, résume en lui tout un siècle d'histoire galloise. Né vers 1055, il appartenait à une des plus nobles familles princières du pays, puisqu'il descendait en ligne directe de Rhodri Mawr et par lui prétendait remonter à Beli le Grand. Par sa mère Ragnaillt, il était le petit-fils d'un roi irlandais d'origine scandinave, Olaf Arnaid. C'est d'ailleurs à Dublin qu'il naquit et qu'il passa ses premières années. Aussi Irlandais et Danois tinrent-ils une grande place dans les aventures de sa vie. C'est avec leur aide qu'il envahit Anglesey et qu'il reconquit à la bataille de Gwaet Erw le pays de Gwynedd, héritage de ses ancêtres, sur l'usurpateur Trahaiarn ; et quand il fut battu l'année suivante à Brou y Erw, c'est en Irlande qu'il se retira. Lorsqu'il revint en Galles et qu'après une émouvante ren-

contre à St. Davids il eût lié son sort à celui de Rhys ap Tewdwr, roi du Sud de Galles, descendant de Rhodri Mawr comme lui et comme lui né en exil, c'est encore grâce aux Irlandais qu'il triompha de Trahaiarn à la bataille de Mynydd Carn (près de Newport, Pembrokeshire). Il était toujours entouré de ses fidèles « étrangers », *gwyr dieither* (*Hanes*, p. 132, 1), et il n'oublia pas les églises d'Irlande dans ses dispositions testamentaires (*Hanes*, p. 156, 1). Sous son règne les rapports furent incessants entre l'Irlande et le Pays de Galles, et les échanges nombreux à tous égards. Nous signalerons seulement l'importance qu'ils eurent au point de vue littéraire, Gruffydd ayant amené avec lui en Galles des chanteurs et des artistes irlandais (cf. J. Loth, *Rev. Celt.*, XXI, 56). Quant aux rapports de Gruffydd avec les Normands, ses ennemis implacables, rapports qui eurent aussi au point de vue de la civilisation une grande importance, nous n'en dirons rien, si ce n'est pour rappeler qu'après une période de détresse, où Gruffydd, captif à Chester, fut réduit aux pires extrémités, celui-ci réussit à reprendre l'avantage et eut la joie, à la fin de sa vie, de délivrer complètement le Pays de Galles du joug des Normands.

L'*Hanes Gruffydd ab Cynan* est conservée dans plusieurs manuscrits, dont un seul est important par sa date ; c'est le nº 406 de la collection Hengwrt, rangé aujourd'hui sous le nº 17 dans la collection Peniarth, et qui est du milieu du XIIIe siècle, tandis que les autres ne remontent pas plus haut que le XVIe. Malheureusement il est incomplet et ne contient pas la fin du récit (depuis le bas de la page 142), que M. Arthur Jones a dû emprunter au ms. Peniarth 267, du XVIIe siècle. Peniarth 17 est très intéressant au point de vue linguistique ; on y rencontre des graphies comme *wn* pour *un* « un seul », p. 136, 18, p. 140, 28 ; des formes comme *amperauder*, p. 108, 33, etc. Et l'emploi de *ll* sonore y est attesté dans *amravaellyon* (p. 108, 30 ; 138, 28), *presswyllyaw* (p. 110, 27), *hwyllyeu* (p. 112, 10), *deillyadaeth* (p. 132, 4); cf. la graphie *callon* dans les Mabinogion (Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, 145). Le texte renferme un bon nombre de mots empruntés au français ou à l'anglais : *albryswyr* « arbalétriers » (p. 126, 7), *chvareleu* « quarrels » (p. 138, 1), *ystiwart* « steward » (p. 138, 3), *acueryeit* « écuyers » (p. 140, 29), *vileinllu* « troupe de vilains » (p. 152, 17), *gleif* « glaive » (p. 120, 4) et *gleiuyauc* « armé de glaive » (p. 128, 3), etc. Comme M. Lloyd l'a établi dans le *Cymmrodor*, XIV, 152, l'*Hanes* avait d'abord été écrite en latin, et c'est du latin qu'elle a passé en gallois.

Ce n'est pas une édition critique au sens propre du terme que nous donne M. Arthur Jones. Il s'abstient en général de discuter les leçons des manuscrits et corrige rarement le texte, même quand cela est nécessaire, comme à la ligne 4 de la page 150, où il faut lire *a chyfatnabot o eiryawl a chyfarwyddyt* (cf. la note de la page 179), ou à la dernière ligne de la même page, où il conserve la leçon incompréhensible *o achub y gywoethcae oreskyn*, alors que d'autres manuscrits ont correctement *gywoeth ae oreskyn*. Il n'a même pas pris soin de corriger très exactement ses épreuves; car s'il a laissé *eu da* (p. 120, l. 20) au lieu de *en da*, et inversement *en dyvodyat* (p. 124, l. 9) au lieu de *eu dyvodyat*, ce n'est sans doute pas pour respecter l'orthographe du manuscrit; de même, p. 142, l. 9, il faut lire *daruot*, et p. 144, l. 10, *doluryaw*. Puisqu'il écrit *cytdoluryaw* en un seul mot, pourquoi ne pas

écrire en un seul mot *cytdiodef*, p. 136, 6, et p. 136, l. 15 *deuvinyauc* comme p. 128, l. 1 ? A la page 112, le texte présente certainement deux lacunes : les mots *a damunet ry doethost* (l. 20) et *dynot o le arall* (l. 24) ne permettent aucune construction de la phrase : c'était à l'éditeur à proposer une correction ou tout au moins à signaler la difficulté.

La traduction appelle également çà et là quelques observations. Certains mots du texte n'ont pas été traduits ; ainsi *arw* (p. 108, l. 32), *o gedymdeithas gruffud ae wyr* (p. 128, l. 32), *gellgwn neu callgun* (p. 134, l. 27), *amdiffyn* (p. 144, l. 16), *ysgafalaf* (p. 154, l. 27). P. 115, il eût été préférable d'employer le même mot « armlet » pour traduire *breichrwy* aux lignes 25 et 27. P. 126, l. 30 *mivi am bydin* « moi et ma troupe » est traduit par « I am for battle » ; et il y a aussi une erreur de traduction dans la phrase du Brut y Tywyssogyon (R. B. 269, 1) citée p. 165, 2 : *yd ymladawd Gruffud... a Mon* signifie « Gruffydd se battit... avec Mon ». Enfin, p. 150, l. 14, la traduction est en désaccord avec le texte, où il n'est pas question de Gwynedd. Mais la bévue la plus forte en matière de traduction est à la page 138, l. 26, où *paden* (= *pa ddyn* « quel homme ») a été pris pour un nom propre Padarn, sur lequel fort heureusement M. Arthur Jones s'est gardé de nous fournir dans les notes aucun renseignement.

Dans la partie historique, p. 41, l'auteur a établi une confusion entre Alyn et Thur et se trouve par suite en contradiction avec ce que dit son texte p. 106-107. — P. 25, il faut corriger 1908 en 1098 et p. 72, 1904 en 1094. — Enfin, à propos de la note 23 de la page 161, rappelons que le terme de *Lochlann* pour désigner la Norvège est bien antérieur au XIIe s. ; on le trouve dans le manuscrit irlandais de Saint-Gall sous la forme *Lothlind* (*Thesaurus Pal. hibern.*, II, 290).

J. Vendryes.

VII

Sigmund Feist. *Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenschaft* (Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie hsggb. von W. Sieglin, Heft 19). Berlin, Weidmann, 1910, 70 p. 8°, 2 M. 40 Pf.

Voici une brochure qui eût vivement intéressé d'Arbois de Jubainville, car elle offre un résumé commode et clair de la question des origines indo-européennes dans son état actuel ; mais qui l'eût peiné aussi, car il aurait eu le regret de constater l'absence de son nom dans la liste des savants qui se sont occupés de cette question. Même là où il parle des Ligures, M. Feist oublie de mentionner l'auteur des *Premiers habitants de l'Europe*, et c'est plus que de l'ingratitude.

Cette lacune une fois reprochée à l'auteur, nous avons plaisir à reconnaître que son livre est bon ; il est bien documenté, expose consciencieusement les théories en cours et présente une mise au point exacte de problèmes aujourd'hui encore très discutés. Après quelques pages de considérations sur la préhistoire, sur les races de l'époque néolithique en Europe et le degré de civilisation qu'elles semblent avoir connu, il aborde l'étude

de la race indo-européenne et s'attache à en retracer les migrations. Le problème de l'habitat primitif des Indo-européens s'offre d'abord à lui ; il montre que ni les linguistes, ni même les préhistoriens (malgré la supériorité qu'ils ont sur les précédents) ne sont arrivés à le résoudre d'une façon satisfaisante ni à mettre d'accord leurs hypothèses ; toutefois certains points essentiels, sur lesquels M. Feist reviendra d'ailleurs plus loin encore, paraissent désormais établis.

Sur la civilisation indo-européenne, nous sommes un peu mieux renseignés. D'après les préhistoriens, elle devait être contemporaine de la fin de l'âge de pierre et du commencement de l'âge de cuivre. Cette conclusion se vérifie par la linguistique, encore que l'on doive en pareille matière éviter les précisions, parce que les différents âges ont pu varier d'époque suivant les régions et que d'autre part les migrations des Indo-européens ont dû s'échelonner sur une assez longue période. M. Feist passe une revue rapide des mots de civilisation communs à toutes les langues indo-européennes (ou à la plupart d'entre elles); il ne manque pas de signaler la part qu'il faut faire à des emprunts possibles aux civilisations voisines. Peut-être attache-t-il trop d'importance à des correspondances de vocabulaire entre deux dialectes contigus, comme le latin et le germanique (*arcus* et *arhvazna*, p. 32), le germanique et le slave (*strāla* et *strěla*, ibid.), qui ne prouvent absolument rien pour l'indo-européen. Il connaît pourtant les *Dialectes indo-européens* de M. Meillet, qu'il cite à l'occasion, où les vocabulaires spéciaux à certains groupes de dialectes sont si finement analysés.

De cette énumération des termes du vocabulaire commun se dégagent quelques conclusions positives, sur l'état social des Indo-européens, leur organisation, leur genre de vie, la faune et la flore qui leur étaient familières. Cela conduit M. Feist à revenir sur la question de l'habitat primitif pour y apporter quelques précisions (pp. 44-47), et aussi à discuter au point de vue linguistique la conception de l'indo-européen ; il montre sans peine que cette langue ne devait être ni une ni simple et qu'elle comportait au contraire dès l'origine des distinctions dialectales ; on sait que c'est la conclusion du beau livre déjà cité de M. Meillet. De la langue, il passe à la race, cherchant à démêler les caractères principaux du type indo-européen et montrant les difficultés de cette recherche, que complique en effet l'existence à l'Est de l'Europe d'un type finno-ougrien. Les deux types semblent avoir été tous deux fort mêlés; n'en auraient-ils formé qu'un seul à l'origine? C'est ce qu'a soutenu par exemple M. Koeppen en se fondant sur des rapprochements linguistiques, qui pourraient mieux s'expliquer par des emprunts. M. Feist n'ose pas se prononcer, et manifeste cependant en terminant une préférence pour la théorie de M. Ratzel, qui sépare nettement les deux types.

L'ouvrage est pourvu d'un double index alphabétique, des matières étudiées et des mots cités.

J. Vendryes.

VIII

W. M. Lindsay. *Early Irish Minuscule Script* (Saint-Andrews University Publications, nº VI). Oxford, James Parker, 1910, 74 p. 8º (with twelve plates). 5 sh.

L'histoire de la paléographie irlandaise se lie intimement à celle de la philologie classique. Les Irlandais ont été en effet pendant un siècle ou deux les éducateurs de l'Europe C'est eux qui dans leurs monastères d'Irlande et surtout du continent ont maintenu le culte et la tradition des lettres latines et même grecques. Il y a pour les philologues un intérêt de premier ordre à pouvoir déterminer la provenance irlandaise d'un manuscrit latin ; c'est un moyen de le dater, d'en faciliter la classification, d'en interpréter les fautes. On peut faire cette détermination de deux façons : par l'examen de l'écriture, les Irlandais pratiquant à cet égard certains usages spéciaux, ou bien par l'examen de l'orthographe qui est souvent influencée par la langue maternelle du scribe. L'orthographe des manuscrits latins de source irlandaise n'a jamais été étudiée d'une façon systématique ; il faut se contenter de quelques observations de détail relevées çà et là, notamment par des celtistes (cf. Zeuss-Ebel, *Grammatica Celtica*, p. xvi; W. Reeves, *Adamnan's Life of St. Colomba*, p. xvi-xix ; C. Nigra, *Gl. Hib. Cod. Taurin.*, p. xv; et tout récemment L. Chr. Stern, *Zeitsch. f. Celt. Philol.*, VII, 477; etc.). Quant à l'écriture, elle a peut-être été moins étudiée encore. Il est donc excellent qu'un maître comme M. W. M. Lindsay, à la fois paléographe et latiniste, donne ses soins à cette étude.

Il ne s'agit pas ici, à vrai dire, d'un exposé systématique. L'auteur a choisi seize manuscrits latins copiés par des scribes irlandais, dont il étudie successivement les caractères, les signes d'abréviation, les symboles. C'est d'abord le vénérable *Antiphonaire de Bangor* (680-691), le plus ancien manuscrit irlandais connu, aujourd'hui à l'Ambrosienne de Milan ; puis le manuscrit de la *Vita Columbae* par Adamnán, copié avant 713 et aujourd'hui à Schaffouse. Ensuite, les *Évangiles de saint Boniface*, à la bibliothèque de Fulda, et le *Book of Dimma*, ainsi nommé de l'un des scribes, conservé à Trinity College de Dublin ; tous deux semblent du début du viiie siècle, encore que pour le dernier on manque de précision. Le *Book of Mulling*, conservé également à Trinity College, remonte peut-être au fameux saint Moling, qui mourut en 696 ; mais la chose n'est pas sûre. En revanche, nous savons que le *Book of Armagh*, de Trinity College, a été copié en 807 ; il est pour l'écriture irlandaise d'une très grande importance.

M. Lindsay examine ensuite trois *manuscrits de Bobbio*, d'un siècle environ antérieurs au précédent, et conservés l'un à Naples, les deux autres à Vienne; puis le *Priscien de Leyde*, copié en 838 par Dubthach, et le *Priscien de Saint-Gall*, qui est contemporain du précédent. C'est le fameux manuscrit, qui contient une si riche collection de gloses en irlandais. Les *Évangiles de Saint-Gall*, le *Psautier de Bâle* et les *Épîtres de Dresde* sont aussi du ixe siècle ; ils présentent beaucoup de traits communs, si bien que M. Lindsay les étudie ensemble. Le *Bède de Carlsruhe* a été copié entre 836

et 848 ; à la même date remontent le *Saint-Augustin* et le *Priscien*, conservés dans la même ville. Il est plus malaisé de dater le *manuscrit de Berne 207*, qui pourrait être seulement du début du xe siècle ; tandis que le *Palatinus lat. 68* du Vatican semble devoir être placé entre le viiie et le ixe. Ce dernier manuscrit ne figure guère d'ailleurs ici que pour la comparaison, car les gloses anglaises qu'il renferme (du dialecte northumbrien), à côté de gloses irlandaises, le rendent suspect dans une certaine mesure.

Tels sont les manuscrits étudiés par M. Lindsay ; il y a joint l'examen du procédé de la « suspension syllabique », d'après deux manuscrits postérieurs, de Milan et de Boulogne. L'ouvrage se termine par douze remarquables planches, reproduisant une page caractéristique de quelques-uns des manuscrits précédents. Il est regrettable qu'un index général et alphabétique des particularités relevées dans le texte n'ait pas été ajouté par l'auteur ; cela eût singulièrement facilité l'usage de cet excellent volume.

J. Vendryes.

IX

Whitley Stokes. *In Cath Catharda*, The Civil War of the Romans, an Irish Version of Lucan's Pharsalia, edited and translated (Irische Texte, hsggb. von Wh. Stokes und E. Windisch, Vierte Serie, Zweites Heft). Leipzig, Hirzel, 1909. ix-581 p. 8o.

Les emprunts faits par l'Irlande aux littératures classiques sont assez nombreux. L'influence des légendes grecques ou latines se manifeste d'abord par un certain nombre de détails introduits dans des récits proprement irlandais. Certaines parties — récentes — de la *Táin bó Cúalnge* attribuent aux guerriers des casques et des cuirasses, à l'imitation de l'antiquité (cf. T.B.C. éd. Windisch, p. 354, n. 5, et ci-dessus, p. 282 n.). Les Sirènes ont été introduites dans l'aventure de Roth mac Cithaing (*Book of Leinster*, p. 197 a 29 ; cf. l'Introduction au fac-similé, p. 51). Comme M. Kuno Meyer l'a signalé dans la *Revue Celtique*, XIII, 371, le *Fingal Rónáin* (Meurtre accompli par Rónán) présente plusieurs réminiscences de l'histoire de Phèdre et d'Hippolyte. Enfin une rédaction irlandaise de la légende du Minotaure a été publiée par M. Kuno Meyer dans la *Zeitschrift für Celtische Philologie*, IV, p. 238. Mais il y a aussi des ouvrages entiers grecs et latins qui ont pénétré sous une forme plus ou moins altérée dans la littérature épique de l'Irlande. On connaît le *Merugud Uilix* (Navigation d'Ulysse), résumé assez libre d'une partie de l'Odyssée, publié avec traduction par M. Kuno Meyer en 1886, et les *Imtheachta Aeniasa* (Voyages d'Énée) dont M. G. Calder a donné une édition à l'Irish Texts Society (tome VI, 1907). Le *Togail Troi* (Destruction de Troie), traduction de l'ouvrage, célèbre au moyen âge, attribué à Darès le Phrygien, a été édité par Wh. Stokes dans les *Irische Texte* (tome II, 1er cahier) ; les Gallois ont également leur *Ystoria Dared* (cf. R. B., II, p. xix). Mais l'ouvrage de l'antiquité qui paraît avoir eu le plus de succès en Irlande, c'est la *Pharsale* de Lucain. Elle a inspiré un des plus longs récits de la littérature épique de

l'Irlande, le *Cath Catharda* (Guerre Civile), dont Whitley Stokes venait de préparer une édition quand il est mort. M. E. Windisch s'est chargé de la publier. Mais il n'y a rien changé, respectant jusqu'au moindre détail cette œuvre posthume qui couronne si dignement la carrière d'un des plus grands celtistes de notre époque.

Le *Cath Catharda* occupe une place à part dans les récits épiques irlandais tirés de l'antiquité classique. Ce n'est pas une simple traduction comme les *Imtheachta Aeniasa* ou le *Togail Troi* ; ce n'est pas un résumé sec et sans art comme le *Merugud Uilix*. C'est une manière d'œuvre originale, où l'auteur, tout en prenant pour modèle et suivant d'assez près le poème de Lucain, a fait œuvre personnelle dans la disposition des matières. Il supprime et il ajoute ; il mêle à son récit de nombreux détails de folk-lore ou de piquants traits de mœurs locales ; ainsi lorsqu'il transforme les augures en druides (l. 1055), *Erinnys* en *Badb Catha* (l. 902 ; *Bellone* de même, l. 5955) ou lorsqu'il fait manger à César avant la bataille de Pharsale trois « morceaux de héros » (l. 6201). Il y aurait un joli travail à faire — et qui eût si bien convenu à la finessse éclairée de Wh. Stokes — sur les raisons qui ont déterminé le choix et guidé la fantaisie de l'auteur inconnu du *Cath Catharda*. Sur un point important, il s'est montré homme de goût. Il n'a utilisé que les sept premiers livres du poème de Lucain, s'arrêtant après la bataille de Pharsale ; c'est que ces livres forment un tout et que les trois derniers ne s'y rattachent que maladroitement, en détruisant l'unité de l'œuvre. Il a aussi, pour quelques détails, emprunté à d'autres écrivains, combinant César et Florus, Orose et Bède. Il débute par une introduction pompeuse, où sont énumérés les six empires du monde : ceux des Assyriens, des Mèdes, des Perses, des Chaldéens, des Grecs et des Romains. Puis il raconte l'expédition de César en Bretagne (l. 148). A partir de la ligne 205, il suit le plan du poème de Lucain, en donnant à son récit les divisions suivantes :

1. *Adhbar in Catha Catharda* « Cause de la guerre civile » l. 205.
2. *Tuaruscbáil Césair* « Description de César » l. 347.
3. *Toghail dénna Arimin* « Destruction de la forteresse d'Ariminum » l. 382.
4. *Tocastal slogh Cesair* « Revue des armées de César » l. 522, y compris un discours de César (*aithesca Cesair*), ll. 574-614.
5. *Dearbaidi in Catha Catharda* « Signes certains de la guerre civile » l. 818.
6. *Bethu Cait* « Vie de Caton » l. 1085.
7. *Slóiged Césair isin Etail* « Campagne de César en Italie » l. 1192.
8. *Tóchestul sluaigh Poimp* « Revue de l'armée de Pompée » l. 1528.
9. *Toghail cathrach na Masilecdha* « Destruction de la cité des Massaliotes » l. 1625.
10. *Sloighed na hEspaine* « Campagne d'Espagne » l. 2264.
11. *Martra munteri Uilt* « Martyre de la famille de Vulteius » l. 2595.
12. *Aidid Curio* « Mort violente de Curion » l. 2860.
13. *Aideadh Aip* « Mort violente d'Appius » l. 3210.
14. *Echtra Cessair* « Aventures de César » l. 3249.
15. *Aideadh Sceva* « Mort violente de Sceva » l. 3388.

16. *Tuaruschail na Tesaili* « Description de la Thessalie » l. 3770.

17. *Faistine ind arrachta a hifern* « Prophétie du spectre d'enfer » l. 3876.

18. *Cath mor muighe na Tesaili* « Grande bataille de la plaine de Thessalie » l. 4312-6167.

Les morceaux numérotés 9-17 portent dans le texte même le nom de *remscéla* « récits préliminaires » (cf. ll. 2261, 2593, 2858, 3208, 3247, 3386, 3768, 3874 et surtout 4304-4308, où sont comptés quinze *remscéla*, bien que le récit n'en comporte que neuf).

Les divisions du poème de Lucain se répartissent ainsi dans l'ouvrage : Livre I, lignes 247-1064. — Livre II, lignes 1065-1443. — Livre III, lignes 1444-2262. — Livre IV, lignes 2265-3209. — Livre V, lignes 3211-3387. — Livre VI, lignes 3389-3875. — Livre VII, lignes 3877-6167.

Whitley Stokes mentionne en tête de son édition huit manuscrits, plus ou moins complets, du *Cath Catharda* ; il en a utilisé quatre, dont le plus ancien, de Trinity College, est du XVe siècle. La langue en est par suite assez moderne. On y relève bon nombre de mots savants fabriqués par l'auteur, à l'imitation de mots grecs ou latins : *cennloiscthe* « à la pointe brûlée » l. 5656 (cf. πυριήκης Homère ι 387 et d'autre part *cichloisthe* « Amazone » T. B. C. l. 1478) ; *echcumascda* ἱππομιγής, l. 3839, 3841 ; *éningnech* μῶνυξ, l. 3841 ; *fogurchosta* sonipes, l. 5478 ; etc.

Comme il l'a fait dans chacune de ses éditions antérieures, Wh. Stokes a pourvu son *Cath Catharda* d'un index des plus riches, qui constitue une précieuse contribution à la lexicographie irlandaise. On peut y ajouter : p. 470, *cathbarr* 5262. — P. 481, *corrcathbarr* 5262. — P. 488, *demun* pl. *demna* 3905. — P. 494, *drui* pl. *druadh* 1055 (appliqué aux augures), cf. *bandrui*. — P. 530, *minn* 5284. — P. 536, *pairti* dans *crópairti*, v. s. v. — P. 538 *remscél*, lire 2593, 3208. — P. 558, *tigerna* 5107. — P. 560, *trdethad* 2257.

A un bon nombre des articles de son lexique, Wh. Stokes a joint des observations étymologiques. Quelques-unes sont nouvelles. Il y en a de bonnes, comme celle qui explique *ró* par *mó* en comparant gall. *rhwy* d'après *mwy* (p. 540), ou celle qui rapproche *confad* « rage de chien » de got. *vōds*, v. h. a. *wuot* (p. 480), ou celle encore qui reconnaît dans *og* « pointe (d'une épée) » un parent du latin *pungō* (p. 535). Mais il y en a aussi qui sont contestables. Ainsi celles qui rattachent (*con*)-*air* à gr. πόρος, angl. *to fare* (p. 480), *crann* à gr. πρέμνον (p. 482), (*im*)-*lésad* à gr. πληγή (p. 517), (*ir*)-*ell* à lat. *pellō* (p. 521), *socht* à lat. *sōpīre* (p. 549), etc. Et l'explication fournie pour les mots *onfaise* (p. 536) ou *tuthmár* (p. 564) paraît bien fantaisiste.

P. 237 en bas, lire : Pharsale IV, au lieu de : Pharsale II. — P. 525, s. u. *lenga*, lire : bret. *leo* « lieue ». — P. 539, l. 3, lire : gallois *rhaiadr*.

J. Vendryes.

X

Whitley Stokes. *A Supplement to Thesaurus Palaeohibernicus*. Halle, M. Niemeyer, 1910. 82 p. 8°.

C'est encore un ouvrage posthume du regretté savant. Le manuscrit en fut retrouvé dans ses tiroirs, et M. Kuno Meyer, avec un zèle pieux, s'est

chargé de le livrer au public sans y rien modifier. Après les âpres critiques dont le *Thesaurus* fut l'objet de la part de M. Sarauw, et la réplique non moins âpre de J. Strachan, il était bon qu'une liste de corrigenda et d'addenda fût publiée par l'un des auteurs responsables. Cette liste formera aux deux volumes du Thesaurus un appendice indispensable ; mais, comme on pouvait s'y attendre, elle n'est ni complète, ni définitive. Ainsi Wh. Stokes a oublié de mentionner quelques gloses de Laon étudiées par lui *Rev. Celt.*, XXIX, 269 ; et ce qu'il dit des autres p. 82 ne semble plus exact. D'autre part il faut maintenant ajouter aux addenda la glose retrouvée à Dublin par M. E. J. Gwynn (*Ériu*, IV, 182 ; cf. ci-dessus, p. 264) et surtout les gloses à l'Enchiridion de Trèves que vient d'éditer M. L. Chr. Stern, *Zeitsch. f. Celt. Phil.*, VII, 475 (cf. ci-dessous, p. 404).

L'ouvrage n'est qu'une série de notes prises par Wh. Stokes au cours de ses dépouillements et de ses lectures. Quelques-unes sont oiseuses, par exemple les notes étymologiques, qui n'ajoutent rien à l'interprétation du texte, ni même souvent à la connaissance du vocabulaire irlandais. Il y a d'autre part des notes grammaticales un peu inutiles, parce qu'elles répètent sans y rien ajouter un enseignement connu de tous les celtistes. Ce qu'il y a de plus important, en dehors de quelques additions (par exemple ad I, 512, 10) ou interprétations (ainsi p. 25: ad I, 321, 19, *arusc rere*), ce sont les emprunts faits par Wh. Stokes aux derniers travaux de MM. Pedersen, Sarauw, Thurneysen ou du regretté Strachan. Il y a aussi d'excellentes corrections au texte, attribuées à M. Bergin, mais sans référence (par ex. ad I, 168, 14 et 25 ; 182, 43 ; 345, 42 ; 374, 28 et 34 ; 530, n. f ; 599, 18 ; 675, 39.) Les observations de même ordre auraient gagné souvent à être groupées, ou du moins rattachées les unes aux autres par des renvois. Ainsi Wh. Stokes explique avec raison comme un moyen d'indiquer la séparation des syllabes l'emploi de l'*h* dans *rehe* Wb. 4 c 11 ; mais il interprète de même *ruhort* Ml. 63 b 12 (p. 19), *indahierr* Ml. 77 a 16 (p. 22), *rohortan* Ml. 107 b 2 (p. 28), *rohi* Wb. 20 c 11 (p. 54), *rohéla* Wb. 30 a 10 (p. 61) et joint même à ces cas celui de *nibahed* Wb. 4 b 16 (p. 39), *ni hed* Wb. 6 c 9 (p. 42), *hahé* Wb. 14 d 19, 19 c 4 (p. 50), *nihe* Wb. 33 c 3 (p. 63). C'est une théorie nouvelle (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 406, Thurneysen, *Hdb.* 1, 17), qui demandait à être exposée, et au besoin discutée, car elle ne va pas sans quelques difficultés (*is-hé*, *is-hed* par exemple, devraient être analogiques). On pourrait joindre à ce cas quelques autres du même genre.

P. 3, ad I, 28, 35. On dirait que MM. Zupitza et Meillet ont présenté pour *doe* « tardus » deux étymologies différentes ; c'est en réalité la même, dor. δοάν et lat. *dūdum* étant depuis longtemps rattachés à une racine commune. — P. 5, ad I, 63, 22. Il semble que *arse* doive au contraire être maintenu avec le sens de « qua re, quo circa » cf. *Z. C. P.* VII, 487 et 493. — P. 7, ad I, 73, 37. Le cas de *d conguin chridi* est différent de celui de *frecur cheill*, où l'aspiration s'explique comme dans *fritcurethar cheill* Ml. 41 d 16 ou *frecuirthe cheill* BCr. 33 b 2 (cf. Pedersen, *K. Z.*, XXXV, 344 et Strachan, *Z. C. P.*, IV, 61). — P. 17, ad I, 181, 23. M. Pedersen explique mieux *abéis* à côté de *abis* comme présentant une substitution de suffixe (*Vgl. Gr.* I, 202); cf. encore *Rev. Celt.*, XX, 205. — P. 25,

ad I, 303, 29. A propos de *suthainidir*, Wh. Stokes cite *açvatarâḥ* et *matertera*; il vaudrait mieux encore comparer μελάντερον ἠύτε πίσσα Hom. Δ 277. — P. 65, ad II, xxxij, note 1. *Centhain* est une mauvaise lecture pour *cechthain* et n'a par suite rien à faire ici. — P. 76, ad II, 256, 11. La note n'est pas exacte, car il semble bien qu'on ait à faire en irlandais à deux mots différents : *tuile* BCr. 25 c 1, gén. *tuili* Fél. Prol. 250, dat. *tuiliu*. Ml. 51 b 2, BCr. 34 c 3, gén. *intuli* Ml. 129 d 10 (du composé *intuile*); et d'autre part *tóla* PCr. 64 a 1, dat. *tólu* Thes. II, 256, 11, dat. *intólu* BCr. 39 a 2 (du composé *intóle*); *tolue* Ml. 93 b 12 est ambigu. D'autre part, *cen-tuili* Salt. 8211 supposerait un *tuile* féminin.

J. Vendryes.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Nomination de M. Joseph Loth au Collège de France. — II. Nomination de M. Henri Hubert au musée de Saint-Germain. — III. Nomination de M. Arthur Jones au Government College de Jabalpur. — IV. Edition de Théognis par M. T. Hudson Williams. — V. Mort de Franz-Nikolaus Finck. — VI. E. Anwyl. Ancient Celtic Deities. — VII. P. Sèbillot, les Joyeuses histoires de Bretagne. — VIII. André Waltz, la Linguistique et la préhistoire. — IX. P. Malvezin, Origine d'une cinquantaine de mots latins. — X. Congrès pan-celtique à Bruxelles. — XI. Livres nouveaux. — XII. Ouvrages reçus.

I

Le 5 juin 1910, l'Assemblée des professeurs du Collège de France s'est prononcée sur les candidatures à la chaire de langues et littératures celtiques (voir ci-dessus, p. 252). A l'unanimité, moins un bulletin blanc, elle a décidé de présenter en première ligne au choix du Ministère M. Joseph Loth, doyen de la Faculté des Lettres de Rennes et correspondant de l'Institut. Elle a donné pour la seconde ligne 20 voix à M. G. Dottin, professeur à l'Université de Rennes, et 12 voix à M. E. Ernault, professeur à l'Université de Poitiers.

Appelée à se prononcer à son tour le 17 juin, l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres a maintenu M. J. Loth pour la première ligne, mais a a donné, pour la seconde, la préférence à M. E. Ernault.

Le Ministère a ratifié quelques jours après ce double choix en nommant M. Joseph Loth professeur de langues et littératures celtiques au Collège de France.

II

Par décret du 26 juillet 1910, notre collaborateur M. Henri Hubert, directeur-adjoint à l'École pratique des Hautes Études (section des sciences religieuses), est nommé conservateur-adjoint du musée des Antiquités nationales à Saint-Germain.

C'est la reconnaissance officielle d'une situation qui durait depuis dix ans, c'est la fin d'un long stage pendant lequel M. Hubert a rendu au musée de Saint-Germain les services les plus dévoués, aux côtés de son éminent conservateur, M. Salomon Reinach. Nous lui adressons nos bien sincères félicitations.

III

M. Arthur Jones, lecteur d'histoire à l'Université de Manchester, dont nous annonçons plus haut (v. p. 388) l'édition de l'*Hanes Gruffydd ap Cynan*, vient d'être nommé Principal du Government College de Jabalpur (Central Province of India), lequel dépend de l'Université d'Allahabad. M. Arthur Jones, qui est un Gallois du Cardiganshire, a étudié le celtique sous la direction de John Strachan et de M. Joseph Loth. Souhaitons que ses nouvelles fonctions ne le détournent point de travailler encore à not études.

IV

M. T. Hudson Williams, professeur à l'University College de Bangor, est un transfuge des études celtiques. Il débuta jadis par une édition de texte irlandais dont la *Revue Celtique* a parlé, t. XX, p. 108. Nos lecteurs apprendront avec plaisir qu'il poursuit sur le domaine de la philologie grecque une non moins brillante carrière. Il vient de publier : *The Elegies of Theognis and other Elegies included in the Theognidean Sylloge*, London, Bell and Sons, 1910, 262 p., 8°.

V

Nous apprenons avec un vif regret la mort de Franz-Nikolaus Finck, professeur extraordinaire de linguistique générale à l'Université de Berlin, qu'une maladie de cœur a emporté le 5 mai dernier à l'âge de 42 ans. L'activité de ce jeune savant s'était étendue sur un vaste domaine. Il s'occupait en dernier lieu de classification générale des langues et avait dû se rendre familiers les idiomes les plus nombreux et les plus variés. Mais il s'était chemin faisant particulièrement arrêté à l'étude de l'arménien et du celtique. Il y a quelques années, après un long séjour en Arménie, il avait fondé une *Zeitschrit für armenische Philologie*. Sur le terrain celtique, il marqua son passage par une consciencieuse description du dialecte des îles d'Aran, où il avait également séjourné : *die Araner Mundart*, ein Beitrag zur Erforschung des Westirischen, Marburg, 1899. 2 vol. 8° : I. Grammatik, 224 p. ; II. Wörterbuch, 350 p.

VI

Nous avons reçu du Professeur Edward Anwyl une brochure de 26 p. intitulée *Ancient Celtic Deities*, a paper read before the « Gaelic Society of Inverness », December 28th 1906. C'est un relevé, par ordre alphabétique, des divinités celtiques connues par des inscriptions. Elles sont classées d'abord par ordre de sexe (les déesses étant mentionnées après les dieux) et ensuite par ordre de fréquence, suivant que le nom du dieu ou de la déesse apparaît une, deux ou plusieurs fois sur les monuments épigraphiques. Grâce au soin qu'a pris l'auteur d'indiquer toujours le lieu de provenance de l'inscription, son travail sera fort utile. Il est malaisé de dire si ses listes, qui contiennent plus de 350 noms, sont complètes. En tout cas, nous n'y avons pas retrouvé le nom du dieu *Moritasgus* (cf. plus loin, p. 406).

VII

« Les *Joyeuses Histoires de Bretagne*, qui paraissent chez Fasquelle, comprennent une centaine de récits comiques ou facétieux recueillis de la bouche des paysans et des pêcheurs, et qui montrent un côté original et nouveau de l'esprit breton. Paul Sébillot, qui est un des maîtres du conte populaire, a su, comme dans ses précédents recueils, conserver la saveur de terroir et la naïveté plaisante des conteurs. C'est un livre d'une lecture attrayante, qui peut, sans fatigue, amuser les petits et les grands. »

Ainsi s'exprime le prospectus du nouveau livre de M. Sébillot (Paris, Fasquelle, 1910). Il nous paraît indiquer très bien le caractère de l'ouvrage. Nous n'avons rien à y ajouter.

VIII

Sous la signature André Waltz, la Revue du Mois du 10 mars 1910 (5e année, no 51) publie p. 316-336 un article intitulé : *La linguistique comme science auxiliaire de la préhistoire, les Origines Indo-Européennes.* C'est le sujet traité par M. Feist dans l'ouvrage dont il est rendu compte plus haut (p. 390). Mais ce serait faire injure à M. Feist que de comparer son utile et consciencieuse monographie à cette compilation indigeste d'un novice aussi prétentieux que mal informé. A côté de détails hors de propos, on y trouve des remarques puériles, des faits erronés, des méprises grossières, des truisme pompeusement développés ; et, pour suppléer à l'absence d'idées personnelles, un démarquage impudent.

M. André Waltz nous paraît avoir encore beaucoup à apprendre avant de faire œuvre utile en linguistique.

IX

M. Pierre Malvezin continue vaillamment au XXe siècle la tradition des celtomanes. Dans une brochure sur l'*Origine d'une cinquantaine de mots latins* (Paris, 1909, 50 c.), il manifeste à nouveau l'absence de méthode scientifique qui caractérisait déjà son *Dictionnaire des racines celtiques* (Paris, 1903). Il explique par le celtique bon nombre des mots latins qu'il étudie ; ce qui lui est d'autant plus aisé qu'ignorant toutes les langues celtiques, présentes ou passées, il n'est pas embarrassé par les scrupules qui arrêteraient un étymologiste compétent. Il cite assez souvent des mots empruntés à des patois du midi de la France (qu'il désigne sous le nom général d'*oc*) : que ne borne-t-il son ambition à réunir des glossaires de patois, œuvre utile entre toutes, au lieu de se lancer dans des fantaisies étymologiques, qui ne peuvent lui attirer que des comptes rendus désagréables et décourageants !

X

A l'occasion de l'exposition de Bruxelles, il se tiendra dans cette ville, du 25 au 31 août prochain, un *Congrès international pan-celtique*, sous le haut patronage du gouvernement belge.

Le programme comprend, en dehors des séances réservées aux sections, une réception officielle avec feu d'artifice, des concerts, des conférences, une réception à l'exposition d'art rétrospective. une excursion à Malines et à Louvain, une visite à l'exposition des manuscrits irlandais de la bibliothèque royale.

Le comité organisateur de ce congrès, qui se tiendra au palais des Congrès de l'exposition, réunit les noms de MM. le comte de Crémont et le baron de Borchgrave, présidents, John de Courcy, Mac Donnell, secrétaire général.

La souscription, dont le montant est de 6 fr. 25, doit être adressée à M. le secrétaire général, 6, rue d'Arlon, à Bruxelles.

XI

Parmi les récentes publications intéressant les études celtiques, nous relevons :

Henderson. *The Norse influence on Celtic Scotland*. Glasgow, J. Maclehose. 1910, 371 p., 8°.

Ed. Hogan. *Onomasticon Goedelicum locorum et tribuum Hiberniae et Scotiae*. Dublin, Hodges Figgis and C°. 1910, 696 p. gr. 8°.

Carl Marstrander. *Fleadh Dúin na nGéadh ocus Cath Muighe Ráth*. Christiana 1910 (*I. Fléadh Dúin na nGéadh*, 34 p. 8°).

XII

Nous avons reçu les ouvrages suivants :

Carl PLUMMER. *Vitae Sanctorum Hiberniae.* Oxford, Clarendon Press 1910. 2 vol. 8° 32 sh.

J. Gwenogvryn EVANS. *Facsimile and Text of the Book of Aneirin.* Pwllheli (issued to suscribers only), 1908.

Charles LECOMTE, *le Parler Dolois*, étude et glossaire des patois comparés de l'arrondissement de Saint-Malo. Paris, Champion, 1910, 242 p. 8°, 6 fr.

Nous en rendrons compte dans la prochaine livraison.

J. VENDRYES.

PÉRIODIQUES

Sommaire. — I. Y Cymmrodor. — II. Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion. — III. Indogermanische Forschungen. — IV. Zeitschrift fur Celtische Philologie — V. Le Fureteur breton. — VI. Revue des Études anciennes. — VII. Journal of the Anthropological Institute. — VIII. Revue préhistorique. — IX. Bulletin de la Société d'anthropologie. — X. Boletin de la real Academia de la Historia. — XI. Annals of Archaeology and Anthropology.

I

C'est dans le volume XXI du CYMMRODOR qu'a paru le joli travail de sir John Rhys, *All around the Wrekin*, dont il a été question ci-dessus, p. 112. Ce même volume contient deux autres articles à mentionner : l'un de M.E.W.B. Nicholson, *the Dynasty of Cunedag and the Harleian genealogies* (pp. 63-104), l'autre de M. W. J. Gruffydd, *Iolo Goch's « I Owain Glyndwr ar ddifancoll »* (pp. 105-112).

Les plus anciennes généalogies des familles royales galloises contenues dans un manuscrit de la Harleian Collection du British Museum (n° 3859) ont été publiées par M. Egerton Phillimore au tome IX du *Cymmrodor* (1888), p. 141-183. Dans l'*Archiv für Celtische Lexikographie*, t. I, p. 187 et 513, M. Alfred Anscombe en a donné un utile index alphabétique. C'est une étude sur ces généalogies que présente M. Nicholson. Il remarque d'abord que ce ne sont pas des généalogies au sens propre du terme, mais des « tables de succession » ; ce que dénonce le manuscrit lui-même, où au lieu de *map* « fils » se rencontre çà et là la préposition *guor* « sur » devant le nom du successeur. Partant de ce fait, M. Nicholson propose quelques corrections au texte des généalogies en utilisant la comparaison de divers textes historiques. Il s'attache notamment à établir la chronologie de la famille de Cunedag (pp. 69-78) ; puis il présente diverses observations sur plusieurs autres généalogies, en insistant surtout sur l'étymologie des noms propres qu'elles renferment. Il y a bien, çà et là, des hypothèses hasardées, mais dans l'ensemble M. Nicholson semble avoir réussi à reconnaître notamment l'origine latine de beaucoup de ces noms. L'article se termine par une table synchronique de plusieurs généalogies.

I Owain Glyndwr ar ddifancoll « Owen Glyndwr in hiding » est un poème de 68 vers attribué à Iolo Goch par son dernier éditeur, Charles Ashton (*Gweithiau Iolo Goch*, 1896, p. 209-217). M. W. J. Gruffydd prouve

*

que l'attribution est fautive (ce qui malheureusement n'est pas dans l'édition Ashton un fait isolé). Le poème ne s'adresse nullement à Owen Glyndwr, mais à un personnage bien postérieur, qui doit être Henry Tudor, le futur Henry VII d'Angleterre. En y découvrant nombre d'allusions historiques, M. Gruffydd démontre que le poème n'a pu être composé qu'entre 1471 et 1485.

II

Les Transactions of the Honourable Society of Cymmrodorion (session 1907-1908), publiées en 1909, contiennent les articles suivants : *Welsh National Melodies and Folk-song*, by J. Lloyd Williams (p. 1-46); *the Union of England and Wales*, long travail historique de M. Llewelyn Williams, membre du Parlement pour la circonscription de Carmarthen-boroughs (p. 47-117); et enfin une bonne étude de littérature comparée de M. W. Lewis Jones, professeur à l'University College de Bangor, intitulée *The literary relationships of Dafydd ap Gwilym* (p. 118-153).

A signaler, comme supplément au volume, la suite du précieux recueil de M. J. H. Davies, *A bibliography of Welsh ballads printed in the 18th Century* (p. 33-96).

III

Le troisième cahier du tome XXVII des Indogermanische Forschungen (1910) débute, p. 161, par un article posthume qu'Hermann Osthoff destinait aux Mélanges offerts à son compagnon d'études, M. Karl Brugmann. Il est intitulé *Zur Entlabialisierung der Labiovelare im Keltischen.*, et c'est M. Thurneysen qui s'est chargé de le publier.

On sait que le regretté linguiste d'Heidelberg, qui a travaillé sur toutes les parties du domaine indo-européen, s'était aussi, et notamment dans les dernières années de sa vie, arrêté au celtique (v. *Revue Celtique*, XVI, 116; XIX, 358; XX, 110; XXIX, 89 et 261); et il est intéressant de constater que le dernier travail parti de sa main touche justement à nos études. Ce travail est consacré à reprendre et à préciser une des principales découvertes d'Osthoff lui-même en linguistique celtique, celle par laquelle il y avait marqué son début il y a dix-huit ans. C'est en effet Osthoff qui établit le premier le traitement celtique des labio-vélaires indo-européennes, en prouvant que si le g^w est représenté en celtique commun par un *b*, en revanche c'est à *g* qu'aboutit l'aspirée correspondante g^wh (*Indogermanische Forschungen*, IV, 264-294).

Exemples : v. irl. *beo*, gall. *byw* « vivant » en face de skr. *jīvaḥ*, lat *uīuos*, got. *qius* ; mais v. irl. *gorim* « je chauffe », gall. *gori* « couver » en face de gr. θέρομαι, skr. *gharmáḥ*, v. sl. *goréti*, lat. *formus*.

Mais il restait en brittonique quelques exemples contradictoires, notamment le nom de la « neige », gall. *nyf* (et *nyfio* « neiger ») et le verbe pour « brûler », gall. *deifio*, bret. *devi* ; cf. J. Loth, *Mélanges Louis Havet*, p. 235 et suiv. Osthoff les interprète en supposant que la spirante vélaire aspirée n'a

perdu l'aspiration en brittonique qu'à l'initiale, mais non pas à l'intérieur. En outre, d'une série de quatre exemples qui sont ici discutés en détail (irl. *nigim* « je lave », *caingen* « commerce », bret. *hesk* « sec, stérile », gall. *haig* « troupe »), Osthoff croit pouvoir conclure qu'en celtique commun, toutes les labiovélaires subissent la délabialisation devant *y* comme dans les trois autres langues *centum* (grec, latin, germanique), et même devant *i*.

IV

D'Arbois de Jubainville a annoncé ci-dessus, p. 127, la très importante découverte de cent trente-deux gloses irlandaises du IXe siècle dans un manuscrit de l'*Enchiridion* de Saint Augustin, provenant de Trèves et entré il y a quelques années à la Bibliothèque Royale de Berlin. Ces gloses sont publiées par M. L. Chr. Stern dans le second et dernier fascicule du tome VII de la ZEITSCHRIFT FÜR CELTISCHE PHILOLOGIE, p. 475-497. Elles ont été introduites dans le manuscrit par un scribe qui ignorait certainement l'irlandais; on ne s'expliquerait pas autrement quelques erreurs grossières de graphie, comme *ao* pour *do* ou *nube* pour *imbe*. En dehors de ces fautes, qui se laissent aisément corriger, on y rencontre quelques inconséquences dans l'orthographe, et la langue même en paraît manquer d'unité. A côté d'archaïsmes comme *óim* « de moi » (gl. 52), qui rappelle le *bóid* de la prima manus du ms. de Wurzbourg, on a des graphies tardives qui annoncent déjà le moyen-irlandais, comme la confusion de *g* et *d* aspirés (*indocrig*, gl. 110, au lieu de *indochraidh*). En général, la langue des gloses de Trèves est plus rapprochée de celle des manuscrits de Milan ou de Saint Gall que de celle du manuscrit de Wurzbourg (noter la forme du pronom infixe dans *atablecham* « nous vous implorons » gl. 115). Il y a relativement peu de phrases complètes, mais en général des mots isolés. Quelques uns n'avaient encore été jamais signalés en vieil-irlandais : *genmnide* gl. castus (gl. 44), *emnib* dat. pl. de *emuin* « jumeau » (gl. 50), *focoslider* « tollitur » (gl. 68), *inbuilcthe* « inflatus » (gl. 81), *bee* 2e pers. sg. abs. du présent du subj. du verbe substantif (gl. 103), *fáin* « an » (gl. 126), etc. — P. 491, *isar* (gl. 67) ne peut se traduire par « es ist für », car il ne s'agit pas d'une attribution (*cui clam tollitur*, dit le texte latin); la glose s'explique par le fait que l'irlandais emploie la préposition *ar* après les verbes qui marquent privation ou séparation ; cf. Vendryes, *Grammaire*, p. 149. — P. 492. Il paraît difficile de croire que le *d* de *snidim* (en face de *sníim*), le *dd* de gall. *nyddu* et le *z* de bret. *nezaff* soient « euphoniques ». Il y a deux explications possibles : ou bien le *dd* gallois (*z* breton) serait phonétique et dégagé par un ancien *y*, auquel cas l'irlandais pourrait être emprunté au brittonique ; ou bien il faut considérer le *d* irlandais (= *dd* gallois) comme un déterminant de racine (soit * *snēd-* à côté de * *snē-* ; cf. Brugmann, *Grdr.*, II, p. 1047). — P. 493, gl. 87. Le rapprochement de irl. *tadaim* et gall. *toddi* paraît des plus heureux ; il vaut mieux en tout cas que l'étymologie proposée pour *toddi* par Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, 120. — P. 495. Les mots *dibelta*, *diblide* doivent être indigènes, si l'on compare *adbol* « fort », *anbhal*. i. romhór (O'Cl.) ; ces mots n'ont donc avec le latin *débilis* qu'une

parenté étymologique. — P. 496, gl. 125. Il n'y a en tout cas aucun rapport pour l'emploi de la nasalisation entre la phrase *conbed n-edberthe* (gl. 114) et la phrase *nach mét bes n-ire* (gl. 125). Dans ce second cas, elle est tout à fait régulière : cf. *intain bes n-inun accobor lenn* (Wb. 4 a 27), *céin bas m-béo* (Wb. 10 b 23), etc.

Dans le même fascicule, M. Kuno Meyer continue ses publications de textes irlandais : *Mitteilungen aus irischen Handschriften* (p. 297-312) et *Altirische Reimsprüche* (p. 498) ; M. A. Anscombe discute avec M. E.W.B. Nicholson au sujet d'un précédent article sur *l'Exordium* des *Annales Cambriae* (p. 419-438); M. H. Gaidoz présente de fines remarques sur le nom de l' « araignée » en Irlande (p. 450-461); M. Mario Esposito édite un commentaire du IXe s. sur Martianus Capella (p. 499-507).

Parmi les articles relatifs à la grammaire, il convient particulièrement de signaler : une importante étude de M. G. P. Williams sur la particule *re* en cornique (p. 313-353), à laquelle on pourra comparer les recherches poursuivies ici-même par M. Joseph Loth; — une note de M. E.C. Quiggin sur un cas de déplacement d'accent dans le dialecte de Tréguier (p. 354-356); — une étude de M.A.O. Anderson sur la syntaxe de la copule *is* en écossais moderne (p. 439-449); — une liste établie par M. J. Lloyd-Jones de mots gallois empruntés du latin (p. 462-474) et qui offre cet intérêt d'être datée de Fribourg-en-Brisgau; — enfin et surtout une riche série d'étymologies irlandaises sous le nom d'*Hibernica* par M. Carl Marstrander (p. 357-418) : en tout cinquante et un numéros, où il y a beaucoup d'érudition, d'imagination et de subtilité; la plupart des mots étudiés appartiennent malheureusement à des vocabulaires trop spéciaux pour qu'on puisse discuter ou même apprécier la valeur de l'étymologie.

V

Le Fureteur Breton a publié, tome IV (1909), p. 208, et tome V (1909), p. 1, des notes sur le *Mirouer de la Mort*, dues à notre savant collaborateur M. Ém. Ernault.

Une discussion sur le nom de l'if, gaulois * *eburos*, auquel correspond *iubhar* en irlandais moderne, *evor* en breton, a mis aux prises M. René Le Roux et M. F. Le Dantec. Dans l'article du premier, t. V, p. 26, nous relevons la faute d'impression *Eburoiolum* pour *Eburoialum*, prototype probable du nom de la ville d'Ebreuil (Allier). Dans l'article du second, t. V, p. 47, nous trouvons contestée la correspondance ci-dessus sous prétexte que les Bretons désignent sous le nom d'*evor* la « bourdaine » et non pas l'« if ». Mais de semblables variations sont fréquentes dans les noms de plantes, comme dans les noms d'animaux. Les Grecs appelent une espèce de chêne du nom de φηγός, lequel signifie proprement « hêtre » (lat. *fagus*, v.h.a. *buobba*), et les Latins donnent au mélèze un nom qui désigne ordinairement le chêne (*larix*, de * *darix* ; cf. irl. *daur*). C'est justement l'affaire des botanistes de nous dire pourquoi en breton le nom de l'if a été substitué à celui de la bourdaine, tandis que pour désigner l'if un mot nouveau, *ivin*, s'introduisait. Quant au rapprochement du breton *evor* et du grec εὐώνυμος, il est purement fantaisiste.

VI

Le nº 2 du tome XII de la Revue des Études anciennes (avril-juin 1910) contient de M. G. Dottin, p. 177-181, un tableau des études celtiques depuis 1900. Il était excellent qu'un maître autorisé proclamât la vitalité de ces études à un moment où certains semblaient la méconnaître. M. Dottin fait ressortir les progrès réalisés et énumère les centres où se développe actuellement l'activité des travailleurs. L'article est venu à son heure; il faut en remercier le savant professeur de Rennes.

Dans le nº 3 du même tome, p. 285 et suiv., le commandant Espérandieu signale la découverte au Mont-Auxois de deux inscriptions votives au dieu *Apollon Moritasgus*. Ce dernier nom est depuis longtemps connu (v. Holder, *Altcelt. Spr.*, II, col. 636), mais on ne l'avait jamais signalé uni à celui d'Apollon. L'élément *-tasgus*, qui figure encore dans les mots *Tasgillus* ou *Tasgetios*, semble apparenté à l'irlandais *Tadg*, nom d'homme (cf. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 131), lequel est passé en vieil-islandais sous la forme *Tadkr*. — Dans ce même nº 3, comme suite à un article du Dr. J.-A. Guillaud sur la *saliunca*, M. Cuny, p. 289-290, défend l'étymologie qui fait venir le nom de cette plante du nom des Salyens, peuple ligure; soit **salyu-* plus le suffixe **-nko-*.

J. Vendryes.

Dans la Revue des Études anciennes, t. XII, 1910, nº 2, p. 115, M. C. Jullian commente quatre passages géographiques de Lucain; il s'agit de la Gaule (*Notes Gallo-Romaines*, XLVI : Notes sur Lucain géographe). — M. de La Tour (p. 14) étudie deux belles monnaies de la Bibliothèque nationale (9910-11) portant au revers un cavalier casqué ; il pense les attribuer au Boiiens de Pannonie. — Le Dr J.-A. Guillaud (p. 143) traite de la *saliunca* dans Pline le naturaliste; plante aromatique, qu'on dit récoltée dans les Alpes, son nom n'est employé que par des auteurs gaulois d'origine, cisalpins ou transalpins. — F. Duprat, *La route d'Agrippa à Avignon*, p. 183. — C. Jullian, *Chronique gallo-romaine*, p. 195.

Nº 3, p. 260 sqq. C. Jullian., *La jeunesse de Saint Martin, à propos d'un livre récent* (*Le livre récent* est le *Saint Martin* de M. Ad. Regnier, Paris, Lecoffre, 1907). — P. 284, pl. X, M. C. Jullian publie une statuette gallo-romaine en terre cuite blanche de la collection Bordes, à Bordeaux, représentant une déesse allaitant un grand garçon : Junon et Hercule, pense-t-il. Ne pense-t-il pas aussi que cette scène est le prototype des déesses mères de même origine ? — M. C. Jullian continue sa chronique gallo-romaine, p. 295-299.

VII

Le Journal of the Anthropological Institute, 1909, p. 417-529, publie un court article de M. A.L. Lewis sur les cercles de mégalithes en Irlande (*Some stone circles in Ireland*). Des cercles de pierre entourent nombre de chambres funéraires construites en grosses dalles : ils couvraient la base du

tumulus ; mais il en est d'autres qui sont par eux-mêmes des monuments complets. Leur orientation, leur relation avec les pierres levées des alentours intéressent tout particulièrement l'auteur.

G. Retzius, *The so-called North European race of mankind*, p. 277-363 (The Huxley Lecture for 1909).

VIII

Dans la Revue Préhistorique, 1910, n° 4, p. 97-116, j'ai publié quelques fragments de poterie trouvés par M. de Baye dans les tourbières du Petit Morin, dont le seul intérêt est de remonter à l'arrivée des premières populations celtiques en Gaule (H. Hubert, *La poterie de l'âge du bronze et de l'époque de Hallstatt dans la collection de Baye*). Cette céramique, décorée de cannelures et de mamelons coniques, est originaire de l'Allemagne orientale ; elle apparaît en Alsace et s'y développe dès le milieu de l'âge du bronze ; elle procède d'ailleurs des céramiques antérieures de la Hongrie, dont, au point de vue de la civilisation, la Lusace était une marche. On l'appelle la céramique de Lusace. De là, elle s'est répandue de proche en proche vers l'ouest et le sud-ouest. Fort commune dans la vallée du Rhin, en Alsace, jusqu'en Lorraine, ses formes caractéristiques sont extrêmement rares au delà. Leur extension est comparable à celle de tout ce qui représente en notre sol, à la fin de l'âge du bronze et au début de l'époque de Hallstatt, la civilisation et les peuples d'entre Elbe et Rhin.

IX

Dans le Bulletin de la société d'Anthropologie, 1910, II, p. 73-76, M. A. Viré décrit un ossuaire exploré par lui à Lacave (Lot), dans la caverne de la Combe-Cullier. Les tessons de poterie qui s'y trouvaient, parmi lesquels figurent des débris d'amphore en terre rougeâtre, donnent à penser que l'ossuaire date des derniers temps de l'indépendance gauloise. Un grand feu avait été allumé dans la grotte ; les corps au nombre d'une douzaine y avaient été jetés pêle-mêle ; quelques pelletées de cailloux et de tessons jetées sur le cadavre, le caveau avait été fermé. Sépulture à la suite d'une bataille, nous dit M. Viré. Il suppose qu'il s'agit d'un des épisodes de la défense d'Uxellodunum. Le Puy d'Issolu est à 15 kilomètres de là.

X

Le Boletin de la real Academia de la Historia, 1909, IV, p. 362-65, publie sous la signature du R.P. Fidel Fita deux nouvelles inscriptions romaines de Merida. Ce sont des inscriptions funéraires. L'une contient le nom nouveau de *Andilia*, dont l'auteur rapproche les noms géographiques Ἀνδήλος (Ptolémée), *Andelonenses* (Pline), l'autre celui de *Compse* (*Trebia Compse*)

Le même auteur donne dans le nº V, p. 449-459, une *Epigrafia visigótica y romana de Barcelona, Mérida, Morente y Bujalance*, et dans le nº VI, p. 465-487, des notes épigraphiques inédites de Fr. Salvador Laín y Rojas. — E. R. de Torres, *Córdoba, nuevas antignëdades romanas y visigóticas*, p. 487-496. — L. Huidrobo, *La Venus de Deobrigula y la de Libia*, p. 502-506.

Ibid., 1910, I, p. 72-78, R.P. Fidel Fita, *Nuevas inscripciones de Hasta regia*. — IV, p. 241-281, Juan Cabré Aguiló, *La montaña escrita de Peñalba:* une figure humaine en grossier relief, des symboles astronomiques, des *graffitti* représentant des animaux et des hommes, des inscriptions curieuses où le latin archaïque se mêle à l'ibérique, tel est l'inventaire résumé de ce que présentent les parois de cette montagne, montagne sacrée, sanctuaire d'un Hercule espagnol. — R. P. Fidel Fita, *Epigrafia ibérice a griega de Cardeñosa (Avila)*, p. 291-301.

XI

Annals of archaeology and anthropology, issued by the Liverpool Institute of Archaeology, 1909, II, 2. — Rob. Newstead, *On a recently discovered section of the Roman wall at Chester*, p. 52-71.

H. Hubert.

NÉCROLOGIE

HENRI ZIMMER

Henri Zimmer est mort. La terrible maladie nerveuse, contre laquelle il se débattait depuis longtemps, l'a terrassé au moment même où sa robuste constitution semblait avoir pris le dessus. C'est pour les études celtiques une perte irréparable, et le coup est d'autant plus cruel qu'il s'ajoute à ceux qui ont successivement en quelques années ravi à la science Victor Henry et Macbain, Ascoli et Strachan, Atkinson, Whitley Stokes et d'Arbois de Jubainville.

Nous devons à l'obligeance d'un des fils de l'illustre savant les renseignements biographiques qui suivent.

Il était né le 11 décembre 1851 à Castellaun (Province Rhénane) et fréquenta l'école de Kreuznach. C'est de là qu'il partit pour aller étudier aux Universités de Strasbourg, de Tübingen et de Berlin. Il suivit particulièrement les cours de philologie germanique de Scherer, de Müllenhoff et de Steinmeyer, et ceux de philologie indienne de Goldschmidt, Roth et Weber ; mais en temps il s'initiait à la grammaire comparée sous la direction de Johannes Schmidt et à la philologie iranienne sous celle de Sachau. Son premier travail, pour lequel il obtint un prix à l'Université de Strasbourg en 1876, était intitulé : *die Nominalsuffixe* a *und* à *in den germanischen Sprachen*. En 1879, il publia une traduction allemande de la *Sanskrit Grammar* de Whitney et la même année un *Altindisches Leben*, qui lui valut un prix au Congrès international des Orientalistes de Florence. Dès 1878, il s'était fait admettre comme privat-dozent à l'Université de Berlin ; en 1881, il fut nommé professeur de sanskrit et grammaire comparée à l'Université de Greifswald. Les langues celtiques l'occupèrent alors presque exclusivement, et en 1901, on créa pour lui à l'Université de Berlin une chaire de philologie celtique. Peu après, il était élu membre de l'Académie royale des Sciences de Prusse ; les Académies de Munich et de Göttingue lui décernèrent le même honneur. Un incendie, qui anéantit en 1903 sa riche bibliothèque, aggrava la maladie nerveuse dont il souffrait. Il dut pendant un temps abandonner tout travail et suspendre son enseignement. Depuis deux ans, il paraissait rétabli, et s'était remis à la besogne avec une ardeur qui rappelait l'époque de sa plus féconde production. Il s'est éteint le 26 juillet 1910 à Hahnenklee, près de Goslar, où il suivait un traitement.

C'est un des savants les plus complets qui aient illustré le celtisme. Linguistique, philologie, droit, histoire, religion, littérature, il avait successi-

vement abordé tous ces domaines et y était rapidement passé maître. De 1881 à 1884, il publiait coup sur coup ses *Glossae Hibernicae*, qui contenaient la première édition complète des gloses irlandaises du manuscrit de Wurzbourg, et ses *Keltische Studien*, en deux volumes, consacrés, l'un à la critique des *Irische Texte* de M. Ernst Windisch, l'autre à l'exposé des lois de l'accentuation et de la rythmique irlandaises, qu'il découvrait en même temps que M. Thurneysen. Vint alors une période d'activité prodigieuse appliquée spécialement à l'irlandais. La *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung* publia de lui sous le titre de « Keltische Studien » une longue série d'importants travaux relatifs à la grammaire et à la littérature. C'est au tome XXVIII de ce périodique que se trouve notamment le fameux article, qui atteint les dimensions d'un gros volume, où il élucida la formation des récits épiques du cycle de Cuchullin. Entre temps, il collaborait à la *Zeitschrift für deutsches Altertum*, à la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*, aux *Preussische Jahrbücher*, à la *Realencyclopedie für protest. Theologie und Kirche*, plus tard à la *Zeitschrift für celtische Philologie*, imprimant toujours sa marque à tous les sujets qu'il touchait, qu'il s'agisse du matriarcat (cf. *Rev. Celt.*, XVI, 118; XVII, 110 et 294), du panceltisme (cf. *Rev. Celt.*, XIX, 360) ou de l'église d'Irlande (cf. *Rev. Celt.*, XXII, 354; XXIV, 326). En 1893, il publiait son *Nennius Vindicatus* (cf. *Rev. Celt.*, XV, 126, 144; XVI, 362), et en 1901 son *Pelagius in Irland* (cf. *Rev. Celt.*, XXIII, 94, 226), deux volumes de valeur inégale, mais très caractéristiques tous deux de sa manière. Aux *Sitzungsberichte* de l'Académie de Berlin il donna une série d'études historiques ou philologiques : sur les premiers contacts des Irlandais et des Germains du Nord (1891), sur l'interprétation de quelques textes profanes et religieux (1908-1909), sur les rapports commerciaux de la Gaule Occidentale et de l'Irlande (1909). Enfin, dans la grande encyclopédie, dirigée par M. Paul Hinneberg, *die Kultur der Gegenwart*, il fut chargé d'un exposé de la littérature celtique. Il avait séjourné dans le Pays de Galles et en Irlande et s'était familiarisé avec les dialectes celtiques modernes, qu'il parlait, dit-on, assez couramment[1].

S'il fallait caractériser Zimmer d'un mot, on pourrait dire que la qualité principale de son cerveau était la puissance. Il n'était pas apte à construire des systèmes ni à mettre de l'ordre dans les questions. Ce n'était pas un théoricien, ni un vulgarisateur. C'était un remueur d'idées. A ce point de vue, son activité a été très utile et son influence considérable. Sa vive et robuste intelligence transformait tous les sujets qu'elle touchait, en y découvrant des aspects nouveaux, des horizons inattendus. Parmi les hypothèses qu'il lança, beaucoup paraissent aujourd'hui hasardées, incomplètes, faussées par l'exagération ou le parti-pris ; mais elles contiennent souvent des intuitions de génie. Ses livres ne sont guère, comme ses innombrables

1. Les questions du jour ne le laissaient pas indifférent. Lors des conflits provoqués en Posnanie par la politique scolaire de la Prusse, il exprima son avis dans les *Randglossen eines Keltisten zum Schulstreik in Posen-Westpreussen und zur Ostmarkenfrage.*

articles de revues, que des « essais », où il y a pêle-mêle à côté d'opinions contestables des idées solides, profondes et définitives. Parfois, ses affirmations furent démenties par les faits. Il n'en continuait pas moins sa route avec assurance, fier de son érudition, s'inquiétant peu de se contredire lui-même, écrivant par humeur, d'une verve un peu grosse, mais drue. Ses qualités trouvaient naturellement un emploi dans la polémique. Il s'y livra avec passion. On pourrait dire de lui, en reprenant un mot de Heine, qu'il avait toujours en écrivant un œil fixé sur son papier et l'autre sur quelqu'un. Les attaques personnelles surgissent à chaque page de ses écrits. Nous nous garderons ici de le juger comme polémiste, pour ne pas laisser planer d'ombre sur sa grande mémoire, et aussi pour nous conformer, selon les traditions de cette Revue, à l'exemple de d'Arbois de Jubainville, qu'il avait fort malmené et qui lui opposa toujours, non sans malice, la plus parfaite courtoisie. Au moment où un coup fatal frappe Henri Zimmer, à un âge où l'on pouvait encore attendre beaucoup de son incomparable maîtrise, souvenons-nous seulement des immenses progrès qu'il a, dans toutes les directions, fait faire aux études celtiques.

J. Vendryes.

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

THE CELTIC ORIGIN

OF THE

LAY OF YONEC[1]

The lay of *Yonec*[2], attributed to Marie de France, was probably written during the second half of the twelfth century[3]. The story may be briefly summarized as follows :

A rich old man, « avuez » of Caruënt and lord of the country in which it is situated, marries a lady of high estate, whose like for beauty is not to be found from Lincoln to Ireland. Out of jealousy he confines her in a large paved chamber in a tower, and sets his sister, an old widow, « pur li tenir plus en justise » (v. 36). For seven years he waits in vain for an heir. During this time the young wife remains in

1. This paper in a different form constituted part of a dissertation entitled « Mediaeval Romance as Illustrated by Early Irish Literature », presented in 1909 to the Faculty of Arts and Sciences of Harvard University (U. S. A.), in partial fulfilment of the requirements for the degree of Doctor of Philosophy in English Philology and Literature. Next to my Mother, I am most indebted for encouragement and assistance to Professors Kittredge and Robinson, of Harvard University, under whose direction the study was prepared. Further acknowledgements are made in the footnotes. I have also to expresse my thanks to the authorities of the Royal Irish Academy, the National Library of Ireland, the Bodleian Library, the British Museum, and the Bibliothèque Nationale for the use of books or Irish manuscripts.

2. The poem has been edited by Roquefort, *Poésies de Marie de France*, I, Paris, 1819, p. 272 ff, and by Karl Warnke, *Die Lais der Marie de France* (*Bibliotheca normannica*, III) [*first edn.*, 1885], *2d. edn.*, Halle, 1900, p. 123 ff. The summary and quotations utilized in the following discussion are based on the latter edition.

3. Warnke, *Die Lais*, 1900, p. XXXV, assigns 1165 as the approximate date of composition for the lays.

prison, and in consequence begins to pine away and lose her beauty. One April morning when alone she bemoans her fate :

« Mult ai oï sovent cunter
Que l'em suleit jadis trover
Aventures en cest païs,
ki rachatouent les pensis.
Cnevalier trovoënt puceles
a lui talent, gentes e beles,
e dames truvoënt amanz
beals e curteis, pruz e vaillanz
si que blasmees n'en esteient
ne nul fors eles nes veeient.
Se ceo puet estre ne ceo fu,
se unc a nul est avenu,
deus, ki de tut a poësté,
il en face ma volenté ! » (v. 95 ff).

Scarcely has she uttered these words when a large hawk enters the chamber through a narrow window, and alighting before her becomes a fair knight. His name is Muldumarec. He tells her that he has long loved her, and her alone, but that he could not have come unless she had desired him. The lady now consents to make him her lover if he is a believer in God. In order to satisfy her scruples, he takes her form and receives the sacrament from an old priest attached to the establishment[1]. He then reassumes the shape of a man, and after enjoying her favors departs, promising to repeat his visit whenever she desires, but predicting that if their love is discovered, he must die. He often returns, and the lady becomes again contented and happy. The change in her behavior arouses the supicions of her husband, who orders his sister to watch her more closely. One day the old woman sees the lovers together and discovers how the bird-man comes and goes. She reports the matter to the husband, who has sharp, forked irons fixed in the window, so that Muldumarec on his next visit receives a mortal wound. On

1. For further examples of supernatural beings who profess faith in the Christian religion, see Roquefort, *Poésies de M. de Fr.*, p. 285, n. 1. In Irish, see the *Aidead Muirchertaig maic Erca* (*Revue Celtique*, XXIII (1902), p. 397 ff.; cf. infra p. 430, n. 2).

entering the room he reminds his mistress of his prediction concerning the fatal result of their love, adding that she will bear a son who will be « pruz e vaillant », and will avenge his father's death.

> « De lui est enceinte d'enfant,
> un fiz avra pruz e vaillant...
> Yonec numer le fera » (v. 331 ff.).

So saying he departs.

The lady, after the disappearance of her lover, jumps out of a window twenty feet from the ground, and follows him by the blood-stains. These lead her to a hill, in the side of which she finds an entrance. Passing through she emerges « en un mult bel pre » (v. 360), and nearby perceives a beautiful city. Finding the gates open, she enters and advances to the palace, but on the way sees no one. After passing through two rooms, in each of which a knight is sleeping, she finds in a third her lover reclining upon a gorgeous bed. The apartment is illuminated by candles and chandeliers which burn day and night. Muldumarec gives her a ring which will cause her husband to forget her shortcomings, and intrusts her with a sword which she is to give to no one but their son. When the child shall have attained to manhood, she is to accompany him and her husband to « une feste u ele irra » (v. 441) :

> « En une abeïe vendrunt ;
> par une tombe qu'il verrunt
> orrunt renoveler sa mort » (v. 433 ff.).

On this occasion the son is to receive the sword. The lady now leaves the city and returns home by the way she came, hearing on the way the bells of the city tolling for her lover's death.

The son is born, and in due time is dubbed knight. In company with his mother and her husband, he at length sets out to attend the feast of St. Aaron at Caerleon. On the journey the three are guided to an exceedingly fair castle.

> « Une abeï aveit dedenz
> de mult religiüses genz » (v. 487 f.).

Here they are entertained in the abbot's room. Next day they are shown a costly tomb, which they learn is that of the king of the country, who was killed for the love of a lady at Caruënt. Yonec now receives from his mother the sword, and hears the story of his birth. The lady falls dead on the tomb of her lover, and the son, after cutting off her husband's head, becomes his father's successor.

Such is the bare outline of this fairy love story of long ago. For its genuinely mediaeval flavor to be fully appreciated, the poem must be read in the original. Impossible in plot and immoral in tone, it nevertheless possesses a certain charm, — a charm which is doubtless attributable partly to the soothing monotony of the octosyllabic couplets, partly to the fact that it deals with the ever attractive theme of unhappy love, partly to its melancholy and its tendency to « react against the despotism of fact » — characteristics which Matthew Arnold years ago taught us to regard as Celtic.

But can the Celticity of *Yonec* be established on firmer grounds than those afforded by the canons of appreciative criticism ? The lay itself belongs to that body of mediaeval episodic poems knows as *Breton Lays*. For several of these Celtic origin has been strongly maintained [1], and the localiza-

1. Roquefort, *Poésies de M. de Fr.*, p. 26 f., citing de la Rue, *Recherches sur les Ouvrages des Bardes de la Bretagne armoricaine, dans le Moyen Age*, 2d. edn., p. 30 f.; Gaston Paris, *Romania*, VIII (1879), p. 33 ff, *Histoire littéraire de la France*, XXX (1888), p. 7 ff (cf. Zimmer, *Göttingische gelehrte Anzeigen*, I (1890), p. 785 ff), *La Littérature française au Moyen Age*, Paris, 1888, p. 90 f (*2d. edn.*, 1890, p. 90 f, *3d. edn.*, 1905, p. 97 f; cf. *La Poésie du Moyen Age* (*6th. edn.*), Paris, 1906, p. 49 f, and *Esquisse historique de la Littérature française au Moyen Age*, Paris, 1907, p. 110); Hertz, *Spielmannsbuch*, Stuttgart, 1886, pp. IV f, XLVII ff; Joseph Bédier, *Revue des deux Mondes*, vol. 107 (1891), p. 844; Gröber's *Grundriss der romanischen Philologie*, II (1898), p. 594; Suchier, *Geschichte der französischen Litt.*, Leipzig u. Wien, 1900, p. 119; Miss Jessie L. Weston, *Four Lays rendered into English Prose from the French of Marie de France and Others*, London, 1900, p. XII; Miss Edith Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays Done into English*, London, 1901, p. 152; W. P. Ker, *The Cambridge History of English Literature*, I (1907), p. 294; Kittredge, *American Journal of Philology*, VII (1886), pp. 177 ff, 183, [Harvard] *Studies and Notes in Philology in Literature*, VIII (1903), p. 196, n. 1, and his

tion of the story of *Yonec* on Celtic soil [1], as well as its similarity, actual or fancied, to certain early Irish tales [2], has caused it too to be regarded as largely based on Celtic tradition. The purpose of the present investigation is to test the validity of this conclusion by attempting to ascertain how far the most important features of the story can be accounted for in

Study of *Arthur and Gorlagon* in the same publication (cf. *Modern Language Quarterly*, VI (1903), p. 101 f, *Le Moyen Age*, XVII (2d. ser. VIII) (1904), p. 66 ff): Schofield, *Publications of the Modern Language Association of America*, XVI (*n. s.* IX) (1901), p. 405 ff (cf [Harvard] *Studies and Notes*, V (1896), p. 222), *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer*, London, 1906, pp. 173 f, 183; E. Freymond in Vollmöller's *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, III (1891-94), 2, Erlangen, 1897, p. 166; Philipot and Loth, *Revue Celtique*, XXVIII (1907), p. 327 ff; Miss Gertrude Schoepperle, *Romania*, XXXVIII (1909), p. 196 ff.

For summaries of the views above set forth, as well as of the opposing theories of Foerster and others, see Bédier, *Revue des deux Mondes*, *vol. cit.*, p. 844 ff; J. Loth, *Revue Celtique*, XIII (1892), p. 477 ff; Dottin, *Revue de Synthèse historique*, VI (1903), p. 342 ff.

1. According to Gaston Paris (*Romania*, VIII (1879), p. 34), Caeruënt is probably the ancient *Venta Silurium*, in Monmouthshire (cf. Ritson, *Ancient Engleish Metrical Romanceës*, London, 1802, III, p. 331, and Warnke, *Die Lais*, p. 232). Zimmer (*Göttingische gelehrte Anzeigen*, I (1890), p. 800, n. 1) seems also to prefer this explanation, but suggests also *Venta Belgarum* = *Caer Went* = *Wintonia* = Winchester.

The river Duëlas, on which Caeruënt is said to have stood, has not been identified (cf. Bédier, *Revue des deux Mondes*, vol. 107 (1891), p. 848). It may represent a Celtic *Dubglas* (Blackish-blue), the name of some stream which has long since disappeared (cf. Warnke, *Die Lais*, p. 232; Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d. edn., Stuttgart, 1900, p. 379).

The mention of Carlion (Caerleon) and of St. Aaron also speak strongly for the origin of the story on Celtic soil (F. Lot, *Romania*, XXIV (1895), p. 520, cf. *Romania*, XXV (1896), p. 32; Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d. edn., 1900, p. 381; but see Ahlström, *Studier i den fornfranska Lais-litteraturen*, Upsala, 1892. p. 13 ff.).

Warnke (*Die Lais*, p. 232) notes that « *Yonec*, aus *Ywonec*, ist das bretonische, *Ionet* (which is also found in the MSS), das französische Deminutivum des bei den Bretonen beliebten *Iwon* = Iwein ». Cf. F. Lot, *Romania*, XXV, (1896), p. 1; Hertz, *Spielmannsbuch* (2d. edn.), 1900, p. 378 According its Rhŷs, the name goes back to an ancient Celtic *Esugenos* (*Hibbert Lectures* for 1886, London, 1888, p. 63, n. 2)

2. See p. 418.

Celtic literature dating from a period earlier than that at which Marie wrote.

PREVIOUS INVESTIGATIONS.

Although various analogues to the lay of *Yonec* have been collected and discussed [1], no thoroughgoing examination of the Celtic parallels to the leading features of the story has, so far as I have discovered, ever been attempted. It is now nearly twenty years since Mr. Alfred Nutt called attention [2] to the simlarity between the opening episode and a passage in the *Togail Bruidne Dá Derga* (Destruction of Da Derga's Hostel),

1. One of the most frequently cited is the Countess of Aulnoy's seventeenth century version of « L'Oiseau bleu » (*Les Contes des Fées*, par Madame D***, nouvelle édition, Paris, 1757, I, p. 67 ff). The similarity between this story and the Lay of *Yonec* seems to have been first noted by the brothers Grimm (Ahlström, *Studier i den fornfranska Laislitteraturen*, 1892, p. 91), and attention has often been called to it since : G[aston] P[aris], *Romania*, XIV (1885), p. 607, *La Littérature française au Moyen Age* 1888, p. 91 (2d *edn.*, 1890, p. 91, *3d edn.*, 1905, p. 98) ; Bédier, *Revue des deux Mondes*, vol. 107 (1891), p. 856 ; Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d edn., 1900, p. 380 ; Reinhold Koehler, Warnke's *Die Lais*, 1900, p. CXXV ; Suchier, *Geschichte der franz. Litt.*, 1900, p. 128 ; Miss Edith Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays*, etc., 1901, p. 184 ; Pietro Toldo, *Romanische Forschungen*, XVI (1903-4), p. 619 ; Oliver M. Johnston, *Publications of the Modern Language Association of America*, XX (1905), p. 330, *Studi medievali*, II (1906), p. 1 ff.

In *L'Oiseau bleu* a princess, shut up in a castle by a wicked step-mother is visited by a lover in the shape of a bird, into which he has been transformed by a malevolent *fée*. The step-mother discovers his visits and succeeds in wounding him by placing edged instruments in a tree on which he is wont to alight. He escapes to his own land, where he is at last found by the princess, and the two are happily married.

This tale, though undoubtedly similar in a number of particulars to the lay of *Yonec*, differs from it in two points which I believe are of importance for the present investigation. The fact that *Yonec* agrees with one of the earliest Irish accounts of the bird-lover against *L'Oiseau bleu*, in the tragic ending and in the absence of all indication that the lover's transformation is due to external enchantment, is probably an indication that the French poem represents a more primitive form of the story than that found in the *conte*. See, pp. 453, 459.

2. *Folk-Lore* II (1891), p. 87 ff.

an ancient Irish heroic tale which furnishes one of the earliest recorded post-classical European examples of the bird-lover. In 1897 Mr. Nutt again cited the same parallel, strongly emphasizing its importance for establishing the Celtic origin of *Yonec* [1]. He did not, however, enter into a minute comparison of the two stories, and little has been done since to develop his valuable suggestion In 1900 Reinhold Koehler, following Nutt, included the episode from the *Togail* in his list of analogues to the lay of *Yonec* [2]. Both it and the well known *Tochmarc Etaine* (Wooing of Etain) were mentioned in connection with the French poem in 1901 by Miss Edith Rickert, who also compares certain later Irish stories dealing with transformations, as well as a passage in the *Mabinogi* of *Pwyll, Prince of Dyved*, which tells how a mortal was enabled to gain access to a fairy woman by assuming the form of her husband [3]. In 1904 Pietro Toldo enlarged the list of parallels already collected by Koehler [4], and without committing himself as to the origin of *Yonéc*, concluded that the closest parallel is furnished by a Russian tale, which may be of Oriental origin [5]. In 1905, Oliver M. Johnston undertook a more systematic discussion of the analogues, reaching the following conclusions : « The lay of *Yonec* is composed of traditions gathered from different sources. » The two principal motifs are : 1) the *Jealous Stepmother*, « perhaps of Celtic origin », and represented in early Irish literature by the *Togail Bruidne Dá Derga* ; 2) the *Inclusa*, probably of Oriental origin, which recounts

1. *Voyage of Bran*, II, p. 56, n. 1. According to Miss Edith Rickert (*Marie de France, Seven of her Lays*, etc., 1901, p. 186) Mr. Nutt also called attention to the *Tochmarc Etaine* (Wooing of Etain), which resembles the lay of *Yonec* in depicting the rivalry between a supernatural lover (who can change himself into a bird), and a mortal husband for the love of a woman, and the resulting overthrow of the race of the mortal.

2. Warnke's *Die Lais*, 1900, p. CXXVI.

3. Marie de France, *Seven of her Lays, etc.*, p. 186. The episode from the *Togail* was also noted in connection with *Yonec* by E. Freymond in Vollmöller's *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philol.*, III (1891-94), 2, Erlangen, 1897, p. 167.

4. Warnke's *Die Lais*, 1900, p. CXXVI.

5. *Romanische Forschungen*, XVI (1903-4), p. 609 ff.

how » a young wife imprisoned in a tower by a jealous husband is visited by a lover, who finally succeeds in carrying her off[1] ».

THE CELTIC HYPOTHESIS.

In view of the fact that Irish, of all the Celtic languages, has preserved to us the most extensive body of literature, the following discussion will be based chiefly on parallels drawn from early Irish documents. This procedure, it should be emphasized, is by no means tantamount to claiming that Marie necessarily derived the material for her poem from an Irish source. Moreover, it cannot be objected[2] that traditions drawn from Goidelic (Irish) literature are not representative of those which probably existed among the Brythons, through whom the subject matter at the basis of the lay of *Yonec* doubtless reached the Anglo-Normans, if indeed the poem be of Celtic origin. The Celtophobiac of half a century ago might, it is true, have been to some extent justified in opposing the use of Irish material in an investigation like the present on the ground that the *matière de Bretaigne* is not suspected of being Irish, and that Irish parallels are therefore worthless for establishing Celtic origin. Within the last few years, however, a number of scholarly investigations have thrown considerable light on the relations between the inhabitants of Britain, Ireland, and the Continent in both prehistoric and historic times; and although much has yet to be learned about the history of the Celtic peoples in western Europe and the British Isles, a number of facts are pretty well established.

1. *Publications of the Modern Language Assn. of America*, XX, p. 322 ff; see esp. pp. 326, 338. Cf. also his article in *Studi medievali*, II (1906), p. 1 ff.

2. As Zimmer seems to do in *Göttingische gelehrte Anzeigen*, 1890, p. 492 f (answered by Nutt, *Revue Celtique*, XII (1891), p. 185 ff.). Foerster, in criticising A.C.L. Brown's *Iwain, A Study*, [Harvard] *Studies and Notes*, VIII (1903), seems to regard it as necessary to prove that « sogar ein irischer Import nach dem Festland stattgefunden hat », before Irish material can be used to establish the origin of the *matière de Bretaigne* (Kristian von Troyes, *Yvain*, 3d enlarged edn., Halle, 1906, p. XLIX, n. 1).

To begin with, a community of tradition for the Goidels (including the Irish, Manx, and Highland Gaels), and Brythons (including the inhabitants of Wales, Cornwall, and Brittany), might be inferred from their community of origin, established on linguistic grounds [1]. However this may be [2], it is well known that Brythonic and Goidelic Celts existed side by side in Britain at an early period, perhaps [3] before the

1. See Zeuss, *Grammatica Celtica*, 2d edn., ed. Ebel, Berlin and Paris, 1871, p. vi. Cf. Pedersen, *Vergleichende Grammatik d. keltischen Sprachen*, Göttingen, 1909, p. 1 ff. and *Introd. to Early Welsh*, by the late John Strachan, Manchester 1909, p. ix. The period before the Gaulish (Brythonic) had become differentiated from the Goidelic language by the change of original I.E. *qu* to *p* may not have been more remote than the earliest Celtic invasion of Britain, i.e. 950-800 B. C. (d'Arbois de Jubainville, *Les premiers Habitants de l'Europe*, 2d edn., Paris, 1894, II, p. 283). Cf. Rev. W. B. Jones, *Vestiges of the Gael in Gwynedd*, London, 1851, p. 13, n. 4. There is, in fact, no reason why the *p*- Celts and the *qu*- Celts may not have dwelt or roved side by side (Zupitza, *Zeitschrift für celtische Philologie*, IV (1903), p. 21).

2. Certain investigators of mediaeval romance appear to overlook the fact that the Celts, whatever their *Urheimat*, occupied a large part of western Europe before the Christian era, and that, if this is true, it would be folly indeed to suppose the vast stock of popular lore they must have possessed left no impression upon the civilizations later imposed upon them. The Germanic peoples are believed to have borrowed a number of words from the Celtic (d'Arbois de Jubainville, *Prem. Hab.*, 1894, II, p. 334 ff; cf. Rhŷs, *Proceedings of the British Academy*, London, 1903-4, p. 73); may not they and others have borrowed traditions also, as the Scandinavian conquerors did from the subject Goidels at a later period? (Cf. P. D. C. de la Saussaye, *The Religion of the Teutons* (Trans. J. B. Vos), Boston and London, 1902, p. 172 f.). On the position formerly occupied by the Celts in Europe, see d'Arbois de Jubainville, *op. cit.*, p. 254 ff; Felix Dahn, *Urgeschichte der germanischen und romanischen Völker*, Berlin, 1883, III, p. 5 ff (*Allgemeine Geschichte*, II, ii).

3. I say « perhaps », because Macbain and Kuno Meyer seem to think that the Goidels did not reach Britain (whither they probably came from Ireland) till after the Roman conquest began (Rice Holmes, *Ancient Britain*, Oxford, 1907, p. 448 f). This state of affairs, if it existed, would be favorable for the early interchange of tradition between the Goidels and Brythons, even if they did not have much in common already. See further J. Vendryes, *De Hibernicis Vocabulis quae a Latina Lingua Originem Duxerunt* Lutetiae Parisiorum, 1902, p. 13 ff.

Christian era [1]. As Professor Bury observes in his « Life of Saint Patrick », « it is absurd to suppose that the Celtic conquerors of Britain and Iverne burned their ships when they reached the island shores and cut themselves off from inter-

1. According to an older theory the divergence in speech now observable between the Brythonic and Goidelic Celts did not arise until after they had crossed the Channel. (See W. K. Sullivan, *Celtic Literature*, *Encyclopaedia Britannica*, 9th edn., V (1876), p. 301. Cf. Sir Wm. Betham's extraordinary work, *The Gael and Cymbri*, Dublin, 1834, pp. 139 ff, 221 ff; Geman, trans. in *Älteste und alte Zeit*, Hannover, III (1840), p. 126 ff, IV (1841), p. 3 ff).

According to a view said to have been first suggested by Edward Lhuyd, and now accepted by a number of scholars, the Goidels and Brythons represent successive waves of immigration. D'Arbois de Jubainville expresses the opinion that the Goidelic Celts established themselves in the British Isles between 1300 aud 800 B.C., at which time they were in the bronze age. About 300 to 200 years before Christ the Goidelic settlers in Britain were overcome but not exterminated by the Brythons, who made only small settlements (*Les Druides et les Dieux celtiques à Forme d'Animaux*, Paris, 1906, pp. 15 ff, 55). Compare his statements in *Les prem. Hab.*, 2d edn., 1894, II., pp. 283, 297, *Revue Celtique*, XIX (1898), p. 245 ff, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens jusqu'en l'An 100 avant notre Ère*, Paris, 1904, p. 21. See further Dottin, *Manuel pour servir à l'Étude de l'Antiquité celtique*, Paris, 1906, p. 348. This view is also expressed by Elton (*Origins of English History*, 2d edn., revised, London, 1890, p. 96),, and by E. Anwyl, *Archaeologia Cambrensis*, 6th ser., VI (1906), p. 97. See also Alfred Nutt, *The Folk-Lore Record* V (1882), p. 32, and Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Irish Literature*, Dublin, 1906, I, p. 1.

Sir John Rhŷs, who seems to have changed his position somewhat at various times, has recently expressed the view that Britain was visited by *three* waves of Celtic population : first came the Goidels ; several hundred years later, before the middle of the fourth century B C., came the first Brythonic wave ; and another influx of Brythonic Celts « was recent in Caesar's time » (*Celtic Britain*, 3d. edn., London, 1904, p. 4 ; cf. pp. 115, 217. See also Holmes, *Ancient Britain*, 1907, pp. 445, 456 f. ; Elton, *op. cit.*, pp. 102 ff, 292). See further Professor Rhŷs's statements in the *Transactions of the Honorable Society of Cymmrodorion*, 1894-5, London, 1896, p. 1 ff, *Celtic Folklore, Welsh and Manx*, Oxford, 1901, p. 540 f, *Arch. Cambr.*, 5th ser., XII (1895), p. 18 ff, and his various articles on the inscribed stones of Wales in the same journal. Professor Rhŷs maintains that these monuments are at least in part remains of early Goidelic settlers, but Professor Kuno Meyer believes that « no Gael ever set his foot on British soil save from a vessel that had put out from Ireland » (*Trans. of the Hon. Soc. of Cymmrodorion*, 1895-6, p. 69). For further information

course with the mainland from which they had crossed... The intimate connexion of the Celts of Britain with their kinsfolk across the Channel is amply attested in Caesar's history of the conquest of Gaul ; and in the ordinary histories of Britain the political connexion, which even took the shape of a Gallo-British kingdom, has hardly been duly emphasized. Ireland was further, but not far. Constant relations between this island and Britain were inevitable through mere proximity, but there is no doubt that regular communication was also maintained with Gaul[1] and with Spain[2]. » Irish invasions or Britain occurred at various places and at various times during the early centuries of the Christian era, and some of the invaders settled in the latter island. Noteworthy among these

see Holmes, *op cit.*, p. 446 ; Skene, *The Four Ancient Books of Wales*, Edinburgh, 1868, I, p. 44 ff ; Zimmer, *Sitzungsberichte der königlich. preussisch. Akad. der Wiss. zu Berlin*, 1891, p. 281 ; Rhŷs and Brynmor-Jones, *The Welsh People*, 4th edn., London, 1906, chap. I ; Anwyl, *The Early Settlers in Brecon* in *Arch. Cambr.*, 6th ser., III (1903), p. 37 ; *The Early Settlers in Cardigan*, *ibid.*, 6th ser., VI (1906), p. 96 ff ; *The Early Settlers in Camarthen*, *ibid.*, 6th ser., VII (1907), p. 363 ff ; cf. *The Early Settlers in Anglesey*, *ibid.*, 6th ser., VIII (1908), p. 122 f.

Mr. E. W. B. Nicholson favors the theory that the Brythonic Celts preceded the Goidelic settlers in Britain : *Keltic Researches*, London, 1904, p. 111 (cf. Nutt, *Folk-Lore* XV (1904), p. 234 f.). On the possible correctness of this view, see Zupitza, *Zeitschrift für celtische Philologie* IV (1903), p. 20 f. Contrast the opinion of Holmes, *op. cit.*, p. 449.

For a statment of the theories in the field, see Anwyl, *Archaelogia Cambrensis*, 6th ser., III (1903), p. 32 ff ; and for further bibliography, consult *Revue de Synthèse historique* VI (1903), p. 342.

This view is by no means new. See, for example, Rev. Jas Gordon, *A History of Ireland*, London, 1806, I, p. 15.

1. Zimmer (*Sitzungsberichte der königlich. preuss, Akad. der Wiss.*, 1909, pp. 363 ff, 430 ff) shows that trade relations existed between Ireland and the Continent from the first to the twelfth century of our era. Compare the results of George Coffey's study on The Origins of Prehistoric Ornament in Ireland (reprinted from the *Journ. of the Royal Soc. of Antiquaries of Ireland*), Dublin, 1897. See also *Proceedings of the Royal Irish Academy*, XXVIII, *sec. C*, *n° 4* (1910), p. 96 ff.

2. *The Life of Saint Patrick*, London, 1905, p. 10 f. Cf. James Heron, *The Celtic Church in Ireland*, London, 1898, p. 7 ; Vendryes, *De Hibernicis*, *Vocabulis*, etc., 1902, p. 13 ff : Rhŷs, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4 p. 55.

were the Dési, an Irish tribe living in Meath, part of whom, on being driven from their home, emigrated to Wales[1]. On the other hand, it is not improbable that there were permanent British establishments in Ireland in historic times[2], and the belief has even been expressed that the

1. Rhŷs, *The Irish Invasions of Wales and Dumnonia*, *Archæologia Cambr.*, 5th ser., IX (1892), p. 62 ff; *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 57 ff; *Celtic Britain*, 1904, p. 247. See further Rev. W. B. Jones, *Vestiges of the Gael in Gwynedd*, London, 1851, pp. 11, 20 f, 29 f, 49, 25; Zimmer, *Sitzungsberichte der königlich. preuss. Acad.*, 1891, p. 280; Kuno Meyer, *Trans. of the Hon Soc. of Cymmrodorion*, 1895-6, p. 57 f; d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 38; Bury, *Life of St. Patrick*, 1905, pp. 14, 325 ff; Rhŷs and Brynmor-Jones, *The Welsh People*, 4th. edn., 1906, p. 81 ff.

On Goidelic loan-words in Brythonic, see Rhŷs, *Arch. Cambr.*, 5th ser., XII (1895), p. 264 ff.

On intercourse between England, Scotland and Ireland in historic times, see Miss Margaret Stokes, *Three Months in the Forests of France*, London, 1895, p. 7; Vendryes, *De Hibernicis Vocabulis*, etc., 1902, p. 14 ff. For Irish accounts of early relations between Britain and Iverne, see W. K. Sullivan, *Encyclopaedia Brit.*, V (1876), p. 309 f; J. Loth, *L'Émigration bretonne en Armorique du Ve au VIIe Siècle de notre Ere*, Paris, 1883, p. 109; F. Lot, *Revue Celtique*, XXVII (1898), p. 557 ff.

For passages in Welsh literature pointing to a Goidelic occupation of Wales, see Rev. W. B. Jones, *Vestiges of the Gael in Gwynedd*, 1851, p. 17 ff; W. K. Sullivan, *Encyclopaedia Brit.*, V (1876), pp. 316, 321 f; and Anwyl's series of articles on *The Four Branches of the Mabinogi* in the *Zeitschrift für celt. Philol.*, I (1897), p. 277 ff, II, (1899), p. 124 ff, III, (1901), p. 123 ff. Cf. Rhŷs's remarks on the *Mabinogi* of *Kilhwch and Olwen*. *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 57.

On the settlement of the Dal-Riadan Scots (Irish) in Britain late in the fifth century, see Rhŷs, *Celtic Britain*, 1904, p. 156, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 50. Cf. Rev. W. B. Jones, *Vestiges of the Gael*, etc., 1851, p. 15, n. 7.

Skene (*Celtic Scotland*, 2d edn., I, Edinburgh, 1886, p. 197; cf. *The Four Ancients Books*, Edin., 1868, I, pp. 102, 110) suggested the possibility of the Picts' having been Goidels, and this idea has recently taken the form of a definite theory in Mr. E. W. B. Nicholson's *Keltic Researches*, 1904, p. 4 ff; cf. his work on *The Vernacular Inscriptions in the Ancient Kingdom of Alban*, London, 1896, p. xvi. For a modification of this view, see Holmes, *Ancient Britain*, 1907, p. 456.

2. Kuno-Meyer, *Trans. of the Hon. Soc. of Cymmrodorion*, session 1895-6, London, 1897, p. 74 ff. See also Nutt, *The Folk-Lore Record* V, (1882), p. 13; J. Loth, *Revue Celtique*, XVIII (1897), p. 304 ff; d'Arbois de

first Celtic settlers in Ireland were Goidels [1] from Britain [2]. From the sixth to the twelfth century relations between Ireland and Wales were continuous [3]; and it is not unlikely that southern Ireland was christianized by Welsh missionaries before A. D. 430 [4]. Anglo-Saxons attended the great schools in Ireland; Irishmen visited the North of England as teachers of Christianity in the sixth and seventh centuries [5]; and Irish

Jubainville, *Les premiers Habitants*, II, 1894, p. 297, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 21.

On the possibility of a Welsh occupation of the Isle of Man, see Rev. W. B. Jones, *Vestiges of the Gael*, etc., 1851, pp. 25, 31; P. M. C. Kermode, *Zeitschrift für celt. Philol.*, I (1897), p. 48 ff; and Rhŷs's note, *ibid.*, p. 52 f, cf. *Arch. Camb.*, 5th ser., XII (1895), p. 205 f. See further Bury, *Life of St. Patrick*, 1905, p. 288.

1. To be more exact, a people speaking a dialect which developed into Goidelic. See d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 17.

2. D'Arbois de Jubainville, *Les premiers Habitants*, 2d edn., 1894, p. 282 f; *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 21; Rhŷs, *Arch. Cambr.*, 5th ser., IX (1892), p. 56; *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 57 f. Cf. Anwyl, *Arch. Cambr.*, 6th. ser., VI (1906), p. 97. This view is opposed by Kuno-Meyer, *Trans. of Hon. Soc. of Cymmrodorion*, 1895-6, p. 69 (cf. n. 1, p. 422 above); Zimmer, *Sitzungberichte der königlich. preuss. Akad. der Wiss.*, 1909, p. 380; George Coffey, *Proc. of the Royal Ir. Acad.*, XXVIII, *sec. C*, nº 4, 1910, p. 106.

3. Alfred Nutt, *Revue Celtique*, XII (1891), p. 186. Cf. Miss Margaret Stokes, *Three Months in the Forest of France*, London, 1895, p. 1; and n. 4, below. Zimmer seems to regard Irish trade relations with the Continent as having been more extensive than with Britain (*Sitzungsberichte der königlich preuss. Akad. der Wiss.*, 1909, p. 383).

4. Zimmer, *The Celtic Church in Britain and Ireland* (transl. A. Meyer), London, 1902, p. 24 ff. On the active intercourse between the Welsh and Irish churches in the fifth and sixth centuries, and the revivification of the Welsh church by that of Ireland in the sixth century, see Zimmer, *op. cit.*, pp. 66, 73 ff. See also Skene, *Celtic Scotland*, 2d edn., II, 1887, passim. On the part taken by Gaul in the christianization of Ireland, see Zimmer, *Sitzungsberichte der königlich preuss. Akad. der Wiss.*, 1909, pp. 543 ff, 582 ff.

5. Miss Margaret Stokes, *Three Months in the Forests of France*, 1895, p. 1.; Zimmer, *Sitzungsberichte der königlich preuss. Akad. der Wiss.*, 1891, p. 281 ff, *The Celtic Church*, etc., 1902, p. 91 ff; Rhŷs, *Celtic Britain*, 1904, p. 157.

monks crossed to the Continent from the sixth century on [1]. Irish harpers were known in Great Britain as early as the sixth century, and their fame at a later date is well attested in mediaeval literature [2].

Finally, there are certain correspondences between ancient Irish tradition and the *Mabinogion*, the largest extant body of early Welsh romantic literature, which can be accounted for only on one of three hypotheses : the Welsh borrowed from

1. Zimmer, *The Celtic Church*, etc. 1902, p. 91 ff, cf. *Sitzungsberichte der königlich preuss. Akad. der Wiss.*, 1891, p. 282, 1909, p. 399 ; Miss Margaret Stokes, *Three Months in the Forests of France*, 1895, passim (see esp., p. XXIX ff), cf. *Six Months in the Apennines*, London, 1892, p. 3 ff. See also Dottin, *Revue de Synthèse historique*, III (1901), p. 64.

2. Kittredge, *American Journal of Philol.*, VII (1886), p. 199 ; Schofield, *Eng. Lit. from the Norman Conquest to Chaucer*, London, 1906, p. 172. Cf Ritson, *Ancient Engleish Metrical Romanceës*, 1802, III, p. 329 ff ; Roquefort, *Poesies de Marie de Fr.*, 1819, I, p. 30 ff.

The following interesting piece of testimony on the relations between Ireland and Wales is found in one of the early histories of the latter country. Among the events of the year 1137 is given the death of « Gruffyth ap Conan king or prince of Northwales ». « He reformed the disordered behauior of the Welsh minstrels, by a verie good Statute which is extant to this day. » According to a note by the reviser, one class of these ministrels was composed of « plaiers vpon instruments, cheefelie the Harpe and the Crowth : whose musike for the most part came to Wales with the said Gruffyth ap Conan, who being on one side an Irishman by his mother and grandmother, and also borne in Ireland, brought ouer with him out of that countrie diuers cunning musicians into Wales, who deuised in a manner all the instrumentall musike that is now there vsed, as apeereth as well by the bookes written of the same, as also by the names of the tunes and measures vsed amongst them to this daie ». (« The historie of Cambria, now called Wales... written in the Brytish language aboue two hundreth years past : translated into English by H. Lhoyd... Corrected, augmented, and continued out of Records and best approued Authors, by Dauid Powel ».) The dedicatory epistle is dated 1584. The book claims to be based chiefly on the work of Caradoc of Lancarvan and on annals kept at the abbeys of Conway and Strathflur (see *introd.* and p. 206, n.). Cf. Stephens, *Literature of the Kymry*, London, 1876, p. 56 f. See further Suchier, *Geschichte der franz. Litt.*, 1900, p. 119 ; Villemarqué, *Barzaz Breiz*, 6th edn., Paris, 1867, p. LXXI ff ; and the Rev. J. C. Morrice, *A Manuel of Welsh Lit.*, Bangor, 1909, p. 8.

the Irish [1], the Irish from the Welsh [2], or both derived their material from a common stock of Celtic tradition [3]. For our present purpose it makes little difference which of these we accept. Even if we reject the hypothesis of pan-Celtic origin for any or all of the stories to be examined, we cannot but admit that the relation betwen the Goidelic and Brythonic Celts was certainly during an extensive period sufficiently intimate to permit a large stock of popular tradition to become common property long before the twelfth century [4]. We may, therefore,

1. See Beauvois, *Revue de l'Histoire des Religions*, VII (1883), p. 309 f; Kittredge, *American Journal of Philol.*, VII (1886), p. 197, n. 4 (cf. p. 189 n. 1, and Schofield, *English Lit. from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906, p. 172), [Harvard] *Studies and Notes*, VIII (1903), p. 200 ff (cf. p. 196, n. 1). Kittredge cites *Revue Celtique*, X (1889), p. 357. On Kittredge's work, see Nutt, *The Mabinogion*, London, 1904, following p. 384, *Folk-Lore*, XV (1904), p. 60 ff. See further Nutt, *The Folk-Lore Record*, V (1882), p. 32, *Revue Celtique*, XII (1891), p. 187 f, *Voyage of Bran*, II, (1897), p. 18 ff.

2. On the possibility of pre-Christian borrowing by the Goidels from the Brythonic (Gaulish) Celts, see d'Arbois de Jubainville, *Revue Celtique*, XIX (1898), p. 249.

3. J. Loth, *Revue Celtique*, X (1889), p. 357; Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), pp. 56, n. 1; 87 (cf. vol. I, p. 129), *The Mabinogion*, 1904, p. 342 (cf. *The Folk-Lore Record*, V (1882), p. 15); Elton, *Origins of English History*, 2d edn. revised, 1890, p. 99; Dottin, *Revue de Synthèse historique*, VI (1903), p. 341; Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Irish Lit.*, 1906, I, p. 3. For parallels between Irish and Welsh tradition, see J. Loth, *Revue Celtique*, XI (1890), p. 345 ff; Rhŷs, *Studies in the Arthurian Legend*, Oxford, 1891, passim, *Celtic Folklore*, 1901, II, p. 615 ff, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 62, *Celtic Britain*, 1904, p. 64, introd. to Malory's *Morte d'Arthur* (*Everyman's Library*), 1906 (?), p. xxi; d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais* (*Cours de Litt. celt.*, *II*), Paris, 1884, p. 261 f (cf. p. 145 f), *Principaux Auteurs de l'Antiquité à consulter sur l'Histoire des Celtes* (*Cours de Litt. celt.*, XII), Paris, 1902, p. 293 f, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 33 ff (see esp. p. 39 ff), Dottin, *Manuel pour servir à l'Étude de l'Antiquité celtique*, 1906, p. 248; Miss Mary Rh. Williams, *Essai sur la Composition du Roman gallois de Peredur* (Dissn. presented to the Faculté des Lettres de Paris), Paris, 1909, p. 99, n. 1. Cf. D. W. Nash, *Taliesin; or, The Bards and Druids of Britain*, London, 1858, p. 328; Schofield, *Publications of the Modern Language Assn. of America*, XV (n. s. VIII) (1900), p. 178.

4. An excellent statement of the case is found in Miss Margaret Stokes's *Three Months in the Forests of France*, 1895, p. 1. The writer says, « I have

take whatever popular material is found embodied in Early Irish literature as representative of the kind of stories that were accessible to Marie de France when she wrote the lay of *Yonec* [1].

One or two other facts, liable to be overlooked in an investigation of the sort we are attempting, should also be noted before we undertake a systematic examination of the Celtic documents resembling Marie's lay. First, the body of early literature preserved to us in the Celtic languages is certainly small compared with what must have originally existed [2], and although we shall for the sake of argument proceed on the assumption that features of the lay of *Yonec* not found in early Irish or Welsh documents are not Celtic, it should be

learned that the more we search into the past history of the inhabitants of Great Britain and Ireland, their acts and customs, the more we perceive the unity that prevailed among them ; and that it is because their occasional differences were the exception, not the rule, that historians have hitherto given such differences undue prominence ».

1. The value of Goidelic tradition for establishing the origins of the *Matière de Bretaigne* has already been recognized. See *Le Moyen Age*, XVII (2d. ser. VIII) (1904), p. 66, n. 2, and the favorable reviews of A. C. L. Brown's *Iwain, A Study*, ([Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Lit.*, VIII, 1903) enumerated in the *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 674, n. 1. See further Alfred Nutt's criticism of Kittredge's *Arthur and Gorlagon*, ([Harvard] *Studies and Notes in Philol., and Lit.*, VIII (1903), p. 200 ff) in *Folk-Lore* XV (1904), p. 67. Cf. *Zeitschrift für celtische Philol.*, IV (1903), p. 582. See also Julius Pokorny, « Der Ursprung der Arthursage », *Mitteilungen der anthropolog. Gesellsch. in Wien*, 1909, p. 90 ff.

2. For evidence as to the amount of recorded early Irish literature originally extant, see Douglas Hyde, *A Literary History of Ireland from the Earliest Times to the Present Day*, New York, 1899, p. 265 f; O'Curry, *Lectures on the Manuscript Materials of Ancient Irish History*, Dublin, 1873 (re-issue), p. 4 ff (cf. p. 485 ff) ; W. K. Sullivan, Celtic Literature, *Encyclop. Brit.*, 9th edn., V (1876), p. 305 ; d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle Mythologique irlandais* (*Cours de Littérature celtique*, II), Paris, 1884, p. 1 ff ; Joyce, *Social History of Ireland*, New York and Bombay, 1903, I, p. 489 f ; Zimmer, *Pelagius in Irland*, Berlin, 1901, p. 7. For bibliography and discussion of published Irish material, see Dottin, *Revue de Synthèse historique*, III (1901), p. 60 ff. For similar information on Welsh, Scottish Gaelic Cornish, and Breton literatures, see Dottin, *ibid.*, VI (1903), p. 317 ff ; VIII (1904), p. 78 ff.

constantly remembered that the *argumentum ex silentio* is by no means conclusive.

Again, an originally Celtic tale may, like any other piece of folk literature afloat in the middle ages, have got attached to it features borrowed from almost anywhere, and the fact that it did so in no way affects its essentially Celtic character [1]. In the Lay of *Graelent*, for example, Professor Schofield has shown that non-Celtic material has found its way into an originally Celtic story [2], and the same sort of thing has probably taken place in *Guigemar*, *Le Fraisne*, *Eliduc*, and others of the Breton lays [3].

It is of course also necessary to leave out of consideration those elements evidently introduced into the story to adapt it to the courtly audience of the twelfth century. In the words of a distinguished mediaeval scholar, « il nous est à peu près impossible de restaurer aujourd'hui ces récits bretons tels qu'ils ont dû exister avant les divers accidents qui les ont défigurés ; nous pouvons au moins nous les représenter débarrassés des additions évidentes qu'ils ont reçues en passant dans des milieux si différents de celui où ils avaient pris leur forme. Tel est par exemple le rôle considérable donné aux tournois, la vie des châteaux-forts, et en général tout le costume chevaleresque dont ils ont été affublés en pénétrant dans la société française du XIIe siècle [4] ». With these facts constantly before us, we may proceed to a more detailed examination of the problem in hand.

1. Compare Schofield, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XVI (n. s. IX) (1901), p. 424.

2. *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XV (n. s. VIII) (1900), p. 121 ff. See further Gaston Paris, *Romania*, VII (1878), p. 1 f, and Kittredge, *American Journal of Philol.*, VII (1886), p. 183 ff.

3. Schofield, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XV (n. s. VIII) (1900), p. 173.

4. G[aston] P[aris], reviewing Warnke's *Die Lais der Marie de France* (1885 edn.), in *Romania*, XIV (1885), p. 604.

THE SHAPE-SHIFTING FAIRY LOVER.

That supernatural beings sometimes form alliances with mortal women was well believed among the ancient Celts. Of the Gauls St. Augustine in his treatise *De Civitate Dei* [1], writes : Creberrima fama est, multique se expertos, vel ab eis qui experti essent, de quorum fide dubitandum non est, audisse confirmant, Silvanos, et Faunos, quos vulgo incubos vocant, improbos saepe exstitisse mulieribus, et earum appetisse ac peregisse concubitum ; et quosdam daemones, quos Dusios Galli nuncupant, hanc assidue immunditiam et tentare et efficere, plures talesque asseverant, ut hoc negare impudentiae videatur. That a similar belief prevailed among the inhabitants of Ivernia, is amply attested in early Irish literature [2].

The *Dinnshenchus* is an Irish document consisting of a

1. *Liber* XV, cap. XXIII (Migne, *Patrologiae*, vol. XLI, col. 468).

2. An example of the rationalized fairy lover is found in the *Tain Bó Fraich* (Cattle Raid of Froech),one of the preliminary tales (*remscela*) to the great Irish epic of the *Tain Bó Cuailnge* (Cattle Raid of Cooley). Strachan (*Philol. Soc. Trans.*, (1895-98), p. 97, n. 2) regards the *Tain Bó Fraich* as « perhaps the most archaic of the longer sagas », and in his discussion of « The Deponent Verb in Irish » (*ibid.*, vol. for 1891-94, pp. 495, 555), he places it on linguistic grounds in a group of tales which may be regarded as more or less exact copies of texts written down in the ninth century , or earlier. The version of the story found in the *Book of Leinster* (written about 1150) has been ed. and trans. by J. O'Beirne Crowe, *Proceedings of the Royal Ir. Acad.*, Irish MSS Series I, pt. I (1870), p. 134 ff. That contained in the *Edinburgh MS* XL (Advocates' Lib.), has been ed. and trans. by A. O. Anderson, *Revue Celtique*, XXIV (1903), p. 127 ff. See also J. T. Gilbert, *Facs. of Nat'l MSS of Ireland*, II (1878), XXXV ff ; *On the Manners and Customs of the Ancient Irish*, III (1873), p. 218 ff ; Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, Berlin, 1901, p. 116 ff. A. H. Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, II, London (1906), p. 6 ff. There is a suggestion, of another love affair between a supernatural being and a mortal woman in the *Agallamh na Senorach* (*Silva Gadelica*, II, p. 260 ; *Irische Texte*, IV, 1, p. 260 f).

In some cases the woman herself belongs to the family of the immortals. For example, Oengus mac ind Oc, one of the most important supernatural beings of the early Irish, was the illegitimate son of the great Dagda and the wife of Elcmar, another fairy king (*Zeitschrift für celtische*

collection of passages written for the most part in both prose and verse, and giving traditional explanations of various place names connected with the legendary history of Ireland. Some of the versified portions doubtless go back to the ninth or tenth century, and may contain material of much greater antiquity [1].

Philol., V (1904), p. 527). In one of the *Dinnshenchus* poems the Dagda is said to have bestowed his attentions on a fairy woman named Boand (*Publications of the Royal Irish Acad.*, IX, p. 18 f), and in an extraordinary story found in the *Agallamh na Senorach* (*Silva Gadelica*, II, p. 196, f) we read that Manannán mac Lir fell in love with the sister of a warrior of the Tuatha Dé Danann, and succeeded in winning her for his own.

In a number of instances a mortal husband entertains a fairy mistress during the lifetime of his wife : see the *Aidead Muirchertaig maic Erca* (Death of Muirchertach mac Erca ; *Revue Celtique*, XXIII (1902), p. 397 ff ; cf. *Revue Celtique*, XVI (1895), p. 66, and *Folk Lore* III, p. 512, n) ; *Echtra Mac Echach Muigmedoin* (Adventures of the Sons of Eochaid M. ; *Revue Celtique*, XXIV (1903), p. 191); *Serglige Conchulainn* (Sickbed of Cuchulainn ; *L'Épopée celtique en Irlande*, I, p. 170 (cf. p. 176, n. 1). On the common occurrence of supernatural beings in Welsh romance, see D. W. Nash, *Taliesin* ; *or*, *The Bards and Druids of Britain*, London, 1858, p. 197. On Celtic supernatural beings, and their place in Brythonic and Goidelic tradition, see W. K. Sullivan, Celtic Literature, *Encyclop. Brit.*, 1876, V, p. 300. For further examples of the Celtic fairy lover, see infra p. 433 ff, and p. 452, n. 1.

Muldumarec is by no means the only example of the supernatural lover in mediaeval romance. Caradoc, the hero of a long section of *Perceval* (ed. Potvin, v. 12, 451 ff), is the son of a supernatural father and a mortal mother. The latter, after the birth of Caradoc, is shut up by her husband in a « tor de perrine » (v. 12, 936), where she is visited by her lover, who is finally captured and punished. See also the lay of *Tydorel* (*Rom.*, VIII (1879), p. 67 ff); *Sir Orfeo* (ed. O. Zielke, Breslau, 1880) ; *Sir Gowther* (cf. p. 433, n. 3 ; and the story of Uther and Igerne (Kittredge, *Amer. Journal of Philol.*, VII (1886), pp. 2, 3, and n. 4 ; and Julius Pokorny, « Der Ursprung der Arthursage, » *Mitteilungen der anthrop. Gesellsch. in Wien*, XXXIX (1909), p. 98 ff). Cf. Schofield, *English Lit. from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906, p. 199, and J. W. Beach, *The Loathly Lady* (unpublished Harvard diss'n., 1907), chap. V, p. 72 ff.

1. On the age of the material contained in the *Dinnshenchus*, see p. 434, n. 1. The word *dinnshenchus* is derived from the Irish *dind* (*dinn*), « a fortified hill », and *senchus*, « a history ». Such explanations of place-names are found also in early Welsh literature. See Rhŷs, *Transactions of the Hon. Soc. of Cymmrodorion*, Session 1894-5, London, 1896, p. 1 ff, and *Celtic Folklore Welsh and Manx*, 1901, II, p. 498 ff. For modern Celtic examples, see Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, London, 1890, II, p. 147 ; III, p. 120 f.

In one of these poems, found in a well known Irish manuscript called the *Book of Leinster*, dating from about the middle of the twelfth century [1], we learn that Aed, son of the Dagda, one of the most famous of the Irish supernatural beings, committed adultery with the wife of Corrcend, and was slain by the aggrieved husband [2]. In another affair described in the fourteenth century *Book of Ballymote*, Bennan mac Brec for a similar offense killed Ibel [3], son of Manannán mac Lir [4], another well known prince of the *Tuatha Dé Danann* [5], or fairy people of Ireland.

The supernatural lover who shifts his shape in order to visit his mistress figures in the *Compert Mongain* (Birth of Mongan), the earliest version of which occurs in one of the most important early Irish manuscripts, the *Lebhor na h-Uidre* (Book of the Dun Cow), written near the beginning of the

1. For descriptions and dates of the principal early Irish MSS, see Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Irish Literature*, 1906, I, p. 243 ff.

2. *Publications of the Royal Irish Academy*, Todd Lecture Series, VII (1900), p. 42 f; cf. *Revue Celtique*, XVI (1895), p. 42.

3. *Silva Gadelica* (ed. Standish H. O'Grady), II, p. 527, XXVIII, text p. 480; cf. *Revue Celtique*, XVI (1895), p. 50.

4. On *Manannán mac Lir*, who was known to both the Goidelic and Brythonic Celts (Welsh, *Manawythan map Llyr*), see d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais* (*Cours de Littérature celtique*, II), 1884, p. 322 ff, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 37 f; Elton, *Origins of English History*, 2d. edn., revised, 1890, p. 281 f; Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, I (1895), p. 24; Douglas Hyde, *Literary History of Ireland*, 1899, pp. 54, 102; A. C. L. Brown, *Iwain, A Study*, [Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Lit.*, VIII (1903), p. 42, n. 1; Joyce, *Social History of I.*, 1903, I, pp. 251, 256; Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of of Ir. Lit.*, 1906, I, p. 7; Wm. A. Nitze, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XXIV (1909), p. 396, n. 1. See further *Three Irish Glossaries*, ed. W. S., London and Edinburgh, 1862, p. 31; *Cormac's Glossary*, O'Donovan's trans., ed. by Whitley Stokes, Calcutta, 1868, p. 114; Windisch, *Irische Texte*, I, p. 204, and s. v. *Manannán* in the glossary; *Irische Texte*, Extraband zu ser. I bis IV, p. 366, n. 6. *Manannán* still lives in the popular tradition of Ireland: Wood-Martin, *Pagan Ireland*, Longmans, Green and Co., 1895, p. 124 f.

5. On the *Tuatha Dé Danann* see d'Arbois de Jubain ville, *Le Cycle mythologique irlandais* (*Cours de Litt. celt.*, II), 1884, pp. 140 ff, 266 ff; Joyce, *Social History of Ir.*, 1903, I, p. 251 f.

twelfth century. The story itself is probably much older than the manuscript in which it is recorded [1], and in any case was in existence long before Marie's lay was written. According to the version found in the fifteenth century *Book of Fermoy* [2], Manannán mac Lir assumes the form of Fiachna Lurga, king of the Ulster Dalriada, and with the latter's permission visits his wife [3]. He tells her that she shall bear a son who shall be called Mongan [4] and will be famous. The most important point of similarity between this passage and the lay of *Yonec* lies in the fact that both contain the supernatural lover who disguises himself [5] in order to gain access to the wife

1. Alfred Nutt, Voyage of Bran, II, London, 1897, pp. 11, 17, 22 and 35, *Zeitschrift für celt. Philol*,. II (1899), p. 319 ; Kuno Meyer, *ibid.*, p. 314. See further on the Mongan story, d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais* (*Cours de Litt. celt.*, II), 1884, p. 333 ff, *Les Druides et les Dieux celtiques à Forme d'Animaux*, Paris, 1906, p. 136 f.

2. See *Voyage of Bran*, I (1895), p. 72.

3. In the Middle English lay of *Sir Gowther* (ed. Karl Breul, Oppeln, 1886) the supernatural lover gains the lady's favors by assuming the form of her husband (v. 68 ff ; cf. v. 7 ff and p. 119 of the *edn. cit.*). On the similarity between the *Compert Mongain* and *Sir Gowther*, see Hertz, *Spielmannsbuch*, *2d edn.*, 1900, p. 389. In the *Tochmarc Etaine* (see *infra*, p. 440, n. 1) Midir, the other-world lover of queen Etain, appears to her in the form of her would-be mortal admirer, Ailill (*Revue Celtique*, III (1876-78), p. 359 ; *Irische Texte* I, p. 127). Miss Rickert compares with *Yonec* the *Mabinogi* of *Pwyll*, *Prince of Dyved*, in which a mortal is transformed by a supernatural being into the latter's semblance, and thus gains access to his wife (see *above*, p. 419). See also Julius Pokorny, *Mitteilungen d. anthrop. Gesellsch. in Wien* XXXIX (1909), p. 98 ff.

4. Mongan himself was a shape-shifter of no mean ability : Brown, *Iwain*, *A Study*, [Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Lit.* VIII, (1903), p. 42, n. 1 See further Miss Lucy A. Paton, *Fairy Mythology of the Arthurian Romance* (Radcliffe College Monograph), Boston, p. 114, n. 1 ; d'Arbois de Jubainville, *Essai d'un Catalogue*, p. 94 ; *Silva Gadelica*, II, p. 425 ; Douglas Hyde, *Literary History of Ireland*, 1899, p. 94 f ; Joyce, *Social History of Ireland*. 1903, I, p. 296.

5. The shape-shifting fairy lover is a very common figure in early Irish tradition. Besides the instances mentioned separately (nn. 3 and 4, above) for the purpose of illustrating particular points, the following may be added : Lug the father of the great Cuchulainn (*Compert Conchulainn*, Birth of Cuch., *Irische Texte* I, p. 138 ; trans. Louis Duvau, *Revue Celtique*, IX (1888), p. 4 ff. See further d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique*

of a mortal, and makes certain predictions with regard to the offspring of their union.

A still more striking parallel to the French poem is found in one of the prose sections of the *Dinnshenchus*, which Professor Kuno Meyer regards as « eine im 12. Jahrhundert verfasste Prosaauflösung der in den Schulen des 9. und 10. Jahrhunderts entstandenen Lehrgedichte über irische Topographie [1] ». The story summarized below [2] was therefore probably well known in Marie's time, though doubtless it, like others of our Celtic parallels, underwent many changes before it ever reached the ears of an Anglo-Norman *trouvère*.

« Tuag, daughter of Conall, son of Eterscel, there was she reared, in Tara [apart from men [3]], with a great host of Eriu's kings' daughters about her to protect her. After she had completed her fifth year no man was allowed to see her, so that the King of Ireland might have the wooing of her. Now Manannán sent unto her a messenger, (one) of his fair mes-

irlandais (*Cours de Littérature celtique*, II), 1884, pp. 138 f: 303 ff. *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 39 f; Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 39 ff; Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Irish Lit.*, 1906, I, p. 13 ff; *Irische Texte*, III, 2, p. 373 (cf. *Arch. Review* I, p. 73): *Publications of the Irish Texts Society*, II, p. 97; *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America* XXIV (1909), p. 396, n. 1.

1. *Festschrift* to *Whitley Stokes*, Leipzig, 1900, p. 1, n. 1. With regard to the stories contained in the prose collection, Stokes himself says: « Whatever be their date, the documents as they stand are a storehouse of ancient Irish folk-lore, absolutely unaffected, so far as I can judge, by any foreign influence » : *Folk Lore*, III (1892), p. 468.

2. The collection from which this summary is taken is found in the fourteenth century *Book of Ballymote* (*Folk Lore*, III (1892), p. 511), and other MSS, most of which, except the *Book of Leinster*, range in date from the fourteenth to the sixteenth century. For editions and translations of various MSS, see *Folk Lore*, III (1892), p. 467 ff; IV, p. 471 ff; *Revue Celtique*, XV (1894), pp. 272 ff, 418 ff; XVI (1895), pp. 31 ff, 135 ff, 269 ff. Cf. *Publications of the Royal Irish Academy*, Todd Lect. Ser. VII, preface. Certain metrical pieces have been ed. and trans. by Edward Gwynn, *Publications of the R. I. A.*, Todd Lect. Ser. VII, VIII, IX. For a list of MSS containing the passage here used, see *Folk Lore*, III, p. 511; *Revue Celtique*, XVI, p. 152.

3. The words enclosed in brackets are taken from the sixteenth century *Lecan MS* (*Revue Celtique*, XVI (1895), p. 152).

sengers, even Fer Figail[1], son of (the elf-king) Eogabal (a fosterling and a druid of the Tuatha Dé Danann), in a woman's shape, and he was three nights there. » On the fourth night he chanted a « sleep-spell » over her and carried her off to Inver Glas, where she was accidentally drowned. Here, as in the lay of *Yonec*, a woman secluded from the society of men is visited by a fairy man who is a shape-shifter and who assumes the form of a woman[2] in order to reach her, just as Muldumarec takes his mistress's shape in order to receive the sacrament.

The passages cited above prove that the shape-shifting fairy lover was a well known figure among the ancient Irish. There is also abundant evidence that the form assumed by supernatural beings, both among the Goidels and Brythons, was frequently that of a bird. Henri Gaidoz, in his review of Camille Jullian's *Recherches sur la Religion gauloise*[3], says : « Le principal rôle, dans la faune religieuse des Gaulois, paraît avoir été réservé aux oiseaux[4] »; and Sir John Rhŷs, after citing in his *Celtic Folklore*[5] a number of examples of human beings who became birds, remarks : « Perhaps one might venture to generalize, that in these islands great men and women were believed to continue their existence in the form of eagles, hawks, or ravens, swans or owls ».

In the ancient Irish saga of the *Tain Bó Regamna* (Cattle Raid of R.)[6], one of the most famous of the Irish battle-

1. On this fairy being, see *Revue Celtique*, XIII (1892), p. 438.

2. This feature is also found in the lay of *Désiré* (ed. Francisque Michel, *Lais inédits des XIIe et XIIIe Siècles*, Paris, 1836, p. 21 f), where Lucien Foulet (*Zeitschrift für rom. Philol.*, XXIX (1905), p. 39), regards it as borrowed from *Yonec*. For an additional Celtic example, see p. 456, n. 3.

3. *Bibliothèque des Universités du Midi*, *Fascicule* VI, Bordeaux, 1903.

4. *Revue de l'Histoire des Religions*, mai-juin, 1905, p. 36.

5. Pub., Oxford, 1901, II, p. 612. See further San-Marte, *Beiträge zur bretonischen u. celtich-germanischen Heldensage*, Quedlinburg u. Leipzig, 1847, pp. 67, 81, and *Gottfried's von Monmouth Historia Reg. Brit. u. Brut Tysylio*, Halle, 1854, p. 463. Angelo de Gubernatis (*Zoological Mythology*, London, 1872, p. 192) calls attention to the fact that the hawk in mythology is usually regarded as divine and that in the middle ages it was one of the distinctive badges of knighthood.

6. The story is found in the *Yellow Book of Lecan* and in *Egerton MS. 1782*, both of which were printed and the former translated by Windish, *Irische*

goddesses, the Morrigu [1], appears as a black bird; and she is frequently called the *Badb,* or « scald-crow [2] ». In one of the poems in the *Imram Brain* (Voyage of Bran), which form the oldest portions of the text and may have been written down as early as the seventh century [3], one of Mongan's transformations is said to be a « fair white swan [4] ». In the story known as the *Cophur in dá Muccida* (Begetting of the Two Swineherds), which is older than the eleventh century [5], two fairy beings at one stage of their existence assume the form of ravens [6], and the prehistoric Tuan mac Cairill, the oldest

Texte, II, 2 (1887), p. 250. See also A. H. Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, II (1906), p. 136. The tale has been placed by Strachan on linguistic grounds in a group of stories which may be regarded as more or less exact transcriptions of texts written down in the ninth century or earlier (*Philol. Soc. Trans.*, 1891-94, pp. 497 f, 555). See further d'Arbois de Jubainville, *Les Druides et les Dieux celtiques à Forme d'Animaux*, 1906, p. 164 ff (esp. p. 167). Cf. *Revue Celtique*, XXVI (1905), p. 195.

1. On two ancient Gaulish altars discovered respectively at Paris and Trèves there appear three cranes, which Professor d'Arbois de Jubainville has interpreted as Morrigu, Bodb, and Macha, three names applied to this deity (*Revue Celtique* XIX (1898), p. 245 ff). Cf. Dottin, *Manuel pour servir à l'Étude de l'Antiquité celtique*, 1906, p. 237. See further Gaidoz, *Esquisse de la Religion des Gaulois* (Extract from the *Encyclop. des Sciences religieuses*, V), Paris, 1879, p. 11; Alexandre Bertrand, *La Religion des Gaulois — Les Druides et le Druidisme*, Paris, 1897, p. 350 ff. For bibliography, see *Revue de Synthèse historique*, III (1901), p. 53, and n. 1. On the Morrigu and her sisters, see Wood-Martin, *Pagan Ireland*, 1895, p. 127 f, and *Traces of the Elder Faiths in Ireland*, Longmans, Green and Co., 1902, I, p. 359. For appearance of birds on Gaulish coins, see Gaidoz, *Revue de l'Histoire des Religions*, mai-juin, 1905, p. 36.

2. On the appearance of supernatural beings in the form of a crow, see d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique irlandais* (*Cours de Litt. celt.*, II), 1884, p. 194 f (cf. p. 267; Wood-Martin, *Pagan Ireland*, 1895, p. 127, *Traces of the Elder Faiths in I.*, 1902, I, p. 359; Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of I. Lit.*, 1906, p. 5. Cf. Dottin, *Manuel pour servir à l'Étude de l'Antiquité celtique*, 1906, p. 247.

3. Kuno Meyer, *Voyage of Bran*, I, 1895, p. xvi.

4. *Voyage of Bran*, I, 1895, p. 26 f. The swan is unfortunately not mentioned in a document enumerating Mongan's transformations, ed. and trans., Kuno-Meyer, *Zeitschrift für celt. Philol.*, II (1899), p. 314 ff.

5. *Voyage of Bran*, II, 1897, p. 70.

6. *Irische Texte*, III, 1 (1891), p. 250. See also *Voyage of Bran*, II (1897), p. 59; d'Arbois de Jubainville, *Les Druides*, etc., 1906, p. 171 ff (see esp. p. 174).

version of whose history is found in the *Lebhor na h-Uidre* and is regarded by Mr. Nutt as « probably a production of the late ninth or early tenth century [1] », tells how he at one time was in the shape of a hawk [2].

1. *Voyage of Bran*, II (1897), p. 81.

2. *Voyage of Bran*, II (1897), pp. 299, 291 (cf. p. 79). Cf. d'Arbois de Jubainville, *Le Cycle mythologique* (*Cours de Litt. celt.*, II), 1884, p. 55 ; Rhŷs, *Celtic Folklore*, etc., 1901, II, p. 611 ; Dottin, *Revue de Synthèse historique*, III (1901), p. 71. See further the poem ascribed to Amairgen : *Voyage of Bran*, II, p. 91. Cf. Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Ir. Lit.*, 1906, I, p. 121 ; D. W. Nash, *Taliesin*, etc., 1858, p. 184. In the *Egerton* version of the *Compert Conchulainn* (Birth of Cuchulainn ; *Irische Texte*, I, p. 143 f (cf. p. 136 f); Miss Hull, *Cuchullin Saga* (*Grimm. Lib.*, VIII), London, 1898, p. 15 ; *Voyage of Bran*, II, p. 39 ff), we have what seems to be an account of how a mortal princess and her maidens are carried off by the god Lug, and transformed into birds. Compare the story of the unfortunate children of Lir, who were changed into swans : *Aidead Chloinne Lir* (Joyce, *Old Celtic Romances*, p. 1 ff ; *Reliquiae Celticae* (of Rev. Alex. Cameron), ed. Macbain and Kennedy, Inverness, 1894, II, p. 422 ff. Cf. Elton, *Origins of English Hist.*, 2d edn. revised, 1890, p. 279). In the *Aidead Conroi maic Dairi* (Death of Curoi mac D. ; *Eriu*, *Journal of the School of Irish Learning*, *Dublin*, II, p. 23), Cuchulainn is led by a flock of birds to the dwelling of his supernatural mistress, Blathnat. In the *Serglige Conchulainn* (Sickbed of Cuchulainn ; *Facs. of Nat'l MSS of Ireland*, ed. J. T. Gilbert, I, XXXVII ; Thurneysen, *Sagen aus dem alten Irland*, p. 81 ff), the hero tries to kill certain strange birds, which are probably in some way related to the fairy beings who appear later and invite him to the other world. Supernatural beings appear in the form of birds in the *Tochmarc Etaine* (see p. 440, n. 1), the *Tochmarc Emire* (Wooing of Emer ; *Arch. Rev.*, I, p. 304 ; cf. Strachan, *Philol. Soc. Trans.*, 1891-4, pp. 514, 556 ; Kuno Meyer, *Revue Celtique*, XI (1890), p. 433, n. 2), the *Aislinge Oengusso* (Vision of Oengus ; *Revue Celtique*, III (1876-78), p. 349. Cf. Alfred Nutt, *Holy Grail*, p. 196, n.), and the *Bruiden Da Chocae* (Da Choca's Hostel ; *Revue Celtique*, XXI (1900), p. 157). See further *Agallamh na Senorach* : *Irische Texte*, IV, 1, p. 242 ff ; *Silva Gadelica*, II, p. 141. In the legend of the St. Finian an angel appears in the form of a bird and converses with the holy man (Miss Margaret Stokes, *Six Month in the Apennines*, 1892, p. 21), and in several of the *imrama*, or voyages to the Celtic Paradise (generally more or less Christianized), the birds of the other world are represented as the souls of holy men and women (Cf. Beauvois, *Revue de l'Histoire des Religions*, VII (1883), p. 697 ; A. C. L. Brown, *Iwain*, *A Study*, [Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Lit.*, VIII (1903), p. 84 ff). For other examples, see Stokes, *The Tripartite Life of Patrick* (*Rerum brit. medii Aevi Script.*), London, 1887, s. v. « birds » in *index rerum* ; *Fis Adam-*

A number of bird-transformations are also found in Brythonic literature. In the *Mabinogi* of *Math, Son of Mathonwy*, which probably contains genuine Welsh tradition [1], Llew,

náin (*Irische Texte*, I, p. 194 and *Revue Celtique*, XXX (1909), p. 380-381; cf. *Lives of the Saints from the Book of Lismore*, Oxford, 1890, pp. 260, 354, and his transl. of the *Fis Adamnáin*, dated Simla, 1870, p. 37; *Revue Celtique*, II (1873-5), p. 200). According to a story contained in *MS 4, 2*, fol. 51, a, 1 (R. I. A.), printed and trans. in the *Gaelic Journal*, nº 39 (vol. IV, p. 106), the grave of King Duncan the Fat, or Stout, is visited by « nine shaggy jet-black *crossáns* (jesters, buffoons) ». An angel informs the clerics that these strange creatures are « nine of the *cliar* of O'Conghedh », who have come from hell to get possession of the king's body. « An offering was to be made, holy water sprinkled on the grave, the church-yard and the whole plain of the church, and the demons would go away. This was done, and then : *tánccatar cliar húi Chongheoidh i rechtaibh én cúldubh isin aeoir étérbuas*, « the band of the O'Conghedh went soaring into the air in the shape of black-backed birds ». They were afraid to settle afterwards on the consecrated ground. Professor Mackinnon, to whom I am indebted for this note, informs me that the story is also found in *MS*. V, fol. 6, a, 2-b, 1 (Adv. Lib., Edinburgh). On the modern belief regarding the supernatural character of the swans of Lough Erne, see Wood-Martin, *Pagan Ireland*, 1895, p. 140. Compare the Shetland story told by Mrs. Saxby in *The Leisure Hour*, 1880, p. 199. On Irish omens from birds, see Jno. Abercromby, *The Folk-Lore Journal*, II (1884), p. 65 ff : cf. Campbell, *Pop. Tales of the West Highlands*, 1890, p. lxxxviii f. See further Sophus Bugge, *The Home of the Eddic Poems*, (trans. Schofield : *Grimm. Lib.*, XI), London, 1899, p. 290 ff ; Angelo de Gubernatis, *Zoological Mythology*, 1872, II, p. 194 ; Miss Edith Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays*, etc., 1901, p. 186 ; Pietro Toldo, *Romanische Forsch.*, XVI (1904), p. 625 ff ; Oliver M. Johnston, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 338, *Studi medievali*, II (1906), p. 1 ff. For modern Celtic examples of supernatural birds, see Campbell, *Pop. Tales of the West Highlands*, 1890, I. p. 164 ; II, p. 100 ; III, pp. 11 ff, 106 ff; *Publications of the Irish Texts Society*, X (1908), pp. 107, 119 f. A passage in the *Egerton MS 92* (f. 30, b, 2, l. 23 f) found in the British Museum and composed of fragments of 15th and 16th cent. MSS (O'Curry's *Catalogue*, p. 137), refers to the appearance of the Archangel Michael in the form of a bird : *Iarsin tanic michel chuice a cind in tres aidche a richt éoin*. See further p. 447, n. 1.

1. The oldest *Mabinogi* cannot be earlier in composition than the beginning of the twelfth century ; the most recent, not later than the thirteenth century (Dottin, *Revue de Synthèse historique*, VI (1903), p. 340 f, and *Manuel*, 1906, p. 3 f.) : but « the four branches of the Mabinogi » — including *Pwyll, Prince of Dyved* ; *Branwen, Daughter of Llyr*; *Manawythan, Son of Llyr* ; and *Math, Son of Mathonwy* — are believed to contain genuine

when struck by the poisoned lance of Gronw, becomes an eagle [1], and in the same document Gwydion changes Blodeuwedd into an owl [2]. In another of the *Mabinogion* — that of *Kilhwch and Olwen* [3] — Menw transforms himself into a bird in order to reach the wonderful Twrch Trwyth [4]. In the *Hanes Taliesin* (History of T.), which, though in its present form not older than the late sixteenth or early seventeenth century, doubtless contains material of a much earlier date [5], there are several examples of bird-transformatipns, one of which represents Ceridwen as changing herself into a hawk in order to chase Gwion Bach [6].

Celtic tradition, much of which may be Goidelic : Skene, *Four Ancient Books of Wales*, Edinburgh, 1868, I, p. 201 ; W. K. Sullivan, Celtic Literature, *Encylop. Brit.*, 9th edn., V (1876), p. 321 ; Stephens, *Literature of the Kymry*, London, 1876, p. 309. Cf. Alfred Nutt, *The Folk-Lore Record*, V (1882), pp. 1 f, 7, 16; *Voyage of Bran.*, II (1897), p. 18 ; Anwyl, *Zeitschrift für celt. Philol.*, I (1897), p. 279 f, *Arch. Cambr.*, 6th ser., IV (1904), p. 208 ; Rhŷs, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 67. See further Ivor B. John, *Transactions of the Guild of Graduates* (of the University of Wales) *for 1903*, Cardiff, 1904, p. 9 ff ; and the Rev. J. C. Morrice, *A Manual of Welsh Lit.*, Bangor, 1909, p. 31 f. On supernatural transformations in Welsh literature, see D. W. Nash, *Taliesin*, etc., 1858, p. 180 ff.

1. Loth, *Les Mabinogion* (*Cours de Litt. celt.*, III), Paris, 1889, p. 148.
2. *Les Mabinogion*, edn. cit., p. 151.
3. *Les Mabinogion*, edn. cit., p. 272.
4. On the antiquity of the story of the Twrch Trwyth, see San-Marte, *Beiträge zur bretonischen u. celtisch-germanischen Hildensage*, 1847, p. 63 f. Cf. Stephens, *Lit. of the Kymry*, 1876, p. 398, and Rhŷs, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 57, Introd. to Malory's Morte d'Arthur (*Everyman's Library*), 1906 (?), p. XIII ff.
5. Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 84. See also Dottin, *Revue de Synthèse historique*, VI (1903), p. 327, and Ivor B. John, *Transactions of the Guild of Graduates* (of the University of Wales) *for 1903* (1904), p. 9 f. Cf. D. W. Nash, *Taliesin*, etc., 1858, p. 151, and Skene, *Four Ancient Books*, 1868, I, p. 193 f.
6. *The Mabinogion*, transl., Lady Guest, London, 1904, p. 296. Cf. D. W. Nash, *Taliesin*, etc., 1858, p. 152 ff. ; Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 90; Rhŷs, *Celtic Folklore*, 1901, II, p. 613 f. In the Welsh poem called the *Kat Goden*, cited by Nutt (*Voyage of Bran*, II, p. 91), one of the bard's transformations is said to have been an eagle (Cf. D. W. Nash, *op. cit.*, p. 227). For further examples of supernatural birds, see Geoffrey of Monmouth's *Hist. Reg. Brit.* (ed. San-Marte, Halle, 1854) II, 9 ; XII, 18 ; pp. 219, 463 ff (cf. IX, 6 and p. 377), and Rhŷs, *op. cit.*, p. 610.

These citations show how wide spread among the early Celts was the belief in the ability of supernatural beings to transform themselves or others into birds, and I am told that the appearance of *fées* in bird-form is know to this day in Brittany, Wales, and Ireland.

In the lay of *Yonec* the features of the supernatural lover and the supernatural bird, which we have so far found separate in Celtic literature, are united in one story. It is therefore of the greatest interest to note a similar combination in Irish literature of a high degree of antiquity. In the *Tochmarc Etaine* (Wooing of Etain)[1], Midir, the supernatural lover of an unfortunate fairy lady, changes himself and his mistress into swans when he escapes with her from the palace of King Eochaid[2].

A much more striking parallel than that furnished by the *Tochmarc Etaine* was noted some twenty years since by Mr. Alfred Nutt. The episode in point is found in the *Togail Bruidne Dá Derga* (Destruction of Da Derga's Hostel), contained in a manuscript known as the *Yellow Book of Lecan*[3].

1. For text and trans. of the passage cited, see A. H. Leahy, *Heroic Romances of Ireland*, II (1906), p. 161. For a summary, see Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 52. The *Tochmarc Etaine* has been reconstructed from the extant fragments by L. C. Stern, *Zeitschrift für celt. Philol.*, V (1904-5), p. 527 ff. For further bibliography, see Nutt, *Voyage of Bran*, I (1895), p. 175, n. 1.

On the antiquity of the story, see d'Arbois de Jubainville, *Rev. Arch.*, XXXV (1878), p. 394 ; Nutt, *Voyage of Bran*, II, p. 53.

2. Miss Rickert, following Alfred Nutt, calls attention to the additional fact that the *Tochmarc Etaine* resembles *Yonec* in depicting the « rivalry between a mortal and a fairy... for the love of a woman, and of a consequent feud which results in the overthrow of the race of the mortal » (*Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 186). The fairy vengeance resulting from the strife between King Eochaid and Midir is described in the *Togail Bruidne Dá Derga*, which forms a sequel to the *Tochmarc Etaine*.

3. The saga has been ed. and trans. by Whitley Stokes from the *Lebhor na h-Uidre* (*L. U.*) (in which it is found in fragmentary form), and the *Yellow Book of Lecan* (*Y. B. L.*), in the *Revue Celtique*, XXII (1901), pp. 9 ff, 165 ff, 282 ff. For analysis, see Zimmer, Kuhn's *Zeitschrift*, XXVIII, p. 556 ff. See further O'Curry, *Lectures on the MS Materials*, p. 258, *On the Manners and Customs of the Ancient Irish*, III (1873),

This codex dates from the fourteenth century, but we are fully justified in treating the passage summarized below as belonging to a version of the story far earlier than the date at which *Yonec* was written [1]. The account is as follows:

Cormac, king of Ulster, weds the daughter of Eochaid Feidlech, High King of Ireland, but puts her away 'because she was unfruitful, save that she bore a daughter to Cormac. He then weds Etain, a *fée* (really the same woman who had formerly been his wife). She demands that the daughter of the woman who was abandoned before her shall be killed [2], but Cormac refuses to give the child to her. « Then his two

p. 189 ff; Zimmer, *Zeitschrift für französische Sprache* (N. F.), VIII, p. 554. Cf. O'Flaherty, *Ogygia*, Eng. transl., Dublin, 1793, II, p. 152, n*.

1. The arguments on which this conclusion is based are as follows: The *Togail Bruidne Dá Derga* is mentioned in the well known list of heroic tales given in the *Book of Leinster* (*L. L.* : about the middle of the twelfth cent.). The list includes those tales with which every poet was required to be acquainted; hence the *Togail* must have been well known at the time the MS was written. Parts of the story are referred to in two of the *Dinnshenchus* poems found in the *Book of Leinster* and elsewhere (*Publications of the R. I. A.*, Todd Lect. Ser., VII (1900), p. 60, l. 77 ff, and IX, pt. 2 (1906), p. 4, l. 37 ff). Moreover, the death of Conaire the Great, which is described in the *Togail*, is referred to in the *Lebhor na h-Uidre* version of the *Serglige Conchulainn*, which text is said to have been copied from the *Yellow Book of Slane*, evidently a MS older than the early twelfth century, at which date *L. U.* was transcribed (Zimmer, *Kuhn's Zeitschrift*, XXVIII (1887) p. 554; cf. *Irische Texte*, I, p. 197). The passage containing the story of the bird-man, though found only in *Y. B. L.* and later MSS, probably belonged originally to the *L. U.* version also, for *Y. B. L.* and *L. U.* are very similar in the passages they have in common (*Folk-Lore*, II (1891), p. 88). But the tale itself must be very much older than even the early twelfth century, for Zimmer (Kuhn's *Zeitschrift*, XXVIII, p. 583), shows reason for believing that the part of the story we are now examining was taken from the *Book of Drum Senechta*, a lost MS which was used in preparing the *Lebhor na h-Hidre*. Finally, Strachan, on the ground of the preservation of the deponent conjugation in the *L. U.* version of the *Togail*, places it in a group of texts which may be regarded as more or less exact copies of stories written down in the ninth century or earlier (*Philol. Soc. Trans.*, 1891-94, pp. 499 f, 555; cf. Stokes, *op. cit.*, p. 9).

2. According to Stokes's trans. (*Revue Celtique*, XXII (1901), p. 19), it was the father who desired the child's death. The text at this point is perfectly ambiguous, but in the absence of direct grammatical evidence, it seems probable that we have here an example of the Jealous Stepmother.

thralls take her (the child) to a pit, and she smiles a laughing smile at them as they were putting her into the pit. Then their (kindly) nature came to them (and they decided to spare her)... A fenced (?) house of wickerwork is made by them for her without any door, but only a window and a skylight[1]. » Here the girl grows up and is educated in needlework. While in this strange dwelling she is discovered by king Eterscel's attendants. « Now while she was there next morning she saw a Bird on the skylight coming to her, and he leaves his birdskin on the floor of the house, and went to her and captured her, and said : 'They are coming to thee from the king to wreck thy house and to bring thee to him perforce. And thou wilt be pregnant by me, and bear a son, and that son must not kill birds. And « Conaire, son of Mess Buachalla » shall be his name, for hers was Mess Buachalla, « the Cowherds' fosterchild ».' The prediction is fulfilled. Conaire is born, and later becomes king, but meets his death at Da Derga's hostel by violating, together with others of his tabus, those imposed upon him by his supernatural father[2].

This remarkable story, in spite of a certain element of obscurity, perhaps due to its being a redaction of a still older account, bears a strong similarity to the lay of *Yonec*. In both a woman kept in a secluded dwelling is visited by a supernatural lover who enters her apartment through a window. He comes in the form of a bird, which disguise he abandons at will[3]. Mr. Nutt in emphasizing the importance of the Irish account for any investigation of the origins of *Yonec*, says : « This tale... contains the earliest recorded post-classical European examples of the following folk-tale themes : the

1. According to one of the *Egerton MSS*, the thralls put the child into the hollow of a tree, where she is discovered by King Eterscel's cowherds. The situation here is interesting as suggesting the exposure of the heroine of Marie's lay of *Le Fraisne*. See Alfred Nutt, *Folk-Lore*, II (1891), p. 88 f.

2. *Revue Celtique*, XXII (1901), p. 18 ff.

3. Johnston calls attention to the fact that Mess Buachalla, like the heroine of *Yonec*, bears a son who later becomes king of the country (*Publns. of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 329).

Jealous Stepmother and Exposed Child (Etain is the stepmother) and the Supernatural Lover in Bird Shape. This latter theme makes its earliest appearance in general European literature in Marie de France's *lai* of Yonec [1]. I venture to think the significance of these facts indisputable; they testify to the Celtic character of Marie's work, which indeed can only be denied by those who are ignorant of the subject [2]. »

The fairy lover in bird-form also plays an important part in another Irish tale, told in one of the *Dinnshenchus* poems, which, as already indicated [3], may have been written as early as the ninth or tenth century. The poem in question in its earliest form occurs in the well known *Book of Leinster* [4]. Copies

1. The bird-lover also turns up in a rather interesting fashion in a Low German romance called *Der Junker und der treue Heinrich*, which probably dates from the 14th century. It has been ed. by Karl Kinzel, Berlin, 1880. Cf. the version published by von der Hagen, *Gesammtabenteuer* III, Stuttgart u. Tübingen, 1850, p. 197 ff. A poverty-stricken young knight sets out with his faithful servant, Heinrich, to win the hand of the king's daughter of Cyprus. In a wood outside Famagusta a bird brings him a stone.

> « da er den stein nam in die hant
> er begund fliegen uber lant...
> als ob er ein fogelin were ». (v. 589 ff)

After entering the city, he sees from a window the princess's chamber.

> « er wart ein kleines fogelin
> und flog uff das fensterlin,
> da er die schone hat gesehen » (v. 751 ff).

As soon as he enters the room, the princess throws a veil over him, and he reassumes his human form. After making her his mistress he departs, but returns on several occasions, and finally wins her hand as the prize of a three day's tournament.

2. *Voyage of Bran*, II (1897), p. 56, n. 1. See also E. Freymond in Vollmöller's *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie*, III, 1891-94 (1897), p. 167, and Miss Edith Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 184 f.

3. P. 431.

4. *P. 202, 2, l. 60 — p. 203*, 1, *l.* 27, of the *Facsimile*, ed. Robert Atkinson, Dublin, 1880. For a partial transcription, see Stern, *Revue Celtique*, XIII (1892), p. 10 f., nn. 5 ff; cf *Revue Celtique*, XVI (1895), p. 57.

are also found in three later manuscripts in the library of the Royal Irish Academy, in Dublin. These are : *23.L.22* [1] (modern undated), *23.L.34* [2] (early 18th century), and *24.P.5* [3] (probably late 17th century). As it has never been translated, or even edited in full, I give below an edition and an English rendering, based on a copy and translation of the *Leinster* version, for which I am indebted to Mr. E. J. Gwynn.

[Snam Da Én.]

Snám da Én, na éoi*n* diatá,
sloi*n*dfet duib can i*m*marga ;
senchas sár co*n*feith i*n* slúag,
i*n* ni diatá i*n* Snám sírfúar [4].

Nár mac Féic m*eic* *Con*aill Chais 5
n*í*rsat bri*athr*a fir anbais
rob í [5] a chéile, cœm i*n* ben,
Estiu i*n* ban-fhénnid bith-gel [6].

Buidi m*ac* Deirg co ndíri
a crúachánaib Dubthiri 10
ba lennán d'Estin amra-
Budi m*ac* Deirg dath-am*ra* [7].

Budi [8] m*ac* Deirg dian-garta
ocus Lúan [9] a chomalta
ir-richt da én, cébda [10] si*n*, 15
tictis co h-Estin i*m*glai*n*.

Andsin dochantais don tslúag
céol seńg sírechtach sírbúan
co cotlad i*n* slúag uile
risi*n* céol na sídchuire. 20

1. P. 237, l. 17 ff.
2. P. 284, l. 16 ff.
3. P. 161, l. 6 ff.
4. LL, *sírbúad*, ever-excellent.
5. *23. L. 22*, *ro-bi*, killed.
6. *23. L. 34*, *bruinngheal*, of the white breast.
7. All except *LL*, *dath-chalma*, complexion-brave.
8. *23. L. 22* and *24. P. 5* omit the first two lines of this stanza.
9. *23. L. 34* inserts *laochta* after Lúan.
10. All except *LL*, *sdebda*, deceitful.

Tráth n-a chotlad cách do chéin
tictis n-a rectaib fadéi*n* :
dobid Buide, nír deccair,
is Estiu i n-oenlepaid.

Ands*in* no-s-iarfaigend Nár 25
dia druid [1], ba díchra i*n* comrád,
ca bale óssa tecat na h-eóin
co h-Estin álai*n*d ardmóir?

IS ands*in* atb*er*t i*n* drúi :
« ni chéla*m*-ni fort, a rí [2] ; 30
is iat na h-éoi*n* dotháet and,
Bude *is* Luan na*ch* lánmall.

Andsi*n* tecait forsi*n* áth,
i*m*mar nathictis co gnáth,
ní-ma-tancatar [3] n-a n-dáil : 35
luid Estiu issi*n* co*m*dáil.

Téit m*a*c m*eic* *Co*naill C*er*naig
ar a n-druim ba mór d'erbaid,
co rodíbairg sleig [4], trén a chur,
corosmarb do céu-urchur. 40

Fácthair bethu bec il-Lúan
corránic i*n*n ath n-i*n*d-úar
ocus co*m* áth túas atbath
Lúan m*a*c Lugair m*a*c Lugdach.

Luid Estiu lám frisi*n* sruth, 45
ocus [5] nír garit in ruth ;
is úadi sluint*er* i*n* mag
bail is marb i*m*maig Eisten.

Luid Nár co Móin Tire Náir [6]
ar ci*n*niud ar a comdáil ; 50

1. All except *LL*, plural.
2. *23. L. 34*, *aoin ní*, a single thing.
3. All except *LL* substitute for the last two lines the following :

garit bádar isin tráig
corluid Esti'na ccomdail (various spellings) :

For a short time they were at the strand until Esti went to the place of tryst.

4. *LL* omits *sleig*.
5. *23. L. 34* and *24. P. 5* substitute for this line :

agus [ro] *bud*h *rog*h*arit a riud*h ;
And her race was very short.

6. *LL*, *tir* in *Nair*.

is marb do chumaid a mná
Nár m*a*c Féic fer ná térna.

IS de sin atá Áth Lúain
is Snám da Én ri h-oenúair,
's[1] Móin Tiri Náir, nia*m*da in dál, 55
's[1] Mag n-Esten Si*m*na na snám. S.

Translation. [THE SWIMMING-PLACE OF THE TWO BIRDS.]

Snam da En, from what birds it is named
I will set forth to you without deceit : —
a tale of violent deeds that the host encounters,
the cause whence the ever-chilly swimming-place is named.

Nar, son of Fiac, son of Conall Cas, 5
(his were not the words of a fickle man [i. e. he kept his word]),
his mate — fair the woman —
was Estiu the ever-white, the woman-warrior.

Bude, son of Derg, with fitness,
from the hillocks of Dubthir, 10
was famous Estiu's paramour, —
Bude, son of Derg, famed for beauty.

Bude, son of Derg, of eager hospitality,
and Luan, his foster brother,
in the form of two birds — lovely they were — 15
came to radiant Estiu.

Then they chanted to the host
a shrill bewitching ceaseless strain,
till the whole host fell asleep
at the strain of the fairy folk. 20

At an hour when all were long asleep
they came in their proper shapes :
Bude — it was no marvel —
shared Estiu's bed.

Then Nar enquires 25
of his druid, — earnest was their discourse —
« From what quarter come the birds
to lovely lofty Estiu ? »

Then the druid made answer :
« We conceal it not from thee, O King ! 30
these are the birds that come thither,
Bude, and Luan that is not sluggish. »

1. *MSS*, *is*.

Then [the birds] come to the ford
where their custom was to come :
not luckily they came to their meeting : 35
Estiu went to the place of tryst.

The son's son of Conall Cernach goes
behind them, — it was a mighty loss —
and hurled a spear, — strong his cast —
and slew them at one shot. 40

A little life is left in Luan,
and he reached the chilly ford ;
and above the ford he died,
Luan, son of Lugar, son of Lugaid.

Estiu went along the stream-side, 45
and no short race she ran :
from her is named the plain
where she died, in Mag Esten.

Nar went to the Moor of Nar's Land,
after breaking in upon their tryst : 50
he dies of grief for his wife,
Nar, son of Fiac, a man that never fled.

Hence is Ath Luain named,
and Snam da En likewise,
and Moin Tire Nair, — famous plain — 55
and Mag Esten of many-forded Shannon.

Although I have yet discovered no *early* prose version of the *Dinnshenchus* of *Snam da En*, three copies are preserved in late manuscripts. A version from a sixteenth century *Leyden MS.* was printed, with a French translation, by L. C. Stern in the *Revue Celtique*, XIII (1892), p. 10 f. [1]. A slightly different account is represented by MSS. *23. L. 22* (R. I. A.) and *24. P. 5* (R. I. A.), both already mentioned as containing copies of the poetical form of the story [2]. As these MSS.

1. According to the editor, another passage in the *Leyden MS* tells how Conan persuades his two fosterbrothers to assist him in gaining access to a certain lady. In order to do so, they change themselves into birds (*Revue Celtique*, XIII, p. 19). Cf. a passage in MSS *24. P. 5* (p. 155, l. 4) and *23. L. 22* (p. 227, l. 11 f), in which Caol and Reamor assume the form of birds: *tanccatar a sidh banbfionn a reachtaibh én*; « they came from the fairy-mound of fair women in the forms of birds ».

2. A highly distorted form of the story is found in the *Rennes MS* of the *Dinnshenchus* (*Revue Celtique* XVI (1895), p. 57 : *Silva Gadelica* II, (pp. 469, 514).

have never been printed, I give below an edition and translation, not so much because of the importance of the documents for our present discussion, as because they furnish indisputable testimony to a fact too often neglected by investigators unacquainted with Irish manuscripts; namely, that the lateness of the codex in which a document is preserved by no means proves that the document itself does not belong to a much earlier period [1]. In the present instance, for example, if we possessed only modern Irish copies of the *Dinnschenchus* of *Snam da En*, we might be tempted to infer that the presence of the bird lover and other features in common with the lay of *Yonec*, were due to the influence of the French poem or to similar stories brought to Ireland from England or the Continent at a comparatively late date. The existence of the copy in the *Book of Leinster* of course precludes such a possibility, but it should nevertheless be remembered that had the *Book of Leinster*, like other early Irish manuscripts, been destroyed or lost, the tale of Estiu and her fairy-lover would be none the less an ancient Celtic story, and worthy to serve as a basis for comparison in any investigation undertaking to deal with genuine Irish material, unaffected by late Continental or English influence. In other words, it is quite possible for early Celtic material to be preserved in late manuscripts of which the originals have long since disappeared.

The following text is based on MS. *24. P. 5* (p. 155, l. 17 ff), collated with MS. *24. L. 22* (p. 227, l. 14 ff.) [2] :

[Snamh Da Éun.]

Nár m*a*c Féicc m*e*ic *Con*aill Ch*e*arn*aigh*, as í fa bean dó, Eisti b*h*ainfeinni*dh*, *agus* fa leandán láng*h*rád*h*a*ch* d'Eistin

1. On the preservation of early Irish material in late MSS, see Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 44, and *Zeitschrift fur Celt. Philol.*, II (1899), p. 320 (cf. *Folk-Lore Journal*, II (1884), p. 175) ; Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Ir. Lit.*, 1906, p. ix.

2. I am indebted to Dr. O. J. Bergin and Mr. J. H. Lloyd for assistance in preparing the text and translation of this passage.

Buid*h*e[1] m*a*c Deirec a cruac*h*anuib*h*[2] Duib*h*t*h*ire tar chion*n* Náir. Baoi draoid*h*e*a*c*h*t adb*h*b*h*al ar c*h*or an B*h*uid*h*e sin ion-*n*us go ttic*c*e*a*d*h* féin *a*g*us* a c[h]om*h*d*h*alta .i. Lúan m*a*c Lug*h*air m*e*i*c* Lug*h*a*c*h go gnát*h*a*c*h a rea*c*h*t*oib*h* éun gusan át*h* úcc*h*od *a*g*us* an tan do-c*h*odl*a*d*h* luc*h*t an dún*a*d*h* teig*e*a*d*h Buid*h*e ina rio*c*h*t* féin *a*g*us* bíod*h* *a*g*us* Eisti an aoin leab*a*i*d*h an ccén b*u*d*h* toil leisiom*h*. Rofiarf*a*i*g*h[3] Nár dia d*h*raoit*h*ib*h* can assa ttic*d*is an dá éun sin no-g*h*nát*h*aig*h*ead*h* to*c*h*t* ar an át*h* baoi ar b*h*eul*a*ib*h* an dún*a*d*h*[4], or do-*c*h*í*od*h*-siom*h* go minic Eisti ag dol da bfairgsin do*c*h*u*m an át*h*a *a*g*us* anddar lais no*c*h*a* nderc*a*d*h* ní a*c*h*t* iad an ccén no-b*h*íod*h* ar accom*h*-air; *a*g*us* rosmúain aicce féin g*u*r b*h*o hé Buidhe *a*g*us*[5] a c*h*om*h*d*h*alta do-b*h*iod*h* an*n* a r*e*a*c*h*t*uib*h* na n-én tre na d*h*raoid*h*e*a*c*h*t[6] *a*g*us* tre aid*h*b*h*le an g*h*ráid*h* bói aicce f*é*in *a*g*us* acc Eisti dá c*h*eile *a*g*us* roin*n*seadar na draoit*h*e d*h*ó fios firin*n*-ea*c*h na n-éun. Téid-siom*h* íar tto*c*h*t* don énlait*h* ar an n-át*h* dia nduib*h*roc*c*a*d*h g*u*r m*h*arb*h*oist*e*ar[7] d'aon urc*h*or sleig*h*e iad ar ao*n*, a*c*h*t* am*h*ain g*u*r fácc*b*h*u*st*a*r[7] begán dá anmuin*n* a Luán *a*g*us* roria*c*h*t* roi*m*h*e* gusan át*h* dá ngoirt*h*e*a*r At*h* Lúain aniog*h*, *co*nad*h* and rosgar*a*d*a*r a anam[8] *a*g*us* a c*h*or*p*[9] re roile, *co*nad*h* úaid*h* ainmnig*h*t*h*e*a*r an t-áth. Luid*h* Esti ar tean*n* anos láim*h* d*h*eas risin s*r*u*t*h go roc*h*t Mag*h* Esten, go bfuair bás an*n*, *co*na uait*h*e rohainmnig*e*a*d*h. Luid*h* Nár ina deagh*a*i*d*h go Mónaig*h* Tíre Náir *a*g*us* an tan [ro]c*h*ual*a*i*d*h aid*h*idh a m*h*ná, fúair bás fa c[h]éadóir, *co*nad*h* úaid*h* ain*m*nig*h*t*h*e*a*r Tír Náir *a*g*us* Móin Tíre Náir, *a*g*us* conad*h* on dá éun sin rohainm-nig*e*a*d*h an t-áth uccad.

1. *MSS*, *B*h*u*i*d*h*e*.
2. *24. P. 5*, ch*r*u*a*ch*a*in*u*ib*h* ; *23. L. 22*, *cr*u*a*ch*a*in*u*ib*h*.
3. *22. L. 22*, *Rofiarf*aigh.
4. *23. L. 22*, *dúna*.
5. *23. L. 22*, *accos*, with.
6. *23. L. 22*, *draoid*heach*t*.
7. *23. L. 22*, *fáccoist*ear.
8. *23. L. 22*, *rucht*, with *anam* as a gloss.
9. *23. L. 22*, *ścat*h*na*ch, with *corp* as a gloss.

Translation. [(THE) SWIMMING-PLACE OF (THE) TWO BIRDS.]

Nar, son of Fiach, son of Conall the Victorious; his wife was Esti, the woman-warrior, and in spite of Nar, Bude, son of Derg, from the hills of Dubhtir, was Esti's very affectionate lover. Bude possessed enormous magical power, so that he and his foster brother, i.e. Luan, son of Lugar, son of Lugaid, used to make a custom of coming in the forms of birds to the ford yonder, and when the people of the fortress were asleep, Bude would come in his proper form, and he and Esti occupied one bed as long as he desired. Nar asked his druids whence came those two birds which were accustomed to come upon the ford which was before the fortress; for he used to see Esti often going toward the ford to see them, and it seemed to him that he did not see anything but them as long as he was before them; and he thought to himself that it was Bude and his foster brother who were there in the forms of birds by means of magical power and might of the love which he and Esti had for one another; and the druids told him the true knowledge of the birds. He goes, after the coming of the birds upon the ford, to shoot them, so that he killed them both together with one cast of a spear, except that he left a little life in Luan, and he reached the ford from which is named Ath Luain to-day, so that there his soul and his body separated from each other; so that from him the ford is named. Esti went in haste, her right hand toward the stream, till she reached the Plain of Esti and died there, so that from her it was named. Nar went after her to the Moor of Nar's Land, and when the death of his wife was heard, he died immediately; so that it is from him is named the Land of Nar and the Moor of Nar's Land: and so that it was from those two birds the ford yonder was named.

The preservation of the *Dinnshenchus* of *Snam da En* in its several versions in at least six manuscripts furnishes strong presumptive evidence of the popularity of the story, and the points of similarity between it and the lay of *Yonec* are certainly too marked to escape observation, and probably too numerous to be entirely accidental. In their broader outlines

the two stories are almost identical. Both describe a tragic love affair between a mortal wife and a fairy. A more detailed examination reveals still other resemblances :

1. The husband is a man of high position. In *Yonec* he is « avuëz » of Caruënt, and lord of the country. In the *Dinnshenchus* of *Snam da En* he has one or more druidical advisers, a fact which indicates that he is of kingly rank [1].

2. He is jealous of his wife.

3. The wife is of great beauty.

4. In *Yonec* she is desirous of a lover; in the *Dinnschenchus* she is evidently not averse to Bude's attentions.

5. In the French poem she receives her lover in a tower. The context of both that poetical and prose versions of the Irish account indicates that Estiu sometimes entertained Bude inside her husband's dwelling.

6. The catastrophe is due to the discovery of the lady and her lover together.

7. The lover is of supernatural origin. In the poetical version of the *Dinnshenchus*, Bude is said to belong to the *síd-chuire*, or fairy folk.

8. His dwelling is reached by entering a hill-side. This is doubtless implied in the Irish statement that he comes *a crňa-chanaib Dubtire* (from the hillocks of Dubtir), and even in the absence of this bit of evidence his being a hill-dweller might readily be inferred from the fact that so many Celtic other-world beings resided in the green mounds of Ireland.

9. The lover disguises himself as a beautiful bird in order to gain access to his mistress.

10. His visits are of frequent occurrence.

11. His presence is finally discovered, and his death is caused by the husband.

12. The person who discloses the lover's existence is a dependent of the husband.

1. See Alexandre Bertrand, *La Religion des Gaulois. — Les Druides et le Druidisme*, 1897, p. 277 ff. See also d'Arbois de Jubainville, *Les Druides*, etc., 1906, p. 115 f, and Joyce, *Social History of Ireland*, 1903, I, p. 42.

Considering together the various fragments of Goidelic and Brythonic tradition given above, with special attention to the story just analyzed, we are justified in concluding that the tale of a shape-shifting fairy lover who visits a mortal mistress in the form of a bird, if not a piece of genuine pan-Celtic tradition, was at least current on Celtic soil long before the date of Marie's lay [1], and that she or her source probably knew and utilized a form of the story resembling more or less closely that found in the *Dinnshenchus* of *Snam 'da En* [2].

1. For a modern Celtic exemple of the bird-lover, see Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, new edn., 1890, I., p. 64 ff.

2. The type of story outlined above furnishes, I believe, an explanation of the somewhat obscure B version of the ballad of *Lady Isabel and the Elf-Knight* (Child, English and Scottish Popular Ballads, *no.* 4), which « of all ballads... has obtained the widest circulation ». It begins as follows :

« There came a bird out o a bush,
On water for to dine,
And sighing śair, says the king's daughter,
'O wae's this heart o mine'!

He's taen a harp into his hand,
He's harped them all asleep,
Except it was the king's daughter,
Who one wink couldna get ».

He then carries off the daughter, but she escapes from him. The lover, who here appears on the scene so unexpectedly, is undoubtedly the elf-knight of version A, who also carries off the lady and is outdone by her. In the light of the Irish stories we have examined, it is probable that if the tale were told in full, we should have an account of how a fairy being took the shape of a bird to gain access to a princess, and then, reassuming the appearance of a man, put her attendants to sleep with supernatural music and carried her off. See Schofield, *Eng. Lit. from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906, p. 199. Contrast the opinion of Gummere, *The Popular Ballad*, Boston and New York, 1907, p. 153. For instances of supernatural soporific music in Irish, see *Imram Curaig Mailduin* (*Revue Celtique*, IX (1888), p. 489), *Cath Maige Tured* (*Revue Celtique*, XII (1891), p. 81), *Comrac Conchulainn ra Senbecc* (*Revue Celtique*, VI (1885), p. 183), *Tain Bó Cuailnge* (Miss W. Faraday's transl., p. 83 f.), *Echtra Cormaic i Tir Tairngiri* (*Ir. Text*, III, 1, p. 212), *Cath Maige Mucrime* (*Revue Celtique*, XIII (1892), p. 435), *Echtra Thaidg meic Chein* (*Silva Gadelica*, II, p. 390), *Agallamh na Senorach* (*Silva Gadelica*, II, pp. 120, 188). Cf. *Serglige Conchulainn* (*Facs. of Nat'l. MSS of Ireland*, I, XXXVII); *s. v. gol-traige* in Widisch's Wb.;

An important feature common to the lay of *Yonec*, the *Compert Mongain*, the *Tochmarc Etaine*, the *Togail Bruidhne Dá Derga*, the story of Tuag, and the earlier version of the *Dinnshenchus* of *Snam da En* is that the fairy lover changes his form voluntarily, and not as the result of any charm or enchantment exercised by himself or others. Both the French and the Irish accounts are marked by a frank acceptance of the supernatural transformation, without any effort to explain away its existence on the ground of « druidical power », as in the prose versions of *Snam da En*, or by attributing it to some sort of incantation on the part of the mistress, as in several modern analogues to the lay of *Yonec*, or to a spell imposed upon the lover by a wicked *fée*, as happens in *L'Oiseau bleu*, the most frequently cited modern analogue to the French poem. The tendency to regard the transformations of supernatural beings as entirely voluntary is highly characteristic of early Irish mythical literature, and must be regarded as representing a stage of development before the process of rationalization had deprived the immortal *Tuatha Dé Danann* of their original power and degraded them to more or less vulgar sorcerers. The agreement of the lay of *Yonec* with the Irish accounts in this respect is, I believe, highly significant, and furnishes an additional indication that in the French poem we are dealing with a very primitive version of the story of the bird-lover.

THE DEVELOPMENT OF THE STORY.

Coming now to the consideration of those features in which *Yonec* differs from the Irish stories, we note that the imprisonment of the wife in a tower by her husband, though forming an important part of the French poem, is not found

Bodleian MS *Ir. C.* 2 (p. 266), trans. of the *Lay of Garraidh*; *Publicn's. of the Irish Texts Soc.*, X (1908), p. 135 f; Joyce, *Social History of Ir.*, 1903, I, p. 395 (cf *Martyrology of Oengus*, ed. Whitley Stokes, London, 1905, p. 159 ; Child, *Ballads*, I, p. 321, n. : A. C. L. Brown, *Iwain, A Study*, p. 92, n. 1); Campbell, *Popular Tales of the West Highlands*, 1890, I. pp. 65, 209 ; II, p. 215.

in either the *Compert Mongain*, the *Tochmarc Etaine*, or the *Dinnshenchus* of *Snam da En*, the only Irish stories in which the heroine is married. Its absence is not, however, surprising in view of the position probably occupied by a woman of the higher class in early Irish social life. When married to a man of equal rank and fortune with herself, she was comparatively independent, and had the power of divorce. She took part in affairs, and even went out to war [1]. Probably the most noteworthy example is Queen Medb of Connacht, who, in spite of the fact that she had a husband, constantly took the lead in the campaign against Ulster described in the great epic of the *Tain Bó Cuailnge* (Cattle-Raid of Cooley). We cannot but recall also the warlike British queen Boudicca, whose heroic stand against the Roman forces is recorded by Tacitus in his *Annales* [2]. Estiu also was a queen and a woman-warrior (*banfhénnid*) — scarcely the kind of woman who would be conceived of as pining for a fairy lover in a lonely *dún*.

The character of the wife in *Yonec* is no less typical of the age in which the poem was written. The heroine of the lay probably represented a type as familiar to the courtly circles of the twelfth century as the imprudent wife is to the readers of divorce-court proceedings to-day; and doubtless many a beautiful youg *dame*, immured by a jealous husband in a lonely castle, gazed longingly through her narrow casement, and wished for the fairy knight, who should bring the touch of romance into her monotonous existence. To the hearers and readers of Marie's lay the delicate, languishing, intriguing wife of a crabbed, jealous old man would be much

1. On the position of the wife among the early Celts, see d'Arbois de Jubainville, *Études sur le Droit celtique* (*Cours de Litt. celt.*, VIII), Paris, 1895, p. 229 f; *Principaux Auteurs de l'Antiquité à consulter sur l'Histoire des Celtes* (*Cours de Litt. celt.*, XII), Paris, 1902, p. 170 ff; *La Famille celtique*, Paris, 1905, pp. 55 ff, 171 ff; Joyce, *Social History of Ireland*, 1903, II, p. 8. See further Elton, *Origins of English Hist.*, 2d. edn., revised, 1890, p. 110; Alfred Nutt, *Revue Celtique*, XII (1891), p. 226; H. Driesmans, *Das Keltentum in der europäischen Blutmischung*, Leipzig, 1900, p. 105 ff. Compare Westermarch, *The Position of Woman in Early Civilization* (*Sociological Papers*, published by the *Sociological Society*), London, 1905, p. 147 ff. Contrast Dottin's view, *Manuel*, 1906, p. 138.

2. See Rhŷs, *Celtic Britain*, 1904, p. 66.

more interesting than the more robust Celtic spouse, who, though equally unfaithful to her husband, made a far smaller claim upon their sympathies [1]. The heroine of early Irish story is likely to be epic in character; the lovesome ladies of the Arthurian poems and Breton lays are most often romantic in the extreme sense of the word. This difference is not difficult of explanation [2]. The mediaeval *jongleur* or *trouvère* was just as anxious as the modern novelist to make his stories « up to date ». This end he could easily further in the case of a tale like that of Bude and Estiu, without essentially disturbing the relations of its characters, by introducing a type of story known as *Inclusa*, which must have been well known in the late twelfth century, and is perhaps of Oriental origin. It tells how a lover outwits a jealous husband who has shut up his young and beautiful wife in a tower [3].

The introduction of the *Inclusa* motif into a tale such as that of *Snam da En* would be easily suggested by the similarity between the former and certain of the Celtic stories enu-

1. Cf. Bédier, *Revue des deux Mondes*, vol. 107 (1891), p. 859, and Pietro Toldo, *Romanisch. Forsch.*, XVI (1904), p. 610. See further Weinhold, *Die deutschen Frauen in dem Mittelalter*, 2d edn., Wien, 1882, I, p. 269 f.

2. Even in Irish literature we sometimes find a marked difference in temper betwen the early and later versions of the same story. Miss Eleanor Hull has pointed out that Derdriu, the famous heroine of the *Longes mac n-Usnig*, appears very differently in the earlier and the later forms of this well known story. « The Deirdre of the ancient tale, forceful of purpose, fiercely determined at all hazards to gain her ends, and, in spite of the steadfastness and strength of her devotion, showing in her conduct the savagery of an untamed nature, becomes softened in a later surviving form of the tale preserved in a seventeenth or eighteenth century manuscript into the tearful, sentimental maiden of a century ago. It is curious to find the wild woman of the twelfth century Book of Leinster version transformed into the Lydia Languish of a later age. » (*Folk-Lore*, XV (1904), p. 25.) See pp. 456, n. 2, and 459, n. 2.

3. Freymond thinks Ahlström wrong in regarding the feature of a jealous wife-confining husband as Oriental (Vollmöller's *Kritischer Jahresbericht*, III, 1891-94, 2 (1897), p. 164; cf. Miss Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 172). In the absence of definite evidence, it is of course impossible to dogmatize on this point. I believe, however, that Ahlström overestimates the Oriental element in the first part of *Yonec* (*Studier i den fornfranska Laislitteraturen*, 1892, p. 91 f).

merated above. In those of *Bennan mac Brec* and of *Corrcend*, as well as in the *Dinnshenchus* of *Snam da En*, the husband manifests the bitterest jealousy towards the lover, and in the *Tochmarc Etaine* the unfortunate queen is inside her husband's palace with closed doors when she is abducted by the wily Midir [1].

It is also worthy of note that the stories of *Tuag* and of *Mess Buachalla* agree with the *Inclusa* type in representing the woman as being kept in an isolated dwelling. In the former the heroine is a beautiful maiden who has been chosen as a fitting mate for the king, and as such is being brought up « apart from men », lest her purity be contaminated before she is conducted to the royal couch [2].

The necessity for some sort of change in Celtic accounts like the above in order to adapt them to a courtly twelfth-century audience, together with the points of contact which they and the other stories mentioned have with the *Inclusa* type, is, I believe, amply sufficient to account for the appearance of the latter in the lay of *Yonec* [3]. We have been prepared for the appearance of non-Celtic material in an originally Celtic story, and it is possible that we have here a case in

1. It should also be noted that in the *Dinnshenchus* of *Snam da En* the heroine is inside the *dúnad*, or fortress, of her husband, when she first receives the visits of Bude.

2. This custom, which is perhaps connected with the savage practice of secluding girls at puberty (on which see Frazer, *Golden Bough*, *2d edn.*, 1900, III, p. 204 (cf. pp. 324, 422)), is also illustrated in the *Longes mac n-Usnig* (Exile of the Sons of Uisnech), one of the most famous of all the early Irish romantic tales. The heroine is being reared in an isolated dwelling at the time when she forms her fatal attachment for Noisi : *Irische Texte*, I, p. 71. For bibliography, and an edn. and trans. of a *Belfast* MS by Douglas Hyde, see *Zeitschrift für celt. Philol.*, II (1899), p. 138 ff.

3. Attention should also be called to an Irish tale, which, though taken down from a popular source in 1835, may represent a piece of early tradition, and bears considerable resemblance to the *Inclusa* type outlined above. It is recorded among the notes to the *Annals of the Four Masters* (I, p. 18, n. 5). Balor « of the evil eye », the famous Fomorian chieftain who figures in the ancient saga of the *Cath Maige Tured*, shuts up his beautiful daughter in a tower on Tory island, where she is constantly guarded from the approach of men by twelve matrons. Mac Kineely, a neighboring chief-

point [1]. These observations, let it be repeated, in no way weaken the hypothesis that the French poem is based primarily on Celtic tradition.

Another apparent difficulty is encountered in the person of the old woman who in the lay of *Yonec* discovers the existence of the bird-lover. The fairy knight, after making the lady his mistress, warns her that misfortune will result if his visits become known, his language strongly suggesting the *tabus* imposed by supernatural beings upon their mortal favorites in Celtic romance [2]. The lady, after the arrival

tain, by the help of a friendly *banshee* gains access to the tower in the form of a woman, and while the attendants are buried in a magic slumber, becomes the princess's lover, and departs leaving her pregnant. Three children are born, one of whom, like Yonec, later avenges the death of his father, who has been slain by Balor. For another version of the story, see Curtin, *Hero Tales of Ireland*, London, 1894, p. 296 ff. For another example, see Curtin, *op. cit.*, p. 58 ff. Cf. *Publications of the Irish Texts Society*, X (1908), pp. 103, 143. For these references I am indebted to Miss Eleanor Hull.

1. Schofield has pointed out that in the lay of *Guingamor* « alongside a hind-messenger, a magic ship and a fay mistress, which may be regarded as Celtic, we find such features as a Gordian knot, a chastity girdle, a temple of Venus on which Ovid's stories are depicted, a wheel of fortune, but above all a transformed Oriental tale of a harem adventure in which a jealous, spy-setting husband detects the amour of his young wife, whom he has kept confined in a place apart, and of whose attendant it is stated euphemistically (l. 257) that ne was an eunuch » (*Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XV (n. s. VIII) (1900), p. 173). See also Reinhold Koehler, quoting Ahlström, in Warnke's *Die Lais*, 1900, p. LXXVIII.

2. It is well known that other world beings, when they enter into relations with mortals, are likely to establish some sort of *tabu*, or prohibition, the infringement of which results in evil. See Laistner, *Das Rätsel der Sphinx*, p. 146 f ; Schofield, *English Literature from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906, p. 191 f; Beach, *The Loathly Lady* (unpublished Harvard diss'n., 1907), chap. I, p. 18 ff (cf. chap. V, p. 75 ff). Examples of the revelation *tabu* may be found in the following ancient Irish tales : *Noinden Ulad* (Debility of the Ultonians ; ed. and trans., Windisch, *Berichte über die Verhandlungen der königl. sächsisch. Gesell. der Wiss.*, Phil.-Hist. Classe, XXXVI (1884), p. 338 ff) ; and *Aidead Muirchertaig maic Erca* (Death of Muirchertach m. E. ; ed. and trans., Whitley Stokes, *Revue Celtique*, XXIII (1902), p. 397) ; cf. *Tochmarc Becfola* (Wooing of B., *Egerton* version, ed. and trans., S. H. O'Grady, *Silva Gadelica*, I, p. 85 ff, II, p. 91 ff). See also *Les Mabinogion*, ed. Loth, 1889, p. 39 ff ; and Walter Map, *De*

of Muldumarec, regains her lost beauty, and becomes once more contented and happy, thereby exciting the suspicions of her husband, who directs his sister to spy more closely on her actions. The old woman at last discovers the lovers together, and reveals to her brother how the bird-man comes and goes. The *Dinnshenchus* of *Snam da En* is here again of great assistance in determining what may have been the original form of the tale on which *Yonec* is based. In the Irish story the husband, suspicious of his wife's behavior, consults his druid, and learns from him that the birds which visit Estiu are really Bude and Luan, who in the earlier part of the poetical version are said to belong to the fairy folk. The druid also appears elsewhere in early Irish literature in an affair between a mortal and a fairy. In the *Echtra Connla Chaim* (Adventures of C. the Fair [1]), found in the *Lebhor na h-Uidre* and probably representing a very ancient piece of tradition, Connla, son of the famous Conn of the Hundred Battles, is visited by a fairy woman, who invites him to accompany her to the beautiful land of the everliving, the « Elysium of the Pagan Irish ». The father, who happens at the time to be near, does not see the supernatural visitor, and, astonished to hear his son holding converse apparently with thin air, calls his druid to drive away what he supposes to be an evil spirit.

Although many erroneous views have prevailed in the past regarding the druidic system among the early Celts, one thing is pretty certain. The druids played a prominent part in their social and religious life, acting as intermediaries between

Nugis Curialium (II, 12; see A. C. L. Brown, *Iwain, A Study*, p. 33, n. 1). Among the mediaeval romances may be cited *Lanval* (ed. Warnke, *Die Lais*, 1900, v. 143 ff), *Désiré* (ed. Fr. Michel, *Lais inédits*, 1836, p. 15), *Graelent* (ed. Roquefort, *Poésies de Marie de France*, 1820, v. 302 ff; cf. v. 319 f). See further Schofield, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XV, 2, p. 163 ff. On the *geas*, or *tabu*, as a Celtic custom, see Joyce, *Social History of Ir.*, 1903, I, p. 310 ff.

1. Ed. Windisch, *Kurzgefasste irische Grammatik*, p. 118 ff; trans., *L'Épopée celt. en Irlande*, I, p. 385 ff. For further bibliog., see A. C. L. Brown, *Iwain, A Study*, p. 28. On the antiquity of the tale, see Strachan, *Philol. Soc. Trans.*, 1891-94, pp. 512, 555.

them and the supernatural beings with which they peopled the unseen world. According to Alexandre Bertrand, « les druides étaient en Irlande, comme en Gaule, magiciens, devins, médecins, professeurs, conseillers des rois [1] ». The identification of the supernatural visitors by the druid would therefore have been easily understood by those who heard the love story of Bude and Estiu. This of course would not have been the case after the tale passed into the hands of the Christianized peoples of England or the Continent. The elderly woman who acted as companion, or *duenna*, to the youthful wives of twelfth century England and France was doubtless a personage but too well known to the pretty women of romantic tendencies in Marie's day, and the substitution of such a figure for the druid in the original story would contribute largely to the interest and intelligibility of the narrative without disturbing its dramatic development [2].

The discovery of the bird-lover in the lay of *Yonec* results in his final disappearance. This is a common feature of early Celtic stories dealing with other-world beings. The disappearance is moreover usually interpreted as the death of the fairy being, as in the French poem and the *Dinnshenchus* of *Suam da En*. In several modern analogues to the lay of *Yonec*, however, the story ends happily. The bird lover on being wounded departs, it is true, but he is usually found later by

1. *La Religion des Gaulois*, etc., 1897, p. 277 ff. Cf. d'Arbois de Jubainville, *Les Druides*, etc., 1906, p. 115 f; and Joyce, *Social History*, 1903, I, p. 237. See further on the druids, Villemarqué, *Barzaz Breiz*, 6th edn., Paris, 1867, p. xvi f; Gaidoz, *Esquisse de la Religion des Gaulois* (Extract from the *Encyclop. des Sc. Rel.*, V), 1879, p. 16; Bury, *Life of St. Patrick*, 1905, p. 76 f; Dottin, *Manuel*, 1906, p. 273; Rhŷs, *Proceedings of the Brit. Acad.*, 1903-4, p. 55.

2. A figure corresponding in a measure to the *duenna* in *Yonec* is found in connection with the *Inclusa* motif in the *Longes mac n-Usnig*, to which reference has already been made. Miss Hull has called attention to the fact that the heroine's guardian, a druidess, « has in [a] late version lost her repellent qualities; the terrible magician of the early tales has changed into a fond and foolish old nurse who cannot resist the pleadings of her charge » (*Folk-Lore*, XV (1904), p. 25). See also p. 455, n. 2.

his mistress, who then becomes his wife [1]. If this represents, as it probably does, a comparatively late stage of development, the agreement of the lay of *Yonec* with the *Dinnshenchus* in giving the opening episode a tragic termination, must be regarded as additional evidence that Marie used a very early form of the story and followed her original closely [2].

The trap utilized by the jealous husband in *Yonec* finds no parallel in early Irish literature, so far as I have discovered. It may, as Johnston suggests [3], have been taken from some such tale as *L'Oiseau bleu*, but in any case it cannot be regarded as having certainly formed a part of the original story.

THE JOURNEY TO THE LOVER'S KINGDOM

The heroine of *Yonec*, after the disappearance of Muldumarec, manages to get out of a window from which she has, though so long imprisoned, apparently never before attempted to escape, leaps twenty feet to the earth, and tracks her lover by the blood-stains to a cave in the side of a hill, through which she passes into « un mult bel pre » (v. 360). Nearby she perceives a city, seemingly built entirely of silver. On entering she sees no inhabitants in the streets, but later, after passing through two rooms of the palace, in each of which a knight is sleeping, she finds in a third her dying lover reclining on a gorgeous bed, about which candles burn day and night. After receiving certain gifts and instructions from Muldumarec, she returns home, apparently making the whole journey within one day.

The lack of skill evinced in the narration of this episode is evident, even to a superficial observer [4]. The inconsistencies look like the result of an attempt to rationalize a frankly

1. But see the Portuguese folk-tale mentioned by Johnston, *Publications of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 334.
2. Cf Johnston, *op. cit.*, p. 332.
3. *Op. cit.*, p. 330.
4. Cf. Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d edn., 1900, p. 379 f.

marvellous story in order to fit it into a tale with which it originally had no connection.

Muldumarec, as Ahlström suggests, is probably in origin « en sid-konung, en herskare öfver dessa mystika väsen, hvarmed den keltiska och särskildt den iriska fantasien befolkade de urgamla grafhögarne, 'sids'[1] »; the hillside entrance to his kingdom[2], the beautiful grassy plain[3], the gorgeous decora-

1. *Studier i den fornfranska Laislitteraturen*, 1892, p. 92.

2. The following Irish stories may be cited as illustrating this form of entrance to the fairy world: *Echtra Nerai* (Adventures of Nera), called also the *Tain Bó Aingen* (The Cattle Raid of Aingen; ed. and trans., Kuno Meyer, *Revue Celtique*, X (1889), p. 212 ff); the *Dinnshenchus* of *Cu-Glas*, which apparently gives an account of how a hunter followed certain fairy pigs into a cave and arrived at the fairy palace of Bri Léith (*LL, Facs.*, p. 195, b, ll. 15-24; *Book of Ballymote, facs.*, p. 369, ll. 32-42; cf. *Revue Celtique*, XVI (1895), p. 421; O'Curry, *Lectures on the MS Materials*, p. 283); and two accounts of visits to fairy palaces in the *Agallamh na Senorach* (*Irische Texte*, IV, 1, p. 228; *Silva Gadelica*, I, p. 222 ff). See further Philippe de Félice, *L'Autre Monde — Mythes et Légendes — Le Purgatoire de Saint Patrice*, Paris, 1906, p. 8 ff. Examples of probable Welsh tradition are found in the *Itin. Cambriae* (I, 8), by Giraldus Cambrensis (ed. Sir R. C. Hoare, London, 1806, I, p. 158 f.; cf. Miss Paton, *Fairy Mythology*, p. 129), and in Walter Map's *De Nugis Curialium* (Dist. I., cap. XI: ed. Thomas Wright, *Camden Soc.*, 1850, p. 14 ff). See further Philippe de Félice, *op. cit.*, p. 159.

The feature occurs in the following mediaeval romances: *Thomas of Erceldoune* (ed. J. A. H. Murray, *Early Eng. Texts Soc.*, London, 1875; cf. Child, *Ballads*, no. 37, and Josephine M. Burnham, *Publns. of the Mod. Lang. Assn. of America*, XXIII (1908), p. 388, n. 2); *The Turk and Gowin* (v. 66 ff.: Bishop Percy's Folio MS., ed Hales and Furnivall, I. London, 1867, p. 90 ff); *Reinbroun* (*st.* 78: ed. Zupitza in the 3d part of his edn. of *Guy of Warwick*, *E. E. T. S.*, *Extra Ser.* 42, 49, 59); *Sir Orfeo* (v. 345 ff: cf. Kittredge, *Amer. Jour. of Philol.*, VII (1886), p. 194, and Miss Paton, *op. cit.*, p. 215). See further Child, *Ballads*, nos. 19, 39, 41. Compare T. Crofton Croker, *Fairy Legends and Traditions of the South of Ireland* (*new edn.*, ed. T. Wright), p. 24 f; d'Arbois de Jubainville, *Cycle Mythologique irlandais* (*Cours de Litt. celt. II.*), 1884, p. 270 ff).; Mr. Joseph Jacobs (*Folk-Lore*, II (1891), p. 193 f).

3. The « Elysium of the Pagan Irish » is frequently described as a smooth plain covered with never-fading verdure and warmed by perpetual sunshine. For descriptions of the Celtic other world, see Alfred Nutt « The Happy Otherworld in the Mythico-Romantic Literature of the Irish », *Voyage of Bran*, I (1895); Douglas Hyde, *Literary History of Ireland*,

tions of the mysterious city [1], and its deserted appear-

1899, p. 94 ff; Dottin, *La Religion des Celtes*, Paris, 1904, p. 36 f. In the *Serglige Conchulainn*, which contains one of our earliest descriptions of the Pagan Irish Paradise, the other world is called « *Mag Mell* », which Windisch, adopting an earlier translation, renders the « Plains of Happiness » (*Irische Texte*, *s. v. meld* in Wörterbuch; cf. Miss Eleanor Hull, *A Text-Book of Ir. Lit.*, 1906, I., p. 21). In the *Echtra Connla* it is called the « Fields of the Living ». In one of the *Dinnshenchus* poems found in the *Book of Leinster* and other MSS, the famous fairy palace called Brugh na Boinne is situated on a « clear shining plain », a « virgin mead of birds and islands » (*Publns. of the Royal Ir. Acad.*, Todd Lect. Ser. IX (1906), p. 10 f.). In the *Tochmarc Emire* (transl., Kuno Meyer, *Arch. Rev.*, I (1888), p. 155; cf. *Revue Celtique*. XV (1894), p. 294 f), the land beneath the waves (another familiar location for the Irish other world) is represented as a large plain. Similar features are found in the *Imram Curaig Mailduin* (Voyage of Mael Duin's Boat; ed. and transl. Whitley Stokes, *Revue Celtique*, X (1889), p. 63; cf. Haupt's *Zeitschrift* XXXIII, p. 148); the *Echtra Cormaic i Tir Tairngiri* (Adventures of Cormac in the Land of Promise; *Irische Texte*, III, 1, p. 213; cf Zimmer, Haupt's *Zeitschrift* XXXIII, p. 268); and the *Echtra Thaidg meic Chein* (Adventures of Tadg mac C.; *Silva Gadelica*, II, p. 390). Among the mediaeval romances, see *Perceval* (vv. 12, 954 ff, 23,315 ff; ed. Potvin); *La Mule sanz Frain* (v. 185 ff; ed. Méon, *Nouveau Recueil de Fabliaux et Contes*, Paris, 1823, I., p. 1 ff); *Le Bel Inconnu* (v. 1,936 ff; ed. C. Hippeau, Paris, 1860); and the lay of *Guingamor* (v. 359 f.; ed. Gaston Paris, *Romania* VIII (1879), p. 51 ff). See further Miss Paton, *Fairy Mythology*, p. 229; Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d edn., 1900, p. 364 f.

1. The external appearance of Muldumarec's city is described as follows:

> « N'i ot maisun, sale ne tur
> ki ne parust tute d'argent.
> Mult sunt riche li mandement. » (v. 366 ff.)

The interior of the lover's apartment is equally magnificent:

> « el lit sun ami a trové.
> Li pecol sunt d'or esmeré;
> ne sai mie les dras preisier:
> li cirgë e li chandelier,
> ki nuit e jur sunt alumé
> valent tut l'or d'une cité. » (v. 390 ff.)

Without attempting a complete list of examples of magnificent other world decorations in early Irish literature, we note the following: *Serglige Conchulainn* (*Facs of Nat'l MSS. of Ireland*, II., ap. IV E); *Echtra Cormaic i Tir Tairngiri* (*Irische Texte* III, 1, p. 213); *Euchtra Airt meic Cuind* (ed. and transl. R. I. Best, *Erin*, III (1907), p. 157), found in the fifteenth

ance [1] are all well known features of the Celtic other-world; and the journey thither made by a mortal in search of some

century *Book of Fermoy*; *Aidedh Ferghusa* (*Silva Gadelica*, II, p. 277), found in the fifteenth century *Egerton MS 1782*. Cf Miss Hull, *A Text-Book of Irish Literature*, 1906, I., p. 18 f.

Among the many examples which might be collected from the mediaeval romances, may be mentioned the descriptions of the fairy palaces in *Perceval* (see esp. v. 9,066 ff; cf. v. 11,001 f), *Le Bel Inconnu* (v. 1,889 ff; cf. v. 1,932), *Partonopeus de Blois* (v. 787 ff; ed. G.-A. Crapelet, Paris, 1834). *Reinbroun* (st. 80), and the lays of *Sir Orfeo* and *Guingamor*. See also Child, *Ballads*, nº 38. The other-worldlike aspect of Muldumarec's kingdom, was noted by Pietro Toldo, *Roman. Forsch.*, XVI (1904), p. 617.

The candles which are lighted day and night recall the marvellous objects which give continuous light in the other world palaces of Celtic romance. In the *Serglige Conchulainn* the palace of Mag Mell is lighted by a single precious stone. In one of the *Dinnshenchus* poems (*Publns. of the Royal Ir. Acad.*, Todd Lecture Ser. VII, p. 46 f), Frigriu carries off the woman Ailech to a beautiful house adorned with gold and gems of crystal: « alike were day and night in the midst of it ». In the *Togail Bruidne Dá Derga* (*Revue Celtique* XXII (1901), p. 184) the ornaments on the musical instruments of the fairy pipers give sufficient light for the whole house, and in the *Tain Bó Fraich* (*Revue Celtique*, XXIV (1903), p. 132) the supernatural hero's fairy gems are so bright that by means of their light Queen Medb plays chess for three days continuously without noticing when night arrives! On the magnificent subterranean dwellings of the *Tuatha Dé Danann*, see d'Arbois de Jubainville, *Rev. Arch.*, n. s., XXXV (1878), p. 390 f, Joyce, *Social Hist. of Ir.*, 1903, I., pp. 251 f, 256.

See also *Perceval* (vv. 9,066 f, 11,001 f), *Le Bel Inconnu* (v. 1,897 ff), *Reinbroun* (st. 80), *Partonopeus de Blois* (v. 787 f). In *Sir Orfeo* the stones of the other world light up the city, and in the *Pilgrimage of Charlemagne* (*Karls des Grossen Reise nach Jerusalem und Constantinopel*, ed. Koschwitz, Heilbronn, 1883), Charles's bedroom in Hugo's palace is illumined by a single carbuncle. For possible Celtic influence on the material utilised in the *Pilgrimage*, see K. G. T. Webster, *Eng. Stud.* XXXVI, pp. 366. 368.

1. In the *Imram Curaig Maildúin* (*Revue Celtique*, IX (1888), p. 477), the hero and his companions discover on a mysterious island a palace in which they find a banquet spread but no living creature except a small cat. In the *Tochmarc Becfola* (*Publns. of the Royal Ir. Acad.*, Ir. MSS Ser. I, 1, p. 179), Diarmait's fairy mistress and a mysterious stranger (probably her other-world lover) cross a lake to a fair dwelling which has no occupants but themselves; and in the *Leighes Coise Chein* (Healing of Cian's Leg; *Silva Gadelich*, II, p. 340), found in the fifteenth century *Egerton MS 1781*, the hero of one episode, while in search of his wife, is guided to a castle which he is unable to leave for a year. It contains meat and drink in plenty but no inhabitants. Compare *Perceval* (v. 16, 744; 23, 906), *Partonopeus de*

person or object is one of the most familiar types of Irish literature [1]. There are also several early Irish stories in which a wife is carried to the other-world by a supernatural lover. We have already had occasion to refer to the *Tochmarc Etaine*, in which the wife of King Eochaid is abducted by the supernatural Midir, who has the power of transforming himself into a bird [2]. One of the *Dinnshenchus* poems found in the *Book of Leinster* and other manuscripts, tells how Midir also carried off Ess, daughter of Etain, to the subterranean fairy palace of Bri Léith, and kept her there nine years [3]. Similar accounts are contained in the *Echtra Cormaic i Tir Tairngiri* (Adventures of Cormac in the Land of Promise) [4], which is probably older than the fourteenth-century *Yellow Book of Lecan* (in which it is preserved), and in the *Echtra Thaidg meic Chein* (Adventures of Tadg, son of Cian) [5], and the *Leighes Coise Chein* (Healing of Cian's Leg) [6], neither of which can, unfortunately, be assigned to a very early date.

Blois (v. 999 ff), the *Turke and Gowin* (v. 93 f.) and *Guingamor* (v. 376). See further *Hist. litt. de la France*, XXX, p. 55 ; Schofield, [Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Litt.*, V (1896), p. 225.

1. On the other world journey in Celtic and mediaeval Romance, see A. C. L. Brown, *Iwain, A Study*, [Harvard] *Studies and Notes*, VIII (1903), and *Publns. of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 673 ff. Cf. Schofield, *Studies and Notes*, V (1896), p. 221 ff.

2. According to the *Lecan* version of the story of Tuag, the fairy man intended to carry off the lady *i Tir Ban tsuthain*, « into the Land of Eternal Women », the Celtic other world (*Revue Celtique*, XVI (1895), p. 152).

3. *Publns of the Royal Ir. Acad.*, Todd Lect. Ser. VII (1900), p. 2 ff ; IX, p. 2 ff.

4. See p. 461, n. 3.

5. See p. 461, n. 3.

6. See p. 463, n. 1. A passage in the *Rawlinson Dinnshenchus* tells how Englic, the daughter of Elcmaire, was carried off by the « Bright Folk and the fairy hosts » of Ireland. She is said to have been in love with the well known fairy chief Oengus mac ind Oc (*Folk-Lore*, III (1892), p. 506). Cf. *ibid.*, p. 473. It is possible also that we have perverted examples of this type of story in one of the *Dinnshenchus* poems (*Publns. of the Royal Ir. Acad.*, Todd Lecture Ser. VII (1900), p. 46 f), and in the *Tochmarc Becfola* (see n. 146). The lay of *Sir Orfeo* (see p. 430, n. 2) gives an account of the abduction of a mortal woman by a supernatural lover. For a comparison of this poem with the *Tochmare Etaine*, see Kittredge, *Amer-*

In the light of these facts, it seems not improbable that the visit to the lover's kingdom in *Yonec* is based on a Celtic account of a journey to the other-world, made by the lady alone or in company with her fairy-lover, and that the attempt of some unskilful narrator to connect it with the preceding and following episodes resulted in certain incongruities in the narrative.

THE SEMI-SUPERNATURAL SON.

In the lay of *Yonec* the bird-lover, before his final departure, tells his mistress that she is pregnant by him and will bear a son who will be brave and valiant, and shall be called Yonec.

> « De lui est enceinte d'enfant,
> un fiz avra pruz e vaillant...
> Yonec numer le fera » (v. 331 ff.).

This son is to avenge his father's death. When the lady later visits Muldumarec's kingdom, he gives her a ring which will cause her husband to forget her short comings [1], and a sword which is to be given to their son on a specified occasion. She then returns home and continues to live quietly with her husband until the son, who is born in due time, grows to manhood and is knighted. The three then visit together the lover's kingdom, and the son, on receiving the sword, fulfils his father's prophecy.

ican Journal of Philol., VII (1886), p. 191 ff. On the famous story of the abduction of Guinevere, and its Celtic analogues, see K. G. T. Webster, *Eng. Stud.*, XXXVI, p. 340 ff. See also *Hist. litt. de la France*, XXX, pp. 92, 110; Kittredge, [Harvard] *Studies and Notes in Philol. and Lit.*, VIII (1903), pp. 261, 190, n. 2; *Romania*, XII, p. 459 ff; Fletcher, [Harvard] *Studies and Notes*, X (1906), pp. 94, 95, n. 1; Maynadier, *The Arthur of the English Poets*, Boston and New York, 1907, p. 93 ff. See further *Perceval* (v. 12,954 ff), and Child, *Ballads*, nº 30, I, p. 374 ff.

1. Miss Rickert compares the *Serglige Conchulainn*, in which the hero, after his separation from his fairy mistress Fand through the jealousy of his mortal wife, is forced by the druids to take a drink of forgetfulness, which causes him to lose all recollection of his amour with the *fée* (*Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 185). On magic rings, see Pietro Toldo, *Rom. Forsch.*, XVI (1904), p 623 f.

This episode, which finds more or less close analogues in the lays of *Tydorel* [1], *Doon* [2], *Sire Degarre* [3], and *Sir Gowther* [4], can be closely parallelled in early Irish literature. It will be recalled that in two of the Irish stories summarized above — the *Compert Mongain* and the *Togail Bruidne Dá Derga* — the lover, after enjoying the lady's favors, predicts that a son will be born, and on departing leaves a name for him, in the former account foretelling also his future greatness; but the resemblance in these cases goes no further. A much more striking parallel is found in the *Cath maige Tured* (Battle of Moytura), which, though contained in the fifteenth-century *Harleian MS. 5280*, pretty certainly belongs to a much earlier period, and may even antedate the tenth century [5].

Eri, a woman of the *Tuatha Dé Danann*, is visited by a fairy lover « of fairest form », who comes to her across the sea in a mysterious vessel. The stranger, after making her his mistress, gives her a gold ring from his middle-finger,

1. See p. 430, n. 2. On *Tydorel* and its relations to Celtic tradition, see Hertz, *Spielmannsbuch*, 2d edn., 1900, p. 388 ff. Cf. *Romania*, VIII (1879), p. 67; Florence L. Ravenel, *Publns. of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 164. On the resemblance between *Tydorel* and *Yonec*, see F. L. Ravenel, *ibid.*, p. 170 f.

2. Ed., Gaston Paris, *Romania*, VIII (1879), p. 61 ff. In the lay of *Doon* the lover is mortal and the mistress (probably) supernatural. This state of affairs, which is also found in the Irish tale of the *Aidead Anfir Aife*, does not, however, affect the value of the parallel for our present purpose. A somewhat similar story is found in the lay of *Milun* (ed., Warnke, *Die Lais*, 1900, p. 152 ff). On the *Aidead Ainfir Aife*, see p. 467.

3. Ed. for the *Abbotsford Club* (Edinburgh, 1849). On the origin of *Sire Degarre* and kindred stories in fairy lore, see Schofield, *Eng. Lit. from the Norman Conquest to Chaucer*, 1906, p. 186.

4. See above, p. 433, n. 3. On the similarity between *Sir Gowther* and Celtic tradition, see Kittredge, *Amer. Journal of Philol.*, VII (1886), p. 178.

5. On the possibility of dating the document earlier than the eleventh century, see Alfred Nutt, *Voyage of Bran*, II (1897), p. 173. See further Whitley Stokes, *Revue Celtique*, XII (1891), p. 52 f, and d'Arbois de Jubainville, *Les Celtes depuis les Temps les plus anciens*, etc., 1904, p. 41 f. The saga has been ed. and trans. by Stokes, *ibid.*, p. 61 f. For bibliography of translated portions, see Stokes's edn., *passim*. For assumary, see O'Currys, *Lectures on the MS Materials*, p. 248 ff.

and he « told her that she should not part with it by sale or by gift, save to one whose finger it should fit ». He tells her that he is Elotha, son of Delbaeth, King of the Fomorians, and that she will bear a wonderful son, whose name shall be called Eochaid Bress. He then departs the way he came. The child is born, and in due time ascends the throne of the *Tuatha Dé Danann*, but is deposed for injustice. His mother now finds that the ring fits his finger, and together the two visit the land of the Fomorians, and obtain their assistance against the *Tuatha Dé Danann*. The invaders are, however, defeated in the Second Battle of Moytura.

Another Irish tale of great interest in connection with the episode under investigation is the *Aidead Ainfir Aife* (Death of the Only Son of A.), which probably goes back at least to the ninth century [1]. It tells how Cuchulainn, the hero of the *Tain Bó Cuailnge*, visits the other world, obtains the favors of Aife, a noted supernatural Amazon, and returns to the land of mortals, leaving her pregnant [2]. [Before departing he gives a name to the child which shall be born] [3], and leaves a ring, with instructions that when it fits the boy's finger, he shall be sent to Ireland to seek his father. This happens, but the son, on reaching Ireland, fights against his father without knowing him, and is slain by Cuchulainn's terrible spear, the *gai bulga*.

The similarity between these two pieces of Celtic tradition and the lay of *Yonec* hardly needs emphasizing. In all three

1. Ed. and trans. from the *Yellow Book of Lecan* by Kuno Meyer (*Erin*, I, p. 113 ff); from the sixteenth century *MS H.* 3. 17 (Trinity College, Dublin), by J. G. O'Keeffe (*ibid.*, p. 123 ff). On the date, see Meyer, *ibid.*

2. Here, as in the lay of *Doon*, the lover is mortal and the mistress of fairy origin. In both the French and Irish accounts we have the story of a love affair between a mortal and a proud lady who requires severe tests of all her suitors. In both the lover departs, leaving his mistress pregnant, and entrusting her with a ring to be bestowed upon their offspring, which will be a boy. In both the son is to seek his father. This in due time happens. In both the recognition takes place during an encounter between father and son.

3. The bracketed statement is found in the *Tochmarc Emire* (*Arch. Rev.*, I (1888), p. 302), which refers to Cuchulainn's love affair with Aife.

a being from another world bestows his attentions upon a woman whom, on his departure, he leaves pregnant. He predicts that a son shall be born, who (in *Yonec* and the *Cath Maige Tured*) will be famous. In the Irish accounts the father at the same time gives the boy a name, and intrusts the mother with a ring which is to be bestowed upon the son on a specified occasion. In the lay of *Yonec* the gift of the sword is postponed to a later point in the story. In the *Aidead Ainfir Aife* the son, on the receipt of the ring, is to seek his father, and a similar command ts implied in the *Cath Maige Tured* by the fact that Eochaid Bress visits Elotha's kingdom, making the journey in company with his mother, as also happens in the lay of *Yonec*. The recognition by means of the sword or ring is preserved only in *Sire Degarre*, *Doon* and *Milun*, but it must certainly have existed originally in the *Cath Maige Tured* and the *Aidead Ainfir Aife*; otherwise the ring and the instructions accompanying it would have no significance. Il is therefore probable that it formed part of the original story which was worked into the plot of *Yonec*, but which was at the same time altered to facilitate the introduction of the revenge motive, to be spoken of in a moment. On the basis of the comparisons just made, this early form of the story may be reconstructed as follows : A (fairy) lover visits a mortal woman, and on departing predicts that she will become by him the mother of a wonderful son. The lover also gives the child a name, and leaves with the mother a recognition-token (perhaps a ring), which on a specified occasion is to be delivered to the son, who is then to search for his father in the latter's country, using the gift as a means of identification. This happens. The son is born, in due time receives the gift, and (possibly in company with his nother), seeks his father, and the three are happily united.

Without undertaking the perhaps impossible task of determining where this story had its beginning, we may regard its occurence in Irish literature of a high degree of antiquity [1]

1. Alfred Nutt argues for the existence among both the Goidelic and Brythonic Celts in the British Isles, of a « tale of a wonder-child, begotten

and in Breton lays having other points in commun with Celtic literature, as an indication that it at least passed through Celtic hands before it influenced the lay of *Yonec*.

THE REVENGE MOTIF.

The lady in *Yonec*, after returning with the sword and ring from her lover's knigdom, continues to live with her husband until her son is born, grows to manhood, and is knighted. The mother, husband, and son while on a journey to Caerleon, happen to stop in the lover's kingdom at a monastery where the latter is buried. The mother now tells the story of her secret love, and gives the sword to her son, who, in accordance with his father's prediction, at once beheads her husband. The lady falls dead on the tomb of her lover, and the son becomes heir to his father's possessions.

This section of the story bears little similarity to any of the Celtic tales summarized above. In the *Cath Maige Tured* and the *Aidead Ainfir Aife*, it is true, the son finally visits his father's land, but the results in the two cases differ from each other and from that in the lay of *Yonec*. Stories of revenge are by no means uncommon in early Celtic literature, and it is entirely possible that the revenge motif which forms an important part of the final episode of *Yonec*, got attached to the story before it passed out of Celtic hands. It is, however, found in none of the modern versions of the tale of the bird-lover [1], a fact which speaks somewhat against its having belonged to the story at a very early date.

It should also be observed that this part of the lay bears no such indications of other-worldness as marked the heroine's

upon a mortal mother by a supernatural father » : *Voyage of Bran*, I (1895), p. 28 ; cf. F. L. Ravenel, *Publns. of the Mod. Lang. Assn. of America*, XX (1905), p. 166. On the ancient Gaulish belief in supernatural birth, see Camille Jullian, *Recherches sur la Religion Gauloise* (*Bibl. des Universités du Midi*, Fascicule VI), Bordeaux, 1903, p. 93. See also Julius Pokorny, *Mitteilungen der anthrop. Gessellsch. in Wien*, XXXIX (1909), p. 102. On the general subject of *birth* caused by other than natural means, see E. S. Hartland, *Primitive Paternity* (Publications of the Folk-Lore Soc. LXV), London, 1909, vol. I.

1. See Miss Rickert, *Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 186.

first visit to Muldumarec's kingdom [1]. The journey is made on horseback, and is apparently of considerable extent, for the party stop to rest at a monastery, where the lover happens to be buried. Here the closing scene very appropriately takes place. The whole proceeding is quite in accordance with possible human experience, and may be, as Miss Rickert suggests [2], merely « a human story of murder and vengeance » blended with the preceding episode, which, as we have seen above, perhaps told how the son set out with his token to seek his supernatural father.

CONCLUSION.

This discussion brings out the following facts. *1*) There existed in early Celtic literature a type of story in which a supernatural lover visits the land of mortals, appears in the form of a bird to a mortal wife, forms a union with her, and is discovered by the aggrieved husband, and wounded or slain. *2*) In another type the fairy-lover, after making the woman his mistress, departs, first predicting that she will bear a famous son, giving the child a name, and leaving with the mother a ring or other token to be bestowed upon him on a specified occasion. The son is then to seek his father in the latter's kingdom. This happens, and the son is recognized by the token. *3*) In still another type of story the woman is carried off to the other-world by her fairy-lover. If we combine these three under the influence of the *Inclusa* motif, introducing the device of the barbed irons as a means of wounding the lover, the result would agree pretty closely with the plot of Marie's lay, minus the revenge motif. The death of the lover (as in *type 1*), and the birth of a son (as in *type 2*), would naturally suggest the addition of this feature. The lover's gift to his mistress, whose visit to his kingdom may be taken

1. Cf. Ahlström, *Studier i den fornfranska Laislitteraturen*, 1892, p. 92.
2. *Marie de France, Seven of her Lays*, 1901, p. 186. Cf Ahlström, *op. cit.*, p. 91.

from *type 3*, then naturally becomes a sword with which the son is to revenge his father's death, and the ring, when proper virtues are attributed to it may, be used in quieting the jealous husband, with whom Marie, and doubtless many who told the story before her, had little sympathy.

These observations are made in the full realization that several features in the lay of *Yonec* which have been paralleled in early Celtic literature, are to be met with also in Classical or Oriental tradition, or elsewhere. The evidence in favor of Celtic origin is of a cumulative nature, and its value rests, not on this or that feature common to Celtic tradition and the lay of *Yonec*, but on a series or combination of features, and the peculiar way in which they are treated. Until it can be shown that the lay of *Yonec* bears as strong a resemblance to any other literature as it does to Celtic, I hope the readers of these pages will feel justified in regardingt his interesting Old French poem as owing much of its attractiveness to its Celtic origin.

TOM PEETE CROSS.

REMARQUES ET ADDITIONS

A L'*INTRODUCTION TO EARLY WELSH*

DE JOHN STRACHAN

(*Fin*)

PAGES 59-60 (cf. p. 20, note 2). Strachan dans un article d'*Ériu*, III, part I, page 20, sous le titre de : *On some mutation of initial consonants in the old Welsh verb*, a traité des conditions dans lesquelles *ny*, *ry* provoquent l'*aspiration* ou l'*adoucissement* du verbe suivant[1]. Il a résumé ce travail, à ce point de vue, p. 20, note 2 de son *Introduction*. Il s'est occupé aussi des particules *dy-* et *go-*. Il conclut qu'on est en présence de ruines d'un système ancien, dans lequel les particules préverbales étaient soumises aux mêmes lois en gallois qu'en irlandais. La conclusion me paraît juste : si le jeu des mutations après *ry* et *ny* se présente encore, en poésie, avec une certaine régularité suivant qu'elles sont en situation relative ou non (à un degré moindre pour *ny*), il n'en est pas de même pour les autres particules.

Il y a des traces de l'usage ancien, mais le système est évidemment troublé aussi loin que nous pouvons remonter. C'est ce qui ressort d'une enquête que j'ai faite à travers le *Livre Noir*, les *Livres d'Aneurin* et *de Taliessin*, le *L. Rouge*, et la portion la plus importante des poésies de la *Myv. archaiology*, au sujet des particules *dy-*, *di-*, *go-*, *gor-*.

1. Strachan, p. 26, après avoir dit que personne avant lui n'avait noté ou essayé d'expliquer ces phénomènes reconnaît, note 4, que mes observations de l'*Archiv für Celt. Lex.*, I, 416, lui avaient échappé.

Dy. La série la plus riche est celle des composés avec le verbe substantif.

Dans le plus grand nombre des cas où *b* est intact, il n'y a pas relation :

L. Noir : 23. 6 : *Dybit* seith gaullog.
L. Tal. 112. 29 : a chyn *dybi*, *dybuant*.
154. 13 : *dybi* dylles.
111. 8 : *Dybi* Jerosolima.
128. 10 : *Dybi* o Lego.
12 : *Dybi* o Alclut.
14 : *Dybi* o Lydaw.
L. Rouge, 292. 7 : *Dybi* y uaeth.
L. Tal. 130. 26 : *Dybydaf* yna gnawt
Dwfyn *dyfu* y gnawt ?

L. Rouge, 292. 32 :
y vaeth *dybyd* (cf. *Dybi y* vaeth).

208. 2 : Diw sul yn geugant
Diheu *dybydant*.

Myv. Arch. 144. 2 :
Hynoeth *dybydaf* o *dybwyf* ryd.

L. Noir, 22. 21 :
Ry dybit attam ne chuetil dyfridauc.

Myv. arch. 196. 1 :
Dybuant y gyd yn un orsset.

En situation relative, il y a souvent adoucissement.

L. Tal. 205. 11 :
wythvet linx[1] *a dyvi*.
202. 30 : arall a *dyfyd*.

1. Le texte porte : *lin X*.

110. 21 : ac in duun glas *dyvyd* imi.

130. 10 : Gwiawn a leferyd
a dwfyn *dyfyd*.

L. Rouge, 224. 13 :

Deu ysgwydwyn Veli
a *dyvi* y vaeth

281. 24 : gwae ny wna da *ae dyvyd*.

307. 9 : *nwy divo* pwyll, prif egwa.

L. Noir, 31. 8 :

Teulu oeth ac anoeth *a dywu*.

24. 2 : Duu *a dyfu* oe garcharu...

L. Aneurin, 95. 16 :

a galar dwvyn *dyvyd*.

Avec *pan*, *ny*, on a le plus souvent adoucissement.

L. Noir, 18. 9 : *Ban dywu* guas Duu...

19. 28 : Och, Jessu, na *dyffu*[1] wynihenit.

L. Tal. 183. 9 : Tut achles dyormes *pan dyvyd*.

118. 29 : *ny dyfu ny dyfyd*
neb kystal a Dofyd.

118. 27 : ny *dyfu* yma
Gwledic dy gynna.

L. Aneurin, 90. 45 :

nym daw *nym dyvyd* a vo trymach.

88. 18 : pan *ym dyvyd*[2] lliaws pryder.

66. 12 : pan *dyvu* Dutvwlch.

L. Rouge, 266. 24 :

Kyn *ny dyvei* hael hoedel mis.

1. *Dyffu* = *dyvu* ; cf. *diffod*, venir, pour *dyvod*.

2. *Dyvyd* signifie *viendra*, mais ici comme dans *nvy divo*, ce verbe a le sens *d'avoir*, comme en breton et en cornique.

Mais on constate aussi l'absence de l'adoucissement en situation relative :

L. Noir, 26. 14 :

brithvid *dybi*,

« Il y aura une époque troublée. »

27. 9 : *bydan a vit*,
mor truan y dyvod ac *ew dybit*.

Il est possible qu'il n'y ait pas de construction relative (v. plus haut).

L. Aneurin, 67. 5 :

Blaen gwirawt vragawt *ef dybydei*

« Lui, il avait le choix (ou les prémices) du *bragot*[1] » : même observation que pour le vers précédent.

L. Tal. 177. 23 : agheu *dybu*.

205. 23 : Powys *dybydant*.

L. Rouge, 296. 6 : *or a dybyd*.

On a aussi l'adoucissement en situation non relative.

Myv. arch. 190. 1 : *Dyfu* Addat
2 : *Ry ddyfu* wrhydri.

Il y a avec *dy-* un certain nombre de doublets pour d'autres verbes :

L. Tal. 170. 4 :

Dy-chyrch bar karrec crec mor ednein.

« Ils recherchent le sommet du rocher, les oiseaux de mer. »

127. 7 : *Dy-chyrchwynt* gyfarth mal arth o vynyd.

Myv. arch. 147. 1 :

Dy-chyrchws fy llyw llew mawr mirein.

1. Boisson faite de moût de bière et d'hydromel.

144. 1 : *Dychyrch* tir tremud *dychlud* anaw
— *Dychyrch* glan glaswyn glwys y frydaw
149. 1 : *Dychyrch* cyfarwyd, dychyfarwyd a mi.
289. 2 : *Dy-chyrch* hynt *dychre* gwynt gwaet vann.

En situation relative :

L. Tal. 126. 11 :

Lleith anobeilh *ry dygyrchassant.*

168. 12 : Gweleis wyr gorvawr
a *dygyrchynt* awr,

awr pour *gawr*, cri de guerre, bataille.

162. 24 : Dyfet *dygyrchet* biw mab Idno,

« Que Dyved aille chercher le bétail du fils d'Idno. »

Myv. arch. 160. 1 :

Eissyeu *am dygyrch.*

Avec *pan* :

Myv. arch. 156. 2 :

Pan *dygyrch* cludfeirch clodvan.

En revanche : *L. Noir*, 34. 25 :

Dy-girchei taru trin ino treis.

Myv. arch. 161. 1 :

Dy-chanaf[1] ym naf

« Je chanterai pour mon chef. »

Ibid. 215. 1 :

Dy gert *dy-ganaf*, naf.

« Ton poème de louange, je chanterai, chef. »

— Dychymmod et dygymmod (*être d'accord avec*; *être habituellement avec*).

L. Tal. 124. 29 :

Dechymyd meddaw[t] mawr wirawt o ved
Dechymyd aghen agheu llawer

1. N'a rien à faire avec *dychanu*, faire une satire.

Dec[h]ymyd anaeleu dagreu gwraged
Dechymyd tristit byt aryher.

L. Rouge, 305. 6 :

Dychymmyd dedwyd ac anaw.

En situation relative :

L. Tal. 180. 24 : *a dygymuant.*

— DYGORVOT et DYORVOT, l'emporter, vaincre.

L. Tal. 127. 19 : *Dygorfu* Kymry.

L. Rouge, 237. 6 : Brython *dy-worpi.*

Avec *pan* :

L. Tal. 124. 6 :

Atporyon vyd Brython pan *dyorvyn.*

— DYFFORTHI et DY-BORTHI, soutenir, porter.

Myv. arch. 141. 1 :

Dyfforthynt y seirch meirch rygyngawc

« Portaient ses harnais des chevaux rapides. »

L. Aneurin, 83. 17 :

Dyfforthynt meiwyr molut nyvet

« Ils soutiennent, les guerriers, la louange de Nyvet ? »

66. 28 : *Dyfforthyn* lynwyssawr gelorawr hir

« Ils portaient... de longues civières. »

86. 1 : *Dyfforthes* catveirch a chat seirch.

On chercherait vainement *dyfforthi* chez Silvan Evans[1]. C'est la forme *dy-borthi* qui a triomphé. On en trouvera des exemples chez Silvan Evans. Les exemples qu'il en donne montrent *dy-borthi* en situation relative.

On trouve pour le même verbe, avec *dy-* assez souvent des doublets employés indifféremment :

1. Il y en a un sous *dy-borthi*; c'est un contre-sens ; il s'agit du parfait *difyrth* (*diffyrch*), de *diffred* et non de *dy-fforthi* :

Difyrth chwechoes byd rac pyd peneu.

L. Tal. 201. 13 :

Dychludent wyr Bryneich yn pymlwyt.

Myv. arch. 144. 1 :

Dychlud clud Prydain bedrydan eis,

mais, *ibid.* 1822 : *Dyglud* glod.

Myv arch. 304. 30 :

Dy-chystud aghen dychyfyaw,

mais, *ibid.* 282. 9 : *Dy-gystud* deurud dagreu.

En général, une des formes a dominé.

C'est ainsi qu'on ne trouve que *dy-wallaw*.

Cependant, on a la forme non relative dans le *Livre d'Aneurin*, 57. 3 :

dygollouit vual.

Avec *di-*, on retrouve des variations semblables, avec la racine *-con* : DICHON et DIGON.

L. Noir, 37. 2 : *can dichaun* vyniffred .

« Puisqu'il peut me protéger. »

Myv. arch. 194. 2 :

Canys dichawn Dewi nys dichonwy.

Dans la plupart des cas où la situation est relative, on a *digon* :

L. Noir, 33. 23 :

Gwr a digonei da ar y arweu.

7. 23 : onid imuaredit or druc *digonit*.

52. 27 : ny bei Duu *ac digonhei*.

52. 28 : Kei gwin a Llacheu
Digonint ve kadeu.

10. 26 : Diwyccomne a *digonhom* o gamuet.

Cf. *L. Tal.* 141. 34; 113. 21; 178. 20; 128. 4; 138. 34; 121. 9; 178. 25.

L. Rouge, 268. 24; 277. 10;

Myv. arch. 194. 2; 209. 1.

Mais déjà, on trouve *digon* en situation non relative :

L. Noir, 56. 6 : *Digones* ton treis oer cleis yron.

L. Tal. 116. 23 : *Digonaf* y veird llafar llesteir.

149. 15 : *Digonwyf* digones lyghes.

122. 27 : Gan lwyth eisyflat.
Digonsawchi anvat.

178. 25 : *Digonwynt* wy vod Duw.

Il y a à remarquer dans les composés avec *dy-*, assez souvent, la présence d'un *-m-* :

L. Tal. 205. 1 : Pymp pennaeth *di-m-bi*
o Wydyl Ffichti

« Cinq chefs viendront des Gaëls Pictes. »

Cf. 170. 3, *dymbi* ; 208. 10, *dymbi*.

L. Noir, 9. 26 :

or saul *dymguytat* ar lleith *dimgorbit*.

9. 28 : ac ew gueith *dimgunelem* ne dim brodic dit,

« Et l'œuvre que nous aurions faite (ne serait) rien le jour du jugement. »

L. Tal. 117. 2 :

arall atwyn, panvyd da *dymgofyd*.

207. 5 : Deudec meib yr Israel *dymgofu*
o ganhat Iessu.

Myv. arch. 147. 1[1] :

Dymgorllwyd arglwydd argrain wyr Grufud.

L. Aneurin, 84. 24 :

Dymgwallaw gwledic dal
oe brid brennyal.

1. Dans le même poème, 140. 1 et 2 :

Dymgwadoles Duw dyfyn bwylladoed
Dymgwallofies bod bud ar gyhoed
Dymgoluch Gogled
Dymgodau Deheu.

mais ici, *-m-* paraît être le pronom infixe de la 1re pers. du sg.

Cf. ? 103. 18 :

Dimguorn ediu adam neimin.

Le texte est altéré.

L. Tal. 116. 27 :

arall atwyn pan vyd Duw *dymgwaret*,

« Un autre charme : quand c'est Dieu qui protège. »

165. 25 : Duw *dymgwares*.

Avec les particules *go- gor-*, il y aussi quelques doublets intéressants. Comme Strachan l'a remarqué, *go-gwn* qui ne subit pas l'adoucissement ne se trouve qu'en position non relative (*L. Tal.* 101. 23 ; 132. 13 ; 212. 13 ; *L. Rouge*, 270. 25).

Il en est de même de formes analogues comme *go-gwyppo*. On peut citer encore *go-gawn* et *go-chawn*.

L. Rouge, 296. 2 :

Crist Iessu llwyr vedu lleuver
Cristawn iawn *gogawn* gan ucher.

« Le Christ Jésus, maître absolu de la lumière, le vrai chrétien le célèbre le soir. »

Ibid. 170. 1 :

Gochawn y medut y molut gofrein.

190. 18 : *Gochawn* marchawc mwth molut gwiryon.

L. Aneurin, 96. 3 :

Gochawn kyrd keinmyn.

Pour *gor-*, le *Livre de Taliessin* nous fournit un exemple intéressant :

164. 4 : Gwyar *gorgolchei* gwarthyfiat.

126. 4 : Eu crysseu yn llawn creu a *orolchant*.

« Leurs chemises ils inonderont en plein sang. »

Cf. *L. Noir*, 21. 2 :

Kimry a *orvit*.

« Les Cymry triompheront. »

Au contraire, *gorpo* :

Ibid. 7. 10 : *Gorpo* gurgulet.

« Qu'il obtienne le grand festin (le festin céleste). »

P. 61. 99. La forme déponentielle aurait disparu totalement du gallois, or il y en a des restes (cf. John Rhys, *Revue Celt.*, VI, p. 40-49).

Sg. 3e pers. L'exemple le plus clair est *rymawyr* dans ce vers :

L. Tal. 158. 1 : Ren *rymawyr titheu* [1]
Kerreifant om karedeu.

« Roi, accorde-moi, toi, le pardon de mes fautes. »

Pour les autres exemples, comme l'a fait remarquer M. Dottin [2], on peut à la rigueur voir dans *-wyr* de *rymawyr*, l'impersonnel passif : *me soit accordé.* De même pour *rothwyr*.

Je ferai remarquer en passant que la forme *rimawy* du *Livre Noir* est fausse :

L. Noir, 5. 19 :
Deus re[e]n *rimaw y* awen. amen fiat.

« Que Dieu le maître m'accorde l'inspiration : amen fiat. »

Le vers est de 12 syllabes divisé en trois tranches de 4 syllabes chacune. Il est clair, en conséquence, que *y* est *nota augens* et ne doit pas compter pour la mesure : *rimaw awen* donne les 4 syllabes nécessaires.

Edrichuirde est à rejeter.

L'exemple suivant du *Livre Noir* peut à la rigueur s'expliquer par l'impersonnel :

L. Noir, 56. 26 .
Dabre genhiw *nymgwatter*.

« Viens avec moi, ne me refuse pas (qu'on ne me refuse pas). »

1. Un exemple a échappé : c'est dans un poème attribué à Meigant, poème aussi ancien que ceux du Livre noir (*Myv. Arch.*, p. 122. 2) :
Rym a vu ir culuit cyrreisiaint,
à corriger en : *Rymawir culuit cyrreiviaint.*

2. *Les désinences verbales en R*, p. 175-176.

A signaler encore deux exemples chez Dafydd ab Gwilym :

P. 172 : Dafydd, o *beiddir* dyfod
a main gledd, o mynni glod
Duw a ran rhwng dau angerdd.

« Dafydd, *si tu oses* venir avec un glaive mince, si tu désires la gloire, Dieu jugera entre nos deux passions... »

P. 307 : Etto rhed atti ar hynt,
Freuddwyd,
Gofynir im dyn aur do
a ddaw hun iddi heno.

« Cours encore vers elle immédiatement,
songe.....
demande à ma créature à la chevelure
d'or [1], si le sommeil lui viendra cette nuit. »

Sg. 3e pers. : *Anc. Laws*, II, p. 548. 198 :
anghyvieith a *ddiangawr* o long a doro.

« Un étranger qui s'échappera d'un navire qui se sera brisé. »

Ibid. p. 484. 14 : a phob hawl a dadl a *ddelawr* ger ei vron « et toute réclamation ou procès qui viendra devant lui (le juge). »

L. Tal. 213. 9 : yn wir *dedeuhawr*
ae lu ae longawr

« En vérité, viendront son armée et ses navires. »

Pluriel : 3e pers. Le *planthonnor* (Glose à Juvencus sur *fodientur*), a été généralement regardé comme un pluriel. Le sens est douteux.

L. Tal. 181. 28 :

namyn seith ni dyrreith o gaer Vedwit;
neut wyf glot keinmyn, kerd *glywannawr*.

« Sept seulement s'échappèrent de Caervedwit, je suis à la recherche de la gloire? on entendra un poème. »

1. Mot à mot, *à la toiture d'or*.

Clywannawr paraît être pour *clywanhawr*, *clywantawr*, à comparer avec le passage parallèle.

181. 17 : nam seith ny dyrreith o Gaer sidi,
neut wyf glott geinmyn, *cerd ochlywir*.

182. 28 : myneich dychnut ual bleidawr
o gyfranc udyd *ae gwydyanhawr*.

Le sens général est douteux, mais *gwydyanhawr* paraît sûr.

Cf. *ibid*. 182. 24 :

myneich dychnut val Cunin cor
o gyfranc udyd ae *gwidanhor*.

P. 61. 100. Les règles d'accord du verbe avec le sujet sont à refondre. D'après Strachan, dans la prose des Mabinogion, le sujet est au singulier avec un verbe au pluriel (*y kerdwys y kennadeu*), mais parfois le verbe est au pluriel, particulièrement dans le *White Book* et les textes plus archaïques. La *Grammatica Celtica*, p. 932-933, est plus exacte. On y fait remarquer que le gallois n'avait pas adopté la construction impersonnelle de la 3e pers. du sg. employée pour les autres à l'actif, quoiqu'il y en eût des exemples. Il y est dit avec raison qu'en *tête de la proposition habituellement, la 3e pers. du sg. précède le substantif au pluriel.*

En poésie, dans les vieux livres, les deux constructions sont usitées.

Livre noir.

A. *Verbe au sg. et sujet au pluriel.*

4. 17 : *seith* gwaew *ny ochel*.
7. 4 : *canhyn ae peirch*.
9. 20 : myn y *mae meillion*.
9. 27 : or saul *dymguytat* ar leith *dimgorbit*.
21. 2 : *Kimry* a *orvit*.
3 : llauen *vi* bri Brython.
23. 6 : *Dybit seith gan llog*.

10 : Pan *bebillo Lloegir.*
24.26 : Ban *eistetho* Saesson.
25.24 : *advit geloraur.*
26.24 : *birithuir* ae *met.*
41.10 : nyth *orsseiw teernet.*
47.21 : *nid a keduir.*
50.13 : canis fonogion mugc.
50. 3 : *a lataut* Mech*i*t
nyd oet vagaud meirch Mechit.
55. 2 : Cint y *sirthei kadoet.*

B. *Verbe et sujet au pluriel.*

4. 13 : *Llyaus aerwir* bryv breuaul *vytan.*
5. 1 : *seith ugein haelon a aethant.*
11.29 : Ba*n ganhout cogeu.*
12.13 : sei*th seint seith ugeiut a seith cant a wuant in* un orsset.
16.19 : sew a *unaethant plant* kai.
18.26 : *seith log* y *deuant.*
19. 1 : *or sauly deuant.*
22.14 : *ac vinthuy* in diheu a *doant.*
25. 2 : *Ban dottint ve gvir Guinet.*
25.16 : Ban *diffont guir.*
26. 7 : *Ban gunelhont meirieu.*

Cf. 26. 13; 28. 18; 38. 2, 7; 47. 31; 51. 32; 52. 15, 30; 54. 12; 55. 13.

Livre d'Aneurin.

A. 63. 9 : *gwyr ny techei.*
64. 2 : *Kwydei pym pymhwnt.*
64.10 : *Gwyr a aeth* Ododin (cf. 65, 7, 13, 21, 28; 73, 12).
64.19 : *wy lledi*
82.14 : *ketwyr* am Gatraeth *a wnaeth brithret.*
83.17 : *Dyfforthes meiwyr.*
93. 5 : *Tardei galled.*

95.28 : *Dyrreith gradvoryon.*
99.31 : *Trychan meirch godrud.*
a gryssyws gantud (cf. 102.16).
102.24 : *Kwydassei lafnawr.*
26 : *wy ceri.*
103.23 : pan *aeth canwyr* y Gatraeth.
106.18 : *Gochore brein du.*
B. 65. 22 : *wy gwnaethant.*
66. 25 : *maon dychiorant.*
66. 28 : *Dyforthynt lynwysawr* gelorawr hir.
69. 26 : *or sawl yt gryssiassant.*
72. 23 : *gwyr a gryssyassant* (cf. 82, 19 ; 96, 23, 96, 25, 99, 25).
73. 1 : *wy lladassant.*
79. 3 : *Wynedyn ny rodyn.*
86.29 : *brein ae cnoynt.*
91. 5 : *gweleys y wyr a doyn.*
102.6 : pan *doethan deon.*
104.24 : *guir gormant aethant cennin.*

Livre de Taliessin.

A. 283.14 : *Deudeg mil.....*
a gredwys.
Ibid., 17 : *naw mil seint a arvolles bedyd.*
114.18 : ar *meint a gredwys.*
124. 6 : atporyon *vyd Brython.*
127. 2 : *atvi gwraged gwedw.*
Ibid. 19 : Dygorfu *Kymry.*
128.32 : *Dysgogan derwydon.*
Ibid. 34 : *wy bieivyd.*
129.30 : *haelon am nacco.*
132. 4 : seith *ugein ogyrven.*
yssid yn awen.
148. 7 : *gwraged a vi ffraeth.*
eillon a vi kaeth.

148.15 : *Dydeuho kynrein.*
Ibid. 28 : pan *wnel kymry kamualhau.*
178.24 : *ar sawl am clyw.*
182. 5 : *tri ugeint canhwr a sevi* ar y mur.
190. 4 : *Rudei vrein.*
205. 1 : *pym pennaeth dymbi.*
B. 113.9 : *pymthec ugein seint a vuant.*
120.31 : *Kyrd a cherdoryon.*
Drychafant o vedeu.
125.15 : *Kymry a Saesson a kyvervydynt.*
126. 6 : *Gwyr Deheu* eu tretheu *a amugant.*
128.14 : *Dybi* o Lydaw
Ketwyr.
129.14 : *pan safhwynt galaned.*
130.14 : gwneynt eu *peiron*
a verwynt heb tan.
134.21 : Gogwn *gogeu haf.*
a vydant y gayaf.
138.27 : *Kenynt kerdoryon.*
Kryssynt kadvaon.
148.1 : *Dedeuan* etwaeth.
tros trei a thros traeth.
pedwar prif pennaeth.
154. 2 : *yt lethrynt lafnawr* ar pennawr.
184.21 : *Lloegrwys ae gwydant.*
196.11 : *wy canan eu hyscyrron.*
205.30 : *wy gwnant* aer.
211. 7 : *Brein ac eryron gollychant* gwyar.

P. 62, n. 103. Le verbe s'accorde régulièrement, d'après l'auteur, en personne avec le sujet (en exceptant naturellement le passif) ; il y aurait des exceptions en construction relative. Pour le présent, c'est exact. Pour le passé, les exceptions sont un peu plus fréquentes.

L. Noir, 50, 29 : *mi ae guaredi*
a thi ae gueli.

mais :

44. 9 : *mi ae gowineis*
55.10 : *mi a wum* (13, 14, 19).

L. rouge, 216. 13 :

mi ae dyweit

mais : 222. 3 :

mi ae dywedaf

P. 63, note. L'auteur cite par inadvertance le breton *me guelas* ; il faut lire : *me welas* ou *me a welas*.

P. 63-75. Tout ce qui concerne l'emploi des modes m'a paru exact et judicieux. C'est un progrès sensible sur la *Grammatica Celtica*.

P. 69. Pour les formes du subjonctif et de l'imparfait avec sens conditionnel, et leur sens, cf. J. Loth, *Revue Celt.*, XXIX, note 1 de la p. 28, et XXX, p. 23, n. 1 et 2.

P. 81-81. PARADIGMES DES VERBES RÉGULIERS.

Les notes et remarques des paragraphes suivants complètent en général le tableau des paradigmes des p. 81-82. C'est un progrès sensible sur la *Grammatica Celtica*, tant au point de vue de la richesse que de la sûreté des informations.

PRÉSENT ET FUTUR.

Le paragraphe 129. Pour la 1re pers. du sg. la forme *-if* est signalée. Elle n'est pas très fréquente, mais dans tous les exemples que j'ai recueillis, cette forme a toujours la valeur d'un *futur*.

L. Noir. 96.8 : *Ew*[1] *kuynhiw* iny wuiw.
Gweith heinyw *golchiw*.

1. *Ew* (*ef*) joue le rôle de particule verbale.

Myv. arch. 141-2 *cenif nis dygif* yn diabred.

165.1 : nys keneis, *kenif* dy volawd
104.1 : yn awen gyfrif *kenif* draethawd.

P. 83. 129 : sg. 2. Les formes en *ez* du breton sont rapprochées des formes en *-yd*, Il y a à cela une sérieuse difficulté, c'est que tous les dialectes bretons, même celui de Vannes, ont la forme de *-ez -es*, ce qui paraît indiquer *-s* primitif.

La forme en *-i* de la 3e pers. du sg. n'est pas indiquée :

L. Noir, 50.29 :

mi ae guar[e]di.
a thi ae gueli.

L. Rouge, 272.29 :

Lloegrwys *lledi* afrivedi o Bowyssys.

266.2 : ys *ei* y glod
Heng. mss. 283 : ef *rodi.*

L. Tal. 212.22 :

yn wir dedeuhawr, *dyderbi* hyn.

Bi est fréquent à côté de *bydd*.

L. Tal.

123.18 : ac eil mil, kyn croc
yt *lewychi* Enoc,

— La forme en *-o*, propre au subjonctif, se trouve parfois employée au sens futur :

L. Tal. 119.25.

(Lloscawt ynyal ran
Rac y vawr varan)
Ef *tynho* aches
Rac y varanres.

« Les flots se retireront devant le front de sa troupe. »

Ibid. 121.5 : pryt pan dyffo
ef ae *gwahano.*

« Lorsqu'il viendra, on les séparera. »

Cf. ibid. 119.7 : Pan dyffo Dews
ef an *gwnaho* mawr trws.

La forme *gwisgawt* du *Livre Rouge*, 307.4 citée pour présent (35.129, sg. 3), est exceptionnelle, et me paraît douteuse d'après l'allitération (peu rigoureuse ici, il est vrai). Habituellement, on ne trouve que des formes en *-hawt* ou avec explosive sourde.

P. 84. Note. la forme *llettatawt* est à supprimer : la mesure prouve qu'il faut corriger en *llettawt* qui est bien connu. Le vers est de 9 syllabes.

Llettatawt eu pennaeth tros yr echwyd.

Cela fait 10 syllabes ; avec *llettawt* le vers est correct.

Ibid. 129. à côté en *brithottor*, on peut mettre *canotor* (*Myv. Arch.* 133-2).

— à côté des formes en *-ator*, il y a des formes du subj. en *-atter* :

L. Rouge, 296-4 : *Traethatter*

— à signaler encore la forme isolée *llemittyor* du *Livre Rouge*, 305.4.

— à côté de 3e pers. du pluriel en *-awnt*, on trouve parfois *-ont* dans le sens du futur.

L. Tal. 128.3 : *nyt ahont* Allmyn.

L. noir 27.20 : Guitil Brython a Romani
a : *wnahont* dyhet

25.2 : deu priodaur a *unahont* dyhet

Dans ce passage du *Livre Noir* 25.6, *llunniont* a manifestement le sens d'un futur.

a mi disgoganave deu priodaur
a *lunion*t tagnevet o nef hid laur.

Avec le relatif, les formes en *-ont* parfois ne diffèrent guère pour le sens des formes en *-ant*, et c'est probablement par cette construction que les formes en *-ont* sont arrivées à dominer en breton, au présent.

Imparfait de l'indicatif et conditionnel.

Page 84. Il semble d'après un passage de Taliessin qu'il y y ait eu une 1re pers. du pluriel en *-ain* :

L. Tal. 122.9 : a wledic *ny wydyein*
pan oed ti agrogein

« O seigneur, nous ne savions pas que c'était toi que nous crucifiions ».

Il s'agit bien de la 1re personne, d'après le vers 22 :

ny wydein ny, Grist.
Bei ath *wybydein*.

Mais, comme Strachan l'a vu, la correction en *-em* s'impose.

Note. — Dans le passage cité du *Livre Rouge*, 264-20, le *lledeseint* paraît, en effet, avoir le sens passif. *Llatysseint* a le sens actif dans ce passage du Livre noir 38.6 : a chin rillethid ve *llatysseint* :

« et avant qu'ils ne fussent tués, ils avaient tué ».

Il est vrai que *lledessynt* dans le *Livre d'Aneurin* a également le sens passif :

73. 1 a chet *lledessynt* wy *lladassan*.

Llesseint a également, semble-t-il, le sens passif dans

L. Rouge, 285.24 : (Il s'agit des fils de Llywarch tués au combat).

O anffawt vyn tavawt *yt lesseint*.

De même dans ce passage du *Livre Noir* :

28.22 guir ny *lesseint* heb ymtial

« Des hommes qui n'auraient pas été tués sans vengeance ».

Plus haut, 28.21, le sens actif conviendrait mieux :

guir *ny lesseint* in lledrad

« Des hommes qui n'auraient pas tué en cachette ».

Le sens est incertain dans ce vers de la *Myv. Arch.*

194.1 : Ar ny las llosged lluoet *llesseint*

Si les formes passives peuvent s'expliquer par *llas*, il n'en serait pas de même des formes actives. Il semble qu'il ait existé en gallois, un actif *llas*, identique à l'irlandais *slasaim*, je tue :

Myv. Arch. (Brut Tysilio) 443.1

ac yna Fforex *ai llas* ev,

« Et alors Forex le tua ».

Ibid. a Li *ai llas* ev

452.2 : cyrchu Crer Efrawc a oruc ac *ymlas* a hi

469.2 : ac ny wis pwy *ai llas*,

Un passage de la *Myv. Arch.*, 184.2, est décisif ; le poème est attribué à Cynddelw et du XIIe siècle : c'est un *marwnad* de Bleddynt Vardd :

Le texte porte :

Bletynt bleitadwy yn adwy *yd las*
y *dessid* a vei hwy

Le *cynghanedd* ici ne permet pas d'incertitude : *y dessid* doit allitérer avec *yd las* ; la correction est sûre : il faut *yd lessid*. De plus *hwy* est à corriger en *mwy*, car dans le 4e vers de cette strophe de 4 vers, on a *hwy* que le sens exige. Il faut lire :

Bletynt bleitadwy yn adwy *yd las*
yd lessid a vei mwy

« Bleddynt[1] a été tué sur la brèche ; il en avait tué bien davantage ». Sur le nom et les formes de l'imparfait jouant le rôle de conditionnel, cf. J. Loth, *Revue Celt.*, XXX, p. 23, notes 1 et 2 ; ibid. XXIX, note 1 de la page 28.

Prétérit *et parfait indic. actif.*

Pages 85-86 : 2e pers. sg. : à côté de *-eis-t*, il eût fallu citer *-os-t* :

L. noir. 8. 7 : ni *cheuntoste* ;
8.26 : *deuthost*

L. Tal. 180. 4, *gorugost* ; cf. *buost.*

Il est à remarquer que la plupart des verbes qui emploient à la 3e pers. du sg. *-es*, ont un *o* dans le thème.

L. Aneurin, 406. 47, *dodes* ; 98. 14, *gossodes* ; 93. 19, *gwrthodes* ; 96. 15, *rades* ; 83, 1, *dimcones* ; 74. 17, *diodes* ; 83. 17, *dyfforthes* ; 70, 28, *gorgolches.*

L. Tal. 119. 28, *ae harhoes* ; 113. 17, *arvolles* ; 190. 25, *cospes* ; 141. 14, *gwrthodes.*

Myv. arch. 152. 2, *rodes* ; 169. 2, *ni tholyes* ; 160. 1, *digones* ; *y doves* ; *rotes* ; *rwy golles* ; *ragores* ; *ditoles* ; *donyes* ; *ryborthes* ; *esgores.*

Il y a quelques exceptions :

L. Aneurin, 98. 21, *kychwenyches.*

L. Tal. 179. 21, *a weles.*

Sg. 3e pers. : il a existé une forme en *-ot* (*-awt*).

L. Rouge, 277. 10 :

Katwallawn kyn noe dyvot
ae goruc an *digonot.*

La terminaison *-ot* est sans doute tirée de parfaits comme *gwarawt* (*gwaret*), *amgyffrawt* (amgyffret), etc.

1. Je me traduis pas *bleitadwy* qui me paraît suspect.

P. 85, note. Les formes en *-essit* sont les plus fréquentes; on en trouve aussi en *-yssit* : *L. Tal.* 140. 7, *sevyssit*; 181.2, *pregethyssit*; 177. 16, *gwledychyssit*; 138. 33, *gelwyssit*.

Myv. arch. 231. 1, *Rhodyssit*.

— *3e pers. du plur.* Il eût fallu, avec les formes en *-sant*, mentionner les formes en *-ant* pour certains prétérits comme *aethant*, *doethant*, *amugant*, *cytvaethant* (*L. Aneurin*, 81, 15), *gorugant*, etc.

On trouve aussi *-out*, *-sont* :

Heng. mss. II, p. 161. 41 : a phan deuthant lle yd *adawsont* Iosian — ac y geissaw Iosian o vrenhinyaeth y gilid yd *aethont* ac am nas *cawssont*, dic vuant.

Prétérit et parfait indic. passifs.

P. 86-87. Dans le *Brut Tysilio*, on trouve la forme isolée mais curieuse *llais*, pluriel de *llas* :

Myv. arch. 453. 2 :

ac yna y *llais* y gwyrllen ac yna y *llas* saint Alban.

— On trouve assez fréquemment des formes *-es*, *-as*, avec le sens passif. Ce sens vient probablement du sens intransitif.

Heng. ms., II, 156 : ac effeirat a *gavas*,

« Et un prêtre fut trouvé. »

Ibid. 273 : ac odyno *y cavas* yn vradwr.

p. 197 : ny *chyffroas*.

p. 246 : ac *y bodes* Pharao.

Myv. arch. 202. 2 : Kynna hwn neus gwn nas gweles

Dyn ymyw or meint *ry ganhes*.

« Son égal je sais que ne l'a pas vu homme en vie parmi tous ceux qui sont nés. »

P. 89, note 3 : *eithyd* est à lire *eithyt*.

L. Tal. 179. 14 : dan eigawn *eithyd*.
y geisiaw *kelvydyt*.

188. 6 : ys cu kyn *eithyd*
y eis kygryn *kygryt*.

Myv. arch. 242. 2 :

Duw sadwrn ys aeth *ys eithyd* ym medd.

Dans ce poème, le *d* final a la valeur d'une explosive sonore.

On a non-seulement *ethyw*, *edyw*, mais aussi *ethiw*, *ediw* :

Myv. arch. 147. 1 : *Ethiw* dy ergryd.

Heng. mss. II, 166 : y dyd a *ediw*.

On trouve même *euthyw* :

Daf. ab Gwil., p. 332 : can *euthyw* Angharad.

P. 89-90. Les formes tirées de *el* sont toutes données avec *el*(*h*)-. C'est probablement exact pour les formes du subjonctif présent et passé. Cependant il eût mieux valu donner à côté les formes sans *h*.

C'est incontestable pour les formes de l'indicatif :

L. Rouge, 266. 5 : lle nyt *elei*.

Cf. *L. Aneurin*, 91. 11 : Pan *elei* dy dat ty e helya.

L. Rouge, 228. 13 : *Elit* llevein yn dyffrynt.

« Une lamentation s'élève (va) dans la vallée. »

A ajouter comme forme du futur ou du subjonctif : *deuhont*.

L. Tal. 108. 14 : Posberdein...
a *deuhont*.

L. Rouge, 304. 1 : *id*.

P. 92-93 : GWNEUTHUR : *Présent et fut.* : 1re *pers. sg.* : à ajouter *gwneif* (*L. Aneurin*, 62. 11; *L. Tal.* 193. 15).

Sg. 2 : à côté de *gwney*, *gwneyd* :

L. Noir : Eneid kid im *guneit* in aghen *digerit* : *guneit* (*gwneyd*) rime avec *digerit* (*digeryd*).

Il semble aussi qu'on ait affaire à une 2e pers. dans ce vers du *Livre Rouge*, 305. 24 :

atvant a daw ny *wnehyd*.

Sg. 3e pers. : à côté de *gwna*, *gwnaw* :

L. Tal. 126. 3 :

nys *gwnaw* medut meddawt genhyn.

150. 9 : ac Owein Mon maelgynig devawt
a *wnaw* Peithwyr gorweidawc.

Plur. 3e pers. : à côté de *gwnant*, *gwnaant* :

L. Tal. 126. 8 :

ny byd y vedyc mwyn or a *wnaant*[1].

Sur des formes avec ou sans diérèse, *gwnaant*, *gwnant*, *gwneif*, *gwney*, *gwnaent*, *gwnaw*, *gwnaon*, *gwnaei*, etc., v. J. Loth, *Métrique galloise*, II, 2e partie, pp. 111-112.

Imparfait et condit. à ajouter :

Sg. 3e pers. L. Aneurin, 100. 7 : *gwneei*.

100. 3 : *gwnehei*.

Plur. 3e pers. : *gwneynt* (*L. Tal.* 130. 13).
gwneint (*ibid.* 178. 12).

P. 94. *Imparfait itératif et cond.*

La forme de la 1re pers. du sg. manque. Elle existe :

L. Tal. 196. 4 :

nyt oed well a gerwn
kyn ys *gwybydwn*.

P. 98-99 : *Prés. et fut.*, 1re pers. sg. : à ajouter *bydif* (*L. Tal.* 190. 8).

Pour le passif : *bythawr*, *Anc. Laws*, II, p. 484 : chwilo a chafael i maes a *vythawr* yn dwyll parth ag at a vo dadl yn ei lys ev.

1. Le texte porte *mwy nor a*, faute évidente.

Plus-que-parfait : à ajouter *byssei* (*Anc. Laws,* II, p. 398. 7).

Subjonctif. Manque la forme passif *bwyr.*

L. Tal. 114. 21 :

Trugar Duw dy gerenhyd
an bwyr, gwar anwar gwledic.

« Dieu miséricordieux, puissions-nous avoir (puisse être à nous) ton amour, seigneur doux, très doux. »

L. Noir, 34. 12 : a *chen buir* but, bet Bradwen,

« Et quoiqu'on y ait du butin, c'est la tombe de Bradwen.»

P. 91-106 : Les remarques sur le verbe substantif, la valeur de ses temps et modes, la position de la copule, sont justes et précises. C'est un appoint sérieux à cette partie si compliquée et si importante de la grammaire galloise.

Parmi les constructions du verbe substantif il y en a une qui n'a été indiquée par l'auteur qu'en passant, précédemment, et qui est assez importante en moyen gallois, surtout en poésie : c'est la construction de ce verbe avec un pronom infixe ayant la valeur d'un datif : le résultat est équivalent au verbe *avoir*. Elle est d'autant plus intéressante qu'elle aide à comprendre l'origine du verbe dit *avoir* en breton (et en cornique).

A : Construction avec *ys* (pour *ys-ym*, *ys-yn*, v. *Introd.*, § 155, note 1).

L. Tal. 188. 14, 15 : *am-ys* gwin (j'ai du vin : à moi est du vin).

B : avec oes.

L. Noir, 54. 3 : *a-m oes naut* ?

L. Rouge, 287. 16 : *ny-m oes* du dedyn.

Myv. arch. 147. 2 :

car *a-m oed ny-m oes*,

« Je n'ai plus l'ami que j'avais. »

L. Noir : Dial Kyheic *a-m oet* blis.

L. Tal. 185. 16 : *ny-th oes* kystedlyd.
Ibid. 128. 16 : *nys oes* elvyd.
« Ils n'ont plus de pays (le monde leur manque). »

— OEÐ :

L. Tal. 125. 15 : ac *ym oed* y ereu
ac *ym oed* y ieitheu
ac *ym oed* i ganwlat.

C : avec AVEC BOT :

Présent et fut.

L. Noir : 42. 6 : ae bet *a-m bit*,
« Est-ce la tombe que j'aurai ? »
Myv. Arch. 147. 2 : *nym byd.*
L. Noir 57. 3 : *a-th vit* met
« Tu auras de l'hydromel ».
57. 11 : *a-th vit* guin.
54. 6 : *a-th vit* naut.
23. 24 : *a-n bit ni* bluitinet.
45. 11 : *a-n bi ni* inaeth guared.
L. Tal. 109. 4 : hedwch *ny-th vi.*
123. 11 : ac *awch bi* wynnyeith.
L. Rouge : 310. 34 : *am byd* ryd radeu.

Imparf. et conditionnel.

L. Rouge, 282. 20 : gwedy y parch *am buei.*

Prétérit et parfait.

L. Rouge, 264. 7 : Pedwar meib ar hugeint *am bu.*
291. 7 : Pedwar pwnn broder *am bu.*
310. 5 : *am bu* bard datcan.
L. Rouge, 286. 6 : Ffreuer wenn brodyr *ath vu.*

281. 6 : amgeled *am bu.*

L. Tal. 207. 7 : ac un tat *ae bu,*

« Ils eurent un seul père ».

Myv. arch. 153. 1 : *bud am bu.*

198. 1 : *ym bu.*

159. 1 : *neu-m bu.*

160. 2 : id.

247. 1 : *ym bu* deigr hyd arffed.

243. 2 : nerthoedd gwyth gweithredoedd *ambu.*

252. 1 : Diwethaf *ymbu* budvawr wasgar.

256. 2 : *neu-m bu.*

Subjonctif.

Myv. arch. 228. 2 : *am bo* gan Duu *am bo* trugared

164. 2 : *Delw ym bo...* (de telle sorte que j'aie)

201. 2 : *am bo,* ut kedawl, kydvod a thi
ath uo hwyr hatlet...

230. 1 : ket *athuo* di golut...

228. 2 : kerennyd Dovyd beunyd *ambo.*

146. 2 : *nym bo.*

216. 2 : nam *nym bo* vyned.

L. Noir : 12. 6 : *ambo* forth y porth riet.

57.20 : *ath uo rad.*

5. 17 : ny derllit hael ar *nwy bo.*

L. Tal. 114. 31 : a eir pechawt pan *ym bo.*

Passif.

V. plus haut, page 496, à *bwyr.*

am bwyat est fréquent (*L. Rouge,* 264. 10 ; 289. 4 ; 290. 18). On trouve aussi, dans un sens analogue, la construction avec *bot* à une forme personnelle.

Myv. arch. 168. 27 :

ac *am bwyf*.....
..... kymot a thi.

181. 6 : *an bwym* ninheu y nef caereu kynnwys genhyt.

« Puissions-nous avoir dans la citadelle du ciel la réception de ta part. »

200. 19 : *am bwyf i* gan Grist
ran trugared...

L. Rouge, 264. 13 :

Pedwar meib ar hugeint *am bwyn*.

264. 13 : *am bwyint*.

291. 10 Pedwar pwnn broder *am buant*.

14 : *ambuant*.

Myv. arch. 270. 2 :

am bwyf gan deuhael cael cyfeillion.

L. Noir, 52. 14 : gueisson *am buyint*,

« J'avais des serviteurs. »

Parfois, sans pronom infixe exprimé, le verbe substantif a la valeur *d'avoir* :

L. Tal. 110. 2 : *bydwyf* or Trindaut trugared,

« Puissé-je avoir de la Trinité merci. »

L. Rouge, 258. 7 : *bydant* dolur pan burer.

Dans un certain nombre de cas, on trouve le verbe *bot* composé avec la particule *dy-* (et *di*), dans un sens analogue : habituellement *dy-vot* a le sens de *venir*.

L. Aneurin, 87. 5 :

Blaen gwirawt vragawt *ef dybydei*.

« Il avait (habituellement) les prémices du *bragot*. »

Cf. 77. 31 (cf. 103. 8) :

O Dindywyt *yn dyvuwyt yn dywovu*.

« On vint à nous de Dindywyt ? »

88. 18 : pan *ym dyvyd* lliaws pryder.

« Quand j'ai (quand il me vient) beaucoup de soucis. »

L. Tal. 124. 23 : *nys dioes* dayar,

« Ils n'ont pas de terre. »

130. 34 : Kanweis *am dioed*,

« J'avais cent serviteurs. »

L. Rouge, 281. 24 :

Gwae ny wna da *ae dyvyd*,

« Malheur à qui ne fait pas (de bien) et qui en a. »

307. 7 : nyt dedwyd *nwy divo* pwyll,

« Il n'est pas heureux (*ou habile*) celui qui n'a pas d'intelligence. »

On remarquera ici l'identité de sens et de construction avec le futur-subjonctif breton du verbe *avoir*.

Cf. *L. Rouge*, 266. 24 : kyn *ny dyvei* hael hoedel mis.

Le verbe substantif avec *deu-* (*daw*) a aussi un sens à peu près équivalent à *avoir* :

L. Aneurin, 72. 11 :

ys deupo kynnwys yg kyman,

« Puisse-t-il avoir (puisse lui venir) accueil dans la communauté. »

Cf. 72. 1 : *ys deupo* car kyrd kyvnot (269. 20).

87. 25 : *ys deupo* eu heneit...
kynnwys ygwlat nef.

« Puisse leur âme avoir réception dans le royaume du ciel. »

L. Tal. 126. 25 : ffawt *ae deubyd*.

193. 31 : yn y vyw *nys deubyd* bud bed.

203. 27 : Avacdu *ae deubu* y gymeint

« Avacdu en eut autant. »

L. Rouge, 229. 7 :

as deubyd gwyr Kaer gamwed.

L. Tal. 108. 24 :

a geissant gyfarws *nys deubi*.

« Qui chercheront un présent qu'ils n'auront pas. »

128. 16 : Saesson o pop parth gwarth *ae deubyd*.

L. Noir, 27. 17 :

kyn safont in y drus tlus [1] *nys deupi*.

« Ils auront beau se tenir à la porte, ils n'auront pas de présent. »

Enfin, il semble que parfois, très rarement, *bot* avec le pronom infixe, n'ait que l'idée d'existence :

L. Noir, 24. 12 :

gwe wi pan *imbu*, tru vy diuet.

« Malheur à moi que j'aie existé, triste est ma fin. »

L. Tal. 205. 17 :

Iolwn Eloi
pan *yn bo* gan Geli
adef nef dimbi.

« Prions Eloi ; lorsque nous serons avec le Christ, nous aurons la demeure du ciel ? »

On peut comparer la construction, en vieil irlandais, de *fel* avec le pronom infixe : *ni-s-fil*, ils ne sont pas.

P. 106-107 : *composés de* BOT.
Indicatif. Présent.

Le verbe le plus intéressant de cette série est *han-vot* ; c'est un composé de *ande-*, comme je l'ai déjà soutenu, et du verbe substantif. La forme la plus ancienne nous est conservée sous une forme vieille-galloise dans le *Livre d'Aneurin* (Gorchan Maelderw).

104. 27 : o ancuyn Mynydauc
anthuem cimmruinauc [2],

« Du festin de Mynydawc, je suis devenu tout triste. »

Anthuem est à décomposer en *ant-uem* = *ant-hwyf*, *andwyf* puis *handwyf*.

1. Mal lu *this* par Skene.
2. Mal lu : *cim inruinauc*.

Dans un passage correspondant du Gododin, p. 81. 17, on lit :

O osgord Vynydawc *amdwyf* atveillyawc[1].

La lecture *amdwyf* est évidemment erronée : il faut *andwyf*.

Cette particule *and-* (*hand-*) se montre avec le pronom infixe de la 2e pers. du sg. dans un passage de la *Myv. arch.* (le poème est du XIIIe siècle).

247. 2 : hand-*yth-vagwyt*, on t'a nourri.

Le *Livre Rouge*, p. 235. 15, donne une forme *handes* qui a probablement la valeur de *hand-ys* :

Pennaeth *handes* gwaeth oe dyvot.

à ajouter pour le subjonctif :

Sg. 1re pers. *hanbwyf* (*Myv. arch.* 213. 1).

Sg. 2e ; *hanpych* (*ibid.* 150. 2), *hanbych* (201. 2).

Daf. ab Gwil., p. 28, *henffych*.

Au présent, pour *cyfarfot*, on peut ajouter *cyferyw* (*Myv. arch.* 225. 1). Pour *gorvot*, *goryw* également n'est pas rare.

P. 108-119 : *Prépositions*.

En général, l'auteur est parfaitement renseigné. Ses remarques sont aussi abondantes qu'exactes.

— *y am* : a aussi le sens de *en face*, de *l'autre côté de* (J. Loth, *Mabinog.* I, p. 121, note à la page 26, 1. 5).

— *ar* : a aussi quelquefois le sens de : *de préférence à* (*Anc. Laws*, II, 204 : *ar wr Powys* ; *ibid.* II, 350).

Il eût fallu signaler, à côté de *ar*, *arn-*, particulièrement dans l'expression *arnun*, ensemble, irl. mod. *ar aon* (J. Loth, *Addit. et rem. au Dict. de Silv. Evans*, *Archiv*, I, p. 404-405).

— *o*, *a* : v. plus haut,

— *trus*, *tros*, *dros* : *tros* a aussi le sens de *contre*, *en contradiction avec* : *Anc. Laws*, II, 45, a *thros nawd* yr arglwyd.

— *y*, § 195 note. La forme bretonne *da* est dialectale. Dans

1. Je serais porté à croire d'après le contexte que le texte primitif devait porter :

o anavyn mynydawc.

le cartulaire de Redon on a *do*; en vannetais, aujourd'hui même, c'est *de* (*dö*).

vr, *er* : *er* a assez souvent le sens de *malgré*.

Daf. ab Gwil., p. 317 :

er dy wolud ath anudon.

P. 119-131. *Conjonctions*.

— *yr awr*, when. L'expression a quelque chose de plus précis : *au moment où*, *aussitôt que*. De même *yn awr*, signifie *sur l'heure* (*L. Noir*, 56. 27, 25. 1).

— *cwt*, *cw*. Les exemples montrent qu'il faut aussi tenir compte de *cwd*; il semble bien qu'à *cw* se joigne l'élément pronominal ou particule verbale *-t -d*.

— *cyn* : un sens assez rare est celui de *cyn* dans le passage de l'*Elucidarius*, 12 : *kynn vu hynny o bechawt ac na allei yr holl vyt gwnenthur iawn drosto* : cela fut un péché tellement grand que le monde entier ne pouvait le réparer. Ici, *cyn* est à rapprocher du breton *ken*, tellement.

— *mal*, *val*, a parfois le sens de *tellement*, *si bien*.

Myv. arch. 218. 1 :

Dy ver a gwyner, *fal y gweny*.

« Qu'on se lamente sur ta pique, tellement tu perces. »

— *Namyn*, *namwyn*. Il eût fallu distinguer *namyn* avec voyelle irrationnelle de *namyn* = *namwyn* : v. J. Loth, *Métrique gall.*, II, 2e partie, p. 129-130 : *namyn* se résout devant des des voyelles en *nam n-*. On trouve assez souvent *nam* seul :

L. Tal. 181. 28 :

namyn seith ny dyrreith o Gaer vedwit.

Namyn ne vaut qu'une syllabe, le vers en ayant 9. D'ailleurs, dans le même poème, on a

181. 16 : *nam* seith ny dyrreith o Gaer sidi.

On trouve *nam ny* :

Myv. arch. 163. 1 : *nam nym bo* vynet.

Avec *nyt kymeint*, *namyn* a un sens particulier :

Elucid. 71, *nyt kymeint ac a wnaethosti dy hun a wybydant y namyn a vedylyeist*, « ce n'est pas seulement ce que tu as fait qu'ils savent, mais encore ce que tu as pensé ».

Namyn a aussi le sens de *à savoir* :

Anc. Laws, II, 450. XII :

Llyma gwyn o ach ac etruyt :

namyn : suit l'exemple.

P. 127, note 5 : *or* ne vient pas de *o* + *ry*, mais de *o* + *r* et *r* = *yr*; c'est l'article pronom ne causant pas adoucissement : v. *Questions de gramm. et de ling. britt.*, *Revue Celt.*, 1910, p. .

P. 129 : pour *pyr*, v. *Questions de gramm. et de ling. brit.*, *Revue Celt.*, 1910, p. 343 et suiv.

P. 135. 243. A côté dè *oi a*, on a *wi a* :

L. Rouge, 261. 12 :

Wi a agheu nam dygret.

A MIDDLE-WELSH READER

(*morceaux choisis*)

A la page XII-XIII de la préface, on trouve l'indication des sources des différents morceaux. Il ressort de la préface, p. VIII, que Strachan n'a laissé aucune note à ces textes. En revanche, on a trouvé dans ses papiers, bon nombre de variantes à l'histoire de Llyr et celle d'Arthur. Celles qui concernent Llyr ont été données en appendice; quant aux versions de Peniarth à l'histoire d'Arthur, elle diffèrent tellement de celles du *Livre Rouge* et de l'*Addit. msc.* 19, 709, que les éditeurs ont pensé qu'elles devaient être publiées *in-extenso*.

Il est fâcheux, malgré tout, que les textes ne soient pas accompagnés de notes. Il y a des passages évidemment altérés dans certaines poésies. De plus, on ne comprend guère que chaque poème n'ait pas été précédé de quelques mots sur la métrique des poèmes.

Deux morceaux seront particulièrement utiles, les morceaux

IV et V : l'auteur a mis à côté du texte une transcription en gallois moderne. Dans le texte V, il n'a pas traduit *mynnic* qu'on chercherait aussi vainement dans le Glossaire : v. J. Loth, *Notes étymol. et lex.*, *Revue Celt.*, 1910.

GLOSSARY

Aches. Il était au moins inutile de rappeler ici une étymologie évidemment fautive : *aches* ne peut venir du latin *accessus* (J. Loth, *Mélanges d'Arbois*, p. 195 ; *Revue Celt.*, 1909, p. 263).

Abau : la 3e pers. du sg. *eđew* est un barbarisme ; *eđeu* seul est correct.

Adoed : dans les deux exemples visés : *ađoed* n'a nullement le sens de *appointed time*; il a toujours un sens péjoratif ; *mauvais traitement, fâcheux accident, mauvaise fortune.*

Angheuawl, comme le cornique *ancoel* dérivé d'*ancou*, ce mot a parfois le sens de *en état de mort, mort* (*Mélanges d'Arbois*, p. 216).

Cyfreu : est traduit avec hésitation par *plumage* ou *action*. Le sens est clair, le mot signifie *paroles* ordinairement *chantées, chant*. Ce mot a été rapproché avec raison par John Rhŷs du v. gall. « *Cobronol* gl. *verbiala* » (*Revue Celt.*, 13, p. 120). Il y a un autre *cyfreu*, d'origine différente, signifiant *ornement, biens* : sur les deux mots, pour le sens et les exemples, v. J. Loth, *Archiv*, I, p. 469.

Cyryscwydat. Le sens de ce mot n'est pas certain. Il n'a sûrement que trois syllabes. La forme sincère paraît être *crysgwyđyat* avec la variante régulière *crysgwyđat* :

L. Aneurin, 100.12 *Kein crysgwydyat*

103.10 : Eur ar mur Caer *crisguitat*.

Silvan Evans, d'après une version sans grande autorité, adopte *crysgrwydryad*.

Deissyfeid. Il n'y a pas de référence à ce mot; c'est fâcheux à cause d'un des sens, celui de *merit* attribué à ce mot. Ce sens est en tout cas rare. Ce verbe se trouve chez Taliessin sous la forme *ry-dysyfaf* (193-25).

Diffurn : cf. J. Loth, *Notes étymol. et lexic. Revue Celt.*, 1909.

Dyheb : v. J. Loth, *Archiv.*, I, pp. 142-144.

Edirn est traduit par *souveraineté*, suprématie. C'est une de ces traductions qui sont transmises depuis les dictionnaires manuscrits du XVIe siècle, sans preuve. Dans plusieurs passages, *edyrn* a sûrement un sens péjoratif, qu'il soit substantif ou adjectif.

L. Tal. 201.32 :

Pennadur pryt llew, lludwy vedei[1] gywlat.
Rac mab Edern cyn *edyrn* anaeleu.

« Chef à l'aspect de lion, le pays voisin était en... devant le fils d'Edern, avant sa *mort* douloureuse. »

Il s'agit du *marwnad* de Cuneda.

150.26 : adoer lleith dyrreith anaw barawt
o hyrn erchwyrn *edyrn* dyrnawt.

Le sens général n'est pas clair, mais *edyrn dyrnawt* signifie sûrement *coup terrible* ou mortel ; *coup* de *mort*.

Myv. arch. 482.2. *Edyrn treis*

Ibid. 303. 2 : neud tra *edyrn* chwyrn chwerwedd gwenwynig.

Ibid. 294. 2 : neud *edyrn* teyrn hyd lan tued draw

296.2 : och fi, eryr gwyr...
fod poen *edyrn* arnad.

« Hélas (que je suis malheureux), aigle des guerriers ; qu'une souffrance terrible soit sur toi ».

Il s'agit de Tudur malade,

1. *lludwy* paraît dérivé de *lludw*, cendres. Je lis *wydei* au lieu de *vedei*.

313.1 . rac barn kedyrn
a baich *edyrn*
o bechodeu.

« Contre les jugements des puissants un faix terrible de péchés ».

Le sens, en revanche, est douteux dans ce passage du *Livre d'Aneurin*.

66.26 : maon dychiorant, eu hoet bu hir
Edyrn diedyrn, amygyn dir.

De même, dans le *Livre noir*, 41.13 :
a gloyv yved in *edirn*.

Le sens ici est très différent sans être sûr, je serais porté à supposer une faute de lecture.

Ereint, argent. Ce mot me paraît plutôt un adjectif.

Erestyn. Le sens paraît sûr : à comparer *Eristin*, Saracen, *Revue Celt.*, 19.385. Il est possible que *erestyn* soit dû à une étymologie populaire : *eres* merveilleux, étrange, *dyn*.

Eurdwrn est traduit par *gold-handed*, *liberal*. Ce n'est pas le sens dans le passage visé, et ce n'est ni le sens propre ni le sens habituel. *Eurdwrn* signifie proprement *poignée d'or*, à *la poignée d'or*.

L. Noir, 28.7 : *eurtirn am cirn*.

« Les poignées d'or (ou les mains ornées d'or) autour des cornes à boire. »

Myv. Arch., 163.1 : Drud iawn *y eurdyrn*

168.2 : *eurdwrn oet y* lavyn,

« Son épée était à poignée d'or. »

C'est l'irlandais *órdorn*, golden hilt.

Godriccawr est traduit par *lingerer* : c'est un étrange contresens.

Le passage visé du *Livre noir* (56.28) est clair :

goteu gueith y godriccaur.

« On attend la bataille de Goddeu [1] ».

Cf. *L. Rouge* 222.19 :

Dywedwyf, *nyt odrycawr,*
ormes Prydein pryderawr

« Je vais le dire, on n'attendra pas, on méditera l'invasion de Prydein ».

Cf. *ibid.* 225.4 :

Dywedwyf, nyt *odrycker*
ormes Prydein pryderer.

Gwalch-lan : me paraît signifier non *bande de héros*, mais le *champ de bataille, le champ des héros* (faucons) ; comme *gwaed-lan*, le champ du sang.

Gwanar est traduit par *chief, lord.* Ce sens me paraît très douteux, non seulement dans les exemples cités, mais dans les suivants :

L. Aneurin, 105. 13 : Bu *guanar* gueilging gwrymde.

64. 17 : gwyr a aeth Ododin, *chwerthin wanar.*

67. 2 : gwyr gweiryd *gwanar* ae dilynei.

L. Tal., 169. 4 : Clot wascar *a gwanar* yd ymdullyn.

Gwellig ne signifie pas *distribuer*, mais bien *répandre, lâcher sur* : c'est une sorte d'infinitif ou adjectif verbal du verbe que l'on trouve dans le *Livre Noir* à l'impératif sous la forme *gollug* = *gollwng*; *guellig* est pour *gwelling.*

L. Noir, 45. 16 : na'm gollug oth lau

na'm ellug gan llu du digarad.

Ellwng a le même sens (*L. Tal.* 154. 21 *ellygeis*).

Quant à *gwelling*, il est fréquent;

1. Il me paraît invraisemblable que *goddeu* ici soit un nom commun.

Myv. arch. 176. 2 :

Detholeis vy rwyf yn rad *wellig* mawr.

« J'ai choisi mon chef comme un grand répandeur de faveur. »

183. 2 : *rad wellig.*

167. 2 : *ffrwyth wellig.*

Le sens est moins clair dans ce passage du *Livre d'Aneurin* :

95. 31 : Kyvret kerd wyllyon
ar *welling* diryon.

Dans le passage visé du *Livre Noir*, *guellig* a le sens de *guallav* : il s'agit d'hydromel :

ae *gwallav* ae *guellig* in eurdirn.

Gwosparth aurait dû être mis sous la forme *gosparth* : dans le texte, en construction, il y a *wosparth*, ce qui est fréquent.

Le *Livre Noir*, 6. 7, a *gosparth*. Le mot a plutôt le sens de *régulateur*, *ordonnateur*.

Gwr : *y gwr*, he who (*applied to God*). L'expression ne s'applique pas seulement à Dieu. Dafydd ab Gwilym dit en parlant du renard, p. 257 :

Gwr yw ef a garai iar.

Gwrth-dir ne signifie pas *borderland* mais *terre accidentée*, *montagneuse*. On oppose *bro*, plaine, à *mynyd* et aussi à *gwrthtir* : *Anc. Laws*, I, 538 : seith tref a vyd ym maenor *vro*, teir tref ar dec a vyd yn maenawr *wrthtir*. Cf. Silvan Evans, *Welsh Dict.* à *bro* : *bro a gwrthdir*, lowland and upland.

Llewychi n'est pas pour *llewychei* : c'est un futur de la 3e pers. du sg.

Llydw : host, household. Le sens précis ne me paraît pas certain. En tout cas, il y a une citation à éliminer :

Myv. arch. 249. 1, ligne 14 :

pan daeth o Lydaw ar *lydu* bedyt.

« Lorsqu'il vint de Llydaw pour *étendre* le baptême. »

A la page 343. 1, ligne 51, ce n'est pas *llydw* qu'on trouve ; mais *lludw*.

Phellas : *ar a phellas*. La traduction *which I have set apart* ne repose sur rien.

Reges n'a nullement le sens de *ebb-tide*; il signifie *mort*, plus anciennement *cendres* : v. J. Loth, *Mélanges d'Arbois*, p. 195; *Revue Celt.*, 1909, p. 263-266.

Rihed n'est pas traduit. La forme habituelle est *ried*, et ce qu'il y a d'assez curieux, c'est qu'elle existe dans les deux passages auxquels on renvoie. Le sens est clair : *ried* signifie *richesses*, *puissance* :

Myv. arch. 165. 1 :

ys gwna Rys *rietawc* o dlawd.

« Rhys fait de pauvres les gens riches. »

Pour *ried*, cf. *L. Noir* 11. 10; *L. Tal.* 174. 11; 110. 1; *L. Rouge*, 293. 29; *Myv. arch.* 142. 1. C'est un dérivé de *rīg-*: **rigíiā*.

Rihyd est traduit par *splendeur, splendide*. Le sens *primitif* est *royauté* et par extension, *splendeur*, *éclat*. Le *Livre Noir* a rihit et *riit* (*rihyd*, *riyd*).

7. 24 : *neud uid* yth riit.

« Maintenant tu es dans ta splendeur. »

Cf. 8. 9 *riit*.

Cf. *L. Tal.* 165. 9; 131. 1; 118. 23; 112. 3; *L. Rouge*, 305. 7; 307. 12; *Myv. arch.* 195. 1; 193. 1.

Riyd est identique au vieil-irl. *ríge*.

Tafaw n'est pas traduit. Il signifie *tâter*, il est identique au breton *tanva* (moy. bret. *taffhaff*) *goûter*, et au cornique *tava*, toucher, palper (*Bevn. Merias.* 2367); cf. J. Loth (*Notes étym. et lexic.*, *Revue Celt.*, 1910).

Tardu est traduit par : *to flee*, *run away*, *start*. Il est correcement traduit par O. Pughe : *to break out*, *to spring*. Le sens

est précisé dans ce vers du *L. Aneurin*, 104. 29, cité justement par les auteurs.

mal taran nem tarhei scwytaur,

« Comme le tonnerre du ciel, *éclataient* les boucliers. »

Le mot est identique, même comme sens, au cornique *tarthe* et au breton *tarza*, vannetais *tarhein*.

Taryf : leg. toryf. J'avoue que cette bévue m'étonne : c'est le gallois moderne *tarf* donné par O. Pughe avec le sens de : *driving, dispersion* : pour le sens, les exemples et l'origine, v. J. Loth, *Mélanges d'Arbois*, p. 215.

Teithyawc, moving, in motion. C'est encore un contresens très net et difficile à expliquer. Le vers cité est très clair :

L. Tal. 192. 26 :

mal ton teithiawc Llwyfenyd.

« Il est comme la vague le maître légitime de Llwyvein. »

Teithiawc dérivé de *teithi* signifie proprement : *qui a les qualités de, légitime.*

Myv. arch. 177. 1 : *arglwyd teithiawc.*

L. Aneur. 93. 23 : *teyrn teithiawc.*

L. Tal. 204. 30 : ynys vel Veli
teithiawc oed idi.

Teithi n'a aucun rapport avec *teith*, voyage; il faut le rapprocher de l'irl. *techtaim*, je possède.

Triganeð ne signifie pas *trumpet blast* ; il a le sens de *sons éclatants, répercutés* :

L. Tal. 120. 11 : atvyd *triganed*
a cyrn rac rihed

211. 17 : *a thriganed* kyrn.

J. Loth.

BIBLIOGRAPHIE

Sommaire. — I. Holger PEDERSEN, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, I, 2. — II. T. O' MÁILLE, *The Language of the Annals of Ulster*. — III. LE CLERC, *Exercices sur la grammaire bretonne*. — IV. CH. LECOMTE, *le Parler dolois*. — V. *Studies in English and Comparative Literature*.

I

Holger PEDERSEN, professeur de grammaire comparée et de slave à l'Université de Copenhague, *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*. Erster Band, zweiter Teil. P. 257-544. 8° Göttingen, Vandenhoeck und Ruprecht, 1909.

Avec une ponctualité, qui est un mérite de plus, M. Holger Pedersen publie, à la date qu'il s'était fixée, la fin du premier volume de son magistral ouvrage. C'est-à-dire que nous avons maintenant la phonétique en son entier. On sait quelle disposition nouvelle M. P. a adopté pour cette phonétique (cf. *R. Celt.*, XXX, 205). Il a d'abord exposé la généalogie des sons hérités de l'indo-européen ou empruntés du latin (p. 30-242). Il étudie ensuite les diverses actions psycho-physiologiques qui se sont exercées au cours de l'histoire sur les sons des dialectes celtiques (p. 243-505). Si cette division a l'inconvénient d'occasionner de fréquentes redites ou d'obliger à de nombreux renvois, elle a du moins l'avantage de mettre en évidence les caractères distinctifs de l'évolution des sons en celtique et les causes spéciales qui l'ont provoquée. Successivement font l'objet d'études d'ensemble la question des finales et celle de l'accent, le rôle de la quantité, le traitement des groupes de voyelles et l'épenthèse, l'infection vocalique, la nasalisation (éclipse), l'aspiration, le redoublement des consonnes, les phénomènes d'assimilation, dissimilation et métathèse, les alternances consonantiques. L'étude de ces questions embrasse tout le développement de tous les dialectes celtiques. C'est dire la masse énorme de faits qui y est accumulée. Mais les faits ne sont là que pour soutenir les idées. Comme on l'a dit dans le compte rendu de la partie précédente, ce qui fait le mérite éminent du livre de M. Pedersen, c'est cette pensée vigoureuse qui renouvelle le sujet qu'elle touche et y imprime sa marque. Même là où il a été précédé des devanciers les plus éminents, M. Pedersen reste personnel et original. Ainsi sur la question de l'accent, après les travaux définitifs de maîtres

comme Zimmer ou M. Thurneysen, son exposé n'est pas un résumé banal ou une simple mise au point. Il donne l'impression de transformer l'aspect des choses, et dans le détail apporte en effet de séduisantes innovations. Il insiste par exemple avec raison, p. 257-258, sur le fait que les particularités du traitement des préverbes tiennent à ce qu'il y a ou non cohésion du préverbe et du verbe et il conclut de là que, dans une grammaire descriptive de l'irlandais, il ne devrait pas y avoir de chapitre spécial pour l'accent du verbe, puisque cet accent est conforme aux règles générales. P. 259, il explique l'opposition de *nach* et de *na* par la théorie du groupement des proclitiques qui explique déjà si bien l'opposition de *ass* et de *a*, de *occ* et de *oc*, etc. Du reste toute l'étude de la proclise, et notamment la partie qui traite des consonnes, p. 270-276, est des plus suggestives. On doit signaler aussi ce qui est dit de la contraction, p. 306 et suiv., pour laquelle l'auteur utilise avec succès tout ce qu'on peut tirer du témoignage de la métrique, et plus loin, p. 389 et suiv., un excellent exposé de la nasalisation. Arrivé à l'étude de l'aspiration (appelée ici Lenition), M. Pedersen se retrouvait sur son propre domaine, sur un terrain qu'il a jadis déblayé lui-même et dont il a ouvert les voies. Cela se reconnaît tout de suite à la fermeté, à la plénitude de l'exposition.

Dans un livre aussi nourri d'idées et où les hypothèses personnelles abondent, il va sans dire qu'il y a ample matière à controverse. Sans parler des étymologies, dont quelques-unes, comme dans la précédente partie, sont discutables (ainsi p. 267, *dano*, cf. lat. *denuo* ; p. 308, *tywysog* etc. rattaché à la rac. **ɪ id-* « savoir » ; p. 423, *-dacht* dans *macdacht* rattaché au grec δέχομαι ; p. 441, *no*, *atnoi*, *anae*, *timne*, lat. *nūmen* ; p. 442, *-i* expliqué par **iwe*, skr. *iva* ; p. 484, *dechreu*, lat. *cruor*, etc.), il y a des points sur lesquels on est tenté de contester les théories de l'auteur. Ainsi, dans le chapitre consacré à l'épenthèse, qu'est-ce qui prouve, p. 360, que le cas de *moirb* (pl. de *marb*) est bien une « Hebung », et non le même cas que *coileach*, *coinneal*, à la p. 361 ? P. 363, ce qui est dit de la flexion des thèmes en *ā* est bien hypothétique ; cf. Meillet, *Mélanges d'Arbois de Jubainville*, p. 229. P. 399, on a peine à croire que les combinaisons *aran-*, *dian-*, *forsan-*, *tresin-* ne soient que des développements analogiques de l'éclipse ; et l'on ne voit même pas l'avantage de cette interprétation, qui, si elle explique *in-* (p. 398), ne saurait rendre compte du cas de la négation ; noter que la conjonction relative *ar-an-* en cas de négation devient aussi *ar-na-* sans pronom. P. 465, l'explication de *con* dans *ni con* comme un prétendu pronom (ou adverbe ?) est indémontrable.

On peut également adresser quelques critiques à la partie consacrée à l'assimilation, à la dissimilation et à la métathèse, et qui paraît moins bonne que le reste du livre. Ces trois phénomènes ne méritent d'être exposés dans une grammaire descriptive que si l'on a pris soin de délimiter par avance le champ de leur action et par suite de les ramener à des lois strictes. Du moins, après les beaux travaux de M. Grammont et les principes de méthode qu'il en a dégagés, il ne semble plus permis de les traiter autrement. Or, les listes dressées par M. Pedersen réunissent des exemples épars, dont le phonéticien ne pourra pas tirer grand profit, parce qu'ils appartiennent à des époques et à des régions différentes. On dirait que l'auteur, se rendant compte de la dif-

culté de l'entreprise, s'est résigné à présenter les faits tels quels, sans prendre la peine de les classer. P. 492, sur *en em*, voir Ernault, *R. Celt.*, VIII, 36-46 et ci-dessus, p. 222. Des phénomènes de métathèse, il faut sans doute rayer *cleuydawt* (*clefytaud*, B. B. C., 48, 10) et *cleddyfawd*, qui s'expliquent mieux comme les résultats inverses d'une même dissimilation : et le mot *cleddyf* (pl. *clefydeu* R. B. 181, 29 etc.), issu de **kladyo-*, devrait être joint à la fois aux exemples de la page 491 et à ceux de la page 373 ; cf. *Mélanges F. de Saussure*, p. 313. Les exemples d'alternance cités au § 337 sont dûs au fait que les spirantes galloises *dd* et *f* sont très voisines et les seules spirantes sonores que possède la langue. Quant à l'exemple bret. *pinvidik*, il ne prouve rien, étant évidemment influencé par *guinvidic*.

On notera que, dans ces derniers exemples, il s'agit de brittonique. Or, malgré la richesse de sa documentation, malgré le soin qu'il a pris d'acquérir une expérience personnelle du gallois ou du breton modernes, les chapitres que M. P. consacre à ces langues sont moins nourris que ceux où il traite de l'irlandais. Ainsi, il ne tient pas un compte suffisant des variétés dialectales du breton ; l'accent par exemple y est beaucoup plus varié suivant les lieux en nature et en force que ne le feraient croire les pages 278 et suivantes ; autant l'intensité est vigoureuse en bas-cornouaillais, autant elle paraît ailleurs atténuée. Et cela est gros de conséquences au point de vue du vocalisme, notamment en ce qui concerne la quantité, dont la description, donnée page 304, est insuffisante. La monophtongaison est plus étendue qu'il n'est dit au § 223 (p. 323), et par exemple les formes *pot(r)* « garçon » *otrou* « monsieur », etc. sont courantes ailleurs qu'en trécorois.

Le volume se termine par un chapitre des plus utiles, consacré à un exposé de l'état phonétique des dialectes celtiques (p. 506-533). Tous les faits y sont ramenés à leur point de départ préceltique, indo-européen même, s'il y a lieu. Le lecteur peut aisément, grâce à ce résumé fort clair, embrasser d'un coup d'œil la succession des faits étudiés dans les chapitres qui précèdent.

Nous joignons à ce compte rendu quelques observations de détail.

P. 264. Sur *caidche dis* dans le passage des *Irische Texte*, I, 260, 3 il fallait renvoyer à Strachan *Z. C. P.* III, 417 plutôt qu'à Zimmer *K. Z.*, XXX, 55.

P. 271 et 455. C'est sans doute attacher trop d'importance à la faute de copiste *ni po hetóir* (Wb. 4 c 35, pour *ni fo chetóir*) que de bâtir sur elle toute une théorie destinée à interpréter les nombreuses locutions du type *fo-chetóir fo-dess*, *fo-thuaith*, etc. Il est difficile de mettre en doute qu'on ait à faire ici à la préposition *fo* ; cf. d'autre part les locutions comme *fo deud* (Wb. 3 b 28, Sg. 9 b 21) *fo gnim*, *fo chésath* (Wb. 6 a 29), *fo indidit*, *fo imchomarc* (Ml. 20 b 13), et, avec des noms de nombre, *fo-thri* (Wb. 17 d 4), *fo-deich* (BCr. 31 c 5), etc.

P. 287. Ce qui a pu favoriser la chute de la négation proclitique dans le breton *welañ ket*, c'est que *ket* avait pris à lui seul la valeur négative ; cf. en français populaire *je sais pas*, *je vois pas* et, d'autre part, les mots *rien* ou *personne*, qui sont devenus de simples négations.

P. 294, § 199. La particule *cé* a même été si bien allongée qu'elle est devenue parfois *cia* ; ainsi *in domain chia*, *Z. C. P.*, VII, 309.

P. 313, § 215. Rappeler inversement la chute de *f* à l'intervocalique dans *niwl* (et *nifwl*, cf. p. 117), *bual* (de *bubalus*), *diawl* (de *diabolus*), *awyn* (à côté de *afwyn*), etc.

P. 316, l. 30. La quantité brève de *indorsa* tient sans doute, comme on l'a déjà remarqué, *R. Celt.*, XXX, 210, à la confusion de deux locutions *ind-ór-sa* et *ind-foss-sa*.

P. 317. Noter que le mot *ól* « fait de boire » est dissyllabe dans l'*Imram Bráin*, éd. K. Meyer, I, p. 9, str. 13; cf. aussi *Salt. na Rann*, 1944. Le datif *onl* est attesté dans Ml. 94 c 12 et 118 c 9 et on a le génitif *óil* dans L. U. 101 b 23.

P. 320. Le mot *biad* dissyllabe pourrait sortir de **bivoto-*; cf. Wh. Stokes, *Urk. Spr.*, 165.

P. 332. Aux exemples cités, joindre : gall. *awdl* de lat. *ōda*, *dysgl* de lat. *discus*, *pwyntl* de fr. *pointe*; *tymhestl* de *tempestas* doit être ancien, car on lit déjà le dérivé *tymhestlus* dans le Red Book, I, 98, 14. En breton, les exemples du même fait sont assez nombreux : *boestl* « boîte », *jestr*, « geste », *lastr* « lest » (cf. esp. *lastre* en face d'italien *lasto*), *mistr* v. fr. « miste », *gastr* « concubine » (à côté de *gast*), d'où inversement *mest* et *mestr* « maître », *terrest* et *terrestr* « terrestre », etc.; cf. Ernault, *Annales de Bretagne*, XIV, 553. Il s'agit d'ailleurs d'une tendance générale, qui se manifeste aussi en français (*chanvre*, *rustre*) et en anglais (*chronicle*, *syllable*, *treacle*).

P. 333, § 231, 3. Sur la prononciation du bret. *aouale'h* et des mots semblables en bas-cornouaillais, v. *Annales de Bretagne*, XVI, 304.

P. 339. Le mot *adblam* (de **ad-fo-lam*) fait plutôt croire à l'analyse de *aurlam* en **air-fo-lam*; cf. maintenant Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 452.

P. 343, § 239 Anm. A l'appui de l'hypothèse suivant laquelle *beicc* ne serait pas un génitif dans la locution *is beicc lim*, on peut apporter comme argument l'existence du génitif *bicc* dans Wb. 5 c 2; soit *bicc* de **bekkī*, comme dat. *biucc* de **bekkū*.

P. 347. On ne saisit pas ce que vient faire *teglach* (de **teg-slōg-*) dans cette énumération de mots dont la seconde syllabe contenait primitivement une voyelle antérieure.

P. 366, l. 16. En ce qui concerne *tricha*, l'hypothèse est toujours possible d'un *ī* long ancien, attesté dont bien d'autres langues (cf. Brugmann, *Grdr.*, II, 2e éd., p. 30-32), et abrégé ultérieurement sous l'influence de *tri* « trois ». Le gaulois *tricontis* de l'inscription de Gélignieux (C. I. L., XIII, 2494) ne nous renseigne pas sur la quantité. En revanche, le breton *tregont* suppose un ancien *ĭ* bref; mais pour le nom de nombre « vingt » les formes ne concordent pas davantage entre le gaélique et le brittonique.

P. 366, l. 36. Sur *crim*, thème en *-us-*, v. *Revue Celtique*, XXVIII, 137.

P. 411, l. 3. Dans *cechtar ń hái*, l'*h* semble plutôt de même nature que dans *hé* ou *hed*, § 274.

P. 419, § 288, 3 Anm. La doctrine enseignée paraît trop absolue. Cf. les exemples cités par M. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 76, § 124. On trouve d'ailleurs en moyen-irlandais des formes comme *aichne* (C. Cath.), *aichnes*, *aichnech*, *aichnigim* (K. Meyer, *Contrib.*), *frichnam*, *frichnamach* (C. Cath.), etc. Sur le cas de *-ghth-* donnant *-ch-*, voir Dottin, *Désinences en R*, p. 350.

P. 435, l. 32. Ajouter irl. *aithech* « géant », *fathach*, *anaim* « je reste », *fanaim* ; *eirp* « biche », *fearb* ; *orb* « héritage », *forb* ; *orca* « mollet », *ga forcuib* L. L. 98 a 52. Pour le gallois, cf. *g-orsin* en face de irl. *ursa* (*aursaind* L. U. 86 a 15) et v. ci-dessus, p. 388.

P. 448, § 312. D'une façon générale, il semble qu'il y ait une tendance à l'aspiration après le nominatif singulier de tous les mots féminins ; cf. *súil chairech* L. L. 261 b 20 et v. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 141.

P. 474, § 322 Anm. Ajouter : *cainairlither* Wb. 5 b 38, *cainrognatha* Ml. 39 a 24, *madgénair* Fél. Prol. 251, *madgénatar*, Ml. 90 b 12, *ni madairgenus* L. U. 61 a 3, *ni matulaig* Ann. Ulst. 758 (= *ni-mad-to-luid*), *roftrscáich* Fél. Prol. 84, *sircanait* Salt. 703, *rindrethait* Salt. 131, et les composés avec *bith* : *bithgolait* Fél. Prol. 62, *bithmaraid* ibid. 255, etc.

P. 476, § 324. Il y aurait composition en gallois lorsqu'un nom régime se trouve placé devant le nom qui le régit ; et l'aspiration s'expliquerait ainsi tout naturellement. Cette séduisante hypothèse demanderait à être vérifiée ; car M. Loth a signalé ci-dessus, p. 164, de nombreux exemples d'aspiration dans la poésie galloise qui ne peuvent en tout cas s'expliquer ainsi.

P. 479. Il est peut-être plus simple de considérer *adimmaic* Wb 9 a 13 comme une assimilation de *adib-maic*. Dans le passage Wb. 27 c 17 *abimogasi* doit être lu *adimogasi*, qui peut être de même *adim-moga-si*. Reste *adi-* dans le passage Wb. 21 c 17, exemple unique sujet à caution ; v. Thurneysen *Hdb.* I, 434.

P. 486, l. 5. Une autre simplification se rencontre dans *scribnid* Fél. 8 juillet.

P. 487. Sur le passage de *tl* à *kl* en breton, v. *Annales de Bretagne*, XVI, 306.

P. 489, l. 21. Cf. peut-être *cethalitridi* Ml. 127 d 1.

P. 490. Le passage de *-wn* à *-wm* est encore attesté en gallois dans l'emprunt anglais *cotwm* (v. Powel, *y Cymmrodor*, VI, 128).

P. 491, l. 38. On a de même *lomlán* « tout à fait plein » devenu *lomnán* (Windisch, *Wtb.*, p. 667).

J. Vendryes.

II

Tomás O' Máille. *The language of the Annals of Ulster*. Manchester, University Press, 1910. xiij-207 p. 8°, 7 s. 6 d.

L'intérêt des Annales d'Ulster pour l'histoire de la langue irlandaise est considérable. Déjà Whitley Stokes en avait signalé l'importance dans un grand travail lexicographique (*Bezzenberger's Beiträge*, t. XVI, p. 56[1]), que M. T. O' Máille ne semble pas avoir utilisé, ni même mentionné. Depuis,

1. Reprinted, with additions and corrections, from the Proceedings of the Philological Society for 1890.

John Strachan (*Contributions to the History of middle-Irish declension*, p. 3) et M. Kuno Meyer (*Triads of Ireland*, p. x) ont attiré sur ces mêmes annales l'attention des philologues. Elles présentent, en effet, dans les transformations de leur orthographe et de leur grammaire, une image de l'évolution même de la langue, fournissent des dates à un bon nombre de changements linguistiques et sont ainsi, toutes proportions gardées, pour l'historien de l'irlandais ce que sont pour l'helléniste les recueils de textes épigraphiques. M. T. O' Máille, professeur à l'University College de Galway (v. ci-dessus, p. 119 et 252), s'est fait le Meisterhans des Annales d'Ulster. Il a dédié son travail à la mémoire de son premier maître, John Strachan, et se recommande en outre du patronage de MM. K. Meyer et R. Thurneysen. Disons tout de suite qu'il n'est pas indigne de ces grands noms et que son ouvrage sera pour les celtistes d'une utilité incontestable.

Les *Annales d'Ulster* commencent en l'année 431. Sous leur forme actuelle, conservée dans deux manuscrits, H. I. 8 de Trinity College, à Dublin, et Rawl. B 489 de la Bibliothèque d'Oxford, elles ont été rédigées au XVe siècle par Cathal mac Maghnusa, qui en emprunta le texte à diverses compilations antérieures; après sa mort, survenue en 1498, elles furent continuées jusqu'en 1540 dans le manuscrit de Dublin, jusqu'en 1588 dans le manuscrit Rawlinson [1]. Elles sont en partie rédigées en latin. L'irlandais y occupe cependant une place prépondérante. On le rencontre notamment dans les noms propres, qui sont importants parce que, même au milieu de phrases écrites en latin, le rédacteur leur a conservé la forme de la flexion irlandaise. Mais, sauf dans un certain nombre de citations versifiées, le vocabulaire est des plus pauvres et des plus monotones. En outre, comme M. O'Máille le signale dans son important chapitre sur les sources, la langue ne semble contemporaine des événements qu'à partir des toutes dernières années du VIIe siècle. Avant cette date, elle a en général été rajeunie et porte la marque de l'irlandais des VIIIe-IXe siècles. Cela suppose que la rédaction des *Annales* n'a commencé en réalité que vers l'année 700, mais qu'on les a, un siècle environ plus tard, poursuivies rétrospectivement dans le passé. Les VIIIe et IXe siècles sont justement une époque de grand développement intellectuel dans les monastères d'Irlande, ainsi qu'en témoignent les recueils de gloses que nous avons conservés. On ne peut donc utiliser qu'avec réserve la partie la plus ancienne des Annales. Mais ce n'est pas tout. Jusqu'à la compilation dernière opérée par Cathal mac Maghnusa, la langue des Annales a été exposée à de nombreux rajeunissements, dont Cathal lui-même n'est pas nécessairement responsable. Les scribes ont notamment rajeuni l'orthographe des noms qui leur étaient familiers, tandis qu'ils res-

1. Le texte du manuscrit de Dublin a été édité à Dublin en 4 volumes. Le premier volume, qui comprend les annales de 431 à 1056, parut en 1887 sous la signature de W. M. Hennessy, qui mourut deux ans plus tard (v. *Rev. Celt.*, X, 151 et 260). Les trois autres volumes, parus en 1893, 1895 et 1901, sont dus à M. B. Mac Carthy. Ils comprennent respectivement les annales de 1057 à 1378, de 1379 à 1540, ainsi qu'une introduction et un index général.

pectaient celle des noms qui étaient sortis de l'usage. Ainsi, à l'année 592, les mots *Mors Aengusa mic Amalngado* présentent, à côté du génitif vieil-irlandais *Amalngado*, un autre génitif, bien postérieur, qui serait en vieil-irlandais *Oengusso*. C'est que le nom d'*Oengus*, devenu *Aengus*, a continué à être porté pendant le moyen âge et était par conséquent sous cette dernière forme bien connu des scribes. De même, à l'année 717, le manuscrit H présente le génitif *Aeda*, au lieu de *Aedo* dans R.; *Fergusa* est déjà attesté en 709, mais on rencontre encore *Fergusso* en 941 et en 959. Cet exemple suffit à montrer combien l'étude des Annales exige de critique prudente, combien aussi, à tout prendre, elle est moins féconde en résultats fermes que celle des inscriptions attiques.

M. O'Máille a fort judicieusement arrêté ses recherches aux environs de l'année 1050, au seuil par conséquent de la période du moyen-irlandais. Aujourd'hui que la grammaire du vieil-irlandais est à peu près établie, il trouvait en effet dans les nombreux travaux dont cette langue a été l'objet un excellent moyen de contrôle, qui lui faisait défaut à partir des XIe-XIIe siècles; et d'autre part le dépouillement des seules Annales lui fournissait des données trop fragmentaires pour constituer de toutes pièces une grammaire méthodique du moyen-irlandais. Mais en poursuivant son étude jusqu'au milieu du XIe siècle, M. O'Máille a pu établir la liaison entre les deux périodes du vieil et du moyen-irlandais. Et c'est là un des premiers mérites de son livre. Quand on se borne à l'étude des gloses, on est arrêté au bout du manuscrit de Milan par une coupure large de plus d'un siècle. Les Annales d'Ulster permettent de franchir cet espace comme sur un pont et de suivre par conséquent pas à pas l'évolution qui devait aboutir à la langue des grands textes épiques du XIIe siècle.

L'ouvrage est divisé en trois parties, respectivement consacrées à l'orthographe, à la phonétique et à la morphologie. Une étude sur la syntaxe est annoncée pour paraître ultérieurement. C'est une heureuse idée d'avoir séparé la graphie de la prononciation. Le départ est en principe indispensable; mais il est souvent malaisé à établir dans la pratique, surtout en vieil-irlandais. Dans le court chapitre qu'il consacre à l'orthographe, M. O'Máille est forcé souvent de renvoyer à la phonétique, où les mêmes questions sont plus amplement traitées. En fait, sous les fluctuations de la graphie se laissent entrevoir sans cesse, aussi bien pour les consonnes que pour les voyelles, des différences de prononciation. Ainsi le passage de *ái* à *áe* ou de *ói* à *óe* doit correspondre à une prononciation réelle (*áe* pour *ái* apparaît presque exclusivement devant *n*, p. 22); de même l'absence d'infection de *í* au génitif singulier des mots masculins en *-an*, surtout à partir de la fin du IXe siècle. Il eût été bon de faire une étude d'ensemble de l'infection et de marquer en même temps par quels procédés elle était notée; une étude de ce genre est annoncée page 89 en ce qui concerne l'infection de *u*, mais elle ne figure pas dans le livre. L'auteur a le tort de ne pas distinguer la métaphonie de l'infection (cf. *Mém. Soc. Lingu.*, XIV, p. 393); ce qui l'empêche d'interpréter une double graphie comme *lunge*, *lungae* (p. 26, n. 2 et p. 82, n. 5); sur cette question particulière, voir maintenant Thurneysen, *Handbuch*, I, p. 100. Il est probablement dans l'erreur en attri-

buant à l'accent l'alternance *er-*, *aur-* dans la graphie du préfixe (p. 31) ; la véritable explication paraît avoir été fournie par M. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 451-452. P. 29-30, à propos de l'absence de notation de *u* après *i*, il y avait d'autres exemples à citer que ceux du subjonctif ou futur sigmatique : le datif *cinn* (au lieu de *ciunn*) est attesté Wb. 2 a 9, Ml. 96 a 11 ; du mot *fer*, on a le datif *fir* dans les Hibernica Minora, 472 ; et la locution *for rith* « sur course » d'où « rapidement » se lit L. U. 115 a 4, 20 ; dans le verbe, on rencontre les premières personnes de futur *no prithchib* Ml. 45 a 8, *ni conainib* Ml. 53 b 8, *fodálib* Ml. 78 a 10. La question mériterait une étude spéciale. En ce qui concerne les consonnes, c'est un développement phonétique réel que dénoncent les graphies *llt* pour *lt* (p. 41) ou *rnn* pour *rn* (p. 42). Après *r*, on observe une tendance à redoubler un *d* occlusif, p. 40 ; à la graphie *Ferggus* (p. 38), où le *g* est spirant, on pouvait comparer *deirbbae*, Sg. 66 b 15, 16, 18, où il s'agit toujours de la position après *r* (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 478). Quant à l'emploi du *qu* dans *uisque* (p. 39), c'est un simple fait de graphie, dû à la fréquence de la particule *-que* dans les textes latins ; on se servait dans les deux cas d'une abréviation identique. La graphie *uisque* se rencontre aussi Wb. 11 a 17 et Ml. 93 b 12.

La phonétique (pp. 43-121) occupe la plus grande partie de l'ouvrage. Elle est riche d'enseignements précieux, qui confirment en général ce qu'apprend l'étude des gloses, mais qui le précisent aussi et parfois même le rectifient. Quelques exemples suffiront à en marquer l'intérêt. P. 45, on apprend que la préposition *etir* aspire dans deux passages l'initiale de son régime : *etir theirt* en 916, *etir fhiṛu* en 1050 (cf. *eter chorcair 7 gorm* L. L. 54 a 36, ap. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 439). Cela est contraire à l'usage des gloses. Mais cependant dans les gloses les plus récentes, comme celles de Milan ou de Saint-Gall, on rencontre déjà l'aspiration après *etar* préfixe nominal (v. Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 462) : l'évolution se poursuit donc d'une façon normale. — C'est dans la première moitié du VIIIe siècle que se sont produites les fractures de *ē* en *ia* et de *ō* en *ua* ; cette dernière, peut-être un peu plus tardive que l'autre, ne s'est en tout cas accomplie que partiellement, et beaucoup plus tard, devant gutturale (p. 76). C'est la conclusion qu'admettait déjà M. Thurneysen *Z.C.P.* III 52 et *Hdb.* I, 38. — On trouve au milieu du IXe siècle les premiers exemples du changement de *eu* en *eo*, et à partir de 923, *eu* cède complètement la place à *eo* (p. 77) ; en fait, le ms. de Milan présente encore le groupe *eu* conservé. — A la finale, *-ae* devient *-a* à partir de l'an 800 (p. 83) ; la confusion des deux finales est fréquente dans les mss. de Saint-Gall et de Milan. — Le changement de *-mb-* en *-mm-* est fixé à la première moitié du VIIIe siècle ; cette date est particulièrement importante, puisque c'est à elle qu'on rapporte d'ordinaire la composition des gloses de Würzburg (la prima manus mise naturellement à part). Toutefois, il y a lieu de faire la part des phénomènes d'épenthèse (p. 93 et suiv.). Dans un mot tel que *timpne* par exemple, l'occlusive semble d'origine récente ; c'est l'hypothèse qui est soutenue par M. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, p. 486 et qui avait déjà été présentée dans ma *Grammaire*, p. 59, où le *b* de *imbrádud* est expliqué de la même façon. On pourrait y joindre le cas des mots *Imblecho* et *Imbleach* (Ann. d'Ulst., 842 et 1048). D'autre part, les Annales d'Ulster

confirment le fait (attesté dans le manuscrit de Milan, cf. Strachan *Z. C. P.*, IV, 56) que la graphie *-mb-* pour *-mm-* s'est maintenue longtemps après l'évolution de *-mb-* en *-mm-*. — C'est entre 725 et 825 environ que *ml-* et *mr-* sont devenus *bl-*, *br-* ; vers la seconde moitié du VIIIe siècle, pourrions-nous dire (p. 95-97). La curieuse graphie *mbleguin* en 732 représente la période intermédiaire. — Tous ces faits sont d'accord avec ce qu'enseigne la langue des gloses. M. O'Máille a pris soin d'accuser le parallélisme, qui se poursuit en effet rigoureusement. L'étude des changements de *ld* et de *ln* en *ll* aboutit à des conclusions analogues. Le groupe *-ld-* se maintient jusqu'à la seconde moitié du IXe siècle, où il cède la place à *-ll-* ; le changement de *-ln-* à *-ll-* est du second quart du IXe siècle. En revanche, il y aurait désaccord entre les deux groupes de textes en ce qui concerne le changement de *-nd-* en *-nn-* (p. 110 et suiv.). Les Annales d'Ulster le supposent accompli dès la fin du VIIe siècle ou au commencement du VIIIe ; les gloses conservent le groupe *-nd-* intact beaucoup plus tard. Mais quand on examine les exemples de près, on est porté à atténuer le désaccord et à reconnaître dans l'usage des gloses une graphie déjà historique. Des exceptions comme *re proinn*, *no finnatar*, *pronn*, etc., dans le ms. de Würzburg (28 c 20, 29 a 28, 31 b 22) ôtent toute valeur aux formes où le groupe *nd* est conservé. Et si ce groupe se maintient souvent dans la graphie de Sg. et de Ml., certains mots en revanche y présentent toujours l'assimilation ; par exemple le verbe *grennim* « je m'avance », attesté seulement dans les gloses de Milan (Ascoli, *Gloss.*, p. cccclxxiij), n'y a jamais de *d*. M. Thurneysen a d'ailleurs montré (*K. Z.*, XXXVII, 55), par l'examen de la rime, que le Félire d'Oengus (composé vers 800) supposait aussi l'assimilation accomplie. Il n'y a donc pas lieu de mettre en doute le témoignage des Annales d'Ulster. Mais il resterait à découvrir la raison qui a fait longtemps maintenir le groupe *nd* dans l'écriture, malgré la prononciation, au point de produire des graphies comme *latrand* ou *cuicend* pour *latrann*, *cuicenn* (lat. *latronem*, *coquinam*). C'est peut-être que l'assimilation ne s'est pas faite d'un seul coup et qu'elle a connu des degrés. En position proclitique, sous la forme *inna*, l'article nous présente toujours l'assimilation faite dans les Annales d'Ulster : seules, les gloses les plus anciennes (Wb. prim. man., Philarg.) ont encore des exemples de *inda*. Mais le sermon de Cambrai qui dit déjà *inna* offre encore un exemple de *du-ndaib*, article précédé de préposition ; or on notera la concordance, parfaite à cet égard, des Annales d'Ulster, qui fournissent à six ans de distance *inna* en 720 et *de-ndibh* en 726. Nous saisissons ici la distinction de deux époques dans le développement de l'assimilation. A la finale, le groupe *nd* devait se maintenir plus longtemps encore ; ce qui tient sans doute à ce qu'en phonétique syntactique un *n* final était exposé dans bien des cas à développer après lui une occlusive. Il y a toute une histoire du groupe *nd*, que M. O'Máille ne nous donne pas et qui aurait pu lui être suggérée par les Annales d'Ulster.

Les questions de phonétique sont souvent liées à des questions de morphologie. M. O'Máille l'a très bien vu par exemple en ce qui concerne le changement de *-o* final en *-a* au génitif singulier des thèmes en *-i-* et en *-u-* ; il en donne p. 65-68 une discussion très sagace et très approfondie.

Le changement a dû commencer à se produire au début du VIIIe s., mais pendant toute la période du vieil-irlandais, les génitifs en *-o* se maintiennent concurremment avec les génitifs en *-a*. C'est que la valeur significative de la désinence l'a fait maintenir dans la graphie, contrairement à la phonétique. La dégradation phonétique est souvent masquée par des nécessités sémantiques ou simplement des habitudes de graphie traditionnelles. De même en morphologie. Ainsi la confusion des genres avait certainement commencé longtemps avant de se manifester dans l'écriture. Au nom. pl. masculin, on rencontre *in* pour la dernière fois en 999, et *na* pour la première en 985 : mais déjà on lit *inna leomain* dans le ms. de Milan, 80 a 10. Le nom. sg. neutre de l'article apparaît pour la dernière fois sous la forme *a n-* en 911 ; mais la forme *isa* pour *isin* (à l'acc. sg. masc.) en 881 prouve que la confusion des deux genres avait depuis longtemps commencé. — En ce qui concerne la chute de la désinence *-ib* au datif pluriel de l'article, définitivement accomplie en 917, il faut renvoyer maintenant au *Handbuch* de M. Thurneysen, I, 95 (§ 156), où sont données quelques raisons phonétiques de cette évolution au premier abord surprenante.

La morphologie gagne encore sur quelques points d'utiles précisions. On apprendra sans doute avec intérêt que l'année 901 est la date du dernier exemple du datif *Ere* au lieu de *Erinn* (p. 148) et l'année 914 celle où apparaît pour la première fois le génitif *Temrach* (p. 150) au lieu de *Temro*. Le prétérit *docer* « il tomba » se maintient jusqu'en 1021 ; tandis que déjà en 1016, on rencontre à la place un prétérit sigmatique *dofuit* (p. 163). Mais en général, à cause des insuffisances du matériel, les résultats sont moins importants que pour la phonétique. On peut regretter aussi que M. O' Máille ait négligé de traiter d'ensemble certaines questions; qu'il n'ait pas par exemple consacré à l'histoire du duel un exposé spécial, comme il le fait pour le neutre (p. 129; où il aurait dû d'ailleurs reprendre ce qu'il dit page 124 de l'article). Il eût été bon aussi, p. 172, de dresser à part la liste des prétérits sigmatiques substitués à des prétérits plus anciens (radicaux ou en *-t-*), au lieu de les donner éparpillés sous diverses rubriques.— P. 160, n. 5, l'analyse de *imrualaid* en **imb-ro-as-luid* est peu satisfaisante; qu'est-ce que viendrait faire ici le préverbe *as*? Le prétérit *inrualaid* « il est entré » Ml. 71 c 7, dont il y a d'autres formes Ml. 24 b 11, 62 b 15, 93 c 14, 142 a 2 a été mieux interprété par Strachan, *Particle Ro-*, p. 39 et Thurneysen, *Hdb.*, I, 322. — P. 168, § 185, M. O' Máille enseigne que le préverbe *ro* n'est jamais accentué après *ar*; l'exemple *arrothroithad* Ml. 121 d 9 semble prouver le contraire. Et si l'exemple qu'il cite, *ar-ru-throith*, Ml. 38 d 7, est ambigu, parce que la phrase est relative, rien ne prouve du moins que l'accent n'y soit pas sur *ru*. D'une façon générale, l'importance attachée ici à l'opposition de *ro* et de *ru* paraît exagérée (cf. Thurneysen, *Hdb.*, I, 57-58). — La note 1 de la même page 168 contient une erreur. Dans la phrase citée du ms. de Würzburg, il ne s'agit pas d'un groupe *co* + *no* (?), mais simplement de la conjonction *con-* (issue de *co* + *an*, Thurneysen, *Hdb.*, I, 503).

M. O' Máille fait quelques rares incursions sur le terrain de la grammaire comparée; elles ne sont pas toujours heureuses. Il dit par exemple,

p. 56, n. 2, que la désinence *-e* du génitif des thèmes en *-ā-* n'est pas indo-européenne. Il montre par là qu'il n'a pas lu l'article de M. Meillet dans les *Mélanges d'Arbois de Jubainville*, p. 229; ce qui est d'autant plus fâcheux qu'en signalant l'existence du génitif féminin *Ercias* (plus tard *Erce*, Ann. d'Ulster 485, 527, 542, 549, 560, 579, 775, *Ercae*, ibid. 762, 796) sur une inscription ogamique (Macalister, III, p. 152), il fournit justement à la doctrine du savant linguiste le prototype *-ias* qu'elle postulait; sur la forme *Avittoriges* (et non *Avitoriges*), voir maintenant Thurneysen, *Hdb.*, I, 180. — Une certaine insuffisance de préparation linguistique se fait sentir ailleurs encore. Ainsi, p. 69, on ne voit pas ce que viennent faire lat. *aurum*, irl. *ór*, lat. *Paulus*, irl. *Pól* pour illustrer le passage de indo-européen *au* à irlandais *o*; cf. au sujet de ces emprunts Pedersen, *Vgl. Gr.*, I, 317 et Thurneysen, *Hdb.*, I, p. 39. La forme *aur* se lit d'ailleurs dans le *Thes. Palaeohib.* I, 5, 10. — P. 95, l'auteur est tenté de supposer deux racines **mrec-* et **brec-* pour expliquer des noms propres qui présentent la forme *Brec-* dès le VIIIe siècle, à une date où *mrec-* n'était pas encore devenu *brec-*. Mais, comme il le reconnaît lui-même, les noms propres sont souvent rajeunis dans la graphie des Annales (cf. §§ 57 et 110); cela suffit à rendre l'hypothèse inutile. — P. 104 et 118, à propos du changement de *-ln-* en *-ll-*, l'auteur cite comme une exception la forme *atballat* « ils meurent » de Wb. 9 d 6. Il commet en cela un anachronisme. Comme il semble l'indiquer lui-même dans sa note, il faut bien distinguer le groupe *-ln-* préceltique, qui, à date préhistorique, est devenu *-ll-* et se maintient tel dans tous les dialectes (cf. Pedersen, *Vgl. Gr.*, I. 156), du groupe *-ln-* spécial à l'irlandais, où il résulte d'une syncope; c'est de ce dernier seul qu'il peut être question ici. — P. 121, à propos de *cean* devenu *cian*, on relève une confusion fâcheuse entre la dissimilation et la différenciation (cf. Meillet, *M. S. L.*, XII, 14).

P. 5, ligne 9. Lire 1540 au lieu de 1504. — P. 30, § 31 et note 2. Noter que le mot *cuach* est dissyllabique dans *The King and Hermit*, éd. K. Meyer, strophes 5 et 6 (p. 10 et 12); et v. au sujet de ce mot Wh. Stokes, *K.Z.*, XLI, 383 et Pedersen, *Vgl. Gramm.*, I, 212. — P. 38, l. 14. Lire Sg. 23 b 2 *doommalg* gl. mulxi; — P. 44, l. 3. D'après l'énoncé même du § 55, lire *Cath Chind Ailbhe*, Annales d'Ulster, année 500, p. 34, l. 7. — P. 56, au titre qui précède le § 68, lire *ie* > *ia*. — P. 61. Pour les formes du nom de dieu *Nodont-*, *Nodent-*, voir ci-dessus, p. 387. — P. 71, n. 6. Lire Wb. 11 a 17 (*innandead*) et ajouter encore *fodeud* Wb. 3 b 28. — P. 76, n. 3. Lire *osm(é)* au lieu de *ósme* Ml. 92 b 7. Remarquer en outre que les notes 2 et 3 sont interverties. — P. 95, l. 8. Lire g. *mbleguin* 732. — P. 104, l. 29. Lire *Tochmarc*. — P. 119, l. 12. Lire lat. *collis* de **col-n i-s*, ce qui est en effet l'étymologie adoptée par M. Walde. — P. 127, n. 4. Dans l'intéressante explication du tour *dofarlaic don*, ne pas oublier que la leçon *codufailcedón* Ml. 35 c 1 est une correction des éditeurs du Thesaurus; le manuscrit porte *codufailced don*, ce qui est un argument de plus en faveur de M. T. O' Máille. Cette forme *don* appartient sans doute à un mot apparenté au féminin *dú* « lieu » (v. Strachan, *Érin*, I, 7, n. 2), attesté en vieil-irlandais dans *hicechdú* Ml. 50 c 12, *isindúsin* Ml. 56 b 2, *cia dú* Ml. 40

c 7; cf. *co dú*, Atkinson, *P. H.* gloss., et Stokes, *B. B.*, XVI, 61. — P. 149. Le génitif *arbe* (de *arbar*) figure aussi dans le manuscrit de Würzburg, 10 d 6. — P. 155, n. 1 et 175, n. 3. Comparer plutôt *conidfil* Wb. 24 a 33. — P. 160, n. 1. Pour cet emploi de la préposition *ó*, cf. déjà *rorecht ho-methi* Ml. 20 a 23. — P. 170, n. 1. L'exemple de Ml. auquel il est fait allusion est *rocachain* 48 b 11. — P. 173, l. 20. Que vient faire *maidhis* comme exemple d'un prétérit de « verbe composé » ? Il s'agit du prétérit, déjà cité p. 161 (*maidhis*) et 163 (*maidis*) comme attesté en 1014, du verbe *maidid* « il y a irruption ».

J. Vendryes.

III

Exercices sur la Grammaire bretonne du dialecte de Tréguier, par l'abbé Le Clerc. — Saint-Brieuc, Prud'homme, 1910.

« Ce livre d'Exercices, dit l'auteur dans sa préface, comme la grammaire à laquelle il correspond, est un travail d'adaptation. Il reproduit, à peu de chose près, le livre d'Exercices composé par MM. Guillevic et Le Goff pour le dialecte de Vannes. »

L'auteur a innové sur quelques points : il a groupé sous le nom de *Petite Syntaxe* les règles principales éparses dans le livre de ses modèles; il a ajouté deux lexiques, ce qui est excellent; il a dû, par suite, pour ne pas trop grossir son volume, supprimer les Exercices sur la syntaxe, qui avaient leur intérêt; mais je regrette surtout que l'auteur ait cru devoir supprimer aussi, dans les vocabulaires, les mots qui ne sont pas nécessaires aux thèmes et versions de son livre; peut-être aurait-il pu, du moins, les faire figurer dans ses lexiques.

En somme, le nouveau livre de M. Le Clerc est un travail très utile, qui, comme sa Grammaire et ses autres ouvrages, dénote chez l'auteur une parfaite connaissance de son dialecte et de ses ressources. Souhaitons que son exemple soit bientôt suivi en Léon et en Cornouaille.

[Quelques additions aux *Corrigenda* : *Bered*, *biskoul*, *kwign*, *garz*, *pobl*, donnés comme masculins dans les Vocabulaires (pp. 52, 56, 96, 132) sont féminins; *prenestr*, *misiou*, *pouez* (pp. 64, 110, 124), sont masculins. (Les lexiques donnent d'ailleurs en général le genre exact). *Krav*, p. 28 (*kra* au lex.) donné comme masculin, est à lire *gra(v)*, fém.; p. 113, lire *diou gorden* au lieu de *diou c'horden*.]

Pierre Le Roux.

IV

Ch. Lecomte. — *Le parler dolois*, étude et glossaire des patois comparés de l'arrondissement de Saint-Malo, suivi d'un relevé des locutions et dictons populaires (Contribution à l'étude des littératures orales, tome Ier). Paris, Honoré Champion, 1910.

Malgré le titre, il s'agit ici seulement du parler de Dol, avec quelques exemples tirés d'autres patois français à titre de comparaison. L'auteur, qui n'est nullement linguiste, a encombré son livre d'un foule d'étymologies au moins inutiles et de spéculations diverses en marge de la grammaire. Il note les sons dolois en employant tant bien que mal l'orthographe usuelle du français, avec de nombreuses inconséquences comme *astour* « à cette heure », *écoinsté* « *écoinceté, écorné », *moltières* « molletières » à côté de *haguener*, *patefiche*, etc... et de tous les mots où *-e-* et *-e* sont sans doute purement étymologiques comme en français; cf. d'autre part « *glanet* (prononcé *ianet*) », « *rayé* (pronon. *régué*) ». C'est dire que son livre est inutilisable pour étudier le sort de *ə*, et généralement tous les faits phonétiques dissimulés par une graphie insuffisante. Le parler dolois en présente sûrement de fort intéressants : v. notamment les exemples de métathèse de *r* cités, p. 19, et au glossaire *erguelisse* « réglisse », *fromi* « fourmi », etc... ; p. 26, *entrer*, *montrer*, *ouvrir*, prés. ind. *entère*, *montère*, *ouvère*, soit le contraire du parisien *épouste* tiré de l'inf. *épousté* (orthogr. d'usage *épousseter*). Mais ce glossaire pourra être utilisé pour des études de sémantique et de vocabulaire, notamment en ce qui concerne les emprunts au brêton (cf. p. 10 et note 2). C'est en somme un livre intéressant à feuilleter pour les celtisants et les romanistes avertis qui en soumettront chaque article à un contrôle rigoureux.

JULES RONJAT.

V

Studies in English and Comparative Literature. Radcliffe College Monographs. N° 15. Ginn and Company, Boston and London, 1910.

The present number consists mainly of a number of essays written by past and present students of Radcliffe College and « presented to Agnes Irwin, Lit. D., LL. D. in recognition of her constant encouragement of advanced studies while Dean of Radcliffe College (1894-1909). »

The volume is made up of the following : Portrait of Miss Irwin, a dedicatory poems. To Agnes Irwin, by *Josephine Preston Peabody*; Virgil's Use of Märchen from the *Odyssey*, by *Grace Harriet Macurdy*; The Story of Vortigern's Tower, An Analysis, by *Lucy Allen Paton*; An Arthurian Onomasticon, by *Alma Blount*; The Island Combat in *Tristan*, by *Gertrude Schœpperle*; A Comparison between the Brome and Chester Plays of *Abraham and Isaac* by *Carrie A. Harper*; some Aspects of the Ancient Allegorical Debate by *Margaret C. Waiter*; The Alliterative Poem : *Death and Life*, by *Edith Seamman*; Portrait of Richard Rolle of Hampole, from Cotton MS. Faustina B. VI, in the British Museum. The Authorship of the *Prick of Conscience*, by *Hope Emily Allen*.

We shall deal specially with those essays only which immediately concern Arthurian scholars.

The Story of Vortigern's Tower — An Analysis, by L.-A. Paton.

Miss Paton is already known to students of Arthurian Literature as the

author of *Studies in the Fairy Mythology of Arthurian Romance.* According to Miss Paton, the story of Vortigern's Tower is originally a folk-tale similar to those in which one reads of a terrible monster (generally a dragon) which lives in a pool, ravages the country round and demands appearly sacrifice of a human being, usually a virgin. With this tale has been confused another dealing with the fight between two dragons which are shape-shifters. Another version of the latter is found in the Welsh story of Lludd and Llevelys, and in another form in the Irish tale, *De Chophur in dá Muccida, The Begetting of the Two Swineherds* (Book of Leinster, and Egerton 1782).

Nennius made Ambrosius the binding link between these two Welsh legends. According to Gildas, Ambrosius is a Roman who led the British people against the Saxons invited into Britain by Vortigern as a protection against the invaders of the North. There is no doubt that the Ambrosius (*Emreis Guletic*, Ambrosius the Leader) of Nennius is the same person as the Ambrosius Aurelianus of Gildas and Bede. To the leader was attributed a certain amount of spiritual power, and among other legends that of Vortigern's Tower was attached to his name.

This story is again found in Geoffrey's *Historia Regum Britanniae*, but with certain notable differences, the chief being that the fatherless boy is now Merlin. Geoffrey evidently knew another story which connected Merlin, and not Ambrosius, with Vortigern, but in order to appear as a truthful historian he called his hero Ambrosius Merlinus, and made the Ambrosius of Nennius coincide with Aurelius Ambrosius the successful British king who avenged the death of his father Constantine upon Vortigern.

The story of Vortigern's Tower is therefore an early legend which became attached to Merlin's name, — a composite and contaminated local folk-tale, raised to the dignity of history by Nennius and drawn into a close relationship to romance by Geoffrey.

An Arthurian Onomasticon, by Alma Blount.

This is merely a note inserted in the volume to announce that fairly complete material has been collected by Miss Blount for an onomasticon of the Arthurian cycle of romances which, while not likely to be published very soon, is now accessible to scholars in the library of Harvard University. It aims at providing a complete list of names and places in all printed medieval documents concerning Arthur in French, Italian, Spanish English, German, Dutch, Norse, Latin, Greek, Celtic.

In its present condition the compilation consists of many thousand names arranged in alphabetical order on cards. Each person's name is accompanied by a brief statement of his or her place in the cycle, and by references, carefully grouped and classified, to every place where it occurs. All the different spellings of the name are given, and the text in which each spelling is found is indicated.

The Island Combat in Tristan by Gertrude Schœpperle.

The object of Miss Schœpperle's essay is to show that the advantages of an island or of a boat in the middle of a stream as a meeting place for

rival powers were appreciated not only in Ireland and Scandinavia, but also in XIIth century France. The Tristan-Morholt duel as it occurs in all the versions of the poem offers no peculiarity which is not richly paralleled in accounts of the conventional chivalric duels there. A study of the descriptions of the judicial duel in mediaeval romances and chronicles shows that the details in connection with the island are as stereotyped as those of the other formalities.

The preliminaries of the Tristan combat fall in exactly with the type etablished by Pfeffer and Schultz as the conventional description of the judicial duel in mediaeval literature. They include the following : *a*) The Indictment, *b*) The Challenge, *c*) The Vigil, *d*) The Mass, *e*) The Prohibition against Interference from the Spectators, *f*) The Combat.

Miss Schœpperle notices that Schultz has overlooked the fact that the place of combat is frequently an island and that Pfeffer has passed over it in a note. Miss Schœpperle has therefore analysed at length in connection with Tristan the nineteen versions, old French, Latin and Middle English. Of the twelve instances known to her of island combats ten of them are from French Romances, one from Geoffrey and one from the annals of Jocelin of Brakelond. She finds that they all appear in so conventional a setting and seem to be considered so ordinary that even so small a number appears sufficient to establish the fact that the practice was widespred and frequent.

The Norse *Holmganga*. Since Professor Sarrazin's article on *Germanische Sagenmotive in Tristan und Isolde* and the suggestion that the fact that Tristan's combat with Morholt took place on an island was a peculiarity which pointed to Scandinavian influence, the incident has been repeatedly cited by *Tristan* critics as an instance of *holmganga*, although no characteristics of the holmganga have been given to support the assertion. Miss Schœpperle has therefore closely studied the Norse *holmganga* and finds that the Norse used the term with a very particular application and that the extension of it by Tristan scholars to the Morholt combat is entirely without justification. The Scandinavian duel is in no way paralleled by the *Tristan* in those points in which the former differs from the French chivalric duel. On the contrary the Tristan story is at this point entirely under the influence of French chivalric conventions.

The Place of Combat in the Bohemian redaction of Eilhart and in the Saga. From the fact that the Bohemian translation of Eilhart does not mention an island as the place of combat it has been supposed by some scholars that this is a later addition to the Tristan story and possibly an interpolation on the part of the redactors of the extant Eilhart texts under the influence of Gottfried von Strassburg. A close comparison however of the various versions of the poem shows that this must have been present in the original Eilhart version but that it had become untelligible and so was omitted by the Bohemian translator.

MARY WILLIAMS.

CHRONIQUE

Sommaire. — I. Notices nécrologiques sur d'Arbois de Jubainville. — II. Nomination de M. P. Le Roux à l'Université de Rennes. — III. Élection de M. Dottin au décanat de la Faculté des Lettres de Rennes. — IV. Le monument de Marc'harit Fulup à Pluzunet. — V. Le monument des frères Morris à Penrhos Lligwy. — VI. Rapport de la Commission des Monuments historiques du Pays de Galles. — VII. E. J. Gwynn, *On the idea of fate in Irish Literature.* — VIII. E. Ch. Babut, *Le celtique en Gaule au Ve siècle.* — IX. L. Le Clerc, *Ma beaj Londrez.* — X. Report on the Manuscripts in the Welsh language. — XI. Préparation d'un dictionnaire breton par M. Ernault. — XII. Ouvrages reçus.

I

La mort de d'Arbois de Jubainville a provoqué diverses notices qui méritent d'être signalées à nos lecteurs.

Dans la *Revue Archéologique* (1910, t. I, p. 266-286), M. Salomon Reinach, un des amis les plus fidèles du maître disparu, a dessiné de lui un portrait frappant d'exactitude et retracé en termes excellents sa carrière scientifique.

Dans la *Revue des Études Anciennes* (t. XII, p. 193-194), M. Dottin s'est acquitté de la même tâche en élève qui a vécu dans l'intimité de d'Arbois de Jubainville et qui a pu apprécier à la fois l'homme et le savant ; il a fait également une notice nécrologique dans les *Annales de Bretagne* (t. XXV, p. 605-608), en insistant particulièrement sur la partie bretonne des travaux linguistiques de d'Arbois.

Un autre élève du maître, M. Ferdinand Lot, a publié dans la *Revue historique* (35e année, t. CIV, p. 229-233) un délicat article, où il donne à sa louange un tour piquant que d'Arbois lui-même eût aimé.

Nous avons parlé plus haut (p. 271) de l'article qu'a publié le regretté Alfred Nutt dans l'*Athenaeum* (no du 5 mars 1910, p. 276). Nous recevons d'un autre ami de l'étranger, M. J. Leite de Vasconcellos, le distingué linguiste et archéologue portugais, un touchant nécrologe, lu à l'assemblée générale du 3 mars 1910 de l'*Academia Real das Sciencias de Lisboa* (9 pages).

Signalons d'autre part une annonce dans *The Celtic Review* (VI, p. 384) et dans les *Annales du Midi*, t. XXII, p. 262, une notice de M. P(aul) S(ébillot) dans la *Revue des traditions populaires* (t. XXV, p. 106), et une

autre, signée J. Vendryes, dans le *Bulletin de la Société de Linguistique* (t. XVI, p. ccxxxiij-ccxxxviij).

Enfin, nous avons reçu la lettre suivante, que nous sommes heureux de publier :

Llyfrgell Genedlaethol Cymru
Aberystwyth, 9th Nov. 1910.

Dear Sir,

I am desired to send you the following extract from the minutes of the meeting of the Court of Governors of the National Library of Wales, held on the 4th inst. :

« That the Court of Governors of the National Library of Wales desires to place on record its deep regret at the deaths of M. H. d'Arbois de Jubainville, of the College de France, editor of the « Revue Celtique », and of Dr Heinrich Zimmer, Professor of Celtic Languages in the University of Berlin, whose long and devoted labours as Teachers and Writers have greatly advanced the scientific study of the Celtic languages. The Court desires to offer an expression of sincere sympathy to the families of M. de Jubainville and of Dr Zimmer in their bereavement. »

Believe me
Yours faithfully,
John Ballinger.

II

Par arrêté de M. le Recteur de l'Académie de Rennes, en date du 31 août 1910, M. Pierre Le Roux, professeur agrégé de grammaire au lycée du Mans, a été chargé du cours de langue et littérature celtiques à la Faculté des lettres de l'Université de Rennes. Il s'agit de l'enseignement laissé vacant par la nomination de M. Joseph Loth au Collège de France. Ancien élève lui-même de M. Joseph Loth et de d'Arbois de Jubainville, ancien secrétaire de la rédaction de la Revue Celtique, M. Pierre Le Roux s'est fait connaître par une étude phonétique sur le dialecte de Pleubian (Côtes du Nord), son pays natal (*Annales de Bretagne*, t. XII, p. 1), et par la publication (dans ces mêmes *Annales*) des chansons bretonnes de la collection Penguern. Nous souhaitons bonne chance à son enseignement.

III

Par arrêté ministériel du 12 novembre 1910, notre éminent collaborateur M. Georges Dottin a été nommé doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Rennes, où il occupe la chaire de langue et littérature grecques. Le vote qui a proposé M. Dottin au choix du Ministère a été émis à l'unanimité des membres de la Faculté. La Revue Celtique, où M. Dottin ne compte que des amis, se réjouit pour lui de ce témoignage si flatteur, de ce rare hommage rendu à la fois au professeur, à l'administrateur et au savant

IV

Nous lisons dans le journal *le Temps* du 12 septembre 1910 :

« Une cérémonie touchante et singulière a été célébrée hier à Pluzunet, bourg de la région lannionaise, situé entre Plouaret et Cavan : on a inauguré un monument élevé à la mémoire de la « Dernière Cigale bretonne ». Le monument est un tombeau en granit de Kersanton, que sculpta le statuaire Hernot. La « dernière Cigale bretonne » était une vieille bonne femme qui mourut l'an dernier à l'âge de 72 ans. Ce qu'elle fut, l'épitaphe gravée au flanc du monument le dit :

La seule chose que j'ai faite dans ma vie, c'est chanter !

MARC'HARIT FULUP

1837-1909

« Née d'un « couturier » et d'une « filandière » qui vivaient misérablement dans les ruines d'un vieux château fort, au village de Coatnizan, la Cigale, infirme, fut « broyeuse de lin » auprès de sa maman, qui chantait pour alléger la besogne. Et la musique naïve et triste des sônes berça l'enfance de la petite filandière. Plus tard, Marc'harit Fulup fut « pèlerine par procuration », profession peu connue qui consiste à accomplir des pèlerinages pour des malades qui ne peuvent se déplacer. Au cours de ses voyages dans tous les coins mystérieux de la Bretagne, elle apprit encore de nouvelles chansons, et Luzel, ami de Renan et ardent folkloriste breton, trouva en elle un recueil précieux qui « contenait » cent cinquante contes merveilleux et près de trois cents vieilles chansons et complaintes. »

Plusieurs discours en breton ont été prononcés à l'inauguration du monuments. Nous avons reçu une petite plaquette contenant celui de M. Jaffrennou (Taldir) ; il est intitulé *Prezegen lavaret var be Marc'harit Phulup en bered Pluned an* 10 *aviz gwengolo* 1910 « Sermon prononcé sur la tombe de Marc'harit Phulup au cimetière de Pluzunet le 10 septembre 1910 ». C'est en effet d'un sermon qu'il s'agit, ou mieux encore d'une oraison funèbre, où le poète exalte en termes touchants les mérites de la pauvre chanteuse, infirme et illettrée, en qui vibrait l'âme de la vieille Bretagne.

La Revue Celtique, qui a eu comme collaborateurs à la fois Luzel et Marc'harit Fulup (v. t. II, p. 245), devait un souvenir à la dernière cigale bretonne.

V

Le 7 septembre 1910 a été inauguré à Penrhos-Lligwy, au nord-est d'Anglesey, un monument aux trois frères Morris, Lewis, William et Richard. C'étaient trois vaillants patriotes, très attachés à leur langue, et qui se mirent au XVIIIe siècle à la tête du mouvement intellectuel dans le pays de Galles. Lewis Morris notamment, Llywelyn Ddu o Fon (1702-

1765), se distingua à la fois comme poète et comme philosophe, comme mathématicien et comme archéologue, comme astronome et comme naturaliste. Un long attachement l'unit au célèbre poète et écrivain Goronwy Owen, plus jeune que lui de vingt ans, mais comme lui natif d'Anglesey, cette » mère de Galles », *Mon mam Cymru*. Il est souvent question de Lewis Morris dans les œuvres de Goronwy Owen (voir notamment le *Cywydd i Lewis Morris* et la *Marwnad Lewis Morris*, dans l'édition choisie de M.O.M. Edwards, t. I, p. 42 et t. II, p. 48).

La cérémonie d'inauguration a eu lieu sous la présidence de Lord Boston.

Plusieurs discours y furent prononcés en gallois. Au nombre des orateurs figuraient : le rev. John Williams, un des prédicateurs méthodistes les plus réputés du pays de Galles, M. E. J. Griffith, membre du Parlement pour la circonscription d'Anglesey, notre collaborateur le professeur Anwyl, le professeur-poète John Morris Jones, sir E. Vincent Evans, secrétaire de la société des Cymmrodorion, et M. J. H. Davies, qui s'occupe actuellement de publier la correspondance de Lewis Morris.

VI

Il a été constitué en 1908 par décret royal une Commission des monuments historiques du pays de Galles et du Monmouthshire, dont le rôle est ainsi fixé :

« To make an inventory of the Ancient and Historical Monuments and Constructions connected with, or illustrative of, the contemporary culture, civilisation, and conditions of life of the people of Wales and Monmouthshire from the earliest times, and to specify those which seem most worthy of preservation ».

Cette commission présidée par sir John Rhys, principal de Jesus College à Oxford, comprend six membres, parmi lesquels figurent MM. E. Anwyl professeur à l'University College d'Aberystwyth, Robert Carr Bosanquet, professeur à l'Université de Liverpool, et sir E. Vincent Evans, secrétaire de la Société des Cymmrodorion.

Le secrétaire de la commission est M. Edward Owen. Il nous a envoyé son premier rapport, daté du 19 juillet 1910. Nous y trouvons un projet de classification des monuments et un exposé de la méthode que la commission compte suivre dans ses travaux. La commission s'est déjà préoccupée de sauvegarder quelques monuments particulièrement menacés, notamment le camp romain de Caersws, dans le comté de Montgomery, le château de Newport (Montmouthshire) qui date du moyen âge et le camp préhistorique de Penmaenmawr (nord du Carnarvonshire). Malheureusement pour ce dernier, elle n'a pu que constater l'inefficacité d'une intervention trop tardive. L'exploitation de la montagne de Penmaenmawr a été en effet concédée à des carriers en 1899 pour une période de 52 ans. Chaque année, les concessionnaires détruisent une partie du Camp, qui ne tardera pas à disparaître. « It is no hope of saving one of the finest examples of prehistoric fortification in the British Isles from ultimate annihilation ! »

Telle est la triste conclusion du rapport en ce qui concerne Penmaenmawr. Tout ce qu'a pu obtenir la Commission, c'est qu'on établisse du camp sacrifié un plan exact et qu'on respecte tous les objets d'antiquité qui pourraient y être retrouvés.

VII

Dans le numéro d'avril 1910 du *Journal of the Ivernian Society*, un périodique qui se publie à Cork, M. Edward J. Gwynn a inséré une intéressante étude intitulée : *on the Idea of Fate in Irish Literature* (pp. 152-165). Il cherche à y déterminer la conception que se faisaient les Irlandais du moyen âge de la destinée et constate d'abord que l'on ne peut tirer grand'chose à cet égard de l'étude du vocabulaire. Un des mots les plus clairs pour désigner le destin, à savoir *cinneamhuin*, est attesté dans le *Compert Mongain* sous la forme *cindeamhain* (Voyage of Bran I, 60, 6), mais c'est un mot récent, dérivé du verbe *cinnim* (*cindim*) « je détermine, je destine » ; il ne nous renseigne pas sur la conception primitive. Un second, beaucoup plus ancien, serait d'après les dictionnaires, *fáil*, dans *lia fáil*, nom de la pierre druidique qui poussait des gémissements (voir d'Arbois de Jubainville, *Cycle mythologique Irlandais*, p. 301) ou *inis fáil*, autre nom de l'Irlande. M. Gwynn critique la traduction de « pierre du destin », « île du destin » et propose de voir tout simplement dans ce génitif *fáil* un ancien nom de l'Irlande. Enfin, il y a un mot *trú* (dat. sg. *troich*) qui désigne dans les textes épiques l'être marqué par le destin, prédestiné à la mort (pour le sens exact, v. Wh. Stokes, *Rev. Celt.*, XIII, 474, et pour l'étymologie Thurneysen, *I. F.* XIV, 129).

Les signes de cette prédestination n'apparaissent généralement qu'à des êtres spéciaux, prophètes ou druides ; ainsi la prophétesse Fedelm prévoit le sort qui attend l'armée de Medb et d'Ailill (*T.B.C.*, éd. Windisch, l. 224, trad. d'Arbois de Jubainville, p. 42). Mais d'autres aussi peuvent en avoir le pressentiment. Ainsi Derdriu aperçoit un nuage de sang au dessus de la tête de Noisé (*Irische Texte*, II, 2, p. 133 ; d'Arbois de Jubainville, l'*Epopée celtique en Irlande*, p. 266), et dans son duel contre Ferdiad, Cuchullin, le matin du dernier jour, reconnaît les marques du destin sur le visage de son adversaire (*T.B.C.*, l. 3651 ; trad. d'Arbois, p. 175-176. Cf. les paroles de Théoclymène aux prétendants dans l'Odyssée, υ 351). D'ordinaire ceux qui sont ainsi désignés par le destin restent eux-mêmes insensibles à ces signes ; ils éprouvent un aveuglement téméraire, dédaignent tous les avertissements et courent au devant de la mort qui les attire. Comme Achille, Cuchullin préfère le combat à une vie tranquille, tout en sachant fort bien qu'il doit périr jeune à la guerre (*T.B.C.*, l. 1111 ; trad. d'Arbois, p. 73). Du reste, tout le développement de la *Táin bó Cúalnge* est dominée par la fatalité, et les événements s'y enchaînent comme dans les légendes grecques d'Œdipe ou d'Atrée. Le héros Cuchullin reçoit à chaque instant des avertissements variés, et n'en tient aucun compte ; bien plus, il viole sciemment ses *gessa*, sortes d'injonctions mystérieuses par lesquelles chaque guerrier est lié. On ne commet jamais impunément une pareille faute. Dans la *Togail*

bruidne dá Chóca, Cormac Comlonges, fils de Conchobar, enfreint aussi sans hésiter toutes les défenses de ses *gessa*, et dans la *Togail bruidne dá Derga*, le roi *Conaire Mór* agit de même. Tous deux périssent victimes de la fatalité. Le cas de *Conaire Mór* est particulièrement tragique : la fatalité qui le poursuit est pour ainsi dire héréditaire, il est l'innocente victime d'une rivalité amoureuse entre son grand-père Eochaid Airem et le dieu Midir. Ici encore on trouverait sans peine des points de comparaison avec la poésie grecque. Mais M. Gwynn ajoute fort justement : « Nous ne devons pas nous fier trop à l'analogie, mais réfléchir que si l'état social où vivent les héros d'Homère est à beaucoup d'égards primitif et barbare, pourtant le poète qui le décrit n'appartient pas lui-même à un âge barbare ou primitif ; il est au contraire le produit d'une longue période de culture et sa poésie renferme une part considérable de réflexion philosophique. » Cette observation se vérifie dans la conclusion de l'article, où il est rappelé que la conception irlandaise de la destinée exclut toute idée morale, toute notion de justice. C'est la μοῖρα fatale, qui décide du sort de chacun, ce n'est jamais la νέμεσις qui frappe les coupables.

VIII

Le numéro de juillet-août 1910 de la *Revue Historique* (tome CIV) contient, p. 287-292, un article de M. E.-Ch. Babut sur le *Celtique en Gaule au début du Ve siècle*. Il s'agit d'une discussion sur le fameux passage de Sulpice Sévère (*Dialogues*, fragment I, 27, 1-4), où l'un des personnages dit à l'autre : Tu uero uel Celtice, aut si mauis, Gallice loquere. Fustel de Coulanges (*la Gaule Romaine*, p. 127) récusait ce témoignage, sous prétexte que *Celtice loqui* pourrait signifier simplement « parler latin à la façon des Celtes, parler un mauvais latin ». M. Babut estime au contraire ce témoignage si explicite qu'on ne peut, dit-il, l'éluder. Le même personnage dans le passage de Sulpice se traite de *Gurdonicus* (ou *Gorthonicus*) *homo* ; on a longtemps traduit ce mot comme un nom ethnique et comme un équivalent de *Gallus* « Gaulois ». M. Babut propose d'y voir un adjectif équivalent de *rusticus*, à la faveur d'une étymologie que lui suggère sir John Rhys : *Gortonicus* de **gortos* « jardin, champ » (irl. *gort*, gall. *garth*). Cette étymologie est bien peu vraisemblable.

IX

M. l'abbé L. Le Clerc, professeur à l'Institution Notre-Dame de Guingamp, et bien connu par l'ardeur qu'il dépense au service de la langue bretonne (v. ci-dessus, p. 523), nous envoie un ouvrage qu'il vient d'écrire dans cette langue : *Ma beaj Londrez*, moulet en moulerez Sant-Gwillerm, Sant Brieg (*Mon voyage à Londres*, imprimé à l'imprimerie Saint-Guillaume, Saint-Brieuc), 1910, 211 p. 8°, 1 fr. 75. C'est le récit du voyage que fit l'auteur à Londres à l'occasion du Congrès eucharistique qui se tint dans cette capitale au mois de septembre 1908. L'ouvrage se divise en trois parties : Avant, Pendant et Après le Congrès. D'un style alerte et vivant, l'au-

teur y décrit les impressions qu'il a rapportées d'Angleterre. On sent qu'il s'adresse à des lecteurs jeunes, encore peu instruits et pour qui tout ce qui est étranger est un objet de curiosité et d'étonnement. On sent surtout qu'il est prêtre et veut faire une œuvre de propagande catholique. Nous n'avons pas à juger son livre à cet égard. Mais en tant qu'il peut contribuer à favoriser la connaissance et la pratique du breton, nous lui souhaitons beaucoup de lecteurs.

X

Vient de paraître la 4e partie du 2e volume du précieux *Report on Manuscripts in the Welsh Language*, London, 1910. Cette partie, qui va de la page 939 à la page 1162, est consacrée aux manuscrits du British Museum.

XI

Une bonne nouvelle nous parvient de Bretagne, où elle a été annoncée en public au Congrès de l'Union régionaliste bretonne de Châteauneuf-du-Faou au mois d'août dernier.

Notre savant collaborateur, M. E. Ernault, achève la préparation d'un dictionnaire complet de la langue bretonne, destiné à remplacer le seul dictionnaire breton utilisable aujourd'hui, celui de Le Gonidec. Le travail de M. Ernault est limité au vocabulaire des trois dialectes de Cornouailles, Tréguier et Léon. Mais nous avons déjà, du même auteur, un utile dictionnaire du dialecte vannetais (publié à Vannes, chez Lafolye, en 1904).

C'est dans la bibliothèque bretonne-armoricaine de la Faculté des Lettres de Rennes que doit paraître le dictionnaire de M. Ernault.

XII

Nous avons reçu les ouvrages suivants, dont il sera rendu compte dans le prochain fascicule :

Kuno Meyer. *Fianaigecht*, being a collection of hitherto inedited Irish poems and tales relating to Finn and his fiana, with an English translation (Royal Irish Academy, Todd Lecture Series, vol. XVI). Dublin, 1910, xxxi-114 p. 8o, 2 s. 6 d.

Sir John Rhys, *Notes on the Coligny Calendar*, together with an edition of the reconstructed Calendar (Proceedings of the British Academy, vol. IV). London, 1910, 112 p. 10 s. 6. d.

J. Déchelette *Manuel d'Archéologie préhistorique, celtique et gallo-romaine*. II. Archéologie celtique ou protohistorique. Première partie : Age du bronze. Paris, Picard, 1910. Prix : 20 fr. (y compris trois appendices).

Friedrich Hertlein, *die Iuppitergigantensäulen*. Stuttgart, 1910, viii-168 p. 8o. 3 M.

Alfred Klotz, *Caesarstudien*, nebst einer Analyse der strabonischen Beschreibung von Gallien und Britannien. Leipzig und Berlin, Teubner, 1910 6 M.

Pierre Paris, *Promenades archéologiques en Espagne*, Paris, Leroux, 1910.

J. Vendryes.

PÉRIODIQUES

Sommaire. — I. Annales de Bretagne. — II. The Celtic Review. — III. Zeitschrift für Celtische Philologie. — IV. Le Fureteur breton. — V. Mémoires de la Société de Linguistique. — VI. Romania. — VII. Analecta Bollandiana. — VIII. Revue des traditions populaires. — IX. Folk-lore. — X. L'Anthropologie. — XI. The Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland.

I

Dans le numéro d'avril des ANNALES DE BRETAGNE (t. XXV, 3), p. 387-437, Dom Malgorn termine son intéressante étude lexicographique et phonétique sur le breton de l'île d'Ouessant (v. ci-dessus, p. 262); et M. E. Danois publie p. 548-555, une liste de noms d'animaux et de végétaux marins en dialecte de Léon. — A signaler encore la suite des Mélanges d'histoire bretonne de M. Ferd. Lot (p. 493-519) et de l'édition du Mystère breton sur la Vie de saint Patrice, de M. Joseph Dunn (p. 520-547). — P. 458-475, M. l'abbé L. Le Clerc publie un rapport fort instructif sur le breton dans l'enseignement secondaire ; il expose comment fonctionne depuis douze ans déjà, à l'Institution Notre-Dame de Guingamp, un cours de breton fondé par lui. Cet exemple mériterait d'être suivi dans d'autres établissements. — Enfin, p. 569-604, M. André Lesort donne la bibliographie bretonne de l'année 1908.

Le numéro de juillet du même périodique (t. XXV, 4) contient, avec la suite de la Vie de saint Patrice, de M. J. Dunn (p. 646-671), deux articles à mentionner ici : de M. Kervarec, une étude sur le parler français de Quimper (p. 612-623), où il établit quelques faits d'influence bretonne, notamment sur le vocabulaire ; et de M. J. Loth, des remarques sur le breton de Sauzon (p. 641-645).

II

Dans THE CELTIC REVIEW du 15 avril 1910 (t. VI, nº 24), figure p. 289-295 la suite du travail de M. Alfred Anscombe sur les chartes dn *Liber Landavensis* (v. ci-dessus, p. 120 et 263); ce sont des tables relatives aux donations faites à l'abbaye de Llandaff pendant l'épiscopat des évêques Berthwyn, Trychan, Gwyddleu, Heddylfyw, Grecielis, Cerennhir et Cadwared.

P. 296-304, M. Mackinnon étudie les *Traces of the Neuter gender in modern Scottish Gaelic*. Après quelques observations générales, en partie erronées ou peu solides, l'auteur expose qu'en gaélique moderne la distinction du masculin et du féminin tient au fait qu'au nominatif singulier l'article produit l'aspiration du substantif et le substantif l'aspiration de l'adjectif en cas de féminin, mais non en cas de masculin : *à bhean mhor* « the big woman » mais *am fear mor* « the big man ». Dans le pronom, il y a deux formes différentes : *ì* au féminin, *è* au masculin. Mais la langue conserve aussi un pronom neutre *eadh* (représentant l'ancien *ed*, *hed*) dans *'s eadh* « it is », d'où « yes » pour donner son approbation aux paroles de quelqu'un ; ainsi : *an Romanach thu* ? — *Is eadh* « es-tu Romain ? — Je le suis ». De même, à l'interrogatif, *ciod* représente l'ancien *cid* « quoi » ; on dit aujourd'hui *ciod è*, d'où *gudè*, et même parfois simplement *dè* « quoi ? ». — Mais en dehors de ces cas, il y a divers souvenirs du genre neutre en gaélique d'Ecosse. Ainsi le mot *tir* « terre » aujourd'hui féminin (*tir mhor fharsuing* « un grand pays étendu », *feadh na tire* « à travers le pays ») figure dans certaines locutions sans aspirer l'initiale de l'adjectif qui suit (*tir mor*, et non **tir mhor* « continent ») ou avec une forme masculine au génitif (*teachd an tir* et non **teachd na tire* « yield of the land, sustenance, food »). De même le mot *muir* ; dans certaines régions, on prononce *muir mor* « océan » au lieu de *muir mhor*. Les mots *tir*, *muir* étaient neutres en vieil irlandais. M. Mackinnon y ajoute une série d'autres mots, qui hésitent en gaélique moderne d'Écosse entre le genre masculin et le genre féminin ; ce sont : *tràigh* « beach, ebb », gén. *traghadh* (on dit *Bail-an-tràid* « Ballantrae » et dans l'île de Colonsay, une belle baie de sable jaune pâle est appelée *an Traigh bàn* et non *bhàn*), *inlhear* « embouchure » (on rencontre à la fois *Loch-an-inbhir* « Lochinver » au sud du Sutherland et *Tigh na h-inbearach* « Inverhouse » dans l'île de Jura, *Bodha na h-inbhearach* « Inver reef » à Colonsay), *muileann* « moulin », *ugh* « œuf », *teine* « feu », *sgeul* « récit », *ubhall* « pomme », *eallach* « fardeau ». La plupart de ces mots sont, en effet, d'anciens neutres irlandais, ainsi *ub* et *ug* « œuf », *scél* « récit », *ubul* « pomme » ; mais pour quelques autres l'existence des deux genres en écossais moderne s'explique autrement. Ainsi *teine* m. et f. résulte de la confusion d'un ancien *ten* n. gén. *tine* et d'un ancien *tene* f. gén. *tened* ; *muilend* mot emprunté du latin est masculin en irlandais, mais le correspondant gallois, *melin*, est féminin. Quant aux mots *tràig* et *inber*, ils sont l'un féminin et l'autre masculin (cf. Windisch, *Wtb.*) ; s'ils ont passé accidentellement au neutre, ce ne peut être qu'en vertu d'une action analogique qui s'est produite également en irlandais dans divers noms de lieux (cf. E. Hogan, *Cath Ruis na Rig for Bóinn*, p. 109) : la nasalisation, régulière après certains neutres, a été étendue à tous les neutres (comme *tir*, *mág*, *dún*, anciens thèmes en *-s-*), puis finalement, dans les désignations géographiques, à des mots d'autre genre.

P. 356-364, M. John Fraser publie un article sur *The Relative clause in Scotch Gaelic*. Prenant pour base l'enseignement de Zeuss-Ebel (p. 341-346) et de M. Thurneysen (*Hdb.*, I, p. 294-307), il montre dans quelle mesure le vieil-irlandais explique l'usage actuel de la phrase relative en gaélique

d'Écosse. Il emprunte ses exemples pour l'irlandais moyen aux *Passions and Homilies* éditées par Atkinson et pour le gaélique moderne à Cameron (*Rel. Cel.* I, p. 1-109 : *Dean of Lismore's Book*), à J. F. Campbell (*Popular Tales of the West Highlands*, London, 1860-1862) et à Lord Archibald Campbell (*Waifs and Strays of Celtic Tradition*). Il conclut en remarquant que « the development of the Relative construction in Scotish Gaelic consisting in (1) a simplification of expression and a return to what is practically parataxis and (2) the substitution of other constructions, in particular the consecutive, is to be accounted for by two facts in the history of the language ».

A signaler enfin : *The Scottish race and kingdom* (p. 304-334), étude historique par James Ferguson ; et un récit gaélique moderne (pp. 364-374) tiré des manuscrits de feu le Rev. J. G. Campbell, minister of Tiree, intitulé *Righ Eirionn 's a dha mhac* « le Roi d'Irlande et ses deux fils ».

III

Le tome VIII de la Zeitschrift für celtische Philologie, dont le premier fascicule vient de paraître, ne porte plus comme nom d'éditeur que celui de M. Kuno Meyer. Les mauvaises nouvelles que la *Revue celtique* a enregistrées, t. XXX, p. 220, de la santé de M. L. Chr. Stern, se trouvent ainsi malheureusement justifiées. Nous espérons qu'en abandonnant la charge d'une part de direction qu'il assumait depuis près de quinze ans, le savant celtiste conservera longtemps encore la force de travailler à nos études.

Le premier fascicule du tome VIII débute par une dissertation de M. J. Fraser sur l'emploi des prépositions dans les gloses de Wurzbourg. Il s'agit d'un relevé méthodique de tous les exemples ; c'est dire que le travail de M. Fraser pourra rendre de grands services, car il n'est rien de plus utile que les dépouillements de ce genre. M. Fraser a eu la prétention fort légitime de donner à son travail une portée plus générale en y introduisant quelques considérations linguistiques et quelques comparaisons. Ce n'est pas la meilleure partie de son travail. Même à l'intérieur d'une seule langue, il n'est rien de plus malaisé à suivre que le développement des prépositions. Un tour étant donné, dans lequel telle préposition figure, cette préposition s'étend à un tour voisin, puis à un autre, et de proche en proche prend possession des emplois les plus variés. Comment ramener tous ces emplois à l'unité ? Tout au plus est-ce possible quand la préposition n'a qu'un sens concret très limité, par exemple d'espace ou de temps ; mais les prépositions qui servent d'outil grammatical, comme *à* ou *de* en français, et dont la plupart des emplois sont purement abstraits, sont irréductibles à toute définition rationnelle. Aucun raisonnement ne peut rendre compte d'une phrase comme celle-ci : « Il avait *dans* les pieds des souliers troués », ni permettre de choisir entre « pilules *pour* ou *contre* la toux ». En irlandais aussi les prépositions *do* et *fri* arrivent à être à peu près semblables dans : *iscotarsne dondualig insualig* 9 b 8 et *ani tra aschotarsne fribicc* 17 d 27. Dès lors, si l'on essaie une comparaison entre l'évolution dans deux langues données

de prépositions primitivement identiques, on n'aboutit généralement qu'à des contradictions, car les emplois se recouvrent bien rarement. Toute la partie comparative du travail de M. Fraser laisse l'impression du vague et de l'arbitraire ; d'autant plus que M. Fraser ne se borne pas à comparer deux prépositions entre elles mais rattache la syntaxe des prépositions en irlandais à la syntaxe des cas en grec ou en latin. Or, citer les tours grecs Κύκλωπος κεχόλωται (α 69) ou τείχου τοῦ ἑτέρου (ψ 90) à propos d'un emploi de la préposition *dí* ne peut éclairer ni l'irlandais ni le grec (p. 13 et p. 16). De même, p. 20, que peut gagner à la comparaison du datif latin (ou grec) après certains participes l'interprétation du tour *labrad ilbelre duib* « le fait que vous parlez beaucoup de langues » (m. à m. le parler de beaucoup de langues à vous)? Cette critique de principe n'atténue évidemment pas le mérite des consciencieux dépouillements de M. Fraser. Dans le détail, nous n'avons que quelques observations à lui présenter. P. 10, l. 2, ajouter la référence 13 b 11. P. 12, l'hypothèse que *cucuib* 24 b 14, *cuccu* 27 c 24 contiendraient la préposition *co(m)* « avec » est bien peu vraisemblable. P. 12, l'emploi du latin *sub* au sens temporel est bien antérieur à saint Jérôme : des tours comme *sub tempore*, *sub die*, *sub nocte*, *sub aetate*, *sub exitu*, *sub fine*, appartiennent à la meilleure époque. P. 43, l'étymologie de *iar* (= **pē* + *per-*) est fantaisie pure.

Sous le titre *Zur irischen Grammatik und Litteratur*, M. Thurneysen traite et résout (pp. 64-81) quelques menus problèmes. La forme *adsúi* « il allume » L. L. 35 a 35 (*atáiseom* Y. B. L. 19 b 38, cf. *átud* « enflammer ») ne saurait contenir le préverbe *ath* ou *ad* et une racine commençant par la sifflante *s* ; il faut expliquer *átud* par **ad-doud* (cf. *doud* « brûler ». *Rev. Celt.*, IX, 482) et la présence de la sifflante dans *adsúi* par l'analogie de *imsói* « il tourne » (cf. *impud* de **imb-soud*). — Une minutieuse analyse de plusieurs passages épiques conduit M. Thurneysen à traduire *oc ól indiarngúalai* L. U. 121 b 8 par « beim Trinken (aus) der Eisenkohle », d'où l'expression de *ól n-gualai* « der Kohlentrunk » (ib. l. 10) ; et il tire de là d'importantes conclusions sur la méthode qu'il convient d'appliquer à l'étude des textes épiques irlandais. — Dans les pages qui suivent, l'auteur relève des erreurs d'interprétation dans de récents articles dus à Henri Zimmer et il défend l'interprétation que lui-même et quelques autres avaient précédemment admise des passages en question (3. *ind aradach*, 4. *Conall Cernach clóen*, 5. *tarmchossal*). — A propos de l'*Imram Curáig Máile Dúin*, il remarque que la rédaction versifiée est postérieure à la rédaction en prose et a dû s'en inspirer. — Enfin, il fournit quelques nouveaux exemples de la préposition *oss-*, *uss-* en irlandais.

L'article suivant, *Zur Kenntniss des Gallischen*, par M. Rudolf Haberl (p. 82-101) offre moins d'intérêt, sinon peut-être au point de vue des études romanes, que nous n'avons pas à aborder ici. Au point de vue celtique, la plupart des faits qu'il signale sont bien connus et l'interprétation qu'il en donne n'est pas toujours nouvelle. P. 87, est-ce que l'auteur suppose que l'irlandais *fer* représente un ancien vocalisme *e*, différent du latin *uir* ? — M. J. Lloyd-Jones publie p. 151-171 d'importantes listes, méthodiquement classées, des verbes dénominatifs en *-hau* et en *-ha* dans les textes gallois

du moyen âge. C'est une utile contribution à l'étude de la dérivation en moyen-gallois.

Grâce à M. Lindsay, la littérature du vieil-irlandais s'enrichit encore (v. ci-dessus, p. 405) de quelques documents. Le savant latiniste vient de découvrir en effet à Fulda et à Laon quelques gloses irlandaises, qu'il a indiquées à M. Kuno Meyer et que ce dernier publie ici, pp. 173-177. A Fulda, ce sont seize gloses tirées d'un codex Bonifatianus, nº 3 ; l'état de la langue ne permet guère de faire remonter ce manuscrit plus haut que le IXe siècle. A Laon, c'est dans un manuscrit du début du IXe siècle (nº 26, Cassiodorus in Psalmos) que se trouvent un certain nombre de notes marginales, dont 15 sont rédigées en irlandais. Enfin, M. Kuno Meyer signale trois phrases en irlandais dans un manuscrit latin (Dialogi Gregorii) de Hohenfurt en Bohême.

Citons encore dans le même fascicule la suite des importantes *Mitteilungen aus irischen Handschriften* (p. 102-120), de M. Kuno Meyer, et du même auteur des *Miscellen* (p. 178-183), parmi lesquels des remarques sur la place des mots dans la vieille poésie irlandaise. Enfin, de M. E. W. B. Nicholson, un nouvel article sur *the « Annales Cambriae » and their so-called « Exordium. »* (pp. 121-150) ; cf. ci-dessus, p. 406.

IV

Le Fureteur breton, tome V, p. 216, et tome VI, p. 16, publie quelques fragments d'une comédie satirique composée à Morlaix à l'époque de la Révolution et dont les personnages sont des animaux. Le titre en est inconnu, car le manuscrit qui la contient a perdu ses premiers feuillets. L'auteur en est, paraît-il, un nommé Le Jean. Un résumé de cette comédie a été donné dans le *Fureteur*, t. V, p. 125 ; et notre savant collaborateur M. Ernault indique dans ce même *Fureteur*, t. VI, p. 14, quelques corrections au texte du premier fragment.

Le tome VI, p. 12, contient une observation étymologique sur le mot *chufferé* « hydromel » rattaché au mot *kufr* d'un « des poèmes gallois du VIe siècle ». L'étymologie n'est pas nouvelle, ayant déjà été proposée par M. Ernault, *Rev. Celt.*, IV, 150, et *Mém. Soc. Ling.*, VII, 98. Seulement, le mot *kufr* n'est que breton, et il résulte d'une métathèse (de * *kurf*). En gallois, le mot est *cwryf*, et il y a en effet un *Kanu y cwryf* dans le Book of Taliesin ; c'est le nº XX du recueil de Skene, *Four Ancient Books*, II, p. 165. Ne pas oublier toutefois que le texte du Book of Taliesin publié par Skene est emprunté à un manuscrit du XIVe siècle ! Le mot gallois *cwryf*, écrit aussi *cwrwf* et *cwrf* désigne la bière ; il est identique au vieux-cornique *coref* qui traduit *cerevisia* dans le vocabulaire (Z. E., p. 1079). Tous deux ont un correspondant en gaélique dans l'irlandais *cuirm* ou *coirm*, génitif *corma* et *cuirme* (thème neutre en *-n-*, comme le prouve le datif singulier *cormaim* dans le *Thes. Palaeohib.* II, p. 295, 16)., Il s'agit d'un vieux nom celtique de la boisson fermentée, attesté déjà en gaulois par Posidonius (ap. Athenaeum, IV, 36, p. 152 c) sous la forme κορμα, et sous la forme κουρμι par Dioscoride II, 110. Quant au latin *cerūsia* (pour les formes du mot, voir le *Thes. Ling. Lat.*, III, 913), c'est un emprunt au celtique.

V

Le fascicule 4 du t. XVI des Mémoires de la Société de linguistique contient quelques articles qui touchent au celtique : *deux notes sur des formes verbales indo-européennes*, par A. Meillet (prés. grec λείχω, irl. *ligim*) ; *sur l'emploi de l'infinitif au génitif dans quelques langues indo-européennes*, par J. Vendryes (v. notamment, p. 249-251). Il convient d'y signaler particulièrement une note de M. Ščerba sur la prononciation du slave *y* comparée à celle du gallois *u* ; l'auteur y montre, avec figures à l'appui, que contrairement à l'opinion courante, les deux sons ne sont pas identiques.

J. Vendryes.

VI

Dans le t. XXXVIII de la Romania (1909), p. 129, M. G. Huet indique un rapprochement que nous devons signaler. Dans les récits qui font suite au *Conte du Graal* de Chrétien de Troyes, on trouve aux vers 33614 et sqq. (éd. Potvin, t. IV, p. 115) la description d'un pilier merveilleux muni d'une inscription que lit Perceval : il est défendu aux mauvais chevaliers d'attacher là leur cheval, et l'inscription les défie de le faire. Dans l'épopée irlandaise M. Huet trouve un trait qui lui semble analogue : l'enfant Setanta et son cocher Ibar rencontrent (d'Arbois de Jubainville. L'*Enlèvement des vaches de Cooley*, p. 77) sur la pelouse du château des fils de Necht une pierre levée, entourée d'un cercle de fer qui porte une inscription ogamique : « A tout homme armé qui viendra sur la pelouse, défense d'en sortir sans avoir demandé combat singulier. »

Dans le même tome, pp. 196-218, miss G. Schœpperle publie un intéressant article sous le titre de *Chievrefoil*. On sait que le lai de Marie de France intitulé *Chievrefoil* raconte comment Tristan communique avec Iseut en gravant sa requête sur un morceau d'écorce qu'il place sur la route où la reine va passer avec son escorte. En effet, la reine aperçoit l'écorce et comprend : écartant ceux qui l'accompagnent, elle rejoint son amant dans la forêt. Dans d'autres rédactions, au lieu de graver sa requête sur un morceau qui est placé sur le chemin d'Iseut, et que le hasard seul permet à la reine de découvrir, Tristan annonce à l'avance par un messager ou autrement qu'il emploiera le stratagème de l'écorce et la reine est ainsi avertie, ou bien même il a recours à un autre stratagème. Pour miss Schœpperlé la forme sous laquelle cet épisode se présente dans *Chievrefoil* est la forme la plus ancienne. De même pour l'épisode dans lequel Tristan fait savoir à Iseut qu'il l'attend, en jetant dans le ruisseau qui passe par la chambre de la reine un morceau d'écorce, la rédaction primitive est celle où le morceau d'écorce suffit par lui-même à avertir Iseut. Or, miss Schœpperlé rapproche de ces passages une série de textes irlandais : dans un texte publié *R. C.* t. XV, p. 446, Ossian, fils de Finn, fait prisonnier, découpe dans le manche de son épieu un copeau qu'il confie à la rivière allant à la maison de son père.

Ce dernier reconnaît de suite que le copeau a été taillé par Ossian et part à son secours. Dans la Táin (d'Arbois de Jubainville, *L'Enlèvement des vaches de Cooley*, pp. 51-54), Cuchulinn, obligé d'aller à un rendez-vous avec Fedelm Noichride, arrête l'armée ennemie par un ogam tracé sur un lien d'osier et portant interdiction de passer pour tous ceux qui n'auront pas, comme lui, lancé d'une main un lien d'osier semblable taillé dans un seul rameau. Plusieurs autres exemples d'arrêt d'une troupe par une inscription portant un *geis*, c'est-à-dire une interdiction et un défi, se retrouvent dans l'épopée irlandaise. Il semble à miss Schœpperlé que dans le cas de Tristan comme dans celui de Cuchulinn, le but obtenu est l'arrêt d'une troupe. La version de Chievrefoil serait l'écho d'une version antérieure où le stratagème réussissait infailliblement parce que le *geis* y était universellement respecté. Peut-être à la vérité, le parallélisme entre les textes du Tristan et ceux de l'épopée irlandaise, est-il moins étroit que miss Schœpperlé ne le pense : le résultat cherché est bien différend, et l'épisode du morceau d'écorce dans Tristan est peut-être plutôt l'histoire d'un stratagème amoureux, dont les amants peuvent seuls percer le secret, que l'écho lointain d'un *geis*. Cependant les analogies de miss Schœpperlé sont fort suggestives et très ingénieuses (cf. ci-dessus, p. 526).

Dans le tome XXXIX (1910), pp. 277-297, nous relevons un second article de miss Schœpperlé : *The love potion in Tristan and Isolt*. Une partie de cette étude est particulièrement intéressante pour les lecteurs de la *R. C.* ; c'est celle consacrée à l'épisode de l'épée. On sait que dans la version de Thomas, les amants sont forcés de renoncer à la vie dans la forêt et de revenir auprès de Mark, parce qu'il les a surpris dans leur sommeil, et qu'ayant vu une épée entre eux, il est convaincu de leur innocence et leur ordonne de revenir. Dans la version de Beroul et dans celle d'Eilhart nous trouvons un détail curieux : le roi prend l'épée de Tristan, et met la sienne à sa place. Dans Beroul il change l'anneau d'Iseut contre le sien. Quand les amants s'aperçoivent que le roi a laissé un gage, ils sont terrifiés. Or le changement d'épée a des parallèles dans la littérature du moyen âge et il indique une découverte de culpabilité ; dans la littérature irlandaise en particulier (cf. d'Arbois dans *R. C.*, XXIX, p. 163, et XXX, p. 162) : le roi Ailill envoie son cocher Cuillius surprendre la reine Medb qui est avec Fergus ; Cuillius retire l'épée de Fergus de son fourreau sans réveiller les amants. Un an auparavant, Ailill avait déjà surpris Fergus et lui avait enlevé son épée qu'il avait remplacée dans le fourreau par une épée de bois. Or, dans le cas qui nous occupe, la substitution de l'épée dans Beroul et Eilhart ne s'expliquera que comme la survivance d'une conception antérieure. Au contraire, la position de l'épée entre Tristan et Iseut peut servir à expliquer la réconciliation future. Thomas alors laisse de côté délibérément l'histoire de la substitution d'épée et ne parle que de la position de l'épée entre les deux amants. Chez lui, cela devient une pièce essentielle du récit, le motif du pardon de Mark. Malgré tout, nous avouons qu'il ne nous est pas facile de reconnaître dans cet épisode de l'épée la transformation d'un récit de flagrant délit, encore que les rapprochements faits par miss Schoepperle aient une portée réelle et un vif intérêt.

VII

Dans les ANALECTA BOLLANDIANA, tome XXIX, fasc. 1-2, signalons un compte rendu du deuxième volume de MM. S. Baring Gould et John Fisher, *The Lives of the British Saints*. The Saints of Wales and Cornwall and such Irish Saints as have Dedications in Britain. Londres, 1908 (Publication de la *Society of Cymmrodorion*). D'autre part, à propos du légendier de Pierre Calo, Le Père Poncelet publie une étude fort intéressante sur les légendiers en général, source si considérable de renseignements sur les saints.

VIII

Les derniers numéros de la REVUE DES TRADITIONS POPULAIRES nous offrent plusieurs articles intéressant le folklore celtique. Citons dans le nº 12 du tome XXIV la contribution de M. Étienne Guizien (Contes et légendes de Basse Bretagne). Dans le tome XXV les nºs 4-5 nous présentent quelques traits curieux sur le folklore des korrigans recueillis en Basse Bretagne par par M. J. Frison. Dans le nº 6 quelques notes sur le folklore du pays de Savenay (Loire-Inférieure) dues à M. P. de Portgamp. Dans le nº 7 des contes et légendes de Basse Bretagne, réunis par M. J. Frison. Dans les nºs 8 et 9, de nouveaux contes recueillis encore par M. J. Frison, par M. Le Bihan et par M. Marrec. Dans le nº 10, des contes de Basse Bretagne réunis par MM. J. Frison et Cudennec, et de Haute Bretagne, par M. Laurent.

IX

Le regretté Alfred Nutt consacre dans FOLKLORE, volume XXI, nº 1, pp. 107-117, une intéressante étude à un travail récent de M. W. A. Nitze sur le Roi Pêcheur, paru dans les publications de la Modern Language Association of America XXIV. 3. Pour M. Nitze, le centre primitif de la légende a dû être le Roi Pêcheur et non le Graal. Le Roi Pêcheur est le symbole de puissance de vie et de création qui réside dans la nature : sa pêche a pour but d'aller chercher au fond de l'eau la vie dont la nature a besoin, et sa faiblesse représente la force déclinante de la nature. La cérémonie du Graal n'est essentiellement qu'un rite agraire, destiné à assurer la perpétuité de la végétation. Du même coup, le chevalier qui la réussit est désigné comme roi. Mais le Graal, dans la rédaction primitive, ne joue que le rôle d'un simple réceptacle, et s'il faut quérir le Graal, c'est que celui-ci est une pièce nécessaire de la cérémonie rituelle qui doit se dérouler.

Alfred Nutt revient à l'occasion de cette étude, où l'on saisit à première vue l'influence des théories de M. Frazer, sur un sujet dont il s'était occupé dès 1888. Il est d'accord avec M. Nitze sur la place que le Roi Pêcheur a dû avoir dans la légende primitive. Mais M. Nitze déclare qu'il ne reste des romans du Graal, lorsqu'on en a retiré la quête de Perceval Galahad, que la description d'une cérémonie assurant la végétation. Nutt se demande juste-

ment si ce n'est pas là supposer ce qu'il eût fallu démontrer, savoir que la quête n'est pas essentielle. D'une manière générale, les arguments dont use M. Nitze paraissent à Nutt trop généraux.

Il nous semble d'ailleurs que, quand bien même on aurait retrouvé dans la légende du Roi Pêcheur la trace des croyances et des rites d'une civilisation antérieure, on ne détiendrait pas pour cela l'explication de la formation du roman. Pour ce qui est de la figure même du Roi Pêcheur, il ne faudrait pas se contenter d'analogies ingénieuses, mais forcément un peu vagues et arbitraires.

Dans le nº 3 du même volume XXI, pp. 180-199, nous trouvons une importante étude de Thos. J. Westropp, intitulée *A folklore survey of County Clare*. Le comté de Clare, situé sur la côte occidentale de l'Irlande, est particulièrement riche en folklore. Dans les traditions locales, apparaît le nom de *Bodbh*, la déesse des batailles. Une première partie de l'étude est consacrée aux noms de lieux et aux traditions qui s'y rattachent. C'est ainsi que le nom d'*Irghus* ou *Eerish*, un Firbolg dont parlent les vieux récits de l'Irlande, se retrouve dans *Caherdoonerish*, un fort de pierre situé à Black Head. Dans le pays de Moyarta le nom d'*Iniscatha* rappelle le dragon chassé par S. Senan. Un grand nombre de noms de lieux et de rivières se rattachent ainsi à des noms de héros de traditions épiques, historiques ou folkloriques. Mais il nous semble que M. Westropp ne se rend pas assez compte que le plus souvent en pareil cas les faits et même les personnages sont inventés pour expliquer des noms de lieu déjà existants. Nulle part cela n'est plus vrai qu'en Irlande, pays des *Dindsenchas*. Quelques pages sont consacrées ensuite aux *banshees*. On trouvera là sur ces fées particulières à l'Irlande plusieurs traditions intéressantes. *Aibhill* ou *Aibhinn* (la charmante, en vieil irlandais *aibhind*) commande en reine aux vingt-cinq *banshees* de Clare : quand on les voit laver au bord de l'eau, c'est un présage d'un désastre imminent. Aibhinn dès 1014, apparaît dans les traditions du comté de Clare : à cette date elle prédit à Brian Borus sa défaite et sa mort dans la lutte qu'il avait entreprise contre les Normands. Une série de noms de lieux rappelle cette défaite. D'autres *banshees* apparaissent pour prédire la défaite et la mort : en 1317, une apparition du même genre annonce à Donchad O' Brien sa mort et sa ruine ; elle déclare se nommer Bronach de Burrenn, et appartenir à la race des Tuatha de Danann. Dans certaines familles c'est toujours la même *banshee* qui annonce la mort d'un des membres. A côté de ces croyances relatives aux *banshees* nous en trouvons d'autres sur le coche de la mort : son passage annonce à qui l'entend la mort d'un parent. Enfin les esprits sont l'objet de traditions multiples : les tertres, les levées de terre, les anciens forts sont particulièrement hantés. Le roi des esprits en Clare était *Donn* des *Sandhills*, dont le nom est mentionné dans le *Cath Finntraga* (éd. Kuno Meyer, page 15), comme celui d'un membre de la race divine des Tuatha De Danann. Il est à souhaiter que M. Westropp poursuive la description du folklore du comté de Clare.

Dans le même nº 2, pp. 230-235, nous trouvons un très intéressant compte-rendu par Alfred Nutt, de l'étude de M. Julius Pokorny, *Der Ursprung der Arthursage*, parue dans les MITTHEILUNGEN DER ANTHROPOLOGISCHEN

Gesellschaft in Wien, année 1909, pp. 90-120. Sir John Rhys avait déjà consacré à l'étude de M. Pokorny quelques lignes dans le tome XX de Folklore, pp. 503-504. Pour M. Pokorny, la légende de Conchobar est une forme ancienne de la légende arthurienne. D'autre part, on sait que le coucou dans toutes les mythologies et en particulier dans la mythologie esthonnienne joue un rôle important. Par son cri particulier, par son indifférence vis-à-vis de ses petits qu'il met dans la couvée des autres oiseaux, par sa disparition et son retour mystérieux, il s'est imposé à l'imagination populaire et a prêté beaucoup aux récits et aux traditions. Partant de ces deux idées, M. Pokorny soutient que dans la légende arthurienne nous trouvons « un antique mythe du coucou », si vieux qu'il appartenait peut-être originairement à ces races oubliées qui demeuraient dans les Iles Britanniques avant que débarquât sur les côtes d'Irlande la première barque celtique. L'étymologie ordinairement admise et donnée par l'épopée irlandaise du nom de *Cuculaind* (chien de Culand) est fausse pour M. Pokorny : il faut rapprocher le nom de *Cuculaind* du gallois *cwcw*, de l'anglais *cuckoo*, de l'allemand *Kuckuk*, de l'esthonien *Kukku*. D'autre part, le mot *lind* signifie en esthonien oiseau. Kukkulind en esthonien c'est le coucou. M. Pokorny essaye d'établir un parallélisme étroit entre les qualités du coucou et les qualités des héros de l'épopée celtique. Quelques-unes de ces analogies apparaitront comme assez peu probantes. C'est ainsi que le coucou grandit dans un nid étranger, de même qu'Arthur, Conchobar, Cuchulinn grandissent hors de la maison familiale. Le coucou est comme le héros ingrat vis-à-vis de ses parents nourriciers : comme eux, il mène une folle vie d'amour, comme eux il est trompé par le sexe féminin, comme eux il fait la guerre aux autres oiseaux (Cuchulinn en particulier massacre les oiseaux). Enfin, Cuchulinn peut, tout comme un véritable coucou, voler dans l'air. Toutes ces qualités du héros peuvent s'expliquer sans l'hypothèse de M. Pokorny, et elles ne nous semblent pas différer sensiblement des qualités héroïques telles que les conçoivent d'autres mythologies.

Reste un argument de M. Pokorny qui nous semble ingénieux et intéressant. On sait, dit-il, qu'en Ulster la couvade était usitée. Tous les hommes d'Ulster y sont astreints sauf Cuchulinn. Or, tout s'explique si Cuchulinn est un coucou : seul le coucou ne couve pas. Il est vrai que, comme le remarque Nutt, c'est la femelle du coucou qui dépose ses œufs dans le nid des autres oiseaux. Et il est difficile d'admettre que Cuchulinn soit un coucou femelle.

Nutt fait de plus à M. Pokorny une objection générale de réelle portée. Le coucou, dit-il, n'a pu avoir au point de vue mythologique qu'une importance des plus secondaires. Il est impossible de concevoir qu'il ait joué un tel rôle. Si jamais une « mythologie du coucou » a existé, ce que M. Pokorny n'a point prouvé, elle a dû être incapable de devenir le centre d'une grande épopée héroïque. L'hypothèse de M. Pokorny sur l'origine préaryenne du mythe et sur l'origine non-celtique d'une partie du peuple irlandais semble inadmissible à Nutt, qui se demande de plus si le nom de Cuchulinn n'était pas prononcé en irlandais Coo-hoo-linn, ce qui ruinerait l'analogie de M. Pokorny Cuchulinn-Kukkulind.

Il n'en reste pas moins que les conjectures de M. Pokerny sont très nouvelles et ingénieuses.

Pp. 237-246, Alfred Nutt consacre un compte rendu à la publication récente de M. J. Gwenogvryn Evans : *The White Book Mabinogion*, dont la *Revue Celtique* a parlé ci-dessus, p. 104. Notons ici que Nutt continue à admettre, contre M. Evans, l'explication du terme de *mabinog* donnée autrefois par Sir John Rhys. A propos de la quête d'Evain, que M. Evans considère comme plus ancienne que les quatre branches, Nutt fait plusieurs remarques. Il y reconnaît bien quelque chose de l'atmosphère primitive, mais le récit est encadré dans l'épopée arthurienne. Ses personnages et ses épisodes présentent un caractère conventionnel et romanesque, et la présence d'un élément de parodie caractérise une époque relativement récente. Parmi les trois récits qui font le sujet des romans en vers de Chrétien de Troyes (*La dame de la fontaine*, *Gerain*, *Peredur*), M. Evans considère *Peredur* comme le plus ancien. Mais Nutt remarque qu'en réalité ces récits ne sont pas homogènes : par exemple le début de la Dame de la fontaine lui semble plus vieux que le reste.

Jean Marx.

X

L'Anthropologie, dans son numéro de mai-juin (1910, n° 3, p. 205), continue et termine la publication d'un long article de M. Louis Siret, l'un des plus heureux explorateurs de la préhistoire espagnole, sur les *Cassitérides et l'Empire colonial des Phéniciens*. Les Cassitérides seraient les îles côtières de la Bretagne ; habitée par des peuples apparentés aux Ibères, l'Armorique aurait été fréquentée et colonisée par des Phéniciens, chercheurs d'étain et de métaux précieux, au XVIe siècle avant notre ère. Le croisement des indigènes, Ibères, Phéniciens et Égyptiens, expliquerait tout l'essentiel de la civilisation représentée par les monuments mégalithiques. Les menhirs seraient des Hermès d'origine phénicienne. La clef de ces hypothèses à tiroirs compliqués est fournie par la chronologie des antiquités ibériques, proposée par M. Siret. Mais cette chronologie a été déjà fortement rectifiée par M. Déchelette, l'an dernier, dans la *Revue Archéologique*. Quant aux origines orientales du Mercure gaulois et aux affinités phéniciennes des traditions religieuses dans les pays celtiques, mythologues et celtisants peuvent là-dessus dire leur mot et élever leurs doutes.

Les monuments mégalithiques, et en particulier ceux de Bretagne, ont été l'objet de la sollicitude du Service des Monuments historiques, dès sa fondation en 1830. Une commission, dite des monuments mégalithiques, instituée en 1879, a été spécialement chargée de leur classement et de leur conservation. J'ai expliqué dans le même numéro (p. 320 sqq, *La Commission des monuments préhistoriques*) comment on l'avait réorganisée, en étendant sa compétence aux monuments et gisements plus anciens et aussi aux plus récents, à ceux qui datent du temps où la Gaule a été effectivement occupée par des populations celtiques. Un effort sérieux et peut-être efficace est tenté maintenant pour sauvegarder nos antiquités.

XI

Dans THE JOURNAL OF THE ROYAL SOCIETY OF ANTIQUARIES OF IRELAND, 1910, II, p. 99 sqq., M. Thomas J. Westropp fait la monographie des *Promontory Forts and Similar Structures in the county Kerry* (pt II, Clanmaurice). Il les décrit, en dessine le plan sommairement et raconte leur histoire moderne, qui est celle des luttes de clans ou des guerres de l'indépendance ; mais jusqu'où remonte leur passé ?

H. F. Berry, *House and shop signs in Dublin in the seventeenth and eighteenth centuries*, p. 81 sqq. — A. J. Kelly, *The name and family of Ouseley*, p. 132. — P.-J. O'Reilly, *The Dedication of the Well and Church at Malahide*. — F.-J. Bigger, *St. Christophe in Irish Art*, p. 166.

Les *Miscellanea* (p. 169) relatent des passages de l'*Itinerary* de Fyne Morison, publié en 1617, intéressants par l'histoire des *crannogs*, les habitations lacustres d'Irlande. Il s'agit de *crannogs* attaqués par le *Lord Deputy* Mount Joy. — p. 171. Pierre à cupules (*bullann*) à Kildreenagh près Bagenalstown.

M. Thomas J. Westropp continue à passer en revue, dans le numéro suivant du même périodique, 1910, III, p. 179-sqq, les *Promontory forts and similar structures in the county Kerry* (pt. III, barony of Corcaguiny). Parmi les *similar structures*, il compte une chambre funéraire, à Cloonties, de construction fort irrégulière, qui n'est pas marquée sur la carte.

Goddard, H. Orpen, *The mote of Street, county West Meath*, p. 214 sq. — Id., *The mote of Lisardowlan, county Longford*, p. 223 sq. — Id., *The mote of Castlelost, county Westmeath*, p. 226 sq. — W. H. Grattan Flood, *Irish organ builders from the eighth to the close of the eighteenth Century*, p. 292 sq. — H. S. Crawford, *A sepulchral slab lately found at Clonmacnois*, p. 235 sq. (entrelacs et ornements *late celtic*). — J. Hewetson, *The Hewestons of Balley-Shannon, Donegal*, p. 238 sq.

Dans les *Miscellanea* du même numéro est dessiné un poignard de bronze à longue soie recourbée en crochet, découvert dans une tourbière à Ardevan, comté de Clare. Si le dessin est exact, ce poignard, qui peut-être est de cuivre, au moins de bronze pauvre, appartient à un type, représenté par de rares exemplaires dans les Iles Britanniques, originaire de la Méditerranée orientale, qui est l'un des plus précieux jalons des routes de civilisation qui ont traversé et contourné l'Europe au début de l'âge du bronze (p. 248).

La chronique des découvertes relate celle d'une pirogue dans le comté de Fermanagh (p. 249) et d'un de ces colliers ou hausse-cols d'or en forme de demi-lune, contemporains du poignard, dont il vient d'être question, dont l'Irlande a dû être le centre de fabrication (Lisanover près Bawnboy, comté de Cavan).

R. A. S. Macalister, *the Ogham graffito in the Bodleian « Annales of Inisfallen »* (p. 250).

H. HUBERT.

CORRIGENDA

Tome XXXI, p. 107, l. 37. Par une erreur regrettable on a négligé de mentionner que dans le fragment de Peniarth 7 il manque une page correspondant à R. B. 219, 29-221, 26.

— p. 306, l. 29. Lire is *ed* romšaer.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME XXXI

ARTICLES DE FOND

Pages.

Enlèvement [du taureau divin] et des vaches de Cooley, par H. d'Arbois de Jubainville, *suite* 5, 273
Questions de grammaire et de linguistique brittonique, par J. Loth, *suite* 23, 333
Chronique de numismatique celtique, par A. Blanchet 49
Le Mirouer de la Mort, par E. Ernault 60, 182
Remarques et additions à l'*Introduction to Early Welsh* de John Strachan, par J. Loth 129, 312, 472
Les variantes grammaticales des manuscrits irlandais par G. Dottin. 287
Les livres irlandais imprimés de 1571 à 1820, par G. Dottin 294
Trois historiettes irlandaises du manuscrit de Paris, par J. Vendryes. 300
The Celtic origin of the Lay of Yonec, par T. Peete Cross 413

NÉCROLOGIE

H. d'Arbois de Jubainville (J. Loth) 1
Alfred Nutt (J. Vendryes) 271
H. Zimmer (J. Vendryes) 409

BIBLIOGRAPHIE

Brown (Arthur C. L.), *The Bleeding Lance* (Mary Williams) 376
Courcelle-Seneuil (J.-L.), *Les dieux gaulois d'après les monuments figurés* (G. Dottin) 383
Evans (Dr. J. Gwenogvryn), *The Black Book of Carmarthen* (J. Vendryes) 104
— *The White Book Mabinogion* (J. Vendryes) 106
Feist (S.), *Europa im Lichte der Vorgeschichte und die Ergebnisse der vergleichenden indogermanischen Sprachwissenschaft* (J. Vendryes) ... 390
Irisleabhar na Gaedhilge (G. Dottin) 368
Jones (Arthur), *The History of Gruffydd ap Cynan* (J. Vendryes) ... 388
Le Clerc, *Exercices sur la grammaire bretonne* (P. Le Roux) 523
Lecomte (Ch.), *Le parler dolois* (J. Ronjat) 523
Lindsay (W.-M.), *Early Irish Minuscule Script* (J. Vendryes) 392
O' Máille (T.), *The language of the Annals of Ulster* (J. Vendryes). 516
Pedersen (H.), *Vergleichende Grammatik der keltischen Sprachen*, I, 2 (J. Vendryes) 512

Stokes (Whitley), *In Cath Catharda* (J. Vendryes) 393
— *A Supplement to Thesaurus Palaeohibernicus* (J. Vendryes) 395
Studies in English and Comparative Literature (Mary Williams) 524
Thurneysen (R.), *Handbuch des Alt-irischen* (J. Vendryes) 100
Williams (Ifor), *Breuddwyd Maxen* (J. Vendryes) 109
— *Cyfranc Lludd a Llevelys* (J. Vendryes) 386
Williams (Mary), *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur* (E. Anwyl) 381

CHRONIQUE

Analecta from Irish Manuscripts, 3 258
Anwyl (E.), Ancient Celtic Deities 400
D'Arbois de Jubainville (Notices nécrologiques sur) 527
Babut, Le celtique en Gaule au ve siècle 532
Collège de France (Maintien de la chaire de celtique au) 252
Commission des Monuments historiques du Pays de Galles 530
Congrès panceltique à Bruxelles 401
Danielsson, Venetische und lepontische Inschriften 257
Dottin (G.). Son élection au décanat de la Faculté des lettres de Rennes 528
Ernault (Préparation d'un Dictionnaire breton par) 533
Espérandieu, Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine ... 115
Finck (F. N.). Sa mort 399
Fitzhugh, Italo-keltic Accent and Rhythm 254
Förster (W.). Sa retraite 253
Guieysse, Lettre au ministre de l'Instruction publique 117
Guild of Graduates of the University of Wales 261
Gwynn (E. J.), On the Idea of fate in Irish Literature 531
Holder (A.), Altceltischer Sprachschatz, 19 258
Hubert (H.). Sa nomination au musée de Saint-Germain 398
Jones (Arthur). Sa nomination au Government College de Jabalpur. 399
Jul' ian (C.), Histoire de la Gaule, III 117
Kluge (Fr.), Etymologisches Wörterbuch der deutschen Sprache ... 255
Körting (C.). Sa retraite 253
Le Clerc, Ma beaj Londrez 532
Le Roux (P.). Sa nomination à la Faculté de Rennes 528
Livres nouveaux 401
Loth (J.). Sa nomination au Collège de France 398
Macalister (Stewart), The memorial Slabs of Clonmacnois 116
Malvezin (P.), Origine d'une cinquantaine de mots latins 401
Marc'harit Phulup. Son monument 529
Mazauric, Inscriptions celtiques de Cavaillon 256
Morris (les frères). Leur monument 529
Ouvrages reçus 402, 533
Reclus (O.), Atlas de la France illustré 114
Reinach (Sal.), Répertoire des reliefs grecs et romains, t. Ier 115
Report on the MSS in the Welsh language 533
Rhys (sir J.), All around the Wrecin 112
Robinson (F. N.), The Irish practice of fasting 254
School of Irish learning 118, 260
Sébillot (P.), Joyeuses histoires de Bretagne 400

Tobler (A.). Sa mort..... 253
Ville de Mirmont (de la), L'Astrologie chez les Gallo-Romains... 114
Waltz (A.), La linguistique et la préhistoire..... 400
Welsh Language Society (The)..... 260
Welsh National Museum..... 259
Williams (Hudson). Son édition de Théognis..... 399
Williams (Mary). Sa soutenance de thèse..... 253

PÉRIODIQUES

American Journal of Philology..... 266
Analecta Bollandiana..... 541
Annales de Bretagne..... 120, 262, 534
Annals of Archaelogy and Anthropology..... 409
Anthropologie (L')..... 124, 126, 544
Boletin de la Real Academia de la Historia..... 126, 408
Bulletin de la Société d'Anthropologie..... 408
Bulletin de la Société des Antiquaires de France..... 126
Celtic Review (The)..... 120, 262, 534
Cymmrodor (Y)..... 403
Eriu..... 263
Folk-lore..... 122, 541
Fureteur breton (Le)..... 406, 538
Hermathena..... 264
Indogermanische Forschungen..... 121, 265, 404
Irisleabhar na Gaedhilge..... 125
Journal of the Anthropological Institute..... 407
Journal of the Royal Society of Antiquaries of Ireland.... 124, 268, 545
Mémoires de la Société de linguistique..... 123, 268, 539
Pro Alesia..... 126, 270
Proceedings of the Royal Irish Academy..... 269
Revue Archéologique..... 122
Revue des Études anciennes..... 126, 266, 270, 407
Revue des traditions populaires..... 124, 541
Revue préhistorique..... 408
Romania..... 539
Transactions of the hon. Society of Cymmrodorion..... 404
Zeitschrift für celtische Philologie..... 127, 405, 536
Zeitschrift für romanische Philologie..... 127
Zeitschrift für vergleichende Rechtswissenschaft..... 127
Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung..... 123, 267

Le Propriétaire-Gérant, H. CHAMPION.

MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS

TABLE

DES PRINCIPAUX MOTS ÉTUDIES

AU TOME XXXI

DE LA *REVUE CELTIQUE*[1]

I. Gaulois ou vieux celtique et ogamique.

(Voir pp. 50, 52, 56, 257, 258, 267, 384-386.)

-acus, 258.
ad-, 150.
Aduatuci, 57.
Africaniacus, 258.
Alesia, 126.
allo-, autre, 94.
Allobroges, 94.
Altodunum, 258.
ande-, 103, 156, 157, 385, 501.
Andelonenses, 408.
Ἄνδιλος, 408.
Andilia, 408.
Anna Roveci, 56.
ate-, 149, 150, 160, 353.
Auctoialus, 258.
Auriniacus, 258.
Auxiliacus, 258.
Avaucia, 56-58.
AVITTORIGES, 522.

Βαλαυδουι, 256, 257.
Belinus, 387.
Bergusia, 126.
Biatec, 59.
Bouti, 123.
BRIC... « tacheté », 125.
Broccus, « dont les dents font saillie en avant » ? 126.

Καδιρος, 256, 257.
CARATTIN, 125.
celicnon, « tour », 267.
-cnos, « fils », 257.
Compse, 408.
κορμα, κουρμι, boisson fermentée 538.
cragacus, esturgeon ? 127.
CUNA, 125.
Cunobelinus, 387.

DOVATUCI, 125.
DUBTHACH, 125.
-durum, 258.
dusii, démons incubes, 430.

eburo-, « if », 406.
ELASA, 125.
Ελουισσα, 256, 257.
Eluontiu, 102, 272.
Epad, 51.
Epomeduos, 51.
... EQQ... AGNI, 125.
... ERATI, 125.
ERCIAS, 522.

GATTAGNI, 125.
Gurdonicus, Gorthonicus ? 532.

1. Cette table a été faite par M. Ernault.

-i, gén. sing., 257.
LABI, 125.
leuga, lieue, 395.
Levceni, 123.
Lugu-, 113, 273.
Lugudunum, 113.
LUGUNI, 125.

MADDAGNI, 125.
Μαγου.., 256, 257.
Μαγουρει(τ)ιαουα, 256, 257.
Magurix, 143.
Μακκαριουι, 256, 257.
MAQUI, MAQI, du fils, 125.
Menapia, 269.
Μισσουκος, 257.
MOCOI, 125.
Moritasgus, 400, 407.
MUCOI, 125.

Nantonis, 258.
NETACAGNI, 269.
NETACARI, 269.
NETAMURAS, 125.
NETAS[EGAM]ONAS, 125.
Nodenti, Nodonti, 387, 522.
Nonnos, 59.

ODARREA, 125.
Ogl., 126.

pempe, cinq, 156.

Πεννοουινδος, « à la tête blanche », 125.
Pictilos, 51.
QUENU[VI]N, 125.

saliunca, valériane celtique, 407.
Segomanicos, 123.
Segomanna, 123.
SEVERITT..., 125.
Σιλουκνος, 257.
Su(essionum), 127.

Tasgetios, 407.
Tasgillus, 407.
...ΙΕΟ..Τ.., 256, 257.
Tinntin, 123.
Tintiniacum, 123.
Tintorigis, 123.
...τιονναϝουι, 256, 257.
tricontis, « trente », 515.
...TTES, 125.

Ucuetis, 126.
ULOTANAGI, 125.
οὐάτεις, devins, 7, 114.
VEDABARI, 125.
Veleda, « voyante », 114.
VIMAGNI, 125.
Ουιν[ι]ακος, 256, 257.
Οὐιροκόντιον, 112, 113.
VORTIGUM, 125.

II. Irlandais.

(Voir pp. 102-104, 128, 136, 174, 259, 263, 265, 269, 272, 288-299, 302, 303, 306, 307, 309-311, 369-376, 379, 380, 393-397, 405, 406, 444, 445, 449, 513-516, 518-522, 537.)

-ach, adj., 162.
adbol, fort, 405.
adraim, j'adore, 267.
adsúi, il allume, 537.
Aedo, Aeda, 518.
Aengusa, 518.
agam, près de moi, 103.
Aibhill, Aibhinn, la (fée) charmante, 542.
aithech, fathach, géant, 516.
am, main, 122.
Amalngado, 518.
anaim, fanaim, je reste, 516.
anim, âme, 102, 103.
ar, sur ; (manquer, enlever) à, 405
ar aon, ensemble, 502.
árchu, chien de guerre, 112.
ard, haut, 121.
as, qui est, 267.
atabtecham, nous vous imploron 405.
atballat, ils meurent, 522.
átud, enflammer, 537.
aur, ór, or, 522.

Badb, Bodbh, déesse destailles, ba 436, 542.
baitsid, il baptise, 104.
ball, membre viril, 123.
banshee, fée, 542.
bé, femme, 255.
ben, femme, 122.
beo, vivant, 404.
berbaim, je fais bouillir, 121.
bethu, vie, monde, 303, 305.
biam, je serai, 302.
Bile, 387.
bongim, je frappe, je taille, 170.
bráithre, des frères, 103.

Caher-doonachbwee, 124.
Caherdoonerish, 542.
caingen, commerce, 405.
cath Ratha in druad, 262, 263.
cennloiscthe, à la pointe brûlante, 395.
cerc, poule, 121.
cercenn, cercle, 121.
céssaim, je souffre, 157.
cethern, troupe, 136.
cethir, quadrupède, 268.
cia, ce, que, parce que, 27.
cichloisthe, Amazone, 395.
cindeamhain, cinneamhuin, destin, 531.
cinnim, cindim, je détermine, je destine, 531.
cloicenn, crâne, 156.
cnocc, colline, 102.
cocualae, (qu')il entendit, 103.
coibche, prix d'achat de la femme, 273.
co(m), avec, 537.
cómhluath, également rapide; très rapide, 189, 190.
conaccae, (qu')il voit, 103.
Concenn, « tête de chien », 113, 114.
Conchobar, 543.
confad, rage de chien, 395.
cosecraim, je consacre, 267.
criathar, crible, 121.
Crimall, lance sanglante, 378, 379.
cruim, ver, 122.
Cúchulainn, « chien de Culann », 5, 6, 113, 259, 273, 274, 411, 433, 437, 462, 463, 465, 531, 540, 543.
cucuib, jusqu'à vous, 537.
cuirm, coirm, bière, 538.

daimid, il accorde, attribue, 103.
daur, chêne, 406.
dí, de, 537.
Dinnshenchus, 431.
do, à, 536, 537.
do, que optatif, 292.
docer, il tomba, 521.
dofuit, il tomba, 521.
Donn, 542.
doud, brûler, 537.
drui, augure, 395.
dú, lieu, 522, 523.
duine, dyne, dine, homme, 139.
dún, forteresse, 535.

égim, je crie, 302.
eirp, fearb, biche, 516.
-enn, -ann, 3e pers. sing. conjointe, 265.
éol, direction, 307.
Erce, Ercae, 522.
Erinn, Ere, à l'Irlande, 521.
Eristin, Sarrasin, 507.
erru, airthiu, erthu, sur eux, 103.
ét, bout, pointe, 255.
étan, front, 255.
étir, eter, entre, 519.

-f-, futur, 103.
faed, appel, 121.
Farannán, 258.
fath-liaig, prophète-médecin, 7.
fer, homme, 587.
Ferchu, « chien (de garde) des hommes », 112.
Ferggus, 519.
Fergusso, Fergusa, 518.
Flann Fína mac Ossu, 258, 259, 263.
folt, chevelure, 123.
for, sur, 122.
forb, orb, héritage, 516.
for rith, « sur course », rapidement, 519.
frass, averse, 121.
fri, contre, à, 536.
froech, bruyère, 121.

Gáidel, Góidel, Irlandais, 143.

geis, geas, interdiction, défi, tabou, 458, 531, 532, 540.
gorim, je chauffe, 404.
gort, jardin, champ, 532.
grennim, je m'avance, 520.
grésacht, encouragement, 121.
guidiu, je prie, 267.

hí, -ci, 103.

iar, après, 537.
ibim, je bois, 122.
Imbleach, 519.
Imblecho, 519.
imbrádud, méditation, 519.
impúd, conversion, 537.
imsói, il tourne, 537.
in-, ind-, dans, 103.
inber, embouchure, 535.
indorsa, alors, 515.
Iniscatha, 542.
inis fáil, l'Irlande, 531.
inne, intestin, 123.
inrualaid, il est entré, 521.
intí, celui-ci, 103.
Irghus, Eerish, 542.
is, est, 267.
is é, c'est lui, 329.
it, ils sont, 267.
iubhar, if, 406.

lem, orme, 121.
lia, pierre, 123.
ligim, je lèche, 539.
línaim, je remplis, 122.
linech, réglé, 104.
lis, fort circulaire, 124.
líth, fête, 303.
lod, j'allai, 121.
lomlán, lomnán, tout à fait plein, 516.
Lothlind, Norvège, 390.
lúas, rapidité, 189.
Lug, 5, 273.
Luin, lance enchantée, 378, 379.

ma, si, 356.
macc, fils, 289.
mág, plaine, 535.
maidid, il y a irruption, 523.
Manannán mac Lir, 432.
melg, lait, 122.
mláith, bláith, doux, 122.
Morrigu, 436.
mug-dé, serviteur de Dieu, 143.
muilend, moulin, 535.
muin, nuque, 102.
muine, montagne, 102.

nigim, je lave, 405.
nisfil, ils ne sont pas, 501.
nóna, none, 285.
Nuadu, 387.

ó, de, par, 102, 150.
oas, depuis que, 102.
oc, occ, à, 103.
Oengus, Aengus, 518.
og, pointe (d'une épée), 395.
óim, de moi, 405.
ól, fait de boire, 515.
orca, mollet, 516.
órdorn, poignée d'or, 507.
-osalcim, j'ouvre, 123.

Pól, Paul, 522.
popp, grappe, 302, 303.

Rechtnia, 116.
rét, objet, 102.
ríge, royaume, 510.
rigim, je tends, 123.
ro-, ru-, passé; optatif, 27, 292, 521.
rofetar, je sais, 103.

-s, prétérit, 264.
sái chrabhaigh, un docteur de dévotion; súi saincherda, un docteur de métier, 304.
sail, saule, 121.
salach, sale, 121.
samrad, été, 123.
scél, récit, 535.
sét, chemin, 121.
síd, paix, 123.
slasaim, je tue, 491.
smir, moelle, 123.
Snedreagol, 116.
sníim, je tords, 405.
Sualtam, « bon nourricier », 274.

Tadg, 407.
Táin bó Cúailnge, 5-22, 112, 113, 255, 269, 273-286, 393, 430, 454, 467, 531.
techtaim, je possède, 511.
ten, feu, 535.

tene, feu, 535.
tíagu, je vais, 265.
timne, timpne, testament, 513, 519.
tir, terre, 535.
tráig, rivage, 535.
treb, habitation, 122.
tricha, trente, 515.
trú, l'être marqué par le destin, prédestiné à la mort, 531.
Túatha Dé Danann, 376, 378, 379, 381, 432, 453, 463, 466, 467, 542.

uagim, je couds, 123.
uassa, au-dessus de lui, 103.
ub, ug, œuf, 535.
ubul, pomme, 535.
uisque, eau, 519.
ursa, jambage de porte, 388, 516.

III. Gaélique d'Écosse.

Bail-an-tràid, 535.
Bodha na hinbhearach, 535.

cho luath, si promptement, 189.
ciod é, gudé, dé, quoi, 535.
comhluath, aussi vite, 189.

eadh, cela, 535.
eallach, fardeau, 535.

inbhear, embouchure, 535.

Loch-an-inbhir, 535.

muilleann, moulin, 535.
muir, mer, 535.

sgeul, récit, 535.

teine, feu, 535.
Tigh na hinbearach, 535.
tir, terre, 535.
tràigh, plage, 535.

ubhall, pomme, 535.
ugh, œuf, 535.

IV. Gallois.

(Voir pp. 23, 28, 32, 39, 40, 42-47, 106-111, 130-181, 314, 322, 324-326, 328, 329, 334, 336, 337, 341, 343, 344, 348, 349, 353-355, 359-361, 378, 382, 383, 386-390, 475, 476, 489-495, 498, 500, 502, 506, 509, 510, 513-515.)

a, de, 362.
a, qui, que, 177, 178, 343, 350, 358, 359, 363.
a, partic. verbale, 23-25, 28, 40, 41, 328-331, 339.
ac, a, que, 314, 317.
ac, a, avec, et, 343, 363.
ach, près de, 104.
-ach, comparatif, 110.
achas, odieux, 150.
aches, flot, 505.
acueryeit, écuyers, 389.
adaw, laisser, 388.
addawn, produits du sol, 150, 151.
adnabot, connaître, 157.
adoed, mauvais traitement, fâcheux accident, mauvaise fortune, 505.
adref, à la maison, 149-151.
adwr, misérable, 353.
adyn, misérable, pauvre diable, 149, 353.
ae bu, ils eurent, 497.
ae deubu, il eut, 500.
aer vleityeid, loups de combat? 167.
aes, bouclier, 159.
-af, très; combien! 318.
afneued, sans regret? 339.
aghad, la main étreignant, 146, 147.
albryswyr, arbalétriers, 389.
allfro, exilé, 94.

amaerwy, bordure, frange ; anneau, 337, 338.
am bit, j'aurai, 497.
am bo, que j'aie, 497.
am bu, j'eus, 497, 498.
am buant, furent à moi, 499.
am buei, j'avais, 497.
am buyint, étaient à moi, 499.
am bwyf, puissé-je avoir, 499.
am bwyn, étaient à moi, 499.
amddifaid, orphelins, 246.
am dioed, j'avais, 500.
amkawd, il dit, 23, 143.
amkeudant, ils disent, 143.
am oed, j'avais, 496.
am oes, ai-je ? 496.
amys, j'ai, 496.
anbiic, henpych, henffych, soyez, 156, 157.
an bit ni, nous aurons, 497.
an bwym, puissions-nous avoir, 499.
an bwyr, puissions-nous avoir, 496.
ancwyn, festin, 156, 157.
anghall, indiscret, 95.
anghalledd, indiscrétion, 95.
anghen, extrême-onction, 147.
angheuawl, en état de mort, mort, 505.
anhed, le trouble, 32.
-ant, 3e pers. plur., prétérit, 493.
anthuem, handwyf, je suis devenu, 501, 502.
ar, sur, de préférence à, 163, 164, 361, 364, 502.
a'r a, ar a, ce que, 360-364.
arcibrenou, gl. sepulti, 139.
argyvrein, enterrement, obsèques, 139.
arnun, ensemble, 502.
arwydd, signe, 137.
-as, 3e pers. sing. prét. passif, 493.
aseu, aswy, gauche, 134.
ath uo, que tu aies, 497.
ath vit, tu auras, 497.
ath vu, tu eus, 497.
attal, retenir, 149.
attychwel, revenir, 149.
-awc, adj., sens de participe, 161, 162.
awdl, chant, 515.

bath, monnaie, objet frappé, 364.
bawd, pouce, 110.
Beli, 386, 387.
blaidd, loup, 139.
bonedd, noblesse, les nobles, 170.
braut, jugement, 104.
breinvut vrwydyr, (l'homme au) combat gain des corbeaux, 174.
breuan, corneille noire, 143.
bro, plaine, 151, 509.
buwch, vache, 109.
bwy gilydd, jusqu'à l'autre, 343.
bydant, ils auront, 499.
bydwyf, puissé-je avoir, 499.
byw, vivant, 404.

cad geithiw, captivité de combat, qui maîtrise et dirige à son gré le combat, 169.
Caergein, 43.
Caer Went, 417.
caethion, (mètres) esclaves, enchaînés, 164.
call, sage, prudent, 95.
calledd, discrétion, 95.
callon, calon, cœur, 132.
canig, petit chant, 137.
cannwyll corff, (chandelle de corps), feu follet, 158.
caregl, coupe, calice, 388.
Casswallwn, 386.
catterwen, grand chêne, 160.
cavas, fut trouvé, 493.
Cedyrn : Ynys y —, l'Ile de Bretagne, 136.
ceimad, champion, guerrier, 139.
ceirch, avoine, 136.
ceneu, pl. canawon, un petit, 313.
cenig, petit chant, 137.
cerwyn, cuve, 388.
chvareleu, querelles, 389.
chwydu, vomir, 344.
cimer, confluent, 146.
Cincen, Chengen, 114.
cleddyf, épée, 514.
clopenn, crâne, 157.
clopenn, masse, 156.
clywannawr, ils entendront, 482, 483.
cobrouol, gl. verbialia, 505.
Corannieit, 386.
corsydd, joncs, 136.
costi, costio, payer, dépenser, 48.
cotwm, coton, 516.

creuan, crâne, 143.
crwydr, crible; bouclier; qui perce, passe à travers, 174.
crwydro, errer, 174.
crysgwydat? 505.
cunach, souche princière, 338.
Cunedag, 403.
cw, cwt, cwdd, où, 178, 179, 353, 503.
cwcw, coucou, 543.
cwryf, cwrwf, cwrf, bière, 538.
cyfles, également avantageux: utile, 190.
cyfreu, paroles (chantées), chant, 505.
cyfreu, ornement, biens, 505.
cylch, cercle, 387.
cyllestric, silex, 163.
cyllestrigawl dan, le feu du silex, de l'enfer, 163.
cymmrodeddwyr, arbitres, 318.
cymmrwynawc, très chagrin, ou qui tourmente, 157.
cymonedd, aussi noble, d'une noblesse égale, 317.
cymrodedd, égal en autorité, 318.
cyn, tellement, 503.
cyn-, cy-, aussi ... (que), 314, 315, 317.
cynghanedd, rime et allitération, 164, 176.
cynhawset, aussi facile, 317.
cynna, aussi bon, 317.
cynnull, cueillir, 139.
cynnwyth, première colère, les premiers à la fureur, 173, 174.
cyrhaedd, atteindre, 23.
cyrs, joncs, 136.
cysul, cusyl, cussyl, conseil, 387.
cysur, consolation, 387.
cywiw, aussi digne, 317.

darpar, dessein, 388.
Darywain, 339.
defaid, des brebis, 246.
deifio, brûler, 404.
deil, feuilles, 136, 140.
deincryd, grincer ou claquer des dents, 156.
deissyfeid, mériter? 506.
delawr, viendra, 482.
deunaw, dix-huit, 320.
diangawr, s'échappera, 482.
dichon, digon, il peut, 478, 479.
difwlch, sans entaille, continu, sans interruption, 170.
difwng, sans brèche, sans interruption, 170.
difwng, sans crinière, 170.
Din-lle, 113.
dir-, intensif, 24.
dirgatisse, gl. concesserat, 23.
diwedydd, fin du jour, 151, 355.
do, dy, y, à, pour, vers, 151, 163, 178.
doethineb, deuthineb, sagesse, 143.
dugiaeth, duché, 188.
duhuned, qu'il se réveille, 141.
dwy en, joues, mâchoires, 312.
dwylo, deylo, deux mains, 143.
dy-, di-, partic. verbale, 472-478.
dychanaf, je chanterai, 476.
dychymmod, dygymmod, être d'accord avec; être habituellement d'accord, 476, 477.
dyfforthi, dyborthi, soutenir, porter, 477.
dyganaf, je chanterai, 476.
dy hun, duhun, toi-même, 141.
dyn, pl. ion, créature humaine, homme, 136, 138, 139.
dyvod, diffod, venir, 474, 499.

-e-, -y-, lui, eux, 322.
-ed, exclamatif, 177.
-edd, noms abstraits, 317.
-edd, exclamatif, 318.
edeu, il promet, 505.
edyrn, mort; mortel, terrible, 506, 507.
ef, il; partic. verbale, 321, 331, 355.
ef dybydei, il avait (habituellement), 499.
efydd, cuivre, 137.
eircheid, quémandeur, 139.
Elidyr, Elidir, Eliffer, Eleuther, 263.
elit, il va, 494.
emnid, combat? 313.
Emreis, 525.
enciliaw, reculer, 156.
er, malgré, quelque ... que, 183, 503.
erchim, erchi, demander, 225.
ereidr, erydr, charrues, 136.

eres, merveilleux, étrange, 507.
Erestyn, Sarrasin, 507.
er-ych-gwynawr, on vous pleurera, 24.
erysmygei, il le procurait, 321.
-es, 3e pers. sing. prét. actif, 492.
-es, 3e pers. sing. prét. passif, 493.
escyb, évêques, 136.
-et, noms abstraits, 317.
-et, -ed, -het, -hed, combien! combien, aussi, si, 315-317.
eurdwrn, poignée d'or, à la poignée d'or, 507.

fe, fo, partic. verbale, 321.

gadael, laisser aller, 163.
gadaw, laisser, 388.
gadu, laisser, 388.
gal, pl. on, ennemi, 313.
garth, champ, enclos, 532.
gelyn, pl. yon, ennemi, 313.
gen, joue, mâchoire, 312.
geneu, bouche, 312.
geuo, mentir, fausser, 247.
gilyd, giledd, (l')autre, 327.
gleif, glaive, 389.
gleiuyauc, armé de glaive, 389.
go-, 472, 480.
godriccawr, on attend, 507, 508.
gofynir, demande ! 482.
gogawn, gochawn, il célèbre, 480.
gor-, 472, 480, 481.
gorddwfyr, eaux élevées, région des sources? 28.
gori, couver, 404.
goroedd, était forcé, 344.
gorolchei, inondait, 343.
gorsin, jambage de porte, 388, 516.
gorthir, terre élevée, 28.
gosparth, régulateur, ordonnateur, 509.
guar, au-dessus, sur, 163, 164.
guit, oie, 34.
guor, sur, 403.
Gurcu, « chien (de garde) des hommes », 112.
gwaedlan, le champ du sang, 508.
gwaent, ils se lamentaient, 361.
gwalchlan, champ de bataille, champ des héros (faucons), 508.
gwanar ? 508.
gwasgarawc, qui répand, disperse, libéral en, 162, 166.
gweddi, prière, 267.
gwedi, gwedy, gwydy, wedy, après, 163, 324, 343.
gwelling, répandre, lâcher sur, 508, 509.
Gwenhwys, les habitants de Gwent, 148.
gwenned, aussi blanche que, 315.
gwladoed noti, protection des provinces, celui qui les protège, 169.
gwlaw, pluie, 316.
gwneuthur, faire, 494, 495.
gwrth, wrth, contre, à, en, 163, 177.
gwrthdir, gurthtir, gwrthir, terre élevée, pays de montagne, 151, 509.
gwrthrychyat, gwrth-ddrychiat, héritier du trône, 151.
gwryd wognaw, habitué à la vaillance, 165.
gwybod, savoir, 157, 355.
gwydd, pl. au, oie, 142.
Gwyddel, Irlandais, 143.

-ha, aller chercher, recueillir, 537.
-haf, superlatif, 110.
haidus, il mérita, 144.
haig, troupe, 405.
halen, sel, 135, 145.
handythvagwyt, on t'a nourri, 502.
hanvot, devenir, 501.
-hau, devenir, 537.
-hawt, 3e pers. sing. du prés. 489.
heb, dit-il, 109, 388.
hebrwng, accompagner; continuer à affirmer, maintenir ? 351.
hi, elle, 320.
hu, hardi, 332.
hu, hud, bien, nettement, partic. verbale, 24, 331, 332.
hunog, somnolent, 227.
hwn a hwn, un tel, 327.
hy-, bien, 332.
hywedd, accoutumé au joug, maniable ; qui porte bien, qui traîne bien, 162.

-i, 3e pers. sing. prés., 488.
-if, 1re pers. sing., futur, 487, 488.

-ig, diminutif, 137.
im-, -m-, réciprocité, 37.
imbu, j'ai existé, 501.
ir, yr, er, le, 349, 353, 355.

kembrasset, aussi gros que, 317.
Keneu, 313.
kerenhit, kerennyd, parenté, 147.
kynhi, angoisse, lutte, 147.
kyvryntet : eu -, aussi vil qu'eux, 314.

lissiu, lleisw, lessive, 140.
liw ewyn : am -, au sujet de [celle qui a] la couleur de l'écume de la vague, 170.
lladraeth, vol, 226.
llais, ils furent tués, 493.
Llandyfaelog, Llandyfeilog, Llandivailauc, 144.
llas, il fut tué, 161, 491, 493.
llas, il tua, 491.
llath, yard, 142.
llatysseint, ils avaient tué, 490.
lledessynt, qu'ils fussent tués, 490.
llesseint, ils auraient été tués : ils auraient tué, 490, 491.
lletcynt, affliction, 157.
Llevelys, 386, 387.
Llew, 113.
llewychi, brillera, 509.
Lloyd, 256.
Lludd, 386, 387.
lludw, cendres, 506.
Llundein, Londres, 136.

-m-, me, moi, 30, 35, 479.
Mabinogion, 544.
maharuin, maharaen, maharen, bouc, 135, 144, 145.
mal, val, tellement, si bien, 503.
Manawythan map Llyr, 432.
math ar, math o, espèce, sorte de, 364.
Maucan, Moucan, Meugan, 143.
maut, mod-, pouce, 110.
melin, moulin, 535.
merch, erch, ech, fille, 160.
merched, filles, 139.
meu, mon, à moi, y fau, la mienne, 326.
meudwy, ermite, serviteur de Dieu, 143.
mi, my, fi, e, moi, 320, 321.
modrwy, anneau, 110.
mor si, tellement ; combien, 177, 314.
mwy no meint, en grande quantité, 327.
mynydd, montagne, 102.

-n-, nous, 34, 35.
namwyn, excepté, 503.
namyn, nam, excepté, mais, à savoir, 503, 504.
neu, déjà, 47, 343.
neu ry blygwyd, il est déjà plié, plié d'avance, 333.
ni, ny, ne, nous, 321.
nifwl, niwl, brouillard, 515.
no, noc, (plus) que, 313-315.
nocyd, nogydd, qu'eux, 326.
ny, ne pas, 26, 28, 29, 35, 363, 367.
ny-, 472.
nyddu, tordre, 405.
nyf, neige, 404.
nyfio, neiger, 404.
nym oes, je n'ai pas, 496.
Nynnyaw, 386.
nys deubi, nys deupi, ils n'auront pas, 500, 501.
nys dioes, ils n'ont pas, 500.
nys oes, ils n'ont, 497.

o, de, depuis que, 355, 362, 363.
o, oc, de, à, vers, pour, 150, 363.
-o, 3e pers. sing. subj. : futur, 488, 489.
oe, à son, pour son, 150, 151.
oedd, était, 177.
oll, tout, 349.
-ont, 3e pers. plur. futur, 489, 490.
-ont, 3e pers. pl. prés., 490.
-ont, 3e pers. plur. prét., 493.
o'r, o'r a, or a, des, de ce (celui, ceux) qui, que, 355-359, 362-364, 504.
or, depuis que, 178.
or, si, 355-358.
-ost, 2e pers. sing. prét., 492.
-ot, 3e pers. sing. prét., 492.

pan, lorsque, 47.
paradwys, paradis, 388.
pâs, toux, 255.

pawb, pop, pob, chaque, 320, 357, 359.
pech-, être capable de ?, 338.
pedry-, quatre, 319.
peidio, cesser, 110.
peir, bassin, 136.
pel, corps en mouvement, balle, 387.
pen, tête, 113, 333.
petwaredd, petware, quatrième, 320.
planthonnor, gl. fodientur, 482.
prif, principal, 110.
Priten, Prydein, île de Bretagne, 136, 139.
Prydyn, Écosse, 136.
pum, pump, pym, pymp, cinq, 319, 320.
pwy, py, quel est celui qui, 327.
py, pourquoi ; que, qui explétif, 27, 28, 47.
py ar, sur quoi, 328.
pymhwnt, pummwnt, cinq cent mille ; grand nombre indéterminé, 319.
pymtheg, quinze, 150, 156.
pyr, pir, depuis que, à cause de quoi, 27, 47, 343, 504.

'r, -r, pour *yr* et pour *ry-*, 26, 27, 343.
-r, déponent, 481-483.
reges, cendres, mort, 510.
rhiallu, dix mille, 40.
rhydd, libre, 151.
rhydid, liberté, 151.
ried, richesses, puissance, 410.
rietawc, riche, 510.
rihyd, royauté ; splendeur, éclat, 510.
ro-, ry-, re-, ri-, -r, rhy-, partic., 23-48, 108, 176-178, 321. 331-357, 367, 472.
Rotpert, 156.
rwy-, ryw-, que... le, lui, cela, eux, 31, 35, 40, 343.
rwysc, impétuosité, élan irrésistible ; esprit impétueux, dominateur ; domination, 165.
ry arveityaf, j'assaillirai, 32, 33.
ryd arveit, il assaille, lui, 32, 33.
rymawyr, accorde-moi ? 481.

-s-, le, lui, eux, 31, 32, 35, 39, 321.
san Brigit, Sanffreid, 156.
sef, explétif, 3.
seint, saints, 139.
Seis, Saxon, 145, 388.
-sont, 3e pers. plur. prét., 493.
swyno, préserver, 366.
synwyr, sens, pensée, 104, 388.

-t-, -d-, le, lui, 30-32, 34.
-t-, te, toi, 30.
tad, pl. eu, père, 142.
tafaw, tâter, 510.
tardu, éclater, 510, 511.
tarf, action de disperser, de mettre en fuite, 511.
tawr, manteau ? 316.
teirw, taureaux, 138.
teith, voyage, 511.
teithiawc, qui a les qualités de, légitime, 511.
teru mel, clarifier le miel, 173.
-th-, te, 31, 321.
ti, te, toi, 320, 321.
tnou, tyno, vallon, 145.
toddi, fondre, 405.
toron, couverture, manteau, 316.
tostedd, combien pénible ! 318.
tri, try-, trois, 319.
triganed, sons éclatants, répercutés, 511.
trimut aerwalch, faucon de combat après ttois mues, 165.
triugeint, trugein, soixante, 320.
tros, contre, en contradiction avec, 502.
trotheu, trothwy, seuil, 134.
tryded-deg, treizième, 320.
trydydd, trydedd, trydy, tryde, troisième, 320.
ty, maison, 160.
tymhyr, pays, lieu natal, 146.
tynghet, destinée, 148.

uch, fille, 160.
ugein, vingt, 320.
un addysg a, de même instruction que, 315.
undegfed, onzième, 320.
Urecon, « chiens (de garde) des hommes », 113.

vileinllu, troupe de vilains, 389.

vy, mon, 326.

wi a, oi a, ah! 504.
wyneb, visage, honneur, 165.
wynt, hwynt, eux, 321.

y, son; le, lui, 179, 180.
y rran, sa part à elle, 348.
y, yd, id, ydd, part. verbales, 33, 160, 161, 176, 180, 328, 329, 331, 332, 339, 350-356.
y am, en face, de l'autre côté de, 502.
-yd, 2e pers. sing. prés., 488.
y gwr, celui qui, 509.
yma, ici, 185.
ym dyvyd, il me viendra, j'aurai; il me vient, j'ai, 474, 499.
ym oed, j'avais, 497.
yn awr, sur l'heure, 503.
yn bo, nous serons, 501.
yr, pour, parce que, 27, 327, 345.
yr, ir, y, pron.; part. verb.; que, 343, 344, 346, 349-353.
yr, de *y ry-*, 343-345, 349.
yr, er (et ar?), pour *ry-*, 25, 343-348, 350, 356.
yr awr, au moment où, aussitôt que, 503.
ys, part. verb. affirmative; le, lui, 321-324, 328, 331.
ys, il est, 317, 318, 496.
ys deupo, puisse lui venir, puisse-t-il avoir, 500.
yslamu, bondir, 237.
ystiwart, intendant, 389.
yssym, j'ai, 326.
yssynn, nous avons, 326.
yt, pron.; part. verb., 33.
yth-, te, toi, 321, 322.

V. Cornique.

a, de, 363.
a, qui, que; part. verb., 40, 364.
ancoel, en état de mort, mort, 505.

colla, écouter, 366.
coref, cervoise, 538.

doghageyth, fin du jour, 151, 355.
Dursona, Durzona, Dieu bénisse, 366.

gruk, rig, il fit, 364, 366.

mar, si, 356.
mayth, si, 356.
much, fille, 160.

re-, ru-, r-, ro-, ra-, que, 364-367.
res pela, qu'il les écorche, 365.
retrehava, qu'il te relève, 365.

tarthe, éclater, 511.
tava, toucher, palper, 510.

VI. Breton armoricain.

(Voir pp. 67, 72, 78, 80, 85, 89, 92, 93, 95, 134, 135, 137, 141, 144, 147, 148, 523).

a, de, 362, 363.
a, qui, que; part. verb., 40, 329.
abaff, timide, 90.
e'bec, abek da, à cause de, 214.
abois, soumis, sujet, 242.
a coup, bientôt, tantôt, 192.
á dieu, adieu, 96, 97.
adreff, en arrière, 149.
affet, tout à fait, certes, 89, 90.
affo, vite, tôt, 73.
a gaus de, à cause de, 214.
ahanode, de toi, 192.
ahanoff, a hanouff, de moi, 192.
aior, eor, ancre, 147.
a is, au-dessous, 235.
akerh, tout à fait, entièrement, 89.
all, autre, 94, 139.
ama, aman, ici, 185, 220.

ameine, abaisser, 220.
ameinnadur, soumission, 220.
amén, aise, 220.
amen, accablement, humiliation ? 220.
aménein, abattre, abaisser (les voiles); apaiser, faire céder, 220.
amoucque, dispenserait, 246, 247.
amseruez, temps, durée, 194, 195.
anaoun, âmes, 103.
aneze, d'eux, 198.
angalez, punition ? 94, 95.
An Goareguer, L'Archer, 71.
annauezo, connaîtra, 97.
an tog, le chapeau, 132.
antrugar, impitoyable, misérable, 196.
aoualc'h, assez, 515.
aouéein, avouer, 217.
aoür, or, 184.
appuret, assuré, 240, 241.
aral, autre, 94.
ar bed, le monde, 133.
arch, harch, huche, caisse, 70.
Archeder, « celui qui fait ou vend des cercueils », 70.
archer, fabricant ou marchand d'arches, de coffres, 70.
Archer, 70.
archet, cercueil, 70.
archynt, ils demanderout, 224, 225.
aredec, contrition, 202, 203.
argoez, argouez, aroüez, signe, indication, 210, 211.
arimrot, gl. functus est, 218.
aruez, aspect, 211.
auoe, avouer, reconnaître, 236.
auoeét, reconnu, 92.
á vch, au-dessus, 234, 235.
a vz, au-dessus, 235.
ay, il ira, 94, 95, 182.
a-yoh, en tas, en masse, beaucoup, 224.
az enep, contre toi, 220, 221.
aznauout, connaître, 157.
azrec, contrition, 203.
az ty, de ta maison, 211.

bedou, bedaou, betaou, mondes ; choses du monde, 190, 191, 194.
bëd'en nary, bet nary, á jamais, 96, 190.
bescondtaich, vicomté, 233.
bescont, vicomte, 233.
bescontelez, vicomté, 233.
bescontes, vicomtesse, 233.
besconty, vicomté, 233.
bet, bede, jusqu'à, 96.
bet, jamais, 190.
bezcoaz, jamais, 190.
bezet, bet, qui a été, 240.
biot, viout, vioude, tu fus, 216, 217.
bleiz, loup, 139.
bloaz, bloez, année, 194.
boc'h, joue, 132.
boestl, boîte, 515.
Borgignnon, pays bourguignon, 183.
boubance, bombance, fête, 192.
boul, amusement, 212.
brein, pourri, 144.
brenc, ouïes, 248, 249.
bro, pays, 94.
brug, bruig, bruyère, 188.
buoc'h, bioc'h, vache, 109.

Caerwallon, Kerwellan, 140.
calounou, cœurs, 94.
camégou, kamejou, des pas, 248, 249.
carez, blâme ; blâmer, 220, 221, 246.
carz, raclure, 246.
chuffére, hydromel, 538.
circundaff, environner, 192, 193.
cleuaff, klev-hañ, écoute-le, 204, 205.
cloar, clercs, 184.
cloc'h, cloche, 132.
clopenn, crâne, 156.
cnoch, colline, 102.
competant, coupetant, justement, 216, 217.
comun, cumun, commun, roturier, 194.
conjur, citer (en justice), 234, 235.
consantant, consentant, 218.
consantus, consentant, 218.
consciance, kousiañs, coustyançz, conscience, 216.
cont, koñt, kouñt, compte, 230, 231.
coufat, se rappeler, 96.
cougant, cogant, assurément, 92

couloux, coulous, colous, couls, coulx, aussi bien, 184, 188, 189.
coulsan, combien excellent ! 190.
cours, cours, temps, 189.
courtesy, courtisy, courtoisie, 206.
coz-den, vieillard, 210, 211.
crecq, il prend, 184.
cristen, crechen, chrétien, 139.
croéer, croer, créateur, 92, 94.
croeet, crouét, créé, 232.
cuntuill, cueillir, 139.

da, à, 98, 99, 502.
dac'hem assur, assure-toi, 222.
daffnet, damné, 205.
darempret, visiter, fréquenter, 218.
Dauid, David, 186.
day, dahy, il ira, 198, 199.
dayn, deñgn, homme, 139.
de, à 503.
debatiff, debaty, contester, 198.
deduyt, deduy, didu, divertissement, agrément, 228-230.
deffet, des brebis, 246.
deffoye, deffoy, deffoe, (ils) eurent, 185.
deit d'er ger, deiter ger, venez à la maison, 354.
del, feuilles, 140.
deomp gand-hy, dem d'ei, allons-y, 219.
deuez, (il) a, 98.
devi, brûler, 404.
deze, dezo, à eux, 200.
dezuez, journée, durée d'un jour, 195.
dezyou, diziou, dyziou, jours, 202.
diahouéein, désavouer, 217.
dianien, éloigné, 220.
diaoül, pl.diaoulou, diable, 216,217.
dibirilh, dibilil, sans péril, 236.
dic, justement, 207.
diduel, amusement, 229.
diffennabl, qui se défend, résiste, 240, 241.
difforch, séparation, 80.
digataff, d'avec lui, 219.
digonsyançz, digoussciance, digoustyançz, qui est sans conscience, 216.
dihabl, dyhabl, sans pitié, 182.
dihuennabl, défendable, soutenable, 241.
dijabl, libre dans ses mouvements, débarrassé, 182.
dilataff, remettre, 250, 251.
dilation, remise, 251.
dimeurs te nos, mardi soir, 153.
diou guen, diou en, joues, mâchoires, 312.
diouz, diouç, de, 184.
dirhaes, atteindre, 23.
discandal, sans reproche, 232.
disclaer, déclare ! 98.
disgoloet, disoloet, découvert, révélé, 250.
dispign, dépense, 139.
disquer, il renverse, 184.
distum, sans pompe, qui n'a pas de mine, 194.
diuoeaff, vouer ? 216, 217.
dle, il doit, 244.
do, à, 503.
don, venue ? 226, 227.
donet, venir, 226.
douar, terre, 194.
dre, dre ez, drez, dre ma, comme, 221.
dreizoch, dreizouchuy, par vous, 192.
dreizoude, par toi, 191.
drez vez, dre fez, comme il est, 238, 239.
duc, dug, duc, 188, 189.
duche, duchie, duché, 188.
duches, duchesse, 188.
duchet, ducs, 188.
dudi, plaisir, agrément, 229, 230.
dudiuz, agréable, qui fait plaisir, 230.
duéguiah, duché, 188.
dugad, ducat, 188.
dugaich, dugach, duguiaich, duché, 188.
dugued, duguet, ducs, 188.
dugués, duchesse, 188.
duy, tu viendras, 192.
duy, düy, il viendra, 206.
dyscler, diskleri, il déclare, 98.

é, son, 216.
-e, eux, 200, 201.
eaust, est, moisson, 208, 209.
e bet, au monde, 133.
-edou, plur. 188.
edy, idy, il est, 96, 97.

eil, second, 139.
ember, bientôt, 208.
emdyffet, orphelins, 246.
em em, (je) me..., 222.
em em songiaff, je réfléchis, 222.
en, e, em, dans, 94, 95, 208, 240.
en, pron. explétif, 321.
encq, (compter) strictement, 218, 219.
eneff, âme, 103, 234.
en em, en im, se, 222, 223, 514.
en maes, en meas, dehors, 200.
entic, ancien, 137.
entre, entre maz, tant que, 221.
entreze, entre eux, 194, 195.
ëol, huile, 206.
er quen fell e, si rude qu'il soit, 182, 183.
esfreiz, effroi, 98, 99.
estlam, effroi, 236, 237.
eu, eo, e, il est, 94.
eun tok, un chapeau, 133.
euyt, evit, pour, 238, 239.
evor, bourdaine, 406.
examen, eçzamen, eçzamin, egzamin, examen, 245.
examinaff, examinein, eçzamina, eçzamena, examiner, 244, 245.
examinanç, examen, 245.
examinourr, eçzamener, eçzaminer, examinateur, 245.
extinguet, éteint, 239.
ez, dans ton, 202, 203.
-ez, -es, 2e pers. sing. prés., 488.
ez cas, dans ton cas, 202, 203.
ez duy, il viendra, 211.
ez fez, il est, 239.
ezneu, il connaît, 96.

fetiç, fermement, 246, 247.
fiz, il se fie, 98.
fizi, fizy, fie-toi, 98.
flerihy, que tu pues, 197.
fleuryn, florin, florin, 230, 231.
fo, ardeur, 73.

Gabriël, Gabriel, 210.
galloet, gallout, pouvoir, 198.
gant, gat, avec, 71.
ganty, gadhy, avec elle, avec cela, 218, 219.
gaouet, injuste? 246, 247.
garredon, récompense, 195.
gast, gastr. femme de mauvaise vie, 515.
geal, geol. jol. sol. geôle, prison, 95.
geneompny, par nous, 92, 93.
glorifius, vaniteux, 196.
gloutonyou, gourmandises, 214.
gnouet, évident, public, 247.
goalenn, verge, 238, 239.
goanac, espérance, 89.
golc'hi, gwelc'hi, laver, 141.
gonagein, croire, supposer, 89.
goude te do caret, après que tu les auras aimés, 198, 199.
gourhambl, avide, vorace, 182.
gousperou, soirée, 208.
gouspraw, vêpres, 208.
gouzeff, il souffre, 184, 202.
gouzeffsont, ils souffrirent, 244.
gouzvezout, gouzvout, savoir, 157, 355.
gra, grav, montée, 523.
gret, fait, 194.
groa, il fait, 222, 223.
gruez, tu fais, 234, 235.
gruyt, faites, 223.
guelu, il appelle, 184.
guerc'hes, guirhyes, vierge, 139.
gueric, petit mot, 185.
guezret, verdeur, gaillardise, 228.
guic, gic, petit mot, 182, 183, 185.
guinvidik, bienheureux, 514.
guisquamant, gusquemantt, vêtement, 218, 219.
Gurki, « chien (de garde) des hommes », 112.
guynieyer, vignobles, 200, 201.

hac, de, 240.
haff, hañf, hañv, hañ, été, 90.
han, h'an, et le, 188.
hanv, hano, nom, 92; hanu mat, hano mad, bonne renommée, 222.
haz em preder, réfléchis, 222.
hedan, ardemment? 244, 245.
hema, celui-ci, 186.
-héñ, (entends-)le, 205.
hennez, hénes, celui-là, 191.
heny, hiny, hyny, celui; aucun, 94-97, 228, 250.
hesk, sec, stérile, 405.

heureuchin, hérisson ; heureuchin-vor, hérisson de mer ; heureuchin reunecq, porc-épic, 227.
ho deueze, ils avaient (habituellement), 192.
hunegan, loir, 227.
Hyeremias, Jérémie, 228.

iangler, jongleur, bouffon, 212.
ianglerez, jonglerie, 212.
-ic, diminutif, 137.
instruiaff, instruaff, instruire, 242, 243.
ïoua, était, 188.
ius, jus, humeur, 196.
ivin, if, 406.
Iwon, 147.

jabl, querelle, brouillerie, 182.
janglou, amusements, 212.
jest, jestr, geste, 237, 515.
jestral, faire des gestes inconvenants, 237.
jestrou, manières, grimaces, 237.
jostram, jocrisse, imbécile, 237.

ken, tellement, 503.
ken mechant : e —, aussi méchant que lui, 314.
kentoc'h, plus tôt ; plutôt, 189.
kentrat, coup d'éperon, 221.
kér, kear, ville, village, 140.
kerc'h, kor, avoine, 140.
Kerstrat, 140.
ket, (ne) pas, 514.
keuz, regret, 183.
koulsoc'h, meilleur, 190.

laca, lak, mets ! 238.
lagat du, lagatu, laga' du, œil noir, 354.
lam, saut, 236.
laoür, cercueil, 184, 188.
lastr, du leste, 515.
latenn, langue, 188.
lauarynt, ils diront, 220.
lazrez, laeres, larcin ; voler, 226.
ledan, large, 245.
leo, lieue, 395.
lesyou, des cours, 200, 201.
lëys, je jurai, 206.
lijou, lijiù, lessive, 140.
liuiriff, je dirai, 220.
liuiris, j'ai dit, 220.
liviry, tu diras, 220.
Lo-Mogan, 143.
luxur, luxure, 238.
lyvirit, dites, 220.

ma, si, 234.
mab den, « fils de l'homme », l'homme, l'humanité; Jésus-Christ, 77.
magueff, nourris-le, 205.
man, -ma, -ci, 184, 185.
mar, si, 198-200, 234, 356.
mar guenn, si blanc, 196.
maruint, maruhynt, ils mourront, 220.
marvhont, ils mourront, 220.
maz, si, 356.
me a gar, me gar, j'aime, 329.
me (a) welas, je vis, 487.
meic(h), cautions, 139.
mellezour, mezellour, miroir, 69.
men, il reste, 184.
merc'hedou, filles, 188.
merc'het, merhyet, filles, 139.
meru, il meurt, 184.
merz, il remarque, 248, 249.
mescont, mescound, mécompte, 232, 233.
mest, mestr, maître, 515.
meud, pouce, 110.
Michël, Michel, 210.
mistr, élégant, 515.
moc'h, cochons, 132.
moins, més, moins, 215.
moneiz, mouneiz, monnaie, 227.
monet, « allée », 226.
mont, aller, 227.
moun, cours (de l'argent), 226, 227.
moyen, moean, moyan, moyon, moyen, 88.
mui, mu, plus, 215.
muz, mue, réduit, 196.

na vez muy, sans plus, 184, 185.
naz, ni ton, 216.
nemert, nemet, sinon, 186, 187, 190, 191, 204, 205.
nezaff, tordre, 405.
noñ bou, nous aurons, 239.
noñ fou, nous serons, 239.

-o, eux, 200.
oae, était, 188.
ober na gruez, tu ne fais pas, 250, 251.
oboysset, obéi; obéissant, 242.
oësder, oisiveté, 243.
oesiff, oisif, 243.
oesus, oiseux, oisif, 243.
on beze, nous avions (habituellement), 192.
operation, travail, 240.
-ot, -out, toi, 190-192.
otrou, monsieur, 514.
-ou, -aou, plur. 188, 191.
outaff, outañ, à lui, 90.
oute, outo, à eux, 200.
oysifdet, oisiveté, 242, 243.

parfond, parfont, profond, 225.
pâz, toux, 255.
peheny, lequel, 250.
pep pla, chaque année, 153.
perchen, propriétaire, 188.
peur foulaff, achever d'accabler, 216, 217.
pidi, prier, 137.
pinvidik, riche, 514.
pirill, piril, pilir, périll, péril, 236.
pirilha, être en péril, 236.
pirilhus, périlluss, périlleux, 236.
pizony, pezouniff, avarice, 224.
plouaff, frapper, 224, 225.
plus, pu, plus, 214, 215.
potr, pot, garçon, 514.
pridiry, predery, réfléchir, 206, 207, 222.
preuedou, vers, 188.
pried, époux, 211.
profoet, prophète, 212, 213.
profond, profont, profond, 224, 225.
propr, prop, prob, propre, 208, 209, 222.
protest, protestation; protêt, 220.
protestaff, protesti, protester, 220.

qen dra, tant que, 221.
qentre ma, aussitôt que, 220, 221.
quemeras, il prit, 208, 209.
quen coulx, si, tellement bien, 190.
quencouls, quercouls, aussi beni, 189, 190.
quen drez, dès que, 220.
quentre, quen dre, tant que ; aussitôt que, 221.
quen-trez, quentrez, aussitôt que, 214, 215, 220, 221.
querz, certes, 89.
quesout outaff, la subir (la mort), 98, 99.
quet-, avec, 210.
queux, effort, attentat; (sans) contredit, 183.
quezquement den, tout autant d'hommes qu'il y a, 189.

rañplis, rempli, 242.
rañpliset, rempli, 242.
raport, (rendre) compte, 242, 243.
re, il donne, 184.
reas, il fit, 218.
recordet, dont on se souvient, 190.
refrenaff, refréner, 239.
reguat, rega, faire le premier labour, 240, 241.
renes, ceux-ci, 190, 191.
resez, réseau, danger? 238.
reus, reux, reuz, peine, malheur, 182, 183.
reuzeudiges, misère, 183.
ro-, ra, re, que, 366, 367.
roas, ros, rôaz, roes, ras, donna, 218.
roat, fut donné, 218.
roe'n, roen, roi du (monde), 94, 95.
roez, roéz, rez, tu donnes, 234, 235.
roncedou, chevaux, 188.
Roperz, Roparz, 156.
rum, masse, bande, 222-224.

sall, vif, dur, 242, 243.
sianç, science, 224, 225.
sizun, suzun, semaine, 72, 73.
songiaff, je pense, 222.
sotony, sotouny, sottise, 224.
Souleyer (an), « les chaumes », 201.
spaç, espace de temps, 96, 97, 184.
Spernen (An), L'Epine, 72, 73.
spontail, épouvantail, 124.
spontou, frayeurs, 214.
sqeiff, sqei, aboutir (à), 212, 213.
squæ, il frappe, 184.
squoï, scoy, frappera, 182.

sternet, starnet, préparé, 210.
strac, bruit, 191.
stranç, fermement ? 214, 215.
subiect, suget, sujet, 234, 235.
subiectet, sujetet, sujets, 244.
succidou, subsides, 246, 247.

taffhaff, taña, goûter, 510.
taillhapl, taillable, 246.
taill, pl. ou, taille, 246.
tal, il vaut, 184.
talou, fronts, 250..
tarza, tarhein, éclater, 511.
tass', taçz, taxe, taxe, 248.
tassaff, taçza, tassein, taxein, taxer, 248.
tausein, taxer, 248.
taux, taus, taxe, 248.
teil, fumier, 139.
teilh, taille, impôt, 246.
teillhapl, taillable, 246.
tel, il vaut, 184.
tell, impôt, 246.
tellapl, taillable, 246.
terrest, terrestr, terrestre, 515.
test, texte, 184.
teu, il se tait, il cesse, 96, 97, 184, 202.
teur, ventre, 316.
tiz mat a lum, en grande hâte, 73.
tnou, traou, vallée, en bas, 145, 212, 213.
tom, chaud, chaudement, avec ardeur, 73.
ton, (rendre) compte, 250.
touchant hac, au sujet de, 240.
tregont, trente, 515.
trelatus, (être) détourné ? 230, 231.
tribut, profit, 85, 86.
trist, assignation, 184, 185.
tri zra, trois choses, 214.
Troye, Troy, Troae, Troe, Troie, 184, 185.

verifiet, vérifié, 222.
vésconte, vescond, vicomte, 233.
véscontéss, vicomtesse, 233.
véscontiah, vicomté, 233.
vésscontе, mécompte, 233.
vésscontein, se mécompter, 233.
-vez, durée (de), 195.
vibl, visible ? 184, 185.
viff, vif, 248, 249.
viot, viout, vioude, tu fus, 192.
vn moan, « celuy mesmes », 210.
vn quet moan, la même chose, 210.
vuhel, humble, 98, 99.

yaouañkizou, légèretés, fredaines de jeunesse, 191.
yestlam, effroi, 236, 237.
yestlamaff, accabler, 236, 237.

FL 7-9-84

P
LaCelt
R

581485

Revue Celtique.
v.31(1910)

University of Toronto
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED